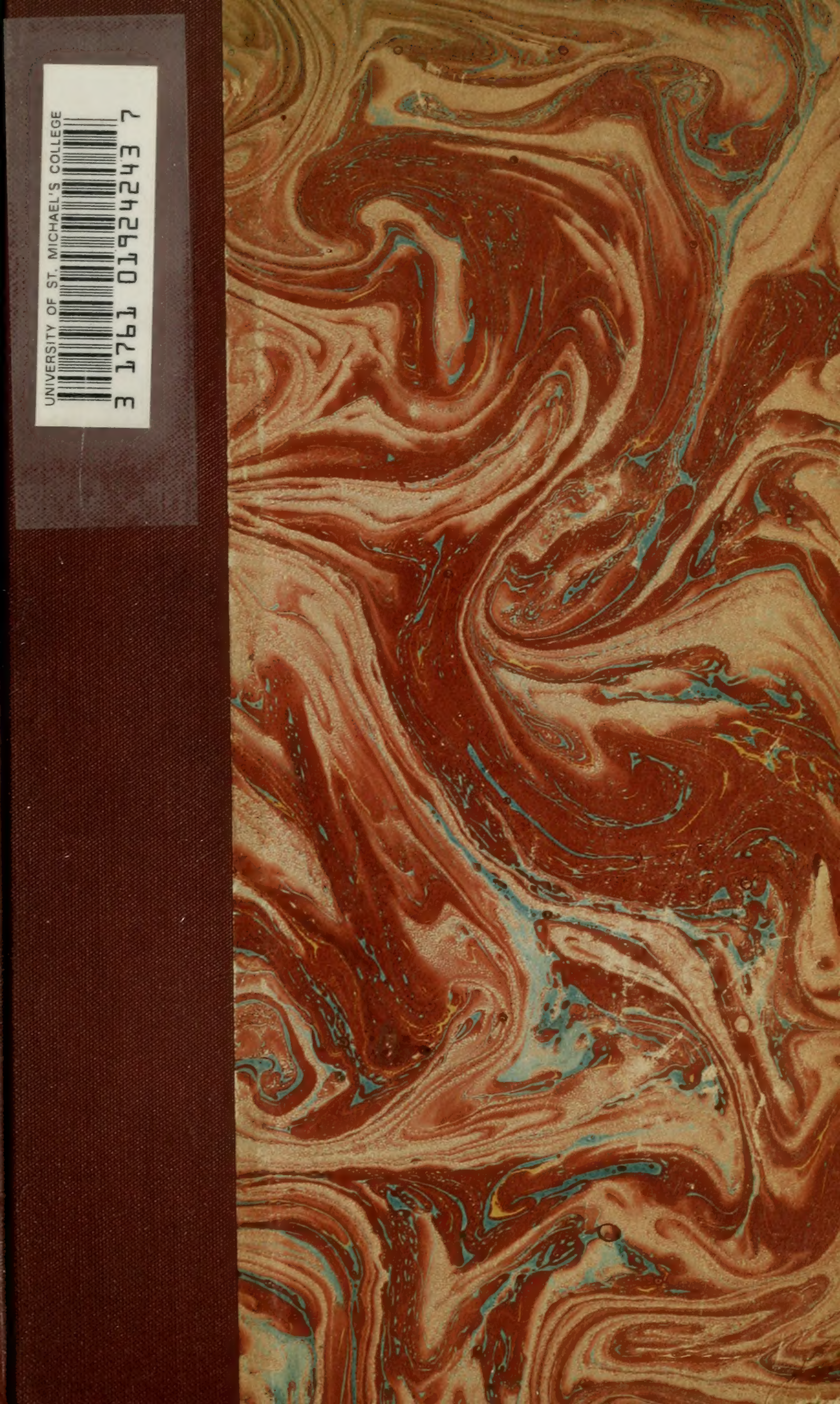
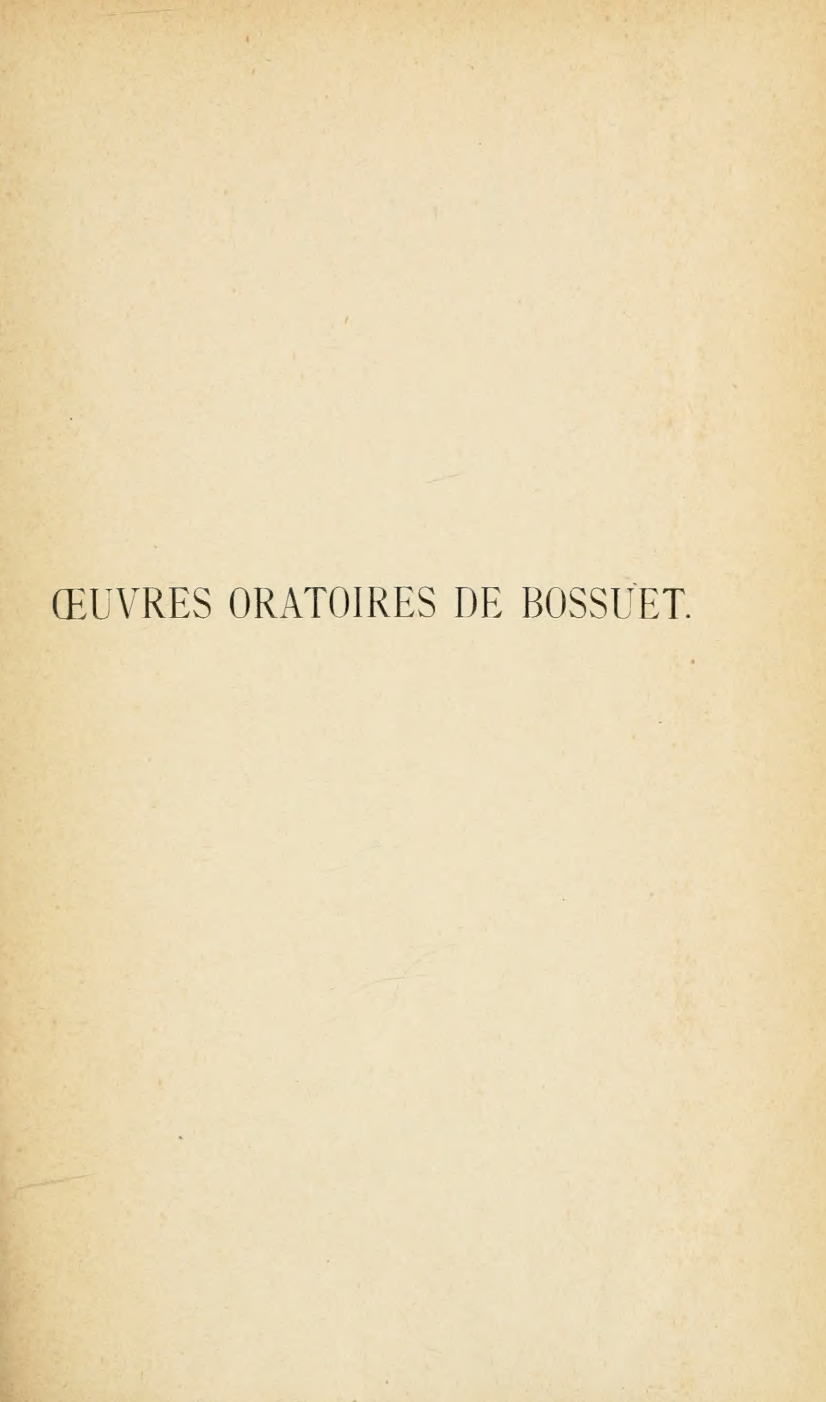

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01924243 7







ŒUVRES ORATOIRES DE BOSSUET.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

BOSSUET

ÉDITION CRITIQUE

DE L'ABBÉ J. LEBARQ

REVUE ET AUGMENTÉE

PAR

CH. URBAIN ET E. LEVESQUE

TOME SECOND

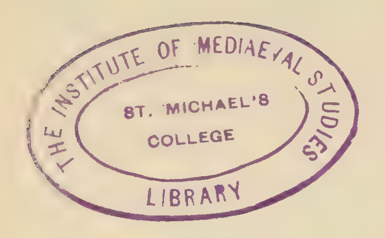
(1655-1659)

PARIS

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie

30, RUE SAINT-SULPICE, 30

1914


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY


LIBRARY

AVERTISSEMENT

Ce volume contient les mêmes discours que le tome II de la précédente édition, c'est-à-dire ceux des années 1655 à 1659.

On remarquera que le sermon pour la fête de la Visitation (1656) fut prononcé, non pas à Saint-Lazare de Paris, comme l'avait pensé M. Lebarq, mais au collège des Godrans, à Dijon. D'un autre côté, le sermon pour le Rosaire, fixé par notre devancier au premier dimanche d'octobre de l'année 1657, a été daté par nous du 5 mai, jour où la confrérie du Rosaire établie au collège de Navarre célébrait sa grande fête annuelle.

Outre les autographes qui avaient passé sous les yeux de M. Lebarq, nous avons pu étudier celui de l'oraison funèbre d'Yolande de Monterby. De plus, le canevas du sermon pour la fête de la Nativité (1658), récemment découvert, nous a permis de détacher du texte donné par Deforis et adopté par tous les autres éditeurs un fragment étranger à ce discours, provenant d'un sermon de la même époque sur la dévotion à la sainte Vierge, et qu'on lira à la page 522.

On trouvera en appendice deux sermons pris à l'audition, qui figurent pour la première fois dans une édition des Œuvres oratoires de Bossuet. Ce sont les panégyriques de saint Charles Borromée et de sainte Catherine, dont les originaux avaient disparu dès le

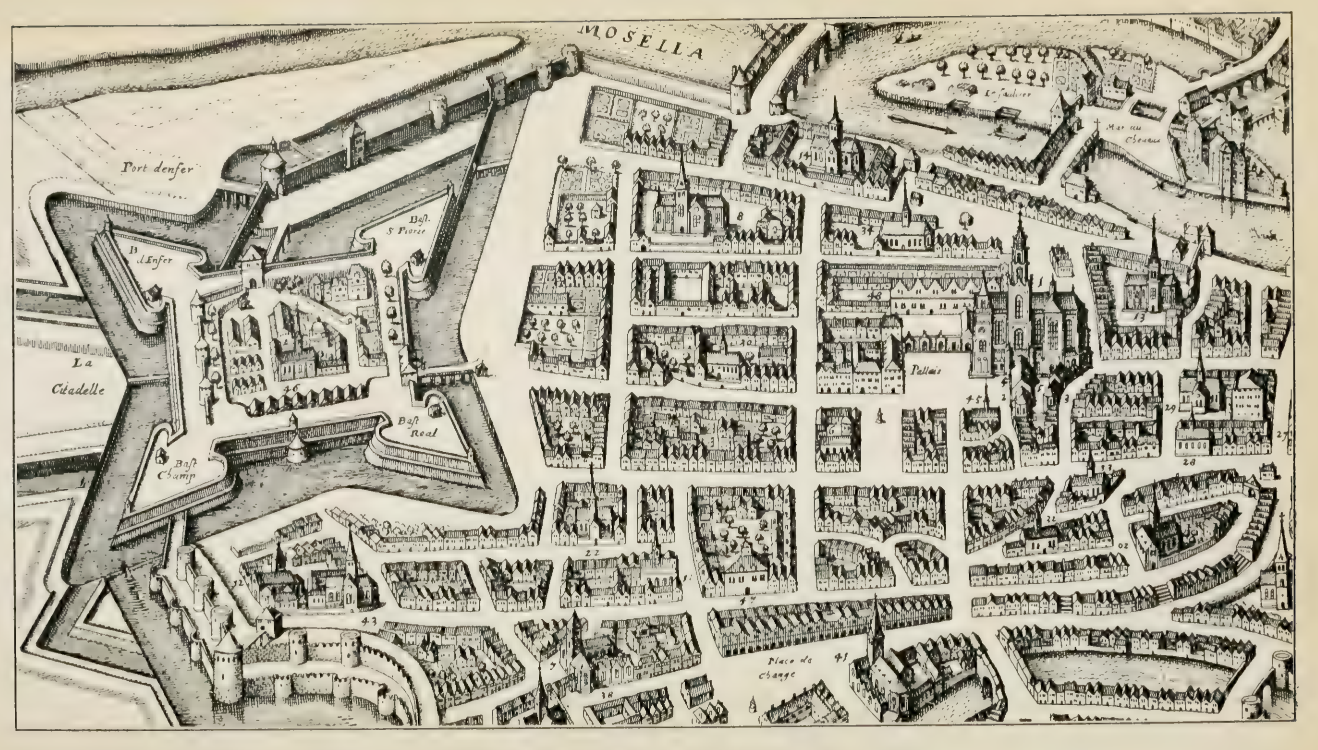
temps de Deforis, mais dont l'attribution à Bossuet est garantie par les renvois qu'il a faits à ces discours dans des œuvres plus récentes.

La gravure placée en tête de ce volume reproduit en partie le plan de la ville de Metz, gravé par Gomboust vers 1660. On y peut voir les églises où Bossuet se fit entendre dans la cité lorraine[1].

Paris, le 15 juin 1914.

Ch. Urbain et E. Levesque.

1. Cf. en particulier : 1, la cathédrale, et à côté, 46, l'évêché ; 45, Saint-Gorgon ; un peu plus bas, 28, la Trinité ; 33, Sainte-Croix, et à côté, sur la gauche, la Propagation de la Foi ; à côté du nº 47, temple protestant, au nº 21 (coté par erreur 12), le Petit-Clairvaux ; au-dessus, 22, les Dominicaines ; 43, Saint-Gingoulph, et à côté, 12, l'abbaye de Sainte-Glossinde ; au-dessus, la citadelle et, 46, son église Saint-Jean ; plus bas, 41, Saint-Simplice, non loin de la Seille. Dans le haut, 8, l'abbaye de Saint-Arnould.



METZ (EXTRAIT DU PLAN DE J. GOMBOUST, VERS 1660).

POUR

L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

A Metz, 1655.

Deforis n'a pas donné ce sermon séparément. En voici la raison : « Nous avions pour la même matière deux sermons absolument semblables, et pour le plan, et pour le fond des preuves. *Nous avons transporté de l'un à l'autre les morceaux qui pouvaient contenir des choses nouvelles*, mis en variante les différences qui pouvaient s'y rencontrer ; *et du tout formé un seul sermon, pour éviter les répétitions* » ! (Tome VI, p. 37.) Voilà la méthode dans toute sa naïveté. Nous en retrouverons des applications en d'autres circonstances, où le bon bénédictin ne nous avertira plus, sans doute *pour éviter les répétitions*. Lachat a le premier publié le texte du manuscrit [1] ; mais il a oublié le sommaire (f. 67).

SOMMAIRE : *Benedicta tu in mulieribus.*

La promesse de notre salut aussi ancienne que la sentence de notre mort (p. 1).

Æmula operatione (p. 2, 3, 4).

Double fécondité : par la nature, par la charité ; toutes deux à Marie (p. 5, 6).

Multa ex Tertulliano [2], *de Incarnatione ; — ex Eucherio Lugdunensi, de Maria ; — de Pænitentia :* La pénitence renverse Ninive (p. 10).

Λαλοῦμεν σοφίαν Θεοῦ ἐν μυστηρίῳ, τὴν ἀποκεκρυμμένην, ἣν προώρισεν ὁ Θεὸς πρὸ τῶν αἰώνων εἰς δόξαν ἡμῶν· ἣν οὐδεὶς τῶν ἀρχόντων τοῦ αἰῶνος τούτου ἔγνωκεν. (I Cor., II, 7, 8.)

Vocavit nomen uxoris suæ Heva, eo quod mater esset cunctorum viventium. (Gen., III, 20.)

Benedicta tu in mulieribus. (Luc., I, 29.)

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait

1. Ms. fr. 12825, 90-95. In-f°, sans marge.

2. La p. 10 du ms. est couverte d'extraits des Peres. Voir plus loin, p. 15.

été témoin de la chute de nos premiers pères et du rétablissement de leur espérance. Nous voyons en la Genèse, chapitre III, que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur ; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée, c'est-à-dire que son empire sera renversé et que nous serons délivrés de sa tyrannie ; les menaces et les promesses se touchent, la lumière de la faveur nous paraît dans le feu même de la colère, afin que nous entendions, Chrétiens, que Dieu se fâche contre nous ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes ni retenir les effets de sa tendresse. Bien plus, ô incomparable bonté ! Adam même, qui nous a perdus, et Ève, qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les saintes Lettres comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient : Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam [1] ; Marie, sa divine Mère, est la nouvelle Ève [2] ; et par un secret ineffable nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette pensée que saint Épiphane a considéré le passage de la Genèse que j'ai allégué pour mon texte. Ce grand homme a remarqué doctement au livre III *des Hérésies* (hérésie LVIII), que c'est après la condamnation qu'Ève est appelée « Mère des vivants ». *Qu'est-ce à dire, ceci?* dit saint Épiphane. *Elle n'avait pas ce beau nom, lorsqu'elle était encore dans le paradis ; et on commence à l'appeler Mère des vivants après qu'elle a été condamnée à n'engendrer plus que des morts.* Qui ne voit qu'il y a ici du mystère? Et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque *qu'elle est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la sainte Vierge, qui est la vraie Mère de tous les vivants*, c'est-à-dire de tous les fidèles auxquels son enfantement a rendu la vie.

[P. 2] Chrétiens, enfants de Marie, je vous prêche aujourd'hui l'accomplissement de cette excellente figure. Cette haute dignité de Mère de Dieu a des grandeurs

1. I Cor., XV, 43.
2. On peut voir le développement de cette pensée au t. I, p. 89 et p. 385.

trop impénétrables, et ma vue faible et languissante ne peut soutenir un si grand éclat. Mais si les splendeurs qui vous environnent, ô Femme revêtue du soleil et couverte de la vertu du Très-Haut[1], nous empêchent d'arrêter la vue sur cette éminente qualité de Mère de Dieu, qui vous élève si fort au-dessus de nous, du moins nous sera-t-il permis de vous regarder en la qualité de Mère des hommes, par laquelle vous condescendez à notre faiblesse ; et c'est, Fidèles, ce que vous verrez avec le secours de la grâce. Vous verrez, dis-je, que la sainte Vierge, par le mystère de cette journée, est faite la Mère de tous les vivants, c'est-à-dire de tous les fidèles ; et cette vérité étant supposée, nous examinerons dans la suite ce qu'exige de ses enfants cette bienheureuse et divine Mère.

[Premier Point.]

Tertullien explique fort excellemment le dessein de notre Sauveur dans la rédemption de notre nature, lorsqu'il parle de lui en ces termes: Le diable s'étant emparé de l'homme, qui était l'image de Dieu, « Dieu, dit-il, a regagné son image par un dessein d'émulation : *Deus imaginem suam a diabolo captam æmula operatione recuperavit*[2]. » Entendons quelle est cette émulation, et nous verrons que cette parole enferme une belle théologie. C'est que le diable, se déclarant le rival de Dieu, a voulu s'assujettir son image ; et Dieu aussi devenu jaloux, se déclarant le rival du diable, a voulu regagner son image ; et voilà jalousie contre jalousie, émulation contre émulation. Or, le principal effet de l'émulation, c'est de nous inspirer un certain désir de l'emporter sur notre adversaire dans les choses où il fait son fort et où il croit avoir le plus d'avantage. C'est ainsi que nous lui faisons sentir sa faiblesse, et c'est le dessein que s'est proposé la miséricordieuse émulation du Réparateur de notre nature. Pour confondre l'audace de notre ennemi, il fait tourner à notre salut tout ce que le diable a employé à notre ruine ; il renverse tous ses desseins sur sa

1. Apoc., XII, 1, et Luc, I, 35. 2. *De Carne Chr.*, n. 17.

tête, il l'accable de ses propres machines, et il imprime la marque de sa victoire partout [où] il voit quelque caractère de son rival impuissant. Et d'où vient cela? C'est qu'il est jaloux et poussé d'une charitable émulation. C'est pourquoi la foi nous enseigne que, si un homme nous perd, un homme nous sauve ; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née ; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort qui en était la punition ; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit ; et pour accomplir toutes choses, nous voyons dans l'Eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avait fait. L'émulation de Dieu a fait cet ouvrage.

[P. 3] Et si vous me demandez, Chrétiens, d'où lui vient cette émulation contre sa créature impuissante, je vous répondrai en un mot qu'elle vient d'un amour extrême pour le genre humain. Pour relever notre courage abattu, il se plaît de nous faire voir toutes les forces de notre ennemi renversées ; et voulant nous faire sentir que nous sommes véritablement rétablis, il nous montre tous les instruments de notre malheur miséricordieusement employés au ministère de notre salut. Telle est l'émulation du Dieu des armées. Et de là vient que nos anciens Pères voyant, par une induction si universelle, que Dieu s'est résolument attaché d'opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, ils en ont tiré cette conséquence : Si tel est le dessein de Dieu, que tout ce qui a eu part à notre ruine doive coopérer à notre salut, puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il fallait qu'ils se trouvassent en sa délivrance ; et parce que le genre humain est précipité à la damnation éternelle par un homme et par une femme, il était certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Ève aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avait été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Mais d'autant que cette doctrine est le fondement assuré de la dévotion pour la sainte Vierge, il importe que vous sachiez quels sont les docteurs qui me l'ont apprise. Je vous nomme premièrement le grand Irénée

et le grave[1] Tertullien, et croyez que vous entendez en ces deux grands hommes les deux plus anciens auteurs ecclésiastiques. Donc le saint martyr Irénée, cet illustre évêque de Lyon, l'ornement de l'Église gallicane, qu'il a fondée par son sang et par sa doctrine, parle ainsi de la sainte Vierge, au Ve livre *Contre les Hérésies*, chapitre XIX : « Il fallait, dit-il, que le genre humain, condamné à mort par une vierge, fût aussi délivré par une vierge. » Remarquez ces mots : *Ut genus humanum morti adstrictum per virginem, salvaretur per virginem*[2]. Et ce célèbre prêtre de Carthage, je veux dire Tertullien : « Il était, dit-il[3], nécessaire que ce qui avait été perdu par ce sexe, fût ramené au salut par le même sexe : *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur ad salutem.* » Et, après eux, l'incomparable saint Augustin, dans le livre du *Symbole aux catéchumènes :* « Par une femme la mort, nous dit-il, et par une femme la vie ; par Ève la ruine, par Marie le salut : *Per feminam mors, per feminam vita ; per Evam interitus, per Mariam salus*[4]. » Tous les autres ont parlé dans le même sens ; et de là il est aisé de conclure que, de même que le Sauveur prend le titre de second Adam, Marie sans difficulté est la nouvelle Ève : [p. 4] d'où il s'ensuit invinciblement que de même que la première Ève est la mère de tous les mortels, la seconde, qui est Marie, est la mère de tous les vivants, selon la pensée de saint Épiphane, c'est-à-dire de tous les fidèles.

Et certainement, Chrétiens, cette doctrine si sainte et si ancienne n'est pas une invention de l'esprit humain, mais un secret découvert par l'Esprit de Dieu ; et afin que nous en demeurions convaincus, conférons exactement Ève avec Marie dans le mystère que nous honorons aujourd'hui, et considérons en nous-mêmes cette merveilleuse émulation du Dieu des armées et les conseils impénétrables de sa providence dans la réparation de notre nature.

1. Lachat : le grand.
2. On lit dans le texte : *Quemadmodum astrictum est morti genus humanum per virginem, salvatur per virginem.*
3. Lib. *De Carne Chr.*, n. 17.
4. *De Symb. ad Catechum.*, serm. III, cap. IV.

L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de la réparation par Marie ; la parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la sainte Vierge ; Ève était vierge encore, et Marie est vierge ; Ève encore vierge avait son époux ; et Marie, la Vierge des vierges, avait son époux ; la malédiction est donnée à Ève, la bénédiction à Marie : *Vous êtes bénite entre toutes les femmes*[1] *!* Un ange de ténèbres s'adresse à Ève, un ange de lumière parle à Marie ; l'ange des ténèbres veut élever Ève à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : *Vous serez comme des dieux*, lui dit-il[2] ; l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : *Le Seigneur est avec vous*, lui dit Gabriel[3]. L'ange des ténèbres parlant à Ève lui inspire un dessein de rébellion : *Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau*[4] ? L'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance : *Ne craignez point, Marie*, lui dit-il ; et : *Rien n'est impossible au Seigneur*[5]. Ève croit au serpent, et Marie à l'ange : de cette sorte, dit Tertullien[6], une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et Marie « répare en croyant à Dieu ce qu'Ève a gâté en croyant au diable : *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* » Et, pour achever le mystère, Ève séduite par le démon est contrainte de fuir la face de Dieu ; et Marie instruite par l'ange est rendue digne de porter Dieu : « afin, dit l'ancien Irénée (écoutez les paroles de ce grand martyr), afin que la Vierge Marie fût l'avocate de la vierge Ève : *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata*[7]. »

Après un rapport si exact, qui pourrait douter que Marie ne fût l'Ève de la nouvelle alliance et la mère du nouveau peuple ? Non certainement, Chrétiens, ce ne sont point les hommes qui nous persuadent une vérité si constante ; c'est Dieu même qui nous convainc par l'ordre de ses conseils très profonds, par la merveilleuse économie de tous ses desseins, par la convenance des cho-

1. Luc., I, 42.
2. Gen., III, 5.
3. Luc., I, 28.
4. Gen., III, 2.
5. Luc., I, 30, 37.
6. *De Carne Chr.*, n. 17.
7. *Cont. Hæres.*, lib. V, cap. XIX.

ses si évidemment déclarée, par le rapport nécessaire de tous ses mystères.

Et je ne puis plus ici retenir les secrets mouvements de mon cœur ; je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Église catholique : O sainte, ô [p. 5] incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis, enfants d'Ève [1]. Car à qui auront leur recours les enfants captifs d'Ève l'exilée, sinon à la mère des libres ? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Ève, ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée ? Si donc Ève inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, est-il rien de plus convenable que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, qui nous donne la vie éternelle ? O merveille incompréhensible des secrets de Dieu ! ô convenance de notre foi !

Mais il n'est pas temps encore de nous arrêter, il faut entrer plus profondément dans une méditation si pieuse : il faut rechercher dans les Écritures et dans le mystère de cette journée quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfants.

Pour cela, nous distinguerons deux sortes de fécondité. Il y a la fécondité de nature ; il y a la fécondité de la charité. C'est la fécondité de nature qui donne les enfants naturels ; mais ceux qui ont entendu l'apôtre saint Paul écrivant ainsi aux Galates [2] : *Mes petits enfants, que j'enfante encore jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous*, savent bien que la charité est féconde ; et c'est pourquoi saint Augustin dit souvent que la « charité est une mère : *Charitas mater est* [3]. »

Et pour porter plus haut nos pensées, cette double fécondité, que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu, qui est la source de toute fécondité, et *duquel*, comme dit l'Apôtre aux Éphésiens [4], *toute paternité prend son origine*. La nature de Dieu est féconde et lui donne dès l'éternité son Fils naturel, égal et consubstantiel à son Père. Son amour et sa

1. Antienne *Salve, Regina*.
2. Gal., IV, 19.
3. *In Epist. Joan.*, Tract. II, n. 4 ; *Enar. in Ps.* CXLVII, n. 14.
4. Ephes., III, 15.

charité est féconde aussi ; et c'est de là, Fidèles, que nous sommes nés, avec tous les enfants d'adoption. Or, d'autant que la bienheureuse Marie est la mère du Fils unique de Dieu, je ne craindrai point de vous dire qu'il faut que le Père céleste ait laissé tomber sur cette princesse quelque rayon ou quelque étincelle de sa fécondité infinie. Car vous m'avouerez qu'il est impossible qu'une créature soit mère de Dieu, si elle ne participe en quelque manière à cette divine fécondité. Et c'est ce que l'ange nous fait entendre, lorsqu'il dit que la bienheureuse Marie est couverte de la vertu du Très-Haut.

Comprenez ceci, Chrétiens. Quand l'ange lui dit qu'elle enfantera : *Et comment cela*, répond-elle, *puisque j'ai résolu d'être vierge*, et par conséquent que je suis stérile ? Sur quoi l'ange lui repartit aussitôt, *que la vertu du Très-Haut l'environnerait*. C'est-à-dire : Ne craignez point, ô Marie, que la stérilité bienheureuse que votre virginité vous apporte [p. 6] vous empêche de devenir mère ; *la vertu du Très-Haut vous couvrira toute*[1], la fécondité du Père éternel, de laquelle vous serez remplie, tiendra la place et fera l'effet de la fécondité humaine : *et c'est pourquoi celui que vous concevrez sera nommé le Fils du Très-Haut*[2], parce que vous le concevrez par une fécondité qui passe la nature et qui est découlée de celle de Dieu. Marie participe donc en quelque manière, et autant que le peut souffrir la condition d'une créature, à la fécondité infinie de Dieu. Et de même qu'il lui a donné quelque écoulement de sa fécondité naturelle[3] afin qu'elle conçût le vrai Fils de Dieu, je dis aussi qu'il lui a fait part de la fécondité de son amour pour la rendre mère de tous les fidèles.

Saint Augustin, dans le livre *De la Sainte Virginité* : « *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus ; quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesia*[4] : Elle a coopéré par sa charité à la naissance des enfants de Dieu dans l'Église. » Si bien que la chair virginale de la très pure Marie, remplie de la fécondité du Très-Haut, a engendré Jésus-Christ son

1. Luc., I, 34, 35.
2. *Ibid.*, 32.
3. Var. : qu'il lui a fait part de sa fécondité naturelle.
4. *De sanct. Virginit.*, n. 6.

Fils naturel, qui est notre chef ; et sa charité féconde a coopéré à la naissance spirituelle de tous ses membres, afin qu'il fût vrai, Chrétiens, que Marie, en qualité de la nouvelle Ève, est la mère de tous les vivants et unie spirituellement au nouvel Adam en la chaste et mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance. Et c'est peut-être ce que veut dire saint Jean dans un beau passage de l'Apocalypse [1], où cet apôtre nous représente cette femme revêtue du soleil, qui est sans doute la sainte Vierge, selon l'interprétation de saint Augustin [2] ; il nous représente, dis-je, cette femme dans les douleurs de l'enfantement : *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat* [3].

Que dirons-nous ici, Chrétiens ? Avouerons-nous à nos hérétiques que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les femmes, qui mettent leurs enfants au monde au milieu des gémissements et des cris ? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur comme elle a conçu sans corruption ? Quel est donc le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge ? Ne devons-nous pas entendre, Fidèles, qu'il y a deux enfantements en Marie ? Elle enfante Jésus-Christ sans peine ; mais elle ne nous enfante pas sans douleur, parce qu'elle nous enfante par la charité. Et qui ne sait que les empressements de la charité et la sainte inquiétude qui la travaille pour le salut des pécheurs est comparée dans les Écritures aux douleurs de l'enfantement ? Écoutez l'apôtre saint Paul : *Filioli* [*mei*], *quos iterum parturio* [4]. Tellement que nous pouvons dire [p. 7] que le disciple bien-aimé de notre Sauveur, qui est lui-même le premier fils de la charité de Marie, nous veut représenter en mystère l'enfantement spirituel de cette sainte mère que Jésus lui avait donnée à la croix, afin qu'à l'exemple de ce cher disciple, tous les autres pussent apprendre que, par la vertu féconde de la charité, Marie est la mère de tous les fidèles.

1. Apoc., XII, 1.
2. *De Symbol. ad Catechum.*, serm. IV, cap. 1.
3. Apoc., XII, 2. — Ms. : *pareret*.
4. Gal., IV, 19.

Reconnaissons donc, Chrétiens, cette sainte et divine Mère ; voyons dans le mystère de cette journée quelle part lui donne en notre salut cette charité maternelle. Jésus est notre amour et notre espérance, Jésus est notre force et notre couronne, Jésus est notre vie et notre salut. Mais ce Jésus que le Père veut donner au monde pour être son salut et sa vie, il le donne par les mains de la sainte Vierge. Elle est choisie dès l'éternité pour être celle qui le donne aux hommes. Cette chair, qui est ma victime, tire d'elle son origine ; on emprunte de son sacré flanc le sang qui a purgé mes iniquités. Et ce n'est pas assez au Père céleste de former dans les entrailles de la sainte Vierge le trésor précieux qu'il nous communique [1] : il veut qu'elle coopère par sa volonté à l'inestimable présent qu'il nous fait. Car, comme Ève a travaillé à notre ruine par une action de sa volonté, il fallait que la bienheureuse Marie coopérât de même à notre salut. C'est pourquoi Dieu lui envoie un ange ; et l'Incarnation de son Fils, ce grand ouvrage de sa puissance, ce mystère incompréhensible qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en suspens, ce mystère, dis-je, ne s'achève pas qu'après [2] le consentement de Marie ; tant il a été nécessaire au monde que Marie ait désiré son salut !

Mais ne croyons pas, Chrétiens, que ses premiers désirs se soient refroidis. Ha ! elle est toujours la même pour nous, elle est toujours bonne, elle est toujours mère. Cet amour de notre salut vit encore en elle ; et il n'est ni moins fécond, ni moins efficace, ni moins nécessaire qu'il était alors. Car Dieu ayant une fois voulu que la volonté de la sainte Vierge coopérât efficacement à donner Jésus-Christ aux hommes, ce premier décret ne se change plus, et toujours nous recevons Jésus-Christ par l'entremise de sa charité. Pour quelle raison ? C'est parce que cette charité maternelle qui fait naître, dit saint Augustin [3], les enfants [dans l'Église] [4], ayant tant contribué au salut des hommes dans l'Incarnation

1. Var. : que Marie ait donné Jésus-Christ au monde.

2. *Ne s'achève pas qu'après*, ne s'achève pas, sinon après.

3. *De sancta Virginitate*, 6.

4. Ms. : enfants du.... Nous suppléons d'après le texte de Saint Augustin : *cooperata est charitate ut fideles in Ecclesia nascerentur.*

du Dieu Verbe, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations de la grâce, qui ne sont que des dépendances de ce mystère [1].

Donc, mes Frères, dans tous vos desseins, dans toutes vos difficultés, dans tous vos projets, recourez à la charité de Marie. Êtes-vous traversés? allez à Marie ; si les tempêtes des tentations se soulèvent, élevez vos cœurs à Marie ; si la colère, si l'ambition, si la convoitise vous trouble, pensez à Marie, implorez Marie [2]. Ses prières toucheront le cœur de Jésus, parce que le cœur de Jésus est un cœur de fils, sensible à la charité maternelle. Et que n'attendrons-nous point de Marie, par laquelle Jésus même s'est donné à nous? *Mais si nous voulons*, nous dit saint Bernard [3], *recevoir l'assistance de ses oraisons, suivons les leçons de sa vie.* Et que choisirons-nous dans sa vie ? [p. 8] Suivons toujours les mêmes principes [4]: entendons que notre ruine étant un ouvrage d'orgueil, le mystère qui nous répare devait être l'œuvre de l'humilité ; et afin que nous évitions la malédiction de la rébellion orgueilleuse d'Ève, obéissons avec Marie, pour être les véritables enfants de cette Mère commune de tous les fidèles. C'est ce que j'ai à vous exposer en peu de paroles pour le fruit de cet entretien.

[Second Point.]

Oui, Fidèles, il est véritable que le mystère que nous honorons est l'ouvrage de l'humilité, et il importe à l'édification de nos âmes que nous méditions quelque temps cette vérité chrétienne. Considérez donc atten-

1. Ici apparaît pour la première fois une célèbre pensée, qui trouvera en 1669 son expression définitive, sous la forme suivante : « ... Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, les dons de Dieu sont sans repentance, et cet ordre ne se change plus. Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par sa charité le principe universel de la grâce, nous en recevions encore par son entremise les diverses applications dans tous [les] états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances. » (*Pour la fête de la Conception*, 1669.)

2. S. Bernard., *sup. Missus*, hom. II, n. 17.

3. *Append. Oper. S. Bernard. in Salve Regina*, serm. I, *n.* 1.

4. Première rédaction au bas de la p. 7 du ms. : Insistons aux mêmes principes.

tivement qu'encore que la toute-puissance de Dieu lui fournisse des moyens infinis d'établir sa gloire, néanmoins il ne peut la porter plus haut que par celui de l'humilité ; tellement que, par un secret merveilleux, le plus haut degré de sa gloire se trouve joint nécessairement à l'humilité ; et la preuve en est bien aisée par le mystère que nous célébrons. Le plus grand ouvrage de Dieu, c'est de s'unir personnellement à la créature comme il a fait dans l'Incarnation ; et sa toute-puissance, qui n'a point de bornes, ne pouvait rien faire de plus relevé que de donner au monde un Dieu-Homme. Si donc c'est là son plus grand ouvrage, c'est aussi par conséquent sa plus grande gloire. Or ce miracle si grand et si magnifique, Dieu ne le pouvait faire qu'en se rabaissant, selon ce que dit l'apôtre saint Paul, *qu'il s'est anéanti*[1] en se faisant homme. Donc l'ouvrage le plus glorieux d'un Dieu tout-puissant ne pouvait jamais être fait que par le moyen de l'humilité[2]. Et voyez combien est extrême l'amour que Dieu a pour cette vertu. Car, ne la pouvant trouver en lui-même et en sa propre nature, il l'a cherchée dans une nature étrangère. Cette nature infiniment abondante ne refuse point d'aller à l'emprunt, afin de s'enrichir de l'humilité. C'est pourquoi le Fils de Dieu s['est] fait homme, afin que son Père vît en sa personne un Dieu soumis et obéissant. Et de là vient que le premier acte qu'il fit, ce fut un acte d'obéissance. Qui est-ce qui nous [l']apprend ? C'est l'Apôtre, qui nous assure qu'en entrant au monde, Jésus-Christ parla ainsi à son Père : *Puisque les holocaustes ne vous plaisent pas, je viens au monde moi-même pour accomplir votre volonté*[3]. N'est-ce pas afin que nous entendions que ce qui tire du plus haut des cieux le Verbe de Dieu, c'est un dessein d'humilité et d'obéissance ?

Mais[4], ô divin acte d'obéissance par lequel Jésus-Christ commence sa vie, nouveau sacrifice d'un Dieu soumis, dans quel temple serez-vous offert au Père éternel[5] ? Ha ! ce sera dans les entrailles de la sainte

1. Philipp., II, 7.
2. Var. : que par l'humilité.
3. Hebr., X, 5-7.
4. Cette phrase est reléguée dans les notes par Lachat.
5. Var. : où est-ce qu'on verra pour la première fois cet admirable spectacle d'un Dieu soumis et obéissant ?... Phrase écrite dans l'interligne, qui, après l'addition des mots

Vierge ; ce sera le temple, ce sera l'autel où Jésus-Christ consacrera à son Père les premiers vœux de l'obéissance. Et d'où vient, ô divin Jésus, que vous choisissez l'heureuse Marie, afin d'être le temple sacré où vous rendrez à votre Père céleste vos premières adorations par un acte d'humilité si profonde? C'est à cause, dit-il, que ce divin [temple] est bâti sur l'humilité et sanctifié par l'humilité. Car l'humilité du Verbe fait chair a voulu que l'humilité préparât [p. 9] son temple, et il n'y a point pour lui de demeure au monde, sinon celle que l'humilité aura consacrée.

Et voulez-vous voir, Chrétiens, que c'est l'humilité de Marie qui attire aujourd'hui Jésus-Christ des cieux? Lisez attentivement l'Évangile. Vous y verrez que Marie ne parle que deux fois à l'ange dans tout l'entretien qu'il lui fait ; et Dieu a voulu qu'en ces deux réponses nous vissions paraître dans un grand éclat deux vertus d'une beauté souveraine et capables de charmer le cœur de Dieu même. L'une, c'est sa pureté virginale ; l'autre, son humilité très profonde. Gabriel aborde Marie ; il lui annonce qu'elle concevra le Fils du Très-Haut, le Roi et le Libérateur d'Israël. Qui pourrait s'imaginer, Chrétiens, qu'une femme pût être troublée d'une si heureuse nouvelle? Quelle espérance plus glorieuse lui peut-on donner? Quelle promesse plus magnifique? Mais[1] quelle assurance plus grande, puisque c'est un ange qui lui parle de la part de Dieu? Elle craint toutefois, elle hésite ; peu s'en faut qu'elle ne réponde que la chose ne se peut faire. Pour quelle raison? Que deviendra, dit-elle, ma virginité? *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne veux connaître aucun homme*[2]? O pureté vraiment virginale, qui n'est pas seulement à l'épreuve de toutes les promesses des hommes, mais encore de toutes celles de Dieu! Qu'attendez-vous, ô Verbe divin, amateur des âmes pudiques? Quand est-ce que vous viendrez[3] sur la terre, si cette pureté ne vous y attire? Attendez, attendez, dit-il ; mon heure n'est pas encore arrivée. En effet, l'ange repart à Marie : *Le Saint-Esprit surviendra*

« nouveau sacrifice d'un Dieu soumis », n'a pas dû être conservée.

1. *Mais*, bien plus ; que dis-je ?

2. Luc., I, 34.

3. Var. : Qu'est-ce qui vous fera venir ?...

en vous[1]. Il surviendra? Il n'est donc pas encore venu. Voici la première parole de la sainte Vierge, qui est celle de la pureté.

Écoutez maintenant son autre réponse : *Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon ta parole*[2]. Qui est-ce qui parle ici, Chrétiens? C'est l'humilité, c'est l'obéissance. Elle ne s'élève pas par sa nouvelle dignité, elle ne se laisse pas emporter à la joie, elle déclare seulement son obéissance. Et aussitôt les cieux sont ouverts, tous les torrents des grâces tombent sur Marie, l'inondation du Saint-Esprit la pénètre toute ; le Verbe se revêt[3] de son sang très pur, et il emprunte d'elle ce sang pour le lui rendre un jour en la croix. Celui qui se donne à tous les hommes veut que Marie le possède seule neuf mois tout entiers. C'est qu'il aime converser avec les humbles. Le Père la couvre de sa vertu ; et la faisant la Mère de son Fils unique, il la tire au-dessus de toutes les créatures pour l'associer en quelque façon à sa génération éternelle : ce Fils qu'il engendre toujours dans son sein, parce qu'il est si grand et si immense qu'il n'y a que l'infinité du sein paternel qui soit capable de le contenir, il l'engendre dans le sein de la sainte Vierge. Et comment se peut faire un si grand miracle? C'est que l'humilité l'a rendue capable de contenir l'immensité même. Voyez donc que l'humilité est la source de toutes les grâces, et qu'elle seule peut attirer Jésus-Christ en nous.

Ha ! je ne m'étonne pas, Chrétiens, si Dieu paraît si fort éloigné des hommes, et s'il retire de nous ses miséricordes. Ha ! c'est que l'humilité est bannie du monde. Car, Fidèles, si nous étions humbles, aimerions-nous tant les honneurs du siècle, que Jésus a tellement méprisés[4]? Si nous étions vraiment humbles, souffririons-[nous] pas nos injures avec patience? et nous y sommes si délicats ! Et si nous étions vraiment humbles, voudrions-nous rabaisser les autres pour bâtir sur leur

1. Luc., 35.
2. *Ibid.*, 37.
3. Telle est la leçon du manuscrit, du moins la leçon primitive. Une correction à la sanguine propose : *revêtit* (reuestit). Nous verrons ailleurs Bossuet hésiter de même entre ces deux formes, au présent de l'indicatif.
4. Ici, une variante illisible de trois ou quatre mots.

ruine notre estime propre? et pourquoi donc tant de médisances? Et si nous étions vraiment humbles, craindrions-nous pas les rencontres dans lesquelles nous savons assez, par une expérience funeste, que notre intégrité fait toujours naufrage? et nous allons aux occasions du péché, nous nous jetons au milieu des périls comme si nous étions impeccables! Combien notre orgueil est grand! Il a fallu pour le guérir l'humilité d'un Dieu, et encore l'humilité d'un Dieu ne peut nous apprendre l'humilité [1]!

1. Tout le verso (p. 10) est couvert de textes latins de Tertullien, de saint Augustin, de saint Eucher, sans rapport avec ce sermon. Voici un passage, qui contient une remarque intéressante sur l'Immaculée Conception :

Ex homil. 2 [Sti Aug.]. *De te accepit quod etiam pro te solvat : a peccati enim veteris nexu per se non est immunis nec ipsa Genitrix Redemptoris : solus ille lege veteris debiti non tenetur.*

Nota, reprend Bossuet, *PER SE non est immunis ; videtur enim significare per Christum penitus immunem ab originali crimine Mariam exstitisse.*

PREMIER PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Prononcé à Metz, devant le maréchal de Schonberg,

au plus tard en avril 1655.

Schonberg, qui devait mourir en juin 1656, quitta Metz au mois de mars de cette année. De là, M. Floquet [1] a conclu avec raison que notre panégyrique [2] ne pouvait être postérieur à 1655; on sait que la fête de saint François de Paule tombe le 2 avril. Il faut remarquer qu'en 1655, le 2 avril étant le vendredi de la semaine de Pâques, les règles liturgiques exigeaient que la fête fût renvoyée après la *Quasimodo*. Les paroles de l'orateur : « L'Église dit aujourd'hui dans la collecte de saint François..., » ne désignent pas nécessairement, comme on l'a cru, le 2 avril. Elles s'entendent aussi bien du jour où l'office était transféré.

Dans le même mois, Bossuet faisait approuver par l'autorité épiscopale son premier ouvrage, la *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferry :* la dédicace contient aussi un bel éloge du maréchal.

Caritas Christi urget nos.
La charité de Jésus-Christ nous presse.
(II Cor., v, 14.)

Rendons cet honneur à l'humilité, qu'elle est seule digne de louange. La louange en cela est contraire aux autres choses que nous estimons, qu'elle perd son prix étant recherchée, et que sa valeur s'augmente quand on la méprise. Encore que les philosophes fussent des animaux de gloire, comme les appelle Tertullien [3], *philosophus animal gloriæ*, ils ont reconnu la vérité de ce que je viens de dire ; et voici la raison qu'ils en ont rendue : c'est que la gloire n'a point de corps, sinon en tant qu'elle est attachée à la vertu, dont elle n'est qu'une dépendance. C'est pourquoi, disaient-ils, il faut diriger

1. *Études sur la vie de Bossuet*, t. I, p. 312.
2. Plus de manuscrit : du moins nous n'avons pu réussir à le retrouver.
3. *De anima*, n. 1.

ses intentions à la vertu seule ; la gloire, comme un de ses apanages, la doit suivre sans qu'on y pense. Mais la religion chrétienne élève bien plus haut nos pensées : elle nous apprend que Dieu est le seul qui a de la majesté et de la gloire, et par conséquent que c'est à lui seul de la distribuer, ainsi qu'il lui plaît, à ses créatures, selon qu'elles s'approchent de lui. Or, encore que Dieu soit très haut, il est néanmoins inaccessible aux âmes qui veulent trop s'élever, et on ne l'approche qu'en s'abaissant ; de sorte que la gloire n'est qu'une ombre et un fantôme, si elle n'est soutenue par le fondement de l'humilité, qui attire les louanges en les rejetant. De là vient que l'Église dit aujourd'hui dans la collecte de saint François : « O Dieu, qui êtes la gloire des humbles : *Deus, humilium celsitudo.* » C'est à cette gloire solide qu'il faut porter notre ambition.

Monseigneur, la gloire du monde vous doit être devenue en quelque façon méprisable par votre propre abondance. Certes, notre histoire ne se taira pas de vos fameuses expéditions [1] ; et la postérité la plus éloignée ne pourra lire sans étonnement toutes les merveilles de votre vie. Les peuples que vous conservez ne perdront jamais la mémoire d'une si heureuse protection : ils diront à leurs descendants jusqu'aux dernières générations, que, sous le grand maréchal de Schonberg, dans le dérèglement des affaires et au milieu de la licence des armes, ils ont commencé à jouir du calme et de la douceur de la paix.

Madame [2], votre piété, votre sage conduite, votre charité si sincère et vos autres généreuses inclinations auront aussi leur part dans cet applaudissement général de toutes les conditions et de tous les âges ; mais je ne craindrai pas de vous dire que cette gloire est bien peu de chose, si vous ne l'appuyez sur l'humilité.

Viendra, viendra le temps, Monseigneur, que non seulement les histoires, et les marbres, et les trophées, mais encore les villes, et les forteresses, et les peuples et les nations seront consumés par le même feu ; et alors

1. Schonberg avait combattu à Leucate, à Estagel, à Perpignan, à Tortose.

2. Marie de Hautefort. — Cf. *Nativité de la sainte Vierge*, 1652, au t. I, p. 164.

toute la gloire des hommes s'évanouira en fumée, si elle n'est défendue de l'embrasement général par l'humilité chrétienne. Alors le Sauveur Jésus descendra en sa majesté ; et assemblant le ciel et la terre pour faire l'éloge de ses serviteurs, dans une telle multitude il ne choisira, Chrétiens, ni les César, ni les Alexandre : il mettra en une place éminente les plus humbles, les plus inconnus. Parce que le pauvre François de Paule s'est humilié en ce monde, sa vertu sera honorée d'un panégyrique éternel de la propre bouche du Fils de Dieu. C'est ce qui m'encourage, mes Frères, à célébrer aujourd'hui ses louanges à la gloire de notre grand Dieu et pour l'édification de nos âmes. Bien que sa vertu soit couronnée dans le ciel, comme elle a été exercée sur la terre, il est juste qu'elle y reçoive les éloges qui lui sont dus. Pour cela, implorons la grâce de Dieu, par l'entremise de celle qui a été l'exemplaire des humbles et qui fut élevée à la dignité la plus haute en même temps qu'elle s'abaissa par les paroles les plus soumises, après que l'ange l'eut saluée en ces termes : *Ave*[, *gratia plena*].

Si nous avons jamais bien compris ce que nous devenons par la grâce du saint baptême et par la profession du christianisme, nous devons avoir entendu que nous sommes des hommes nouveaux et de nouvelles créatures en Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul nous exhorte de nous renouveler en notre âme, et de ne marcher plus selon le vieil homme, mais en la nouveauté de l'Esprit de Dieu [1]. De là vient que le Sauveur Jésus nous est donné comme un nouvel homme et comme un nouvel Adam, ainsi que l'appelle le même saint Paul [2] ; et c'est lui qui, selon la volonté de son Père, est venu dans la plénitude des temps, afin de nous reformer selon les premières idées de cet excellent Ouvrier, qui, dans l'origine des choses, nous avait faits à sa ressemblance. Par conséquent, comme le Fils de Dieu est lui-même le nouvel homme, personne ne peut espérer de participer à ses grâces, s'il n'est renouvelé à l'exemple de Notre-Seigneur, qui nous est proposé comme l'auteur de notre salut et comme le modèle de notre vie.

1. Ephes., IV, 22 *et seq.*
2. I Cor., XV, 45.

Mais d'autant qu'il était impossible que cette nouveauté admirable se fît en nous par nos propres forces, Dieu nous a donné [1] l'Esprit de son Fils, ainsi que parle l'Apôtre : *Misit Deus Spiritum Filii sui* [2] ; et c'est cet Esprit tout-puissant qui, venant habiter dans nos âmes, les change et les renouvelle, formant en nous les traits naturels et une vive image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur lequel nous devons être moulés [3]. Pour cela, il exerce en nos cœurs deux excellentes opérations, qu'il est nécessaire que vous entendiez, parce que c'est sur cette doctrine que tout ce discours doit être fondé [4].

Considérez donc, Chrétiens, que l'homme, dans sa véritable constitution, ne pouvant avoir d'autre appui que Dieu, ne pouvait se retirer aussi de lui, qu'il ne fît une chute effroyable ; et encore que, par cette chute, il ait été précipité au-dessous de toutes les créatures, toutefois, dit saint Augustin [5], « il tomba premièrement sur soi-même : *Primum incidit in seipsum.* » Que veut dire ce grand personnage, que l'homme tomba sur soi-même ? Tombant sur une chose qui lui est si proche et si chère, il semble que la chute n'en soit pas extrêmement dangereuse ; et néanmoins cet incomparable docteur prétend par là nous représenter une grande extrémité de misère. Pénétrons sa pensée, et disons que l'homme, par ce moyen, devenu amoureux de soi-même, s'est jeté dans un abîme de maux, courant aveuglément après ses désirs, et consumant ses forces après une vaine idole de félicité, qu'il s'est figurée à sa fantaisie.

Hé ! Fidèles, qu'est-il nécessaire d'employer ici beaucoup de paroles pour vous faire voir que c'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions ! N'est-ce pas cet amour flatteur qui nous cache nos défauts à nous-mêmes, et qui ne nous montre les choses que par l'endroit agréable [6] ? Il ne nous abandonne pas un moment ; et de même que, si vous rompez un miroir, votre visage semble en quelque sorte se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée ; cependant c'est toujours le même

1. Var. : envoyé.
2. Gal., IV, 6.
3. Var. : réglés.
4. Var. : établi.
5. *De Trinit.*, lib. XII, cap. XI, n. 16.
6. Var. : par l'endroit qui nous plaît.

visage : ainsi, quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paraît partout. Étant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines, mais douces complaisances : si bien que l'homme, s'arrêtant en soi-même, ne peut plus s'élever à son Créateur. Et qui ne voit ici un désordre tout manifeste ?

Car Dieu étant notre fin dernière, en cette qualité, notre cœur lui doit son premier tribut ; et ne savez-vous pas que le tribut du cœur, c'est l'amour ? Ainsi nous attribuons à nous-mêmes les droits qui n'appartiennent qu'à Dieu ; nous nous faisons notre fin dernière ; nous ne songeons qu'à nous plaire en toutes choses, même au préjudice de la loi divine ; et par divers degrés nous venons à ce maudit amour qui règne dans les enfants du siècle, et que saint Augustin définit en ces termes : « *Amor sui usque ad contemptum Dei*[1] : L'amour de soi-même qui passe jusqu'au mépris de Dieu. » C'est contre cet amour criminel que le Fils de Dieu s'élève dans son Évangile, le condamnant à jamais par cette irrévocable sentence : « Qui aime son âme, la perd ; et qui l'abandonne, la sauve : *Qui amat animam suam, perdet eam ; et qui odit animam suam..., custodit eam*[2]. » Voyant que c'est l'amour-propre qui est cause de tous nos crimes, il avertit tous ceux qui veulent se ranger sous sa discipline, que, s'ils ne se haïssent eux-mêmes, il ne les peut recevoir en sa compagnie : *Celui qui ne veut pas renoncer à soi-même pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi*[3]. De cette sorte, il nous arrache à nous-mêmes par une espèce de violence, et déclarant la guerre à cet amour-propre qui s'élève en nous au mépris de Dieu, comme disait tout à l'heure le saint évêque Augustin, « il fait succéder en sa place l'amour de Dieu jusqu'au mépris de nous-mêmes : *Amor Dei usque ad contemptum sui*, » dit le même saint Augustin[4].

1. *De Civitate Dei*, lib. XIV, cap. XXVIII.
2. Joan., XII, 25.
3. Matth., X, 38.
4. Ce même passage de saint Augustin (*De Civit.*, lib. XIV, cap. XXVIII) fournira à Bossuet le plan de son discours *pour la Profession de Mme de La Vallière* (1675).

Par là vous voyez, Chrétiens, les deux opérations de Dieu. Car, pour nous faire la guerre à nous-mêmes, ne faut-il pas qu'il y ait en nous quelque autre chose que nous ? Et comment irons-nous à Dieu, si son Saint-Esprit ne nous y élève ? Par conséquent il est nécessaire que cet Esprit tout-puissant lève le charme de l'amour-propre, et nous détrompe de ses illusions ; et puis, que faisant paraître à nos yeux un rayon de cette ravissante beauté, qui seule est capable de satisfaire la vaste capacité de nos âmes, il embrase nos cœurs des flammes de sa charité, en telle sorte que l'homme, pressé auparavant de l'amour qu'il avait pour soi-même, puisse dire avec l'apôtre saint Paul : « La charité de Jésus-Christ nous presse : *Charitas Christi urget nos.* » Elle nous presse, nous incitant contre nous ; elle nous presse, nous portant au-dessus de nous ; elle nous presse, nous détachant de nous-mêmes ; elle nous presse, nous unissant à Dieu ; elle nous presse, non moins par les mouvements d'une sainte haine, que par les doux transports d'une bienheureuse dilection : *Charitas Christi urget nos.*

Voilà, mes Frères, voilà ce que le Saint-Esprit opère en nos cœurs, et voilà le précis de la vie de l'incomparable François de Paule. Vous le verrez, ce grand personnage, vous le verrez avec un visage toujours riant, et toujours sévère. Il est toujours en guerre et toujours en paix : toujours en guerre contre soi-même, par les austérités de la pénitence ; toujours en paix avec Dieu, par les embrasements de la charité. Il épure la charité par la pénitence ; il sanctifie la pénitence par la charité. Il considère son corps comme sa prison, et son Dieu comme sa délivrance. D'une main, il rompt ses liens ; et de l'autre, il s'attache à l'objet qui lui donne la liberté. Sa vie est un sacrifice continuel. Il détruit sa chair par la pénitence, il l'offre et la consacre par la charité. Mais pourquoi vous tenir si longtemps dans l'attente d'un si beau spectacle[1] ? Fidèles, regardez ce combat : vous verrez l'admirable François de Paule com-

1. Le jeune orateur parait sentir l'inconvénient de ces longs avant-propos. L'usage les autorisait. Nous les verrons toutefois se reduire progressivement.

battant l'amour-propre par l'amour de Dieu. Ce vieillard que vous voyez, c'est le plus zélé ennemi de soi-même ; mais c'est aussi l'homme le plus passionné pour la gloire de son Créateur : c'est le sujet de tout ce discours.

[Premier Point.]

Si, dans cette première partie, je vous annonce une doctrine sévère, si je ne vous prêche autre chose que les rigueurs de la pénitence, Fidèles, ne vous en étonnez pas. On ne peut louer un grand politique, qu'on ne parle de ses bons conseils ; ni faire l'éloge d'un capitaine fameux, sans rapporter ses conquêtes [1] : partant, que les chrétiens délicats, qui aiment qu'on les flatte par une doctrine lâche et complaisante, n'entendent pas les louanges du grave et austère François de Paule. Jamais homme n'a mieux compris ce que nous enseigne saint Augustin [2], après les divines Écritures, que la vie chrétienne est une pénitence continuelle. Certes, dans le bienheureux état de la justice originelle, ces mots fâcheux de mortification et de pénitence n'étaient pas encore en usage, et n'avaient point d'accès [3] dans un lieu si agréable et si innocent. L'homme alors, tout occupé des louanges de son Dieu, ne connaissait pas les gémissements : *Non gemebat, sed laudabat* [4]. Mais depuis que, par son orgueil, il eut mérité que Dieu le chassât de ce paradis de délices ; depuis que cet ange vengeur, avec son épée foudroyante, fut établi à ses portes pour lui en empêcher les approches, que de pleurs et que de regrets ! Depuis ce temps-là, Chrétiens, la vie humaine a été condamnée à des gémissements éternels. Race maudite et infortunée d'un misérable proscrit [5], nous n'avons plus à espérer de salut, si nous ne fléchissons par nos larmes celui que nous avons irrité contre nous ; et parce que les pleurs ne s'accordent pas avec les plaisirs, il faut nécessairement que nous confessions que nous sommes nés pour la pénitence. C'est

1. Il y a dans cette comparaison, que l'auteur semble jeter sans intention, un nouvel éloge de son illustre ami. Il est indirect, et d'autant plus délicat.

2. *Serm.* CCCLI, n. 3.

3. Var. : d'entrée.

4. S. Aug., *in Ps.* XXIX, Enar. II, n. 18.

5. Var. : banni.

ce que dit le grave Tertullien, dans le traité si saint et si orthodoxe qu'il a fait de cette matière [1] : « Pécheur que je suis, dit ce grand personnage, et né seulement pour la pénitence : *Peccator omnium notarum cum sim, nec ulli rei nisi pœnitentiæ natus* », « comment est-ce que je m'en tairai, puisque Adam même, le premier auteur et de notre vie et de notre crime, restitué en son paradis par la pénitence, ne cesse de la publier : *super illa tacere non possum, quam ipse quoque, et stirpis humanæ et offensæ in Deum princeps Adam, exomologesi restitutus in paradisum suum non tacet !* »

C'est pourquoi le Fils de Dieu, venant sur la terre afin de porter nos péchés, s'est dévoué à la pénitence ; et l'ayant consommée par sa mort, il nous a laissé la même pratique ; et c'est à quoi nous nous obligeons très étroitement par le saint baptême. Le baptême, n'en doutez pas, est un sacrement de pénitence, parce que c'est un sacrement de mort et de sépulture. L'Apôtre ne dit-il pas aux Romains, qu'autant que nous sommes de baptisés, nous sommes baptisés en la mort de Jésus, et que nous sommes ensevelis avec lui ? *In morte ipsius baptizati sumus, consepulti... per baptismum* [2]. N'est-ce pas ce que nos pères représentaient par cette mystérieuse manière d'administrer le baptême ? On plongeait les hommes tout entiers, et on les ensevelissait sous les eaux. Et comme les fidèles les voyaient se noyer, pour ainsi dire, dans les ondes de ce bain salutaire, ils se les représentaient tout changés en un moment par la vertu du Saint-Esprit, dont ces eaux étaient animées ; comme si, sortant de ce monde en même temps qu'ils disparaissaient à leur vue, ils fussent allés mourir et s'ensevelir avec le Sauveur, selon la parole du saint apôtre : *consepulti cum illo per baptismum.* Rendez-vous capables, mes Frères, de ces anciens sentiments de l'Église ; et ne vous étonnez pas si l'on vous parle souvent de vous mortifier, puisque le sacrement par lequel vous êtes entrés dans l'Église vous a initiés tout ensemble et à la religion chrétienne et à une vie pénitente.

1. *De Pœnit.*, n. 12.
2. Rom., VI. 3. 4. — Deforis : *In morte Christi baptizati estis consepulti ei...*

Mais, puisque nous sommes sur cette matière, et d'ailleurs que la providence divine semble avoir suscité saint François de Paule afin de renouveler en son siècle l'esprit de pénitence presque entièrement éteint par la mollesse des hommes ; il sera, ce me semble, à propos, avant que de vous raconter [1] ses austérités, de vous dire en peu de mots les raisons qui peuvent l'avoir obligé à une manière de vivre si laborieuse ; et tout ensemble de vous faire voir qu'un chrétien est un pénitent, qui ne doit point donner d'autres bornes à ses mortifications que celles qui termineront le cours de sa vie. En voici la raison solide, que je tire de saint Augustin, dans une excellente homélie qu'il a faite de la pénitence [2]. Il y a deux sortes de chrétiens : les uns ont perdu la candeur de l'innocence baptismale, et les autres l'ont conservée ; quoique, à notre grande honte, le nombre de ces derniers soit si petit dans le monde, qu'à peine doivent-ils être comptés. Or les uns et les autres sont obligés à la pénitence jusqu'au dernier soupir ; et partant, la vie chrétienne est une pénitence continuelle.

Car, pour nous autres misérables pécheurs, qui nous sommes dépouillés de Jésus-Christ, dont nous avions été revêtus par le saint baptême, et qui, nonobstant tant de confessions réitérées, retournons toujours à nos mêmes crimes, quelles larmes assez amères et quelles douleurs assez véhémentes peuvent égaler notre ingratitude ? N'avons-nous pas juste sujet de craindre que la bonté de Dieu, si indignement [3] méprisée, ne se tourne en une fureur implacable ? Que si sa juste vengeance est si grande contre les gentils, qui ne sont jamais entrés dans son alliance, sa colère ne sera-t-elle pas d'autant plus redoutable pour nous, qu'il est plus sensible à un père d'avoir des enfants perfides que d'avoir de mauvais serviteurs ? Donc, si la justice divine est si fort enflammée contre nous, puisqu'il est impossible que nous lui puissions résister, que reste-t-il à faire autre chose sinon de prendre son parti contre nous-mêmes, et de venger par nos propres mains les mystères de Jésus violés, et son sang profané, et son Saint-Esprit affligé, comme parlent

1. Var. : représenter.
2. *Serm.* CCCLI, n. 3 *et seq.*
3. Var. : cruellement.

les Écritures [1], et sa majesté offensée? C'est ainsi, c'est ainsi, Chrétiens, que, prenant contre nous le parti de la justice divine, nous obligerons sa miséricorde à prendre notre parti contre sa justice. Plus nous déplorerons la misère où nous sommes tombés, plus nous nous rapprocherons du bien que nous avons perdu : Dieu recevra en pitié le sacrifice du cœur contrit, que nous lui offrirons pour la satisfaction de nos crimes; et sans considérer que les peines que nous nous imposons ne sont pas une vengeance proportionnée, ce bon père regardera seulement qu'elle est volontaire. Ne cessons donc jamais de répandre des larmes si fructueuses; frustrons l'attente du diable par la persévérance de notre douleur, qui, étant subrogée en la place d'un tourment d'une éternelle durée, doit imiter en quelque sorte son intolérable perpétuité en s'étendant du moins jusqu'à notre dernière agonie.

Mais s'il y avait quelqu'un dans le monde, qui eût conservé jusqu'à cette heure la grâce du saint baptême, ô Dieu, le rare trésor pour l'Église! toutefois, qu'il ne pense pas qu'il soit exempt pour cela de la loi indispensable de la pénitence. Qui ne tremblerait pas, Chrétiens, en entendant les gémissements des âmes les plus innocentes? Plus les saints s'avancent dans la vertu, plus ils déplorent leurs dérèglements, non par une humilité contrefaite, mais par un sentiment véritable de leurs propres infirmités. En voulez-vous savoir la raison? Voici celle de saint Augustin, prise des Écritures divines : c'est que nous avons un ennemi domestique, avec lequel si nous sommes en paix, nous ne sommes point en paix avec Dieu. Et par combien d'expériences sensibles pourrais-je vous faire voir que, depuis notre première [2] enfance jusqu'à la fin de nos jours, nous avons en nous-mêmes certaines passions malfaisantes et une inclination au mal, que l'Apôtre appelle la convoitise [3], qui ne nous donne aucune [4] relâche? Il est vrai que les saints la surmontent; mais, bien qu'elle soit surmontée, elle ne

1. Hebr., x, 29.
2. Var. : plus tendre.
3. Rom., vii, 8. On dit aujourd'hui : la concupiscence.
4. Édit. : aucun relâche. — Nous avons déjà vu que Bossuet faisait ce mot du féminin.

laisse pas de combattre. Dans un combat si long, si opiniâtre, l'ennemi nous attaquant de si près, si nous donnons des coups, nous en recevons : « *Percutimus et percutimur*, dit saint Augustin [1] : en blessant, nous sommes blessés » ; et encore que, dans les saints, ces blessures soient légères, et que chacune en particulier n'ait pas assez de malignité pour leur faire perdre la vie, elles les accableraient [2] par leur multitude, s'ils n'y remédiaient par la pénitence.

Ha ! quel déplaisir à une âme vraiment touchée de l'amour de Dieu, de sentir tant de répugnance à faire ce qu'elle aime le mieux ! Combien répand-elle de larmes, agitée en elle-même de tant de diverses affections qui la sépareraient de son Dieu, si elle se laissait emporter à leur violence ! C'est ce qui afflige les saints : de là, leurs plaintes et leurs pénitences ; de là, cette sainte haine qu'ils ont pour eux-mêmes ; de là, cette guerre cruelle et innocente qu'ils se déclarent. Imaginez-vous, Chrétiens, qu'un traître ou un envieux tâche de vous animer par de faux rapports contre vos amis les plus affidés. Combien souffrez-vous de contrainte, lorsque vous êtes en sa compagnie ! Avec quels yeux le regardez-vous, ce perfide, ce déloyal, qui veut vous ravir ce que vous avez de plus cher ! Et quels sont donc les transports des amis de Dieu, sentant l'amour-propre en eux-mêmes, qui, par toutes sortes de flatteries, les sollicite de rompre avec Dieu ! Cette seule pensée leur fait horreur. C'est elle qui les arme contre leur propre chair : ils deviennent inventifs à se tourmenter.

Regardez, Fidèles, regardez le grand et l'incomparable François de Paule. O Dieu éternel ! que dirai-je, et par où entrerai-je dans l'éloge de sa pénitence ? qu'admirerai-je le plus, ou qu'il l'ait si tôt commencée, ou qu'il l'ait fait durer si longtemps avec une pareille vigueur ? Sa tendre enfance l'a vue naître, sa vieillesse la plus décrépite ne l'a jamais vue relâchée. Par l'une de ces entreprises, il a imité Jean-Baptiste ; et par l'autre, il a égalé les Paul [3], les Antoine, les Hilarion.

1. *Serm.* CCCLI. n. 6.
2. Var. : elles les épuiseraient.
3. Non l'apôtre, mais l'ermite de ce nom.

Ce vieillard vénérable, que vous voyez marcher avec une contenance si grave et si simple, soutenant d'un bâton ses membres cassés, il y a soixante et dix-neuf ans qu'il fait une pénitence sévère. Dans sa treizième année, il quitta la maison paternelle ; il se jeta dès lors dans la solitude, il embrassa dès lors les austérités. A quatre-vingt-onze ans, ni les veilles, ni les fatigues, ni l'extrême caducité ne lui ont pu encore faire modérer l'étroite sévérité de sa vie, que Dieu n'a étendue si longtemps, qu'afin de nous faire voir une persévérance incroyable. Il fait un carême éternel ; et durant ce carême, il semble qu'il ne se nourrisse que d'oraisons et de jeûnes. Un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif : à ses jours de réjouissance, il y ajoute quelque légume ; voilà les ragoûts de François de Paule ! En santé et en maladie, tel est son régime de vie ; et dans une vie si austère, il est plus content que les rois. Il dit qu'il importe peu de quoi on sustente ce corps mortel, que la foi change la nature des choses, que Dieu donne telle vertu qu'il lui plaît aux nourritures que nous prenons, et que, pour ceux qui mettent leur espérance en lui seul, tout est bon, tout est salutaire ; et c'est pour confondre ceux qui, voulant se dispenser de la mortification commune, se figurent de vaines appréhensions, afin de les faire servir d'excuse à leur délicatesse affectée.

Que vous dirai-je ici de l'austérité de son jeûne? Il ne songe à prendre sa réfection que lorsqu'il sent que la nuit approche. Après avoir vaqué tout le jour au service de son Créateur, il croit avoir quelque droit de penser à l'infirmité de la nature. Il traite son corps comme un mercenaire à qui il donne son pain. De peur de manger pour le plaisir, il attend la dernière nécessité: par une nourriture modique il se prépare à un sommeil léger, louant la munificence divine de ce qu'elle le sustente de peu.

Qu'est-il nécessaire de vous raconter ses autres austérités? Sa vie est égale partout ; toutes les parties en sont réglées par la discipline de la pénitence. Demandez-lui la raison d'une telle sévérité, il vous répondra avec

l'apôtre saint Paul[1] : « Ne pensez pas, mes Frères, que je travaille en vain : *Sic curro, non quasi in incertum.* » Et que faites-vous donc, grand François de Paule? « Ha! dit-il, je châtie mon corps : *Castigo corpus meum.* » O le soin inutile! diront les fols amateurs du siècle. Mais par ce moyen, dit saint Paul, et après lui notre saint, par ce moyen, « je réduis en servitude ma chair : *In servitutem (corpus meum) redigo.* » Et pourquoi se donner tant de peines? « C'est de peur, dit-il, qu'après avoir enseigné les autres, moi-même je ne sois réprouvé : *Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* » Je me perdrais par l'amour de moi-même ; par la haine de moi-même, je me veux sauver ; je ne prends pas ce que le monde appelle commodités, de peur que par un chemin si glissant je ne tombe insensiblement dans les voluptés. Puisque l'amour-propre me presse si fort, je veux me roidir au contraire : pressé plus vivement par la charité de Jésus-Christ, de crainte de m'aimer trop, je me persécute.

C'est ainsi que nos pères ont été nourris. L'Église, dès son berceau, a eu des persécuteurs ; et plusieurs siècles se sont passés, pendant lesquels les puissances du monde faisaient, pour ainsi dire, continuellement rejaillir sur elle le sang de ses propres enfants. Dieu la voulait élever de la sorte, dans les hasards et dans les combats, et parmi de durs exercices, de peur qu'efféminée par l'amour des plaisirs de la terre, elle n'eût pas le courage assez ferme, ni digne des grandeurs auxquelles elle était appelée. Sectateurs d'une doctrine établie par tant de supplices, s'il était coulé en nos veines une goutte du sang de nos braves et invincibles ancêtres, nous ne soupirerions pas, comme nous faisons, après ces molles délices qui énervent la vie de notre foi et font tomber par terre cette première générosité du christianisme.

Quelle est ici votre pensée, Chrétiens? Vous dites que ces maximes sont extrêmement rigoureuses. Elles ne m'étonnent pas moins que vous ; toutefois je ne puis vous dissimuler qu'elles sont extrêmement chrétiennes. Jésus, notre Sauveur, dont nous faisons gloire d'être les

1. I Cor., IX, 26, 27.

disciples, après nous les avoir annoncées, les a confirmées par sa mort, et nous les a laissées par son testament. Regardez-le au jardin des Olives ; c'est une pieuse remarque de saint Augustin : toutes les parties de son corps furent teintes par cette mystérieuse sueur. « Que veut dire cela ? dit saint Augustin[1]. C'est qu'il avait dessein de nous faire voir que l'Église, qui est son corps, devait de toutes parts dégoutter de sang : *Quid ostendebat, quando per corpus orantis globi sanguinis distillabant, nisi quia corpus ejus, quod est Ecclesia, martyrum sanguine jam fluebat.* »

Vous me direz peut-être que les persécutions sont cessées. Il est vrai, les persécutions sont cessées ; mais les martyres ne sont pas cessés. Le martyre de la pénitence est inséparable de la sainte Église. Ce martyre, à la vérité, n'a pas un appareil si terrible ; mais ce qui semble lui manquer du côté de la violence, il le récompense par la durée. Pendant toute l'étendue des siècles, il faut que l'Église dégoutte de sang ; si ce n'est du sang que répand la tyrannie, c'est du sang que verse la pénitence. Les larmes, selon la pensée de saint Augustin[2], sont « le sang le plus pur de l'âme : *Sanguis animæ per lacrymas profluat.* » C'est ce sang qu'épanche la pénitence. Et pourquoi ne comparerais-je pas la pénitence au martyre ? Autant que les saints retranchent de mauvais désirs, ne se font-ils pas autant de salutaires blessures ? En déracinant l'amour-propre, ils arrachent comme un membre du cœur, selon le précepte de l'Évangile. Car l'amour-propre ne tient pas moins au cœur que les membres tiennent au corps ; c'est le vrai sens de cette parole : « Si votre main droite vous scandalise, coupez, tranchez, dit le Fils de Dieu : *Abscide illam*[3]. » C'est à dire, si nous l'entendons, qu'il faut porter le couteau jusqu'au cœur, jusqu'aux plus intimes inclinations. L'Apôtre a prononcé pour tous les hommes et pour tous les temps « que tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, souffriront persécution : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*[4]. » Ainsi, au défaut des tyrans, les saints se persécutent

1. *Enar. in Psal.* LXXXV, n. 1.
2. *Serm.*, CCCLI, n. 7.
3. Marc., IX, 42.
4. II Tim., III, 12.

eux-mêmes : tant il est nécessaire que l'Église souffre ! Une haine injuste et cruelle animait les empereurs contre les gens de bien ; une sainte haine anime les gens de bien contre eux-mêmes.

O nouveau genre de martyre, où le martyr patient et le persécuteur sont également agréables ; où Dieu, d'une même main, soutient celui qui souffre et couronne celui qui persécute ! C'est le martyre de saint François, c'est où il a paru invincible ; et quoique vous l'ayez déjà vu dans ce que je vous ai rapporté de sa vie, il faut encore ajouter un trait au tableau que j'ai commencé de sa pénitence, et puis nous passerons à sa charité.

Je dis donc qu'il y a deux choses qui composent la pénitence : la mortification du corps et l'abaissement de l'esprit. Car la pénitence, comme je l'ai touché au commencement de ce discours, est un sacrifice de tout l'homme, qui, se jugeant digne du dernier supplice, se détruit en quelque façon devant Dieu. Par conséquent, il est nécessaire, afin que le sacrifice soit plein et entier, de dompter et l'esprit et le corps : le corps par les mortifications, et l'esprit par l'humilité. Et d'autant que le sacrifice est plus agréable lorsque la victime est plus noble, il ne faut point douter que ce ne soit une action sans comparaison plus excellente d'humilier son esprit devant Dieu que de châtier son corps pour l'amour de lui : de sorte que l'humilité est la partie la plus essentielle de la pénitence chrétienne. C'est pourquoi le docte Tertullien donne cette belle définition à la pénitence : « La pénitence, dit-il [1], c'est la science d'humilier l'homme : *Prosternendi et humilificandi hominis disciplina.* » D'où, passant plus outre, je dis que si la vie chrétienne est une pénitence continuelle, ainsi que nous l'avons établi par la doctrine de saint Augustin, ce qui fait le vrai pénitent, c'est ce qui fait le vrai chrétien ; et partant, c'est en l'humilité que consiste la souveraine perfection du christianisme.

Ainsi ne vous persuadez pas avoir vu toute la pénitence de François de Paule, quand je vous ai fait contempler ses austérités : je ne vous ai encore montré que

1. *De Pœnit.*, n. 9.

l'écorce. Tout sec et exténué qu'il est en son corps par les jeûnes et par les veilles, il est encore plus mortifié en esprit [1]. Son âme est en quelque sorte plus exténuée ; elle est entièrement vide de ces vaines pensées qui nous enflent. Dans une pureté angélique, dans une vertu si constante, si consommée, il se compte pour un serviteur inutile, il s'estime le moindre de tous ses frères. Le Souverain Pontife lui parle de le faire prêtre : François de Paule est effrayé du seul nom de prêtre : Ha ! faire prêtre un pécheur comme moi ! Cette proposition le fait trembler jusqu'au fond de l'âme. O confusion de notre siècle ! des hommes tout sensuels, comme nous, se présentent audacieusement à ce redoutable [2] ministère, dont le seul nom épouvante cet ange terrestre ! Pour les honneurs du siècle, jamais homme les a-t-il plus méprisés ? Il ne peut seulement comprendre pour quelle raison on les nomme honneurs. O Dieu ! quel coup de tonnerre fut-ce pour lui, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que le roi Louis XI le voulait avoir à sa cour, que le Pape lui ordonnait d'y aller, et auparavant de passer à Rome ! Combien regretta-t-il la douce retraite de sa solitude et la bienheureuse obscurité de sa vie ! Et pourquoi, disait-il, pourquoi faut-il que ce pauvre ermite soit connu des grands de la terre ? Hé ! dans quel coin pourrai-je dorénavant me cacher, puisque, dans les déserts même de la Calabre, je suis connu par un roi de France ?

C'est ici, Chrétiens, où je vous prie de vous rendre attentifs à ce que va faire François de Paule : voici le plus grand miracle de ce saint homme. Certes, je ne m'étonne plus qu'il ait tant de fois passé au milieu des flammes sans en avoir été offensé ; ni de ce que, domptant la fureur de ce terrible détroit de Sicile, fameux par tant de naufrages, il ait trouvé sur son seul manteau l'assurance que les plus adroits nautoniers ne pouvaient trouver dans leurs grands navires. La cour, qu'il a surmontée, a des flammes plus dévorantes, elle a des écueils plus dangereux ; et bien que les inventions hardies de l'expression poétique n'aient pu nous représenter la mer

1. *En esprit*, spirituellement. 2. Var. : terrible.

de Sicile si horrible que la nature l'a faite, la cour a des vagues plus furieuses, des abîmes plus creux, et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est de la cour que dépendent toutes les affaires, et que c'est aussi là qu'elles aboutissent, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appas, y étale toute sa pompe. Là est l'empire de l'intérêt ; là est le théâtre des passions ; là elles se montrent les plus violentes ; là elles sont les plus déguisées. Voici donc François de Paule dans un nouveau monde. Il regarde ce mouvement, ces révolutions, cet empressement éternel, et uniquement pour des biens périssables, et pour une fortune qui n'a rien de plus assuré que sa décadence ; il croit que Dieu ne l'a amené en ce lieu, que pour connaître mieux jusqu'où se peut porter la folie des hommes.

A Rome, le Pape lui rend des honneurs extraordinaires ; tous les cardinaux le visitent. En France, trois grands rois[1] le caressent ; et après cela, je vous laisse à penser si tout le monde lui applaudit. A peine peut-il comprendre pourquoi on le respecte si fort. Il ne s'élève point parmi des faveurs si inespérées ; c'est toujours le même homme, toujours humble, toujours soumis. Il parle aux grands et aux petits avec la même franchise, avec la même liberté : il traite avec tous indifféremment, par des discours simples, mais bien sensés, qui ne tendent qu'à la gloire de Dieu et au salut de leurs âmes. O personnage vraiment admirable ! Doux attraits de la cour, combien avez-vous corrompu d'innocents[2] ! Ceux qui vous ont goûtés ne peuvent presque goûter autre chose. Combien avons-nous vu de personnes, je dis même des personnes pieuses, qui se laissent comme entraîner à la cour, sans dessein de s'y engager ! Oh ! non, ils se donneront bien de garde de se laisser ainsi captiver. Enfin l'occasion s'est présentée belle, le moment fatal est venu, la vague les a poussés, et les a emportés ainsi que les autres. Ils n'étaient venus, disaient-ils, que

1. Louis XI, Charles VIII et Louis XII (qui n'était encore que duc d'Orléans).

2. La pieuse amie d'Anne d'Autriche, la duchesse de Schonberg, présente dans l'auditoire, avait montré, par une glorieuse exception, « qu'on peut conserver l'innocence parmi les faveurs de la cour. » (Cf. t. I, p. 164.) Mais, grâce à son expérience, elle pouvait témoigner de la vérité de cette peinture.

pour être spectateurs de la comédie ; à la fin, à force de la regarder, ils en ont trouvé l'intrigue si belle, qu'ils ont voulu jouer leur personnage. La piété même s'y glisse, souvent elle ouvre des entrées favorables ; et après que l'on a bu de cette eau, tout le monde le dit, les historiens le publient, l'âme est toute changée par une espèce d'enchantement : c'est un breuvage charmé, qui enivre les plus sobres.

Cependant l'incomparable François de Paule est solitaire jusque dans la cour : rien ne l'ébranle, rien ne l'émeut ; il ne demande rien, il ne s'empresse de rien, non pas même pour l'établissement de son Ordre ; il s'en remet à la Providence. Pour lui, il ne fait que ce qu'il a à faire, d'instruire ceux que Dieu lui envoie, et d'édifier l'Église par ses bons exemples. Je pense que je ne dirai rien qui soit éloigné de la vérité, si je dis que la cour de Louis XI devait être la plus raffinée de l'Europe : car, s'il est vrai que l'humeur du prince règle les passions de ses courtisans, sous un prince si rusé tout le monde raffinait sans doute ; c'était la manie du siècle, c'était la fantaisie de la cour. François de Paule regarde leurs souplesses avec un certain mépris. Pour lui, bien qu'il soit obligé de converser souvent avec eux, il conserve cette bonté si franche et si cordiale, et cette naïve enfance de son innocente simplicité. Chacun admire une si grande candeur, et tout le monde demeure d'accord qu'elle vaut mieux que toutes les finesses.

Ici, il me vient une pensée, de considérer lequel a l'âme plus grande et plus royale, de Louis ou de François de Paule. Oui, j'ose comparer un pauvre moine avec un des plus grands rois et des plus politiques qui ait[1] jamais porté la couronne ; et, sans délibérer davantage, je donne la préférence à l'humble François. En quoi mettons-nous la grandeur de l'âme? Est-ce à prendre de nobles desseins? Tous ceux de Louis sont enfermés dans la terre : François ne trouve rien qui soit digne de lui que le ciel. Louis, pour exécuter ce qu'il prétendait, cherchait mille pratiques et mille détours ; et, avec sa puissance royale, il ne pouvait si bien nouer ses intrigues,

1. Aujourd'hui, il faudrait : qui aient. Cf. sermon *sur la Nativité de la Sainte Vierge*, t. I, p. 171.

que souvent, un petit ressort venant à manquer, toute l'entreprise ne fût renversée : François se propose de plus grands desseins ; et, sans aucun détour, y va par des voies très courtes et très assurées. Louis, à ce que remarque l'histoire, avec tous ses impôts et tous ses tributs[1], à peine a-t-il assez d'argent dans ses coffres pour réparer les défauts de sa politique : François rachète tous ses péchés, François gagne le ciel par ses larmes et par de pieux désirs ; ce sont ses richesses les plus précieuses, et il en a dans son cœur un trésor immense et une source infinie. Louis, en une infinité de rencontres, est contraint de plier sous les coups de sa mauvaise fortune ; et la fortune et le monde sont au-dessous de François. Enfin, pour vous faire voir la royauté de François, considérez ce prince qui tremble dans ses forteresses et au milieu de ses gardes. Il sent approcher une ennemie qui tranchera toutes ses espérances, et néanmoins il ne peut éviter ses attaques. Fidèles, vous entendez bien que c'est de la mort dont je parle. Regardez maintenant le pauvre François ; voyez, voyez si la mort lui fait seulement froncer les sourcils : il la contemple avec un visage riant, il lui montre l'endroit où elle doit frapper, il lui présente cette pourriture du corps. O mort ! lui dit-il, quoique le monde t'appelle cruelle, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime ; tu ne rompras pas le cours de mes desseins ; au contraire, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé ; tu me déferas tout à fait des choses dont il y a si longtemps que je tâche de me dépouiller ; tu me délivreras de ce corps. O mort ! je t'en remercie : il y a près de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger.

O fermeté invincible de François de Paule ! ô grande âme et vraiment royale ! Que les rois de la terre se glorifient dans leur vaine magnificence : il n'y a point de royauté pareille à celle de François de Paule. Il règne sur ses appétits ; il est paisible, il est satisfait. La vie la plus heureuse est celle qui appréhende le moins la mort. Et qui de nous aime si fort le monde qu'il ne

1. Var. : avec toutes ses extorsions violentes.

désirât plutôt de mourir comme le pauvre François de Paule que comme le roi Louis XI! Que si nous voulons mourir comme lui, il faudrait vivre aussi comme lui. Sa vie a donc été bienheureuse. Il est vrai qu'il s'est affligé par diverses austérités; mais, souffrant pour l'amour de celui qui seul avait gagné ses affections, sa charité charmait tous ses maux, elle adoucissait toutes ses douleurs. O puissance de la charité! direz-vous. Mais le voulez-vous voir par l'exemple de saint François, un moment d'audience satisfera ce pieux désir.

[Second Point.]

Ne vous étonnez pas, Chrétiens, si, dans une vie si dure, si laborieuse, l'admirable François de Paule a toujours un air riant, et toujours un visage content. Il aimait, et c'est tout vous dire; parce que, dit saint Augustin, « celui qui aime ne travaille pas : *Qui amat, non laborat*[1]. » Voyez les folles amours du siècle, comme elles triomphent parmi les souffrances. Or la charité de Jésus, venant d'une source plus haute, est aussi plus pressante et plus forte : *Caritas Christi urget nos*. Et encore que son cours soit plus réglé, il n'en est pas moins impétueux. Certes, il faut l'avouer, mes chers Frères, à notre grande confusion, que nous entendons peu ce que l'on nous dit de son énergie. Le langage de l'amour de Dieu nous est un langage barbare. Les âmes froides et languissantes comme les nôtres ne comprennent pas ces discours, qui sont pleins d'une ardeur si divine : *Non capit ignitum eloquium frigidum pectus*, disait le dévot saint Bernard[2]. Si je vous dis que l'amour de Dieu fait oublier toutes choses aux âmes qui en sont frappées; si je vous dis qu'en étant possédées, elles en perdent le soin de leur corps, qu'elles ne songent presque plus ni à l'habiller, ni à le nourrir, comme peut-être vous ne ressentez pas ces mouvements en vous-mêmes, vous prendrez peut-être ces vérités pour des rêveries agréables; et moi, qui suis bien éloigné d'une expérience si sainte, je ne pourrais jamais vous parler

1. *In Joan.*, Tract. XLVIII, n. 1. 2. *In Cant.*, serm. LXXIX, n. 1.

des doux transports de la charité, si je n'empruntais les sentiments des saints Pères.

Écoutez donc le grand saint Basile, l'ornement de l'Église orientale, le rempart de la foi catholique contre la perfidie arienne. Voici comme parle ce saint évêque : *Sitôt que quelque rayon de cette première beauté commence à paraître sur nous, notre esprit, transporté par une ravissante douceur, perd aussitôt la mémoire de toutes ses autres occupations : il oublie toutes les nécessités de la vie. Nous aimons tellement cet amour bienheureux et céleste que nous ne pouvons plus sentir d'autres flammes.* Fidèles, que veut-il dire, « que nous aimons cet amour tout céleste, *cœlestem illum ac plane beatum amantes amorem*[1] ? » C'est par l'amour qu'on aime : mais comment se peut-il faire qu'on aime l'amour ? Ha ! c'est que l'âme fidèle, blessée de l'amour de son Dieu, aimant elle sent qu'elle aime, elle s'en réjouit, elle en triomphe de joie, elle commence à s'aimer elle-même, non pas pour elle-même, mais elle s'aime de ce qu'elle aime Dieu : *Cœlestem illum ac plane beatum amantes amorem.* Et cet amour lui plaît tellement, qu'en faisant toutes ses délices, elle regarde tout le reste avec indifférence. C'est ce que dit le tendre et affectueux saint Bernard[2], que celui qui aime, il aime : « *Qui amat, amat :* Celui qui aime, il aime. » Ce n'est pas, ce semble, une grande merveille. Il aime, c'est-à-dire il ne sait autre chose qu'aimer ; il aime, et c'est tout, si vous me permettez cette façon de parler familière. L'amour de Dieu, quand il est dans une âme, il change tout en soi-même ; il ne souffre ni douleur, ni crainte, ni espérance que celle qu'il donne.

François de Paule, ô l'ardent amoureux ! il est blessé, il est transporté ; on ne peut le tirer de sa chère cellule, parce qu'il y embrasse son Dieu en paix et en solitude. L'heure de manger arrive : il a une nourriture plus agréable, goûtant les douceurs de la charité. La nuit l'invite au repos : il trouve son véritable repos dans les chastes embrassements de son Dieu. Le roi le demande avec une extrême impatience : il a affaire, il ne peut

1. *In Psal.* XLIV, n. 6. 2. *In Cant.* Serm. LXXXIII, n. 6.

quitter ; il est renfermé avec Dieu dans de secrètes communications. On frappe à sa porte avec violence ; la charité, qui a occupé tous ses sens par le ravissement de l'esprit, ne lui permet d'entendre autre chose que ce que Dieu lui dit au fond de son cœur dans un saint et ineffable silence. C'est qu'il aime son Dieu, et qu'il aime tellement cet amour qu'il veut le voir tout seul dans son cœur ; et autant qu'il lui est possible, il en chasse tous les autres mouvements. Comme chacun parle de ce qu'il aime, et que l'aimable François de Paule n'aime que ce saint et divin amour, aussi ne parle-t-il pas d'autre chose. Il avait gravé bien profondément au fond de son âme cette belle sentence du saint Apôtre : « *Omnia vestra in charitate fiant* [1] : Que toutes vos actions se fassent en charité. » Allons en charité, disait-il, faisons par charité : c'était la façon de parler ordinaire que ce saint homme avait toujours à la bouche, fidèle interprète du cœur. De cette sorte, tous ses discours étaient des cantiques de l'amour divin, qui calmaient tous ses mouvements, qui enflammaient ses pieux désirs, qui charmaient toutes les douleurs de cette vie misérable.

Mais encore est-il nécessaire que je tâche de vous faire comprendre la force de cette parole, qui était si familière au saint dont nous célébrons les louanges. Comprenez, comprenez, Chrétiens, combien doivent être divins les mouvements des âmes fidèles. L'antiquité profane consacrait toutes nos affections et en faisait ses divinités, et l'amour avait ses temples dans Rome, pour ne pas parler en ce lieu de ceux de la peur et des autres passions plus basses. Quand ils se sentaient possédés de quelque mouvement extraordinaire, ils croyaient qu'il venait d'un dieu, ou bien que ce désir violent était lui-même leur dieu : *An sua cuique deus fit dira cupido* [2] ? Permettez-moi ce petit mot d'un auteur profane, que je m'en vais tâcher d'effacer par un passage admirable d'un auteur sacré. Il n'y a que les chrétiens qui puissent se vanter que leur amour est un Dieu. « Dieu est amour ; Dieu est charité, dit le bien-aimé disciple : *Deus caritas est* [3]. » « Et puisque Dieu est charité, poursuit-il, celui

1. I Cor., XVI, 14.
2. Virg., *Æneid.*, lib. IX, v. 185.
3. I Joan., IV, 16.

qui demeure en charité demeure en Dieu, et Dieu en lui : *Et qui manet in caritate, in Deo manet, et Deus in eo.* » O divine théologie ! Comprendrons-nous bien ce mystère ? Oui, certes, nous le comprendrons avec l'assistance divine, en suivant les vestiges des anciens docteurs.

Pour cela, élevez vos esprits jusqu'aux choses les plus hautes que la foi chrétienne nous représente. Contemplez dans la Trinité adorable le Père et le Fils, qui, enflammés l'un pour l'autre par le même amour, produisent un torrent de flammes, un amour personnel et subsistant, que l'Écriture appelle le Saint-Esprit ; amour qui est commun au Père et au Fils, parce qu'il procède du Père et du Fils. « C'est ce Dieu qui est charité, selon que dit l'apôtre saint Jean : *Deus caritas est.* » Car, de même que le Fils de Dieu procédant par intelligence, il est intelligence, et par soi ; ainsi le Saint-Esprit procédant par amour, est amour. C'est pourquoi le dévot saint Bernard voulant nous exprimer que le Saint-Esprit est amour, il l'appelle le baiser de la bouche de Dieu, un fleuve de joie, un fleuve de vin pur, un fleuve de feu céleste, un qui vient de deux, qui unit les deux, lien vital et vivant : *Unus ex duobus, uniens ambos, vivificum gluten* [1]. En quoi il suit la profonde théologie de son maître saint Augustin, qui appelle le Saint-Esprit le lien commun du Père et du Fils [2] ; et de là vient que les Pères l'ont appelé le saint complément de la Trinité [3], d'autant que l'union, c'est ce qui achève les choses : tout est accompli quand l'union est faite, on ne peut plus rien ajouter.

C'est donc ce Dieu charité, qui est l'amour du Père et du Fils, qui, descendant en nos cœurs, y opère la charité. « Celui, dit saint Augustin, qui lie la société du Père et du Fils, c'est lui qui lie la société et entre nous, et avec le Père et le Fils. Ils nous réduisent en un par le Saint-Esprit, qui est commun à l'un et à l'autre, qui est Dieu et amour de Dieu : *Quod ergo commune est Patri et Filio, per hoc nos voluerunt habere communio-*

1. *In Cant.* Serm. VIII. n. 2 : *In Ascens. Dom.* Serm. V. n. 13 : *In Fest. Pent.* Serm. III. n. 4.
2. S. Aug., *Serm.* LXXI. n. 78 ; *Serm.*, CCXIII. n. 6 ; *Enchir.*, cap. LVI. n. 15.
3. S. Basil., *lib. de Spir. sancto.* cap. XVIII. n. 45.

nem et inter nos et secum, et per illud donum nos colligere in unum quod ambo habent unum, hoc est, per Spiritum Sanctum, Deum et donum Dei[1]. » C'est donc le Saint-Esprit qui, étant dès l'éternité le lien du Père et du Fils, puis se communiquant à nous par une miséricordieuse condescendance, nous attache premièrement à Dieu par un pur amour, et par le même nœud nous unit les uns aux autres. Telle est l'origine de la charité, qui est la chaîne qui lie toutes choses : c'est ce Dieu charité. Il n'est pas plus tôt en nos âmes, que lui, qui est amour et charité, il les embrase de ses feux, il y coule un amour qui lui ressemble en quelque sorte : à cause qu'il est le Dieu charité, il nous donne la charité. Remplis de cet amour, qui procède du Père et du Fils, nous aimons le Père et le Fils, et nous aimons aussi avec le Père et le Fils cet Amour bienheureux qui nous fait aimer le Père et le Fils, dit saint Augustin. Ne vous souvient-il pas de ce que nous disions tout à l'heure, que nous aimons l'amour? C'est le sens profond de cette parole de saint Basile, que nous n'avions pour lors que légèrement effleuré. Ce baiser divin, souvenez-vous que c'est saint Bernard qui appelle ainsi le Saint-Esprit, ce baiser mutuel que le Père et le Fils se donnent dans l'éternité, et qu'ils nous donnent après dans le temps, nous nous le donnons les uns aux autres par un épanchement d'amour. C'est en cette manière que la charité passe du ciel en la terre, du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme, où, comme dit l'Apôtre[2], *elle est répandue par le Saint-Esprit qui nous est donné*. Par où vous voyez ces deux choses, que le Saint-Esprit nous est donné, et que par lui la charité nous est donnée ; et partant, il y a en nos cœurs premièrement la charité incréée, qui est le Saint-Esprit, et après, la charité créée, qui nous est donnée par le Saint-Esprit. De là vient que l'apôtre saint Jean, qui a dit que Dieu est charité, dit dans le même endroit « que la charité est de Dieu : *caritas ex Deo est*[3]. » Car le Saint-Esprit n'est pas plus tôt dans nos âmes, que, les embrasant de ses feux, il y coule un amour qui lui est en quelque sorte semblable : étant le

1. S. Aug., *Serm.* LXXI, n. 18.
2. Rom., V, 5.
3. I Joan., IV, 7.

Dieu charité, il y opère la charité. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean, considérant le ruisseau dans sa source et la source dans le ruisseau, prononce cette haute parole, que *Dieu est charité*, et que, *qui demeure en charité demeure en Dieu, et Dieu en lui.*

Que dirai-je maintenant de vous, ô admirable François de Paule, qui n'avez que la charité dans la bouche, parce que vous n'avez que la charité dans le cœur? Je ne m'étonne pas, Chrétiens, de ce que dit de ce saint personnage le judicieux Philippe de Commines, qui l'avait vu souvent en la cour de Louis XI : *Je ne pense*, dit-il, *jamais avoir vu homme vivant de si sainte vie, où il semblât mieux que le Saint-Esprit parlait par sa bouche*. C'est que ses paroles et son action, étant animées par la charité, semblaient n'avoir rien de mortel, mais faisaient éclater tout visiblement l'opération de l'Esprit de Dieu, souverain moteur de son âme. De là vient ce que remarque le même auteur, que, bien qu'il fût ignorant et sans lettres, il parlait si bien des choses divines, et dans un sens si profond, que tout le monde en était étonné. C'est que ce maître tout-puissant l'enseignait par son onction. Enfin, c'était par sa charité qu'il semblait avoir sur toutes les créatures un commandement absolu, parce que, uni à Dieu par une amitié si sincère, il était comme un Dieu sur la terre, selon ce que dit l'apôtre saint Paul, que « qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui : *Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est*[1]. »

C'est une chose admirable, que la miséricorde de notre Dieu ait porté cette majesté souveraine à se rabaisser jusqu'à nous, non seulement par une amitié cordiale, mais encore quelquefois, si je l'ose dire, par une étroite familiarité. « Je viens, dit-il, frapper à la porte; si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai avec lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi : *Ecce sto ad ostium et pulso; si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo, et ipse mecum*[2]. » Se peut-il rien de plus libre? François de Paule, ce bon ami, étant ainsi familier avec Dieu à

1. I Cor., VI, 17. 2. Apoc., III, 20.

cause de son innocence, il disposait librement des biens de son Dieu, qui semblait lui avoir tout mis à la main [1]. Aussi certes, s'il m'est permis de parler comme nous parlons dans les choses humaines, ce n'était pas une connaissance d'un jour. Le saint homme François de Paule ayant commencé sa retraite à douze ans et ayant toujours donné, dès sa tendre enfance, des marques d'une piété extraordinaire, il y a grande apparence qu'il a toujours conservé l'intégrité baptismale. Et ce sont ces âmes que Dieu chérit, ces âmes toujours fraîches et toujours nouvelles, qui, gardant inviolablement leur première fidélité, après une longue suite d'années paraissent telles devant sa face, aussi saintes, aussi innocentes qu'elles sortirent des eaux du baptême. Et c'est, mes Frères, ce qui me confond. O Dieu de mon cœur, quand je considère que cette âme si chaste, si virginale, cette âme qui est toujours demeurée dans la première enfance du saint baptême, fait une pénitence si rigoureuse, je frémis jusqu'au fond de l'âme. Fidèles, quelle indignité ! Les innocents font pénitence, et les criminels vivent dans les délices !

O sainte pénitence, autrefois si honorée dans l'Église, en quel endroit du monde t'es-tu maintenant retirée ? Elle n'a plus aucun rang dans le siècle : rebutée de tout le monde, elle s'est jetée dans les cloîtres ; et néanmoins ce n'est pas là qu'elle est le plus nécessaire. C'est là que se retirent les personnes les plus pures ; et nous, qui demeurons dans les attachements de la terre, nous, que les vains désirs du siècle embarrassent en tant de pratiques criminelles, nous nous moquons de la pénitence, qui est le seul remède de nos désordres ! Consultons-nous dans nos consciences : sommes-nous véritablement chrétiens ? Les chrétiens sont les enfants de Dieu, et les enfants de Dieu sont poussés par l'Esprit de Dieu, et ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, la charité de Jésus les presse. Hélas ! oserions-nous bien dire que l'amour de Jésus nous presse, nous, qui n'avons d'empressement que pour les biens de la terre, qui ne donnons pas à Dieu un moment de temps bien entier, chauds pour les intérêts

1. Cette idée sera l'inspiration générale d'un second panégyrique du saint, le 6 avril 1660.

du monde, froids et languissants pour le service du Sauveur Jésus? Certes, si nous étions, je ne dis pas pressés, nous n'en sommes plus à ces termes, mais si nous étions tant soit peu émus par la charité de Jésus, nous ne ferions pas tant de résolutions inutiles : le saint jour de Pâques ne nous verrait pas toujours chargés des mêmes crimes dont nous nous sommes confessés les années passées. Fidèles, qui vous étonnez de tant de fréquentes rechutes, ha! que la cause en est bien visible! Nous ne voulons point nous faire de violence, nous voulons trop avoir nos commodités; et les commodités nous mènent insensiblement dans les voluptés : ainsi accoutumés à une vie molle, nous ne pouvons souffrir le joug de Jésus. Nous nous impatientons contre Dieu des moindres disgrâces qui nous arrivent, au lieu de les recevoir de sa main pour l'expiation de nos fautes; et, dans une si grande délicatesse, nous pensons pouvoir honorer les saints, nous faisons nos dévotions à la mémoire de Françoise de Paule! Est-ce honorer les saints, que de condamner leur vie par une vie tout opposée? Est-ce honorer les saints, que d'entendre parler de leurs vertus et n'être pas touchés du désir de les imiter? Est-ce honorer les saints, que de regarder le chemin par lequel ils sont montés dans le ciel et de prendre une route contraire?

Figurez-vous, mes Frères, que le vénérable François de Paule vous paraît aujourd'hui sur ces terribles autels, et qu'avec sa gravité et sa simplicité ordinaire : Chrétiens, vous dit-il, qu'êtes-vous venus faire en ce temple? Ce n'est pas pour m'y rendre vos adorations; vous savez qu'elles ne sont dues qu'à Dieu seul. Vous voulez peut-être que je m'intéresse dans vos folles prétentions. Vous me demandez une vie aisée, à moi, qui ai mené une vie toujours rigoureuse. Je présenterai volontiers vos vœux à notre grand Dieu, au nom de son cher Fils Jésus-Christ, pourvu que ce soit des vœux qui paraissent dignes de chrétiens. Mais apprenez de moi, que, si vous désirez que nous autres amis de Dieu priions pour vous notre commun Maître, il veut que vous craigniez ce que nous avons craint, et que vous aimiez ce que nous avons aimé sur la terre. En vivant de la sorte, vous nous

trouverez de vrais frères et de charitables intercesseurs.

Allons donc tous ensemble, Fidèles, allons rendre les vrais honneurs à l'humble François de Paule. Je vous ai apporté en ce lieu des reliques de ce saint homme : l'odeur qui nous reste de sa sainteté, et la mémoire de ses vertus, c'est ce qu'il a laissé sur la terre de meilleur et de plus utile ; ce sont les reliques de son âme. Baisons ces précieuses reliques, enchâssons-les dans nos cœurs, comme dans un saint reliquaire [1]. Ne souhaitons pas une vie si douce ni si aisée ; ne soyons pas fâchés quand elle sera détrempée de quelques amertumes. Le soldat est trop lâche, qui veut avoir tous ses plaisirs pendant la campagne ; le laboureur est indigne de vivre, qui ne veut point travailler avant la moisson. Et toi, dit Tertullien [2], tu es trop délicat chrétien, si tu désires les voluptés même dans le siècle. Notre temps de délices viendra ; c'est ici le temps d'épreuve et de pénitence. Les impies ont leur temps dans le siècle, parce que leur félicité ne peut pas être éternelle : le nôtre est différé après cette vie, afin qu'il puisse s'étendre dans les siècles des siècles. Nous devons pleurer ici-bas, pendant qu'ils se réjouissent ; quand l'heure de notre triomphe sera venue, ils commenceront à pleurer. Gardons-nous bien de rire avec eux, de peur de pleurer aussi avec eux ; pleurons plutôt avec les saints, afin de nous réjouir en leur compagnie. Gémissons en ce monde, comme a fait le pauvre François : soyons imitateurs de sa pénitence, et nous serons compagnons de sa gloire. *Amen.*

1. Réminiscence du 1er *Panégyrique de saint Gorgon*. Elle justifie la restitution que nous avons faite du passage analogue à celui-ci (t. I. p. 33).

2. *De Spectac.*, n. 28.

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

1655 ou 1656.

Quatre nouvelles pages [1] seulement ont été écrites à l'occasion de la reprise [2] du sujet traité en 1654. Elles furent résumées avec le reste, avant le Carême de 1662.

Sommaire : Pentecôte : *Littera occidit.*

Double vertu de la Loi: elle dirige, elle condamne ; son équité, sa sévérité. Elle suffit pour nous condamner : c'est assez de prononcer au dehors. Elle ne suffit pas toute seule pour nous justifier : il faut que le Saint-Esprit la porte au dedans. — Être sous la loi, être avec la loi. (*Exorde*, p. 1, 2, 3, 4.)

Littera occidit, spiritus autem vivificat.

La lettre tue, mais l'esprit vivifie.

(II Cor., III, 6.)

[P. 1] Si vous me demandez, Chrétiens, pour quelle cause la Pentecôte, qui a été une cérémonie du peuple ancien, est devenue la solennité du peuple nouveau, et d'où vient que, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, tous les fidèles s'en réjouissent comme de la sainte nativité ou de la glorieuse résurrection de notre Sauveur, je vous en dirai la raison avec le secours de cet Esprit-Saint qui a rempli en ce jour sacré l'âme des apôtres. C'est aujourd'hui que l'Église a pris sa naissance ; aujourd'hui, par la prédication du saint Évangile, la doctrine de Jésus-Christ a commencé d'éclairer les hommes [3] ; aujourd'hui, les sacrifices des animaux étant rejetés [4], l'Esprit de Dieu descendant du ciel s'est fait des hosties raisonnables ; et au lieu que la loi mosaïque avait été gravée sur des pierres, la loi de la nouvelle alliance, que Jésus est venu annoncer au monde, a été écrite dans

1. Ms. fr. 12824, f. 163. Paginé 1, 2, 3, 4.
2. Voy. t. I, p. 548-575.
3. Var. : le monde.
4. Var. : abolis.

le fond des cœurs, comme dans des tables vivantes. C'est là le mystère que nous honorons ; et c'est ce qu'avaient prédit les anciens oracles, qu'il y aurait un jour une loi nouvelle qui serait écrite dans l'esprit des hommes et gravée profondément dans les cœurs: *Dabo legem meam in visceribus eorum* [1]. C'est pour cela que le Saint-Esprit remplit aujourd'hui l'Église naissante ; et que, non content de paraître aux yeux sous une apparence visible, il se coule efficacement dans les âmes pour leur enseigner au dedans ce que la Loi leur montre en dehors.

Mais, comme il importe que nous pénétrions ce que c'est que cette loi gravée dans les cœurs et quelle est la nécessité de cette influence secrète de l'Esprit de Dieu dans nos âmes, écoutez l'apôtre saint Paul, qui nous expliquera ce mystère dans les quatre mots que j'ai rapportés : *La lettre tue, l'esprit vivifie.*

Pour comprendre solidement sa pensée, remarquons deux grands effets de la loi : elle dirige ceux qui la reçoivent, elle condamne ceux qui la rejettent ; elle est la règle des uns, le juge des autres : de sorte que nous pouvons distinguer comme deux qualités dans la loi. Il y a son équité qui dirige, il y a sa sévérité qui condamne ; et il faut nécessairement, ou que nous suivions la première, ou que nous souffrions la seconde : c'est-à-dire que, si l'équité ne nous règle, la sévérité nous accable ; [p. 2] et que la force de la loi est telle, qu'il faut qu'elle nous gouverne ou qu'elle nous perde. Ceux qui s'y attachent se rangent eux-mêmes en se conformant à la règle ; ceux qui la choquent se brisent contre elle. La loi tue lorsqu'elle nous dit : Si tu n'obéis, tu mourras de mort [2] ; et la loi aussi vivifie, parce qu'il est écrit dans les saintes Lettres : *Fais ces choses, et tu vivras :* elle tue ceux qu'elle condamne, elle vivifie [3] [p. 3] ceux qu'elle dirige. Mais il y a cette différence notable, par laquelle nous connaîtrons le sens de l'Apôtre dans le passage que nous traitons : c'est que la loi suffit toute seule pour donner la mort au pécheur, et qu'elle

1. Jerem., XXXI, 33. — Ms. : *leges meas in cordibus eorum* .
2. Exod., XXI, 12 *et seq.*
3. Cette seconde page ne contient presque que des ratures ; c'est pourquoi elle fournit si peu. Il en est de même de la suivante.

ne suffit pas toute seule pour donner le salut au juste ; et la raison en est évidente. Pour donner la mort au pécheur, c'est assez que la loi prononce au dehors la sentence qui le condamne ; et c'est ce qu'elle fait toute seule avec une autorité souveraine. Au contraire, pour donner la vie, il faut qu'elle soit écrite au dedans, parce que c'est là qu'elle doit agir [1] ; et elle n'y peut entrer par ses propres forces. Elle retentit aux oreilles, elle brille devant les yeux ; mais elle ne pénètre point dans le cœur : il faut que le Saint-Esprit lui ouvre l'entrée. Par où nous pouvons aisément comprendre [2] le raisonnement de l'Apôtre. Tant que la loi demeure hors de nous, qu'elle frappe seulement les oreilles, elle ne sert qu'à nous condamner : c'est pourquoi c'est une lettre qui tue ; et lorsqu'elle entre dans l'intérieur pour y opérer le salut des hommes, c'est le Saint-Esprit qui l'y grave : c'est pourquoi c'est l'Esprit [p. 4] qui nous vivifie. Comme nous sommes tout ensemble durs et ignorants, il ne suffit [pas] de nous enseigner, il faut encore nous amollir. Ainsi vous n'avez rien fait, ô divin Sauveur ! de nous avoir prêché au dehors les préceptes de votre Évangile, si vous ne parlez au dedans d'une manière secrète et intérieure, par l'infusion de votre Esprit-Saint. De là il est facile d'entendre quelle est l'opération de la loi, et quelle est celle de l'Esprit de Dieu. Parce qu'il voit que la loi nous tue, quand elle agit seulement au dehors, il l'écrit dans le fond du cœur, afin qu'elle nous donne la vie. L'équité de la loi se présente à nous, sa sévérité nous menace ; et le Saint-Esprit qui nous meut, afin que nous puissions éviter la sévérité qui condamne, nous fait aimer l'équité qui règle : de peur que nous soyons captifs sous la loi comme criminels, il fait que nous l'embrassons comme ses amis, et c'est ainsi qu'il nous vivifie. De sorte que tout le dessein de l'Apôtre, dans le passage que nous expliquons, c'est en premier lieu de nous faire voir la loi ennemie de l'homme pécheur, qui le tue et qui le condamne ; et ensuite l'homme pécheur, devenu ami de la loi, qui l'embrasse et qui la chérit par l'opération de la

1. Var. : c'est le dedans qu'elle doit régler.

2. Var. : Et par là nous voyons paraître.

grâce. Et qu'est-ce qu'écrire la loi dans nos cœurs, sinon faire que nous l'aimions d'une affection si puissante que, malgré tous les obstacles du monde, elle devienne la règle de notre vie? De cette sorte le Saint-Esprit, de peur que la loi ne nous juge, il la porte au dedans du cœur, afin qu'elle nous dirige ; de peur que nous soyons sous elle comme criminels, il fait que nous l'embrassons comme amis [1].

1. Le reste de la p. 4 a été laissé en blanc.

SUR LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ.

1655.

Rien de plus abstrait que ce discours dans toute la Prédication de Bossuet. Plus d'un lecteur peut-être aura quelque peine à suivre avec une attention soutenue ces considérations profondes. Mais tous sans doute admireront l'étonnante hardiesse du jeune théologien.

D'après l'aspect du manuscrit [1], ce discours peut se placer soit en 1655, soit en 1656. Nous avions gardé cette réserve dans notre *Histoire critique...* (p. 144). Depuis, la beauté de l'œuvre nous avait sollicité à préférer la dernière de ces dates. (*Tableau sommaire...* à la fin des *Sermons sur l'Ambition.*) Une nouvelle revision de l'autographe nous a persuadé en définitive qu'il ne pouvait être qu'antérieur à celui du *Mundus gaudebit,* 7 mai 1656.

Πάτερ ἅγιε, τήρησον αὐτοὺς ἐν τῷ ὀνόματί σου, οὓς δέδωκάς μοι, ἵνα ὦσιν ἓν καθὼς ἡμεῖς.

Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos.

Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous.

(Joan., XVII, II.)

Quand je considère en moi-même l'éternelle félicité que notre Dieu nous a préparée ; quand je songe que nous verrons sans obscurité tout ce que nous croyons sur la terre, que cette lumière inaccessible nous sera ouverte, et que la Trinité adorable nous découvrira ses secrets ; que là, nous verrons le vrai Fils de Dieu sortant éternellement du sein de son Père et demeurant éternellement dans le sein du Père ; que nous verrons le Saint-Esprit, ce torrent de flamme, procéder des embrassements mutuels que se donnent le Père et le Fils, ou plutôt qui est lui-même l'embrassement, l'amour et

1. Ms. f. fr. 12824, f. 201-208, in-f°, sans marge ni pagination.

le baiser du Père et du Fils ; que nous verrons cette unité si inviolable que le nombre n'y peut apporter de division, et ce nombre si bien ordonné que l'unité n'y met pas[1] de confusion ; mon âme est ravie, Chrétiens, de l'espérance d'un si beau spectacle, et je ne puis que je ne m'écrie avec le Prophète : *Que vos tabernacles sont beaux, ô Dieu des armées ! Mon cœur languit et soupire après la maison du Seigneur*[2]. Et puisque notre unique consolation dans ce misérable pèlerinage, c'est de penser aux biens éternels que nous attendons en la vie future, entretenons-nous ici-bas, mes Frères, des merveilles que nous verrons dans le ciel, et parlons, quoiqu'en bégayant, des secrets et ineffables mystères qui nous seront un jour découverts dans la sainte cité de Sion, dans la cité de notre Dieu, *que Dieu a fondée éternellement*[3]. Mais d'autant que ceux-là pénètrent le mieux les secrets divins, qui s'abaissent plus profondément devant Dieu, prosternons-nous de cœur et d'esprit devant cette majesté infinie ; et afin qu'elle nous soit favorable, prions la Mère de miséricorde qu'elle nous impètre par ses prières cet Esprit qui la remplit si abondamment lorsque l'ange l'eut saluée par ces paroles que nous lui dirons : *Ave* [,*gratia plena*].

Cette Trinité incréée, souveraine, toute-puissante, incompréhensible, afin de nous donner quelque idée de sa perfection infinie, a fait une trinité créée sur la terre, et a voulu imprimer en ses créatures une image de ce mystère ineffable qui associe le nombre avec l'unité d'une manière si haute et si admirable. Si vous désirez savoir, Chrétiens, quelle est cette trinité créée dont je parle, ne regardez point le ciel, ni la terre, ni les astres, ni les éléments, ni toute cette diversité qui nous environne ; rentrez en vous-mêmes, et vous la verrez : c'est votre âme, c'est votre intelligence, c'est votre raison qui est cette trinité dépendante, en laquelle est représentée cette Trinité souveraine[4]. C'est pourquoi nous

1. Var. : n'y apporte pas.
2. Ps. LXXXIII. 2.
3. Ps. XLVII. 9.
4. Cf. *Élévations* : « Tout cela est mort : le soleil, son rayon, sa chaleur ; un cachet, son expression ; une image ou taillée ou peinte : un miroir et les ressemblances que les objets y produisent, sont choses mortes : Dieu a fait une image plus vive

voyons dans les Écritures et dans la création de cet univers, que la Trinité n'y paraît que lorsque Dieu se résout de produire l'homme. Remarquez que tous ses autres ouvrages sont faits par une parole de commandement, et l'homme par une parole de consultation : « Que la lumière soit faite, que le firmament soit fait, *fiat lux*[1] » ; c'est une parole de commandement. L'homme est créé d'une autre manière, qui a quelque chose de plus magnifique. Dieu ne dit pas : Que l'homme soit fait ; mais toute la Trinité assemblée prononce par un conseil commun : *Faisons l'homme à notre image et semblance*[2]. Quelle est cette nouvelle façon de parler ? et pourquoi est-ce que les personnes divines commencent seulement à se déclarer quand il est question de former Adam ? Est-ce qu'entre les créatures, l'homme est la seule qui se peut vanter d'être l'ouvrage de la Trinité ? Nullement, il n'en est pas de la sorte, car toutes les opérations de la très sainte Trinité sont inséparables. D'où vient donc que la Trinité très auguste se découvre si hautement pour créer notre premier père, si ce n'est pour nous faire entendre qu'elle choisit l'homme entre toutes les créatures, pour y peindre son image et sa ressemblance ? De là vient que les trois personnes divines s'assemblent, pour ainsi dire, et tiennent conseil pour former l'âme raisonnable ; parce que chacune de ces trois personnes doit en quelque sorte contribuer quelque chose de ce qu'elle a de propre pour l'accomplissement d'un si grand ouvrage.

de son éternelle et pure génération ; et afin qu'elle nous fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite. » (IIe *Sem.*, IV.) — « Pour aider la foi qui m'attache à ce mystère incompréhensible, j'en vois en moi-même une ressemblance qui, tout imparfaite qu'elle est, ne laisse pas d'avoir quelque chose que je ne puis comprendre, et je me suis à moi-même un mystère impénétrable. » (*Ibid.*, VI.) — « Faisons l'homme : » nous l'avons dit, à ces mots l'image de la Trinité commence à paraître. Elle reluit magnifiquement dans la créature raisonnable : semblable au Père, elle a l'être : semblable au Fils, elle a l'intelligence : semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour : semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. » (IVe *Sem.*, VII.)

1. Gen., I, 3.

2. *Ibid.*, 26. — Édit. : ressemblance. — C'est le mot que Bossuet lui-même emploiera un peu plus loin, en dehors des traductions littérales. Mais ici, il risque *semblance* pour rendre *similitudinem ;* et ce mot reviendra encore plus loin, dans une même circonstance.

En effet, comme la Trinité très auguste a une source et une fontaine de divinité, ainsi que parlent les Pères grecs[1], un trésor de vie et d'intelligence, que nous appelons le Père, où le Fils et le Saint-Esprit ne cessent jamais de puiser ; de même l'âme raisonnable a son trésor qui la rend féconde. Tout ce que les sens lui apportent du dehors, elle le ramasse au dedans ; elle en fait comme un réservoir, que nous appelons la mémoire. Et de même que ce trésor infini, c'est-à-dire le Père éternel, contemplant ses propres richesses, produit son Verbe, qui est son image ; ainsi l'âme raisonnable, pleine et enrichie de belles idées, produit cette parole intérieure que nous appelons la pensée, ou la conception, ou le discours, qui est la vive image des choses. Car ne sentons-nous pas, Chrétiens, que, lorsque nous concevons quelque objet, nous nous en faisons à[2] nous-mêmes une peinture animée, que l'incomparable saint Augustin appelle « le fils de notre cœur, *filius cordis tui*[3] ? » Et comme[4] le Père, ce trésor éternel, se communique sans s'épuiser ; ainsi ce trésor invisible et intérieur, que notre âme renferme en son propre sein, ne perd rien en se répandant : car notre mémoire ne s'épuise pas par les conceptions qu'elle enfante, mais elle demeure toujours féconde,comme Dieu le Père est toujours fécond. Enfin comme, en produisant en nous cette image qui nous donne l'intelligence, nous nous plaisons à entendre, nous aimons par conséquent cette intelligence ; et ainsi, de ce trésor qui est la mémoire et de l'intelligence qu'elle produit, naît une troisième chose qu'on appelle amour, en laquelle sont terminées toutes les opérations de notre âme : ainsi, du Père qui est le trésor, et du Fils qui est la raison et l'intelligence, procède cet Esprit infini, qui est l'amour de l'un et de l'autre, et le terme de l'opération de l'un et de l'autre.

Or, encore que cette image soit infiniment éloignée de la perfection de l'original, elle ne laisse pas d'être très noble et très excellente ; parce que c'est la Trinité

1. S. Athan., *Epist. de Synod.*, n. 41, 42 ; S. Gregor. Nazianz., *Orat.* XLV, n. 5.
2. Var. : en.
3. *De Trinit.*, lib. XI, cap. VII.
4. C'est ici la vraie place de cette phrase. Elle est indiquée par un renvoi dont les éditeurs n'ont pas tenu compte. Ils la relèguent à la fin de l'alinéa.

même qui a bien voulu la former en nous : et de là vient qu'en produisant l'homme, qui par les opérations de son âme devait en quelque façon imiter celle[1] de la Trinité toujours adorable, cette même Trinité d'un commun accord prononce cette parole sacrée, si glorieuse à notre nature : *Faisons l'homme à notre image et semblance.* C'est encore pour cette raison que le Fils de Dieu a voulu que les trois divines personnes parussent dans notre nouvelle naissance, et que nous y fussions consacrés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit[2]. Admirez ici, Chrétiens, les profonds conseils de la Providence dans le rapport merveilleux des divins mystères. Où est-ce que l'homme a été formé? Dans la création. Où est-ce que l'homme est reformé? Dans le saint baptême, qui est une seconde création, où la grâce de Jésus-Christ nous donne une nouvelle naissance, et nous fait des créatures nouvelles. Quand nous sommes formés premièrement par la création, la Trinité s'y découvre par ces paroles : *Faisons l'homme à notre image et semblance ;* quand nous sommes régénérés, quand le Saint-Esprit nous reforme dans les eaux sacrées du baptême, toute la Trinitié y est appelée. La Trinité dans la création, la Trinité dans la régénération, n'est-ce pas afin que nous comprenions[3] que le Fils de Dieu rétablit en nous la première dignité de notre origine, et qu'il répare miséricordieusement en nos âmes l'image de la Trinité adorable, que notre création nous avait donnée et que notre péché avait obscurcie?

Mais passons encore plus loin. Afin que la Trinité très indivisible éclatât plus visiblement dans les hommes, il a plu à Notre-Seigneur Jésus-Christ que son Église en fût une image, comme la suite de ce discours le fera paraître. Qui est-ce qui nous a enseigné cette belle théologie, Chrétiens? C'est Jésus-Christ même qui nous l'a montrée dans les paroles que j'ai citées pour mon texte : *Père saint*, dit-il à son Père, *gardez ceux que vous m'avez donnés*. Qui sont ceux que le Père a donnés au Fils? Ce sont les fidèles, qui, étant unis par

1. Édit. : celles. — Ce pluriel altère le sens du passage.
2. Matth., XXVIII, 19.
3. Var. : appelée. C'est afin que nous comprenions...

l'Esprit de Dieu, composent cette sainte société que nous exprimons par le nom d'Église. *Gardez-les*, dit-il, *afin qu'ils soient un*. Ils sont un, dit le Fils de Dieu ; c'est-à-dire que leur multitude n'empêche pas une parfaite unité ; et afin qu'il ne fût pas permis de douter que cette mystérieuse unité, qui doit assembler le corps de l'Église, ne fût l'image de cette unité ineffable qui associe les trois personnes divines, Jésus-Christ l'explique en ces mots : *Qu'ils soient un*, dit-il [1], *comme nous*. Et un peu après : *Comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, ainsi je vous prie qu'ils soient un en nous* [2]. Et encore : *Je leur ai donné*, dit-il, *la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous* [3]. O grandeur, ô dignité de l'Église ! ô sainte société des fidèles, qui doit être si parfaite et si achevée, que Jésus-Christ ne lui donne point un autre modèle que l'unité même du Père et du Fils et de l'Esprit qui procède du Père et du Fils ! Qu'ils soient un, dit le Fils de Dieu, non point comme les anges, ni comme les archanges, ni comme les chérubins, ni comme les séraphins ; mais *qu'ils soient*, dit-il, *un comme nous*. Entendons le sens de cette parole. Comme nous sommes un dans le même être, dans la même intelligence, dans le même amour, ainsi qu'ils soient un comme nous, c'est-à-dire un dans le même être par leur nouvelle nativité ; un dans la même intelligence par la doctrine de vérité ; un dans le même amour par le lien de la charité. C'est de cette triple unité que j'espère vous entretenir aujourd'hui avec l'assistance divine.

[Premier Point.]

Encore que la génération éternelle, par laquelle le Fils procède du Père, surpasse infiniment les intelligences de toutes les créatures mortelles et même de tous les esprits bienheureux, toutefois ne laissons pas de porter nos vues dans le sein du Père éternel, pour y contempler le mystère de cette génération ineffable. Mais, de peur que cette lumière ne nous aveugle, regardons-la comme réfléchie dans ce beau miroir des Écri-

1. Joan., XVII, 11.
2. *Ibid.*, 21.
3. *Ibid.*, 22.

tures divines, que le Saint-Esprit nous a préparé pour s'accommoder à notre portée.

La première chose[1] que je remarque dans la génération du Verbe éternel, c'est que le Père l'engendre en lui-même, contre l'ordinaire des autres pères, qui engendrent nécessairement au dehors. Tout ce qui est produit, il faut qu'il soit tiré du néant, comme par exemple le ciel et la terre, ou qu'il soit produit de quelque chose, comme les plantes et les animaux. Que le Fils unique de Dieu ait été tiré du néant, c'est ce que les ariens même, qui niaient la divinité du Sauveur du monde, n'ont jamais osé avancer[2]. En effet, puisque le Verbe éternel est le Fils de Dieu par nature, il ne peut être tiré du néant : autrement il ne serait pas engendré, il ne procéderait pas comme fils ; et lui, qui est le vrai Fils de Dieu, le Fils singulièrement et par excellence, et qui est appelé dans les Écritures le propre Fils du Père éternel, ne serait en rien différent de ceux qui le sont par adoption. Par conséquent, il est clair que le Fils de Dieu ne peut pas être tiré du néant, et ce blasphème serait exécrable : que s'il n'a pas été tiré du néant, voyons d'où il a été engendré.

C'est une loi nécessaire et inviolable, que tout fils doit recevoir en lui-même quelque partie de la substance du père ; et c'est pourquoi, quand nous parlons d'un fils à un père, nous disons que c'est un autre lui-même : si donc mon Sauveur est le Fils de Dieu, qui ne voit qu'il doit être formé de la propre substance de Dieu? Mais ne concevons rien ici de mortel ; éloignons de notre esprit et de nos pensées tout ce qui ressent la matière : ne croyons pas que le Fils de Dieu ait reçu seulement en lui-même quelque partie de la substance du Père ; car, puisqu'il est essentiel à Dieu d'être simple et indivisible, sa substance ne souffre point de partage ; et par conséquent, si le Verbe, en cette belle qualité de fils, doit participer nécessairement à la substance de Dieu,

1. *Première rédaction :* Nous apprenons de ces Ecritures que le Fils procède du Père : « *Je suis*, dit-il, *sorti de Dieu.* » (Joan., XVI, 28.) — Les éditeurs conservent à tort cette phrase dans le texte, à la suite de celle qui la doit remplacer. Ils sont, du reste, forcés d'y changer *de ces* en *des*.

2. S. Aug., *Contr. Maximin.*, lib. II, cap. XIV.

son père, il la reçoit sans division, elle lui est communiquée tout entière ; et le Père, qui le produit du fond même de son essence, la répand sur lui sans réserve. Et d'autant que la nature divine ne peut être ni séparée ni distraite, si le Fils sortait hors du Père, s'il était produit hors de lui, jamais il ne recevrait son essence, et il perdrait le titre de fils : de sorte que, afin qu'il soit fils, il faut que son père l'engendre en lui-même.

C'est ce que nous apprenons par les Écritures. Dites-le-nous, bien-aimé disciple, qui avez bu ces secrets célestes dans le sein et dans le cœur du Verbe éternel : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu*[1] ; c'est-à-dire dès que le Verbe a été, il était en Dieu : il a donc été produit en Dieu même.

C'est pourquoi il procède de Dieu comme son verbe, comme sa conception, comme sa pensée, comme la parole intérieure par laquelle il s'entretient en lui-même de ses perfections infinies : il ne peut donc pas être séparé de lui. Méditez cette admirable doctrine : tout ce qui engendre est vivant ; engendrer, c'est une fonction de vie ; et la vie de Dieu, c'est l'intelligence : donc il engendre par intelligence. Or l'entendement n'agit qu'en lui-même ; il ne se répand point au dehors ; au contraire, tout ce qu'il rencontre au dehors, il s'efforce de le ramasser au dedans : de là vient que nous disons ordinairement que nous *comprenons* une chose, que nous l'avons mise dans notre esprit, lorsque nous l'avons entendue. Ainsi cette essence infinie, souverainement immatérielle, qui ne vit que de raison et d'intelligence, ne souffre pas que rien soit engendré en elle si ce n'est par la voie de l'intelligence ; et par conséquent le Verbe éternel, la sagesse et la pensée de son Père, étant produit par intelligence, naît et demeure dans son principe : *Hoc erat in principio apud Deum*[2].

C'est ce que le grave Tertullien nous explique admirablement dans cet excellent Apologétique. *Cette parole*, dit ce grand homme[3], *nous disons que Dieu la profère, et l'engendre en la proférant ;* car c'est une parole substantielle, qui porte en elle-même toute la vertu, toute

1. Joan., I, 1.
2. *Ibid.*, 2.
3. *Apolog.*, n. 21.

l'énergie, toute la substance du principe qui la produit. *Et c'est pourquoi*, dit Tertullien, *nous l'appelons Fils de Dieu, à cause de l'unité de substance.* Après, il compare le Fils de Dieu au rayon que la lumière produit sans rien diminuer de son être, sans rien perdre de son éclat ; et il conclut qu'il est sorti de la tige, mais qu'il ne s'en est pas retiré : *Non recessit, sed excessit*. O Dieu ! mon esprit se confond ; je me perds, je m'abîme dans cet océan ; mes yeux faibles et languissants ne peuvent plus supporter un si grand éclat [1]. Reprenons, Fidèles, de nouvelles forces, en reposant un peu notre vue sur des objets qui soient plus de notre portée.

Sainte société des fidèles, Église remplie de l'Esprit de Dieu, chaste épouse de mon Sauveur, vous représentez sur la terre la génération du Verbe éternel dans votre bienheureuse fécondité. Dieu engendre, et vous engendre[z] : Dieu, comme nous avons dit, engendre en lui-même ; sainte Église, où engendrez-vous vos enfants ? Dans votre paix, dans votre concorde, dans votre unité, dans votre sein et dans vos entrailles. Heureuse maternité de l'Église ! Les mères que nous voyons sur la terre conçoivent, à la vérité, leur fruit en leur sein ; mais elles l'enfantent [2] hors de leurs entrailles : au contraire la sainte Église ; elle conçoit hors de ses entrailles, elle enfante dans ses entrailles. Un infidèle vient à l'Église, il demande d'être associé avec les fidèles : l'Église l'instruit et le catéchise ; il n'est pas encore dans son sein, il n'est point encore en son unité : elle n'enfante pas encore, mais elle conçoit. Ainsi elle ne conçoit pas en son sein. Aussitôt qu'elle nous enfante, nous commençons à être en son unité. C'est ainsi que vous engendrez, sainte Église, à l'imitation du Père éternel. Engendrer, c'est incorporer ; engendrer vos enfants, ce n'est pas les produire au dehors de vous ; c'est en faire un même corps avec vous. Et comme le Père engendrant son Fils le fait un même Dieu avec lui ; ainsi les enfants que vous engendrez, vous les faites ce que vous êtes, en

1. Cette admirable transition est comme un essai de ce qu'on lira dans les *Élévations* (XII[e] *Sem.*, VII) : « Où vais-je me perdre ? dans quelle profondeur ? dans quel abîme ? Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connaissances ?... » (Voy. toute cette Élévation, et principalement la fin.)

2. Var. : l'engendrent.

formant Jésus-Christ en eux. Et comme le Père engendre le Fils en lui communiquant son même être [1], ainsi vous engendrez vos enfants en leur communiquant cet être nouveau que la grâce vous a donné en Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Ut sint unum sicut et nos*. Ce que je dis du Père et du Fils, je le dis encore du Saint-Esprit, qui sont trois choses, et la même chose. C'est pourquoi saint Augustin dit : « En Dieu il y a nombre, en Dieu il n'y a point de nombre : quand vous comptez les trois personnes, vous voyez un nombre ; quand vous demandez ce que c'est, il n'y a plus de nombre : on répond que c'est un seul Dieu. Parce qu'elles sont trois, voilà comme un nombre ; quand vous recherchez ce qu'elles sont, le nombre s'échappe ; vous ne trouve[z] plus que l'unité simple : *Quia tres sunt, tanquam est numerus ; si quæris quid tres, non est numerus* [2]. » Ainsi en est-il de l'Église : comptez les fidèles, vous voyez un nombre ; que sont les fidèles? il n'y a plus de nombre : ils sont tous un même corps en Notre-Seigneur : « Il n'y a plus ni Grec, ni Barbare, ni Romain, ni Scythe ; mais un seul Jésus-Christ qui est tout en nous [3] : *Ut sint unum sicut et nos* [4]. »

[Second Point.]

Contemplons dans les Écritures comment le Fils et le Saint-Esprit reçoivent continuellement en eux-mêmes la vie et l'intelligence du Père ; et premièrement pour le Fils, voici comme il parle dans son Évangile (en saint Jean, chapitre v) : *En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, et il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement : car le Père aime le Fils, et il lui montre tout ce qu'il fait* [5]. Quand nous entendons ces paroles, aussitôt notre faible imagination se représente le Père opérant, et le Fils regardant ses œuvres, à peu près comme un apprenti qui s'instruit en voyant travailler son maître ; mais, si nous voulons

1. *Son même être*, son être même.
2. *In Joan.*, Tract. XXXIX, n. 4.
3. Coloss., III, 11.
4. Pas de transition. Une partie de la feuille est demeurée en blanc.
5. Joan., V, 19, 20.

entendre les secrets divins, détruisons ces idoles vaines et charnelles[1] que l'accoutumance des choses humaines élève dans nos cœurs ; détruisons, dis-je, ces idoles par le foudre[2] des Écritures. Si le Père agissait premièrement, et que le Fils le regardât faire, et après, qu'il agît lui-même à l'imitation de son Père, il s'ensuivrait nécessairement que leurs opérations seraient séparées. Or nous apprenons par les Écritures que tout ce que le Père fait, est fait par son Fils : « *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil*[3] : Par lui toutes choses ont été faites, et sans lui rien n'a été fait. » *Omnia per ipsum facta sunt :* et c'est pourquoi il nous dit lui-même: *Tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement.* Si le Fils fait tous les ouvrages que fait son Père, leurs actions ne peuvent point être séparées ; et il ne se contente point de nous dire qu'il fait tout ce que fait le Père ; mais tout ce que fait le Père, dit-il, le Fils le fait semblablement. Les caractères que la main forme, c'est la plume qui les forme aussi ; mais elle ne les forme pas semblablement ; la main les forme comme la cause mouvante, et la plume, comme l'instrument qui est mû. A Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi du Père et du Fils! *Tout ce que fait le Père*, dit Notre-Seigneur, *cela même, le Fils le fait semblablement*, c'est-à-dire avec la même puissance, avec la même sagesse et par la même opération : *Hoc et Filius similiter facit.*

D'où vient que vous dites, ô mon Sauveur : Le Fils ne peut rien faire de lui-même, sinon ce qu'il voit faire à son Père, et le Père montre à son Fils tout ce qu'il fait? Quelle est cette merveilleuse manière par laquelle vous contemplez votre Père, par laquelle vous voyez en lui tout ce que vous faites et tout ce qu'il fait? Comment est-ce qu'il vous parle et qu'il vous enseigne? et, puisque vous êtes Dieu comme lui, d'où vient que vous ne faites rien de vous-même? Qui nous développera ces mystères? Écoutons parler le grand Augustin : *Le Fils*, dit-il[4], *ne fait rien de lui-même, parce qu'il n'est pas*

1. Var. : ces vaines idoles.
2. Var. : par la force.
3. Joan., I, 3.
4. *In Joan.*, Tract. xx, n. 4 ; *De Trinit.*, lib. II, n. 3.

de lui-même. Celui qui lui communique son essence lui communique aussi son opération. Et encore qu'il reçoive tout de son Père, il ne laisse pas d'être égal au Père, parce que le Père, qui lui donne tout, lui donne aussi son égalité. Le Père lui donne tout ce qu'il est, et l'engendre aussi grand que lui, parce qu'il lui donne sa propre grandeur. C'est ainsi, ô Père céleste, que vous enseignez votre Fils, parce que vous lui donnez sans réserve la même science qui est en vous.

Mais entendons ce secret, mes Frères, selon la mesure qui nous est donnée, et autant qu'il a plu à Dieu de nous le révéler par les Écritures. Il est clair que celui qui enseigne veut communiquer sa science. Par exemple, les prédicateurs, que l'Esprit de Dieu établit pour enseigner au peuple la saine doctrine, pourquoi montent-ils dans les chaires? N'est-ce pas afin de faire passer les lumières que Dieu leur donne dans l'esprit de leurs auditeurs? C'est [1] ce que prétend celui qui enseigne. Il ouvre son cœur à ceux qui l'écoutent ; il tâche de les rendre semblables à lui : il veut qu'ils prennent ses sentiments et qu'ils entrent dans ses pensées ; et ainsi celui qui enseigne et celui qui est enseigné doivent se rencontrer ensemble et s'unir dans la participation des mêmes lumières. Par conséquent la méthode d'enseigner tend à l'unité des esprits dans la science et dans la doctrine ; et ce que j'ai dit est très véritable, que celui qui veut enseigner veut communiquer sa science. Mais ni la nature ni l'art ne font qu'ébaucher cet ouvrage ; cette communication est très imparfaite, et cette unité n'est que commencée. Cette entière communication de science ne se peut trouver qu'en Dieu même : c'est là que le Père enseigne le Fils d'une manière infiniment

1. *Premières rédactions effacées :* « Certes, Fidèles, c'est là leur dessein. (Ce que je prétends maintenant. c'est de vous communiquer les pensées — les bonnes pensées — qu'il a plû à Dieu m'inspirer, afin...). Ils voudraient que leurs connaissances pussent entrer dans l'âme de ceux qui écoutent, afin que le prédicateur qui enseigne, aussi bien que l'auditeur qui entend, se rencontrassent dans une même pensée et fussent tous unis dans la même lumière. Telle est la fin de celui qui enseigne : il veut ouvrir son cœur, et répandre les lumières que Dieu y a mises : et s'il pouvait donner sa propre science, il la donnerait. De sorte que *toute personne* qui veut enseigner tend, autant *qu'il* peut, à l'unité. » — (Sur cette syntaxe, cf. *Loi de Dieu*, t. I. p. 320 ; *Paneg. de S. Bernard*, p. 406, etc.)

admirable, parce qu'il lui communique sa propre science ; là se fait cette parfaite unité d'esprit entre le Père et le Fils, parce que la vie et l'intelligence, la raison et la lumière du Père se trouve tellement dans le Fils, qu'il ne se fait de l'une et de l'autre[1] qu'une même vie, qu'une même intelligence et un même esprit. C'est pourquoi le Père enseignant et le Fils qui est enseigné sont également adorables, parce que le Fils reçoit cette même science du Père, qui ne souffre aucune imperfection.

Et ne nous imaginons pas, Chrétiens, que lorsque le Père enseigne le Fils, [il] lui communique[2] la science comme la perfection de son être. Comme il l'engendre parfait, il lui donne tout en l'engendrant ; bien plus, si nous le savons bien entendre, « l'engendrer et l'enseigner, c'est la même chose : *Hoc est eum docuisse, quod est scientem genuisse,* » dit saint Augustin[3]. Vous me direz qu'engendrer et enseigner sont des termes bien opposés. Il est vrai dans les créatures, où il est certain qu'engendrer n'est pas un acte d'intelligence ; mais en Dieu, dont la vie est intelligence, qui engendre conséquemment par intelligence, il ne se faut pas étonner si, en enseignant, il engendre ; car, s'il enseigne son Fils éternel en lui communiquant sa propre science, il l'engendre en lui communiquant sa propre science ; parce qu'à l'égard de Dieu, être, c'est savoir, être, c'est entendre, comme enseigne la théologie. D'où il s'ensuit manifestement que cela même, que le Père enseigne le Fils, prouve l'unité du Père et du Fils dans la vie de l'intelligence. Il en est de même du Saint-Esprit, puisqu'il procède du Père et du Fils avec la même perfection que le Fils reçoit de son Père. Ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, même lumière, même majesté, même intelligence, vivent tous ensemble d'entendre, et tous ensemble ne sont qu'une même vie.

1. Lachat : de l'un et de l'autre. — Cette faute n'est pas dans Deforis. On voit combien elle altère le sens. Bossuet dit que de la vie, de l'intelligence... du Père, et de la vie, de l'intelligence... du Fils, il ne se fait qu'une même vie, etc. — *Se trouve*, au singulier, parce que la vie, l'intelligence ... ce n'est qu'une même chose. Les éditeurs ont eu tort de croire le pluriel nécessaire.

2. Var. : que le Père, après avoir engendré son fils, lui communique...

3. *In Joan.*, Tract. XI, n. 5. Ms. : *docere quod scientem genuisse.*

Père saint, dit le Fils de Dieu, *gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous ;* c'est-à-dire qu'ils soient comme nous unis dans la même vie de l'intelligence. Mais pouvons-nous bien espérer que tous les fidèles doivent être unis dans la vie de l'intelligence? Oui, certes, nous le devons espérer. Regardez les esprits bienheureux qui règnent au ciel avec Jésus-Christ : quelle est leur vie, quelle est leur lumière? *Leur lumière*, dit l'Apocalypse[1], *c'est l'Agneau*, c'est-à-dire le Verbe incréé qui s'est fait la victime du monde : donc la lumière des bienheureux, c'est ce Verbe, cette parole que le Père profère dans l'éternité. Mais ce Verbe n'est pas une lumière qui soit allumée hors de leurs esprits ; c'est une lumière infinie qui luit intérieurement en[2] leurs âmes. En cette lumière, ils y voient le Fils, parce que cette lumière, c'est le Fils même ; en cette lumière, ils y voient le Père, parce que c'est la splendeur du Père : *Qui me voit*, dit le Fils de Dieu[3], *voit mon Père ;* ils y voient le Saint-Esprit, en cette lumière, parce que le Saint-Esprit en procède. En cette lumière, ils s'y contemplent eux-mêmes, parce qu'ils se trouvent en elle plus heureusement qu'en eux-mêmes : ils y voient les idées vivantes, ils y voient les raisons des choses créées, raisons éternellement permanentes. Et de même qu'en cette vie nous connaissons les causes par les effets, l'unité par la multitude, l'invisible par le visible, là, dans ce Verbe, qui est dans les bienheureux, qui est leur vie, qui est leur lumière, ils voient la multitude dans l'unité même, le visible dans l'invisible, la diversité des effets dans la cause infiniment abondante qui les a tirés du néant, c'est-à-dire dans le Verbe qui en est l'idée, qui est la raison souveraine par laquelle toutes choses ont été faites. Dans ce Verbe, les bienheureux voient : ils voient et ils vivent ; et ils vivent tous dans la même vie, parce qu'ils vivent tous de[4] ce même Verbe. O vue, ô vie, ô félicité! c'est ainsi que vivent les bienheureux : *Ut sint unum sicut et nos.*

1. Apoc., XXI, 23.
2. Edit. : dans.
3. Joan., XIV, 9.
4. Edit. : dans.

Mais nous, qui languissons ici-bas dans ce misérable pèlerinage, vivons-nous d'une même vie par l'intelligence? Oui, Fidèles, n'en doutez pas. Ce Fils de Dieu, ce Verbe éternel, cette vie, cette lumière, cette intelligence, qui éclaire les esprits bienheureux, qui, en les éclairant, les fait vivre d'une vie divine, ne luit-elle pas aussi en nos cœurs? n'est-elle pas au fond de nos âmes, pour y ouvrir une source de vie éternelle? Voulez-vous entendre cette vérité par l'action que nous faisons en ce lieu? Chrétiens, si nous l'entendons, nous commençons ici notre paradis, puisque nous commençons tous ensemble à vivre de cette parole vivante qui nourrit et qui fait vivre tous les bienheureux. Je vous prêche cette parole selon que je le puis, selon que le Saint-Esprit me l'a enseignée. Je la fais retentir à vos oreilles ; puis-je la porter au fond de vos cœurs? Nullement : ce n'est pas un ouvrage humain. Si vous l'entendez et si vous l'aimez, c'est le Fils de Dieu qui vous parle, c'est lui qui vous prêche sans bruit dans cette profonde retraite, dans cet inaccessible secret de vos cœurs, où il n'y a que sa parole et sa voix qui soit capable de pénétrer : si vous l'entendez, vous vivez, et vous vivez en ce même Verbe dans lequel les bienheureux vivent ; vous vivez en lui, vous vivez de lui, et vous vivez tous d'une même vie, parce que vous buvez tous ensemble à la même source de vie. O sainte unité des fidèles! *Mon Père, qu'ils soient un comme nous* dans la vie de l'intelligence[1] !

[Troisième Point.]

O sainte et admirable doctrine! Vivons de telle sorte, Fidèles, qu'elle ne soit point stérile en nos cœurs, et ne rendons point inutiles tant de grands mystères. Si le Saint-Esprit est en nous, s'il y opère la charité, s'il la fait semblable à lui-même, élevons nos entendements, et apprenons dans le Saint-Esprit quelles doivent être les lois de notre charité mutuelle. Le Saint-Esprit est un amour pur, qui ne souffre aucun mélange terrestre ;

1. *Phrase inachevée:* Chrétiens, si nous vivons tous de ce Verbe, *qui nous parle à tous.* — à nos cœurs. — *ne cessons jamais de...* (Les mots en italiques sont effacés.)

ainsi, mes Frères, aimons-nous en Dieu, pour accomplir la parole de notre Maître : *Père saint, qu'ils soient un en nous*. Le Saint-Esprit est un amour constant, parce que c'est un amour éternel : ainsi que notre affection soit constante, que jamais elle ne puisse être refroidie, selon cette parole de l'Écriture : *Demeurez en la charité*[1]. Le Saint-Esprit est un amour sincère, parce qu'il procède du fond du cœur, du fond même de l'essence : ainsi que notre charité soit sincère, qu'elle ne souffre ni feinte ni dissimulation, parce que l'apôtre saint Paul a dit : *Ne vous trompez point les uns les autres, car vous êtes membres les uns des autres*[2]. Enfin le Saint-Esprit est un amour désintéressé, parce que ce qui fait l'intérêt, c'est ce malheureux mot de mien et de tien ; et d'autant que tout est commun entre le Père et le Fils, leur amour est infiniment désintéressé : ainsi considérons, Chrétiens, que tout est commun entre les fidèles, et épurons tellement nos affections qu'elles soient entièrement désintéressées : *Ut sint unum sicut et nos*.

Certes, mes Frères, si le Fils de Dieu s'était contenté de nous dire qu'il veut que nous soyons un comme frères, nous devrions respecter les uns dans les autres ce nom sacré de sœurs et de frères, et le nœud de la société fraternelle. S'il nous avait ordonné simplement de vivre dans une mutuelle correspondance, comme des personnes qui sont enrôlées dans un même corps de milice, sous l'étendard de sa sainte croix, nous devrions rougir de honte de n'être pas tous unis ensemble sous les ordres d'un si divin capitaine. S'il nous avait dit seulement que nous sommes membres d'un même corps, nous devrions méditer jour et nuit cette parole du saint apôtre : *Quand une partie de notre corps souffre, toutes les autres y compatissent*[3]. Mais puisqu'il passe au-dessus des cieux et de toutes les intelligences[4], et qu'il nous donne pour modèle de notre unité l'unité même du Père et du Fils, qui pourrait nous exprimer, Chrétiens, quelle doit [être] notre union, et combien nous nous rendrons criminels si nous rompons le sacré lien de la charité

1. Joan., xv, 9 ; Hebr., xiii, 1.
2. Ephes., iv, 25.
3. I Cor., xii, 26.
4. Var. : puisqu'il passe le ciel et la terre.

fraternelle, qui doit être réglée sur ce grand exemple?

Mais comme si c'était peu de chose de proposer à tous les fidèles le plus grand de tous les mystères, pour être le modèle de leur unité, il scelle encore cette unité sainte par un autre mystère incompréhensible, qui est le mystère de l'Eucharistie. Nous venons tous à la même table, nous y prenons ce même Pain de vie, qui est le pain de communion, le pain de charité et de paix ; nous jurons sur les saints autels, nous scellons par le sang de notre Sauveur notre confédération mutuelle. Cependant, ô sacrilège exécrable! nous manquons tous les jours à la foi promise, et nous ne laissons pas d'avoir toujours et la médisance à la bouche, et l'envie ou l'aversion dans le cœur.

Le Sauveur nous dit dans son Évangile : *En cela, on reconnaîtra que vous êtes vraiment mes disciples, si vous avez une charité sincère les uns pour les autres*[1] ; et il prie ainsi Dieu son Père : *Je vous demande qu'ils soient consommés en un, afin que le monde sache que c'est vous qui m'avez envoyé*[2]. O damnable infidélité de ceux qui se glorifient du nom chrétien! Les chrétiens se détruisent eux-mêmes ; toute l'Église est ensanglantée du meurtre de ses enfants, que ses enfants propres massacrent : et comme si tant de guerres et tant de carnages n'étaient pas capables de rassasier notre impitoyable inhumanité, nous nous déchirons dans les mêmes villes, dans les mêmes maisons, sous les mêmes toits, par des inimitiés irréconciliables. Nous demandons tous les jours la paix, et nous-mêmes nous faisons la guerre. Car d'où viennent tant d'envies, tant de médisances, tant de querelles et tant de procès? Les parents s'animent contre les parents, et les frères contre les frères, avec une fureur implacable ; on emploie et les médisances et les calomnies, et la tromperie et la fraude ; la candeur et la bonne foi ne se trouve plus parmi nous ; toutes les rues, toutes les places, tous les cabinets retentissent du bruit des procès : infidèles si féconds en chicanerie que nous sommes, tant nous avons oublié le christianisme, tant nous méprisons l'Évangile, qui est

1. Joan., XIII, 35. 2. *Ibid.*, XVII, 21, 23.

une discipline de paix ! Cependant nous souhaitons la paix, nous avons sans cesse la paix à la bouche ; et nous faisons régner par nos dissensions le diable, qui est l'auteur des discordes, et nous chassons l'Esprit pacifique, c'est-à-dire l'Esprit de Dieu. Que si vous avez voulu, mon Sauveur, que la sainte union des fidèles fût la marque de votre venue, que font maintenant tous les chrétiens, sinon de publier[1] hautement que votre Père ne vous a pas envoyé, et que l'Évangile est une chimère, et que tous vos mystères sont autant de fables ?

1. Edit. : sinon publier.

SERMON POUR LE

IIIᴱ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Prêché à Metz, en 1655.

Nous restituons à ce sermon [1] le premier exorde, qui manque dans toutes les éditions. Écrit, comme tant d'autres, sur une feuille volante, après tout le reste, cet exorde a été considéré par Deforis comme une variante de l'avant-propos d'un sermon pour le Jubilé, prêché l'année suivante. (*Qui mortui sumus...* — Voy. ci-après, juin 1656.) — Le sommaire ne s'est pas retrouvé.

Dico vobis [2] *quod ita gaudium erit in cælo super uno peccatore pænitentiam agente, quam super nonaginta novem justis qui non indigent pænitentia.*

Je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel devant les anges de Dieu sur un pécheur faisant pénitence, que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

(Luc., xv, 7.)

Quelle [3] merveilleuse nouvelle nous apprenons aujourd'hui du Sauveur des âmes? Donc la pénitence des hommes mortels [4] fait la solennité des esprits célestes, nos gémissements font leur joie, et nos douleurs font leurs actions de grâces! Donc les larmes des pénitents sont si précieuses qu'elles sont recueillies en terre pour être portées jusque dans le ciel! et leur vertu est si grande qu'elle s'étend même jusque sur les anges! Et ce qui est bien plus merveilleux [5], c'est qu'encore que l'innocence ait ses larmes, les anges estiment de plus

1. Ms. fr. 12824, f. 208-218 ; et 12822, f. 1.

2. Ms. : *Ita, dico vobis, gaudium erit.*

3. Ms. fr. 12822, f. 1.

4. Var. : pécheurs.

5. Var. : ce qui me semble le plus admirable.

grand prix[1] celles que les péchés font répandre ; et l'amertume de la pénitence a quelque chose de plus doux pour eux que le miel de la dévotion. Reconnaissons, pécheurs misérables, que nos larmes pénètrent le ciel, puisqu'elles y vont réjouir les anges ; comprenons combien les pleurs[2] de la pénitence sont fructueux à ceux qui les versent, puisqu'ils le sont même aux esprits célestes, desquels ils augmentent par conséquent la félicité. Entendons dans notre évangile quelle abondante satisfaction produira un jour en nous-mêmes l'affliction d'un cœur repentant, puisqu'elle en produit déjà dans les anges, auxquels le Fils de Dieu nous promet que la grâce nous fera semblables. Apprenons enfin, Chrétiens, combien les anges nous sont unis, puisqu'ils prennent tant de part à notre bonheur ; et puisqu'ils veulent bien se lier à nous par une société si étroite, joignons-nous aussi avec eux, et disons tous ensemble avec Gabriel, un de leurs bienheureux compagnons : *Ave, gratia plena.*

Si quelqu'un n'a pas encore assez entendu combien est grande la charité des saints anges pour les misérables mortels, qu'il considère[3] en notre évangile les aimables paroles du Sauveur des âmes, par lesquelles il nous apprend que la conversion des pécheurs réjouit tous les esprits bienheureux ; et qu'encore que Dieu les enivre du torrent de ses éternelles délices, néanmoins ils sentent augmenter leur joie quand nous sommes renouvelés par la pénitence[4]. Nous lisons dans les Écritures[5] qu'autrefois les esprits célestes se déclarèrent visiblement contre nous, lorsqu'un chérubin, envoyé de Dieu avec une forme terrible, tenant en sa main un glaive de feu, gardait la porte du paradis, pour épouvanter nos parents rebelles et leur interdire l'entrée de ce jardin délicieux qu'ils avaient déshonoré par leur crime. Mais après la naissance de ce Sauveur, qui nous a réconciliés

1. Var. : plus considérables.
2. Var. : les larmes...... puisqu'elles.
3. Var. : qu'il écoute.
4. Ici, comme en plusieurs autres manuscrits, quelques expressions du second exorde font double emploi avec le premier : elles étaient écrites auparavant, et l'orateur, sans les effacer, se réservait de les modifier ou de les supprimer en chaire.
5. Gen., III, 24.

par son sang, vous n'ignorez pas, Chrétiens, que ces bienheureuses intelligences, qui nous avaient déclaré la guerre, nous vinrent aussi annoncer la paix : *Que la paix*, disent-ils[1], *soit donnée aux hommes*[2] ; et, depuis cette salutaire journée, nous leur sommes devenus si chers, que Jésus-Christ nous enseigne dans notre évangile qu'ils préfèrent nos intérêts aux leurs propres. C'est ce que vous remarquerez aisément, si vous pénétrez le sens des paroles que j'ai alléguées pour mon texte. *Les anges*, dit le Fils de Dieu, *se réjouissent plus de la conversion d'un pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.* Je demande quels sont ces justes auxquels le Sauveur ne craint pas de dire que la pénitence n'est pas nécessaire. Certes, nous ne les trouverons pas sur la terre, puisque, tous les hommes étant pécheurs, ce serait une témérité inouïe que d'assurer qu'ils n'ont pas besoin du remède de la pénitence. *Si quelqu'un dit qu'il ne pèche pas, il se trompe, et la vérité n'est pas en lui*, dit le disciple bien-aimé de notre Sauveur[3].

Où chercherons-nous donc, Chrétiens, cette innocence si pure et si achevée, qu'elle n'a pas besoin de la pénitence ? Sans doute, puisqu'elle est bannie du milieu des hommes, elle ne se peut rencontrer que parmi les anges qui, détestant la rébellion et l'audace de Satan et de ses complices, demeurèrent immuablement dans le lieu où Dieu les avait établis dès leur origine. Vous êtes les seuls, ô esprits célestes, parmi toutes les créatures, qui jamais n'avez été souillés par aucun péché ; vous êtes ces justes de notre évangile, auxquels la pénitence n'est pas nécessaire ; et ainsi lorsque notre Sauveur nous apprend que vous recevez une joie plus grande de la conversion des pécheurs que de la justice des innocents qui n'ont pas besoin de se repentir, c'est de même que s'il nous disait que notre pénitence vous réjouit plus que votre propre persévérance. Merveilleuse vertu de la pénitence, qui oblige tous les saints anges à nous préférer à eux-mêmes ; qui répare si glorieusement les ruines des plus grands pécheurs, qu'elle les met

1. Var. : disaient-ils.
2. Luc., II, 14.
3. I Joan., I, 8.

en quelque sorte au-dessus des justes, et qui fait que la justice rendue a quelque avantage au-dessus de la justice toujours conservée! Car puisque ces intelligences célestes, qui goûtent le vrai bien dans la source, ne peuvent avoir de ces joies déréglées que l'opinion fait naître en nos âmes, ne voyez-vous pas, Chrétiens, qu'elles ne se peuvent réjouir que du bien? Et donc, si leur joie est plus abondante, ne faut-il pas conclure nécessairement qu'il leur paraît quelque bien plus considérable, d'autant plus que c'est le Sauveur lui-même qui les excite par son exemple à cette sainte et divine joie?

En effet, ne voyez-vous pas qu'il se présente à nous dans notre évangile sous la figure de ce berger qui laisse tous ses troupeaux au désert pour chercher une brebis égarée; qui, l'ayant trouvée au milieu des bois, seule et tremblante d'effroi, la rapporte sur ses épaules, et appelant ses amis et ses proches: *Réjouissez-vous avec moi*, dit-il, *de ce que j'ai rencontré ma brebis perdue* [1]? De sorte que les anges et le Sauveur même se réjouissant plus d'un pécheur sauvé que d'un juste qui persévère, il paraît que l'innocence recouvrée a quelque chose de plus agréable que l'innocence continuée. Réjouissons-nous, pécheurs misérables; admirons la force de la pénitence, qui nous rend avec avantage ce que notre péché nous avait fait perdre; et pour exciter en nos cœurs les saints gémissements de la pénitence, recherchons les véritables raisons de cette vérité si satisfaisante que Jésus-Christ nous enseigne dans son Évangile.

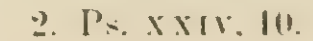
Si je n'avais qu'à vous parler d'une joie humaine, je me contenterais de vous dire que nous expérimentons tous les jours une certaine douceur plus sensible à rentrer dans la possession de nos biens qu'à nous maintenir dans la jouissance: nous goûtons la santé par la maladie, et la perte de nos amis nous apprend combien ils nous étaient nécessaires, car l'accoutumance nous ôte ce qu'il y a de plus vif dans le sentiment; et notre jugement est si faible que, ne pouvant pénétrer les choses en elles-mêmes, il ne les reconnaît jamais mieux que par

1. Luc., XV, 4 et seq.

leurs contraires : tellement que cet excès de joie que nous ressentons lorsque nous pouvons réparer nos pertes, vient presque toujours de notre faiblesse. Mais à Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi de la joie des anges et de celle du Fils de Dieu même, dont nous devons aujourd'hui expliquer les causes ! Il faut prendre des principes plus relevés, si nous voulons pénétrer de si grands mystères. Entrons en matière, et disons : Tout le motif de la joie du Fils, c'est la gloire de Dieu son Père ; tout le motif de la joie des anges, c'est la gloire de leur Créateur : si donc ils se réjouissent si fort dans la conversion des pécheurs, c'est que la gloire de Dieu y paraît avec plus de magnificence. Prouvons solidement cette vérité.

La gloire de Dieu éclate singulièrement dans les natures intelligentes par sa miséricorde et par sa justice. Sa providence, son immensité, sa toute-puissance paraissent dans les créatures inanimées ; mais il n'y a que les raisonnables qui puissent ressentir les effets de sa miséricorde et de sa justice, et ce sont ces deux attributs qui établissent sa gloire et son règne sur les natures intelligentes. C'est par la miséricorde et par la justice que les anges et les hommes sont sujets à Dieu : la miséricorde règne sur les bons, la justice, sur les criminels ; l'une par la communication de ses dons, l'autre par la sévérité de ses lois ; l'une par la douceur, et l'autre par force ; l'une se fait aimer, l'autre se fait craindre ; l'une attire, et l'autre réprime ; l'une récompense la fidélité, l'autre range[1] la rébellion ; si bien que la miséricorde et la justice sont en quelque sorte les deux mains de Dieu, dont l'une donne et l'autre châtie : ce sont les deux colonnes qui soutiennent la majesté de son règne ; l'une élève les innocents, l'autre accable les criminels, afin que Dieu domine sur les uns et sur les autres avec une égale puissance. C'est pourquoi le prophète chante : *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité*[2] ; c'est-à-dire miséricorde et justice, selon l'interprétation des docteurs : d'autant que la justice de Dieu, c'est sa vérité ; parce que, comme dit le grand saint

1. Édit. : venge.


2. Ps. xxiv. 10.



Thomas[1], c'est à cause de sa vérité qu'il est la loi éternelle[2] qui règle toutes les créatures intelligentes. Que si toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et justice, si ce sont ces deux divins attributs qui établissent sa gloire et son règne, je ne m'étonne plus, ô saints anges, de ce que la pénitence vous comble de joie : c'est que vous y voyez éclater magnifiquement la gloire de Dieu votre Créateur par sa miséricorde et par sa justice ; la miséricorde, dans la conversion ; la justice, dans la satisfaction : la première, dans la rémission des péchés ; la seconde, dans les gémissements des pécheurs.

[Premier Point.]

Pour entrer d'abord en matière, je remarquerai dans notre évangile trois effets de la miséricorde divine dans la conversion des pécheurs : Dieu les cherche, Dieu les trouve, Dieu les rapporte. C'est ce que nous lisons clairement dans la parabole de notre évangile : « Le bon berger, dit le Fils de Dieu, va après sa brebis perdue, *vadit ad illam quæ perierat ;* et il va jusqu'à ce qu'il la trouve, *donec inveniat eam*[3] ; et après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules. » C'est la véritable figure du Sauveur des âmes ; il cherche charitablement les pécheurs, suivant ce qu'il dit dans son Évangile : *Le Fils de l'homme est venu chercher ce qui était perdu*[4]. Il les trouve par la vertu de sa grâce : car il est ce Samaritain miséricordieux qui, trouvant en son chemin le pauvre blessé, « est touché de miséricorde, et s'approche, et ne dédaigne pas de lier ses plaies, *et alligavit vulnera ejus*[5]. » Enfin il les porte sur ses épaules, parce que c'est lui dont il est écrit : « Vraiment il a porté nos langueurs : *Vere languores nostros ipse tulit*[6]. » Or cette triple miséricorde répond à la triple misère en laquelle est précipitée l'âme pécheresse. Elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces et devient entièrement impuissante. Elle s'éloigne du Bon Pasteur, et, s'en éloignant, elle ne connaît plus son visage ;

1. Iª IIæ, quæst. XCIII, art. II.
2. Var. : immuable.
3. Luc., XV, 4.
4. *Ibid.*, XIX, 10.
5. *Ibid.*, X, 34.
6. Is., LIII, 4.

tellement que, lorsqu'il s'approche, elle fuit ; et fuyant, elle se fatigue et tombe dans une extrême impuissance. Mais le Pasteur infiniment bon, qui ne se plaît qu'à sauver les âmes, oppose charitablement à ces trois misères trois effets merveilleux de miséricorde : car il cherche sa brebis éloignée ; il trouve et il atteint sa brebis fuyante ; il rapporte sur ses épaules cette pauvre brebis épuisée de forces. Apprenons ici à connaître la miséricorde du Pasteur fidèle, qui nous a sauvés au péril de sa propre vie.

Et premièrement remarquons ce qui est écrit dans notre évangile, que la brebis que le Sauveur cherche n'est plus en la compagnie de tout le troupeau ; par conséquent, elle est séparée : mais entendons le sens de cette parole. Le troupeau du Fils de Dieu, c'est l'Église ; et celui qui est séparé du troupeau semble être hors de la vraie Église. Dirons-nous que le Fils de Dieu ne parle en ce lieu que des hérétiques qui ont rompu le lien d'unité? Mais la suite de notre évangile réfutera manifestement cette explication ; puisque Jésus-Christ nous fait bien entendre qu'il parle généralement de tous les pécheurs, parce qu'il veut encourager tous les pénitents. Mais pourrons-nous dire, Fidèles, que tous les pécheurs sont séparés du sacré troupeau et de la communion de l'Église? Nullement ; il n'en est pas de la sorte : c'est l'erreur de Calvin et des calvinistes, contre lequel le Fils de Dieu nous dit qu'il y a de l'ivraie même dans son champ, qu'il y a du scandale même en sa maison, qu'il y a de mauvais poissons même en ses filets [1]. Mais d'où vient, direz-vous, que notre Sauveur, nous figurant tous les pécheurs en notre évangile, les représente comme séparés du troupeau? Entrons en sa pensée, et disons avec l'incomparable saint Augustin : « Il y en a qui sont dans la maison de Dieu, et qui ne sont pas la maison de Dieu. Il y en a qui sont dans la maison de Dieu et qui sont eux-mêmes la maison de Dieu : *Alios ita esse in domo Dei, ut ipsi etiam sint eadem domus Dei* [2]. » Expliquons la doctrine de ce grand évêque.

1. Matth., XIII, 27, 41, 48.
2. *De Bapt. cont. Donat.*, lib. VII, n. 99.

Les justes sont en la maison de Dieu, et ils sont eux-mêmes la maison de Dieu, selon ce que dit le Prophète : *J'habiterai au milieu de vous*[1] ; et l'Apôtre : *Ne savez-vous pas que vous êtes les temples de l'Esprit de Dieu*[2] ? Mais les méchants qui sont en l'Église, qui est la maison que Dieu a choisie, ne sont pas la maison choisie : Dieu n'habite pas en leurs cœurs ; ils ne sont pas les pierres vivantes de ce miraculeux édifice, dont les fondements sont posés en terre et dont le sommet égale les cieux : « Ils sont dans l'Église, dit saint Augustin, comme la paille est dans le froment, *sicut palea esse dicitur in frumentis ;* parce que, encore qu'ils soient liés par les sacrements, néanmoins ils sont séparés de cette invisible unité qui est assemblée par la charité : *Cum intus videantur, ab illa invisibili charitatis compage separati sunt.* » — *Alios*[3] *ita* [*dici*] *esse in domo, ut non pertineant ad compagem domus, nec ad societatem fructiferæ pacificæque justitiæ ; sed sicut esse palea dicitur in frumentis : nam et istos esse in domo negare non possumus, dicente*[4] *Apostolo*[5] : *In magna autem domo* [*non*[6] *solum sunt vasa aurea vel argentea, sed et lignea et fictilia ; et quædam quidem in honorem, quædam autem in contumeliam*].

Par où nous voyons clairement qu'il y a double unité dans l'Église : l'une est liée par les sacrements qui nous sont communs ; en celle-là, les mauvais y entrent, quoiqu'ils n'y entrent qu'à leur damnation. Mais il y a une autre unité invisible et spirituelle, qui joint les saints par la charité, qui en fait les membres vivants. A cette paix, à cette unité, à cette concorde, il n'y a que les justes qui y participent ; les impies n'y ont point de place, ils en sont excommuniés. Il y a une arche, à la vérité, qui renferme tous les animaux, *mondes*[7] *et immondes ;* il y a un champ qui porte le bon et le mauvais grain ; *mais il y a une colombe et une parfaite*, qui ne reçoit en son sein que les vrais fidèles qui vivent en l'unité par la charité : *Una est columba mea, perfecta*

1. Cf. Levit., XXVI, 12 ; II Cor., VI, 16.
2. I Cor., III, 16.
3. Ce long texte n'est pas destiné à être récité.
4. Ms. : *Paulo apostolo dicente.*
5. II Tim., II, 20.
6. Ms. : *In magna autem domo, etc.*
7. Traduction littérale des expressions de la Genèse (VII, 2).

mea[1]. C'est pourquoi le Sauveur des âmes représente tous les pécheurs comme séparés du troupeau, parce qu'ils sont exclus par leurs crimes de cette invisible société qui unit les brebis fidèles en la charité de Notre-Seigneur ; et pour vous faire voir, Chrétiens, qu'ils ne sont plus avec le troupeau, c'est que le céleste et divin Pasteur ne leur donne plus la même pâture. Dites-moi, quel est le pain des fidèles, quelle est la nourriture des enfants de Dieu? n'est-ce pas le pain de l'Eucharistie, ce pain céleste et vivifiant que nous recevons de ces saints autels? Cette sainte et divine table est-elle préparée aux impies, dont les consciences sont infectées de péchés mortels? Nullement ; ils en sont exclus : s'ils sont si téméraires que d'en approcher, ils y prendront un poison mortel, au lieu d'une viande d'immortalité.

Reconnais donc, pécheur misérable, que tu es séparé du troupeau fidèle, puisque tu es privé de la nourriture que le vrai Pasteur lui a destinée. Et ne me réponds pas : Je suis de l'Église, je demeure en ce corps mystique. Car que sert au bras gangrené de tenir encore au reste du corps par quelques nerfs qui n'ont plus de force? que lui sert, dis-je, de tenir au corps, puisqu'il est si fort éloigné du cœur qu'il ne peut plus en recevoir aucune influence? Quelque union qui paraisse au dehors, il y a une prodigieuse distance entre la partie vivante et la partie morte. Il en est de même de toi, ô pécheur! il ne te sert de rien d'être dans le corps, puisque tu es entièrement séparé du cœur. Le cœur de l'Église, c'est la charité : c'est là qu'est le principe de vie ; c'est de là que se répand la chaleur vitale : si bien que, n'étant pas en la charité, bien qu'il te soit permis d'entrer au dehors, tu es excommunié du dedans. Ne me vante point ta foi, qui est morte ; ne me dis pas que tu t'assembles avec les fidèles : les hommes t'y reçoivent, mais Dieu t'en sépare ; le corps s'en approche, il est vrai, mais l'âme en est infiniment éloignée. La vie et la mort ne s'accordent pas. Considère donc, misérable, combien tu es loin des membres vivants, puisqu'il est certain que tu perds la vie. C'est pour cette raison que le Fils de

1. Cant., VI, 8.

Dieu les représente, dans la parabole de notre évangile comme exclus, comme excommuniés du troupeau ; parce qu'étant des membres pourris, ils ne participent point à la vie : c'est pourquoi le Pain de vie leur est refusé ; c'est pourquoi ils sont séparés du banquet céleste, qui est la vie du peuple fidèle. D'où, passant plus outre, je dis qu'étant séparés de cette unité, ils commencent leur enfer même sur la terre, et que leurs crimes les y font descendre. Car ne nous imaginons pas que l'enfer consiste[1] dans ces épouvantables tourments, dans ces étangs de feu et de soufre, dans ces flammes éternellement dévorantes, dans cette rage, dans ce désespoir, dans cet horrible grincement de dents. L'enfer, si nous l'entendons, c'est le péché même ; l'enfer, c'est d'être éloigné de Dieu : et la preuve en est évidente par les Écritures.

Job nous représente l'enfer en ces mots : *C'est un lieu*, dit-il, *où il n'y a nul ordre ; mais une horreur perpétuelle*[2] : de sorte que l'enfer, c'est le désordre et la confusion. Or le désordre n'est pas dans la peine ; au contraire, j'apprends de saint Augustin[3] que la peine, c'est l'ordre du crime. Quand je dis péché, je dis le désordre, parce que j'exprime la rébellion ; quand je dis péché puni, je dis une chose très bien ordonnée, car c'est un ordre très équitable que l'iniquité soit punie ; d'où il s'ensuit invinciblement que ce qui fait la confusion dans l'enfer, ce n'est pas la peine, mais le péché. Que si le dernier degré de misère, ce qui fait la damnation et l'enfer, c'est d'être séparé de Dieu, qui est la véritable béatitude ; [si] d'ailleurs il est plus clair que le jour que c'est le péché qui nous en sépare ; comprends, ô pécheur misérable, que tu portes ton enfer en toi-même, parce que tu y portes ton crime, qui te fait descendre vivant en ces effroyables cachots où sont tourmentées les âmes rebelles. Car, comme l'apôtre saint Paul, parlant des fidèles qui vivent en Dieu par la charité, assure que *leur*

1. Il suffit de lire la suite pour comprendre que l'orateur ne nie pas la réalité des peines de l'enfer, mais qu'il veut expliquer ce qui fait l'essence de la peine du dam. Du reste, il s'en est assez souvent expliqué ailleurs. Voy., par exemple, dans les sermons précédents, la péroraison pour la Circoncision, 1653 (dans notre t. I, p. 281).

2. Job., x, 22.

3. *Ad Honorat.*, Ep. CXL, n. 4.

demeure est au ciel, et leur conversation avec les anges[1] ; ainsi nous pouvons dire très certainement que les méchants sont abîmés dans l'enfer, et que leur conversation est avec les diables. Étrange séparation du pécheur, qui trouve son enfer même en cette vie ! Et n'est-il pas juste qu'il trouve l'enfer, puisqu'il est séparé du sacré troupeau, que la charité fait vivre en Notre-Seigneur ?

Mais peut-être vous répondrez que le pécheur se peut relever, et que l'enfer n'a point de ressource. Ha ! ne nous flattons point de cette pensée : la blessure que fait le péché est éternelle et irrémédiable. Mais Dieu, direz-vous, y peut remédier. Il le peut, à cause qu'il est tout-puissant ; ce qui n'empêche pas que la maladie ne soit incurable de sa nature. Concevons ceci, Chrétiens : l'orgueilleux Nabuchodonosor a fait jeter les trois saints enfants dans la fournaise des flammes ardentes[2] ; autant qu'il est en lui, il les a brûlés, encore que Dieu les ait rafraîchis. Ainsi, lorsque nous commettons un péché mortel, nous donnons tellement la mort à notre âme, qu'encore que Dieu nous puisse guérir, néanmoins, de notre côté, nous rendons et notre péché et notre damnation éternels, parce que nous éteignons la vie jusqu'à la racine. Il faut regarder ce que fait le péché, non ce que fait la toute-puissance. Qui renonce une fois à Dieu y renonce éternellement, parce que c'est la nature du péché, de faire autant qu'il le peut une séparation éternelle. C'est pourquoi le Prophète-roi, se considérant dans le crime, se considère comme dans l'enfer, à cause de cette effroyable séparation : « *Æstimatus sum cum descendentibus in lacum*[4] : Je suis, dit-il, compté parmi ceux qui descendent dans le cachot » ; et après : « Ils m'ont mis dans le lac inférieur, dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort : *Posuerunt me in lacu inferiori*[5]. » Et de là vient qu'il s'écrie dans sa pénitence : « *De profundis clamavi ad te, Domine*[6] : Seigneur, je crie à vous des lieux profonds » ; et rendant grâce de sa délivrance : *Vous avez*, dit-il, *retiré mon âme de l'enfer inférieur*[7].

1. Philipp., III, 20.
2. Dan., III, 21.
3. Var. : en tant.
4. Ps. LXXXVII, 5.
5. *Ibid.*, 7.
6. Ps. CXXIX, 1.
7. Ps. LXXXV, 13.

C'est que ce saint homme avait bien conçu que le péché est un abîme et une prison, un gouffre, un cachot, un enfer.

Dans ce cachot et dans cet abîme où nos crimes nous précipitent, quelle espérance aurions-nous, Fidèles, si Dieu ne nous avait donné un Libérateur, qui, étant venu au monde pour notre salut, a bien voulu même aller aux enfers pour achever un si grand ouvrage? C'est ce même Libérateur qui est descendu aux enfers, qui daigne descendre encore tous les jours dans l'enfer des consciences criminelles : car, certes, vous y descendez, ô Sauveur! lorsque vous faites luire en nos âmes, au milieu des ténèbres où elles languissent, les belles et éclatantes lumières de vos divines inspirations. C'est ainsi, ô Pasteur miséricordieux! que vous cherchez votre brebis égarée : votre amour vous transporte à un tel excès, que vous la cherchez jusque dans l'enfer, parce que vous la cherchez jusque dans le crime. Figurez-vous ici, Chrétiens, quel fut le ravissement des saints pères[1], lorsqu'ils virent leur limbe honoré[2] de la glorieuse présence du Sauveur du monde. Combien louèrent-ils la miséricorde de ce Dieu qui les visitait jusque dans ces lieux souterrains, et qui allait pour l'amour d'eux jusqu'aux enfers! Or sa miséricorde est beaucoup plus grande, quand il va chercher les pécheurs : ils sont dans un enfer plus obscur et dans une captivité bien plus déplorable. Nos pères, qui étaient réservés aux limbes jusqu'à la venue du Sauveur, soupiraient continuellement après lui, et pressaient son arrivée par leurs vœux ; au contraire, les misérables pécheurs, dans cet enfer de l'impiété où ils sont, non seulement ne cherchent pas le Sauveur, mais ils fuient sitôt qu'il s'approche ; et c'est la seconde misère de l'âme.

Nous sommes infiniment éloignés de Dieu, et nous le fuyons quand il vient à nous. Comprenons, par un exemple sensible, combien est dangereuse cette maladie. Voyez un pauvre malade, faible et languissant: ses forces se diminuent tous les jours ; il faudrait qu'il prît quelque

1. Les patriarches, les ancêtres d'Israël.

2. *Limbe* est employé au singulier par Voiture ; mais c'est là, dit Richelet, une licence qui n'est pas à imiter. Bossuet, un peu plus loin, l'a écrit au pluriel.

nourriture pour soutenir son infirmité ; il ne peut. Je ne sais quelle humeur froide[1] lui a causé un dégoût étrange : si on lui présente quelque nourriture, si exquise,si bien apprêtée qu'elle soit, aussitôt son cœur se soulève ; de sorte que nous pouvons dire que sa maladie, c'est une aversion du remède. Telle et encore beaucoup plus horrible est la maladie d'un pécheur. Il a voulu goûter, aussi bien qu'Adam, cette pomme qui lui paraissait agréable ; il a voulu se rassasier des plaisirs mortels, et, par un juste jugement de Dieu, il a perdu tout le goût des biens éternels. Vous les lui présentez, il en a horreur ; vous lui montrez la terre promise, il retourne son cœur en Égypte ; vous lui donnez la manne, elle lui semble fade et sans goût. Ainsi nous fuyons malheureusement le charitable pasteur qui nous cherche.

Pécheur, ne le fuis-tu pas tous les jours ? Maintenant que tu entends sa sainte parole, peut-être que ce pasteur miséricordieux te presse intérieurement en ta conscience: Veux-tu pas restituer ce bien mal acquis ? veux-tu pas enfin mettre quelques bornes à cette vie débauchée et licencieuse ? veux-tu pas bannir de ton cœur l'envie qui le ronge, cette haine envenimée qui l'enflamme, ou cette amitié dangereuse qui ne le flatte que pour le perdre ? Écoute, pécheur, c'est Jésus qui [te] cherche. Et ton cœur répond à ce doux Sauveur : Je ne puis encore. Tu le remets de jour en jour, demain, dans huit jours, dans un mois ; n'est-ce pas fuir celui qui te cherche, et mépriser sa miséricorde ? Insensé ! que t'a fait Jésus, que tu fuis si opiniâtrément sa douce présence ? D'où vient que la brebis égarée ne reconnaît plus la voix du pasteur qui l'appelle et lui tend les bras, et qu'elle court follement au loup ravissant qui se prépare à la dévorer ? Peut-être tu répondras : Je ne puis, je ne puis marcher dans la voie étroite. Mais ne vois-tu pas, misérable, que Jésus te présente ses propres épaules pour soulager ton infirmité et ton impuissance ? Il descend à toi pour te relever ; en prenant ton infirmité, il te communique sa force : c'est le dernier excès de miséricorde.

1. Var. : malfaisante.

Comme notre âme est faite pour Dieu, il faut qu'elle prenne sa force en celui qui est l'auteur de son être. Que si, se détournant du souverain bien, elle tâche de se rassasier dans les créatures, elle devient languissante et exténuée ; à peu près comme un homme qui ne prendrait que des viandes qui ne seraient pas nourrissantes. De là vient que l'Enfant prodigue, sortant de la maison paternelle, ne trouve plus rien qui le rassasie ; parce que notre âme ne peut trouver qu'en Dieu seul cette nourriture solide qui est capable de l'entretenir. De là ces rechutes fréquentes, qui sont les marques les plus certaines que nos forces sont épuisées. Que fera une âme impuissante, si Jésus ne supporte son infirmité ? Aussi présente-t-il ses épaules à cette pauvre brebis égarée, « parce que, errant deçà et delà, elle s'était extrêmement fatiguée : *Multum enim errando laboraverat*[1]. » Il la cherche, quand il l'invite par ses saintes inspirations ; il la trouve, quand il la change par la vertu de sa grâce ; il la porte sur ses épaules, quand il lui donne la persévérance.

O miséricorde ineffable, et digne certainement d'être célébrée par la joie de tous les esprits bienheureux[2] ! La grandeur de Dieu, c'est son abondance ; par laquelle étant infiniment plein, il trouve tout son bien en lui-même. Ce qui montre la plénitude, c'est la munificence : c'est pourquoi Dieu se réjouit en voyant ses œuvres, parce qu'il voit ses propres richesses et son abondance dans la communication de sa bonté. Or, il y a deux sortes de bonté en Dieu : l'une ne rencontre[3] rien de contraire à son action, et elle s'appelle libéralité ; l'autre trouve de l'opposition, et elle prend le nom de miséricorde. Quand Dieu a fait le ciel et la terre, rien ne s'est opposé à sa volonté ; quand Dieu convertit les pécheurs, il faut qu'il surmonte leur résistance et qu'il combatte, pour ainsi dire, sa propre justice en lui arrachant ses victimes. Or cette bonté, qui se roidit contre tant d'obstacles, est sans doute plus abondante que celle qui ne trouve point d'empêchements à ses bienheu-

1. Tertul., *de Pœnit.*, n. 8.

2. Tout ce passage est souligné au manuscrit (p. 13) : preuve que l'auteur lui donnait place dans le sommaire perdu.

3. Var. : ne trouve.

reuses communications : c'est pourquoi les Écritures divines disent que *Dieu est riche en miséricorde* [1], — *les richesses* [2] de sa miséricorde.

[Second Point.]

Après vous avoir parlé, Chrétiens, de la partie la plus douce de la pénitence, la suite de mon évangile demande que je vous représente en peu de paroles la partie difficile et laborieuse. Il paraît d'abord incroyable que la justice divine doive avoir sa place dans la conversion des pécheurs, puisqu'il semble qu'elle se relâche de tous ses droits pour donner à la seule miséricorde toute la gloire de cette action. Toutefois écoutons le Sauveur du monde, qui nous avertit dans notre évangile: *Les anges se réjouissent*, dit-il, *sur un pécheur faisant pénitence*. Qu'est-ce à dire, faire pénitence? Si nous entendons faire pénitence selon les maximes de l'Évangile, certainement faire pénitence, c'est faire ce que dit [saint Jean-Baptiste [3]] : *des fruits dignes de pénitence* [4]. Or ces fruits dignes de pénitence, selon le consentement de tous les docteurs, ce sont des œuvres laborieuses, par lesquelles nous vengeons nous-mêmes sur nos propres corps la bonté de Dieu méprisée. C'est à quoi il nous exhorte par son prophète : *Retournez à moi*, dit-il, *retournez à moi de tout votre cœur, en pleurs, en jeûnes, en gémissements, dans le sac, dans la cendre et dans le cilice* [5] !

Et pour entendre cette doctrine, figurez-vous un pauvre pécheur qui, reconnaissant l'horreur de son crime, considère la main de Dieu armée contre lui, et regarde qu'il va supporter le poids de sa juste et impitoyable vengeance. De là les craintes, de là les frayeurs, de là les douleurs amères et inconsolables. Au milieu de ces effroyables langueurs, la sainte pénitence se présente à lui pour soulager ses infirmités par ses salutaires conseils ; elle lui fait voir dans les Écritures que Dieu dit lui-

1. Ephes., II, 4.
2. Rom., II, 4 ; Ephes., I, 7.
3. Ms. : ce que dit le Sauveur Jésus... (Inadvertance.)
4. Luc., III, 8. Traduction littérale de *fructus dignos pœnitentiæ*. Nous disons plus clairement aujourd'hui : de dignes fruits de pénitence.
5. Joel, II, 18.

même : Je ne me vengerai pas deux fois d'une même faute ; et ailleurs : *Si nous nous jugions, nous ne serions pas jugés*[1]. Lui ayant remontré ces choses : Aie bon courage, dit-elle, préviens la justice par la justice. Dieu se veut venger, venge-le toi-même ; sa colère est armée contre toi, arme tes propres mains contre tes propres iniquités : Dieu recevra en pitié le sacrifice d'un cœur contrit, que tu lui offriras pour l'expiation de ton crime ; et, sans considérer que les peines que tu t'imposes ne sont pas une vengeance proportionnée, il regardera seulement qu'elle est volontaire. Là-dessus, le pécheur s'éveille, et regardant la justice divine si fort enflammée contre nous, et que d'ailleurs il est impossible de lui résister, il voit qu'il est impossible de faire autre [chose] que de se joindre à elle pour en éviter la fureur, de prendre son parti contre soi-même, et de venger par ses propres mains les mystères de Jésus violés, et son Saint-Esprit affligé, et sa majesté offensée. C'est pourquoi il se transporte en esprit en cet épouvantable jugement où, voyant que Dieu accuse les pécheurs, qu'il les condamne et qu'il les punit, il se met en quelque sorte en sa place : de criminel, il devient le juge ; il s'accuse, [c'est la] confession ; il se condamne, [c'est la] contrition ; et il se punit, [c'est la] satisfaction.

Et premièrement il s'accuse ; et voyant dans les Écritures que Dieu, menaçant les pécheurs, leur dit : *Je te mettrai contre toi-même*[2], il prévient cette sentence très équitable, et il témoigne lui-même son iniquité. Il dit hautement avec David : *J'ai péché au Seigneur*[3] ; il dit encore avec Daniel : *Nous avons péché, nous avons mal fait, nous avons transgressé vos commandements, nous avons laissé vos préceptes et vos jugements ; à vous la gloire, à vous la justice ; à nous la confusion et l'ignominie*[4]. Il dit avec le Publicain : *O Dieu, ayez pitié de moi, misérable pécheur*[5] ! Il va au tribunal de la pénitence, il a recours aux clefs de l'Église. Une fausse honte l'arrête : O honte, dit-il, qui m'étais donnée pour

1. I Cor., XI, 31 ; cf. Ezech., XXXIII, 14-16.
2. Ps. XLIX, 21. — Ms. : contre moi-même. (Distraction.)
3. II Reg., XII, 13.
4. Dan., III, 29, 30 ; IX, 7.
5. Luc., XVIII, 13.

me retenir dans l'ardeur du crime, et qui m'as abandonné si mal à propos, il est temps aussi que je t'abandonne ; et t'ayant perdue malheureusement pour le péché, je te veux perdre utilement pour la pénitence. Là, il découvre avec une sainte confusion ses profondes et ignominieuses blessures, il se reproche lui-même sa lâcheté devant Dieu et devant les hommes. Que demandez-vous, justice divine? qu'est-il nécessaire que vous l'accusiez? Il s'accuse lui-même volontairement.

Mais il ne suffit pas qu'il s'accuse : il faut encore qu'il se condamne. Expliquez-le-nous, ô grand Augustin, etc. [1] ! C'est ainsi que firent les Ninivites. *Subvertitur* [2] *plane Ninive, cum calcatis deterioribus studiis ad meliora convertitur ; subvertitur, inquam, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum* [3]. O ville heureusement renversée! Renversons Ninive en nous.

Mais écoutons encore : il ne suffit pas de nous condamner, il ne suffit pas de changer nos mœurs. La bonté entreprenant sur la justice, la justice fait quelques réserves. Parce que Jésus-Christ est bon, il ne faut pas que nous soyons lâches : au contraire, nous devons être d'autant plus rigoureux à nous-mêmes, que Jésus-Christ est plus miséricordieux. *Cinerem* [4] *tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam, a facie iræ et indignationis tuæ* [5]. *Ninivites, tam manifestum judicantes afflictionis remedium ut sibi etiam animalium crederent jejunium profuturum* [6].

O spectacle digne de la joie des anges! Parce que l'homme accuse, Dieu n'accuse plus. L'homme se joignant avec la justice, lui fait tomber les armes des

1. Deforis indique les passages suivants : *In Ps.* XLIX, n. 28 ; *In Ps.* XXXVII, n. 24 ; *In Ps.* LIX, n. 5. De plus, par excès de zèle, il insère de longs extraits dans son texte même. Bossuet s'est borné à esquisser à la hâte ce second point.

2. Ms. : *Subvertetur... convertetur.*

3. S. Eucher. Lugdun., *Hom. de Pænit. Ninivit.*

4. Deforis introduit dans le texte des traductions de sa façon et quelques lourdes transitions. Mais ces textes étaient-ils donc destinés à être récités ? N'étaient-ils pas plutôt l'indication d'un développement ? Remarquons que c'étaient ceux-là mêmes que l'auteur avait notés quelques mois auparavant, à la fin du sermon de l'Annonciation. — (Cf. sommaire, p. 1, ci-dessus.)

5. Ps. CI, 10, 11.

6. S. Eucher. Lugdun., *Hom. de Pænit. Ninivit.*

mains ; il l'affaiblit, pour ainsi dire, en la fortifiant : Dieu lui pardonne, parce qu'il ne se pardonne pas ; Dieu prend son parti, parce qu'il prend le parti de Dieu ; parce qu'il se joint à la justice contre soi-même, la miséricorde se joint à lui contre la justice. N'épargnons pas, mes Frères, des larmes si fructueuses ; frustrons l'attente du diable par la persévérance de notre douleur : plus nous déplorons la misère où nous sommes tombés, plus nous nous rapprochons du bien que nous avons perdu...

SERMON DE VÊTURE.

"MARTHA, MARTHA, SOLLICITA ES..."

8 septembre 1655.

M. Floquet a cru que ce sermon avait été prêché à la vêture de Mlle de La Vieuville, à Meaux, en l'abbaye Notre-Dame, en 1669 (*Études*, t. III, p. 321). M. Lachat a fait sienne cette opinion, selon son habitude (t. XI, p. 455). Mais le manuscrit [1], que ces auteurs n'ont pas connu, l'écarte invinciblement. Il nous montre une œuvre de la jeunesse de Bossuet, ayant précédé de treize ou quatorze ans l'époque des oraisons funèbres classiques. Malgré sa beauté, on trouvera dans le style, encore un peu archaïque, des signes analogues à ceux qui apparaissent avec évidence dans l'écriture et l'orthographe. Bossuet, d'ailleurs, y renvoie en 1661 (*Sur l'ambition*, 1er point ; Ms. fr. 12822, f° 323).

Μάρθα, Μάρθα, μεριμνᾷς καὶ τυρβάζῃ περὶ πολλά· ἑνὸς δέ ἐστι χρεία· Μαρία τὴν ἀγαθὴν μερίδα ἐξελέξατο, ἥτις οὐκ ἀφαιρεθήσεται ἀπ' αὐτῆς [2].

(Luc., x, 41, 42.)

Quand je considère, mes Sœurs, les diverses agitations de l'esprit humain et tant d'occupations différentes qui travaillent inutilement les enfants des hommes, je ne puis que je ne m'écrie avec le Psalmiste : *Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu, que vous en faites état* [3] et

1. Ms. à la bibliothèque de la Société archéologique de Limoges, communiqué par M. le chanoine Arbelot, président.

2. Bossuet n'a pas traduit ici ; mais on trouve la traduction dans l'exorde : « Marthe, Marthe, tu es empressée, et tu te troubles dans la multitude ; or il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » — Les éditeurs ont remplacé ce grec par le latin, en tronquant le texte, et en ne conservant que deux points sur trois : *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima : porro unum est necessarium*... « Marthe, Marthe, vous vous empressez, et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses ; cependant une seule chose est nécessaire. » (Luc., x, 41, 42.)

3. Les éditeurs croient devoir corriger : « *pour que* vous en *fassiez* état... » Mais ici, comme ailleurs, Bossuet ne visait qu'à traduire littéralement.

que vous en avez souvenance[1] ? Notre vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continuel ? Nos opinions sont autant d'erreurs et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, Chrétiens, de ce que nous ne connaissons point quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes inexplicables. Car encore que ces connaissances soient très digne[s] d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui. La cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains le malheur de notre ignorance en ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre, en ce que nous ne connaissons pas le bien et le mal, et que nous errons deçà et delà, sans savoir la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Et pour vous convaincre manifestement d'une vérité si constante, figurez-vous, ma très chère Sœur, que, venue tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorante des choses humaines, vous êtes tout à coup transportée au sommet d'une haute montagne, d'où, par un effet de la puissance divine, vous découvrez la terre et les mers et tout ce qui se fait dans le monde. Élevée donc sur cette montagne, vous voyez du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations, avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles ; puis, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, vous contemplez les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel, quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! Celui-là s'échauffe dans un barreau ; celui-ci, assis dans une boutique, débite plus de mensonges que de marchandises ; cet autre, que vous voyez employer dans le jeu de la meilleure partie de son temps, il se passionne, il s'impatiente, il fait une affaire de conséquence de ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit. Les uns cherchent dans la compagnie l'applaudissement du

1. Ps. VIII. 5.

beau monde ; d'autres se plaisent à passer leur vie dans une intrigue continuelle : ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à s'acquérir tous les jours de nouvelles amitiés ; et, pour dire tout en un mot, le monde[1] n'est qu'un amas de personnes toutes diversement affairées avec une variété incroyable[2].

Vous raconterai-je, mes Sœurs, les diverses inclinations des hommes ? Les uns, d'une nature plus remuante, se plaisent dans les emplois violents ; les autres, d'une humeur plus paisible, s'attachent plus volontiers ou à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités. Celui-ci est possédé de folles amours, celui-là de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses ; l'un amasse, et l'autre dépense ; quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics ; les autres aiment mieux le repos et la douce oisiveté d'une vie privée. Chacun a ses inclinations différentes, chacun veut être fol à sa fantaisie : les mœurs sont plus dissemblables que les visages ; et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il naît de diverses pensées de cet abîme sans fond, de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près ce qui se présente à nos yeux, quand nous considérons attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

Dans cette diversité infinie, dans cet empressement, dans cet embarras, dans ce bruit et dans ce tumulte des choses humaines, chère Sœur, rentrez en vous-même ; et,

1. Var.: une ville.

2. Bossuet efface ici douze lignes qu'il empruntait à son ancien sermon *sur la Loi de Dieu*, cf. t. I, p. 314, en modifiant toutefois quelques expressions ; « La campagne n'est pas moins occupée ; chacun y est en action et en exercice. l'un à ses bâtiments, l'autre à ses jardins. l'un travaille pour l'ornement et pour les délices, l'autre pour la nécessité et pour le ménage; et qu'est-il nécessaire de vous faire ici une longue et ennuyeuse énumération de toutes les occupations de la vie rustique? La mer même, que la nature semblait n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes ; la terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errants qui, sans autre rempart que d'un bois fragile, osent se commettre à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des éléments. Et là, que ne vois-je pas ? — Que de durs exercices (*Var.:* que de divers spectacles) ! que de pénibles observations ! »

imposant silence à vos passions, qui ne cessent d'inquiéter l'âme par leur vain murmure, écoutez le Seigneur Jésus qui, vous parlant intérieurement au secret du cœur, vous dit avec cette voix charmante qui seule devrait attirer les hommes : *Tu te troubles dans la multitude, et il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire.*

Qu'entends-je, et que dites-vous, ô Seigneur Jésus? Pourquoi tant d'affaires, pourquoi tant de soins, pourquoi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire ? Si vous nous apprenez, Sagesse éternelle, que nous n'avons tous qu'une même affaire, donc nous nous consumons de soins superflus, donc nous ne concevons que de vains desseins, donc nous ne repaissons nos esprits que de creuses et chimériques imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés[1]. Votre parole, ô Seigneur Jésus, nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos désirs inconsidérés et de nos prétentions infinies : donc il s'ensuit de votre discours que la solitude que les hommes fuient et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la véritable sagesse ; puisque, tous les soins du monde en étant exclus avec leur empressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable. Chère Sœur, c'est ce que Jésus-Christ nous enseigne dans cette belle et mystérieuse parole que je tâcherai[2] aujourd'hui de vous faire entendre.

Mais, pour y procéder avec ordre, que puis-je me proposer de plus salutaire que d'imiter Jésus-Christ lui-même, et de suivre cette excellente méthode que je vois si bien pratiquée par ce divin Maître. *Marthe, Marthe*, dit-il, *tu es empressée, et tu te troubles dans la multitude ; or il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.* Je remarque trois choses dans ce discours : Jésus, ce charitable médecin des âmes, les considère

1. Dans la même page Bossuet écrit ici : *donques, doncques, doncque, donc*. Il y a peu d'exemples d'une pareille bigarrure.

2. Var.: que je me propose. — La phrase suivante montre pourquoi cette expression a été modifiée.

comme languissantes, et nous laisse dans ces paroles une consultation admirable pour les guérir de leurs maladies. Il en regarde premièrement le principe ; après, ayant touché la cause du mal, il y applique les remèdes propres ; et enfin, il rétablit son malade dans sa constitution naturelle. Je vous prie de considérer ces trois choses accomplies par ordre dans notre évangile [1].

Marthe, Marthe, tu es empressée, etc. ; c'est-à-dire : O âme, tu es affaiblie en cela même que tu es partagée ; de là l'empressement et le trouble : voilà le principe de la maladie ; après, suit l'application du remède.

Car, puisque la cause de notre faiblesse, c'est que nos désirs sont trop partagés dans les objets visibles qui nous environnent, qui ne voit que le véritable remède, c'est de savoir ramasser nos forces inutilement dissipées? C'est aussi ce que fait le Seigneur Jésus, en nous appliquant à l'unité simple, qui n'est autre chose que Dieu. Pourquoi, dit-il, vous épuisez-vous parmi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire? *Porro unum est necessarium.* Voyez qu'il ramasse nos désirs en un.

De là naît enfin la santé de l'âme dans le repos, dans la stabilité, dans la consistance que lui promet le Sauveur Jésus : *Marie*, dit-il, *a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée :* c'est l'entière stabilité. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous guérit.

Chère Sœur, abandonnez-vous à ce médecin tout-puissant. Apprenez de lui ces trois choses : que vous devez avant toutes choses vous démêler de la multitude ; après, rassembler tous vos désirs en l'unité seule ; et enfin, que vous y trouverez le repos et la consistance. Ainsi vous accomplirez les devoirs de la vie religieuse que vous embrassez, et nous pourrons dire de vous ce que Jésus-Christ a dit de Marie, qu'en quittant le monde et ses vanités, vous avez choisi la meilleure part, qui ne vous sera point ôtée.

1. Var.: Voyez ces trois choses dans notre Évangile. — Dans une première rédaction effacée (23 lignes), l'auteur ne remarquait d'abord que deux points à tirer de ce texte : « Jésus considère une âme empressée dans la multitude des objets sensibles, et déplorant sa langueur et sa servitude : O âme, lui dit-il, tu te troubles... Après, il lui assigne les remèdes propres... »

Premier Point.

Encore que nous connaissions par expérience que notre plus grand mal naît de l'amour-propre, et que ce soit le vice de tous les hommes de s'estimer eux-mêmes excessivement, il ne laisse pas d'être véritable que, de toutes les créatures, l'homme est celle qui se met à un plus bas prix, et qui a le plus de mépris de soi-même.

Je n'ignore pas, Chrétiens, que cette proposition paraît incroyable jusqu'à ce que l'on en ait pénétré le fond ; car on pourrait d'abord objecter que l'orgueil est la plus dangereuse maladie de l'homme. C'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions ; il ne nous abandonne pas un moment : et de même que, si vous rompez un miroir, votre visage semble en quelque sorte se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée, cependant c'est toujours le même visage ; ainsi, quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paraît partout ; étant la racine de toutes nos [1] passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines, quoique agréables complaisances.

Et certes, si l'on connaît la grandeur du mal lorsqu'on a recours aux remèdes extrêmes, il faut nécessairement confesser que notre nature était enflée d'une insupportable insolence. Car puisque, pour remédier à l'orgueil de l'homme, il a fallu rabaisser un Dieu ; puisque, pour abattre l'arrogance humaine, il ne suffisait pas que le Fils de Dieu descendît du ciel en la terre, si sa majesté ne se ravalait jusqu'à la pauvreté d'une étable, jusqu'à l'ignominie de la croix, jusqu'aux agonies de la mort, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'aux profondeurs de l'enfer ; qui ne voit que nous nous étions emportés au plus haut degré d'insolence, nous, dis-je, qui n'avons pu être rétablis que par cette incompréhensible humiliation ? Et toutefois je ne crains point de vous assurer que, par une juste punition de notre arrogance insensée, pendant que nous nous enflons et flattons notre cœur

1 Var : les.

par l'estime la plus emportée de ce que nous sommes, nous ne méprisons rien tant que nous-mêmes. Et c'est ce que je veux vous faire connaître, non par des raisonnements recherchés, mais par une expérience sensible.

Considérons, je vous prie, mes très chères Sœurs, de quelle sorte les hommes agissent quand ils veulent témoigner beaucoup de mépris ; et après, nous reconnaîtrons que c'est ainsi que nous traitons avec nous-mêmes. Quelles sont les personnes que nous méprisons, sinon celles dont nous négligeons tous les intérêts, desquelles nous fuyons la conversation, auxquelles même nous ne daignons pas donner quelque part [dans] notre pensée? Or je dis que nous en usons ainsi avec nous-mêmes : nous laissons dans le mépris toutes nos affaires, nous ne pouvons converser avec nous-mêmes, nous ne voulons pas penser à nous-mêmes, et, en un mot, nous ne pouvons nous souffrir nous-mêmes. Car est-il rien de plus évident que nous sommes toujours hors de nous? je veux dire que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissements nous attachent continuellement aux choses externes et qui ne tiennent pas à ce que nous sommes. Et une preuve très claire de ce que je dis, c'est que nous ne pouvons nous accoutumer à la vie recueillie et intérieure.

Chère Sœur, dans la profession que vous embrassez, les hommes n'y trouvent rien plus insupportable que la retraite, la clôture et la solitude ; et toutefois cette solitude est cause que vous rentrez en vous-même, que vous vous entretenez avec vous-même, que vous pensez sérieusement à vous-même. C'est ce que le monde ne peut goûter. L'homme pense qu'il ne fait rien, s'il ne se jette sur les objets qui se présentent ; tant il est vrai, âmes chrétiennes, que nous sommes à charge à nous-mêmes! Voyez Marthe dans notre évangile ; elle s'empresse, elle se tourmente, elle est extraordinairement empêchée. Elle découvre sa sœur Marie-Madeleine, qui, assise aux pieds de Jésus, boit à longs traits le fleuve de vie qui distille si abondamment de sa bouche. Marthe tâche de la détourner : *Seigneur, ordonnez-lui qu'elle m'aide :* elle s'imagine qu'elle est oisive, parce qu'elle ne la voit point agitée ; elle croit qu'elle est sans affaires,

parce qu'étant recueillie en soi, elle veille à son affaire la plus importante. Étrange aveuglement de l'esprit humain, qui ne croit point s'occuper[1] s'il ne s'embarrasse, qui ne conçoit point d'action sans agitation, et qui ne trouve d'affaire que dans le trouble et dans l'empressement !

D'où vient cela, mes très chères Sœurs, si ce n'est que nous nous ennuyons en nous-mêmes, possédés de l'amour des objets externes ? Et ainsi ne puis-je pas dire, avec l'admirable saint Augustin[2] : « *Usque adeo carus est hic mundus hominibus, et sibimet ipsi viluerunt*[3] : Les hommes aiment ce monde si éperdûment, qu'ils s'en traitent eux-mêmes avec mépris » ? C'est ce que reprend le Sauveur des âmes dans les premières paroles de ce beau passage que j'ai allégué pour mon texte : *Marthe, Marthe*, dit-il, *tu es empressée et tu te troubles dans la multitude :* où il me semble que sa pensée se réduit à ce raisonnement invincible, dont toutes les propositions sont si évidentes qu'elles n'ont pas même besoin d'éclaircissement ; écoutez seulement, et vous entendrez. L'âme ne peut être en repos, si elle n'est saine ; et elle ne peut jamais être saine, jusqu'à ce qu'elle ait été établie dans une bonne constitution : est-il rien plus clair ? Pour la mettre en cette bonne constitution, il faut nécessairement agir au dedans, et non pas s'épancher inutilement, ni se vider, pour ainsi dire, au dehors ; car la bonne constitution, c'est le bon état du dedans : qui le peut nier ? Ceux donc qui consument toutes leurs forces après la multitude des objets sensibles, puisqu'ils dédaignent de travailler au dedans d'eux-mêmes, ils ne trouveront jamais la santé de l'âme, ni par conséquent son repos : de sorte qu'il n'est rien de plus véritable que nous ne pouvons rencontrer que trouble dans la multitude qui nous dissipe : *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima.* Quelle conséquence plus nécessaire ?

1. Passage souligné (à la sanguine), pour l'importance, à l'époque des sommaires. Le sommaire a disparu. Ce fut pourtant pour le rédiger que le ms. fut paginé (Ici, p. 9.)

2. Var. : l'incomparable Augustin

3. *Ad Glor.*, Ep. XLIII, n. 2. — Ms. : Ep. 62. (C'était l'ancien ordre.)

Que prétendez-vous, ô riches du siècle, lorsque vous acquérez tous les jours de nouvelles terres et que vous amassez tous les jours de nouveaux trésors? Vos richesses sont hors de vous; et comment espérez-vous pouvoir vous remplir de ce qui ne peut entrer en vous-mêmes? Votre corps terrestre et mortel ne se nourrit que de ce qu'il prend; et de là vient que la sagesse divine lui a préparé tant de beaux organes, pour s'unir et s'incorporer ce qui le sustente. Votre âme, d'une nature immortelle, n'aura-t-elle pas aussi ses organes pour recevoir en elle-même le bien qu'elle cherche? Maintenant ouvrez son sein tant qu'il vous plaira, et vous verrez qu'elle ne peut recevoir en elle cet or et cet argent que vous entassez, et qui ne peut jamais [la satisfaire]. Lors donc que vous pensez l'en rassasier, n'est-ce pas une pareille folie que si vous vouliez remplir un vaisseau d'une liqueur qui ne peut y être versée? Insensés, ne voyez-vous pas que vous vous travaillez inutilement, que vous vous troublez dans la multitude? *Turbaris erga plurima.*

Et vous, qui recherchez avec tant d'ardeur la réputation et la gloire, pensez-vous pouvoir contenter votre âme? Cette gloire que vous désirez, c'est l'estime que les autres font de votre personne. Ou ils se trompent, ou ils jugent bien de votre mérite. S'ils se trompent dans leur pensée, vous seriez bien déraisonnables de faire votre bonheur de l'erreur d'autrui. Que s'ils jugent sainement, c'est un bien pour eux; et comment estimez-vous pouvoir être riche d'un bien qui est possédé par les autres? Voyez donc que vous vous épanchez hors de l'unité, et que vous vous troublez dans la multitude: *Turbaris erga plurima.*

Vous enfin, qui courez après les plaisirs, dites-moi, n'avez-vous rien en vous-mêmes de plus excellent que vos sens? Cette âme, que Dieu a faite à sa ressemblance, est-elle insensible et stupide, et n'a-t-elle pas aussi ses contentements? Est-ce en vain que le Psalmiste s'écrie que son cœur [se] réjouit dans le Dieu vivant [1]? Si l'âme a des délices qui lui sont propres, si elle a ses

1. Ps. xxxiv, 9.

plaisirs à part, quelle est notre erreur et notre folie de croire que nous l'avons contentée[1], lorsque nous aurons satisfait les sens! Au contraire, ne jugeons-nous pas que, si nous ne lui donnons des objets tout spirituels qu'elle sente et qu'elle reçoive par elle-même, elle sortira au dehors pour en chercher d'autres, et qu'elle se troublera dans la multitude? *Turbaris erga plurima.*

Ainsi, quoi que puisse nous représenter notre imagination abusée, notre âme ne trouvera jamais son repos jusqu'à ce que nous ayons composé nos mœurs, jusqu'à ce que, nous dégageant de la multitude afin de nous recueillir en nous-mêmes, nous nous soyons rangés au dedans, et que nos affections soient bien ordonnées. C'est ce que nous apprend le Psalmiste, lorsqu'il dit, au psaume LXXXIV : « La justice et la paix se sont embrassées : *Justitia et pax osculatæ sunt.* » Où est-ce qu'elles se sont embrassées? Elles se sont embrassées certainement dans le cœur du juste. C'est la justice qui établit l'ordre ; et la justice règne en nos âmes, lorsque les choses y sont rangées dans une bonne disposition et que les lois que la raison donne sont fidèlement observées ; alors nous avons en nous la justice, et aussitôt après nous avons la paix : *Justitia et pax osculatæ sunt.*

O âme, si vous n'avez pas la justice, c'est-à-dire si vous n'êtes pas recueillie pour vous composer en vous-même, infailliblement la paix vous fuira. Pour quelle raison? Parce qu'elle ne trouvera point au dedans de vous la justice, cette justice qui vous retire en vous-même pour régler votre intérieur, vous n'aurez que faire de chercher la paix ; elle viendra elle-même, dit saint Augustin, pour embrasser sa fidèle amie, c'est-à-dire la justice, qui vous établit dans votre véritable constitution : *Si amaveris justitiam, non diu quæres pacem ;* [*quia et*] *ipsa occurret tibi, ut osculetur justitiam*[2]. D'où il s'ensuit que nous n'avons point de repos, jusqu'à ce que, détachés de la multitude, nous appliquions nos soins en nous-mêmes pour régler notre intérieur, selon ce que dit le Seigneur Jésus : *Marthe, Marthe, tu es empressée et tu te troubles.*

1. Édit. : que nous l'aurons contentée.

2. *In Ps.* LXXXIV, n. 12

C'est pourquoi le grave Tertullien, méprisant l'utilité de toutes les occupations ordinaires : Je ne[1] suis point, dit-il, dans l'intrigue ; on ne me voit point m'empresser près de la personne des grands, je n'assiège ni leurs portes ni leurs passages, je ne me romps point l'estomac à crier au milieu d'un barreau ; je ne fréquente point les places publiques ; j'ai assez à travailler en moi-même, c'est là que je mets toute mon affaire : *In me unicum negotium mihi est :* tout mon soin est de retrancher les soins superflus : *nihil aliud curo, quam ne curem*[2].

O généreuse résolution d'un philosophe chrétien ! Chère Sœur, c'est ce que vous devez pratiquer dans la sainte retraite où vous voulez vivre. Laissez le siècle avec ses erreurs et ses empressements inutiles. Il ne peut souffrir votre solitude, ni votre grille, ni votre clôture ; il appelle votre retraite une servitude : au contraire, il se glorifie, par une vaine ostentation, de sa liberté. Les hommes du siècle croient être libres, parce qu'ils errent deçà et delà dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté : comme des enfants qui se pensent libres, lorsque, échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Pernicieuse liberté du siècle, qui ne nous laisse pas le loisir de vaquer à nous ! Heureuse mille et mille fois votre servitude, qui vous occupe si utilement en vous-même !

Quelle affaire plus importante que de composer son intérieur, c'est-à-dire la seule chose qui nous appartient ? Quelle pensée plus douce ni plus agréable ? Si ta maison menace ruine, tu y emploies les jours et les nuits avec une satisfaction merveilleuse. Ton âme se dément[3] de toutes parts comme un édifice mal entretenu, et tu n'auras point de plaisir à la réparer ! Dieu commet à tes soins un champ très fertile, c'est-à-dire l'âme raisonnable, capable de porter des fruits immortels ; quelle honte que, dédaignant un si bel ouvrage, tu t'abaisses jusqu'à cultiver une terre stérile et infructueuse[4] !

1. Nouveau passage souligné en entier (p. 12).

2. *De Pallio*, n. 5.

3. *Se dementir*, tomber en ruine. Cf. La Bruyère, XVI, 43.

4. Toute cette fin du premier

D'ailleurs, nos désirs sont si peu réglés ! notre esprit est préoccupé de tant de fausses imaginations ! Ou l'orgueil nous enfle, ou l'envie nous ronge, ou les convoitises nous brûlent ; et nous nous laissons accabler d'affaires, comme si celles-ci ne nous touchaient pas, ou qu'il n'y en eût pas assez pour nous occuper. Enfin, que recherchons-nous parmi tant d'emplois ? Pourquoi gouvernons-nous notre vie par des considérations étrangères ? — Je veux la passer dans les grandes charges. — Mais que nous sert de faire une vie publique, puisque enfin nous ferons tous une mort privée ? — Mais si je me retire, que dira le monde ? — Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque chacun doit enfin mourir pour soi-même ? O folie ! ô illusion ! ô troubles et empressements inutiles des enfants du siècle ! Chère Sœur, rompez ces liens, démêlez votre cœur de la multitude ; et que vos forces se réunissent à la seule occupation nécessaire : *Porro unum est necessarium.* C'est ma seconde partie, que je joindrai avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

Second Point.

Toutes les créatures intelligentes tendent de leur nature à l'unité seule ; et j'apprends de saint Augustin[1] que le véritable mouvement de l'âme, c'est de rappeler ses esprits des objets extérieurs au dedans de soi, et de soi-même s'élever à Dieu. C'est pourquoi Dieu ayant fait le monde avec cet admirable artifice, aussitôt il introduit l'homme, dit Philon le Juif[2], au milieu de ce beau théâtre, pour être le contemplateur d'un si grand ouvrage. Mais en même temps qu'il le contemple et qu'il jouit de l'incomparable beauté d'un spectacle si magnifique, il sent aussi en son propre esprit la merveilleuse vertu de l'intelligence, qui lui découvre de si grands miracles ; et ainsi, rentrant en soi-même, il y ramasse toutes ses forces pour s'élever à son Créateur et louer ses libéralités infinies. De cette sorte, l'âme raisonnable se rappelle de la multitude, pour concourir

point a été souligné pour son importance.

1. *Lib. De Quantit. animæ*, n. 55.
2. *Lib. De mundi opificio.*

à l'unité seule ; et telle est son institution naturelle. Mais le péché a perverti ce bel ordre, et lui donne un mouvement tout contraire. Dans sa véritable constitution, elle passe de la multitude en soi-même, afin de réunir toute sa vigueur pour se transporter à son Dieu, qui est le principe de l'unité ; au contraire, le péché la poussant, elle tombe de Dieu sur soi-même, et de là sur la multitude des objets sensibles qui l'environnent[1]. Car, de même qu'une eau qui se précipite du sommet d'une haute montagne, rencontrant au milieu de sa course une roche, premièrement elle fond sur elle avec toute son impétuosité, et là elle est contrainte à se partager, forcée par sa dureté qui la rompt : ainsi l'homme, que son orgueil avait emporté, tombe premièrement de Dieu sur soi-même, comme dit l'incomparable Augustin[2], parce qu'il est aussitôt déçu par son amour-propre ; et là, rencontrant l'orgueil en son âme élevé comme un dur rocher, il se brise, il se partage, et il se dissipe dans la vanité de plusieurs désirs, dans lesquels son âme s'égare.

Et c'est ce que nous pouvons comprendre aisément par le livre de la Genèse. Le serpent artificieux promet à nos pères que, s'ils mangent le fruit défendu, ils auront la science du bien et du mal ; et Adam se laisse surprendre à ses promesses fallacieuses[3]. Certes, dans la pureté de son origine, il avait la science du bien et du mal : car ne savait-il pas, Chrétiens, que son souverain bien est de suivre Dieu, et le souverain mal de s'en éloigner ? Mais il veut chercher dans la créature ce qu'il possédait déjà dans le Créateur ; après quoi, par un jugement équitable, le Créateur retire ses dons, desquels l'homme orgueilleux n'était pas content : si bien que l'homme perdit aussitôt la véritable science du bien et du mal, et il ne resta plus en son âme qu'une vaine curiosité de la rechercher dans la créature.

C'est ainsi que nous allons, hommes misérables, cherchant curieusement le bien, et tâchant de le goûter partout où nous en voyons quelques apparences. Et comme toute âme curieuse est naturellement inquiète, notre

1. Pensées développées plus tard dans le sermon pour la *Profession de Mme de La Vallière*.

2. *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XIII.

3. Gen., III, 5.

humeur remuante et volage, ne pouvant s'arrêter à un seul désir, se partage en mille affections déréglées, et erre de désirs en désirs par un mouvement éternel. De là vient que l'homme animal ne peut comprendre ce que dit le Seigneur Jésus, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Et la raison en est évidente : car nous ne croyons pas pouvoir être heureux, si nos désirs ne sont satisfaits ; et ainsi notre cœur étant échauffé[1] d'une infinité de désirs, le vieil Adam ne peut pas entendre qu'il trouve jamais sa félicité en ne poursuivant qu'une seule chose. O misère ! ô aveuglement, qui établit la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie ! Éveillez-vous, ô enfants d'Adam, retournez à l'unité sainte de laquelle vous êtes déchus par la pernicieuse curiosité de chercher le bien dans les créatures. Au lieu de partager vos désirs, apprenez du Sauveur Jésus à les réunir, et vous saurez le secret de les contenter : *Porro unum est necessarium*. Cessez de m'inquiéter, désirs importuns, ne prétendez pas partager mon cœur ; laissez-moi écouter le Seigneur Jésus, qui m'assure dans son Évangile qu'*il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire !*

Et certes, quand je considère, mes très chères Sœurs, qu'entre tous les êtres que nous connaissons, il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire, que tout le reste change, tout le reste passe, qu'il n'y a que notre grand Dieu qui soit immuable, je fais ce raisonnement en moi-même : S'il [n']y a qu'un seul être qui soit nécessaire en lui-même, il n'y a rien aussi, à l'égard des hommes, qu'une seule opération nécessaire, qui est de suivre uniquement cet un nécessaire : car il est absolument impossible que notre repos puisse être assuré, s'il ne s'appuie sur quelque chose qui soit immobile. Plus une chose est réunie en elle-même, plus elle approche de l'immutabilité. L'unité ne donne point de prise sur elle, elle s'entretient également partout ; au contraire, la multitude cause la corruption, ouvrant l'entrée à la ruine totale par la dissolution des parties. Il faut donc que mon cœur aspire à l'unité seule, qui associera toutes

1. Var.: Et comme notre cœur est ému.

mes puissances, qui fera une sainte conspiration de tous les désirs de mon âme à une fin éternellement immuable : *Porro unum est necessarium.*

[Troisième Point.]

Je m'élève déjà, ce me semble, au-dessus de toutes les créatures mortelles ; animé de cette bienheureuse pensée, je commence à découvrir la stabilité que me promet le Sauveur Jésus dans la troisième partie de mon texte : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea*[1] ! Oui, si nous suivons fortement cet un nécessaire, qui nous est proposé dans notre évangile, nous trouverons une assurance infaillible parmi les tempêtes de cette vie.

Et comment, me direz-vous, chères Sœurs, comment pouvons[-nous] trouver l'assurance, puisque nous gémissons encore ici-bas sur les fleuves de Babylone, éloignés de la Jérusalem bienheureuse, qui est le centre de notre repos? Saint Augustin vous l'expliquera par une doctrine excellente tirée de l'Apôtre : « Nous ne sommes pas encore parvenus au ciel ; mais nous lui avons déjà envoyé une sainte et salutaire espérance : *Jam spem præmisimus* », dit saint Augustin[2] ; et ce grand homme nous fait comprendre quelle est la force de l'espérance, par une excellente comparaison. Nous voguons en la mer, dit ce saint évêque ; mais nous avons déjà jeté l'ancre au ciel, quand nous y avons porté l'espérance, que l'Apôtre appelle l'ancre de notre âme[3]. Et de même que l'ancre, dit saint Augustin, empêche que la navire[4] ne soit emportée, et quoiqu'elle soit au milieu des ondes, elle ne laisse pas de l'établir sur la terre : ainsi quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance, qui est l'ancre de notre âme, et que nous avons envoyée en ciel[5], fait que nous y sommes déjà établis.

1. Les éditeurs ajoutent au texte une traduction : Marie a choisi la meilleure partie, qui ne lui sera point ôtée.

2. *In Ps.* LXIV, n. 3.

3. Hebr., VI, 19.

4. Var. : le vaisseau. — Voy. un autre exemple de ce féminin dans le *Mundus gaudebit*, ci-après. 7 mai 1656. Mais bientôt l'auteur reviendra au masculin, qu'il avait déjà employé dans le sermon *sur la Loi de Dieu*. (Voy. t. I, p. 329, *var.* 2.) Les éditeurs ont corrigé ce latinisme, et ceux qui suivent.

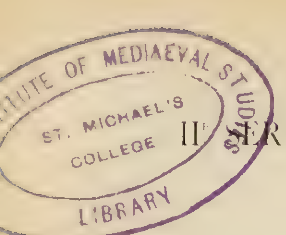
5. Édit. : au ciel.

C'est pourquoi je vous exhorte, ma très chère Sœur, que vous méprisiez généreusement la pompe du monde et que vous choisissiez[1] la meilleure part, qui ne vous sera point ôtée. Non certes, elle ne vous sera point ôtée ; votre retraite, votre solitude, vous fera commencer dès ce monde une vie céleste : ce que vous commencerez sur la terre, vous le continuerez dans l'éternité. Dites-moi, que cherchez-vous dans ce monastère? Vous y venez contempler Jésus, écouter Jésus avec Marie la contemplative ; vous y venez pour louer Jésus, pour goûter Jésus, pour aimer uniquement ce divin Jésus : c'est pour cela que vous séparez votre cœur de l'empressante multiplicité des désirs du siècle. Que font les[2]...

Mais achèverons-nous ce discours sans parler de la divine Marie, dont nous célébrons aujourd'hui la Nativité bienheureuse? Allons tous ensemble, mes très chères Sœurs, allons au berceau de Marie, et couronnons ce sacré berceau, non point de lis ni de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore ; je veux dire de pieux désirs et de sincères louanges. Regardons l'incomparable Marie comme le modèle achevé de la vie retirée et intérieure ; et tâchons de remarquer en sa vie, selon la portée de l'esprit humain, la pratique des vérités admirables que son Fils, notre Sauveur, nous a enseignées...

1. Édit. : à mépriser... et à choisir.

2. L'orateur commence ici une phrase, qu'il n'achèvera qu'en chaire. Deforis continue durant une dizaine de lignes à nous parler des saints dans le ciel, avec force épithètes : « insatiable admiration, doux ravissement, nouvelles délices, saint transport... »



IIe SERMON POUR LA CIRCONCISION.

A Metz, vers 1656.

Deforis, à la première page de ce sermon, fait cette étrange concession au goût de son siècle : « Nous avons supprimé de ce sermon *plusieurs morceaux* tirés mot à mot du précédent (c'est-à-dire du premier sermon pour la Circoncision), *qui pouvaient être retranchés sans interrompre l'ordre et la suite du discours.* » Il s'engage ensuite à recommencer, quand il trouvera une occasion favorable. C'est peu rassurant pour les œuvres, heureusement peu nombreuses, dont le manuscrit ne se retrouve plus. Ajoutons toutefois que toutes ne se prêtaient pas également à ces sortes de manipulations. Il fallait pour cela qu'il y eût un double, ou du moins deux sujets analogues. Ici, n'ayant retrouvé qu'un des deux manuscrits, nous ne sommes peut-être pas tout à fait en mesure de rétablir dans sa parfaite intégrité le second discours. Nous n'en sommes pas toutefois réduits à dire avec M. Lachat (t. VIII, p. 327) qu' « on n'y trouvera ni division ni parties distinctes, pour ainsi dire ni commencement ni fin. » En réalité, il ne manquera que peu de chose à l'œuvre telle que nous allons la reconstituer [1].

Deus autem, rex noster ante sæcula, operatus est salutem in medio terræ.

Dieu [2], qui est notre roi avant tous les siècles, a opéré notre salut au milieu de la terre. (Ps. LXXIII, 12.)

Quoique nous apprenions par les saintes Lettres que Dieu se considère dans tous ses ouvrages, et que, ne voyant rien dans le monde qui ne soit infiniment au dessous de lui, il ne voit aussi que lui-même qui mérite d'être la fin de ses actions ; toutefois il est assuré qu'il n'augmente pas pour cela ses propres richesses, parce qu'elles sont infinies. Quelques beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, il n'en retire aucun bien que celui d'en faire aux autres, et il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur ; et l'intérêt de ses créatures

1. Sur l'existence d'un sommaire, voy. ci-après, p. 111.

2. Cette traduction est peut-être l'œuvre de Deforis. Voy. celle de la p. 104.

se trouve si heureusement conjoint avec le sien, que comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne peut-il avoir de plus grande gloire que de leur donner. C'est pourquoi l'Église, inspirée de Dieu, nous apprend, dans le sacrifice, à lui rendre grâces pour sa grande gloire : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam ;* afin que nous comprenions, par cette prière, que la grande gloire de Dieu, c'est d'être libéral à sa créature. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu prend aujourd'hui le nom de Jésus et la qualité de sauveur. Ce n'est pas assez que l'on nous enseigne que ce petit enfant est né pour les hommes, il faut que son nom nous le fasse entendre ; et il en revient à notre nature ce grand et glorieux avantage, qu'on ne peut honorer le nom de Jésus sans célébrer aussi notre délivrance, et ainsi, que le salut des mortels est devenu si considérable qu'il fait non seulement le bonheur des hommes et le sujet des hymnes des anges, mais encore le triomphe du Fils de Dieu même.

Sainte Mère de mon Sauveur, dont le Saint-Esprit s'est servi pour lui donner un nom si aimable, obtenez-nous de Dieu cette grâce, que nous en sentions les douceurs, que l'ange commença de vous expliquer après qu'il vous eut ainsi saluée : *Ave...*

Encore que le mystère de cette journée, cachant à nos yeux la divinité, nous représente le Fils de Dieu, non seulement dans l'infirmité de la chair, mais encore dans la bassesse de la servitude, et que les cris, les gémissements et le sang de cet enfant circoncis semblent plutôt exciter en nous[1] les tendresses de la pitié que les soumissions du respect ; néanmoins la foi pénétrante, qui ne peut être surprise par les apparences, nous découvre dans ses faiblesses des marques illustres de sa grandeur et des témoignages certains de sa royauté. C'est, Fidèles, cette vérité chrétienne que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce. J'espère que vous verrez aujourd'hui dans le nom que l'on impose au Sauveur des âmes et dans les prémices du sang pré-

1. Var. : produire en nos âmes...

cieux qu'il commence à verser pour l'amour des hommes, une expression évidente de la souveraineté très auguste que son Père céleste lui a destinée. Et vous reconnaîtrez que cette doctrine nous est infiniment fructueuse, puisqu'en établissant la gloire du maître et les droits de sa royauté, elle nous apprend tout ensemble les devoirs de l'obéissance.

Entrons donc en cette matière sous la conduite des Lettres sacrées, et disons avant toutes choses que le nom de Jésus est un nom de roi, et qu'il signifie une royauté qui n'est pas moins légitime qu'elle est absolue. Pour mettre cette vérité dans son jour, je suppose premièrement que la royauté est le véritable apanage de la nature divine, à laquelle seule appartient la souveraineté et l'indépendance. Or, entre tous les divins attributs, il y en a trois principaux, qui établissent le règne de Dieu sur ses créatures : la puissance, la justice, la miséricorde. Que Dieu règne par sa puissance, c'est une vérité si constante qu'elle entre par elle-même dans tous les esprits, sans qu'il soit besoin d'alléguer des preuves. En effet, c'est par sa puissance qu'il dispose des créatures ainsi qu'il lui plaît, sans que rien puisse résister à ses volontés ; et par conséquent il en est le roi avec une autorité qui n'a point de bornes. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, en parlant de Dieu : *C'est*, dit-il, *le bienheureux et le seul puissant ;* et il ajoute aussitôt après : *Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs* [1], comme ayant dessein de nous faire entendre que l'empire de Dieu doit être infini, parce que sa puissance est incomparable.

Mais je remarque ici, Chrétiens, que ce règne est universel et enferme indifféremment tous les êtres, qui relèvent également de la toute-puissance divine. Si bien que les hommes et les anges étant capables d'un gouvernement spécial, parce qu'ils peuvent être conduits par la raison, il paraît manifestement qu'outre ce règne de toute-puissance, qui comprend généralement toutes les créatures, il faut encore reconnaître en Dieu quelque domination plus particulière pour les natures intelli-

1. I Tim., VI, 15.

gentes. C'est aussi ce que nous voyons éclater dans sa bonté et par sa justice. Car, comme entre les anges et les hommes, les uns sont rebelles à leur créateur et les autres sont obéissants, les uns suivent ses volontés et les autres les contredisent, et que d'ailleurs il est impossible que rien échappe de ses mains souveraines, ni se dérobe de son empire ; qui ne voit qu'il est nécessaire qu'il établisse deux gouvernements différents, l'un de justice, l'autre de bonté ; l'un pour la vengeance des crimes, l'autre pour le couronnement des vertus : l'un pour ranger les esprits rebelles par la rigueur d'un juste supplice, l'autre pour enrichir [1] les respectueux par la profusion des bienfaits ?

De là ces deux règnes divers dont il est parlé dans les saintes Lettres : l'un de rigueur et de dureté, que le Psalmiste nous représente en ces mots : *Vous les régirez*, dit-il, *avec un sceptre de fer, et vous les briserez tout ainsi qu'un vaisseau de terre* [2] ; l'autre, de douceur et de joie, que le même Psalmiste décrit : *Avancez*, dit-il, *ô mon Prince ! combattez heureusement, et régnez par votre beauté et par votre bonne grâce* [3]. Par où le Saint-Esprit nous veut faire entendre qu'il y a un règne de fer, et c'est le règne de la justice rigoureuse, qui assujettit par la force les esprits rebelles en les contraignant de porter le poids d'une impitoyable vengeance ; et qu'il y a un règne de paix, et c'est le règne de la bonté, qui possède les cœurs souverainement par les grâces de ses attraits infinis : de sorte que nous avons prouvé par les Écritures le règne de la puissance, et de la justice, et de la miséricorde divine.

Ces vérités étant supposées, venons maintenant à l'Enfant Jésus ; et puisque tant de prophéties, tant d'oracles, tant de figures du Vieux Testament lui promettent qu'il sera roi, ne craignons pas de lui demander de quelle nature est la royauté qu'il est venu chercher sur la terre. Il est certain, aimable Jésus, que ce nouveau règne ne s'établit pas sur votre pouvoir, puisque vous vous revêtez de notre faiblesse ; ni sur la rigueur de votre justice, puisque vous déclarez dans votre Évangile

1. Var. : pour gagner...
2. Ps. II, 9.
3. Ps. XLIV. 5.

que vous n'êtes *pas venu pour juger le monde*[1]. Que nous reste-t-il donc maintenant à dire, sinon que le règne que vous commencez est un règne de miséricorde? Aussi ne prenez-vous pas aujourd'hui le titre pompeux de Dieu des armées, pour nous étonner par votre puissance, ni la qualité terrible de juste juge, pour nous effrayer par votre rigueur, mais l'aimable nom de Jésus, pour nous inviter par votre clémence. Vous venez pour régner ; il vous plaît de régner sur nous en qualité de sauveur des âmes ; et ainsi vous accomplissez cette fameuse prophétie d'un de vos ancêtres : *Dieu, qui est notre roi devant tous les siècles, a opéré le salut au milieu du monde*[2].

Mais, Fidèles, s'il est véritable que le nom de Jésus soit un nom royal, un nom de grandeur et de majesté qui promet à l'enfant que nous adorons un empire si magnifique, pourquoi voyons-nous du sang répandu, et ne recherchons-nous point dans les Écritures[3] le secret de cette mystérieuse cérémonie? J'entends votre dessein, ô mon roi sauveur ! Ce n'est pas assez que vous soyez roi, il faut que vous soyez un roi conquérant. Comme roi, vous sauvez vos peuples ; comme conquérant, vous donnez du sang et vous achetez à ce prix les peuples que vous soumettez à votre pouvoir. Et c'est, Fidèles, pour cette raison que, dans cette même journée où il reçoit le titre de roi dans la qualité de sauveur, il veut que son sang commence à couler, afin de nous faire voir son règne établi sur le salut de tous ses sujets et sur l'effusion de son sang. Considérons ces deux vérités, qui comprennent tout le mystère de cette journée. Prouvons par des raisons invincibles qu'il n'est point d'empire mieux affermi, ni de conquête plus glorieuse ; et tâchons de profiter tellement de cette doctrine tout apostolique, que nous méritions enfin d'être la conquête de notre monarque sauveur, qui n'a conquis et ne s'assujettit ses peuples qu'en les délivrant.

1. Joan., XII, 47.
2. Ps. LXXIII, 12.
3. Tel est le texte de Deforis, qu'il nous fait suivre ici en l'absence du manuscrit. On attendait plutôt : « ... pourquoi vois-je du sang répandu? et ne chercherons-nous point dans les Écritures... ? »

Premier Point.

Pour comprendre solidement combien grande, combien illustre, combien magnifique est la souveraineté du Sauveur des âmes, il faut premièrement former en nous-mêmes la véritable idée de la royauté ; où je vous demande, Fidèles, que vous ne vous laissiez pas éblouir les yeux par cet éclat et par cette pompe qui remplit d'étonnement le vulgaire. Comprenons dans la royauté des rois quelque chose de plus relevé que ce que l'ignorance y admire. Certes, je ne craindrai pas de le publier : ce ne sont [1] ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne ; et pour dire quelque chose de plus redoutable, ce ne sont ni les forteresses, ni les armées qui me montrent la véritable grandeur de la dignité royale. Je porte mes yeux jusque sur Dieu même, et de cette Majesté infinie je vois tomber sur les rois un rayon de gloire que j'appelle la royauté. Et, pour dire plus clairement ma pensée, je soutiens que la royauté, à la bien entendre, qu'est-ce, Fidèles, et que dirons-nous ? c'est une puissance universelle de faire du bien aux peuples soumis : tellement que le nom de roi, c'est un nom de père commun et de bienfaiteur général ; et c'est là ce rayon de divinité qui éclate dans les souverains.

Expliquons toutes les parties de cette définition importante, qui sera le fondement de tout mon discours. Je dis donc que la royauté est une puissance. Je ne m'arrête point à prouver une vérité si constante ; mais, passant plus outre, je raisonne ainsi. Je dis que si la royauté est une puissance, il s'ensuit manifestement que c'est une puissance de faire du bien. Et j'appuie cette conséquence sur ce beau principe : Tout ce qui mérite le nom de puissance, naturellement tend au bien. Jugez si

1. Comme en beaucoup d'autres circonstances, une idée incidente, jetée en passant dans un sermon antérieur est devenue « le fondement » de tout un nouveau discours. — Cf. t. I. p. 262. — Pascal lui aussi dédaignait « ces *trognes* armées » qui environnent les rois, « qui n'ont de mains et de force que pour eux... » (*Pensées*, Art. III, 3.)

j'établirai cette vérité par des raisons assez convaincantes.

La puissance qui s'emploie à faire du mal aux autres, le fait ou justement ou injustement. Si elle le fait avec injustice, il est certain que c'est impuissance : car nul ne peut opprimer les autres par violence et par injustice, qu'il ne se mette le premier dans la servitude. C'est pourquoi il est écrit dans l'Apocalypse, que « celui qui mène les autres en captivité va lui-même en captivité : *Qui in captivitatem duxerit, in captivitatem vadet*[1] ; » sans doute afin que nous concevions que celui qui opprime, celui qui tourmente est le premier esclave de son injustice, selon l'expression de l'Apôtre : *Servi peccati*[2]. Étant dans un si honteux esclavage, il ne peut pas être appelé puissant ; et par conséquent la puissance d'affliger les autres avec injustice n'est pas une véritable puissance : « *Non possumus aliquid adversus veritatem, sed pro veritate*[3] : Nous ne pouvons rien contre la vérité ; mais nous pouvons tout pour elle ; » puissance qui se détruit elle-même.

Mais que dirons-nous maintenant de cette puissance qui punit les crimes, et qui donne des armes à la justice contre les entreprises des méchants ? C'est ici qu'il faut que je vous propose une belle théologie de Tertullien : elle donnera un grand jour à la vérité que j'ai avancée, que tout ce qui mérite le nom de puissance est naturellement bienfaisant. Ce grand homme, comparant la bonté de Dieu, par laquelle il fait du bien à ses créatures, avec la sévérité rigoureuse par laquelle il les châtie selon leurs mérites, dit que la première lui est naturelle, c'est-à-dire la munificence, et que l'autre est comme empruntée, c'est-à-dire la sévérité : *Illa ingenita, hæc accidens ; illa edita, hæc adhibita ; illa propria, hæc accommodata*[4]. Et il en rend cette excellente raison : Car, dit-il, la toute-puissance divine jamais n'afflige ses créatures que lorsqu'elle y est forcée par les crimes. Si donc jamais elle ne se résout à leur faire sentir du mal que par une espèce de force, il paraît qu'elle leur fait du bien par nature ;

1. Apoc., XIII. 10.
2. Rom., VI. 17. Édit. : *Nihil... contra*.
3. II Cor., XIII. 8.
4. Lib. II. *adv. Marcion.* n. II.

et par là ma proposition demeure invinciblement établie. Car ce n'est pas une véritable puissance, d'affliger les hommes avec injustice, parce que, ainsi que nous avons dit, l'injustice est une faiblesse et un esclavage : de sorte que la véritable puissance ne faisant jamais de mal à personne que lorsqu'elle y est contrainte et forcée, il s'ensuit que, par elle-même et de sa nature, elle est éternellement bienfaisante. Et c'est pour cette raison, Chrétiens, que je dis que la royauté est une puissance de faire du bien, parce que telle est la nature de toutes les puissances légitimes, et que la puissance des rois est un rayon de la puissance divine si naturellement libérale.

Mais j'ajoute que cette puissance est universelle ; et c'est, Fidèles, cette différence qui distingue le souverain d'avec les sujets. Les libéralités particulières sont nécessairement limitées ; c'est le privilège du prince de pouvoir étendre ses bienfaits par tout son empire : il montre l'éminence de sa dignité par l'étendue de son influence. Ainsi, Dieu a mis le soleil dans une place si élevée au-dessus de nous, pour réjouir par sa vertu toute la nature. L'action du prince, occupé à faire du bien à ses peuples, me montre sa grandeur et son abondance : c'est le caractère de la royauté, c'est ce qui fait la majesté des monarques ; et par là vous pouvez comprendre quelle est la royauté du Sauveur Jésus.

S'il est vrai que la royauté, c'est une puissance de faire du bien ; si le salut, qui mène avec lui la paix, l'abondance, la félicité, est un bien si considérable qu'il est capable de rassasier jusques aux désirs les plus vastes ; qui ne voit qu'il n'est rien plus digne d'un roi que de s'établir en sauvant son peuple ? Et nous en lisons un très bel exemple dans les Écritures sacrées, lorsque Saül entendant les glorieux éloges que tout le monde donnait à David : *Saül en a défait mille, et David dix mille ; il a frappé le Philistin, et a ôté l'opprobre d'Israël* [1] ; aussitôt il s'écria tout troublé : *Après cet éloge*, dit-il, *il ne lui manque plus rien que le nom de roi* [2]. Comme s'il eût dit : On me dépouille de ma royauté, puisqu'on

1. I Reg., XVIII, 7. 2. *Ibid.*, 8.

m'ôte la gloire de garder mes peuples; on transfère l'honneur royal à David, en reconnaissant que c'est lui qui sauve, et il ne lui en manque plus que le titre. Tant il est véritable, ô Fidèles, que c'est le propre des rois de sauver! C'est pourquoi le prince Jésus, en venant au monde, considérant que les prophéties lui promettent l'empire de tout l'univers, il ne demande point à son Père une maison riche et magnifique, ni des armées grandes et victorieuses, ni enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est environnée. Ce n'est pas ce que je demande, ô mon Père! Je demande la qualité de sauveur, et l'honneur de délivrer mes sujets de la misère, de la servitude, de la damnation éternelle. Que je sauve seulement, et je serai roi. O aimable royauté du Sauveur des âmes!

Ces vérités étant supposées, venez maintenant adorer, mes Frères, l'auguste monarchie du Sauveur des âmes; et, parce que mes sentiments sont trop bas pour vous exprimer une telle gloire, écoutez de la bouche de saint Augustin ce qu'il en a appris dans les Écritures: *Ne nous imaginons pas*, dit ce grand docteur, *que ce soit un avantage pour le roi des anges d'être fait aussi le prince des hommes. Le règne qu'il lui plaît d'établir sur nous, c'est la paix, c'est la liberté, c'est la vie et le salut de ses peuples. Il n'est pas roi*, poursuit-il encore, *ni pour exiger des tributs, ni pour lever de grandes armées; mais il est roi*, dit ce saint évêque, *parce qu'il gouverne les âmes, parce qu'il nous procure les biens éternels, parce qu'il fait régner avec lui ceux que la charité soumet à ses ordres.* Et enfin il conclut ainsi: « Le règne de notre prince, c'est notre bonheur; ce qu'il daigne [1] régner sur nous, c'est clémence, c'est miséricorde; ce ne lui est pas un accroissement de puissance, mais un témoignage de sa bonté: *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium, non potestatis augmentum* [2]. »

Mais, Fidèles, d'où savons-nous que tels sont les sentiments de notre monarque? Écoutons l'Écriture sainte; écoutons, et que nos cœurs s'attendrissent en contem-

1. *Ce qu'il daigne*, le fait qu'il daigne, s'il daigne.

2. Tract. II *in Joan.*, n. 4.

plant la miséricorde infinie de Jésus, notre souverain très aimable. Je remarque dans son Évangile une chose très considérable : c'est que jamais il n'a confessé qu'il fût roi que devant le tribunal de Pilate, et il le fait dans des circonstances qui sont dignes d'être observées. Le président [1] romain lui demande s'il est véritable qu'il soit roi ; et le Fils de Dieu aussitôt, ayant ouï parler de sa royauté, lui qui n'avait pas encore daigné satisfaire à aucune des questions qui lui étaient faites par ce juge trop complaisant, ni même l'honorer d'un seul mot : *Oui, certes, je suis roi*, lui dit-il d'un ton grave et majestueux : *Tu dicis quia rex sum ego* [2] ; parole qui jusqu'alors ne lui était pas encore sortie de la bouche. Considérez, s'il vous plaît, son dessein. Ce qu'il n'a jamais avoué parmi les applaudissements des peuples qui étaient étonnés et du grand nombre de ses miracles, et de la sainteté de sa vie, et de sa doctrine céleste, il commence à le publier hautement lorsque le peuple demande sa mort par des acclamations furieuses. Il ne s'en est jamais découvert que par figures et paraboles aux apôtres, qui recevaient ses discours comme paroles de vie éternelle : il le confesse nûment au juge corrompu qui, par une injuste sentence, le va attacher à la croix. Il n'a jamais dit qu'il fût roi quand il faisait des actions d'une puissance divine, et il lui plaît de le déclarer quand il est prêt de succomber volontairement à la dernière des infirmités humaines. N'est-ce pas faire les choses fort à contretemps ? Et néanmoins c'est la sagesse éternelle qui a disposé tous les temps. Mais, ô merveilleux contretemps, ô secret admirable de la Providence ! Je vous entends, ô mon roi Sauveur : c'est que vous mettez votre gloire à souffrir pour l'amour de vos peuples, et vous ne voulez pas que l'on vous parle de royauté que [3] dans le même moment auquel par une mort

1. Les éditeurs se contentent de renvoyer à un autre sermon sur la même fête (t. I. p. 262). Nous avons remarqué que, dans ce sermon (*Vocabis*), ils n'avaient pas manqué de fondre les deux textes en un. Ce que le ms. du *Vocabis* nous montrait avoir été ajouté d'après le *Deus autem*, nous le rétablissons ici. — Le *Vocabis*, rentré à la Bibliothèque nationale, comme nous l'avons dit dans le volume précédent, a été définitivement catalogué : *Nouv. acq. franc.*, 5155.

2. Joan., XVIII, 37.

3. *Que*, après une négation, sinon. Sur cette syntaxe, voy. les *Remarques sur la grammaire et le vocabulaire*, au tome VII.

glorieuse vous allez délivrer vos misérables sujets d'une servitude éternelle. C'est alors, c'est alors que vous confessez que vous êtes roi.

Qui ne vous louerait, ô mon Prince? qui n'admirerait vos bontés? Que le ciel et la terre chantent à jamais vos miséricordes! Que vos fidèles célèbrent éternellement la magnificence de votre règne! Quel empire est mieux acquis que le vôtre, puisqu'on ne voit parmi vos sujets que des captifs que vous avez délivrés, des pauvres que vous avez enrichis, des misérables que vous rendez bienheureux, des esclaves que votre bonté a changés en rois?

Mais, Fidèles, ce n'est pas assez de contempler la gloire de notre Prince : elle est si grande et si éclatante, qu'elle n'a pas besoin d'être relevée par nos paroles; mais elle veut être honorée par nos actions. Faisons donc cette réflexion chrétienne sur les vérités que j'ai annoncées. Chaque monarchie a ses droits, selon la qualité des monarques; ainsi nous devons régler nos devoirs sur le titre de notre prince. Or, je vous demande, mes Frères, que ne doivent pas des peuples sauvés à un roi sauveur? Considère, ô peuple sauvé, que, si l'on t'a sauvé, tu étais perdu; et si l'on t'a sauvé tout entier, tu étais perdu tout entier; et si tu étais perdu tout entier, tu te dois aussi tout entier à celui par qui tu subsistes. Et cependant tu oublies Jésus : ou les affaires, ou les débauches, ou les vains empressements de la terre t'enlèvent entièrement à Jésus. Du moins ne sens-tu pas en ta conscience que tu crois faire beaucoup de te partager? Jésus aura ce quart d'heure, etc.; mais le cœur n'est à lui qu'à demi, et, n'y étant qu'à demi, il n'y est point du tout.

S'il y a quelque chose en nous[1] dont Jésus ne soit pas sauveur, je veux qu'il nous soit permis de le réserver. Mais, si nous voulons avoir la consolation de croire qu'il a sauvé tout ce que nous sommes, pourquoi ne voulons-nous pas avoir la justice de lui donner aussi tout ce que nous sommes? Hé! ne voyons-nous pas qu'étant le Sauveur, et ne voulant régner que comme sauveur, nous

1. Très beau passage. On peut constater ici les progrès accomplis par l'orateur, depuis le sermon de 1653.

ne lui donnons rien qu'afin qu'il le sauve? Quelle est notre ingratitude et notre folie, si nous nous soulevons tous les jours contre ce roi de miséricorde, dont le règne est notre salut; si, au lieu de nous joindre aux pieux enfants qui présentent des palmes à notre Sauveur : *Vive*, disaient-ils, *le Fils de David! béni soit le roi d'Israël*[1] ! nous embrassons le parti rebelle des séditieux de la parabole, en nous écriant avec eux : *Nous ne voulons point qu'il règne sur nous*[2] ! Car oserions-nous dire qu'il règne sur nous, puisque nous foulons aux pieds tant de fois les saintes maximes de son Évangile? Quelle illusion! quelle moquerie! Nous disons qu'il est notre roi, et nous méprisons ses commandements! Nous nourrissons des inimitiés implacables, et nous nous disons les sujets du roi pacifique! Nous brûlons de convoitises brutales, et nous voulons être à l'époux des vierges! Notre âme est enivrée des plaisirs du monde, et nous servons un roi couronné d'épines!

Retournons, retournons, Fidèles, à l'empire du roi sauveur. Refuser un prince qui sauve, c'est renoncer ouvertement au salut. Imprimons bien avant en notre pensée que nous sommes un peuple sauvé, afin qu'ayant toujours en notre mémoire les misères dont Jésus-Christ nous a délivrés, nous apprenions que nous n'avons rien que par la miséricorde du Libérateur. Et puisque le prince qui nous a sauvés, non seulement nous tire de la servitude, mais encore nous rend participants de sa royauté, rougissons de retomber dans les fers, nous que Jésus-Christ a faits rois. Ne jetons pas aux pieds de Satan la couronne que Jésus a mise sur nos têtes. Puisque la bonté du Sauveur nous a non seulement affranchis, mais en quelque façon déjà couronnés, concevons qu'il est indigne de nous de servir ce divin monarque dans la servilité de la crainte. Servons-le donc, Fidèles, dans la liberté de la sainte dilection[3] ; servons-le d'une

1. Matth., XXI, 15 ; Joan., XII, 13.
2. Luc., XIX, 14.
3. « On trouve sur l'enveloppe du manuscrit original ces paroles écrites de la main de Bossuet, qui ont rapport à ce qu'il dit ici : « Agir en amis, en rois, non en esclaves, par la charité. C'est elle qui nous fait agir royalement : » *regium mandatum, regalem legem*. Jac., II, 8. (*Note de Deforis.*) — C'était sans doute un court sommaire.

affection libérale, puisqu'il ne demande que notre amour pour le prix de ses travaux et de ses conquêtes.

Second Point.

Quelques [1] louanges que nous donnions aux victorieux, il ne laisse pas d'être véritable que les guerres et les conquêtes produisent toujours beaucoup plus de larmes qu'elles ne font naître de lauriers. Considérez, je vous prie, Fidèles, les César et les Alexandre, et tous ces autres ravageurs de provinces que nous appelons conquérants : Dieu ne les envoie sur la terre que dans sa fureur. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ils ne sont ici-bas que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée. Ont-ils jamais fait une guerre si juste où ils n'aient opprimé une infinité d'innocents? Leurs victoires sont le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins. Ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique. Ha! qu'il n'est pas ainsi de mon prince! C'est un capitaine sauveur, qui sauve les peuples parce qu'il les dompte, et il les dompte en mourant pour eux. Il n'emploie ni le fer ni le feu pour les subjuguer : il combat par bienfaits, par des attraits tout-puissants, par des charmes invincibles. Mais, afin que vous compreniez ma pensée, qui ne tend qu'à l'édification de vos âmes, il faut que je déduise par ordre quelques propositions importantes.

La première proposition, c'est que le Fils de Dieu, surmontant le monde, devait principalement surmonter les cœurs. C'est ce qui nous est prophétisé manifestement dans le psaume où David parle de lui en ces termes: « *Sagittæ Potentis acutæ* [2] : Les flèches du Puissant sont perçantes ; les peuples tomberont à ses pieds ; ses coups donnent tout droit au cœur des ennemis de mon roi. » Par où vous voyez, Chrétiens, que le roi dont parle cette prophétie, c'est-à-dire sans difficulté le Sauveur des âmes, devait principalement subjuguer les

1. Le passage que nous rétablissons ici avait été introduit dans le premier sermon pour la Circoncision. (cf. t. I. p. 265.) Il y avait donc dans l'œuvre actuelle un développement semblable à celui que l'on interpolait dans l'autre. Nous sommes réduits toutefois à le restituer par conjecture.

2. Ps. XLIV. 6.

cœurs. Et la raison en est évidente. Car le Fils de Dieu est venu au monde pour dompter les peuples rebelles qui s'étaient révoltés contre Dieu son Père. Et quand je cherche la rébellion par laquelle nous nous soulevons contre Dieu, je trouve infailliblement qu'elle est dans le cœur. Ce ne sont pas nos bras ni nos mains qui s'élèvent insolemment contre Dieu ; c'est le cœur qui s'enfle au dedans, c'est lui qui murmure, c'est lui qui résiste : « *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* [1] : L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. » L'insensé combat contre Dieu ; et voyant bien qu'il ne le peut détruire en effet, il tâche de le détruire du moins en son cœur. La rébellion est donc dans le cœur. Et c'est pourquoi le même prophète qui a remarqué que c'est là que se nourrit la rébellion, nous apprend aussi que c'est là que portent les coups du victorieux : *In corda inimicorum regis*. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que les peuples que Jésus surmonte tombent dans le cœur. Qu'est-ce à dire, tomber dans le cœur ? « C'est dans le cœur qu'ils s'élevaient contre lui, c'est dans le cœur qu'il les abaisse et les fait tomber : *Ibi se erigebant adversus Christum, ibi cadunt ante Christum* [2]. »

D'où passant plus outre, je dis en second lieu avec le même saint Augustin, que, pour abattre ses ennemis dans le cœur, il fallait qu'il les remplît de son saint amour. C'est alors que les cœurs tombent devant lui, saintement abaissés par la charité : *Populi sub te cadent*, nous dit le Psalmiste. De là vient que notre prophète arme les mains de son conquérant de flèches aiguës, qui signifient les traits perçants par lesquels la charité pénètre les cœurs : *Sagittæ Potentis acutæ*. Et c'est ici, Chrétien, que tu dois apprendre que si Jésus ne te touche au cœur, si tu ne brûles pour lui par un saint amour, tu ne pourras jamais être sa conquête. Car tu ne peux être sa conquête, jusqu'à ce que tu sois blessé par ses armes. Puis donc que les armes de notre prince sont des flèches qui percent les cœurs, tant que tu le sers seulement par crainte, tant que le cœur n'est point blessé

1. Ps. LII. 1.

2. *Enar. in Ps.* XLIV, n. 16.

par le saint amour, tu n'es point la conquête du Sauveur des âmes. Or, pour blesser les cœurs par amour, pour les gagner, pour les conquérir, il fallait que mon prince répandît du sang. Et c'est ce qui achève mon raisonnement et nous découvre le secret de la prophétie ; c'est là que je découvre les charmes par lesquels Jésus subjugue les cœurs [1]...

De là vient que nous lisons dans son Évangile que, pendant le cours de sa vie, il a toujours eu peu de sectateurs ; jusque-là que ses amis rougissaient souvent de se voir rangés sous sa discipline. Mais après qu'il a répandu son sang, tous les peuples peu à peu tombent à ses pieds, jusques aux terres les plus inconnues, jusques aux nations les plus inhumaines, que sa doctrine a civilisées. Rome, après s'être longtemps enivrée du sang de ses généreux combattants, Rome la maîtresse a baissé la tête, et a rendu plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur qu'aux temples de son Romulus. Les empereurs même les plus triomphants sont venus, au temps marqué par la Providence, rendre aussi leurs devoirs ; ils ont élevé l'étendard de Jésus [2] au-dessus des aigles romaines ; ils ont donné la paix à l'Église par toute l'étendue de l'empire.

Où êtes-vous maintenant, ô persécuteurs? Que sont devenus ces peuples farouches qui rugissaient comme des lions contre l'innocent troupeau de Jésus? « Ils ne sont plus, dit saint Augustin ; Jésus les a frappés dans le cœur : Jésus a défait ses ennemis, et il en a fait des amis : les ennemis sont morts, ce sont des amis qui sont en leur place : *Ceciderunt ; ex inimicis amici facti sunt ; inimici mortui sunt, amici vivunt* [3]. » Le sang répandu par amour a changé la haine en amour. O victoire vraiment glorieuse, qui se rend les cœurs tributaires! ô

1. Ici, ou un peu plus haut, nouvelle coupure du premier éditeur ; témoin cette phrase introduite dans le premier sermon aux dépens de celui-ci :

« Mais peut-être vous me direz : Quelle étrange imagination de chercher sa beauté parmi ses souffrances, qui ne lui laissent pas même la figure d'homme ! Que ne la regardez-vous bien plutôt dans sa merveilleuse transfiguration, ou dans sa résurrection glorieuse ? Écoutez et comprenez ma pensée, et vous verrez que cette beauté est incomparable pour nous. Un soldat est couvert de grandes blessures... » (Voy. t. I, p. 267, n. 3.)

2. Var. : la croix de Jésus.

3. S. Aug., *in Ps.* XLIV, n. 16.

noble et magnifique conquête ! ô sang utilement répandu !

Mais finissons enfin ce discours par une dernière considération, par laquelle l'Apôtre nous fera comprendre combien nous sommes acquis au Sauveur des âmes par le sang qu'il a versé pour l'amour de nous. Nous ne sommes pas seulement au prince Jésus comme un peuple qu'il a gagné par amour, mais comme un peuple qu'il a acheté d'un prix infini. Et remarquez *qu'il ne nous a pas achetés*, comme dit saint Pierre [1], *ni par or, ni par argent, ni par des richesses mortelles ;* car, étant maître de l'univers, tout cela ne lui coûtait rien ; mais parce qu'il nous voulait beaucoup acheter, il a voulu qu'il lui en coûtât. Et afin que nous entendions jusqu'à quel point nous lui sommes chers, il a donné son sang d'un prix infini. Entrons profondément en cette pensée.

Tout achat consiste en échange. Vous me donnez, je vous donne, c'est un échange ; et dans cet échange, Fidèles, ce que je reçois remplit la place de ce que je donne. L'achat n'est point une perte. Je me dessaisis, mais je ne perds pas, parce que ce que je reçois me tient lieu de ce que je donne. Cela est dans le commerce ordinaire. Qu'a donné Jésus pour nous acheter ? Il a donné sa vie, sa chair et son sang. Donc nous lui tenons lieu de sa vie ; nous ne sommes pas moins à lui que son propre corps et que le sang qu'il a donné pour nous acheter ; et c'est pourquoi nous sommes ses membres. Belle et admirable manière d'acquérir les hommes ! Ha ! mes Frères, élevons nos cœurs ; travaillons à nous rendre dignes de l'honneur que nous avons d'être à lui par une sorte d'union si intime. N'ôtons pas à Jésus le prix de son sang. Songeons à ce que dit l'apôtre saint Paul : *Vous n'êtes pas à vous*, nous dit-il ; *car vous avez été payés d'un grand prix* [2]. Consacrons toute notre vie au Sauveur, puisqu'il l'a si bien achetée ; et comme il ne nous achète que pour nous sauver, parce qu'il ne nous possède que comme sauveur, ne rompons pas un marché qui nous est si avantageux.

1. I Petr., I, 18. 2. I Cor., VI, 19. 20.

Considère, ô peuple fidèle, que nous appartenons au Seigneur Jésus par le droit de notre naissance. Étant donc à lui à si juste titre, puisqu'il nous paye encore, puisqu'il nous achète, comprenons que c'est notre amour qu'il veut acheter, parce que notre rébellion le lui a fait perdre. Qui ne vous aimerait, ô Jésus! qui ne vous donnerait un amour que vous exigez avec tant de force, que vous attirez avec tant de grâce, et enfin que vous couronnez avec une telle libéralité? Aimons donc Jésus de toute notre âme, aimons fortement, aimons constamment ; et ayons toujours en notre pensée que l'amour que nous lui rendons est un amour gagné par le sang. C'est pourquoi résolvons-nous, Chrétiens, à aimer Jésus-Christ parmi les souffrances. C'est aimer trop faiblement Jésus-Christ, que de ne souffrir rien pour l'amour de lui. Son amour paraît par son sang ; il ne reconnaît point d'amour qui ne soit marqué de sang tout comme le sien.

Mais quel sang lui donnerons-nous? Irons-nous chercher bien loin des persécuteurs qui répandent notre sang pour l'amour de lui? Non, Fidèles, ce n'est pas là ma pensée ; il n'est pas nécessaire de passer les mers, ni de visiter les peuples barbares. Si nous aimons assez Jésus-Christ, la foi inventive et industrieuse nous fera trouver un martyre au milieu de la paix du christianisme. Quand il nous exerce par les souffrances, si nous l'endurons chrétiennement, notre patience tient lieu de martyre. S'il met la main dans notre sang et dans nos familles, en nous ôtant des parents et des proches que nous chérissons, et que, bien loin de murmurer de ses ordres, nous sachions lui en rendre grâces, c'est notre sang que nous lui donnons. Si nous lui offrons avec patience un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimait justement, c'est notre sang que nous lui donnons. Et puisque nous voyons, dans les saintes Lettres, que l'amour que nous avons des biens corruptibles est appelé tant de fois la chair et le sang ; lorsque nous retranchons cet amour, qui ne peut être arraché que de vive force, de sorte que l'âme se sent comme déchirée par la violence qu'elle souffre, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Quelques philosophes enseignent que c'est la même matière[1] du sang qui fait les sueurs et les larmes. Je ne recherche pas curieusement si cette opinion est la véritable ; mais je sais que, devant le Seigneur Jésus, et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, Chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui, non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour l'amour de Dieu. Faut-il faire quelque établissement pour le bien des pauvres, se présente-t-il quelque occasion d'avancer la gloire de Dieu, d'employer des soins charitables au salut des âmes ; faut-il résister généreusement aux entreprises de l'hérésie, afin qu'étant plus soumise, elle devienne par conséquent plus docile, afin[2] qu'étant plus humble, elle devienne plus disposée à rendre les armes à la vérité : montrons de la vigueur et du zèle. Travaillons constamment pour l'amour de Dieu, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Mais quel sang est plus agréable à Jésus que celui de la pénitence ; ce sang que le regret de nos crimes tire si amoureusement du cœur par les yeux, c'est-à-dire le sang des larmes amères, qui est nommé par saint Augustin[3] le sang de notre âme ; ce sang que nous versons devant Dieu, lorsque, repassant nos ans écoulés dans l'amertume de notre cœur[4], nous pleurons sincèrement nos ingratitudes? C'est ce sang que nous devons au Sauveur. Présentons-le-lui devant ses autels, mêlons-le dans le sang de son sacrifice ; portons-le à ces tribunaux de miséricorde que l'infinie bonté du Sauveur érige dans les églises pour purger nos fautes. Mais, Fidèle, si c'est un sang que tu aies consacré au Seigneur Jésus, prends garde de ne l'ôter point de ses mains. Tu lui ôtes les larmes que tu lui as données, lorsque tu retournes au péché que tu as déjà pleuré plusieurs fois ; car alors tu improuves tes premières larmes, tu condamnes tes

1. *La même matière*, la matière même.

2. Il semble que ces deux membres fassent double emploi. Le manuscrit retrouvé nous révèlera-t-il quelque jour si le premier est la variante, et le second la rédaction définitive ?

3. *Serm.* CCCLI, n. 7.

4. Is., XXXVIII, 15.

déplaisirs, tu te repens de ta pénitence. Ha! Jésus n'improuve pas ce qu'il a fait une fois pour toi : au contraire, il le perpétue tous les jours en quelque façon sur ses saints autels...

Serment de fidélité au roi Jésus prêté au baptême : renouvelons-le devant Dieu [1]...

1. Voyez le sermon de 1653 sur le même mystère (t. I. p. 281).

PREMIER PANÉGYRIQUE DE SAINT JOSEPH,

19 mars 1656.

La reprise de ce discours [1] en 1659, devant Anne d'Autriche, est de beaucoup mieux connue que sa première origine. On a prétendu (Lachat, t. XII, p. 104) que la rédaction primitive avait été destinée aux Feuillants, à Paris, en 1657. M. Floquet, avec plus de raison, ce semble, avait reconnu dans les rimes de Loret [2], l'analyse d'un autre discours, le *Quæsivit sibi Deus.* (*Études sur la vie de Bossuet*, t. I, p. 398 ; t. II, p. 132.) Les deux panégyriques auraient l'un et l'autre été prêchés deux fois.

Reste donc que le *Depositum custodi*, dont le temps *avait effacé les idées* dans la mémoire de son auteur dès 1659, ait été écrit d'abord pour une église de province, avant 1657. Les caractères paléographiques du manuscrit ne s'opposent pas à cette hypothèse, pourvu qu'on ne remonte pas au delà de 1656. On en peut voir une confirmation dans l'appellation *Fidèles*, si fréquente dans ce discours. L'orateur n'y emploie jamais le mot *Messieurs*, que nous rencontrerons à l'époque de Paris. Il dit même : *à ce peuple*, ce qui ne conviendrait guère, on l'avouera, à son auditoire des Feuillants, où se trouvera le cardinal Barberini, légat du Pape, « et plus de vingt-et-deux prélats », venus dans la capitale pour une assemblée du clergé, et qui, dit Loret [3],

De l'ouïr n'étaient jamais las.

Les éditeurs, d'après leur méthode de fusion des rédactions successives, ne donnent ni le vrai discours de 1656, ni celui de 1659 ; mais une sorte de résultante [4]. Nous imprimons ici la plus ancienne sous sa forme primitive. Les additions plus récentes viendront à leur date (1659).

Depositum custodi.
Gardez le dépôt.
(I Tim., VI, [20].)

C'est une opinion reçue et un sentiment commun parmi tous les hommes, que le dépôt a quelque chose

1. Ms. de la collection Floquet, passé dans celle de M. H. de Rothschild.
2. *Muse historique*, lettre du 24 mars 1657.
3. *Ibid.*
4. Des deux avant-propos, ils en ont fait un seul. (Voyez l'*Histoire critique de la Prédication de Bossuet*, p. 57.) On a ainsi deux invocations pour une, à l'*Ave Maria*.

de saint, et que nous le devons conserver à celui qui nous le confie, non seulement par fidélité, mais encore par une espèce de religion. Aussi, apprenons-nous du grand saint Ambroise, au second livre de ses Offices [1], que c'était une pieuse coutume établie parmi les fidèles, d'apporter aux évêques et à leur clergé ce qu'ils voulaient garder avec plus de soin, pour le mettre auprès des autels ; par une sainte persuasion qu'ils avaient, qu'ils ne pouvaient mieux placer leurs trésors [2] qu'où Dieu même confie [3] les siens, c'est-à-dire ses sacrés mystères. Cette coutume était passée en l'Église [4] par l'exemple de la Synagogue ancienne. Nous lisons dans l'Histoire sainte que le temple auguste de Jérusalem était le lieu de dépôt des Juifs ; et nous apprenons des auteurs profanes [5], que les païens faisaient cet honneur à leurs fausses divinités de mettre leurs dépôts dans leurs temples, et de les confier à leurs prêtres : comme si la nature nous enseignait que l'obligation du dépôt ayant quelque chose de religieux, ils ne pouvaient être mieux placés [6] que dans les lieux où l'on révère la Divinité, et entre les mains de ceux que la religion consacre.

Mais s'il y eut jamais un dépôt qui méritât d'être appelé saint, et d'être ensuite gardé saintement, c'est celui dont je dois parler, et que la providence du Père éternel commet à la foi du juste Joseph : si bien que sa maison me paraît un temple, puisqu'un Dieu y daigne habiter et s'y est mis lui-même en dépôt ; et Joseph a dû être consacré pour garder ce sacré trésor. En effet il l'a été, Chrétiens : son corps l'a été par la continence, et son âme par tous les dons de la grâce [7]. O Marie, vous avez vu les effets de la grâce qui l'a rempli, et j'ai besoin de votre secours pour les faire entendre à ce peuple. Quand est-ce qu'on peut espérer de vous des intercessions plus puissantes qu'où il s'agit du pudique époux que le Père vous a choisi pour conserver cette [8]

1. Cap. XXIX.
2. Var. : dépôts.
3. Var. : dépose.
4. Édit. : s'était introduite dans l'Église.
5. Herodian., *Histor.*, lib. I.
6. Édit. : il ne pouvait être mieux placé.
7. Les éditeurs intercalent ici l'allocution à la Reine, nouvel exorde composé en 1659 pour remplacer le premier, et non pour l'allonger démesurément.
8. Var. : votre (?)

pureté qui vous est si chère et si précieuse? Nous recourons donc à vous, ô Marie, en vous saluant avec l'ange, et disant : [*Ave, gratia plena.*]

Dans le dessein que je me propose d'appuyer les louanges de saint Joseph, non point sur des conjectures douteuses, mais sur une doctrine solide tirée des Écritures divines et des Pères, leurs interprètes fidèles, je ne puis rien faire de plus convenable à la solennité de cette journée, que de vous représenter ce grand saint comme un homme que Dieu choisit parmi tous les autres, pour lui mettre en main son trésor et le rendre ici-bas son dépositaire. Je prétends vous faire voir aujourd'hui que, comme rien ne lui convient mieux, il n'est rien aussi qui soit plus illustre ; et que ce beau titre de dépositaire, nous découvrant les conseils de Dieu sur ce bienheureux patriarche, nous montre[1] la source de toutes ses grâces et le fondement assuré de tous ses éloges.

Et premièrement, Chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir combien cette qualité lui est honorable. Car, si le nom de dépositaire emporte une marque d'estime et rend témoignage à la probité ; si, pour[2] confier un dépôt, nous choisissons ceux de nos amis dont la vertu est plus reconnue, dont la fidélité est plus éprouvée, enfin les plus intimes, les plus confidents, quelle est la gloire de saint Joseph, que Dieu fait dépositaire non seulement de la bienheureuse Marie, que sa pureté angélique rend si agréable à ses yeux, mais encore de son propre Fils, qui est l'unique objet de ses complaisances et l'unique espérance de notre salut : de sorte qu'en la personne de Jésus-Christ, saint Joseph est établi le dépositaire du trésor commun de Dieu et des hommes[3].

1. Var. : fait voir.

2. *Première rédaction :* « Si nous apprenons du grand saint Ambroise que c'était une pieuse coutume pratiquée de son temps parmi les fidèles de mettre leurs dépôts dans l'église, entre les mains des ministres des choses sacrées, parce que le monde n'avait rien de plus vénérable. » L'auteur avait d'abord placé ici la citation qui est passée ensuite dans son avant-propos, écrit, à l'ordinaire, après tout le reste. Il a alors marqué ici d'un trait le passage qui faisait double emploi. Rien ne l'empêchera de le rétablir, s'il le juge à propos, en 1659 : le premier exorde sera alors, en effet, tout différent.

3. Var : trésor commun de tout l'univers.

Quelle éloquence peut [1] égaler la grandeur et la majesté de ce titre?

Que s'il est si avantageux [2] à celui dont je dois faire aujourd'hui le panégyrique, il faut que je pénètre [3] un si grand mystère avec le secours de la grâce, et que, recherchant dans les Écritures [4] ce que nous y lisons de Joseph, je fasse voir [5] que tout se rapporte à cette belle qualité de dépositaire. En effet, je trouve dans les Évangiles trois dépôts confiés au juste Joseph [6] par la providence divine ; et j'y trouve aussi trois vertus qui éclatent entre les autres, et qui répondent à ces trois dépôts ; c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre : suivez, s'il vous plaît, attentivement.

[P. 2] Le premier de tous les dépôts qui a été commis [7] à sa foi (j'entends le premier dans l'ordre des temps), c'est la sainte virginité de Marie, qu'il lui doit conserver entière sous le voile sacré de son mariage, et qu'il a toujours saintement gardée, ainsi qu'un dépôt sacré qu'il ne lui était pas permis de toucher. Voilà quel est le premier dépôt. Le second et le plus auguste, c'est la personne de Jésus-Christ, que le Père céleste dépose en ses mains, afin qu'il serve [8] de père à ce saint enfant, qui n'en peut avoir sur la terre. Vous voyez déjà, Chrétiens, deux grands et deux illustres dépôts confiés aux soins de Joseph ; mais j'en remarque encore un troisième, que vous trouverez admirable, si je puis vous l'expliquer [9] clairement. Pour l'entendre, il faut remarquer que le secret est comme un dépôt. C'est violer la sainteté du dépôt, que de trahir le secret d'un ami ; et nous apprenons par les lois que, si vous divulguez le secret du testament que je vous confie, je puis ensuite agir contre vous comme ayant manqué au dépôt : *Depositi actione tecum agi posse* [10], comme parlent les jurisconsultes. Et la raison en est évidente, parce que le secret est comme un dépôt. Par où vous pouvez

1. Var. : pourrait.
2. Var. : S'il est donc si glorieux. — Que si donc, Fidèles, ce titre est si glorieux. — Les éditeurs ont mêlé le texte et les variantes.
3. Var. : que nous entrions plus profondément dans un mystère si admirable.
4. Édit. : nos Écritures. — Var. : les Évangiles.
5. Var. : nous montrions.
6. Var. : au grand saint Joseph.
7. Var. : qui lui a été confié.
8. Var. : pour servir.
9. Var. : vous le faire entendre.
10. *Corp. Jur. civ.*, Dig. XVI. 3.

comprendre aisément que Joseph est dépositaire du Père éternel, parce qu'il lui a dit son secret. Quel secret? Secret admirable, c'est l'Incarnation de son Fils. Car, Fidèles, vous n'ignorez pas (et ce discours vous l'expliquera davantage[1]) que c'était un conseil de Dieu de ne pas montrer Jésus-Christ au monde jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée ; et saint Joseph a été choisi[2], non seulement pour le conserver, mais encore pour le cacher. Aussi lisons-nous dans l'évangéliste[3] qu'il admirait avec Marie tout ce qu'on disait du Sauveur, mais nous ne lisons pas qu'il parlât ; parce que le Père éternel, en lui découvrant le mystère, lui découvre le tout en secret, et sous l'obligation du silence. Et ce secret, c'est un troisième dépôt que le Père ajoute aux deux autres, selon ce que dit le grand saint Bernard, que Dieu a voulu commettre à sa foi le secret le plus sacré de son cœur : *Cui tuto committeret secretissimum et sacratissimum sui cordis arcanum*[4]. Que vous êtes chéri de Dieu, ô incomparable Joseph, puisqu'il vous confie ses trois grands dépôts, la virginité de Marie, la personne de son Fils unique, le secret de tout son mystère !

Mais ne croyez pas, Chrétiens, qu'il soit méconnaissant de ses grâces. Si Dieu[5] l'honore par ces trois dépôts, de sa part il présente à Dieu le [p. 3] sacrifice de trois vertus que je remarque dans l'Évangile[6]. Je ne doute pas que sa vie n'ait été ornée de toutes les autres, mais voici les trois principales que Dieu veut que nous voyions dans son Écriture. La première, c'est sa pureté[7], qui paraît par sa continence dans son mariage. Qui ne voit la pureté de Joseph par cette sainte société de désirs pudiques, et cette admirable correspondance avec la

1. Membre de phrase omis par les éditeurs.

2. 1re rédaction : Les apôtres sont (étaient) des lumières, pour le faire voir (afin de faire voir Jésus-Christ), et saint Joseph un voile pour le couvrir jusqu'à ce que son heure fût arrivée. (Pensée réservée pour le troisième point.)

3. Luc., II, 33.

4. *Super Missus est*, hom. II, n. 16.

5. Var. : si le Ciel.

6. Var. : l'Écriture.

7. Var. : La première, c'est sa pureté, la seconde, sa fidélité, ; la troisième, son humilité, et l'amour de la vie cachée. Qui ne voit la pureté...... ? Combien paraît sa fidélité par... ! Enfin qui ne remarque son humilité... ? — La rédaction de notre texte est postérieure à celle de la note, les additions étant placées en interlignes et les mots : *Enfin qui ne remarque*, ayant été effacés.

virginité de Marie dans leurs noces spirituelles? La seconde, sa fidélité. Combien paraît sa fidélité dans les soins infatigables qu'il a de Jésus, au milieu de tant de traverses qui suivent partout ce divin enfant dès le commencement de sa vie! La troisième, son humilité, en ce que, possédant un si grand trésor par une grâce extraordinaire du Père éternel, bien loin de se vanter de ses dons ou de faire connaître ses avantages, il se cache, autant qu'il peut, aux yeux des mortels[1], jouissant paisiblement avec Dieu du mystère qu'il lui révèle, et des richesses infinies qu'il met en sa garde. Ha! que je découvre ici de grandeurs[2], et que j'y découvre d'instructions importantes! Que je vois de grandeurs dans ces dépôts, que je vois d'exemples dans ces vertus; et que l'explication d'un si beau sujet sera glorieuse à Joseph, et fructueuse à tous les fidèles! Mais, afin de ne rien omettre dans une matière si importante, entrons plus avant au fond du mystère, achevons d'admirer les desseins de Dieu sur l'incomparable Joseph. Après avoir vu les dépôts, après avoir vu les vertus, considérons[3] le rapport des uns et des autres, et faisons le partage de tout ce discours.

Pour garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, quelle vertu est nécessaire à Joseph? Une pureté angélique, qui puisse en quelque sorte répondre à la pureté de sa chaste épouse. Pour conserver le Sauveur Jésus parmi tant de persécutions qui l'attaquent dès son enfance, quelle vertu demanderons-nous? Une fidélité inviolable, qui ne puisse être ébranlée par aucuns périls. Enfin, pour garder le secret qui lui a été confié, quelle vertu y emploiera-t-il, sinon cette humilité admirable qui appréhende les yeux des hommes, qui ne veut pas se montrer au monde, mais qui aime à se cacher avec Jésus-Christ? *Depositum custodi :* O Joseph, gardez le dépôt : gardez la virginité de Marie, et, pour la garder dans le mariage, joignez-y votre pureté; gardez cette vie précieuse, de laquelle dépend le salut des hommes, et employez à la conserver parmi tant de difficultés, la fidélité de vos soins; gardez le secret du

1. Var. : des hommes.
2. Var. : gloire.
3. Var. : voyons.

Père éternel : il veut que son Fils soit caché au monde, servez-lui d'un voile sacré, et enveloppez-vous avec lui dans l'obscurité qui le couvre, par l'amour de la vie cachée. C'est ce que je me propose de vous expliquer avec le secours de la grâce.

[Premier Point.]

[P. 4] Pour [1] comprendre solidement combien Dieu honore le grand saint Joseph, lorsque sa providence dépose en ses mains la virginité de Marie, il importe que nous entendions avant toutes choses combien cette virginité est chérie du ciel, combien elle est utile à la terre ; et ainsi nous jugerons aisément, par la qualité du dépôt, de la dignité du dépositaire. Mettons donc cette vérité dans son jour, et faisons voir par les saintes Lettres combien la virginité était nécessaire pour attirer Jésus-Christ au monde. Vous n'ignorez pas, Chrétiens, que c'était un conseil de la Providence, que, comme Dieu produit son Fils dans l'éternité par une génération virginale, aussi, quand il naîtrait dans le temps, il sortît d'une mère vierge. C'est pourquoi les prophètes avaient annoncé qu'une vierge concevrait un fils [2] ; nos pères ont vécu dans cette espérance, et l'Évangile nous en a fait voir le bienheureux accomplissement. Mais s'il est permis à des hommes de rechercher les causes d'un si grand mystère, il me semble que j'en découvre une très considérable ; et qu'examinant [3] la nature de la sainte virginité selon la doctrine des Pères, j'y remarque une secrète vertu, qui oblige en quelque sorte [4] le Fils de Dieu à venir au monde par son entremise.

En effet, demandons aux anciens docteurs de quelle sorte ils nous définissent la virginité chrétienne. Ils

1. Deforis, Lachat, etc., donnent en note des fragments d'une première rédaction. Elle existe complète à l'ancienne page 3, verso et recto, et, bien qu'elle soit effacée et ne doive pas être admise dans le texte, elle peut être un sujet d'étude intéressant, mais à la condition d'être donnée intégralement. On la trouvera à la fin du sermon.

2. Is., VI. 14.

3. Var. : considérant.

4. Var. : Le Père éternel à nous donner *son* Fils par *son* entremise. — L'auteur a voulu faire disparaître cette équivoque de l'adjectif possessif.

nous répondront d'un commun accord que c'est une imitation de la vie des anges; qu'elle met les hommes au-dessus du corps par le mépris de tous ses plaisirs; et qu'elle élève tellement la chair qu'elle l'égale en quelque façon, si nous l'osons dire, à la pureté des esprits. Expliquez-le-nous, ô grand Augustin, et faites-nous entendre en un mot quelle estime vous faites des vierges. Voici une belle parole : « *Habent aliquid jam non carnis in carne* [1]. Ils ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme : *Habent aliquid jam non carnis in carne*. Vous voyez donc que, selon ce Père, la virginité est comme un milieu entre les esprits et les corps, et qu'elle nous fait approcher des natures spirituelles; et de là, il est aisé de comprendre combien cette vertu devait avancer le mystère de l'Incarnation [2]. Car qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation? C'est l'union très étroite de Dieu et de l'homme, de la Divinité avec la chair. *Le Verbe a été fait chair*, dit l'évangéliste [3]; voilà l'union, voilà le mystère. Mais, Fidèles, ne semble-t-il [pas] qu'il y a trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur; et ainsi qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignées? C'est aussi pour cette raison que la sainte virginité se met entre-deux [4], pour les approcher [5] par son entremise. Et de même que la lumière, lorsqu'elle tombe sur les corps opaques, ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse; il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons; mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y [p. 5] trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature, et tient quelque chose de la lumière; ainsi nous pouvons dire, Fidèles, que la divinité du Verbe éternel, voulant s'unir à un corps mortel, demandait la bienheureuse entremise [6] de la sainte

1. *De sancta Virginit.*, cap. XIII.
2. Var. : Combien son entremise était nécessaire au mystere de l'Incarnation.
3. Joan., I, 14.
4. *Entre-deux*, dans l'intervalle.
5. Var. : et les approche.
6. Ce mot est souligné. L'auteur songeait apparemment à le remplacer, comme répété trop fréquemment.

virginité, qui, ayant quelque chose de spirituel, a pu en quelque sorte préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Mais, de peur que vous ne croyiez que je parle ainsi de moi-même, il faut que vous appreniez cette vérité d'un célèbre évêque d'Orient : c'est le grand Grégoire de Nysse, dont je vous rapporte les propres paroles, tirées fidèlement de son texte. « C'est, dit-il, la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes ; c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel ; et étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde, par son entremise[1], des choses si éloignées par nature : *Quæ adeo natura distant, ipsa intercedens sua virtute conciliat, adducitque in concordiam*[2]. »

Peut-on confirmer en termes plus clairs la vérité que je prêche? Et par là, ne voyez-vous pas et la dignité de Marie et celle de Joseph, son fidèle époux? Vous voyez la dignité de Marie en ce que sa virginité bienheureuse a été choisie dès l'éternité pour donner Jésus-Christ au monde ; et vous voyez la dignité de Joseph en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature, a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire. O Joseph, « gardez ce dépôt : *Depositum custodi.* » Gardez chèrement se sacré dépôt de la pureté de Marie. Puisqu'il plaît au Père éternel de garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, elle ne se peut plus conserver sans vous ; et ainsi votre pureté est devenue en quelque sorte nécessaire au monde, par la charge glorieuse qui lui est donnée de garder celle de Marie.

C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature ; je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité, et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde. Mais qui prendrai-je pour mon conducteur dans une entreprise si difficile[3], sinon l'incomparable Augustin, qui

1. Mot souligné.
2. *De Virginit.*, cap. II.
3. La première rédaction effacée montre bien la difficulté qu'éprouvait l'orateur à représenter « la merveille de ce mariage, qui est le triomphe de la pureté... » Avant de trouver si à propos une réminiscence providentielle de saint Augustin, il disait : « Cette matière est très déli-

traite [1] si divinement ce mystère? Écoutez ce savant évêque [2], et suivez exactement sa pensée. Il remarque, avant toutes choses, qu'il y a trois liens dans le mariage. Il y a premièrement le sacré contrat, par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre; il y a secondement l'amour conjugal, par lequel ils se vouent mutuellement un cœur qui n'est plus capable de se partager, et qui ne peut brûler d'autres flammes; il y a enfin les enfants, qui sont un troisième lien, parce que l'amour des parents venant, pour ainsi dire, à se rencontrer dans ces fruits communs de leur mariage, l'amour se lie par un nœud plus ferme.

Saint Augustin trouve ces trois choses dans le mariage de saint Joseph, et il nous montre que tout y concourt à garder la virginité [3]. Il y trouve premièrement le sacré contrat par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre; et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce mariage. Car Marie appartient à Joseph, et Joseph à la divine Marie; si bien que leur mariage est très véritable, parce qu'ils se sont donnés l'un à l'autre. Mais de quelle sorte se sont-ils donnés? Pureté, voici ton triomphe! Ils se donnent réciproquement leur virginité, et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit? De se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Ni l'un ni l'autre n'en peut disposer, et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction, qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le

cate (*var.:* trop délicate), et je sens qu'il est dangereux que je ne blesse sans y penser cette pureté que je prêche, par un soin trop exact de vous la décrire. Mais, ô Dieu de pureté, remplissez tellement mon esprit et celui de mes auditeurs, que mon discours ne donne que des idées chastes, dignes de la très pure Marie et de Joseph, son pudique époux. Appuyé sur cette espérance, j'entrerai en cette matière, et d'abord je remarquerai trois liens dans le mariage... »

1. Var.: explique.

2. *De Genes. ad litt.*, lib. IX, cap. VII, n. 12.

3. *Contra Julian.*, lib. V, cap. XII, n. 46.

nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin [1], que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables en cela même qu'elles sont plus saintes.

Qui pourrait maintenant vous dire quel devait être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés? Car, ô sainte virginité, vos flammes sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus pures et plus dégagées ; et le feu de la convoitise, qui est allumé dans nos corps, ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrassements des esprits que l'amour de la pureté lie ensemble. Je ne chercherai pas des raisonnements pour prouver cette vérité ; mais je l'établirai par un grand miracle que j'ai lu dans saint Grégoire de Tours [2], au premier livre de son Histoire. Le récit vous en sera agréable, et du moins il relâchera vos attentions. Il dit que deux [p. 7] personnes de condition et de la première noblesse d'Auvergne, ayant vécu dans le mariage avec une continence parfaite, passèrent à une vie plus heureuse, et que leurs corps furent inhumés en deux places assez éloignées. Mais il arriva une chose étrange : ils ne purent pas demeurer longtemps dans cette dure séparation, et tout le monde fut étonné qu'on trouva tout à coup leurs tombeaux unis, sans que personne y eût mis la main. Chrétiens, que signifie ce miracle? Ne vous semble-t-il pas que ces chastes morts se plaignent de se voir ainsi éloignés? Ne vous semble-t-il pas qu'ils nous disent (car permettez-moi de les animer et de leur prêter une voix, puisque Dieu leur donne le mouvement) ; ne vous semble-t-il pas qu'ils nous disent : Et pourquoi a-t-on voulu nous séparer [3]? Nous avons été si longtemps ensemble, et nous y avons toujours été comme morts, parce que nous avons éteint tout le sentiment des plaisirs mortels ; et étant accoutumés depuis tant d'années à être ensemble comme des morts, la mort ne nous doit pas désunir. Aussi Dieu permit qu'ils se rapprochèrent, pour nous montrer, par cette merveille, que ce ne sont pas les plus belles flammes que celles où la

1. *De Nupt. et Concup.*, lib. I. n. 12.
2. *Histor. Franc.*, lib. I, n. 42.
3. Var. : pourquoi nous sépare-t-on?

convoitise se mêle ; mais que deux virginités, bien unies par un mariage spirituel, en produisent de bien plus fortes, et qui peuvent, ce semble, se conserver sous [1] les cendres même de la mort. C'est pourquoi Grégoire de Tours, qui nous a décrit cette histoire, ajoute que les peuples de cette contrée appelaient ordinairement ces sépulcres, les sépulcres des deux amants ; comme si ces peuples eussent voulu dire que c'étaient de véritables amants parce qu'ils s'aimaient par l'esprit [2].

Mais où est-ce que cet amour si spirituel s'est jamais trouvé si parfait que dans le mariage de saint Joseph ? C'est là que l'amour était tout céleste, puisque toutes ses flammes et tous ses désirs ne tendaient qu'à conserver la virginité ; et il est aisé de l'entendre. Car dites-nous, ô divin Joseph, qu'est-ce que vous aimez en Marie ? Ha ! sans doute, ce n'était pas la beauté mortelle, mais cette beauté cachée et intérieure, dont la sainte virginité faisait le principal ornement. C'était donc la pureté de Marie qui faisait le chaste objet de ses feux ; et plus il aimait cette pureté, plus il la voulait conserver, premièrement en sa sainte épouse, et secondement en lui-même, par une entière unité de cœur : si bien que son amour conjugal, se détournant du cours ordinaire, se donnait et s'appliquait tout entier à garder la virginité de Marie. O amour divin et spirituel ! Chrétiens, n'admirez-vous pas comme tout concourt dans ce mariage à conserver ce sacré dépôt ? Leurs promesses sont toutes pures, leur amour est tout virginal. Il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable : c'est le fruit sacré de ce mariage, je veux dire le Sauveur Jésus.

Mais il me semble vous voir étonnés, de m'entendre prêcher si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Nous comprenons bien [3], direz-vous, [p. 8] que l'incomparable Joseph est père de Jésus-Christ par ses

1. Var. : dans.

2. Ce récit de Grégoire de Tours a inspiré à Coeffeteau *la Conversion de deux Amans* publiée dans les *Lettres* de Rosset et dans *le Bouquet des plus belles fleurs de l'éloquence* de Puget de La Serre. (Cf. Ch. Urbain, *Nicolas Coeffeteau*, Paris, 1894, in-8, p. 243 et 244, et Guy de Pierrefeu, *les Martyrs de l'épiscopat*, Paris, 1897, in-18).

3. Mot oublié dans l'édition Lachat.

soins; mais nous savons qu'il n'a point de part à sa bienheureuse naissance. Comment donc nous assurez-vous que Jésus est le fruit de ce mariage? Cela peut-être paraît impossible : toutefois, si vous rappelez à votre mémoire tant de vérités importantes que nous avons, ce me semble, si bien établies, j'espère que vous m'accorderez aisément que Jésus, ce bénit enfant, est sorti, en quelque manière, de l'union virginale de ces deux époux. Car, Fidèles, n'avons-nous pas dit que c'est la virginité de Marie qui a attiré Jésus-Christ du ciel? Jésus n'est-il pas cette fleur bénite [1] que la virginité a poussée? n'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité a produit? Oui, certainement, nous dit saint Fulgence, « il est le fruit, il est l'ornement, il est le prix et la récompense de la sainte virginité : *Sanctæ virginitatis fructus, decus et munus* [2]. » C'est à cause de sa pureté que Marie a plu au Père éternel; c'est à cause de sa pureté que le Saint-Esprit se répand sur elle et recherche ses embrassements, pour la remplir d'un germe céleste. Et par conséquent, ne peut-on pas dire que c'est sa pureté qui la rend féconde? Que si c'est sa pureté qui la rend féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a part à ce grand miracle. Car si cette pureté angélique est le bien de la divine Marie, elle est le dépôt du juste Joseph.

Mais je passe encore plus loin, Chrétiens; permettez-moi de quitter mon texte, et d'enchérir sur mes premières pensées, pour vous dire que la pureté de Marie n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste époux. Elle est à lui par son mariage, elle est à lui par les chastes soins par lesquels il l'a conservée. O féconde virginité! si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve; et tous deux la présentent au Père éternel comme un bien gardé par leurs soins communs. Comme donc il a tant de part à la sainte virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte : c'est pourquoi Jésus est son fils, non pas à la vérité par la chair; mais il est son fils par l'esprit, à cause de

1. Var. : sacrée.

2. *Ad Prob.*, Epist. III, n. 6.

l'alliance virginale qui le joint avec sa mère. Et saint Augustin l'a dit en un mot : *Propter quod fidele conjugium, parentes Christi vocari ambo meruerunt*[1]. O mystère de pureté ! ô paternité bienheureuse ! ô lumières incorruptibles, qui brillent de toutes parts dans ce mariage !

Chrétiens, méditons ces choses, appliquons-les-nous à nous-mêmes : tout se fait ici pour l'amour de nous ; tirons donc notre instruction de ce qui s'opère pour notre salut. Voyez combien chaste, combien innocente est la doctrine du christianisme. Jamais ne comprendrons-nous quels nous sommes ? Quelle honte, que nous nous souillions tous les jours par toute sorte d'impuretés, nous qui avons été élevés [p. 9] parmi des mystères si chastes ! Et quand est-ce que nous entendrons quelle est la dignité de nos corps depuis que le Fils de Dieu en a pris un semblable ? *Que la chair* [se] *soit jouée*, dit Tertullien[2], *ou plutôt qu'elle se soit corrompue, avant qu'elle eût été recherchée par son maître ; elle n'était pas digne du don de salut, ni propre à l'office de la sainteté. Elle était encore, en Adam, tyrannisée par ses convoitises, suivant les beautés apparentes et attachant toujours ses yeux à la terre. Elle était impure et souillée, parce qu'elle n'était pas lavée au baptême.* Mais depuis qu'un Dieu, en se faisant homme, n'a pas voulu venir en ce monde si la sainte virginité ne l'y attirait ; depuis que, trouvant au-dessous de lui[3] même la sainteté nuptiale, il a voulu avoir une mère vierge, et qu'il n'a pas cru que Joseph fût digne de prendre le soin de sa vie, s'il ne s'y préparait par la continence ; depuis que, pour laver notre chair, son sang a sanctifié une eau salutaire, où elle peut laisser toutes les ordures de sa première nativité ; nous devons entendre, Fidèles, que, depuis ce temps-là, la chair est tout autre. Ce n'est plus cette chair formée de la boue et engendrée par la convoitise ; c'est une chair refaite et renouvelée par une eau très pure et par l'Esprit-Saint. Donc, mes

1. *De Nupt. et Concup.*, lib. I, *ubi supra.*
2. *De Pudicit.*, n. 6.
3. Édit. : de lui-même. — Le trait d'union fait ici contresens : *même* est adverbe.

Frères, respectons notre corps, qui sont les membres de Jésus-Christ ; gardons-nous de prostituer à l'impureté cette chair que le baptême a fait [1] vierge. *Possédons nos vaisseaux en honneur, et non pas dans ces passions ignominieuses que notre brutalité nous inspire, comme les Gentils qui n'ont pas de Dieu. Car Dieu ne nous appelle pas à l'impureté, mais à la sanctification* [2] en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Honorons par la continence cette sainte virginité qui nous a donné le Sauveur, qui a rendu sa Mère féconde, qui a fait que Joseph a part à cette fécondité bienheureuse, et l'élève, si je l'ose dire, jusqu'à être le père de Jésus-Christ même. Mais, Fidèles, après avoir vu qu'il contribue, en quelque façon, à la naissance de Jésus-Christ en gardant la pureté de sa sainte Mère, voyons maintenant ses soins paternels, et admirons la fidélité par laquelle il conserve ce divin Enfant que le Père céleste lui a confié ; c'est ma seconde partie.

[Second Point.]

Ce n'est pas assez au Père éternel d'avoir confié à Joseph la virginité de Marie : il lui prépare quelque chose de plus relevé ; et, après avoir commis à sa foi cette sainte virginité qui doit donner Jésus-Christ au monde, comme s'il avait dessein d'épuiser sa libéralité infinie en faveur de ce patriarche, il va mettre en ses mains Jésus-Christ lui-même, et il veut le conserver par ses soins. Mais si nous pénétrons le secret, si nous entrons au fond du mystère, c'est là, Fidèles, que nous trouverons quelque chose de si glorieux au juste Joseph que nous ne pourrons jamais assez le comprendre. Car Jésus, ce divin Enfant sur lequel Joseph a toujours les yeux, et qui fait l'aimable sujet de ses saintes inquiétudes, est né sur la terre comme un orphelin, et il n'a point de père en ce monde. C'est pourquoi saint Paul dit qu'il est sans père : *Sine patre* [3]. Il est vrai qu'il en [4] a un dans le ciel ; mais, à voir comme il l'aban-

1. Le participe ne variait pas dans ces locutions.
2. Thess., IV. 4. 5. 7.
3. Hebr., VII. 3.
4. Tout ce qui suit dans le 2e point, ainsi que le commencement du 3e, manque aujourd'hui au manuscrit. Nous suivrons donc for-

donne, il semble que ce père ne le connaît plus. Il s'en plaindra un jour sur la croix, lorsque, l'appelant son Dieu et non pas son Père : *Et pourquoi*, dira-t-il, *m'abandonnez-vous*[1] ? Mais ce qu'il a dit en mourant, il pouvait le dire dès sa naissance, puisque, dès ce premier moment, son Père l'expose aux persécutions et commence à l'abandonner aux injures. Tout ce qu'il fait en faveur de ce Fils unique, pour montrer qu'il ne l'oublie pas, du moins ce qui paraît à nos yeux, c'est de le mettre en la garde d'un homme mortel, qui conduira sa pénible enfance ; et Joseph est choisi pour ce ministère. Que fera ici ce saint homme? Qui pourrait dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné, et comme il s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin? Depuis ce temps-là, Chrétiens, il ne vit plus que pour Jésus-Christ, il n'a plus de soin que pour lui ; il prend lui-même pour ce Dieu [2] un cœur et des entrailles de père ; et ce qu'il n'est pas par nature, il le devient par affection.

Mais afin que vous soyez convaincus de la vérité d'un si grand mystère, et si glorieux à Joseph, il faut vous le montrer par les Écritures, et pour cela vous exposer une belle réflexion de saint Chrysostome. Il remarque dans l'Évangile que partout Joseph y paraît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnaient alors ; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'Enfant, et c'est à lui qu'il annonce le retour. Jésus le révère et lui obéit : c'est lui qui dirige toute sa conduite, comme en ayant le soin principal ; et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela? dit saint Chrysostome ; en voici la raison véritable. C'est, dit-il [3], que c'était un conseil de Dieu, de donner au grand saint Joseph « tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité : Ὅπερ ἐστὶ πατρὸς ἴδιον, οὐ λυμαινόμενον τὸ τῆς παρθενίας ἀξίωμα, τοῦτό σοι δίδωμι. »

Je ne sais si je comprends bien toute la force de cette pensée ; mais voici, si je ne me trompe, ce que veut

cément le premier éditeur, en tenant compte toutefois de quelques corrections proposées par l'abbé Vaillant.

1. Matth., XXVII, 46.
2. Var. : pour ce saint Enfant.
3. *In Matth.*, hom. IV, n. 6

dire ce grand évêque. Et premièrement supposons pour certain que c'est la sainte virginité qui empêche que le Fils de Dieu, en se faisant homme, ne choisisse un père mortel. En effet, Jésus-Christ venant sur la terre pour se rendre semblable aux hommes, comme il voulait bien avoir une mère, il ne devait pas refuser, ce semble, d'avoir un père tout ainsi que nous, et de s'unir encore à notre nature par le nœud de cette alliance ; mais la sainte virginité s'y est opposée, parce que les prophètes lui avaient promis qu'un jour le Sauveur la rendrait féconde ; et puisqu'il devait naître d'une Vierge mère, il ne pouvait avoir de père que Dieu. C'est par conséquent la virginité qui empêche la paternité de Joseph. Mais peut-elle l'empêcher jusqu'à ce point que Joseph n'y ait plus de part, et qu'il n'ait aucune qualité de père? Nullement, dit saint Chrysostome ; car la sainte virginité ne s'oppose qu'aux qualités qui la blessent ; et qui ne sait qu'il y en a, dans le nom de père, qui ne choquent pas la pudeur et qu'elle peut avouer pour siennes? Ces soins, cette tendresse, cette affection, cela blesse-t-il la virginité? Voyez donc le secret de Dieu, et l'accommodement qu'il invente dans ce différend mémorable entre la paternité de Joseph et la pureté virginale. Il partage la paternité, et il veut que la virginité fasse le partage. Sainte pureté, lui dit-il, vos droits vous seront conservés. Il y a quelque chose dans le nom de père que la virginité ne peut pas souffrir ; vous ne l'aurez pas, ô Joseph ! Mais « tout ce qui appartient à un père sans que la virginité soit intéressée [1], voilà, dit-il, ce que je vous donne : *Hoc tibi do, quod salva virginitate paternum esse potest.* » Et par conséquent, Chrétiens, Marie ne concevra pas de Joseph, parce que la virginité y serait blessée ; mais Joseph partagera avec Marie ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquelles elle élèvera ce divin Enfant ; et il ressentira pour Jésus cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

Mais peut-être vous demanderez où il prendra ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas? Ces

1. Var. : en soit offensée.

inclinations naturelles peuvent-elles s'acquérir par choix ; et l'art peut-il imiter ce que la nature écrit dans les cœurs ? Si donc saint Joseph n'est pas père, comment aura-t-il un amour de père ? C'est ici qu'il nous faut entendre que la puissance divine agit en cette œuvre. C'est par un effet de sa puissance que saint Joseph a un cœur de père ; et si la nature ne le donne pas, Dieu lui en fait un de sa propre main. Car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations. Pour l'entendre [1], il faut remarquer une belle théologie que le Psalmiste nous a enseignée, lorsqu'il dit que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes : *Qui finxit singillatim corda eorum* [2]. Ne vous persuadez pas, Chrétiens, que David regarde le cœur comme un simple organe du corps [3], que Dieu forme par sa puissance comme toutes les autres parties qui composent l'homme [4]. Il veut dire quelque chose de singulier : il considère le cœur en ce lieu comme principe de l'inclination ; et il le regarde dans les mains de Dieu comme une terre molle et humide, qui cède et qui obéit aux mains du potier, et reçoit de lui sa figure. C'est ainsi, nous dit le Psalmiste, que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes.

Qu'est-ce à dire : en particulier ? Il fait un cœur de chair dans les uns, quand il les amollit par la charité ; un cœur endurci dans les autres, lorsque, retirant ses lumières par une juste punition de leurs crimes, il les abandonne au sens réprouvé. Ne fait-il pas dans tous les fidèles, non un cœur d'esclave, mais un cœur d'enfant, quand il envoie en eux l'Esprit de son Fils ? Les apôtres tremblaient au moindre péril ; mais Dieu leur fait un cœur tout nouveau, et leur courage devient invincible. Quels étaient les sentiments de Saül pendant qu'il paissait ses troupeaux ? Ils étaient sans doute bas et populaires. Mais Dieu, en le mettant sur le trône, lui change le cœur par son onction : *Immutavit Dominus cor Saül* [5] ;

1. Var. : et dont le Psalmiste a dit ce beau mot, avec une merveilleuse énergie, « qu'il forme en particulier tous les cœurs des hommes ; *Qui finxit singillatim corda eorum.* » Entendons le sens de cette parole.

2. Ps. XXXII, 15.

3. Var. : instrument de la vie.

4. Var. : les autres parties de nos corps.

5. I Reg., X, 9.

et il reconnaît incontinent qu'il est roi. D'autre part, les Israélites considéraient ce nouveau monarque comme un homme de la lie du peuple ; mais la main de Dieu leur touchant le cœur, *quorum tetigerat Deus corda* [1], aussitôt ils le voient plus grand, et ils se sentent émus, en le regardant, de cette crainte respectueuse que l'on a pour ses souverains : c'est que Dieu faisait en eux un cœur de sujets.

C'est donc, Fidèles, cette même main qui forme en particulier tous les cœurs des hommes, qui fait un cœur de père en Joseph et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur? C'est que le vrai père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son Fils unique, a fait en quelque sorte couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils : c'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père ; si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel formé tout à coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle ; et il ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour son maître.

Et après cela, Chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous explique la fidélité de Joseph à garder ce sacré dépôt? Peut-il manquer de fidélité à celui qu'il reconnaît pour son fils unique? de sorte qu'il ne serait pas nécessaire que je vous parlasse de cette vertu, s'il n'était important pour votre instruction que vous ne perdiez pas un si bel exemple. Car c'est ainsi qu'il nous faut apprendre, par les traverses continuelles qui ont exercé saint Joseph depuis que Jésus-Christ est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que, pour être fidèle à sa grâce, il faut se préparer à souffrir. Oui certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Joseph et Marie étaient

1. *Ibid.*, 26. — Édit. : *Deus tetigit*...

pauvres ; mais ils n'avaient pas encore été sans maison, ils avaient un lieu pour se retirer[1]. Aussitôt que cet enfant vient au monde, on ne trouve point[2] de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce, sinon celui dont il est écrit[3] que, *venant en son propre bien, il n'y a pas été reçu par les siens*, et *qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer sa tête*[4]? Mais n'est-ce pas assez de leur indigence? pourquoi leur attire-t-il des persécutions? Ils vivent ensemble dans leur ménage, pauvrement, mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur patience et par leur travail assidu. Mais Jésus ne leur permet pas ce repos : il ne vient au monde que pour les troubler, et il attire tous les malheurs avec lui. Hérode ne peut souffrir que cet enfant vive : la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher à la jalousie[5] de ce tyran. Le ciel lui-même trahit le secret : il découvre Jésus-Christ par une étoile ; et il semble qu'il ne lui amène de loin des adorateurs, que pour lui susciter dans son pays propre un persécuteur impitoyable.

Que fera ici saint Joseph? Représentez-vous, Chrétiens, ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui n'a point d'autre héritage que ses mains, ni d'autre fonds que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail[6]. Il est contraint d'aller en Égypte et de souffrir un exil fâcheux ; et cela pour quelle raison? Parce qu'il a Jésus-Christ avec lui. Cependant, croyez-vous, Fidèles, qu'il se plaigne de cet enfant incommode, qui le tire de sa patrie, et qui lui est donné pour le tourmenter? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause de son déplaisir[7], c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même? Mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgrâces? Non, Fidèles, il ne l'attend pas ; partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devait souffrir ce cher Fils : il en voit déjà le commen-

1. Var. : mais au moins avaient-ils leur maison, en laquelle ils se mettaient à couvert.
2. Var. : il n'y a plus.
3. Joan., I, 11.
4. Matth., VIII, 20.
5. Var. : à la rage.
6. Var. : qui se voit tous les jours au bout de son fonds.
7. Var. : de ses douleurs.

cement, et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés.

Est-ce assez pour éprouver sa fidélité? Chrétiens, ne le croyez pas; voici encore une plus étrange épreuve. Si c'est peu des hommes pour le tourmenter, Jésus devient lui-même son persécuteur : il s'échappe adroitement de ses mains, il se dérobe à sa vigilance, et il demeure trois jours perdu. Qu'avez-vous fait, fidèle Joseph? Qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié? Ha! qui pourrait ici raconter ses plaintes? Si vous n'avez pas encore entendu la paternité de Joseph, voyez ses larmes, voyez ses douleurs, et reconnaissez qu'il est père. Ses regrets le font bien connaître, et Marie a raison de dire, à cette rencontre : « *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te*[1] : Votre père et moi vous cherchions avec une extrême douleur. » O mon Fils! dit-elle au Sauveur, je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance. Il s'agit de soins et d'inquiétudes, et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a des inquiétudes vraiment paternelles : *Ego et pater tuus;* je le joins avec moi par la société des douleurs.

Voyez, Fidèles, par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité, et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, cet enfant ne veut pas être avec vous; sa pauvreté a honte de votre luxe, et sa chair destinée à tant de supplices ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère. Je vous laisse à méditer ces vérités saintes, car, pour moi, je ne puis vous dire tout ce que je pense sur ce beau sujet. Je me sens appelé ailleurs, et il faut que je considère le secret du Père éternel, confié à l'humilité de Joseph : il faut que nous voyions Jésus-Christ caché, et Joseph caché avec lui, et que nous nous excitions par ce bel exemple à l'amour de la vie cachée.

1. Luc., II, 48.

[Troisième Point.]

Que dirai-je ici, Chrétiens, de cet homme caché avec Jésus-Christ? Où trouverai-je des lumières assez pénétrantes pour percer les obscurités qui enveloppent la vie de Joseph? Et quelle entreprise est la mienne, de vouloir exposer au jour ce que l'Écriture a couvert d'un silence mystérieux? Si c'est un conseil du Père éternel que son Fils soit caché au monde et que Joseph le soit avec lui, adorons les secrets de sa providence sans nous mêler de les rechercher; et que la vie cachée de Joseph soit l'objet de notre vénération, et non pas la matière de nos discours. Toutefois il en faut parler, puisque je sais bien que je l'ai promis; et il sera utile au salut des âmes de méditer un si beau sujet, puisque, si je n'ai rien à dire autre chose, je dirai du moins, Chrétiens, que Joseph a eu cet honneur d'être tous les jours avec Jésus-Christ, qu'il a eu avec Marie la plus grande part à ses grâces; que néanmoins Joseph a été caché, que sa vie, que ses actions, que ses vertus étaient inconnues. Peut-être apprendrons-nous, d'un si bel exemple, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, qu'on peut avoir la vraie gloire sans le secours de la renommée, par le seul témoignage de sa conscience: *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ* [1]; et cette pensée nous incitera à mépriser la gloire du monde; c'est la fin que je me propose.

Mais, pour entendre solidement la grandeur et la dignité de la vie cachée de Joseph, remontons jusqu'au principe; et admirons, avant toutes choses, la variété infinie des conseils de la Providence dans les vocations différentes. Entre toutes les vocations, j'en remarque deux, dans les Écritures, qui semblent directement opposées: la première, celle des apôtres; la seconde, celle de Joseph. Jésus est révélé aux apôtres, Jésus est révélé à Joseph, mais avec des conditions bien contraires. Il est révélé aux apôtres pour l'annoncer par tout l'univers; il est révélé à Joseph pour le taire et pour le cacher. Les apôtres sont des lumières pour faire voir

1. II Cor., I, 12.

Jésus-Christ au monde; Joseph est un voile pour le couvrir : et, sous ce voile mystérieux, on nous cache la virginité de Marie et la grandeur du Sauveur des âmes. Aussi nous lisons dans les Écritures que, lorsqu'on le voulait mépriser : *N'est-ce pas là*, disait-on, *le fils de Joseph* [1] ? Si bien que Jésus entre les mains des apôtres, c'est une parole qu'il faut prêcher : « *Loquimini... omnia verba vitæ hujus* [2] ; Prêchez la parole de cet Évangile [3] ; » et Jésus entre les mains de Joseph, c'est une parole cachée : *Verbum absconditum* [4], et il n'est pas permis de la découvrir. En effet, voyez-en la suite. Les divins apôtres prêchent si hautement l'Évangile, que le bruit de leur prédication retentit jusqu'au ciel [5] : et saint Paul a bien osé dire que les conseils de la sagesse divine sont venus à la connaissance des célestes puissances *par l'Église*, dit cet apôtre, et par le ministère des prédicateurs, *per Ecclesiam* [6] ; et Joseph, au contraire, entendant parler des merveilles de Jésus-Christ, il écoute, il admire et se tait.

Que veut dire cette différence? Dieu est-il contraire à lui-même dans ces vocations opposées? Non, Fidèles, ne le croyez pas : toute cette diversité tend à enseigner aux enfants de Dieu cette vérité importante, que toute la perfection chrétienne ne consiste qu'à se soumettre. Celui qui glorifie les apôtres par l'honneur de la prédication glorifie aussi saint Joseph par l'humilité du silence ; et par là nous devons apprendre que la gloire des chrétiens n'est pas dans les emplois éclatants, mais à faire ce que Dieu veut. Si tous ne peuvent pas avoir l'honneur de prêcher Jésus-Christ, tous peuvent avoir l'honneur de lui obéir ; et c'est la gloire de saint Joseph, c'est le solide honneur du christianisme. Ne me demandez donc pas, Chrétiens, ce que faisait saint Joseph dans sa vie cachée : il est impossible que je vous l'apprenne, et je ne puis répondre autre chose, sinon ce que dit le divin Psalmiste : « Le juste, dit-il, qu'a-t-il fait : *Justus*

1. Joan., VI, 42.
2. Bossuet disait : *Verbum Evangelii*...
3. Act., V, 20.
4. Luc., XVIII, 34.
5. Var. : la gloire en va jusqu'au ciel.
6. Ephes., III, 10.

autem quid fecit[1]? » Ordinairement la vie des pécheurs fait plus de bruit que celle des justes ; parce que l'intérêt et les passions, c'est ce qui remue tout dans le monde. Les pécheurs, dit David, ont tendu leur arc, ils l'ont lâché contre les justes, ils ont détruit, ils ont renversé ; on ne parle que d'eux dans le monde : *Quoniam quæ perfecisti destruxerunt*[2]. « Mais le juste, ajoute-t-il, qu'a-t-il fait? *Justus autem quid fecit?* » Il veut dire qu'il n'a rien fait. En effet, il n'a rien fait pour les yeux des hommes, parce qu'il a tout fait[3] pour les yeux de Dieu. C'est ainsi que vivait le juste Joseph ; il voyait Jésus-Christ, et il se taisait : il le goûtait, et il n'en parlait point ; il se contentait de Dieu seul, sans partager sa gloire avec les hommes. Il accomplissait sa vocation, parce que, comme les apôtres sont les ministres de Jésus-Christ découvert, Joseph était le ministre et le compagnon de sa vie cachée.

Mais, Chrétiens, pourrons-nous bien dire[4] pourquoi il faut que Jésus se cache, pourquoi cette splendeur éternelle de la face du Père céleste se couvre d'une obscurité volontaire durant l'espace de trente années? Ha! superbe, l'ignores-tu? homme du monde, ne le sais-tu pas? C'est ton orgueil qui en est la cause ; c'est ton vain désir de paraître, c'est ton ambition infinie, et cette complaisance criminelle qui te fait honteusement détourner à un soin pernicieux de plaire aux hommes celui qui doit être employé à plaire à ton Dieu. C'est pour cela que Jésus se cache. Il voit le désordre[5], il voit le ravage que cette passion fait dans

1. Ps. x, 4.
2. *Ibid.*
3. Var. : il a tout réservé.
4. Var. : *(1re rédaction)* : Pourquoi le fait-il, et que veut-il nous enseigner? Ha ! Fidèles, j'entends le mystère. C'est qu'il voit au fond de nos cœurs combien nous sommes tyrannisés par le désir de paraître. C'est le premier vice qui se montre en l'homme, et c'est le dernier qui le quitte. Il éclate dès notre enfance, il corrompt toute notre vie, il nous suit jusqu'à la mort. Combien étouffe-t-il de vertus par cette crainte honteuse de paraître sage? Combien fait-il faire de crimes pour satisfaire l'ambition, etc.? C'est donc le vice le plus dangereux et le plus enraciné dans l'esprit des hommes : et je ne m'étonne pas, mon Sauveur, si vous vous cachez avec ceux que vous aimez le plus sur la terre, c'est-à-dire avec Joseph et Marie, pour nous apprendre par ce grand exemple que le bruit et l'éclat du monde est l'objet de votre mépris, qu'il n'est point de véritable grandeur que d'obéir à Dieu notre Père, en quelque état qu'il nous veuille mettre.
5. Édit. : que ce vice produit, —

les esprits, et qu'elle corrompt[1] toute notre vie, depuis l'enfance jusqu'à la mort : il voit les vertus qu'elle étouffe par cette crainte lâche et honteuse de paraître sage et dévot ; il voit les crimes qu'elle fait commettre, ou pour s'accommoder à la société par une damnable complaisance, ou pour satisfaire l'ambition à laquelle on sacrifie tout dans le monde. Mais, Fidèles, ce n'est pas tout : il voit que ce désir de paraître détruit les vertus les plus éminentes, en leur faisant prendre le change, en substituant la gloire du monde à la place de celle du ciel, en nous faisant faire pour l'amour des hommes ce qu'il faut faire pour l'amour de Dieu. Jésus-Christ voit tous ces malheurs, causés par le désir de paraître, et il se cache, pour nous enseigner à mépriser le bruit et l'éclat du monde. Il ne croit pas que sa croix suffise pour dompter cette passion furieuse ; il choisit, s'il se peut, un état plus bas, et où il est en quelque sorte plus anéanti.

Car enfin je ne craindrai pas de le dire : Mon Sauveur, je vous connais mieux à la croix et dans la honte de votre supplice, que je ne fais dans cette bassesse et dans cette vie inconnue. Quoique votre corps soit tout déchiré, que votre face soit ensanglantée[2], et que, bien loin de paraître Dieu[3], vous n'ayez pas même la figure d'homme[4]; toutefois vous ne m'êtes pas si caché, et je vois, au travers de tant de nuages, quelque rayon de votre grandeur dans cette constante résolution par laquelle vous surmontez les plus grands tourments. Votre douleur a de la dignité, puisqu'elle vous fait trouver un adorateur dans l'un des compagnons de votre supplice. Mais ici, je ne vois rien que de bas ; et dans cet état d'anéantissement, un ancien a raison de dire que vous êtes injurieux à vous-même : *Adultus non gestit agnosci, sed contumeliosus insuper sibi est*[5]. Il est injurieux à lui-même, parce qu'il semble qu'il ne fait rien et qu'il est inutile au monde. Mais il ne refuse pas cette

Nous corrigeons d'après l'abbé Vaillant (*Études sur les sermons de Bossuet*, p. 6).

1. Edit. : quelles racines elle y a jetées, et combien elle corrompt (Vaillant, *ibid.*).

2. Var. : défigurée.

3. Le ms. reprend ici.

4. Var.: à peine vous reste-t-il une forme humaine.

5. Tertull., *de Patient.*, n. 3.

ignominie, il veut bien que cette injure soit ajoutée à toutes les autres qu'il a souffertes, pourvu qu'en se cachant avec Joseph et avec l'heureuse Marie, il nous apprenne, par ce grand exemple, que s'il se produit quelque jour au monde, ce sera par le désir de nous profiter et pour obéir à son Père ; qu'en effet, toute la grandeur consiste à nous conformer aux ordres de Dieu, de quelque sorte qu'il lui plaise disposer de nous ; et enfin que cette obscurité, que nous craignons tant, est si illustre et si glorieuse, qu'elle peut être choisie même par un Dieu. Voilà ce que nous enseigne Jésus-Christ caché avec toute son humble famille, avec Marie [et] Joseph, qu'il associe[1] à l'obscurité de sa vie à cause qu'ils lui sont très chers. Prenons-y donc part[2] avec eux, et cachons-nous avec Jésus-Christ.

Chrétiens, ne savez-vous pas[3] que Jésus-Christ est encore caché ? Il souffre qu'on blasphème tous les jours son nom et qu'on se moque de son Évangile, parce que l'heure de sa grande gloire n'est pas arrivée. Il est caché avec son Père et nous sommes cachés en Dieu avec lui, comme parle le divin Apôtre. Puisque nous sommes cachés avec lui, ce n'est pas en ce lieu d'exil que nous devons rechercher la gloire. Mais quand Jésus se montrera en sa majesté, ce sera alors le temps de paraître : *Cum Christus apparuerit,... tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria*[4]. O Dieu ! qu'il fera beau paraître en ce jour, où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers et devant son Père céleste ! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire ? Que les hommes se taisent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour. Toutefois craignons, Chrétiens, craignons cette terrible parole qu'il a prononcée dans son Évangile : *Vous avez reçu votre récompense*[5] ; vous avez voulu la gloire des hommes : vous l'avez eue ; vous êtes payé ; il

1. Var : avec Marie, avec Joseph, lesquels il associe.

2. Var. : Pratiquons cette leçon importante. Eh ! Fideles, ne voyez-vous pas que Jésus-Christ est encore caché ?

3. La fin du discours était sur une feuille additionnelle, aujourd'hui perdue. Après ces mots : « Chrétiens, ne savez-vous pas », le ms. ne contient actuellement qu'un renvoi, et l'avant-propos, écrit, selon l'usage, après tout le reste.

4. Coloss., III, 4. — Edit. : *et simul apparebimus cum illo ..*

5. Matth., VI, 2.

n'y a plus rien à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes, afin de nous ôter ceux de Dieu ; qui, par une reconnaissance [1] malicieuse, s'offre à récompenser nos vertus, de peur que Dieu ne les récompense ! Malheureux, je ne veux point de ta gloire : ni ton éclat, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. J'attends ma couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jésus paraîtra en sa majesté, c'est alors, c'est alors que je veux paraître.

C'est là, Fidèles, que vous verrez ce que je ne puis vous dire aujourd'hui : vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph ; vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-Christ. Ha ! sans doute, il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde : c'est pourquoi il paraîtra alors, parce qu'il n'a pas paru ; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie ; et sa gloire sera d'autant plus grande qu'elle est réservée pour la vie future.

Aimons donc cette vie cachée où Jésus s'est enveloppé avec Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient ! Celui-là est follement ambitieux, à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas ; et c'est lui faire trop d'injure, que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur [2]. Que si vous êtes dans les grandes charges et dans les emplois importants, si c'est une nécessité que votre vie soit toute publique, méditez du moins sérieusement que vous ferez enfin une mort privée, puisque tous ces honneurs ne vous suivront pas. Que le bruit que les hommes font autour de vous ne vous empêche pas d'écouter les paroles du Fils de Dieu. Il ne dit pas : Heureux ceux qu'on loue ! mais il dit dans son Évangile : *Heureux ceux que l'on maudit pour l'amour de moi* [3] ! Tremblez donc, dans cette gloire qui vous environne, de ce que vous n'êtes pas jugés dignes des opprobres de l'Évangile. Mais, si le monde nous les refuse, Chrétiens, faisons-

1. Var. : justice.
2. Var. : cachons-nous à nous-mêmes le bien que nous faisons : que la gauche ne sache pas ce que fait la droite : mais confessons sincèrement que c'est Dieu qui fait tout en nous.
3. Matth., v. 11.

nous-en à nous-mêmes : reprochons-nous devant Dieu notre ingratitude et nos vanités ridicules ; mettons-nous à nous-mêmes devant notre face toute la honte de notre vie ; soyons du moins obscurs à nos yeux par une humble confession de nos crimes ; et participons comme nous pouvons à la confusion de Jésus, afin de participer à sa gloire [1]. *Amen.*

Première rédaction du 1er point.

« Puisque ce premier point nous doit faire voir que Dieu met entre les mains de Joseph la virginité de Marie ainsi qu'un céleste dépôt, pour entendre solidement combien il l'honore en lui confiant un si grand trésor, il importe que nous concevions (*Var. :* il faut que j'explique. 2e *Var. :* il faut considérer.) avant toutes choses combien cette virginité est chérie du ciel, combien elle est utile à la terre, combien son prix est inestimable ; et ainsi nous jugerons (*Var. :* vous jugerez) aisément par la qualité du don de la dignité du dépositaire. Je pose donc pour fondement de tout ce discours que le monde n'avait rien de plus précieux que la virginité de Marie, dans le temps qu'il plut au Père éternel de la confier à Joseph ; et pour entendre cette vérité, suivez (*Var. :* prenez), s'il vous plaît, ce raisonnement. Il n'est rien de plus précieux que ce qui doit attirer Jésus-Christ au monde. C'est vous, ô virginité de Marie, qui, par les chastes attraits et la lumière céleste de votre pureté admirable, devez aller charmer le Fils du Très-Haut jusque dans le sein de son Père, et qui devez ensuite attirer au monde cet unique Rédempteur des âmes. Et par conséquent, Chrétiens, il n'est rien de plus précieux que la virginité de Marie.

Mais mettons cette vérité dans un plus grand jour, et faisons voir solidement par les saintes Lettres combien la virginité était nécessaire pour la réparation de notre nature. Car c'était un conseil de la Providence que, comme Dieu produit son Fils dans l'éternité par une génération virginale, aussi, quand il naîtrait dans le temps, il fût formé du sang d'une vierge. Jésus devait être tout l'amour des vierges, il devait être le pudique Époux de la sainte virginité, il devait en être la gloire, et il devait aussi en être le fruit et venir au monde par son entremise. C'est pourquoi les Prophètes avaient annoncé qu'une vierge concevrait un fils (Is., VII, 14) ; nos pères ont vécu dans cette espérance ; et l'Évangile nous en a fait voir l'accomplissement. Tel était le conseil de Dieu, que son Fils naquît d'une vierge ; et, s'il est permis à des hommes de rechercher les causes d'un si grand mystère, j'en ai une à vous rapporter, qui fera un des plus grands ornements du panégyrique de saint Joseph, et qui d'ailleurs sera tirée des Écritures divines (*Var. :* j'en ai une à vous rapporter qui ne peut être

1. L'allocution à la Reine, que les éditeurs ajoutent à cette péroraison, est de 1659. Nous la donnerons à cette date.

que très solide, parce que les anciens docteurs l'ont tirée des Écritures divines).

Le mystère de l'Incarnation devait joindre très étroitement la Divinité et la chair : *Le Verbe a été fait chair*, dit l'évangéliste : il n'est point d'union plus étroite. Mais il y a trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet Esprit pur, et il semble qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignées, s'il ne se met auparavant entre eux quelque chose qui les approche ; je veux dire qu'il ne semble pas que la chair puisse aspirer à la gloire de toucher [1] si près la Divinité, si elle n'y est auparavant préparée par quelque excellente disposition, si elle ne reçoit quelque qualité qui l'approche en quelque façon des esprits. Mais qui lui peut donner ce bel avantage, si ce n'est la virginité, qui tient en quelque façon de l'homme et de l'ange, et qui relève cette chair mortelle jusqu'à la pureté des esprits ? Expliquez-le-nous, ô grand Augustin : quelle estime faites-vous des vierges sacrées ? *Elles ont*, dit-il, *en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair*, quelque chose qui est de l'ange plutôt que de l'homme : *Habent aliquid jam non carnis in carne* (*De sanct. Virgin.*, cap. XIII). Voyez que la sainte virginité nous met, pour ainsi dire, entre l'ange et l'homme, et rend la chair en quelque sorte spirituelle.

Appliquons ceci à notre sujet. Il y a une distance infinie (*Var. :* une infinie disproportion) entre Dieu, qui est un esprit, et l'homme engagé dans un corps mortel, et il semble qu'on ne peut unir ces deux choses. Mais la sainte virginité viendra entre-deux pour les approcher. Et de même que la lumière peut bien tomber sur les corps opaques, mais elle ne les peut pas pénétrer, parce que leur obscurité l'en empêche (*Var. :* parce qu'elle y trouve trop d'obscurité ; 2e *var. :* à cause de l'obscurité qu'elle y trouve), au contraire vous diriez qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons; mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature et tient quelque chose de la lumière : ainsi nous pouvons dire, Fidèles, que la divinité du Verbe éternel ne se serait jamais unie à un corps, sans la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui, ayant quelque chose de spirituel, a pu en quelque sorte préparer la chair à être unie à cet Esprit pur.

Mais de peur que vous ne croyiez que je parle ainsi de moi-même, il faut, Fidèles, vous faire entendre un célèbre évêque de l'Orient : c'est le grand Grégoire de Nysse, dont je vous rapporte les propres paroles tirées fidèlement de son texte : « C'est, dit-il, la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes ; c'est elle qui donne des ailes aux hommes pour prendre leur vol du côté du ciel ; et étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde par son entremise des choses si éloignées par nature : *Quæ adeo natura distant, ipsa intercedens sua virtute conciliat, adducitque in concordiam.* »

1. Cette suite se trouve après la p. 9, en deux pages non numérotées et entièrement barrées.

(*De Virgin.*, [cap. 2]) Peut-on confirmer en termes plus clairs la vérité que je prêche? Et de là, je tire cette conséquence. Un Dieu devait venir sur la terre, mais la sainte virginité le devait attirer du ciel ; un Dieu devait prendre une chair humaine, mais cette chair devait être ornée de toute la pureté d'un sang virginal ; un Dieu devait avoir une mère, mais la sainte virginité lui devait purifier cette mère, afin que le Saint-Esprit pût se répandre sur son chaste corps. C'est pourquoi le grand saint Ambroise applique à la pureté de Marie ce passage d'un saint prophète : « *Ascendit Dominus super nubem levem ;* Dieu est monté sur une nuée légère. » [Is., XIX, I]. Quelle est, dit-il, cette nuée légère, sur laquelle Dieu s'est fait porter? C'est la virginité de Marie, qui ne sent point la corruption de la chair ni le poids de ses convoitises. C'est, Fidèles, sur cette nuée que le Dieu Verbe s'est fait porter, quand il a voulu descendre du ciel ; et c'est cette belle nuée qui a plu le Juste : *Nubes pluant Justum.* Et par cette doctrine évangélique nous découvrons d'une même vue et la dignité de Marie et la dignité de Joseph. Nous voyons la dignité de Marie en ce que sa virginité nous a donné le Libérateur ; nous voyons la dignité de Joseph en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature, a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire. Car, puisque c'était un conseil de Dieu de ne pas découvrir aux hommes le miracle de sa grossesse jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée, qui ne voit manifestement que c'était une suite de ce conseil de conserver la virginité de Marie sous le voile du mariage, pour la mettre à couvert de la calomnie durant le temps qu'il plairait à Dieu de cacher un si grand mystère? Et pour exécuter ce dessein de protéger sa virginité par l'honnêteté nuptiale, ne lui fallait-il pas trouver un époux dont la pureté angélique pût en quelque sorte répondre à la sienne, et qui fût digne de vivre avec elle dans une sainte société de désirs tout spirituels? Joseph est choisi par la Providence pour accomplir un si grand mystère ; et ainsi la pureté de ce saint est devenue en quelque sorte nécessaire au monde par la charge qui lui est donnée de conserver celle de Marie.

PREMIER SERMON SUR LA PROVIDENCE.

Prêché à Dijon, en la Sainte-Chapelle,

devant le duc Bernard d'Épernon, gouverneur de Bourgogne,

le IIIe dimanche après Pâques, 7 mai 1656.

C'est à l'érudition de M. Floquet (*Études...*, t. I, p. 379-391) qu'est due la révélation de tous les détails que nous venons d'énoncer. Par suite d'une erreur, qui remontait au premier éditeur, on voulait que ce sermon [1] eût été prononcé devant Condé.

La question de la Providence est introduite dans ce discours sous la forme d'une réponse à une objection des impies. Elle sera reprise en 1662 (10 mars), pour être traitée à fond dans le Carême du Louvre.

Nous changerons peu de chose ici au texte donné par M. Gandar dans son *Choix de sermons*. Nous reproduirons même quelques-unes de ses notes ; quelques-unes seulement : car autre chose est une édition pour les classes, autre chose une édition pour le grand public.

SOMMAIRE [2] : *Mundus gaudebit.* Pourquoi les méchants heureux.

(Avant-propos.) Vanité de la joie. *Risum reputavi errorem.* Tristesse chrétienne. *Tristes eritis. (Ave.)*

(Exorde.) Libertins ne veulent point de Providence (p. 2). Stoïciens, qui disent que le sage est lui-même sa félicité.

Premier point. Quelques gens de bien heureux. — Les vices plus heureux, et pourquoi. — Vertu : sa médiocrité peu agissante (p. 5-6).

Tout est réglé : *ergo a fortiori* l'homme, qui est son image (p. 6). — Il faut regarder par un certain point. Comparaison (p. 7). — Discernement réservé au jugement général. — En attendant, l'arbre mort et l'arbre vivant paraissent égaux durant l'hiver [3]. Comparaison (p. 7). — Attendre la résurrection (p. 7).

Dieu ne précipite pas ses conseils, parce que la précipitation, c'est le propre de la faiblesse, qui dépend des occasions. Tertullien *(Apologet.)*. — La sagesse n'est pas à faire promptement les choses, mais à les faire dans le temps (p. 8).

Biens purs, et biens mêlés : purs, pour le siècle à venir, où se fera la séparation ; mêlés, pour celui-ci, où tout est dans le mélange. *Vini meri plenus mixto* (p. 9).

1. Ms. fr. 12824, f. 119-128, in-f°.
2. A ce sommaire est joint, sur le même f°, celui des *Zizanies* (1652).
3. Bossuet a d'abord écrit : *le printemps*, par distraction. Corrigé plus tard.

Patience de Dieu, prouve la sévérité de son jugement (p. 9-10). — Prospérité des impies est une peine : *Imaginem illorum ad nihilum rediges* (p. 10).

Deuxième point. Trois sources de douleurs. — Toutes médicinales (p. 11-13).

Appétits de malades, ne doivent pas être rassasiés. — Utile de troubler les pécheurs dans leurs plaisirs (p. 13).

Ancre, espérance. Comparaison (p. 13).

Puisque la vertu combat, donc elle sera un jour paisible; parce qu'on ne fait la guerre que pour la paix (p. 13).

Bons, ne sont pas confondus avec les méchants, quoique souffrant mêmes choses. *Vicibus disposita res est* (p. 13-14).

Herbe rampante, oses-tu, durant l'hiver, te comparer à l'arbre fruitier, parce que tu conserves ta verdure (p. 13) ?

Mundus gaudebit, vos autem contristabimini ; sed tristitia vestra vertetur in gaudium.
(Joan., XVI, 20.)

De toutes les passions qui nous troublent, je ne crains point, Fidèles, de vous assurer que la plus pleine d'illusion, c'est la joie, bien qu'elle soit la plus désirée ; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens que lorsqu'il a dit dans l'Ecclésiaste qu'il réputait le ris une erreur, et que la joie était une tromperie : *Risum reputavi errorem* [1]. Et la raison, c'est, si je ne me trompe, que, depuis la désobéissance de l'homme, Dieu a voulu retirer à lui tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre dans l'innocence des commencements : il l'a, dis-je, voulu retirer à lui pour le rendre un jour à ses bienheureux ; et que la petite goutte de joie qui nous est restée d'un si grand débris n'est pas capable de satisfaire une âme dont les désirs ne sont point finis, et qui ne se peut jamais reposer qu'en Dieu. C'est pourquoi nous lisons dans notre évangile que Jésus laisse la joie au monde comme un présent qu'il estime peu : *Mundus gaudebit ;* et que le partage de ses enfants, c'est une salutaire tristesse, qui ne veut point être consolée par les plaisirs que le monde cherche : *vos autem contristabimini.*

1. Eccl., II, 2.

Mais encore que le sujet de mon évangile m'oblige aujourd'hui à vous faire voir la vanité des réjouissances du monde, ne vous persuadez pas, Chrétiens, que je veuille par là tempérer la joie de la belle journée que nous attendons. Je sais bien que Tertullien a dit autrefois que la licence ordinairement épiait le temps des réjouissances publiques, et qu'elle n'en trouvait point qui lui fût plus propre : *Est omnis publicæ lætitiæ luxuria captatrix* [1] ; mais celle que nous verrons bientôt éclater est si raisonnable et si bien fondée, que l'Église même y veut prendre part, qu'elle y mêlera ses actions de grâces, dont cette chapelle royale [2] résonnera toute ; et d'ailleurs il est impossible que cette joie ne soit infiniment juste, venant d'un principe de reconnaissance.

Et certainement, Monseigneur, quelques grands préparatifs que l'on fasse pour recevoir [3] demain Votre Altesse, son entrée n'aura rien de plus magnifique, rien de plus grand ni de plus glorieux que les vœux et la reconnaissance publique de tous les ordres de cette province, que votre haute générosité a comblée de biens et à qui votre main armée [4] a donné la paix, que votre autorité lui conserve [5]. Le plus digne emploi d'un grand prince, c'est de sauver les pays entiers et de montrer, comme Votre Altesse, l'éminence de sa dignité par l'étendue de ses influences. C'est l'effet le plus relevé que puisse produire en vous votre sang illustre, mêlé si souvent dans celui des rois [6]. Toutes ces obligations si universellement répandues, ce sont, Monseigneur, autant de colonnes que vous érigez à votre gloire dans les cœurs des hommes, colonnes augustes et majestueuses, et plus durables que tous les marbres ; oui, plus

1. *De Corona*, n. 13. — Ms. : *lætitiæ publicæ*.

2. La Sainte-Chapelle de Dijon, ducale autrefois, royale depuis la réunion de la Bourgogne à la France (Gandar, *Choix de sermons*).

3. Var. : pour honorer.

4. Var. : votre épée.

5. Allusion aux succès remportés par le duc d'Épernon sur les rebelles, et particulièrement à la réduction du château de Dijon, d'où ils bombardaient la ville (décembre 1650), à celle de Seurre, qui leur servait de quartier général (juin 1653). Voy. Floquet, *Études*..., t. I, p. 383. (Gandar, *Choix de sermons*.)

6. Var. : de tant de races souveraines et couronnées. — Les ducs d'Épernon étaient alliés aux familles royales de France, d'Angleterre, de Hongrie, etc. (Voy. Floquet, *Études*... p. 382.) Condé, lui, était du sang même des rois, et descendait comme eux de saint Louis.

fermes et plus durables que tous les marbres. Autrefois, de pareils bienfaits vous ont dressé de pareilles marques dans cette ville illustre et fameuse que l'Empire nous a rendue et qui a été si longtemps heureuse sous votre conduite [1]. Elles durent et dureront à jamais dans les affections de ces peuples, qu'un si long temps n'a pas altérées. Que de trophées de cette nature s'était élevés en Guyenne votre âme si grande et si bienfaisante! L'envie n'a jamais pu les abattre : elle les a peut-être couverts pour un temps [2]; mais enfin tout le monde a ouvert les yeux, et l'éclat solide de votre vertu a dissipé l'illusion de quelques années. Tant il est vrai, Monseigneur, qu'une puissance si peu limitée et qui ne s'occupe, comme la vôtre, qu'à faire du bien, laisse des impressions immortelles! Mais je ne prétends pas ici prévenir les doctes et éloquentes harangues par lesquelles Votre Altesse sera célébrée. Je dois ma voix au Sauveur des âmes et aux vérités de son Évangile, et il me suffit d'avoir dit ce mot pour me joindre aux acclamations du public et témoigner la part que je prends aux avantages de ma patrie [3]. Écoutons maintenant parler Jésus-Christ, après que, etc. [*Ave*].

[P. 2] Ce que dit Tertullien est très véritable, *que les hommes sont accoutumés, il y a longtemps, à manquer au respect qu'ils doivent à Dieu* et à traiter peu révéremment les choses sacrées. *Semper humana gens male de Deo meruit* [4]. Car, outre que, dès l'origine du monde, l'idolâtrie a divisé son empire et lui a voulu donner des égaux, l'ignorance téméraire et précipitée a gâté, autant qu'elle a pu, l'auguste pureté de son être par les opinions étranges qu'elle en a formées. L'homme a eu l'audace de lui disputer tous les avantages de sa nature, et il me serait aisé de vous faire voir qu'il n'y a aucun de ses attributs qui n'ait été l'objet de quelque

1. Var. : la célèbre ville de Metz, qui a été si longtemps heureuse sous votre conduite. — Bernard d'Épernon avait succédé à son père dans le gouvernement de cette ville.

2. Victime de l'inimitié personnelle du cardinal de Richelieu, et par ses ordres condamné à mort, le duc d'Épernon avait dû se réfugier en Angleterre. Condamné en 1639, il fut réhabilité en 1643.

3. Il ne s'agit pas de la France, mais de Dijon, où Bossuet était né (1627).

4. *Apolog.*, n. 40.

blasphème. Mais de toutes ses perfections infinies, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins, que de se voir continuellement observés par cet œil toujours veillant de la providence divine ; il leur a paru, à ces libertins, que c'était une contrainte importune de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvements, et châtiât nos actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile, qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte, sans retenue [1] et sans discipline.

Telle était la doctrine des épicuriens, laquelle, toute brutale qu'elle est, tâchait de s'appuyer sur des arguments ; et ce qui paraissait le plus vraisemblable, c'est la preuve qu'elle a tirée [2] de la distribution des biens et des maux, telle qu'elle est représentée dans notre évangile : *Le monde se réjouira*, dit le Fils de Dieu ; *et vous, mes disciples, vous serez tristes* [3]. Qu'est-ce à dire ceci, Chrétiens? Le monde, les amateurs des biens périssables ,les ennemis de Dieu seront dans la joie : encore ce désordre est-il supportable ; mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu, vous serez dans l'affliction et dans la tristesse ! C'est ici que le libertinage s'écrie que l'innocence ainsi opprimée rend un témoignage certain contre la providence divine, et fait voir que les affaires humaines vont au hasard et à l'aventure.

[P. 3] Ha ! Fidèles, qu'opposerons-nous à cet exécrable blasphème, et comment défendrons-nous contre les impies les vérités [4] que nous adorons? Écouterons-nous les amis de Job, qui lui soutiennent qu'il est coupable, parce qu'il était affligé, et que sa vertu était fausse, parce qu'elle était exercée? *Quand est-ce que l'on a vu*, disaient-ils, *que* [5] *les gens de bien fussent*

1. Var. : sans règle.
2. Var. : qu'elle avait tirée.
3. Joan., XVI, 20.
4. Var. : l'adorable vérité de notre évangile.
5. Var. : la vertu maltraitée et les gens de bien affligés.

maltraités [1] ? Cela ne se peut, cela ne se peut. Mais au contraire, dit le Fils de Dieu, ceux dont je prédis les afflictions, ce ne sont ni des trompeurs ni des hypocrites ; ce sont mes disciples les plus fidèles, et ce sont ceux dont je propose la vertu au monde, comme l'exemple le plus achevé d'une bonne vie. « Ceux-là, dit Jésus, seront affligés, *vos autem.* » Voilà qui paraît bien étrange, et les amis de Job ne l'ont pu comprendre.

D'autre part, la philosophie ne s'est pas moins embarrassée sur cette difficulté importante. Écoutez comme parlaient certains philosophes que le monde appelait les stoïciens. Ils disaient avec les amis de Job : C'est une erreur de s'imaginer que l'homme de bien puisse être affligé. Mais ils le prenaient d'une autre manière : c'est que le sage, disaient-ils, est invulnérable et inaccessible à toutes sortes de maux : quelque disgrâce qui lui arrive, il ne peut jamais être malheureux, parce qu'il est lui-même sa félicité. C'est le prendre d'un ton bien haut pour des hommes faibles et mortels [2]. Mais, ô maximes vainement pompeuses ! ô insensibilité affectée ! ô fausse et imaginaire sagesse, qui croit être forte parce qu'elle est dure, et généreuse parce qu'elle est enflée ! Que ces principes sont opposés à la modeste simplicité [3] du Sauveur des âmes, qui, considérant dans notre évangile ses fidèles dans l'affliction, confesse qu'ils en seront attristés, *vos autem contristabimini;* et partant leurs douleurs seront effectives.

Plus nous avançons, Chrétiens, plus les difficultés nous paraissent grandes. Mais voulez-vous voir encore [4] en un mot le dernier effort de la philosophie impuissante, afin que, reconnaissant l'inutilité de tous les remèdes humains, nous recourions avec plus de foi à l'Évangile du Sauveur des âmes ? Sénèque a fait un traité exprès pour défendre la cause de la Providence et fortifier le juste souffrant ; où, après avoir épuisé toutes ses sentences pompeuses et tous ses raisonnements magnifiques, enfin il introduit Dieu parlant en ces ter-

1. Job, IV, 7.

2. Ce passage a été souligné, à l'époque de la rédaction du sommaire, c'est-à-dire avant le Carême du Louvre (1662).

3. Var. : à la doctrine modeste.

4. Mot rejeté par Gandar dans la variante : « voyons encore le dernier effort. »

mes au juste et à l'homme de bien affligé : [p. 4] « Que veux-tu que je fasse? dit-il ; je n'ai pu te retirer de ces maux, mais j'ai armé ton courage contre toutes choses : *Quia non poteram vos istis subducere, animos vestros adversus omnia armavi*[1]. » Je n'ai pu : quelle parole à un Dieu ! Est-ce donc une nécessité absolue qu'on ne puisse prendre le parti de la providence divine, sans combattre ouvertement sa toute-puissance? C'est ainsi que réussit la philosophie, quand elle se mêle de faire parler cette majesté souveraine et de pénétrer ses secrets.

Allons, Fidèles, à Jésus-Christ, allons à la véritable sagesse ; écoutons parler notre Dieu dans sa langue naturelle, je veux dire dans les oracles de son Écriture ; cherchons aux innocents affligés des consolations plus solides dans l'évangile de cette journée. Mais, afin de procéder avec ordre, réduisons nos raisonnements à trois chefs tirés des paroles du Sauveur des âmes, que j'ai alléguées pour mon texte. *Le monde*, dit-il, *se réjouira, et vous, ô justes, vous serez tristes ; mais votre tristesse sera changée en joie.* Le monde se réjouira ; mais ce sera certainement d'une joie telle que le monde la peut avoir, trompeuse, inconstante et imaginaire, parce qu'il est écrit que *le monde passe*[2] : *mundus autem gaudebit. Vous, ô justes, vous serez tristes ;* mais c'est votre médecin qui vous parle ainsi, et qui vous prépare cette amertume : et donc[3] elle vous sera salutaire : *Vos autem contristabimini.* Que si peut-être vous vous plaignez qu'il vous laisse sans consolation sur la terre au milieu de tant de misères, voyez qu'en vous donnant cette médecine, il vous présente de l'autre main la douceur d'une espérance assurée, qui vous ôte tout ce mauvais goût et remplit votre âme de plaisirs célestes : « Votre tristesse, dit-il, sera changée en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* »

Par conséquent, ô homme de bien, si, parmi tes afflictions, il t'arrive de jeter les yeux sur la prospérité

1. *De Provid.*, VI. — Ms. : *Quia non potui subducere te istis omnibus..., animum...*

2. I Joan., II, 17.

3. *Et donc* se disait pour *donc*. — Voy. *Remarques sur la Grammaire et le Vocabulaire*, au tome VII.

des méchants, que ton cœur n'en murmure point, parce qu'elle ne mérite pas d'être désirée ; c'est la première vérité de notre évangile. Si cependant les misères croissent, si le fardeau des malheurs s'augmente, ne te laisse pas accabler, et reconnais dans la douleur qui te presse l'opération du médecin qui te guérit, *vos autem contristabimini:* c'est le second point. Enfin, si tes forces se diminuent, soutiens ton courage abattu par l'attente du bien que l'on te propose, qui est une santé éternelle dans la bienheureuse immortalité, *tristitia vestra* [*vertetur in gaudium*] ; c'est par où je finirai ce discours. Et voilà en abrégé, Chrétiens, toute l'économie de cet entretien, et le sujet du saint évangile que l'Église a lu ce matin dans la célébration des divins mystères. Reste que vous vous rendiez attentifs à ces vérités importantes. Laissons tous les discours superflus ; cette matière est essentielle, allons à la substance des choses avec le secours de la grâce.

Premier Point.

[P. 5] Pour entrer d'abord en matière, je commence mon raisonnement par cette proposition infaillible, qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événements des choses humaines, et toutefois qu'il n'est rien aussi où la confusion soit plus apparente.

Qu'il n'y ait rien de mieux ordonné, il m'est aisé de le faire voir par [1] ce raisonnement invincible. Plus les choses touchent de près à la providence et à la sagesse divine, plus la disposition en doit être belle. Or, dans toutes les parties de cet univers, Dieu n'a rien de plus cher que l'homme, qu'il a fait à sa ressemblance ; rien par conséquent n'est mieux ordonné que ce qui touche cette créature chérie et si avantagée par son créateur. Et si nous admirons tous les jours tant d'art, tant de justesse, tant d'économie dans les astres, dans les éléments, dans toutes les natures inanimées, à plus forte raison doit-on dire qu'il y a un ordre admirable dans ce qui regarde les hommes. Il y a donc certainement

1. Var. : c'est ce qu'il m'est aisé de faire voir par...

beaucoup d'ordre ; et toutefois il faut reconnaître qu'il n'y a rien qui paraisse moins[1]. Au contraire, plus nous pénétrons dans la conduite des choses humaines, dans les événements des affaires, plus nous sommes contraints d'avouer qu'il y a beaucoup de désordre. (Eccles., IX.)

Ce serait une insolence inouïe, si nous voulions ici faire le procès à tout ce qu'il y a jamais eu de grand dans le monde. Il y a eu plus d'un David sur le trône ; ce n'est pas pour une fois seulement que la grandeur et la piété se sont jointes : il y a eu des hommes extraordinaires que la vertu a portés au plus grand éclat, et la malice n'est pas si universelle que l'innocence n'ait été souvent couronnée. Mais, Chrétiens, ne nous flattons pas ; avouons, à la honte du genre humain, que les crimes les plus hardis ont été ordinairement plus heureux que les vertus les plus renommées. Et la raison en est évidente : c'est sans doute que la licence est plus entreprenante que la retenue. La fortune veut être prise par force, les affaires veulent être emportées par la violence ; il faut que les passions se remuent, il faut prendre des desseins extrêmes. Que fera ici la vertu avec sa faible et impuissante médiocrité ? je dis : faible et impuissante, dans l'esprit des hommes. Elle est trop sévère et trop composée. C'est pourquoi le divin Psalmiste, après avoir décrit au psaume X le bruit que les pécheurs ont fait dans le monde, il vient ensuite à parler du juste : « Et le juste, dit-il, qu'a-t-il fait ? *Justus autem quid fecit*[2] ? » Il semble, dit-il, qu'il n'agisse pas ; et il n'agit pas, en effet, selon l'opinion des mondains, qui ne connaissent point d'action sans agitation, ni d'affaire sans empressement. Le juste n'ayant donc point d'action, du moins au sentiment des hommes du monde, il ne faut pas s'étonner, Fidèles, si les grands succès ne sont pas pour lui.

Et certes, l'expérience nous apprend assez que ce qui nous meut, ce qui nous excite, ce n'est pas la droite raison [p. 6] : on se contente de l'admirer et de la faire servir de prétexte ; mais l'intérêt, la passion, la ven-

1. Var. : confesser qu'il y a beaucoup de confusion.

2. Ps. X, 4.

geance, c'est ce qui agite[1] puissamment les ressorts de l'âme ; et, en un mot, le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite, pour l'ordinaire, il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. D'ailleurs, les histoires saintes et profanes nous montrent partout de fameux exemples qui font voir les prospérités des impies, c'est-à-dire l'iniquité triomphante[2]. Quelle confusion plus étrange ! David même s'en scandalise ; et il avoue dans le psaume LXXII que sa constance devient chancelante « quand il considère la paix des pécheurs, *pacem peccatorum videns*, » tant ce désordre est épouvantable. Et cependant[3] nous vous avons dit qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événements des choses humaines. Comment[4] démêlerons-nous ces obscurités, et comment accorderons-nous ces contrariétés apparentes ? comment prouverons-nous un tel paradoxe, que l'ordre le plus excellent se doive trouver dans une confusion si visible ?

J'apprends du Sage, dans l'Ecclésiaste[5], que l'unique moyen de sortir de cette épineuse difficulté, c'est de jeter les yeux sur le Jugement. Regardez les choses humaines dans leur propre suite, tout y est confus et mêlé ; mais regardez-les par rapport au jugement dernier et universel : vous y voyez reluire un ordre admirable [p. 7]. Le monde[6] comparé à ces tableaux qui sont, comme un jeu de l'optique, dont la figure est assez étrange[7] ; la première vue ne vous montre qu'une peinture qui n'a que des traits informes et un mélange confus de couleurs ; mais sitôt que celui qui sait le secret vous le fait considérer par le point de vue ou dans un miroir tourné en cylindre qu'il applique sur cette peinture confuse, aussitôt, les lignes se ramassant, cette

1. Var. : remue.
2. Bossuet renonce ici à citer des exemples qui lui venaient à l'esprit : Caïn, Ésaü, Nabuchodonosor, Néron.
3. Var. : toutefois.
4. Var. : Accordons par une doctrine solide ces contrariétés apparentes, [et montrons à l'homme de] bien qu'il ne doit pas envier les prospérités de ce monde qui se réjouit.
5. Eccl., III, 17.
6. Addition interlinéaire : la comparaison n'est qu'indiquée.
7. Bossuet veut parler des *anamorphoses*, qu'on regarde par réflexion dans un miroir courbe, cylindrique ou conique.

confusion se démêle, et vous produit une image bien proportionnée. Il en est ainsi de ce monde : quand je le contemple dans sa propre vue, je n'y aperçois que désordre ; si la foi me le fait regarder par rapport au jugement dernier et universel, en même temps j'y vois reluire un ordre admirable. Mais entrons profondément en cette matière, et éclaircissons par les Écritures la difficulté proposée. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement.

Remarquons avant toutes choses que le jugement dernier et universel est toujours représenté dans les saintes Lettres par un acte de séparation. *On mettra*, dit-on, *les mauvais à part ; on les tirera du milieu des justes* [1] ; et enfin tout l'Évangile parle de la sorte. Et la raison en est évidente, en ce que le discernement est la principale fonction du juge et la qualité nécessaire du jugement ; de sorte que cette grande journée en laquelle le Fils de Dieu descendra du ciel, c'est la journée du discernement général : que si c'est la journée du discernement, où les bons seront séparés d'avec les impies, donc, en attendant ce grand jour, il faut qu'ils demeurent mêlés.

Approche ici, ô toi qui murmure en voyant la prospérité des pécheurs : *Ha ! la terre les devrait engloutir ; ha ! le ciel se devrait éclater en foudre !* Tu ne songes pas au secret de Dieu. S'il punissait ici tous les réprouvés, la peine les discernerait d'avec les bons : or l'heure du discernement n'est pas arrivée, cela est réservé pour le jugement ; ce n'est donc pas encore le temps de punir généralement tous les criminels, parce que ce n'est pas encore celui de les séparer d'avec tous les justes. *Ne vois-tu pas*, dit saint Augustin [2], *que, pendant l'hiver, l'arbre mort et l'arbre vivant paraissent égaux? ils sont tous deux sans fruits et sans feuille*[s]. *Quand est-ce qu'on les pourra discerner? Ce sera lorsque le printemps viendra renouveler la nature, et que cette verdure agréable fera paraître dans toutes les branches la vie que la racine tenait enfermée.* Ainsi ne t'impatiente pas, ô homme de bien ; laisse passer l'hiver de ce siècle,

1. Matth., XIII, 48, 49. 2. *In Ps.* CXLVIII, n. 16.

où toutes choses sont confondues ; contemple ce grand renouvellement de la résurrection générale, qui fera le discernement tout entier, lorsque la gloire de Jésus-Christ reluira visiblement sur les justes. Si cependant ils sont mêlés avec les impies, si l'ivraie croît avec le bon grain, si même elle s'élève au-dessus, c'est-à-dire si l'iniquité semble triomphante, n'imite pas l'ardeur inconsidérée de ceux qui, poussés d'un zèle indiscret, tenteraient d'arracher [1] ces mauvaises herbes : c'est un zèle indiscret et précipité. Aussi le Père de famille ne le permet pas : *Attendez*, dit-il, *la moisson* [2], c'est-à-dire la fin du siècle, où toutes choses seront démêlées ; alors on fera le [p. 8] discernement : et *ce sera le temps de chaque chose*, selon la parole de l'Ecclésiaste [3].

Ces excellents principes sont établis, je ne me contente plus de vous dire que ce que Dieu tarde à punir les crimes, ce qu'il les laisse souvent prospérer, n'a rien de contraire à sa providence ; je passe outre maintenant, et je dis que c'est un effet visible de sa providence. Car la sagesse ne consiste pas à faire les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Cette sagesse profonde de Dieu ne se gouverne pas par les préjugés ni par les fantaisies des enfants des hommes, mais selon l'ordre immuable [4] des temps et des lieux qu'elle a disposé dès l'éternité. « C'est pourquoi, dit Tertullien (voici des paroles précieuses), Dieu ayant remis le jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas le discernement, qui en est une condition nécessaire [5] : *Qui semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem, quæ est conditio judicii, ante sæculi finem. Æqualis est interim super omne humanum genus, et indulgens, et increpans ; communia voluit esse et commoda profanis et incommoda suis* [6]. » Remarquez cette excellente parole : il ne précipite pas le discernement. Précipiter les affaires,

1. Var. : voudraient arracher.
2. Matth., XIII, 30.
3. Eccl., III, 17.
4. Var. : certain..., qu'elle a éternellement, — immuablement disposé.
5. Deforis : « En attendant, il se montre également à tous miséricordieux et sévère, et il a voulu que les étrangers eussent part aux biens, et que les siens eussent aussi part aux maux. » Traduction anticipée de la seconde phrase latine.
6. *Apolog.*, 41.

c'est le propre de la faiblesse, qui[1] est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains moments dont la fuite précipitée cause aussi de la précipitation à ceux qui les cherchent. Mais Dieu, qui est l'arbitre de tous les temps, qui sait que rien ne peut échapper ses mains, il ne précipite pas ses conseils[2] ; jamais il ne prévient le temps résolu, il ne s'impatiente pas : il se rit des prospérités de ses ennemis ; « parce que, dit le Roi-prophète, il sait bien où il les attend : il voit de loin le jour qu'il leur a marqué pour en prendre une rigoureuse vengeance : *Quoniam prospicit quod veniet dies ejus*[3]. » Mais, en attendant ce grand jour, voyez comme il distribue[4] les biens et les maux avec une équité merveilleuse, tirée de la nature même des uns et des autres.

Je distingue deux sortes de biens et de maux. Il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal qui peut tourner en bien par la patience, comme la santé est un bien qui peut dégénérer[5] en mal, en favorisant la débauche ; c'est ce que j'appelle les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, selon l'usage où on les applique. Mais il y a outre cela le bien souverain, qui jamais ne peut être mal, comme la félicité éternelle ; et il y a aussi certains maux extrêmes, qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, comme les supplices des réprouvés. Cette distinction[6] étant supposée, je dis que ces biens et ces maux suprêmes, si je puis parler de la sorte, appartiennent au discernement général, [p. 9] où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies ; et que ces biens et ces maux mêlés se distribuent avec équité dans le mélange des choses présentes.

Car il fallait que la Providence destinât certains biens aux justes, où les méchants n'eussent point de part ; et,

1. Ici, et plus bas, avant « cause », un renvoi. L'auteur, choqué des répétitions, songe à abréger. Mais sa phrase n'est pas faite.
2. Var. : ses ouvrages.
3. Ps. XXXVI, 13.
4. Var. : Mais voyez comme, en attendant cette dernière journée, Dieu distribue.
5. Var. ; être changé.
6. Var. : Cette division.

de même, qu'elle préparât aux méchants des peines, dont les bons ne fussent jamais tourmentés. De là vient ce discernement éternel qui se fera dans le jugement. Et, avant ce temps limité, tout ce qu'il y a de biens et de maux devait être commun aux uns et aux autres, c'est-à-dire à l'impie aussi bien qu'au juste ; parce que les élus et les réprouvés étant en quelque façon confondus durant tout le cours de ce siècle, la justice et la miséricorde divine sont aussi par conséquent tempérées. C'est ce qui fait dire au Prophète que « le calice qui est dans les mains de Dieu est plein de vin pur et de vin mêlé : *Calix in manu Domini* [*vini meri plenus mixto*[1]. »] Ce passage est très remarquable, et nous y voyons bien représentée toute l'économie de la Providence. Il y a premièrement le vin pur, c'est-à-dire la joie céleste, qui n'est altérée par aucun mélange de mal: c'est une joie toute pure, *vini meri*. Il y aussi le mélange ; et c'est ce que ce siècle doit boire, ainsi que nous l'avons expliqué, parce qu'il n'y a que des biens et des maux mêlés, *plenus mixto*. Et enfin il y a la lie, *fæx ejus non est exinanita ;* et c'est ce que boiront les pécheurs, *bibent omnes*[2]. Ces pécheurs surpris dans leurs crimes, ces pécheurs éternellement séparés des justes, ils boiront toute la lie, toute l'amertume de la vengeance divine.

Tremblez, tremblez, pécheurs endurcis, devant la colère[3] qui vous poursuit ! Car si, dans le mélange du siècle présent, où Dieu en s'irritant se modère, où sa justice est toujours mêlée de miséricorde, où il frappe d'un bras qui se retient, nous ne pouvons quelquefois supporter ses coups, où en serez-vous, misérables, si vous êtes un jour contraints de porter le poids intolérable de sa colère, quand elle agira de toutes ses forces et qu'il n'y aura plus aucune douceur qui tempère son amertume? Et vous, admirez, ô enfants de Dieu,

1. Ps. LXXIV, 9.
2. *Ibid.*
3. Bossuet après avoir mis d'abord le mot *vengeance*, l'a biffé pour y substituer le mot *colère*, qu'il a également effacé en écrivant en marge une seconde fois *vengeance*. Enfin il a mis dans l'interligne *colère*. — Cette apostrophe aux pécheurs endurcis est une heureuse addition. Dans une première rédaction effacée, Bossuet passait immédiatement à l'idée suivante : « Cependant admirez, ô enfants de Dieu, comme votre Père céleste dispose tout à votre avantage... »

comme votre Père céleste tourne tout à votre avantage, vous instruisant non seulement par paroles, mais encore par les choses mêmes! Et certes, s'il punissait tous les crimes, s'il n'épargnait aucun criminel, qui ne croirait que toute sa colère serait épuisée dès ce siècle, et qu'il ne réserverait rien au siècle futur? Si donc il les attend, s'il les souffre, sa patience même vous avertit de la sévérité de ses jugements. Et quand il leur permet si souvent de réussir [p. 10] pendant cette vie, quand il souffre que le monde se réjouisse, quand il laisse monter les pécheurs jusques sur les trônes, c'est encore une instruction qu'il vous donne, mais une instruction importante. Si personne ne prospérait que les justes, les hommes, étant ordinairement attachés aux biens, ne serviraient Dieu que pour les prospérités temporelles; et le service que nous lui rendrions, au lieu de nous rendre religieux, nous ferait avares; au lieu de nous faire désirer le ciel, il nous captiverait dans les biens mortels.

Voyez, dit-il, mortels abusés, voyez l'état que je fais des biens après lesquels vous courez avec tant d'ardeur; voyez à quel prix je les mets, et avec quelle facilité je les abandonne à mes ennemis : je dis, à mes ennemis les plus implacables, à ceux auxquels ma juste fureur prépare des torrents de flamme éternelle. Regardez les républiques de Rome et d'Athènes; elles ne connaîtront pas seulement mon nom adorable, elles serviront les idoles; toutefois elles seront florissantes par les lettres, par les conquêtes et par l'abondance, par toute sorte de prospérités temporelles; et le peuple qui me révère sera relégué en Judée, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles. Voyez ce Néron, ce Domitien, ces deux monstres du genre humain, si durs par leur humeur sanguinaire, si efféminés par leurs infâmes délices, qui persécuteront mon Église par toute sorte de cruautés, qui oseront même se bâtir des temples pour braver la Divinité : ils seront les maîtres de l'univers. Dieu leur abandonne l'empire du monde, comme un présent de peu d'importance qu'il met dans les mains de ses ennemis.

Ha ! qu'il est [1] bien vrai, ô Seigneur, que vos pensées ne sont pas les pensées des hommes, et que vos voies ne sont pas nos voies [2] ! O vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit. Ouvrons les yeux à cette lumière ; laissons, laissons réjouir le monde, et ne lui envions pas sa prospérité. Elle passe, et le monde passe ; elle fleurit avec quelque honneur dans la confusion de ce siècle. Viendra le temps du discernement : « Vous la dissiperez, ô Seigneur, comme un songe de ceux qui s'éveillent ; et, pour confondre vos ennemis, vous détruirez leur image en votre cité, *in civitate tua imaginem* [*ipsorum ad nihilum rediges*] [3]. » Qu'est-ce à dire, vous détruirez leur image? C'est à dire vous détruirez leur félicité, qui n'est pas une félicité véritable, mais une ombre fragile de félicité ; vous la briserez ainsi que du verre, et vous la briserez en votre cité, *in civitate tua*, c'est-à-dire devant vos élus, afin que l'arrogance des enfants des hommes demeure éternellement confondue.

Par conséquent, ô juste, ô fidèle, recherche uniquement les biens véritables que Dieu ne donne qu'à ses serviteurs ; apprends à mépriser les biens apparents, qui, bien loin de nous faire heureux, sont souvent un commencement de supplice. Oui, cette félicité des enfants du siècle, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs illicites, que tout leur rit, que tout leur succède [4], cette paix, ce repos que nous admirons, qui, selon l'expression du Prophète, « fait sortir l'iniquité de leur graisse, *prodiit quasi ex adipe* [*iniquitas eorum* »] [5], qui les enfle, qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort : c'est un supplice, c'est une vengeance que Dieu commence d'exercer sur eux. Cette impunité, c'est une peine qui les précipite au sens réprouvé, qui les livre aux désirs de leur cœur, leur amassant ainsi un trésor de haine dans ce jour d'indignation, de vengeance et de fureur éternelle. N'est-ce pas assez pour nous écrier avec l'incomparable Augustin : « *Nihil est infelicius felicitate*

1. Var. : O voies de Dieu bien contraires aux voies des hommes !
2. Is., LV. 8.
3. Ps. LXXII, 20.
4. C'est-à-dire leur réussit.
5. Ps. LXXII, 7.

peccantium, qua pœnalis nutritur impunitas, et mala voluntas velut hostis interior roboratur[1] : Il n'est rien de plus misérable que la félicité des pécheurs, qui entretient une impunité qui tient lieu de peine et fortifie cet ennemi domestique, je veux dire, la volonté déréglée, » en contentant ses mauvais désirs. Mais si nous voyons par là, Chrétiens, que la prospérité peut être une peine, ne pouvons-nous pas faire voir aussi que l'affliction peut être un remède? [p. 11] Ainsi notre première partie ayant montré à l'homme de bien qu'il doit considérer sans envie les enfants du siècle qui se réjouissent, nous lui ferons voir dans le second point qu'il doit tirer de l'utilité des disgrâces que Dieu lui envoie.

[Second Point.]

Donc, Fidèles, pour vous faire voir combien les afflictions sont utiles, connaissons premièrement quelle est leur nature et disons que la cause générale de toutes nos peines, c'est le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons. Or nous pouvons y être troublés en trois différentes manières, qui me semblent être comme les trois sources d'où découlent toutes les misères dont nous nous plaignons[2].

Premièrement, on nous inquiète quand on nous refuse ce que nous aimons ; car il n'est rien de plus misérable que cette soif qui jamais n'est rassasiée, que ces désirs toujours suspendus qui courent éternellement sans rien prendre. On ne peut assez exprimer combien l'âme est travaillée par ce mouvement.

Mais on l'afflige beaucoup davantage quand on la trouble dans la possession du bien qu'elle tient : *parce que*, dit saint Augustin[3], *quand elle possède ce qu'elle aimait, comme les honneurs, les richesses, elle se l'attache à elle-même par la joie qu'elle a de l'avoir; elle se l'incorpore en quelque façon, si je puis parler de la sorte ; cela devient comme une partie de nous-mêmes, et*, pour dire le mot de saint Augustin, *comme un*

1. *Ep.* CXXXVIII. *ad Marcell.*, n. 14. — Ms. : *quasi hostis...*

2. Ces idées reviendront dans le second sermon pour l'Exaltation de la sainte Croix (1659).

3. *De lib. Arbit.*, I, XV, 33.

membre de notre cœur; de sorte que, si on vient à nous l'arracher, aussitôt le cœur en gémit ; il est tout déchiré, tout ensanglanté par la violence qu'il souffre.

La troisième espèce d'affliction, qui est si ordinaire dans la vie humaine, ne nous ôte pas entièrement le bien qui nous plaît ; [p. 12] mais elle nous traverse de tant de côtés, elle nous presse tellement d'ailleurs, qu'elle ne nous permet pas d'en jouir. Vous avez acquis de grands biens, il semble que vous deviez être heureux, mais vos continuelles infirmités vous empêchent de goûter le fruit de votre bonne fortune : est-il rien de plus importun? C'est avoir le verre en main et ne pouvoir boire, bien que vous soyez tourmenté d'une soif ardente, et cela nous cause un chagrin extrême.

Voilà les trois genres d'afflictions qui produisent toutes nos plaintes : n'avoir pas ce que nous aimons ; le perdre après l'avoir possédé ; le posséder sans en goûter la douceur, à cause des empêchements que les autres maux y apportent. Si donc je vous fais voir, Chrétiens, que ces trois choses nous sont salutaires, n'aurai-je pas prouvé manifestement que c'est un effet merveilleux de la bonté paternelle de Dieu sur les justes de vouloir qu'ils soient attristés dans la vie présente, comme Jésus leur prédit dans notre évangile? C'est ce que j'entreprends de montrer avec le secours de la grâce [1].

Et premièrement il nous est utile de n'avoir pas ce que nous aimons ; et c'est en quoi le monde s'abuse, qui, voyant un homme qui a ce qu'il veut, s'écrie, avec un grand applaudissement, qu'il est heureux, qu'il est fortuné. Il a ce qu'il veut : est-il pas heureux? Il est vrai, le monde le dit ; mais l'Évangile de Jésus-Christ s'y oppose : et la raison, c'est que nous sommes malades. Je vous nie, délicats du siècle, que la misère consiste à n'avoir pas ce que vous aimez ; c'est plutôt à n'aimer pas ce qu'il faut ; et de même, la félicité n'est pas tant à posséder ce que vous aimez, qu'à aimer ce qui le doit être [2].

1. Les subdivisions, rares dans les autres époques de la prédication de Bossuet, sont fréquentes, au contraire, vers 1656. Ici, par un curieux entraînement, l'auteur a même ramené une de ces pieuses formules, par lesquelles il se préparait à entrer dans la *confirmation* de ses discours.

2. Peu correct. Entendez : ce qui

Pour entendre solidement cette vérité, remarquez que la félicité, c'est la santé de l'âme. Nulle créature n'est heureuse si elle n'est saine ; et c'est la même chose à l'égard de l'âme, qu'elle soit heureuse et qu'elle soit saine, à cause qu'elle est saine quand elle est dans une bonne constitution, et cela même la rend bienheureuse [1]. Comparez maintenant ces deux choses : n'avoir pas ce que nous aimons, et aimer ce qui ne doit pas être aimé ; et considérez lequel des deux rend l'homme plus véritablement misérable. Direz-vous que c'est n'avoir pas ce que vous aimez? Mais quand vous n'avez pas ce que vous aimez, c'est un empêchement qui vient du dehors. Au contraire, quand vous aimez ce qu'il ne faut pas, c'est un dérèglement au dedans. Le premier, c'est une mauvaise fortune : il se peut faire que l'intérieur n'en soit point troublé ; le second est une maladie qui l'altère et qui le corrompt. Et puisqu'il n'y a point de bonheur sans la santé et le bon état du dedans, il s'ensuit que celui-là est plus malheureux, qui aime sans une juste raison, que celui qui aime sans un bon succès, parce qu'il est plus déréglé, et par conséquent plus malade. Dans les autres maux : Délivrez-moi ; mais où il y a du désordre et ensuite du péché : Ha ! guérissez-moi, s'écrie-t-il ; c'est qu'il y a du dérèglement, et conséquemment de la maladie. D'où il résulte très évidemment que le bonheur ne consiste pas à obtenir ce que l'on désire.

Cela est bon quand on est en bonne santé. On accorde à un homme sain de manger à son appétit ; mais il y a des appétits de malade, qu'il est nécessaire de tenir en bride, et ce serait une opinion bien brutale d'établir la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie. Or, Fidèles, toute notre nature est remplie de ces appétits de malade qui naissent de la faiblesse de notre raison et de la mortalité qui nous environne. N'est-ce pas un appétit de malade que cet amour désordonné des richesses, qui nous fait mépriser les biens éternels? N'est-ce pas un appétit de

doit être aimé. — Ce sermon est écrit avec beaucoup de précipitation. (Cf. Gandar, *Bossuet orateur*, p. 152, en rabattant un peu de la sévérité outrée des critiques.)

1. Gandar : heureuse.

malade, que de courir après les plaisirs et de négliger en nous la partie céleste pour satisfaire la partie mortelle? Et parce qu'il naît en nous une infinité de ces appétits de malades, de là vient que nous lisons dans les saintes Lettres que Dieu se venge souvent de ses ennemis en satisfaisant leurs désirs. Étrange manière de se venger, mais qui de toutes est la plus terrible.

C'est ainsi qu'il traita les Israélites qui murmuraient au désert contre sa bonté. *Qui est-ce*, disait ce peuple brutal, *qui nous donnera de la chair? Nous ne pouvons plus souffrir cette manne*[1]. Dieu les exauça en sa fureur; et leur donnant les viandes qu'ils demandaient, sa colère en même temps s'éleva contre eux. C'est ainsi que, pour punir les plus grands pécheurs, nous apprenons du divin Apôtre[2], qu'il les livre à leurs propres désirs; comme s'il disait : Il les livre entre les mains des bourreaux, ou de leurs plus cruels ennemis. Que s'il est ainsi, Chrétiens, comme l'expérience nous l'apprend assez, que nous nourrissons en nous-mêmes[3] tant de désirs qui nous sont nuisibles et pernicieux, donc c'est un effet de miséricorde, de nous contrarier souvent dans nos appétits, d'appauvrir nos convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent; et le vrai remède de nos maladies, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance. [p. 13] « *Vos autem contristabimini*[4], [pour vous, vous serez dans la tristesse,] » en n'ayant pas ce que vous aimez : c'est la première peine qui nous est utile.

Mais, Fidèle, il ne t'est pas moins salutaire qu'on t'enlève quelquefois ce que tu possèdes. Connaissons-le par expérience. Quand nous possédons les biens temporels, il se fait certains nœuds secrets qui engagent le cœur insensiblement dans l'amour des choses présentes, et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement;

1. Num., XI, 4, 6; Ps., LXXVII, 21, 27, 31.
2. Rom., I, 24.
3. Var. : nous nous nourrissons...
4. Joan., XV, 20.

mais la possession assurée, c'est un repos, c'est comme un sommeil : on s'y endort, on ne le sent pas. C'est ce que dit l'apôtre saint Paul, que ceux qui amassent de grandes richesses [1], « tombent dans les lacets, *incidunt in laqueum* [2]. » C'est que la possession des richesses a des filets invisibles où le cœur se prend insensiblement. Peu à peu il se détache du Créateur par l'amour désordonné de la créature, et à peine s'aperçoit-il de cet attachement vicieux. Mais qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que cette somme est perdue sans ressource par la banqueroute de ce marchand : aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir « combien ces richesses étaient fortement attachées aux fibres de l'âme, et combien il s'écartait de la droite voie par cet attachement excessif [3]. *Quantum* [*hæc*] *amando peccaverint, perdendo senserunt* », dit saint Augustin [4]. Il verra combien ces richesses pouvaient être plus utilement employées ; et qu'enfin il n'a rien sauvé de tous ses grands biens, que ce qu'il a mis en sûreté dans le ciel, l'y faisant passer par les mains des pauvres : il ouvrira les yeux aux biens éternels qu'il commençait déjà d'oublier. Ainsi ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut.

Mais si Dieu laisse à ses serviteurs quelque possession des biens de la terre, ce qu'il peut faire de meilleur pour eux, c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes secrètes sur tous les plaisirs qui les environnent, de ne leur permettre jamais de s'y reposer [5], de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement ; de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise et qu'ils ne le prennent pour la patrie ; de piquer leurs cœurs jusqu'au vif, pour leur faire sentir la misère de ce pèlerinage laborieux et exciter leurs affections endormies à la jouissance des biens véritables. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que

1. Bossuet ajoute entre les lignes : πλουσιάζοντες. Mais le texte grec porte : βουλόμενοι πλουτεῖν. On le voit, sa mémoire ne lui a fourni ni la leçon exacte, ni un véritable synonyme.

2. I Tim., VI, 9.

3. Var. : vicieux.

4. *De Civit. Dei*, lib. I, cap. X. — Ms. : *Quantum amando deliquerint*

5. Passage souligné au manuscrit.

votre santé soit parfaite, *vos autem* [*contristabimini*]. Cette convoitise qui vous rend malade[s] demande nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger; il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens où il [est] dangereux de se plaire trop [1]. Si ces remèdes vous semblent durs, « ils excusent, dit Tertullien, le mal qu'ils vous font, par l'utilité qu'ils vous apportent, *emolumento curationis offensam sui excusant* [2]. »

[Troisième Point.]

Mais admirez la bonté de notre Sauveur, qui, de peur que vous soyez accablés, vous donne de quoi vous mettre au-dessus de tous les malheurs de la vie. Et quel est ce secours qu'il vous donne? C'est une espérance assurée que la joie de l'immortalité bienheureuse suivra de près vos afflictions. Or il n'est rien de plus solide [3] que cette espérance, appuyée sur la parole [4] qui porte le monde, et si évidemment attestée par toute la suite de notre évangile. Attestée, premièrement par la joie du siècle : car si Dieu donne de la joie à ses ennemis, songez à ce qu'il prépare à ses serviteurs; si tel est le contentement des captifs, quelle sera la félicité des enfants? Attestée, en second lieu, par la tristesse des justes : car si tel est le plaisir de Dieu [5], que, durant tout le cours de la vie présente, la vertu soit toujours aux mains avec tant de maux qui l'attaquent; si, d'ailleurs, selon la règle immuable de la véritable sagesse, la guerre se fait pour avoir la paix : donc cette vertu, qu'on met à l'épreuve,

1. On trouve à la suite du discours (f. 128, p. 14) l'addition suivante :

« Il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent : ceux-là, nous les devons supporter : ceux-ci, nous les devons modérer : le premier, par la patience et par le courage; le second, par la tempérance, par la retenue. Et les maux qui nous affligent nous servent à corriger ceux qui flattent, parce que la force de ces derniers est dans le plaisir, et que la pointe du plaisir s'émousse par la souffrance. Le contraire : *Alia quæ per patientiam sustinemus* (Ms. : *ferimus*), *alia quæ per continentiam* (Ms. : *temperantiam*) *refrenamus* (Ms. : *coercemus*). S. Aug., *Contra Julian.*, V, 22.) *In usus* (Ms. : *usum*) *justitiæ peccati pœna conversa est.* » (S. Aug., *de Civit. Dei*, XIII, IV.)

2. *De Pœnit.*, n. 18.

3. Var. : de mieux établi.

4. Var. : sur cette parole.

5. Var. : si c'est une maxime établie.

enfin un jour se verra paisible, et ce Dieu qui la fait combattre lui donnera un jour la paix assurée. Et si nous apprenons de saint Paul[1] que *la souffrance produit l'épreuve*[2] ; si, lorsque le capitaine éprouve un soldat, c'est qu'il lui destine quelque bel emploi, console-toi, ô juste souffrant ! Puisque Dieu t'éprouve par la patience, c'est une marque qu'il veut t'élever, et tu dois mesurer ta grandeur future par la difficulté de l'épreuve. Et c'est pourquoi l'Apôtre ayant dit que la souffrance produit l'épreuve, il ajoute aussitôt que *l'épreuve produit l'espérance*[3].

Mais quelle parole pourrait exprimer quelle est la force de cette espérance ? C'est elle qui nous fait trouver un port assuré parmi toutes les tempêtes de cette vie. C'est pourquoi l'Apôtre l'appelle notre ancre[4] ; et de même que l'ancre empêche que la[5] navire ne soit emportée, et, quoiqu'elle soit au milieu des ondes, elle l'établit sur la terre, lui faisant en quelque sorte rencontrer un port entre[6] les vagues dont elle est battue : ainsi, quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance, qui est l'ancre de notre âme, nous donnera de la consistance, si nous la savons jeter dans le ciel.

Donc, ô justes[7], consolez-vous dans toutes les disgrâces qui vous arrivent ; et quand la terre tremblerait jusqu'aux fondements, quand le ciel se mêlerait[8] avec les enfers, quand toute la nature serait renversée, que votre espérance demeure ferme : le ciel et la terre passeront, mais la parole de celui qui a dit que notre tristesse sera changée en joie sera éternellement immuable ; et quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie. *Le Seigneur sait ceux qui sont à lui*[9] et *son œil veille toujours sur les justes*[10]. Quoiqu'ils soient mêlés avec les impies, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, battus enfin des mêmes tempêtes, Dieu sait bien démêler les siens de

1. Var. : du divin Apôtre.
2. Rom., v, 3.
3. *Ibid.*, 4.
4. Hebr., vi, 19.
5. Bossuet, pour la seconde fois à notre connaissance, fait *navire* du féminin. (Voy. ci-dessus un premier exemple, p. 98.) Ce latinisme est exceptionnel dans ses manuscrits.
6. Var. : parmi.
7. Var. : fidèles.
8. Var. : se confondrait.
9. II Tim., ii, 19.
10. Ps. xxxiii, 16.

cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or et fumer la paille ; *le même mouvement*, dit saint Augustin [1], *fait exhaler la puanteur de la boue et la bonne senteur des parfums ;* et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir : ainsi les mêmes afflictions qui consument les méchants purifient les justes. Que si quelquefois les pécheurs prospèrent, s'ils tâchent quelquefois de faire rougir l'espérance de l'homme de bien par l'ostentation d'un éclat présent, disons-leur avec le grand Augustin [2] : *O herbe rampante, oserais-tu te comparer à [l'arbre* [3]*] fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous le prétexte qu'il perd sa verdure durant cette froide saison, et que tu conserves la tienne? Viendra l'ardeur du grand jugement qui te dessèchera jusqu'à la racine et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés.*

Méditons, méditons, Fidèles, cette grande et terrible vicissitude ; le monde se réjouira, et vous serez tristes, mais votre tristesse tournera en joie, et la joie du monde sera changée en un grincement de dents éternel ! Ha ! si ce changement est inévitable, loin de nous l'amour des plaisirs du monde ! Quand les enfants du siècle nous inviteront à leurs délices, à leurs débauches, à leurs autres joies dissolues, craignons de nous joindre à leur compagnie : l'heure de notre réjouissance n'est pas arrivée. *Pourquoi m'invitent-ils ?* dit Tertullien : *je ne veux point de part à leurs joies, parce qu'ils seront exclus de la mienne* [4]. [p. 14] Il y a une vicissitude de biens et de maux ; on y va par tour : il y a une loi établie, que nous expérimenterons tour à tour les biens et les maux. J'appréhende de me réjouir avec eux, de peur de pleurer un jour avec eux. C'est être trop délicat de vouloir trouver du plaisir partout. Il sied mal à un chrétien de se réjouir, pendant qu'il n'est pas avec Jésus-Christ. Si j'ai quelque affection pour ce divin

1. *De Civit. Dei*, lib. I. cap. VIII.
2. *In Ps.* XLVIII. *Serm.*, II. n. 3, 4.
3. Ms. : à l'herbe. — Distraction. L'écriture est ici serrée, rapide et assez confuse. En pareil cas, on la croirait aisément plus ancienne de quelques années qu'elle n'est en réalité. Mais l'orthographe est bien différente de ce qu'elle était au début de l'époque de Metz.
4. *De Spect.*, n. 28.

Maître, il faut que je le suive en tous lieux ; et avant que me joindre à lui dans l'éternité de sa gloire, il faut que je l'accompagne du moins un moment dans la dureté de sa croix. Ce sont, Fidèles, les sentiments avec lesquels vous devez gagner ce jubilé que je vous annonce. C'est ainsi que vous pourrez obtenir cette paix si ardemment désirée, et qui en est le véritable sujet : car il n'est point d'oraison plus forte que celle qui part d'une chair mortifiée par la pénitence et d'une âme dégoûtée des plaisirs du siècle.

SERMON SUR LA PÉNITENCE.

Prêché à Dijon, le mardi de la Pentecôte, 6 juin 1656.

Les éditeurs ont placé ce sermon [1] à l'entrée du carême. Mais le texte même indique une tout autre pensée chez l'orateur. Le jubilé, dont le sermon qui précède annonçait l'ouverture, a été pieusement célébré, du moins par la majorité des fidèles. « Je veux croire, dit Bossuet, parlant encore à ses compatriotes, qu'il n'y a personne en cette assemblée que la grâce du jubilé, que l'exemple de la dévotion publique et la sainteté de ces derniers jours n'ait invité à la pénitence. » Ces « derniers jours » étaient les fêtes de la Pentecôte ; d'où ces autres paroles : « Je vous considère aujourd'hui comme des hommes renouvelés par le Saint-Esprit. »

Nous avons fait disparaître de l'avant-propos deux interpolations, empruntées à une autre rédaction, que nous avons précédemment restituée au discours dont elle fait partie. (Voy. p. 66.)

Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo ?

Nous, qui sommes morts au péché, comment pourrons-nous désormais y vivre ?

(Rom., VI, 2.)

Je ne puis vous exprimer, Chrétiens, combien est grande aujourd'hui la joie de l'Église. Cette grâce du jubilé, que vous avez si ardemment embrassée, cette piété exemplaire, ce zèle que vous avez témoigné dans la fréquentation des saints sacrements satisfait infiniment cette bonne mère ; et si le père de ce prodigue voulut que toute sa maison fût en joie pour le retour d'un de ses enfants, quels sont les sentiments de l'Église, voyant un si grand nombre des siens ressuscités par la pénitence? Mais cette joie divine et spirituelle ne s'arrête pas sur la terre, elle passe jusqu'au ciel ; et nous apprenons du Sauveur des âmes, que la conversion des hommes pécheurs fait la solennité des saints anges [2].

1. Ms. fr. 12822, f. 3-13.

2. Édit. : des esprits célestes, nos gémissements font leur joie... de la dévotion. Dix lignes interpolées. Cf. p. 66, 67.

Que reste-t-il donc maintenant à faire, sinon de vous dire avec l'Apôtre : *Nous, qui sommes morts au péché, pourrons-nous bien désormais y vivre?* nous, qui avons réjoui le ciel, pourrons-nous après cela réjouir l'enfer, et rendre inutile une pénitence qui a déjà pu porter ses fruits jusques dans la Jérusalem bienheureuse? Comprenez, pécheurs convertis, que vos larmes pénètrent le ciel, puisqu'elles y vont réjouir les anges : voyez combien les pleurs de la pénitence sont fructueux à ceux qui les versent, puisqu'ils le sont même aux intelligences célestes [1]. Et puisque ces sublimes esprits prennent tant de part à notre bonheur, et qu'ils veulent bien se joindre avec nous [2] par une société si étroite ; joignons-nous aussi avec eux, et disons tous ensemble, avec Gabriel, l'un de leurs bienheureux compagnons : *Ave, gratia plena.*

Après que la grâce du saint baptême, nous ayant heureusement délivrés de la damnation du premier Adam, avait si abondamment répandu sur nous [3] les bénédictions du nouveau ; après que cette seconde naissance, qui nous a ressuscités en Notre-Seigneur, avait consacré pour toujours nos corps et nos âmes à une sainte nouveauté de vie, il fallait certainement, Chrétiens, que les hommes, régénérés par une si grande bonté de leur Créateur, honorassent la miséricorde divine en conservant soigneusement ses bienfaits, et gardassent éternellement l'innocence que le Saint-Esprit leur avait rendue. Car, puisque nous apprenons de l'Apôtre que cette eau salutaire et vivifiante qui nous a lavés au baptême, a détruit en nous le corps du péché, « pour nous exempter à jamais de sa servitude : *Ut ultra non serviamus peccato* [4] ; » y avait-il rien de plus nécessaire que de nous maintenir dans la liberté que le sang de Jésus-Christ nous avait acquise? et nous étant rengagés volontairement dans un si honteux esclavage après la sainteté du baptême, aurions-nous pas bien

1. Edit. : Entendons dans notre évangile quelle abondante satisfaction... — Nouvelle interpolation, d'autant plus maladroite que le texte du discours est tiré, non de l'Évangile, mais de saint Paul.

2. Var. : se lier à nous.

3. Var. : avait répandu sur nous si abondamment.

4. Rom., VI, 6.

justement mérité que Dieu punît notre ingratitude par une entière soustraction de ses grâces?

Oui, sans doute, nous méritions, ayant violé le baptême, qu'on ne nous laissât plus aucune ressource ; mais cette bonté, qui n'a point de bornes, a traité plus favorablement la faiblesse humaine : elle a regardé d'un œil de pitié l'extrême fragilité de notre nature, et voyant que notre vie n'était autre chose qu'une continuelle tentation, elle a ouvert la porte de la pénitence, comme un second asile aux pécheurs, et une nouvelle espérance après le naufrage. Et encore que Dieu ait prévu que les hommes toujours ingrats abuseraient de la pénitence comme ils avaient fait du baptême, sa miséricorde ne s'est pas lassée ; Jésus-Christ, qui a voulu que la pénitence nous tînt lieu, en quelque sorte, d'un second baptême, a mis entre ces deux sacrements cette différence notable, que le premier, nous étant donné comme la nativité du fidèle, ne peut être reçu qu'une fois, parce qu'il n'y a qu'une naissance en esprit comme il n'y en a qu'une en la chair ; et qu'au contraire, le sacrement de la pénitence est mis entre les mains de l'Église comme une clef salutaire, par laquelle elle peut ouvrir le ciel aux pécheurs autant de fois qu'ils se convertissent. Je n'excepte rien, dit notre Sauveur : tout ce que vous pardonnerez sur la terre, leur sera remis devant Dieu[1] : pour nous faire voir par cette parole que son Père n'est jamais si inexorable qu'il ne puisse être apaisé par la pénitence. Voilà comme la miséricorde divine ne cesse jamais de bienfaire aux hommes ; mais, comme si notre malice avait entrepris d'abuser de tous ses bienfaits, nous tournons à notre ruine tout ce qu'on nous présente pour notre salut.

Qui ne voit par expérience que c'est la facilité du pardon qui nous endurcit dans le crime? Le remède de la pénitence, qui devait l'arracher jusqu'à la racine, ne sert qu'à le rendre plus audacieux par l'espérance de l'impunité. Les rebelles enfants d'Adam ont cru qu'on leur prolongeait le temps de pécher, parce qu'on leur en donnait pour se repentir ; et par une insolence

1. Matth., XVIII, 18 ; Joan., XX, 23.

inouïe, nous sommes devenus plus méchants parce que Dieu s'est montré meilleur [1]. Et afin que vous voyiez, Chrétiens, combien ce désordre est universel, permettez-moi d'appeler ici le témoignage de vos consciences. Je veux croire qu'il n'y a personne, en cette assemblée, que la grâce du jubilé, que l'exemple de la dévotion publique et la sainteté de ces derniers jours n'ait invité à la pénitence ; et je vous considère aujourd'hui comme des hommes renouvelés par le Saint-Esprit. Dans cet heureux état où vous êtes, si quelqu'un vous disait de la part de Dieu, avec une autorité infaillible, que, si vous perdez une fois la grâce, en retombant dans les mêmes crimes que vous avez lavés par vos larmes, il n'y a plus pour vous aucune espérance, que le ciel vous sera fermé pour toujours, et que la miséricorde divine sera éternellement sourde à vos prières ; seriez-vous si ennemis de vous-mêmes que de vous précipiter volontairement dans une damnation assurée? Les plus déterminés trembleraient-ils pas, voyant leur perte si inévitable? Si donc nous retournons aux péchés que nous avons expiés par la pénitence (et qui n'y retournera pas?), c'est que l'espérance du pardon nous aura flattés, et que nous aurons présumé, comme des enfants libertins, de l'indulgence de notre Père, que nous avons tant de fois expérimentée. De sorte qu'il n'est rien de plus véritable que la cause la plus générale de tous nos péchés, c'est que nous n'avons jamais bien compris ce que je me propose aujourd'hui de vous faire entendre, que rien au monde n'est tant à craindre que de ne point profiter de la pénitence, et de déchoir, par de nouveaux crimes, de la grâce qu'elle nous avait obtenue.

Pour prouver solidement cette vérité, je remarque trois qualités dans la pénitence : c'est une réconciliation de l'homme avec Dieu, c'est un remède, c'est un sacrement. La pénitence nous réconcilie : de là vient que l'Apôtre dit : *Je vous conjure au nom de Jésus, réconciliez-vous avec Dieu* [2]. La pénitence est un remède pour nos maladies ; c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes :

1. Ce qui précède sera repris pour l'avant-propos du sermon du IIIe dimanche de Carême, 29 février 1660, *sur les Rechutes*.
2. II Cor., v, 20.

Je vous ai rendu la santé ; allez maintenant, et ne péchez plus [1]. La pénitence est un sacrement ; et Jésus-Christ nous l'enseigne assez [2], lorsqu'il parle ainsi aux apôtres: *Recevez le Saint-Esprit*, leur dit-il ; *ceux dont vous [remettrez] les péchés, ils leur seront remis* [3]. Par où nous voyons clairement que l'Esprit qui purge les péchés des hommes doit être communiqué aux fidèles par le ministère des saints apôtres ; et c'est ce que nous appelons sacrement, quand un ministère visible opère intérieurement le salut des âmes.

Mais, pour mieux comprendre ces trois qualités et la connexion qu'elles ont entre elles, concevez premièrement trois désordres que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les désordres, et qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer de leur Créateur, et de rompre le nœud sacré de la société bienheureuse que Dieu avait voulu lier avec nous [4]. *Ce sont*, nous dit-il, *vos péchés qui ont mis la division entre vous et moi* [5]. Et de là naît un second malheur : c'est que, l'âme étant séparée de Dieu, et ne buvant plus à cette fontaine de vie, qui seule est capable de la soutenir, aussitôt ses forces défaillent, elle est accablée de langueurs mortelles ; et c'est ce que ressentait le divin Psalmiste, lorsqu'il criait à Dieu du fond de son cœur : *Mes forces, ô mon Dieu, m'ont abandonné, la lumière de mes yeux n'est plus avec moi* [6] ; *guérissez-moi bientôt, ô Seigneur, parce que j'ai péché contre vous* [7]. Mais le péché n'est pas seulement une maladie, c'est encore une profanation de nos âmes ; et la raison en est évidente : car, comme l'union avec Dieu les sanctifiait par une espèce de consécration, le péché au contraire les rend profanées. C'est une lèpre spirituelle, qui non seulement affaiblit les hommes par la maladie, mais les met au rang des choses immondes : et ce sont les trois maux que fait le péché. Il sépare premièrement l'âme d'avec Dieu, et, par cette funeste séparation, de saine elle devient languissante, et de sainte elle devient profanée.

1. Joan., V, 14.
2. Var. : nous le fait bien voir.
3. Joan., XX, 22, 23.
4. Var. : avoir avec nous.
5. Is., LIX, 2.
6. Ps. XXXVII, 11.
7. Ps. XLV, 5.

C'est pourquoi il a fallu que la pénitence eût les trois qualités que je vous ai dites. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il fallait que la pénitence nous y réunît; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation. Mais le péché, en nous séparant, nous a faits malades : par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse ; et de là vient qu'elle est un remède. Et enfin, comme le péché ajoute la profanation et l'impureté aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré, qui ait la force de sanctifier comme de guérir ; c'est pourquoi la pénitence est un sacrement. Vous voyez, Fidèles, ces trois qualités d'où je tire trois raisons solides, pour montrer qu'il n'est rien de plus dangereux que d'abuser de la pénitence en la rendant inutile et infructueuse. Car, s'il est vrai que la pénitence soit la réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous sanctifie, on ne peut sans un insigne mépris rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rejeter sans un grand péril un remède si efficace, ni violer sans irrévérence un sacrement si saint et si salutaire. Ce sont les trois points ; et de là nous conclurons, avec l'Apôtre, que, puisque nous sommes morts au péché, nous ne pouvons plus désormais y vivre. C'est ce que j'espère vous rendre sensible avec le secours de la grâce.

Premier Point.

Pour entrer d'abord en matière, posons pour fondement de tout ce discours, que, s'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fidélité éternelle, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom de l'amitié est saint par lui-même, et que ses droits sont inviolables dans tous les sujets où elle se trouve ; néanmoins il faut confesser qu'il y a [1] entre les amis réconciliés je ne sais quel engagement plus étroit, et que l'amitié y reçoit de nouvelles forces. La raison, Chrétiens, en est évidente. Ce que l'homme fait avec contention [2], il le

1. Var. : mais il ne laisse pas d'être véritable qu'il y a...

2. Var. : effort.

fait aussi avec efficace ; et les effets sont d'autant plus grands, que l'âme est plus puissamment appliquée : de sorte qu'une amitié qui a pu se reprendre malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a sans doute quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts. Cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jette de plus profondes racines, de crainte qu'elle puisse être encore une fois abattue. Les cœurs se font eux-mêmes des nœuds plus serrés ; et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire que la nature donne [1] aux parties blessées ; de même, les amis qui se réunissent, envoient, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en demeure à jamais mieux consolidée. Mais, si l'affection y est plus ardente, la fidélité, d'autre part, se lie davantage. La réconciliation des amis a quelque chose de ces contrats qui interviennent sur les procès ; et nous apprenons des jurisconsultes que ce sont les plus assurés, parce que la bonne foi y est engagée dans des circonstances plus fortes : d'où il est aisé de conclure qu'en tout sens il n'est rien plus inviolable que l'amitié réconciliée.

Cette vérité étant établie, je m'adresse maintenant à vous, Chrétiens réconciliés par la pénitence, pour vous dire que Dieu vous demande une fidélité plus exacte et une affection plus sincère : pour quelle raison? parce que vous êtes réconciliés. Il veut que vous l'aimiez davantage ; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui qui vous le déclare dans son Évangile, lorsque, parlant à Simon le pharisien au sujet de la Madeleine, il dit : *Celui à qui on remet moins, aime moins* ; celui à qui on remet plus, aime plus [2]. Peut-on parler plus expressément? Il vous a remis vos péchés ; mais, après cela, il attend [3] de vous que vous l'aimerez avec plus d'ardeur ; parce qu'ainsi que nous avons dit, c'est la loi nécessaire et indispensable de l'amitié réconciliée ; et lui-même, quoiqu'il soit au-dessus des lois, il ne laisse pas d'en

1. Var. : envoie.
2. Luc., VII, 47.
3. Ms. : après cela qu'il attend.

donner l'exemple. Considérez ce que je veux dire : il n'y a page de l'Évangile où nous ne voyions que Jésus a une certaine tendresse pour les pécheurs réconciliés plus que pour les justes qui persévèrent. Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée ; que Pierre, après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères ; qu'il laisse tout le troupeau dans les bois pour courir après sa brebis perdue ; et que celui de tous ses enfants qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le dissipateur qui retourne? afin que nous entendions, Chrétiens, qu'encore que l'innocence ait ses larmes, il estime plus précieuses celles que les péchés font répandre dans les saints gémissements de la pénitence, et que la justice recouverte a quelque chose de plus agréable à ses yeux, que la justice toujours conservée. Et d'où vient cela? C'est que, s'étant réconcilié avec les pécheurs, il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie ; et si Dieu les observe si exactement, nous, Fidèles, les voulons-nous mépriser? quelle serait notre perfidie ! Dans la réconciliation de l'homme avec Dieu, ce n'est pas l'homme qui se relâche : Dieu n'a pas rompu le premier ; au contraire, il nous comblait de ses biens ; c'est l'homme qui a été l'agresseur, quelle insolence ! mais c'est Dieu qui remet, c'est Dieu qui oublie. Que si celui qui pardonne et qui se relâche, se soumet volontairement aux lois de l'amitié réconciliée, s'il consent d'aimer davantage, que ne doit pas faire celui qui reçoit la grâce, à qui l'on quitte toutes ses dettes, et duquel on oublie toutes les injures? C'est donc une vérité très indubitable, que le pécheur réconcilié doit à Dieu une amitié plus ardente que le juste qui persévère. Tu le dois certainement, Chrétien, tu le dois, et Jésus-Christ s'y attend, et il te l'a dit dans son Évangile ; mais que son attente est frustrée ! O Sauveur ! votre bonté vous fait tort [1], et les hommes abusent de votre indulgence, parce que votre miséricorde se rend trop facile. Cette facilité, je l'avoue, devrait exciter nos affections ; mais notre âme basse et servile n'est pas capable de se gouverner par des considérations si

1. Édit.: nous fait tort.

honnêtes ; il nous faut de la crainte comme à des esclaves. Éveillons-nous donc du moins, Chrétiens, au bruit de la vengeance qui nous menace, si nous manquons à une amitié qui a été si saintement réparée[1]. [Tenons-nous en garde] contre la facilité que nous nous imaginons à recouvrer la grâce : on ne la recouvre pas avec cette facilité que nous nous étions figurée. Je vous prie, renouvelez vos attentions.

Nous apprenons dans les saintes Lettres que, dans la première intention de Dieu, la grâce sanctifiante[2] ne devait être donnée qu'une seule fois, et que, si les hommes venaient à la perdre, jamais elle ne pourrait leur être rendue. Cela paraît d'abord bien étrange ; cependant il n'est rien de plus véritable, et c'est le fondement du christianisme. Mais d'où vient donc, direz-vous, que les hommes sont justifiés? Hé! Fidèles, ne le savez-vous pas? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Entendez ce que c'est que notre justice : la justice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne ; ce n'est pas à nous qu'on le restitue, c'est un don que le Père a fait à son Fils, et ce Fils miséricordieux nous le cède ; il veut que nous jouissions de son droit ; nous l'avons de lui par transport, ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a faits ses membres : c'est l'espérance du chrétien. Donc la grâce de la justice, dans la première intention de Dieu, ne devait point être rendue à ceux qui la perdent ; et si Dieu s'est laissé fléchir en notre faveur à la considération de son Fils, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il ait tout à fait oublié son premier dessein, ni qu'il se soit entièrement relâché de sa première rigueur. Il a fallu trouver un milieu, afin de nous retenir toujours dans la crainte ; de sorte qu'il a posé cette loi éternellement immuable qu'autant de fois que nous perdrions la justice, s'il se résolvait à nous pardonner, il se rendrait de plus en plus difficile. Par exemple, nous l'avons reçue au baptême ; avec quelle facilité, Chrétiens! nous le voyons tous les jours par expérience : nous n'y avons rien contribué du nôtre, et nous n'avons pas même senti la grâce que l'on nous

1. Var. : rétablie ; — réunie ; — réconciliée.

2. Var. : la justice.

a faite. Si nous péchons après le baptême, nous ne trouvons plus cette première facilité ; il faut nécessairement recourir aux larmes et aux travaux de la pénitence, qui est appelée par l'antiquité un baptême laborieux. Écoutez le concile de Trente[1] : On ne répare point la justice par le sacrement de la pénitence sans de grandes peines et de grands travaux : le premier baptême n'est point pénible, le second est laborieux. D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la raison que nous avons dite? Vous avez perdu la justice ; ou vous n'y reviendrez jamais, ou ce sera toujours avec plus de peine[2] ; et si nous violons les promesses non seulement du sacré baptême, mais encore de la pénitence, par la même suite de raisonnement la difficulté se fera plus grande, et Dieu se rendra toujours plus inexorable.

Et pour rechercher cette vérité jusque dans sa source, je remarque avec le docte Tertullien, au second livre contre Marcion, que « tout l'usage de la justice sert à la bonté : *Omne justitiæ opus procuratio bonitatis est*[3] » ; parce que sa fonction principale, c'est de soutenir la miséricorde, en la faisant craindre à ceux qui seront assez aveugles pour ne l'aimer pas. Et c'est pourquoi si la malice des hommes méprise la miséricorde divine en manquant à la foi donnée dans le sacrement et violant les promesses de la pénitence, ou la justice divine devient entièrement inflexible, ou, s'il lui plaît de se relâcher, elle se rend de plus en plus rigoureuse : autrement, si je l'ose dire, elle trahirait la bonté en l'abandonnant au mépris. En effet[4], se peut-il voir un pareil mépris que de manquer à une amitié tant de fois réconciliée? Un pécheur pressé en [sa] conscience regarde[5] la main de Dieu armée contre lui ; il voit déjà l'enfer ouvert sous ses pieds : quel spectacle ! Dans cette crainte, dans cette frayeur, il s'approche[6] de ce trône de miséricorde qui jamais n'est fermé à la pénitence. Hé ! il n'attend pas qu'on l'accuse, il se rend dénonciateur de ses propres crimes ; il est prêt à passer

1. *Sess.* XIV, *de Pænit.*, cap. II.
2. Passage important, où l'auteur, pesant tous ses mots, a multiplié les ratures.
3. *Advers. Marcion.*, n. 13.
4. Var. : Et certes.
5. Var. : considère.
6. Var. : il recourt au trône...

condamnation, pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine se met contre lui, il se joint à elle pour la fléchir, il avoue qu'il mérite d'être sa victime ; et toutefois il demande grâce au nom du Médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger sa vie déréglée [1] : il promet. C'est, Fidèles, ce que nous avons fait dans l'action de la pénitence. Mais bien plus, nous avons donné Jésus-Christ pour caution de notre parole ; car, étant le Médiateur, il est le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il nous promet de nous pardonner ; et il l'est aussi de la nôtre, par laquelle nous promettons de nous corriger. Nous avons pris à témoin son corps et son sang, qui a scellé la réconciliation à la sainte table ; et, après la grâce obtenue, nous cassons un acte si solennel ! nous nous repentons de notre pénitence ! nous retirons de la main de Dieu les larmes que nous lui avions consacrées ! nous désavouons nos promesses, et c'est Jésus-Christ même qui en est garant [2] ! Nous nous étions réconciliés avec Dieu : son amitié nous est importune [3] ; et, pour comble d'indignité, nous renouons avec le diable le traité que la pénitence avait annulé [4] ! Vous en frémissez ; mais c'est néanmoins ce que nous faisons toutes les fois que nous perdons par de nouveaux crimes la justice réparée par la pénitence. Voilà les sentiments que nous avons de Dieu : si notre bouche ne le dit pas, nos œuvres le crient ; et c'est le langage que Dieu entend.

Après des profanations si étranges, croyons-nous que la miséricorde divine nous sera toujours également accessible ? Elle ne veut point être méprisée : ha ! *ne vous y trompez pas*, dit l'Apôtre, *on ne se moque pas ainsi de Dieu* [5]. Et s'il est vrai (ce que nous disons) que les difficultés s'augmentent toujours, que Dieu devient toujours plus inexorable lorsque nous manquons à la foi donnée ; mon Sauveur, où en sommes-nous après tant de réconciliations inutiles ! Craignons-nous pas que

1. Var. : ses mœurs déréglées.
2. Var. : et Jésus-Christ en est garant !
3. Var. : nous nous lassons de son amitié.
4. Var. : le traité que nous avions rompu par la pénitence.
5. Gal., VI, 7.

le temps approche qu'il [1] nous rejettera de devant sa face, et que le ciel deviendra de fer sur nos têtes? Malheureux, ne sentons-nous pas que la miséricorde se lasse, et que nous commençons à lui être à charge? Ha! nous la méprisons trop souvent. C'est un beau mot de Tertullien dans le livre de la Pénitence [2], que les pécheurs réconciliés qui retournent à leurs premiers crimes, sont à charge à la miséricorde divine; et il importe que vous entendiez sa pensée. Un pauvre homme accablé de misères vous demande votre assistance; vous soulagez sa nécessité, mais vous ne pouvez pas l'en tirer. Il revient à vous avec crainte, à peine ose-t-il vous parler; mais sa pauvreté, sa misère, et plus encore sa retenue parle assez pour lui; il ne vous est pas à charge. Mais un autre vient à vous, qui vous presse, qui vous importune; vous vous excusez : il ne vous prie pas, il semble exiger, comme si votre libéralité était une dette; c'est celui-là qui vous est à charge, vous cherchez tous les moyens de vous en défaire. Un chrétien a succombé à quelque tentation violente; quelque temps après il revient : Qu'ai-je fait, et où me suis-je engagé? La larme à l'œil, le regret dans l'âme, la confusion sur la face, il demande qu'on lui pardonne; et ensuite il en devient plus soigneux. Je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine; mais c'est toi, pécheur endurci, tant de fois réconcilié et aussi souvent infidèle, qui prétends faire un circuit éternel de la grâce au crime, du crime à la grâce, et qui crois la pouvoir toujours perdre et recevoir quand tu le voudras, comme si c'était un bien qui te fût acquis : tu lui es à charge, elle [3] ne te fait du bien qu'à regret, et bientôt elle cessera de t'en faire. Tu es de ceux [4] dont il est écrit que Dieu a les oblations en horreur : « *Laboravi sustinens* [5] : Ils me sont à charge. » Il déteste tes pénitences stériles et tes réconciliations si souvent trompeuses. Et comment pourrait-il aimer un arbre qui ne lui produit jamais aucun fruit? Ha! réveillons-nous, il est temps; il est temps plus

1. Var. : que Dieu.
2. *De Pœnit.*, II, 5.
3. Édit. : si tu lui es à charge, elle...
4. Édit. : Tu es à charge à la miséricorde divine : tu es de ceux... — C'est une variante de la phrase précédente.
5. Is., I, 14.

que jamais que nous commencions à faire des fruits dignes de la pénitence. Après cette réunion solennelle de Dieu avec nous, et ce grand renouvellement que le jubilé a fait en nos âmes, commençons à vivre[1], Fidèles, avec notre Dieu comme des pécheurs réconciliés, comme des rebelles reçus en grâce; respectons la miséricorde qui nous a sauvés, et la foi que nous lui avons engagée: car si nous continuons à lui être à charge, à la fin elle se défera tout à fait de nous; et, retirant les remèdes dont nous abusons, elle nous laissera languir dans nos maladies. C'est la seconde considération que je vous propose, pour vous obliger, Chrétiens, à être fidèles à la pénitence, parce que ce remède est si nécessaire, qu'on se jette dans un grand péril, quand on se le rend inutile.

Second Point.

Une des qualités de l'Église qui est autant[2] célébrée dans les Écritures, c'est sa perpétuelle jeunesse et sa nouveauté qui dure toujours. Et si peut-être vous vous étonnez qu'au lieu que la nouveauté passe en un moment, je vous parle d'une nouveauté qui ne finit point, il m'est aisé, Fidèles, de vous satisfaire. L'Église chrétienne est toujours nouvelle, parce que l'esprit qui l'anime est toujours nouveau, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : Ne vivons plus *en l'antiquité de la lettre, mais en la nouveauté de l'esprit*[3]; et parce que cet esprit est toujours nouveau, il renouvelle de jour en jour les fidèles. Et pour pénétrer encore plus loin, comme dit le même saint Paul, *Renovatur de die in diem*[4] : d'où résulte cet effet merveilleux, qu'au lieu que, selon la vie animale, plus nous avançons dans l'âge, plus nous vieillissons, l'homme spirituel, au contraire, plus il s'avance, plus il rajeunit.

Pour comprendre cette vérité, considérons trois états divers par lesquels doivent passer les enfants de Dieu : il y a celui de la vie présente; après, la félicité dans le ciel; et enfin la résurrection générale; et ces trois états

1. Var. : vivons.
2. Var. : le plus. — Sur cette syntaxe, cf. t. I. p. 80, et p. 420, exemples identiques.
3. Rom., VII, 6.
4. II Cor., IV, 16.

différents sont en quelque sorte trois différents âges par lesquels les enfants de Dieu croissent à la perfection consommée de la plénitude de Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Paul [1]. La vie présente est comme l'enfance, la force de l'âge suivra dans le ciel, et enfin la maturité dans la dernière résurrection. Dans ce premier âge, Fidèles, c'est-à-dire dans le cours de la vie présente, nous apprenons du divin Apôtre que l'homme intérieur, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour ; et comment ? parce qu'il détruit en lui-même de plus en plus ce qu'il a hérité du premier Adam, c'est-à-dire le péché et la convoitise ; c'est ce qui s'appelle vieillesse. De là, il entrera dans le second âge, c'est-à-dire dans la vie céleste dont jouissent les saints avec Jésus-Christ. Vous voyez qu'il avance en âge ; en est-il plus vieux ? nullement : au contraire, il est plus nouveau, il est plus jeune qu'en son enfance, parce qu'il a moins de la vieillesse d'Adam. Enfin le dernier âge des enfants de Dieu, c'est la résurrection générale ; et parce que c'est leur dernier âge, c'est aussi la jeunesse la plus florissante [2], où l'homme est renouvelé en corps et en âme, où toute la vieillesse d'Adam est anéantie : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* [3]. Tellement que l'Église, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour dans ses membres vivants et spirituels ; et la raison de cette conduite est très évidente : c'est que l'homme animal vieillit toujours, parce qu'il tend continuellement à la mort ; au contraire [4], l'homme spirituel rajeunit toujours, parce qu'il tend continuellement à la vie, et à une vie immortelle.

Et c'est par là que nous entendons la nature de la pénitence. Ne nous imaginons pas [5], Chrétiens, que ce soit une action qui passe ; parce que c'est un renouvellement, et le renouvellement du fidèle doit être une action continuée durant tout le cours de la vie. C'est cette fausse imagination qui rend ordinairement nos

1. Ephes., IV, 13.

2. Voyez, t. I, p. 123, un passage analogue à celui-ci. Mais il y a maintenant plus de précision. Le présent sermon reprend plusieurs idées contenues dans celui du samedi saint, 1652.

3. Ps. CII, 5.

4. Var. : par contrariété de raison.

5. Var. : Il ne faut pas se persuader.

confessions inutiles : nous croyons avoir assez fait, quand nous avons pourvu au passé. Je me suis confessé, disent les pécheurs, j'ai mis ma conscience en repos ; pour l'avenir, on n'y pense pas : c'est là tout le fruit de la pénitence. Vous croyez avoir beaucoup fait ; et moi, je vous dis avec Origène : Détrompez-vous, désabusez-vous : la principale partie reste encore à faire : « Ne croyez pas que ce soit assez de vous être renouvelés une fois ; il faut renouveler la nouveauté même : *Neque enim putes quod innovatio vitæ, quæ dicitur semel facta, sufficiat ; ipsa etiam novitas innovanda est* [1]. »

C'est pourquoi il a fallu, Chrétiens, que le remède de la pénitence fût institué avec une double vertu : il fallait qu'il guérît le mal passé, il fallait qu'il prévînt le mal à venir ; et c'est le devoir de la pénitence de se partager également entre ces deux soins. Et en voici la raison solide. Le péché a une double malignité ; il a de la malignité en lui-même, il en a aussi dans ses suites. Il a de la malignité en lui-même, parce qu'il nous fait perdre le don de justice ; cela est bien clair. Il a de la malignité dans ses suites, parce qu'il abat les forces de l'âme ; c'est ce qui mérite un peu plus d'explication. Je dis donc qu'il nous affaiblit parce qu'il nous divise ; et tout ce qui divise les forces les affaiblit. De là vient que le Sauveur dit : *Un royaume divisé tombera bientôt* [2]. Et qu'est-ce qui fait gémir l'apôtre saint Paul [3], sinon cette division qu'il sent en lui-même, entre l'esprit qui se plaît au bien et la convoitise qui l'attire au mal ? De là naissent toutes nos faiblesses : parce que la volonté, languissante entre l'amour du bien et du mal se partage et se déchire elle-même. Or le péché laisse toujours dans notre âme une nouvelle impression qui nous porte au mal, et il joint le poids de la mauvaise habitude à celui de la convoitise ; de sorte qu'il fortifie la rébellion, et ensuite il abat d'autant plus nos forces. Et, Fidèles, ce qui est terrible, c'est que, lorsqu'on éteint le péché, lorsqu'on l'efface par la pénitence, l'habitude ne laisse pas que de vivre. Ha ! l'expérience nous l'apprend assez. Et cette pernicieuse habitude, c'est une pépinière de

1. Lib. V, *in Ep. ad Rom.*, n. 8.
2. Matth., XII, 25.
3. Rom., VII, 18 et seq.

nouveaux péchés ; c'est un germe que le péché laisse, par lequel il espère revivre bientôt ; c'est un reste de racine qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Il paraît donc manifestement que le péché a une double malignité ; qu'il a de la malignité en lui-même, et qu'il en a aussi dans ses suites. Contre cette double malignité, ne fallait-il pas aussi, Chrétiens, que le remède de la pénitence reçût une double vertu ? Il fallait qu'elle effaçât le péché, il fallait qu'elle s'opposât à ses suites ; qu'elle fût un remède pour le passé et une précaution pour l'avenir. Si nous sommes morts au péché, c'est pour n'y plus vivre ; si l'on détruit en nous *le corps du péché*[1], c'est afin que nous ne retombions plus dans la servitude. Ainsi la pénitence doit guérir le mal ; mais elle le doit aussi prévenir.

Telle est la nature de ce remède, telles sont ses deux qualités, toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires. Il ne te sert de rien de le recevoir dans la première de ses qualités, si tu le violes dans la seconde. En effet, que penses-tu faire ? tu es soigneux de laver tes péchés passés, et après tu te relâches et tu te reposes, tu négliges de prévenir les maux à venir. La pénitence se plaint de toi : J'ai, dit-elle, deux qualités ; je guéris et je préserve, je nettoie et je fortifie ; je suis également établie, et pour ôter les péchés que tu as commis, et pour empêcher ceux qui pourraient naître. Tu m'honores en qualité de remède, tu me méprise[s] en qualité de préservatif ; ces deux fonctions sont inséparables : pour quelle raison me divises-tu ? Ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Que répondrez-vous, Chrétiens ? d'où vient que vous vous préparez à vous confesser ? D'où vient que vous examinez votre conscience ? d'où vient que vous faites effort pour vous exciter à la contrition ? Ha ! dites-vous, je ne veux point faire un sacrilège empêchant[2] l'effet de la pénitence. C'est une fort bonne pensée : mais songez-vous que la pénitence a deux qualités ? Vous croyez faire un sacrilège si vous empêchez son effet dans la vertu qu'elle a d'effacer les crimes ; pensez-vous que l'irrévérence soit

1. Rom., VI, 6.

2. Édit. : en empêchant.

moindre de l'empêcher dans celle qu'elle a de les prévenir ?

C'est là tout le fruit du remède. Si c'était tout l'effet de la pénitence d'obtenir seulement pardon aux pécheurs et qu'elle ne les aidât pas à se corriger, vous voyez qu'elle ne ferait que flatter le vice ; au lieu que Dieu l'a établie pour en arracher jusqu'aux plus profondes racines [1]. Mais, pour mettre ce raisonnement dans sa force, joignons à la qualité de remède celle que nous avons réservée pour le dernier point, je veux dire la qualité de sacrement ; et considérons, Chrétiens, quel sacrement c'est que la pénitence.

Troisième Point.

Toute l'antiquité chrétienne nous répond que c'est un second baptême. Apprenons donc du divin Apôtre quel doit être l'effet du baptême : *C'est*, dit-il, *de nous faire mourir au péché, et de nous ensevelir avec Jésus-Christ* [2]. Il en est de même de la pénitence, d'autant plus que c'est un baptême de larmes, un baptême pénible et laborieux : et *si nous sommes morts au péché, comment pourrons-nous désormais y vivre* [3] ? Mais si la pénitence doit être une mort, comprenons qu'on ne demande pas de nous un changement médiocre ni une réformation extérieure et superficielle : c'est à dire [4] qu'il faut couper jusqu'au vif ; c'est à dire qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus chères ; c'est à dire qu'il faut arracher du fond de nos cœurs tous ces objets qui leur plaisent trop ; quand ils nous seraient plus doux que nos yeux, plus nécessaires que notre main droite, plus aimables même que notre vie, coupons, tranchons : *Abscide eum* [5]. Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre ne nous prêche que mort : entrons en cette pieuse méditation, mais considérons encore quelle est cette mort. C'est une mort spirituelle et mystérieuse, par laquelle nous appliquons sur nous-mêmes la mort effective du Sauveur des âmes par une sainte imitation ; et c'est,

1. Belle pensée, bien digne de Bossuet.
2. Rom., VI, 4.
3. *Ibid.*, 2.
4. Voir *Remarques sur la grammaire et le vocabulaire, au tome VII.*
5. Matth., V, 30, et XVIII, 8. M. : abscinde.

Fidèles, ce que nous faisons, lorsque nos cœurs sont de glace pour les vains plaisirs, nos mains immobiles pour les rapines, nos yeux fermés pour les vanités, et nos bouches pour les blasphèmes et les médisances. C'est alors que nous sommes morts avec Jésus-Christ ; et comme il n'y a sur son corps aucune partie qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice [1], nous devons crucifier en nous le vieil homme dans tout ce qu'il a de mauvais désirs, et pour cela les rechercher jusqu'à la racine. La pénitence nous dévoue à l'imitation de la mort de Jésus-Christ : c'est à quoi nous nous obligeons par la pénitence.

Telle est la vertu de ce sacrement. Tu te trompes donc, Chrétien, si tu crois qu'il soit temps de te reposer après avoir reçu l'absolution ; ce n'est que le commencement du travail. Ce remède sacré de la pénitence n'a fait que la moitié de son opération ; n'empêche pas l'autre par ta négligence. Autrement nous sommes coupables de la profanation de ce sacrement, le violant dans sa partie la plus nécessaire, c'est-à-dire dans le secours qu'il nous donne pour nous corriger. Quand ce ne serait qu'un simple remède, ce serait toujours beaucoup de le rejeter de la main de ce médecin charitable ; mais c'est un remède sacré ; il y a de la profanation et du sacrilège ; et comme Dieu ne venge rien tant que la profanation de ses saints mystères, sa colère s'élèvera enfin contre nous, et il ne nous permettra pas de nous jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole bien remarquable du sacré concile d'Elvire : « Ceux, dit-il [2], qui retomberont dans leurs premiers crimes après le remède de la pénitence, il nous a plu qu'on ne leur permît pas de se jouer encore une fois de la communion : *Placuit eos non ludere ulterius de dominica communione* [3]. » Voilà une terrible parole ! Vous voyez que cette assemblée vénérable estime qu'on se joue des sacrés mystères, lorsque, après les avoir reçus, on retourne à ses premières ordures ; et cela quand ce

1. Bossuet ne dit plus maintenant, comme en 1652 : « quelque supplice exquis », bien qu'il rédige ce sermon en toute hâte avec des réminiscences.
2. Ms. : disent-ils.
3. Cap. XLVIII.

ne serait qu'une fois. Si nous avions à rendre compte de nos actions en présence de ces saints évêques, quelles exclamations feraient-ils? Nous prendraient-ils pour des chrétiens, nous qui faisons comme un jeu d'enfant de la grâce de la pénitence? Cent fois la quitter, cent fois la reprendre ; cent fois promettre, cent fois manquer! N'est-ce pas se jouer des saints sacrements? Mais, ô jeu funeste pour nous! qu'une créature impuissante ose ainsi se jouer à Dieu, et, ce qui est bien plus horrible, se jouer de Dieu! C'est se jouer de Dieu que de se jouer de ses dons. Ha! il est temps enfin que ce jeu finisse ; il y a déjà trop longtemps qu'il dure, il y a déjà trop longtemps que nous abusons de la pénitence.

Et ne me dites que sa miséricorde est infinie. Il est vrai qu'elle est infinie ; mais ses effets ont leurs limites que sa sagesse leur a marquées. Elle qui a compté les étoiles, qui a borné l'étendue du ciel dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué aussi la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser croître nos iniquités. Dieu a dit que ses miséricordes n'ont point de mesure ; mais il a dit aussi dans son Évangile : *Remplissez la mesure de vos pères*[1]. Il a dit qu'il recevrait tous les pénitents ; mais il a dit aussi à certains pécheurs : *Vous mourrez dans votre péché*[2]. Il a pardonné à l'un des larrons ; mais l'autre a été condamné dans le trône même de miséricorde, à la croix. Il a reçu Madeleine et Pierre ; mais il a fermé ses oreilles aux prières d'Antiochus, il a endurci Pharaon, il a puni d'une mort soudaine le premier péché d'Ananias et de Saphira. Ne croyez pas qu'il nous laisse pécher des siècles entiers. Il faut mettre fin à tous ces désordres ; et il n'y a que ces deux moyens d'arrêter le cours de nos crimes : ou le supplice, ou la pénitence. Si nous ne l'arrêtons une fois par une pénitence fidèle, Dieu sera contraint de l'arrêter par une vengeance implacable. Tu disputes contre Dieu depuis si longtemps à qui emportera le dessus, toi à pécher, lui à pardonner ; ta malice conteste contre sa bonté ; enfin elle te laissera la victoire. Ha! victoire funeste et terrible, par laquelle

1. Matth., XXIII, 32. 2. Joan., VIII, 24.

ayant mis à bout sa miséricorde, nous tomberons inévitablement dans les mains de sa rigoureuse justice !

Prévenons, Fidèles, un si grand malheur : c'est pour cela que Dieu nous envoie cette grâce extraordinaire du saint jubilé, afin que nous rentrions en nous-mêmes. Si nous ajoutons le mépris d'une telle grâce à celui de tous ses autres bienfaits, Dieu s'irritera d'autant plus que la libéralité méprisée aura été plus considérable. Sa haine s'allumera avec plus d'aigreur, si nous rompons le sacré lien de cette réconciliation solennelle ; nos mauvaises inclinations reprendront de nouvelles forces, après qu'elles auront résisté à un remède si efficace ; nos cœurs s'endurciront davantage, si cette grâce extraordinaire ne les amollit ; et il vengera d'autant plus rigoureusement la sainteté de ses sacrements profanés, après qu'il aura voulu les accompagner d'une rémission si universelle.

Corrigeons donc enfin notre vie passée ; recevons le remède de la pénitence dans l'une et dans l'autre de ses qualités : qu'elle efface les fautes passées, qu'elle prévienne les maux à venir. Recevons-la comme un remède qui purge et comme un préservatif qui prévient. La disposition pour la recevoir comme remède des péchés pas[sés], c'est une véritable douleur de les avoir commis ; la disposition pour la recevoir en qualité de précaution, c'est une crainte filiale d'y retourner, et une fuite des occasions dans lesquelles nous savons par expérience que notre intégrité a déjà tant de fois fait naufrage. Renouvelons-nous si bien dans la vie présente que nous allions jouir avec Dieu de ce grand et éternel renouvellement qu'il a prédestiné à ses serviteurs pour la gloire de la grâce de Jésus-Christ, son Fils bien-aimé, qui, avec lui et le Saint-Esprit, vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.*

FRAGMENTS D'UN SERMON DE VÊTURE

pour une Postulante Bernardine, 1656.

Les quatre pages qui subsistent de cet important discours [1] présentent une ressemblance absolue avec les deux sermons pour le Jubilé, qu'on vient de lire. Cette ressemblance, au double point de vue de l'écriture et de l'orthographe, est assez exceptionnelle pour qu'on ne puisse douter de la date. Reste à trouver une famille dans laquelle se rencontrent les particularités remarquables, auxquelles l'orateur fait allusion dans son allocution à la Postulante. Apparemment, c'est encore à Dijon qu'il convient de la chercher. Les Brulart de Sillery et de La Borde remplissent cet ensemble de conditions, assez difficiles à réunir : une dynastie de Premiers présidents, où « la pourpre brille de toutes parts », « les croix de Malte », « la majesté des sceaux de France. » D'autre part, l'âge de plusieurs des quatorze enfants de Denis Brulart, marquis de La Borde, rend plausible notre hypothèse. Une seule difficulté subsiste : des sept filles du marquis, Moréri en nomme trois qui se firent religieuses, et il prétend que deux furent Visitandines, et l'autre Carmélite. C'est d'une Bernardine qu'il s'agit ici. Mais on sait combien d'erreurs de détail se sont glissées dans ces immenses répertoires biographiques. Nous proposons donc, non sans quelque réserve, de placer ce discours chez les Bernardines qui, de Tart, une des plus célèbres et des plus anciennes fondations de Cisterciens, à quatre lieues de Dijon, avaient été transférées, en 1623, à Dijon même. (Cl. Courtépée, *Descript. histor. et topogr. du duché de Bourgogne*, Dijon, 1777, in-8°, t. II, p. 259.)

Si [2] vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.

Vous serez vraiment libres, lorsque le Fils vous aura délivrés. (Joan., VIII, 36.)

Encore qu'il n'y ait rien dans le monde que les hommes estiment tant que la liberté, j'ose dire qu'il n'y a rien qu'ils conçoivent moins, et ils se rendent eux-mêmes tous les jours esclaves par l'affectation de l'indépen-

1. Au Grand séminaire de Meaux, après le discours de 1659.

2. Il n'y a pas de texte sur ces 4 pages du ms.; mais ce sermon avait évidemment le même texte que la reprise qui en fut faite par Bossuet le 28 août 1659.

dance. Car la liberté qui nous plaît, c'est sans doute celle que nous nous donnons en suivant nos volontés propres. Et, au contraire, nous lisons dans notre évangile que jamais nous ne serons libres jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés ; tellement que nous sommes toujours esclaves, tant que nous ne sommes libres que par nous-mêmes. C'est ce que le monde a peine à comprendre ; et c'est ce que votre exemple nous montre aujourd'hui, ma très chère Sœur en Jésus-Christ, puisque, renonçant volontairement à la liberté de ce monde, vous venez vous présenter au Sauveur afin d'être son affranchie, et tenir de lui seul votre liberté. Et vous ne refusez pour cela ni la dureté ni la contrainte de cette clôture, vous ressouvenant que Jésus, cet aimable libérateur de nos âmes, afin de nous retirer de la servitude dans laquelle nous gémissions, n'a pas craint de se renfermer [1] lui-même jusques dans les entrailles de la Sainte Vierge, après que l'ange l'eut saluée par ces mots, que nous allons encore lui adresser pour implorer le Saint-Esprit par son assistance. [*Ave*...] [2].

Troisième Point.

... Qui [3] pourrait rapporter les lois importunes que le monde s'est imposées? Premièrement il nous accable d'affaires qui consument tout notre loisir, comme si nous n'avions pas nous-mêmes une affaire assez importante, à régler les mouvements de nos âmes. Combien dérobe-t-il tous les jours aux personnes de votre sexe du temps qu'elles emploieraient à orner leur esprit, par le soin inutile de parer le corps! Combien de sortes d'occupations a-t-il enchaînées les unes aux autres! Quel commerce de visites, quels détours de cérémonies a-t-il inventés pour nous tenir dans un mouvement éternel, qui

1. Var. : a bien voulu se renfermer ; — n'a pas eu horreur de se renfermer.

2. Cet avant-propos, cet *Ave*, comme disait Bossuet, était écrit à la fin du discours. Repris avec quelques modifications en 1659, il s'est trouvé ainsi conservé, et avec lui la fin du troisième point.

3. La courte péroraison qui sera comprise dans ce fragment, nous montrera dans un résumé la division du discours. C'était celle à laquelle l'auteur reviendra dans les deux sermons de Vêture pour des Postulantes Bernardines : la vie religieuse délivre 1° de la servitude du péché ; 2° de celle des passions ; 3° de celle du monde.

ne nous laisse presque pas un moment à nous [1] ! Quelle liberté peut-on concevoir dans cette cruelle nécessité de perdre le temps, qui nous est donné pour l'éternité, par tant d'occupations inutiles qui nous font insensiblement venir à la mort avant que d'avoir appris comment il faut vivre?

Et cette autre nécessité qu'on s'impose de se faire considérer dans le monde, n'est-ce pas encore une servitude qui nous rend esclaves de ceux auxquels nous sommes obligés de plaire [2], qui nous assujettit au qu'en-dira-t-on et à tant de circonspections importunes, qui nous fait vivre tout pour les autres, comme si nous ne devions pas enfin mourir pour nous-mêmes? Quelle folie, quelle illusion, de s'établir cette dure loi, de faire toujours une vie publique, puisque enfin nous devons tous faire une fin privée!

Au milieu de tant de captivités, les hommes du siècle s'estiment libres, parmi toutes ces lois et toutes ces contraintes du monde : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum* [3]. Que si le monde a ses contraintes, que je vous estime heureuse, ma Sœur, qui estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement que vous ne vous voulez captiver que pour l'amour de celui qui étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour nous, afin de nous tirer de la servitude! Dépouillez donc courageusement, dépouillez avec cet habit séculier toute la servitude du monde ; [4] rompez toutes ces chaînes, et oubliez toutes ces caresses. Il vous offrait des fleurs, mais le moindre vent les aurait séchées. Votre éducation et votre naissance vous promettaient de grands avantages, mais la mort vous les aurait enfin enlevés. Ne songez plus, ma Sœur, à ce que vous étiez dans le siècle, si ce n'est pour vous élever au-dessus ; et apprenez de saint Bernard, votre Père, que la religieuse qui s'en souvient trop « ne dépouille

1. Édit. : « et dont le monde ne cesse de se plaindre. » — Interpolation sur le ms. même, de la main du neveu de Bossuet. — *Var.:* dans un empressement éternel qui ne nous laisse pas un moment à nous.

2. Var. : nous avons résolu de plaire.

3. I Cor., VII, 23.

4. Addition abandonnée, parce qu'elle brisait l'enchaînement : Vous êtes libre pour J.-C. ; son sang vous a acheté la liberté : *Ne vous rendez point esclaves des hommes*, mais sacrifiez votre liberté à Jésus-Christ seul.

pas le vieil homme, mais le déguise par le masque du nouveau : *Veterem hominem non exuit, sed novo palliat*[1]. »

Que vous sert de voir votre race ornée par la noblesse des croix de Malte[2] et par la majesté des sceaux[3] de France, qui ont été avec tant d'éclat dans votre maison?[4] Que vous sert d'être née d'un père qui a rempli si glorieusement[5] la première place dans l'un de nos plus augustes sénats, plus encore par l'autorité de sa vertu que par celle de sa dignité? Que vous sert tant de pourpre qui brille de toutes parts dans votre famille? En ce dernier jugement de Dieu où nos consciences seront découvertes, vous ne serez pas estimée par ces ornements étrangers, mais par ceux que vous aurez acquis par vos bonnes œuvres : tellement que vous ne devez retenir de ce que vous avez vu dans votre maison, que les exemples de probité que l'on y admire et dans lesquels vous avez été si bien élevée.

Et que l'on ne croie pas qu'en quittant le monde, vous ayez aussi quitté les plaisirs[6]. Vous ne les quittez pas, mais vous les changez. Ce n'est pas les perdre, ma Sœur, que de les porter[7] du corps à l'esprit, et des sens dans la conscience. Que s'il y a quelque austérité dans la profession que vous embrassez, c'est que votre vie est une milice où les exercices sont laborieux parce qu'ils sont forts; et où, plus on se durcit au travail, plus on espère de remporter de victoires. Mesurez la grandeur de votre victoire par la dureté de votre fatigue. Votre corps est renfermé, mais l'esprit est libre, il peut aller jusqu'auprès de Dieu ; et quand l'âme sera dans le ciel, le corps ne souffrira rien sur la terre. Promenez-vous en esprit, et ne cherchez point pour cela de longues allées ; allez par la magnifique étendue du chemin qui conduit

1. *In Cant.* serm. XVI, n. 9.

2. Si nos conjectures sont vraies, ces mots désigneraient le célèbre commandeur de Sillery, l'ami de saint Vincent de Paul.

3. Nicolas Brulart, marquis de Sillery, président au Parlement de Paris et chancelier de France, mort en 1624.

4. Var. : famille.

5. Denis Brulart de La Borde fut Premier président au Parlement de Bourgogne (1627), après son père (1610-1627), et son grand-père (1570-1610).

6. Toute cette péroraison est imitée de saint Bernard, *de Vita solitaria*, et de Tertullien, *ad Martyres*.

7. Var. : Vous ne les abandonnez pas, mais vous les portez...

à Dieu. Que tous les autres vous soient fermés ; vous serez toujours assez libre, pourvu que celui-ci soit ouvert pour vous ; et tant que vous marcherez dans les voies de Dieu, vous ne serez jamais resserrée. Ne tenez votre liberté que de Jésus-Christ, n'ayez que celle qu'il vous présente ; et vous serez véritablement affranchie, parce que sa main puissante vous délivrera premièrement de la tyrannie du péché par les saintes précautions de la discipline religieuse, par laquelle vous tâchez de vous imposer cette heureuse nécessité de ne pécher plus ; puis de celle des passions et des convoitises par la mortification et la pénitence, par laquelle vous dompterez les maux qui vous blessent ; et enfin de toutes ces lois importunes que le monde s'est imposées par ses bienséances imaginaires, qui ne nous permettent pas de vivre à nous-mêmes, ni de profiter du temps pour l'éternité. Telle sera votre liberté dans le siècle, jusqu'à temps que [1] le Fils de Dieu, surmontant en vous la corruption et la mort, vous rendra parfaitement libre dans la bienheureuse immortalité. *Amen.*

1. Édit. : jusqu'au temps où... Voir t. I. p. 42.

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE,

2 juillet (dimanche) 1656, au collège des Godrans, à Dijon.

M. Lebarq avait cru que cette « méditation » avait été donnée à la conférence des mardis fondée à Saint-Lazare par saint Vincent de Paul. Mais, comme l'a remarqué fort justement M. E. Debrie, curé d'Ahuy (Côte-d'Or), dans la *Revue Bossuet*, de décembre 1905, p. 155, elle se trouve au milieu d'une série de sermons prêchés à Dijon dans l'été de 1656 ; il serait bien étonnant que Bossuet eût interrompu par un voyage à Paris le séjour qu'il fit dans la capitale de la Bourgogne. D'un autre côté, à la fin de son exorde, l'orateur dit : « Il paraîtra manifestement que, de toutes les solennités par lesquelles nous honorons la très sainte Vierge, celle-ci était une des plus dignes d'être choisie singulièrement par la *congrégation des prêtres.* » Or cette dénomination s'appliquerait mal à une réunion de prêtres, telle que la conférence des mardis, et même à la congrégation des prêtres de la Mission, ou lazaristes, qui ne fêtaient pas d'une façon spéciale la Visitation ; mais elle désigne l'une des cinq congrégations ou confréries qui avaient leur siège au collège des jésuites de Dijon : celle des écoliers ou de la Purification, celle des artisans ou de l'Immaculée Conception, celle des Messieurs ou de l'Annonciation, celle des clercs ou de l'Assomption, et enfin celle des prêtres ou de la Visitation. (L. Carrez, *Catalogi sociorum et officiorum Provinciæ Campaniæ*, S. J., Châlons, 1902, t. V, 1651-1662 ; et *Le vieux Dijon* dans la *Semaine religieuse de Dijon*, 25 juin 1898, p. 418.) Il faut donc dire que notre discours a été prononcé, non pas à Saint-Lazare de Paris, mais au collège des Godrans, S. J., à Dijon. (N. Éd.)

Le manuscrit, vu jadis par l'abbé Vaillant, est aujourd'hui égaré de nouveau. Nous tiendrons compte de quelques corrections proposées par ce consciencieux critique.

Intravit Maria in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth.

(Luc., I, 40.)

Jésus-Christ, Messieurs, étant envoyé pour être la lumière du monde, aussitôt qu'il y eut fait sa première entrée, aussitôt il commença d'enseigner les hommes.

Encore que vous le voyiez aujourd'hui, dans les entrailles de sa sainte Mère, sans parole, ce semble, et sans action, ne vous persuadez pas qu'il se taise. Étant la Parole du Père éternel, non seulement tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre, mais encore tout ce qu'il est, parle, et d'une manière très intelligible, à ceux qui ont comme vous l'esprit exercé dans la connaissance[1] des divins mystères. Je vous prie, mes Frères, de jeter les yeux sur cette belle structure de l'univers. Y a-t-il aucune partie où il ne paraisse de l'art et de la raison? Combien la disposition en est-elle sage! combien l'harmonie[2] en est-elle juste! comme toutes choses y sont mesurées, quel ordre et quelle conduite y règne partout! D'où vient cette beauté, et d'où vient cet ordre dans cette grande machine du monde? C'est à cause qu'elle a été faite par le Fils de Dieu, qui, étant né de l'intelligence du Père, comme sa parole et son Verbe, est lui-même tout raison, tout sagesse, tout entendement[3]. De là vient, Messieurs, que cet univers est un ouvrage si bien entendu, un ouvrage de raison et d'intelligence; parce qu'il est tiré sur une idée infiniment belle, qu'il vient d'une science très accomplie, et de cette raison souveraine qui est tout ensemble et le Verbe et le Fils de Dieu par qui toutes choses ont été faites, par qui elles seront toujours gouvernées.

Mais si le monde fait reluire de toutes parts tant d'art, tant de raison, tant d'intelligence, parce qu'il a été fait par le Fils de Dieu, quels trésors de sagesse seront enfermés en ce chef-d'œuvre incompréhensible de l'humanité qui lui est unie, où Dieu a recueilli toutes les merveilles de sa puissance ! S'il fait paraître tant de sagesse dans l'ouvrage qu'il a produit hors de lui-même, combien en aura-t-il fait éclater dans l'ouvrage qu'il a produit afin de se l'unir à lui-même ; je veux dire dans l'humanité, qu'il s'est rendue propre par cette union si intime ! Et si nous apprenons des Lettres sacrées que ce monde publie la gloire de Dieu par un langage qui se fait entendre jusqu'aux peuples les

1. Var. : dans la contemplation.
2. Var. : l'économie.
3. Si l'on retrouve l'autographe, il y aura lieu peut-être de reviser cette phrase.

plus barbares[1], à plus forte raison doit-on dire que tout ce qui se fait en Jésus est plein de sagesse ; qu'il parle hautement et divinement, même lorsqu'il semble le plus qu'il se taise ; qu'il nous enseigne avant que de naître ; et que le ventre de sa sainte mère n'est pas seulement le sanctuaire de ce Dieu fait homme, ni le lit chaste et virginal où il consomme son mariage avec l'humanité son épouse ; mais encore que c'est une chaire, où ce docteur céleste commence à prêcher les saintes vérités de son Évangile. Saint Jean l'entend, et il saute d'aise ; et cette éloquence muette va émouvoir le cœur d'un enfant jusque dans le sein de sa mère. Rendons-nous attentifs, Messieurs, à cette prédication de Jésus, qui ne frappe point les oreilles, mais qui parle si fortement aux esprits ; écoutons ce que le Sauveur nous veut dire, et considérons dans cette pensée le mystère que nous honorons.

Encore qu'il pourrait peut-être sembler que l'Évangile et la Loi fussent bien éloignés, toutefois vous savez, Messieurs, qu'il n'y a rien qui soit mieux uni, et que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour accomplir la Loi et les prophéties par les vérités de son Évangile. C'est ce qui fait dire à Tertullien : « *O Christum in novis veterem*[2] ! O que Jésus-Christ est ancien dans sa nouveauté ! » Et de là vient que ce grand homme l'appelle, en un autre endroit, *l'illuminateur des antiquités*[3] ; parce qu'il n'y a dans la Loi ni point ni virgule, si je puis parler de la sorte, qui ne trouve son vrai sens en Jésus-Christ seul ; et que Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas que pour accomplir exactement et de point en point ce qui était écrit de lui dans la Loi. Ainsi, quelque différence qui nous y paraisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près, la Synagogue et l'Église se tendent les mains ; et je considère aujourd'hui dans la visite que rend Marie à Élisabeth, et dans leurs embrassements mutuels, l'Évangile qui baise la Loi, l'Église qui embrasse la Synagogue. Voilà l'âme, voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle de Jésus-Christ allant à saint Jean, de Marie visitant sainte

1. Ps. XVIII, 2 et seq.
2. *Adv. Marcion.*, lib. IV, n. 21.
3. *Ibid.*, n. 40.

Élisabeth, d'un enfant qui saute de joie, de sa mère qui prophétise, d'une Vierge qui éclate en actions de grâces. Vous verrez que toutes les circonstances de l'histoire de notre évangile conviennent si bien et si justement à la vérité que je vous propose, que vous admirerez sans doute avec moi la conduite impénétrable de l'Esprit de Dieu dans la dispensation des mystères.

Entrons donc, Messieurs, en cette matière avec le secours de la grâce ; étalons les richesses des secrets célestes, exerçons [1] nos entendements dans le champ des Écritures sacrées : c'est là notre véritable exercice. Considérons premièrement les raisons pour lesquelles Élisabeth tient la place de la Synagogue, et Marie celle de l'Église ; après cela nous verrons, dans les sincères embrassements de ces charitables cousines, la Loi ancienne et la Loi nouvelle qui vont à la rencontre l'une de l'autre. Et c'est le sujet de cette méditation, en laquelle nous trouverons des instructions salutaires pour comprendre la dignité et tous les devoirs de notre ordre : si bien qu'il paraîtra manifestement que, de toutes les solennités par lesquelles nous honorons la très sainte Vierge, celle-ci était une des plus dignes d'être choisie [2] singulièrement par la Congrégation des prêtres.

Premier Point.

La première chose que je remarque, dans le tableau que je vous présente de l'Évangile embrassant la Loi, de Marie saluant sainte Élisabeth, c'est l'âge bien différent de ces deux cousines. L'Évangile nous montre sainte Élisabeth dans une extrême vieillesse, et la divine Marie dans la fleur de l'âge ; et je vois en la vieillesse d'Élisabeth la mourante caducité de la Loi ; et dans la jeunesse de la sainte Vierge, l'éternelle nouveauté de l'Église. La jeunesse de l'Église est telle, Messieurs, que le temps n'est pas capable de l'altérer, ni de s'acquérir aucun droit sur elle. Les choses éternelles ont cela de propre, qu'elles ne vieillissent jamais ; au contraire, ce qui doit périr ne cesse jamais de tendre à sa fin, et par consé-

1. Var. : apprenons à exercer.
2. Sur cette syntaxe, voy. les *Remarques sur la Grammaire....* au t. VII.

quent il vieillit toujours. C'est pourquoi l'Apôtre, parlant de la Loi : *Ce qui vieillit*, dit-il, *est presque aboli*[1]. Ainsi la Synagogue vieillissait toujours, parce qu'elle devait être un jour abolie. L'Église chrétienne ne vieillit jamais, parce qu'elle doit durer éternellement. Car, Messieurs, vous n'ignorez pas que, comme l'Église remplit tous les lieux, elle doit aussi remplir tous les temps. La fin du monde ne limitera point sa durée : alors elle cessera d'être sur la terre, mais elle commencera de régner au ciel : elle ne sera pas éteinte, mais elle sera transférée en un lieu de gloire, où elle demeurera toujours florissante dans une perpétuelle jeunesse. Et d'où vient cette jeunesse éternelle ? C'est que l'éternité n'aura qu'un seul jour, parce que, dans l'éternité, rien ne passe ; ce n'est qu'une présence continuée, une présence qui ne coule point. Saint Jean le représente excellemment dans l'Apocalypse[2] : *Ils n'auront point*, dit-il, *besoin de soleil, parce que le Seigneur Dieu sera leur lumière ; et ils régneront aux siècles des siècles*. Remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence : le Seigneur Dieu sera leur lumière et ils régneront aux siècles des siècles. Pourquoi les choses d'ici-bas périssent-elles, sinon parce qu'elles sont sujettes au temps, qui se perd toujours et qui entraîne avec soi, ainsi qu'un torrent, tout ce qui lui est attaché, tout ce qui est dans sa dépendance[3] ? Le soleil qui nous éclaire fait en même temps et défait les jours ; il fait tout ensemble et défait le temps par la rapidité de son mouvement. Mais le soleil qui éclairera le siècle futur, ce sera Dieu même. Ce soleil ne porte pas sa lumière d'un lieu en un autre par la rapidité de sa course : il est tout à tous, il est éternellement devant tous, il éclaire toujours et demeure toujours immobile. C'est pourquoi, comme nous disions, l'éternité n'aura qu'un seul jour ; et ce jour n'aura ni couchant ni aucune différence d'heures ; et l'Église des prédestinés, qui n'aura point d'autre soleil que son Dieu, fixée immuablement dans l'éternité, sera toujours dans la nouveauté. O beau jour, et ô jour unique de l'éternité bienheureuse, quand

1. Hebr., VIII, 13.
2. Apoc., XXII, 5.
3. Peut-être l'une de ces expressions est-elle une variante, que les éditeurs auront insérée dans le texte.

verrons-nous ta sainte lumière, qui ne sera cachée par aucune nuit, qui ne sera obscurcie par aucun nuage ! O sainte Sion, où toutes choses sont stables et éternellement permanentes ! qui nous a précipités sur ces eaux courantes, dans ce flux et reflux des choses humaines ?

Mais, Chrétiens, réjouissons-nous : si nous vieillissons dans ce monde selon notre homme animal, l'Église, de laquelle [1] nous sommes selon l'homme spirituel, ne vieillit jamais ; parce qu'au lieu de tendre à sa fin, à la manière des choses mortelles, elle tend à cette jeunesse éternelle de la bienheureuse immortalité. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Élisabeth, vieille, représente la Synagogue prête à tomber ; et Marie, dans la fleur de l'âge, l'Église de Jésus-Christ toujours jeune, toujours forte, toujours vigoureuse. Donc, mes Frères, puisque l'esprit du christianisme est un esprit de jeunesse et de nouveauté, *purgeons le vieux levain* [2], comme dit l'Apôtre [3] ; que notre zèle ne vieillisse pas, qu'il soit toujours jeune et toujours fervent.

Le Philosophe [4] dit que les jeunes gens sont comme naturellement enivrés ; parce que leur sang chaud et bouillant est semblable, en quelque sorte, à un vin fumeux et plein d'esprits, qui les rend toujours ardents, toujours animés dans la poursuite de leurs entreprises. Si nous voulons vivre, Messieurs, selon cette jeunesse spirituelle de la loi de grâce, il faut être toujours fervents, toujours intérieurement enivrés de ce vin de la nouvelle alliance, que Jésus-Christ promet aux fidèles dans le royaume de Dieu son Père, c'est-à-dire dans son Église. C'est le Sauveur Jésus-Christ lui-même, qui compare à un vin nouveau l'esprit de la loi nouvelle ; et c'est afin que nous entendions que, de même que le vin nouveau chasse tout ce qui lui est étranger et se purge lui-même par sa propre force, ainsi nous devons conserver cet esprit nouveau du christianisme, dans sa force et dans sa ferveur : afin qu'il chasse toutes nos ordures, et qu'il éloigne cette froideur paresseuse qui nous rend

1. Les éditeurs ont corrigé : « dont nous faisons partie. » (Voy. l'abbé Vaillant, *Études*.... p. 4).

2. Édit. : purifions-nous du vieux levain. (Vaillant, *ibid.*)

3. I Cor., v, 7.

4. *Rhet.*, II, 12. — Édit. : la philosophie. (Vaillant, *ibid.*) — « Le Philosophe, » formule scolastique pour désigner Aristote.

lents et comme engourdis dans les œuvres de piété.

Mais cette sainte et divine ardeur, qui est le vrai esprit du christianisme, doit se trouver particulièrement dans notre ordre; et nous la devons tous les jours apprendre du sacrifice que nous célébrons. L'Apôtre, dans la divine Épître aux Hébreux, jugeant de la loi par le sacerdoce, conclut que « la loi de Moïse doit être abolie, parce que son sacerdoce devait passer : *Translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat* [1]. » En effet, quelles étaient les victimes de ces anciens sacrificateurs? C'étaient des animaux égorgés; tout y sentait la corruption et la mort : dignes victimes, dignes sacrifices d'une loi vieillie et mourante! Mais il n'en est pas de la sorte du sacrifice de la nouvelle alliance. Notre victime est morte une fois, mais elle est ressuscitée pour ne mourir plus. L'hostie que nous présentons est vivante; le sang du Nouveau Testament, que nous répandons mystiquement sur ces saints autels, n'est pas le sang d'une victime morte : c'est un sang tout vif et tout chaud, si je puis parler de la sorte [2], tellement que nous devrions être toujours fervents, nous qui offrons au Père éternel une victime toujours nouvelle et un sang qui ne souffre point de froideur. Ni le temps, ni l'accoutumance, qui ralentissent ordinairement la ferveur des hommes, ne devraient point diminuer la nôtre; parce que notre victime, qui ne change point, veut toujours trouver en nous une même ardeur. Cependant nous vieillissons tous les jours, quand notre première ferveur se perd; au lieu que nous devrions toujours être jeunes, parce que le caractère que nous portons nous oblige d'être les membres les plus fervents du corps de l'Église, qui est toujours jeune, et qui, pour cette raison, nous est figurée dans la jeunesse de la sainte Vierge.

Et non seulement l'âge de Marie nous représente la sainte Église, mais encore son état de perpétuelle vir-

1. Hebr. VII. 12.

2. Bossuet parlera à peu près de même, douze ans plus tard, dans le livre si court et si substantiel de l'*Exposition de la Doctrine Catholique sur les matières de controverse* : « ... Combien notre souvenir et notre amour doivent-ils être excités, lorsque nous tenons sous ces enveloppes sacrées, sous ce tombeau mystique, la propre chair de notre Sauveur immolé pour nous, cette chair vivante et vivifiante, et ce sang encore tout chaud par son amour et tout plein d'esprit et de grâce! » (Ch. XII.)

ginité. Je sais que le mariage est sacré, et que « son lien est très honorable en tout et partout : *Honorabile connubium in omnibus* [1]. » Mais, si nous le comparons à la sainte virginité, il faut nécessairement avouer que le mariage sent la nature, et que la virginité sent la grâce. Et si nous considérons attentivement ce que dit l'Apôtre de la virginité et du mariage, nous y trouverons une peinture parfaite de la Synagogue et de l'Église chrétienne. « L'une est tout occupée du soin des choses du monde : *Cogitat quæ sunt mundi* [2] ; » c'est le but de la Synagogue, qui a pour partage la rosée du ciel et la graisse de la terre, *de rore cœli et de pinguedine terræ* [3] ; elle n'a que des promesses terrestres, cette terre coulante de lait et de miel. Mais que fait la virginité? « Elle est uniquement occupée du soin des choses du Seigneur : *Cogitat quæ Domini sunt* [4]. » C'est le but de la sainte Église, « qui ne considère point les choses visibles, mais les invisibles, *non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur* [5]. » C'est, Messieurs, cet unique objet que se doivent proposer les prêtres, qui, par l'éminence du sacerdoce, font la partie la plus relevée et la plus céleste de la sainte Église. Si l'Église est un ciel, on peut dire que les prêtres sont comme le premier mobile ou plutôt comme les intelligences qui meuvent ce ciel, et qui ne reçoivent leurs mouvements que de Dieu : aussi sont-ils appelés des anges [6].

Mais continuons de vous faire voir la figure de l'Église dans la sainte Vierge, et celle de la Synagogue dans Élisabeth. Vous savez que cette Vierge très pure était mariée, et c'est par ce divin mariage qu'elle nous représente encore mieux l'Église. Car j'apprends de saint Augustin [7], que le mariage de Joseph avec Marie, n'étant point lié par les sentiments de la chair, n'avait point d'autre nœud de son union que la foi mutuelle qu'ils s'étaient donnée ; et c'est là aussi ce qui joint l'Église avec Jésus-Christ, son époux. La foi de Jésus est engagée à l'Église ; celle de l'Église à Jésus: « *Sponsabo*

1. Hebr., XIII, 4.
2. I Cor., VII, 34.
3. Gen., XXVII, 28.
4. I Cor., VII, 34.
5. II Cor., IV, 18.
6. Apoc., II, 1 et seq.
7. *Contra Julian.*, lib. V, cap. XII, n. 48.

te mihi in fide[1] : Je vous rendrai mon épouse par une inviolable fidélité, par une fidélité réciproque, *fide pudicitiæ conjugalis*[2]. »

Mais ce que je trouve très remarquable, c'est qu'Élisabeth vivant avec son mari, l'Écriture la nomme stérile. Marie, au contraire, fait profession d'une perpétuelle virginité, et la même Écriture, qui ne ment jamais, la fait voir féconde. Voyez la stérilité de la Synagogue, qui d'elle-même ne peut engendrer des enfants au ciel ; et la divine fécondité de l'Église, de laquelle il est écrit : « *Lætare, sterilis, quæ non paris*[3] : Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point. » Toutefois, Messieurs, la stérile enfante ; Élisabeth a un fils aussi bien que la sainte Vierge : aussi la Synagogue a-t-elle enfanté, mais des figures et des prophéties. Élisabeth a conçu, mais un précurseur à Jésus, une voix qui prépare les chemins ; Marie enfante la Vérité même.

Et admirez ici, Chrétiens, la dignité de la Vierge aussi bien que celle de la sainte Église, par le rapport qu'elles ont ensemble. Dieu engendre son Fils dans l'éternité par une génération ineffable, autant éloignée de la chair et du sang que la vie de Dieu est éloignée de la vie mortelle. Ce Fils unique, engendré dans l'éternité, doit être engendré dans le temps. Sera-ce d'une manière charnelle? Loin de nous cette pensée sacrilège ! Il faut que sa génération dans le temps soit une image très pure de sa chaste génération dans l'éternité. Il n'appartenait qu'au Père éternel de rendre Marie féconde de son propre Fils ; puisque ce Fils lui devait être commun avec Dieu, il fallait que Dieu fît passer en elle sa propre fécondité : engendrer le Fils de Dieu ne devait pas être un effet d'une fécondité naturelle ; il fallait une fécondité divine. O incroyable dignité de Marie !

Mais l'Église, le croiriez-vous? entre en partage de cette gloire. Il y a une double fécondité en Dieu, celle de la nature, et celle de la charité qui fait des enfants adoptifs : la première est communiquée à Marie ; la seconde est communiquée à l'Église : et c'est, Messieurs, l'honneur de notre ordre, parce que nous sommes établis

1. Osee, II, 20.
2. S. Aug., *de bono Vid.*, n. 5.
3. Gal., IV, 27.

ministres de cette mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance. C'est notre honneur, mais c'est notre crainte : l'une et l'autre génération demande une pureté angélique ; l'une et l'autre produit le Fils de Dieu. Notre mauvaise vie n'empêche pas que la grâce ne passe par nos mains au peuple fidèle. Les mystères que nous traitons sont si saints, qu'ils ne peuvent perdre leur vertu, même dans des mains sacrilèges ; mais la condamnation demeure sur nous. Comme celui qui viole le sacré baptême, quoi qu'il fasse, il ne le peut perdre : ce caractère, imprimé par le Saint-Esprit, ne peut être effacé par les mains des hommes : « il pare le soldat et convainc le déserteur : *Ornat militem, convincit desertorem*[1] » : ainsi les mystères que nous traitons ne perdent pas leur force dans les mains des prêtres, quoique ces mains soient souvent impures. Mais, comme des mystères profanés portent toujours quelque malédiction avec eux, n'étant pas juste qu'elle passe au peuple, elle s'accumule sur le ministre, comme la paix retourne à nous, quand on ne la reçoit pas[2]. Autant qu'il est en nous, nous les maudissons, autant qu'il est en nous, nous leur donnons des mystères vides de grâces, mais des mystères pleins de malédictions, parce que nous les leur donnons profanés.

Évitons cette condamnation, donnons au Saint-Esprit des organes purs ; ne contraignons point cet Esprit sacré de se servir de mains sacrilèges : autrement, il se vengera. Il se servira de nous, puisqu'il l'a dit, pour la sanctification des autres, tout indignes que nous soyons d'un tel ministère ; mais autant de bénédictions que nous donnerons sur le peuple, [autant] de malédictions contre nous. Imitons la pureté de Marie, qui nous représente si bien celle de l'Église, dont nous avons l'honneur d'être les ministres.

Second Point.

Il me reste maintenant à vous proposer la partie la plus mystérieuse de notre évangile. Vous avez déjà vu que la Loi est figurée dans Élisabeth, l'Église chrétienne

1. S. Aug., *in Ps.* XXXIX, n. 1. 2. Matth., X, 13 ; Luc., X, 6.

en la sainte Vierge ; il faut maintenant qu'elles se rencontrent. Déjà vous voyez qu'elles sont cousines, pour montrer que la loi ancienne et la loi nouvelle se touchent de près, qu'elles sont parentes, qu'elles viennent toutes deux de race céleste. Mais ce n'est pas assez qu'elles soient parentes, il faut encore qu'elles s'embrassent : et quand Jésus a accompli les prophéties, quand il a été immolé, en lui la loi ancienne et la loi nouvelle ne se sont-elles pas embrassées? Et voyez cela très clairement en la personne de saint Jean-Baptiste. Saint Jean, dit saint Augustin, est comme le point du jour, qui n'est ni la nuit ni le jour, mais qui fait la liaison de l'un et de l'autre [1]. Il joint la Synagogue à l'Église ; il est comme l'envoyé de la Synagogue à Jésus, afin de reconnaître le Libérateur. Il est aussi l'envoyé de Dieu, pour montrer Jésus à la Synagogue. Jésus a tendu les mains à Jean, quand il a reçu son baptême ; Jean a tendu les mains à Jésus, quand il a dit : « *Ecce Agnus Dei* [2] : Voilà l'Agneau de Dieu. » C'est pourquoi Jésus vient à Jean, et Marie à Élisabeth. Il prévient : le propre de la grâce est de prévenir.

La grâce ne nous est pas donnée à cause que nous avons fait des bonnes œuvres, mais afin que nous les fassions ; elle est tellement accordée à nos bons désirs, qu'elle prévient même nos bons désirs. La grâce s'étend dans toute la vie ; et, dans tout le cours de la vie, elle est toujours grâce. Le bon usage de la grâce en attire d'autres ; mais ce ne laisse pas d'être toujours grâce : *gratiam pro gratia* [3]. Ce ruisseau retient toujours dans son cours le beau nom qu'il a pris dans son origine : « *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici* [4]. La grâce mérite d'être augmentée, pour qu'elle mérite ensuite d'être perfectionnée [5]. » Mais jamais elle ne se montre mieux ce qu'elle est, c'est-à-dire grâce, que lorsqu'elle vient à nous sans être appelée : c'est

1. *In Joan.*, tract. XIV. — *In Natal. Joan. Bapt.*, Serm. CCXC.
2. Joan., I, 29.
3. Joan., I, 16.
4. S. Aug., *ad Paul. Ep.*, CLXXXVI, n. 10.
5. Nous n'osons garantir que cette traduction et les autres qu'on lira dans la suite soient de la main de Bossuet. Il est clair qu'ici, il n'a écrit qu'une esquisse, sur laquelle il a improvisé en chaire. Deforis l'aura complétée de son mieux.

pourquoi Marie prévient sainte Élisabeth, et Jésus prévient Jean-Baptiste.

Voyez comment Jésus prévient son précurseur même : il faut aussi qu'il nous prévienne dans la grâce du sacerdoce. Il y en a qui préviennent Jésus-Christ : ce sont ceux qui viennent sans être appelés. Jésus-Christ a été appelé par son Père ; Jean était choisi pour son précurseur ; néanmoins il le prévient. La marque que nous sommes appelés, c'est le zèle du salut des âmes. Jésus vient à Jean, le libérateur au captif ; Jésus visite Jean, parce qu'il faut que le médecin aille visiter son malade. Mais Jésus est dans le ventre, et Jean dans le ventre [1] : ne semble-t-il pas que le médecin soit aussi infirme que le malade? Jésus a pris nos infirmités afin d'y apporter le remède. C'est le devoir des prêtres de se rendre faibles avec les faibles pour les guérir. « *Quis infirmatur, et ego non infirmor:* Qui est faible, disait l'Apôtre [2], sans que je m'affaiblisse avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle? *Quis scandalizatur, et ego non uror?* » *Voulez-vous savoir,* demande saint Augustin, *jusqu'où l'Apôtre est descendu pour se rendre faible avec les faibles* [3]? Il s'est abaissé jusqu'à donner du lait aux petits enfants. Écoutez-le lui-même dire aux Thessaloniciens [4] : « Je me suis conduit parmi vous avec une douceur d'enfant, comme une nourrice qui a soin de ses enfants. Et, en effet, nous voyons les nourrices et les mères s'abaisser, pour se mettre à la portée de leurs petits enfants ; et si, par exemple, elles savent parler latin, elles apetissent les paroles, et rompent en quelque sorte leur langue, afin de faire d'une langue diserte un amusement d'enfant. Ainsi, un père éloquent qui a un fils encore dans l'enfance, lorsqu'il rentre dans sa maison, il dépose cette éloquence qui l'avait fait admirer dans le barreau, pour prendre avec son fils un langage enfantin. *Quære quo descenderit, usque ad lac parvulis dandum: Factus sum parvulis in medio vestrum, tanquam si nutrix foveat filios suos. Videmus*

1. Édit. : Jésus est dans le sein [de sa mère], et Jean dans le sein [de la sienne]. — La leçon véritable, avec cette rude simplicité qui plaisait à saint Vincent de Paul, est donnée par l'abbé Vaillant, *Études*, p. 5.

2. II Cor., XI, 29.

3. I Cor., III, 2.

4. I Thess., II, 7.

enim et nutrices et matres descendere ad parvulos; et si norunt latina verba dicere, decurtant illa, et quassant, quodam modo linguam suam, ut possint de lingua diserta fieri blandimenta puerilia... Et disertus aliquis pater..., si habeat parvulum filium, cum ad domum redierit, seponit forensem eloquentiam quo ascenderat, et lingua puerili descendit ad parvulum [1]. »

Mais revenons à Marie et à Élisabeth : elles s'embrassent, elles se saluent : la Loi honore l'Évangile en le prédisant ; l'Évangile honore la Loi en l'accomplissant: c'est le mutuel salut qu'ils se donnent. Écoutons maintenant leurs saints entretiens : « *Benedicta tu inter mulieres* [2] : Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » O Église, ô société des fidèles, assemblée chérie entre toutes les sociétés de la terre ! vous êtes singulièrement bénie, parce que vous êtes uniquement choisie. « *Una est columba mea, perfecta mea* [3] : Une seule est ma colombe, et ma parfaite amie. *Beata quæ credidisti* [4] : Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, » dit Élisabeth à Marie ; et avec raison, puisque la foi est la source de toutes les grâces, car « le juste vit de la foi : *Justus autem meus ex fide vivit* [5]. *Perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino* [6] : Tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli. » Tout s'accomplira : voilà la vie chrétienne. Les chrétiens sont enfants de promesse, enfants d'espérance : voilà le témoignage que la Synagogue rend à l'Église. L'Église ne désavoue pas ses dons ni ses avantages ; au contraire, elle reconnaît que « le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.* » Mais elle rend la louange à Dieu : « *Magnificat anima mea Dominum* [7] : Mon âme glorifie le Seigneur. » Ainsi, dans cette aimable rencontre de la Synagogue avec l'Église, pendant que la Synagogue, selon son devoir, rend un fidèle témoignage à l'Église, l'Église, de son côté, rend témoignage à la miséricorde divine : afin que nous apprenions, Chrétiens, que le vrai sacrifice de la nouvelle loi, c'est le

1. S. Aug., *In Joan.*, tract. VII, n. 22.
2. Luc., I, 42. Édit. : *in mulieribus.* (Ce sont les paroles de l'Ange.)
3. Cant., VI, 8.
4. Luc., I, 45. Édit. : *Beata es tu quæ...*
5. Hebr., X, 38.
6. Luc., I, 45.
7. Luc., I, 47.

sacrifice d'actions de grâces. « Aussi nous avertit-on, dans la célébration des saints mytères, de rendre grâces au Seigneur notre Dieu : *In isto verissimo sacrificio agere gratias admonemur Domino Deo, ut agnoscamus gratiarum actionem proprium esse Novi Testamenti sacrificium.* »

Il faut donc confesser que nous sommes un ouvrage de miséricorde : notre sacrifice est un sacrifice d'eucharistie. C'est le sacrifice que Jean offre ; en sautant de joie, il rend grâces au Libérateur. S'il fait tressaillir Jean qui ne le voit pas, qui ne le touche pas, qui ne l'entend pas, où il n'agit que par sa présence seule ; que sera-ce dans le ciel, où il se montrera à découvert, face à face ! Jean est dans les entrailles de sa mère, et il sent Jésus qui est aussi dans le sein de la sienne ; Jésus entre dans nos entrailles, et à peine le sentons-nous !...

SERMON POUR LA VÊTURE

D'UNE POSTULANTE BERNARDINE.

Second des éditions, 1656.

L'étude du manuscrit de ce sermon, qui a été mis très obligeamment à notre disposition par M. Bérard des Glajeux, à Paris, a confirmé de tout point les conjectures de notre *Histoire critique*. Ce discours doit avoir été prononcé à peu de distance de celui dont nous avons donné, p. 194, un notable fragment. Peut-être était-ce un 20 août, fête de saint Bernard ; du moins il contient l'éloge de ce saint. Il a été rédigé sommairement, sans doute parce que l'orateur trouvait dans une composition précédente, encore présente à son souvenir, la matière de plus amples développements. Ici, Bossuet indique seulement le tour nouveau qu'il se propose de leur donner. Il reviendra une troisième fois sur ce plan en 1659 (*Premier sermon* des éditions).

Nous rétablissons, d'après l'autographe, une page que Deforis avait retranchée (il en avertit), au commencement du discours. On trouvera aussi plus loin quelques rectifications nécessaires.

Si vos Filius liberaverit, vere [1] *liberi eritis.*

Vous serez vraiment libres, quand le Fils vous aura délivrés.
(Joan., VIII, 36.)

[P. 1] Lorsque l'Église persécutée voyait ses enfants traînés en prison pour la cause [2] de l'Évangile, et que les empereurs infidèles, désespérant de les pouvoir effrayer [3] par la cruauté des supplices, tâchaient de les fatiguer et de les abattre [4] par l'ennui d'une longue captivité, Tertullien, ce célèbre prêtre de Carthage, soutenait leur constance par cette pensée. Il leur représentait [5] tout le monde comme une grande prison, où ceux qui aiment les biens périssables sont captifs et chargés de chaînes

1. Ms. : *tunc vere*... Citation faite de mémoire.
2. Var. : gloire.
3. Var. : de les effrayer.
4. Var. : tâchaient de leur faire perdre courage par...
5. Var. : Ce grand homme, — ce savant homme leur représentait.

durant tout le cours de leur vie. Il n'y a point, dit-il, une plus obscure prison que le monde, où tant de sorte[s] d'erreurs éteignent la véritable lumière ; ni qui contienne plus de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes ; ni de fers plus durs que les siens, puisque les âmes mêmes en sont enchaînées ; ni de cachot plus rempli d'ordures, à cause de tant de convoitises infâmes dont il est entièrement infecté : « tellement, disait-il, ô très saints martyrs, que ceux qui vous séparent du monde pour vous mettre dans les prisons, au lieu de vous rendre captifs, vous délivrent d'une captivité plus insupportable ; et, quelque grande que soit leur fureur [1], ils ne vous jettent pas tant en prison comme ils vous en tirent : *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse vos e carcere, quam in carcerem introisse intelligimus* [2]. »

Permettez-moi, Mesdames [3], d'appliquer à l'action de cette journée cette belle méditation de Tertullien. Cette jeune fille se présente à vous pour être admise dans votre cloître comme dans une prison volontaire. Ce ne sont point des persécuteurs qui l'amènent : elle vient, touchée du mépris du monde ; et sachant qu'elle a une chair qui, par la corruption de notre nature, est devenue un empêchement à l'esprit, elle s'en veut rendre elle-même la persécutrice par la mortification et la pénitence. La tendresse d'une bonne mère n'a pas été capable de la rappeler aux douceurs de ses embrassements ; elle a surmonté les obstacles que la nature tâchait d'opposer à sa généreuse résolution, et l'alliance spirituelle qu'elle a contractée [p. 2] avec vous par le Saint-Esprit, a été plus forte que celle du sang. Elle préfère la blancheur de saint Bernard à l'éclat de la pourpre, dans laquelle nous pouvons dire qu'elle a pris naissance [4] ; et la pau-

1. Var. : haine. — malice.
2. *Ad Martyr.*, n. 2.
3. A la place de *mes Sœurs*, effacé : de même, à la fin du premier point. Les religieuses du *Petit Clairvaux* de Metz ne recevaient que des filles nobles, et s'appelaient *Mesdames*. (Floquet, *Études*..., t. I, p. 266.) Mais il en était de même en plus d'un endroit, par exemple, à l'*Aula Puellarum* du Petit-Quevilly, près de Rouen.
4. *Première rédaction effacée :* à l'éclat de la pourpre dans laquelle nous l'avons vu[e] naitre. — Bossuet était à Metz depuis bien peu d'années pour songer à s'exprimer ainsi. Il est vrai qu'il se reprend. S'agirait-il encore du Parlement de Dijon ?

vreté de Jésus-Christ lui plaît davantage que les richesses dont le siècle l'aurait vue parée. Bien qu'elle sache qu'aux yeux des mondains un monastère est une prison, ni vos grilles, ni votre clôture ne l'étonnent pas: elle veut bien renfermer son corps, afin que son esprit soit libre à son Dieu ; et elle croit aussi bien que Tertullien que, comme le monde est une prison,en sortir,c'est la liberté[1].

Et certes, ma très chère Sœur, il est véritable que, depuis la rébellion de notre nature, tout le monde est rempli de chaînes pour nous. Tant que l'homme garda l'innocence que son Créateur lui avait donnée, il était le maître absolu de tout ce qui se voit[2] dans le monde ; maintenant il en est l'esclave : son péché l'a rendu captif de ceux dont il était né souverain. Dieu lui dit dans l'innocence des commencements : « Commande à toutes les créatures. *Subjicite terram ; dominamini piscibus maris, et volatilibus cœli, et universis animantibus*[3] ». Au contraire, depuis sa rébellion: Garde-toi de toutes les créatures. Il n'y [en] a point dans le monde qui ne croie qu'elle le doit avoir pour sujet, depuis qu'il ne l'est plus de son Dieu : c'est pourquoi les unes vomissent, pour ainsi dire, contre lui tout ce qu'elles ont de malignité ; et si les autres montrent leurs appas ou étalent leurs ornements, c'est dans le dessein de lui plaire trop, et de lui ravir par cet artifice tout ce qui lui reste de liberté. Les créatures, dit le Sage[4], sont autant de pièges tendus de toutes parts à l'esprit de l'homme. L'or et l'argent lui sont des liens, desquels son cœur ne peut[5] se déprendre, les beautés mortelles l'entraînent captif, le torrent des plaisirs l'emporte ; cette pompe des honneurs mondains, toute vaine qu'elle est, éblouit ses yeux ; le charme de l'espérance lui ôte la vue ; en un mot, tout le monde semble n'avoir d'agrément que pour l'engager dans sa servitude par une affection déréglée.

Et, après cela, ne dirons-nous pas que ce monde n'est qu'une prison, qui a autant de captifs qu'il a d'amateurs[6] ? De sorte que vous tirer du monde, c'est vous

1. *Ad Martyr.*, n. 2.
2. Var. : de tout ce que nous voyons, — admirons...
3. Gen., I, 28.
4. Sap., XIV, 11.
5. Var. : desquels il ne peut.
6. Var. : autant de captifs que de sectateurs.

tirer des fers et de l'esclavage ; et la clôture où vous vous jetez n'est pas, comme [p. 3] les hommes se le persuadent, une prison où votre liberté soit contrainte, mais un asile fortifié où votre liberté se défend contre ceux qui s'efforcent de l'opprimer : c'est ce que je me propose de vous faire entendre, avec le secours de la grâce. Mais afin que nous voyions éclater la vraie jouissance de la liberté dans les maisons des vierges sacrées, distinguons, avant toutes choses, trois sortes de captivités dans le monde.

Il y dans le siècle trois lois qui captivent : il y a, premièrement, la loi du péché ; après, celle des passions et des convoitises ; et la troisième est celle que le siècle nomme la nécessité des affaires [1] et la loi de la bienséance mondaine.

Et, en premier lieu, le péché est la plus infâme des servitudes, où la lumière de la grâce étant toute éteinte, l'âme est jetée dans un cachot ténébreux, où elle souffre de la violence du diable tout ce que souffre une ville prise de la rage d'un ennemi implacable [2] et victorieux. Que les passions nous captivent, il paraît [3] par l'exemple d'un riche avare qui ne peut retirer son âme engagée parmi ses trésors, et parce que Dieu défend aux Israélites d'épouser des femmes d'idolâtres, de peur, dit-il, qu'elles n'amollissent leurs cœurs et les entraînent après des dieux étrangers [4]. Et d'où vient cela, Chrétiens, si ce n'est que les passions ont certains liens invisibles, qui tiennent nos volontés asservies? Mais j'ose dire que le joug le plus empêchant que le monde impose à ceux qui le suivent [5], c'est celui de l'empressement des affaires, et la bienséance du monde. C'est là ce qui nous dérobe le temps, c'est là ce qui nous dérobe à nous-mêmes ; c'est ce qui rend notre vie tellement captive, dans cette chaîne continuée de visites, de divertissements, d'occupations qui naissent perpétuellement les unes des autres, que

1. Bossuet avait d'abord écrit : « nous la nommerons la loi des affaires, et... ». Il ne veut point faire porter aux enfants de Dieu cette responsabilité.
2. Var. : cruel.
3. Les éditeurs croient devoir corriger : « C'est ce qui paraît... »
4. Luc., XII, 20 ; Exod., XXXIV, 16.
5. Var. : à ses sectateurs, — à ses amateurs.

nous n'avons pas la liberté de penser à nous. O servitude cruelle et insupportable, qui ne nous permet pas de nous regarder! C'est ainsi que vivent les enfants du siècle. Parmi tant de servitudes diverses, nous nous imaginons être libres. De quelque liberté que nous nous flattions, jamais nous ne serons vraiment libres, jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés.

Mais qui sont ceux qui seront plus tôt délivrés par votre toute-puissante bonté, ô miséricordieux Sauveur de nos âmes [1], si ce n'est ces âmes pures et célestes, qui ont tout quitté pour l'amour de vous? C'est donc vous, mes très chères Sœurs, c'est vous que je considère comme vraiment libres, parce que le Fils vous a délivrées [p. 4] de la triple servitude qu'on voit dans le monde : du péché, des passions, de l'empressement. Le péché doit être exclu du milieu de vous, par l'ordre et la discipline religieuse ; les passions y perdent leur force, par l'exercice de la pénitence ; la loi de la prétendue bienséance, que la vanité humaine s'impose, n'y est pas reçue, par le mépris qu'on y fait du monde : et ainsi l'on y peut jouir pleinement de la liberté bienheureuse que le Fils de Dieu a rendue à l'homme : *Si vos Filius liberaverit*, [*vere liberi eritis*]. C'est ce que j'espère vous faire entendre aujourd'hui avec le secours de la grâce.

[Premier Point.]

C'est une juste punition de Dieu, que l'homme, après avoir méprisé la solide possession des biens véritables que son Créateur lui avait donnés, soit abandonné à l'illusion des biens apparents. Les plaisirs du paradis ne lui ont pas plu : il sera captif des plaisirs trompeurs qui mènent les âmes à la perdition ; il ne s'est pas voulu contenter de l'espérance de l'immortalité bienheureuse : il se repaîtra d'espérances vaines, que souvent le mauvais succès, et toujours la mort rendra inutiles. Il n'a point voulu de la liberté qu'il avait reçue de son souverain : il se plaira dans la liberté imaginaire que sa raison volage lui a figurée. Justement, certes justement, Seigneur : car il est juste que ceux-là n'aient que de

1. Les éditeurs corrigent : « des hommes », pour éviter la répétition.

faux plaisirs, qui ne veulent pas les recevoir de vos mains ; qu'ils n'aient qu'une fausse liberté, puisqu'ils ne veulent pas la tenir de vous ; et enfin qu'ils soient livrés à l'erreur, puisqu'ils ne se contentent pas [1] de vos vérités.

En effet, considérons, mes très chères Sœurs, quelle image de liberté se proposent ordinairement les pécheurs. Qu'elle est fausse, qu'elle est ridicule, qu'elle est, si je puis parler ainsi, chimérique ! Écoutons-les parler, et voyons de quelle liberté ils se vantent. Nous sommes libres, nous disent-ils ; nous pouvons faire ce que nous voulons. Mes Sœurs, examinons leurs pensées, et nous verrons combien ils se trompent, et nous confesserons devant Dieu, dans l'effusion de nos cœurs, que nul pécheur ne peut être libre, que tous les pécheurs sont captifs. Tu peux faire ce que tu veux, et de là tu conclus : Je suis libre. Et moi, je te réponds, au contraire : Tu ne peux pas faire ce que tu veux ; et quand tu le pourrais, tu n'es pas libre. Montrons premièrement aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

Et certainement nous pourrions leur dire qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent, puisqu'ils ne peuvent pas empêcher que leur fortune ne soit [p. 5] inconstante, que leur félicité ne soit fragile [2], que ce qu'ils aiment ne leur échappe, que la vie ne leur manque, comme un faux ami, au milieu de leurs entreprises, et que la mort ne dissipe toutes leurs pensées. Nous pourrions leur dire véritablement qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent, puisqu'ils ne peuvent pas empêcher qu'ils ne soient trompés dans leurs vaines prétentions. Ou ils les manquent, ou elles leur manquent : ils les manquent, quand ils ne parviennent pas à leur but ; elles leur manquent, quand, obtenant ce qu'ils veulent, ils n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent. C'est ainsi que nous pouvons montrer aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

1. Var. : ne veulent pas. — Ce passage a été souligné à l'époque des sommaires. Celui du présent sermon ne nous est pas parvenu.

2. Ms. : ne soient fragiles. — C'est une distraction.

Mais pressons-les de plus près encore, et déplorons l'aveuglement de ces malheureux qui se vantent de leur liberté, pendant qu'ils gémissent dans un si honteux esclavage. Ha! les misérables captifs, ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent le plus; ce qu'ils détestent le plus, il faut qu'il arrive. Que prétendez-vous, ô pécheur, dans ces plaisirs que vous recherchez, dans ces biens que vous amassez par des voleries; que prétendez-vous? — Je veux être heureux. — Hé quoi! heureux, même malgré Dieu? Insensé, qui vous imaginez avoir aucun bien contre la volonté du souverain bien! digne, certes, qu'on dise de vous ce que nous lisons dans les Psaumes: *Voilà l'homme qui n'a pas mis son secours en Dieu, mais qui a espéré dans la multitude de ses richesses, et s'est plu dans sa vanité*[1]. Mais non seulement vous ne pouvez obtenir ce que vous avez le plus désiré; ce que vous détestez le plus, il faut qu'il arrive: cette justice divine qui vous poursuit, ces étangs de feu et de soufre, ce grincement de dents éternel. Car quelle force vous peut arracher des mains toutes-puissantes de Dieu, que vous irritez par vos crimes, et dont vous attirez sur vous les vengeances?

Telle est la liberté de l'homme pécheur: malheureux, qui, croyant faire ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il veut le moins; qui, pour trop faire ses volontés, par une étrange contradiction de désirs, s'empêche lui-même d'être ce qu'il veut, c'est-à-dire heureux[2]; qui s'imagine être vraiment libre, parce qu'il est en effet trop libre à pécher, c'est-à-dire libre à se perdre; et qui ne s'aperçoit pas qu'il forge ses fers par l'usage de sa liberté prétendue. Et de là nous pouvons apprendre que ce n'est pas être vraiment libres, que de faire ce que nous voulons; mais que notre liberté véritable, c'est de faire ce que Dieu veut. De là vient que nous lisons dans notre évangile, que les hommes sont vraiment libres quand le Fils les a délivrés: où nous devons entendre, mes Sœurs, que le Fils de Dieu, nous parlant d'une liberté véritable, il nous explique [p. 6] assez qu'il y en a aussi une fausse.

1. Ps. LI, 9.
2. Var.: empêche lui-même l'exécution de sa volonté principale, qui est d'être heureux.

La fausse liberté, c'est de vouloir faire sa volonté propre ; mais notre liberté véritable, c'est que notre volonté soit soumise à Dieu : car, puisque nous sommes nés sous la sujétion de Dieu, notre liberté n'est pas une indépendance. Cette affectation de l'indépendance, c'est la liberté de Satan et de ses rebelles complices, qui ont voulu s'élever eux-mêmes contre l'autorité souveraine. Loin de nous une liberté si funeste, qui a précipité ces esprits superbes dans une servitude éternelle ! Pour nous, songeons tellement que nous sommes libres, que nous n'oubliions pas que nous sommes des créatures, et des créatures raisonnables, que Dieu a faites à sa ressemblance. Puisque notre liberté est la liberté d'une créature, il faut nécessairement qu'elle soit soumise, et qu'il y ait de la servitude mêlée. Mais il y a une servitude honteuse, qui est la destruction de la liberté ; et une servitude honorable, qui en est la perfection. S'abaisser au-dessous de sa dignité naturelle, c'est une servitude honteuse : c'est ainsi que font les pécheurs ; c'est pourquoi ils ne sont pas libres. S'abaisser au-dessous de Celui-là seul qui est seul naturellement souverain, c'est une servitude honorable, qui est digne d'un homme libre, et qui fait l'accomplissement de la liberté. En est-on moins libre, pour obéir à la raison et à la Raison souveraine, c'est-à-dire à Dieu? N'est-ce pas, au contraire, une dépendance vraiment heureuse, qui, nous assujettissant à Dieu seul, nous rend maîtres de nous-mêmes et de toutes choses?

C'est ainsi que le Sauveur voulut être libre : il était libre certainement, car il était Fils et non pas esclave ; mais il mit l'usage de sa liberté à être obéissant à son Père. Comme c'est la liberté qu'il a recherchée, c'est aussi celle qu'il nous a promise : *Vous serez*, dit-il, *vraiment libres, quand le Fils vous aura délivrés ;* vous aurez une liberté véritable, quand le Fils vous l'aura donnée. Et quelle liberté vous donnera-t-il, sinon celle qu'il a voulu[e] pour lui-même? c'est-à-dire d'être dépendant de Dieu seul, dont il est si doux de dépendre, et le service duquel [1] vaut mieux qu'un royaume ; parce

1. Syntaxe tombée en désuétude. On dirait aujourd'hui : *et dont le service..*

que cette même soumission, qui nous met au-dessous de Dieu, nous met en même temps au-dessus de tout. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher, ma Sœur, de louer votre résolution généreuse, en ce que vous avez voulu être libre, non point à la mode du monde, mais à la mode du Sauveur des âmes; non de la liberté dangereuse que l'esprit de l'homme se donne à lui-même, mais de celle que Jésus promet à ses serviteurs.

Les enfants du siècle croient être libres, parce qu'ils errent deçà et delà dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté; à peu près comme des [p. 7] enfants qui se pensent libres, lorsque, échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont : telle est la liberté des pécheurs.

C'est vous, c'est vous, Mesdames, qui jouissez d'une liberté véritable, parce que vous ne vous contraignez que pour servir Dieu. Et qu'on ne pense pas que cette contrainte diminue tant soit peu votre liberté; au contraire, c'en est la perfection. Car d'où vient que vous vous mettez dans cette salutaire contrainte, sinon pour vous imposer à vous-mêmes une heureuse nécessité de ne pécher pas? Et cette sainte nécessité de ne pécher pas, n'est-ce pas la liberté véritable? Ne croyons pas, mes Sœurs, que ce soit une liberté de pouvoir pécher; ou, s'il y a de la liberté à pouvoir pécher, disons avec saint Augustin que c'est une liberté égarée, une liberté qui se perd. La première liberté, dit saint Augustin[1], c'est de pouvoir ne pécher pas : la seconde et la plus parfaite, c'est de ne pouvoir plus pécher. C'est la liberté des saints anges et de toute la société des élus, que la félicité éternelle met dans la nécessité de ne pécher plus; c'est la liberté de la céleste Jérusalem. Cette nécessité, c'est leur béatitude, et jamais nous ne serons plus libres que quand nous ne pourrons plus servir au péché. C'est la liberté de Dieu même, qui peut tout, et ne peut pécher. C'est à cette liberté qu'on tend dans les cloîtres, lorsque, par tant de saintes contrain-

1. *De Corrept. et Grat.*, cap. XII, n. 33.

tes, par tant de salutaires précautions, on tâche de s'imposer une loi de ne pouvoir plus servir au péché.

[Second Point.]

Voilà la servitude du péché exclue de la vie retirée et religieuse par les observances de la discipline : voyons si elle n'est pas aussi délivrée de celle des passions et des convoitises, par l'exercice de la pénitence. Pour cela, considérons une belle doctrine de saint Augustin, (au Ve livre contre Julien) : *Alia quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrenamus*[1]. Il y a, dit-il, deux sortes de maux : il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent : les maladies, les passions. Elles nous flattent, et, en nous flattant, elles nous captivent. Ceux-là, nous les devons supporter ; ceux-ci, nous les devons modérer : les premiers, par la patience et par le courage ; le[s] second[s], par la retenue et la tempérance. Or, Dieu, qui dispose toutes choses par une providence très sage, et qui ne veut pas tourmenter les siens par des afflictions inutiles, a voulu que ces derniers maux servissent de remède pour guérir les autres : je veux dire que les maux qui nous affligent doivent corriger en nous ceux qui flattent. Ils étaient donnés en punition de notre péché ; mais, par la miséricorde divine, ce qui était une peine devient un remède, et « le châtiment du péché est tourné à l'usage de la justice : *In usus justitiæ peccati pæna conversa est*[2]. » La raison est, que la force de ceux-ci consiste dans le plaisir, et que toute la pointe du plaisir s'émousse par la souffrance.

C'est pourquoi la mortification dans les cloîtres, où[3] si la chair est contrainte, c'est pour rendre l'esprit plus libre. C'est le rendre plus libre, que de brider [p. 8] son ennemi et le tenir en prison tout chargé de chaînes. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre[4] : *Je ne travaille pas en vain, mais je châtie mon corps et je réduis en ser-*

1. Ms. : *ferimus... coercemus.* — Les éditeurs renvoient quelques lignes plus bas cette citation.
2. S. Aug., *De Civit. Dei*, lib. XIII, cap. IV.
3. Les éditeurs ont corrigé ainsi ce latinisme : « Et si la chair y est contrainte. »
4. 1 Cor., IX, 26, 27.

vitude mon corps[1]. Ce n'est pas travailler en vain que de mettre en liberté mon esprit. J'ai, dit-il, un ennemi domestique ; voulez-vous que je le fortifie, que je le rende invincible par ma complaisance? J'ai des passions moins traitables que ne sont des bêtes farouches ; voulez-vous que je les nourrisse? Ne vaut-il pas mieux que j'appauvrisse mes convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent? Tellement que la vraie liberté d'esprit, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance.

C'est ainsi qu'ont été libres les grands personnages qui vous ont donné cette règle que vous professez. D'où saint Benoît, votre patriarche, sentant que l'amour des plaisirs mortels, qu'il avait presque éteint par ses grandes austérités, se réveillait tout à coup avec violence, se déchire lui-même le corps par des ronces et des épines, sur lesquelles son zèle le jette[2]. N'est-ce pas qu'il veut briser ses liens charnels qui menacent son esprit de la servitude? C'est pour cela que saint Bernard, votre père, a cherché un salutaire rafraîchissement dans les neiges et dans les étangs glacés[3], où son intégrité attaquée s'est fait un rempart contre les délices du siècle. Ses sens étaient de telle sorte mortifiés, qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux[4]. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avait éteint en lui la pointe de la saveur : il mangeait de toutes choses sans choix ; il buvait de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avait le plus à la main[5]. Si quelque[s]-un[s] trouvai[en]t trop rude ce long et horrible silence, il les avertissait que s'ils considéraient sérieusement l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'auraient pas beaucoup de peine à se taire. Il excitait en lui l'appétit, non par les viandes, mais par les jeûnes ; non par[6] le ragoût, mais par le travail ; et toutefois, pour n'être pas entiè-

1. Répétition supprimée dans les éditions : « et je le réduis. »
2. S. Greg. Maj., *Dialog.*, lib. II, cap. II.
3. *Vit. S. Bernard.*, lib. I, cap. III, n. 6.
4. *Ibid.*, lib. III, cap. II, n. 4.
5. *Ibid.*, lib. I, cap. VII.
6. Édit. : Non par la délicatesse ni par. — Ces mots sont soulignés au manuscrit.

rement dégoûté de son pain d'avoine et de ses légumes, il attendait que la faim les rendît aucunement[1] supportables. Il couchait sur la dure ; mais il y attirait le sommeil par la psalmodie de la nuit et par l'ouvrage de la journée : de sorte que, dans cet homme, les fonctions même naturelles étaient causées, non tant par la nature que par la vertu[2].

Quel homme plus libre que saint Bernard? Il n'a point [p. 9] de passions à contenter, il n'a point de fantaisie à satisfaire, et il n'a besoin que de Dieu. Les gens du monde, au lieu de modérer leurs convoitises, sont contraints de servir à celles d'autrui. Saint Augustin, parlant à un grand seigneur : *Qui debuisti refrenare*[3] *cupiditates tuas, explere cogeris alienas*[4]... C'est à cette liberté que vous aspirez, c'est l'héritage que saint Bernard a laissé à toutes les maisons de son ordre.

[Troisième Point.]

Mais voyez l'aveuglement du monde : comme si nous n'étions pas encore assez captifs par le péché et les convoitises, il s'est fait lui-même d'autres servitudes. Il a fait des lois, comme pour imiter Jésus-Christ, mais plutôt pour le contredire : Il ne faut pas souffrir les injures, on vous mépriserait ; il faut avoir de l'honneur dans le monde, il faut se rendre nécessaire, il faut vivre pour le public et pour les affaires : *Imperio reique vivendum est*[5]. A votre sexe, le temps de se parer, les visites, c'est une loi. La bienséance, une loi qui nous ôte tout le temps, qui fait qu'il se perd véritablement. Tout le temps se perd auquel on n'attache rien de plus immobile que lui[6]. Le temps, précieux parce qu'il aboutit à l'éternité, on ne demande qu'à le passer : à peine avons-nous un moment à nous ; et celui que nous avons,

1. Edit. : « un peu supportables. »
2. On reconnait dans le paragraphe qui précède un emprunt au *Panégyrique de saint Bernard* (1653). Il est remarquable que les éditeurs ont conservé ici quelques expressions qu'ils avaient retranchées dans ce panégyrique. (Cf. t. I, p. 407.)
3. Ms. : *frenare*.
4. *Ad Bonif.*, Ep. CCXX, n. 6.
5. Tertull., *de Pallio*, n. 5.
6. Tout ce passage avait été remanié par les éditeurs. Le rajeunissement imaginé dans cette dernière phrase est un vrai contresens : « et on n'y attache... » On n'avait pas compris l'inversion.

il semble qu'il soit dérobé. Cependant la mort vient avant que nous puissions avoir appris à vivre ; et alors que nous servira d'avoir mené une vie publique, puisque enfin il nous faudra faire une fin privée ? — Mais que dira le monde ? — Eh ! pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque nous devons enfin mourir pour nous-mêmes ? *Nemo alii*[1] *vivit, moriturus sibi*[2].

Que si le monde a ses contraintes, que je vous estime [heureuse], ma très chère Sœur, qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement de ne vouloir vous captiver que pour l'amour de celui qui, étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour l'amour de nous, afin de nous exempter de la servitude ! C'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. Déposez donc, ma très chère Sœur, cet habit, cette vaine pompe et toute cette servitude du siècle : vous êtes libre à Jésus-Christ, son sang vous a mise en liberté : *Ne vous rendez point esclaves*[3] *des hommes*[4].

1. Ms. : *alteri*.
2. Tertull., *De Pallio*, n. 5.
3. Edit. : esclave. — Mais Bossuet, par le pluriel, avait traduit littéralement saint Paul : I Cor., VII, 23.
4. Bossuet a écrit, puis barré le développement suivant. « Si vous vivez ainsi, vous serez plus libres même que les rois. J'ose bien vous dire, Messieurs, qu'une âme retirée et religieuse est plus libre, plus indépendante que les plus grands princes. Les princes, avec toute leur puissance royale, ne peuvent si bien nouer leurs intrigues que souvent, un petit ressort venant à manquer, toute l'entreprise ne soit renversée. Dans la sainte religion, on se propose de plus grands desseins, puisqu'ils ne tendent que dans le ciel, et on y va, sans [p. 10] aucun détour, par des voies sûres. Les rois, en une infinité de rencontres, sont contraints de ployer sous les coups de la mauvaise fortune. »

A la suite, on lit ces textes :

« *Etsi corpus includitur, etsi caro detinetur, omnia spiritui patent. Vagare spiritu, spatiare spiritu, et non stadia opaca aut porticus longas proponens tibi, sed illam viam quæ ad Deum ducit. Quoties eam spiritu deambulaveris, toties in carcere non eris. Nihil crus sentit in nervo, cum animus in cælo est. Totum hominem animus circumfert, et quo velit transfert.*

Sic nunc etiam carcer christianis molestus. Vocati sumus ad militiam Dei vivi. Nemo miles ad bellum cum deliciis venit, nec de cubiculo ad aciem procedit. Sed de papilionibus expeditis et substrictis, ubi omnis duritia et imbonitas et insuavitas constitit. Etiam in pace, labore et incommodis bellum pati jam ediscunt. Sudore omnia constant.... Coguntur, cruciantur, fatigantur. Quanto plus in exercitationibus fatigaverint, tanto plus de victoria sperant. (Tertul., *Ad Mart.*, n. 2, 3.) — *Voluptates non perdimus, sed mutamus : de corpore ad animum, a sensibus ad conscientiam.* (Bernard., *de Vit. solit.*) — *Veterem hominem non exuerunt, sed novo palliant.* (*Super Cantic.*, XVI.) Ceux qui se souviennent trop de ce qu'ils ont été dans le siècle. »

Ces textes ont dû inspirer la péroraison. Voy. p. 197, note 6. le parti que l'orateur savait en tirer.

IIe SERMON POUR LA
NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE,
8 septembre 1656.

Aux religieuses auxquelles s'adresse cette instruction, l'orateur parle « du glorieux et divin emploi que la charité leur impose de travailler au salut des âmes. » C'est désigner assez clairement ou les Sœurs de la *Propagation* de Metz, ou celles de la *Providence* de Paris. Pour la date du sermon, on ne peut hésiter qu'entre 1655 ou 1656. Une adresse que Bossuet a notée au bas d'une des feuilles de son manuscrit [1], indique la proximité d'un voyage à Paris, et nous reporte par conséquent à 1656 plutôt qu'à 1655 : « Des Molins, près de la Tournelle : une potion d'esprit de vin... ». Bossuet, archidiacre de Metz, se chargeant en toute simplicité des commissions des bonnes religieuses dont il était le Supérieur !

Nous avons en outre un sermon de vêture prononcé à pareil jour pour l'année précédente. Quant à dépasser cette limite, l'orthographe et l'écriture l'interdisent absolument.

C'est donc de la façon la plus arbitraire et la moins justifiée que M. Lachat place ce sermon à Paris, aux grandes Carmélites, en 1661. Ce qui est non moins étrange, c'est qu'imprimant, dit-il, « sur les manuscrits, » et ayant bien vu en effet sur l'enveloppe de celui-ci qu'il manquait dans les éditions deux passages importants, il orne ses premières pages de prétendues variantes, dont l'autographe ne contient pas un mot, et même de *notes marginales* [2], lorsqu'il n'y a pas l'ombre de marge au manuscrit.

Il n'y a pas non plus de pagination : l'auteur, attachant peu d'importance à cette exhortation prononcée en famille, ne l'a pas résumée à l'époque des Sommaires.

Quis, putas, puer iste erit?
Quel pensez-vous que sera cet enfant? (Luc., I, 66.)

C'est en vain que les grands de la terre, s'emportant quelquefois plus qu'il n'est permis à des hommes, sem-

1. Ms. aux Archives départementales, à Melun.
2. C'étaient les débris des passages retranchés par les premiers éditeurs au sermon de 1652 (t. I, p. 163), ou à telle allocution qu'ils supprimaient (*Ibid.*, p. 378).

blent vouloir cacher les faiblesses de la nature sous cet éclat trompeur de leur éminente fortune. Je reconnais, mes Sœurs, avec l'Apôtre [1], que nous sommes obligés de les honorer comme les lieutenants de Dieu sur la terre, auxquels sa providence a commis le gouvernement de ses peuples ; et c'est ce respect que nous leur rendons qui établit la fermeté des États, la sûreté publique et le repos des particuliers. Mais, comme il leur arrive souvent qu'enivrés de cette prospérité passagère, ils se veulent mettre [2] au-dessus de la condition humaine, c'est avec beaucoup de raison que le plus sage de tous les hommes entreprend de confondre leur témérité. Il les ramène au commencement de leur vie, il leur représente leurs infirmités dans leur origine ; et, bien qu'ils aient le cœur enflé de la noblesse de leur naissance, il leur fait bien voir que, si illustre qu'elle puisse être, elle a toujours beaucoup plus de bassesse que de grandeur. Pour moi, dit Salomon [3], quoique je sois le maître d'un puissant État, j'avoue ingénument que ma naissance ne diffère en rien de celle des autres. Je suis entré nu en ce monde, comme étant exposé à toute sorte d'injures ; j'ai salué, comme les autres hommes, la lumière du jour par des pleurs, et le premier air que j'ai respiré m'a servi, comme à eux, à former des cris : *Primam vocem similem omnibus emisi plorans* [4]. Telle est, continue-t-il, la naissance des plus grands monarques ; et de quelque grandeur que les flattent leurs courtisans, la nature [5], qui ne sait point flatter, ne les traite pas autrement que les moindres de leurs sujets : *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium* [6].

Voilà où le plus sage des rois appelle les grands de ce monde pour convaincre leur ambition ; et d'autant [7] que c'est là sans doute où elle a le plus à souffrir, il n'est pas croyable combien d'inventions ils ont recherchées pour se tirer du pair, même dans cette commune faiblesse. Il faut, à quelque prix que ce soit, séparer du commun des hommes le prince naissant : c'est pour-

1. Rom., XIII, 1 et seq.
2. Var. : ils se mettent.
3. Sap., VII, 1. 2.
4. Sap., VII, 3.
5. Édit. : la nature, cette bonne mère.
6. Sap., VII, 5.
7. Bossuet a ainsi écrit, malgré Vaugelas, qui blâme l'apostrophe.

quoi chacun s'empresse à lui rendre des hommages qu'il ne comprend pas. S'il paraît dans la nature quelque changement ou quelque prodige, on en tire incontinent des augures de sa bonne fortune ; comme si cette grande machine ne remuait que pour cet enfant ! Comme le temps présent ne lui est point favorable, parce qu'il ne lui donne rien qui le distingue de ceux de son âge, il faut consulter l'avenir et avoir recours nécessairement à la science des pronostics. C'est ici que les astrologues, mêlant dans leurs vaines spéculations la curiosité et la flatterie, leur font des promesses hardies, dont ils donnent pour cautions des influences cachées. C'est dans ce même dessein que les orateurs tâchent de faire valoir l'art des conjectures ; et ainsi l'ambition humaine ne pouvant se contenir dans cette simple modestie que la nature tâche de nous inspirer, elle s'enfle et se repaît de doutes et d'espérances.

Grâces à la miséricorde divine, nous sommes appelés aujourd'hui à la naissance d'une princesse qui ne demande point ces vains ornements. Gardons-nous bien, mes Sœurs, de célébrer sa nativité avec ces recherches téméraires dont les hommes se servent en de pareilles rencontres ; mais plutôt considérant que celle dont nous parlons est la mère du Sauveur Jésus, apprenons de son Évangile de quelle manière il désire que nous solennisions la naissance de ses élus. Les parents de saint Jean-Baptiste nous en donnent un bel exemple : ils ne pénètrent pas les secrets de l'avenir avec une curiosité trop précipitée ; toutefois, adorant en eux-mêmes les conseils de la Providence, ils ne laissent pas de s'enquérir modestement entre eux quel sera un jour cet enfant : *Quis, putas, puer iste erit ?* Je me propose de faire aujourd'hui pour la mère de notre Maître, ce que je vois pratiqué pour son précurseur.

Ames saintes et religieuses, qui voyez cette incomparable princesse faire son entrée en ce monde, quel pensez-vous que sera cet enfant ? *Quis, putas, puer iste erit ?* Que me répondrez-vous à cette question, et moi-même, que répondrai-je ? Tirons la réponse du saint évangile que nous avons lu ce matin, dans la célébration

des divins mystères : *De qua natus est Jesus*[1]. Viendra, viendra le temps, que Jésus, la Sagesse du Père, et l'unique Rédempteur de nos âmes[2], se revêtira d'une chair humaine dans les entrailles de cette fille[3] dont nous honorons la naissance. C'est par cet éloge, mes Sœurs, qu'il nous faut estimer sa grandeur, et juger avec certitude quel sera un jour cet enfant. La Nativité de la sainte Vierge nous fait voir le temple vivant où se reposera le Dieu des armées lorsqu'il viendra visiter son peuple ; elle nous fait voir le commencement de ce grand et bienheureux jour que Jésus doit bientôt faire luire au monde. Nous aurons bientôt le salut, puisque nous voyons déjà sur la terre celle qui doit y attirer le Sauveur. La malédiction de notre nature commence à se changer aujourd'hui en bénédiction et en grâce, puisque de la race d'Adam, qui était si justement condamnée, naît la bienheureuse Marie, c'est-à-dire celle de toutes les créatures qui est tout ensemble la plus chère à Dieu et la plus libérale aux hommes ; car la grandeur de la sainte Vierge est une grandeur bienfaisante, une grandeur qui se communique et qui se répand ; et la suite de ce discours vous fera paraître que sa dignité de mère de Dieu la rend aussi mère des fidèles : de sorte qu'il n'y a rien, âmes chrétiennes, que nous ne puissions[4] justement attendre de la protection de cette princesse que le Ciel nous donne aujourd'hui pour être, après le Sauveur Jésus, le plus ferme appui de notre espérance ; et c'est ce que je me propose de vous faire entendre par ce raisonnement invincible, dont les deux propositions principales feront le partage de ce discours. Afin qu'une personne soit en état de nous soulager par son assistance près de la majesté divine, il est absolument nécessaire que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Si sa grandeur ne l'approche de Dieu, elle ne pourra puiser dans la source où toutes les grâces sont renfermées ; si sa bonté ne l'approche de nous, nous n'aurons aucun bien par son influence. La grandeur est la main qui puise ; la bonté, la

1. Matth., I, 16.
2. Les éditeurs ajoutent : la lumière du genre humain, en qui nous sommes comblés de toutes sortes de grâces.
3. Édit. : de ce béni enfant...
4. Var. : devions.

main qui répand ; et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie étant la mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel ; et la même Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à s'intéresser à notre bonheur. Par conséquent, il est véritable que la nativité de cette princesse doit combler le monde de joie, puisqu'elle le remplit d'espérance ; et l'explication que je vous propose de ces vérités importantes établira la dévotion à la sainte Vierge sur une doctrine solide et évangélique.

Premier Point.

Encore que les idées différentes que nous nous formons à nous-mêmes pour nous représenter l'essence divine, ne soient pas une véritable peinture, mais seulement une ombre imparfaite, celle qui semble la plus auguste et la plus digne de cette majesté souveraine, c'est de comprendre la Divinité comme un abîme immense et comme un trésor infini, où toute sorte de perfections sont glorieusement rassemblées. En effet, Dieu porte en son sein tout ce qui peut jamais avoir l'être : toutes les grâces, toutes les beautés que nous voyons semées sur les créatures se ramassent toutes en son unité ; et il dit à Moïse, son serviteur [1], qu'il lui montrera tout le bien en lui découvrant son essence. C'est que la nature du bien, que nous voyons ici partagée, se trouve totalement renfermée en Dieu. Mais, mes Sœurs, ce n'est pas assez qu'elle y soit ainsi renfermée ; il faut que de cette source infinie il coule quelques ruisseaux sur les créatures ; sans quoi il est certain qu'elles demeureraient éternellement enveloppées dans la confusion du néant, parce que, n'étant rien par nous-mêmes, nous ne pourrons jamais avoir d'être qu'autant que cette cause première laisse tomber sur nous, pour ainsi parler, quelque rayon ou quelque étincelle du sien. Ainsi, pour produire les créatures, il faut que ce trésor immense, il faut que ce vaste sein de Dieu où toutes choses sont renfermées s'ouvre en quelque sorte et coule

1. Exod., XXXIII. 19.

sur nous. Et qu'est-ce qui l'ouvre? C'est la bonté : c'est là son office et sa fonction, d'ouvrir le trésor de Dieu pour le communiquer à la créature ; et, s'il est permis à des hommes de distinguer les devoirs[1] des divers attributs de Dieu, nous pouvons dire avec raison que, comme c'est l'infinité qui renferme en Dieu tout le bien, c'est aussi la bonté qui le communique.

C'est ce qu'il m'est aisé de vous expliquer par une belle division de saint Augustin. Tous ceux qui donnent leur bien aux autres, dit cet admirable docteur, le donnent par l'une de ces trois raisons : ou par une force supérieure qui les y oblige, et ils donnent par nécessité ; ou par quelque intérêt qui leur en revient, et ils le font pour l'utilité ; ou par une inclination bienfaisante, et c'est un effet de bonté. Ainsi le soleil donne sa lumière, parce que Dieu lui a posé cette loi ; c'est nécessité. Un grand seigneur répand ses trésors pour se faire des créatures ; il le fait pour l'utilité. Un père donne à son fils, à cause qu'il l'aime ; c'est un sentiment de bonté. Maintenant il est clair, mes Sœurs, que ce ne peut pas être la nécessité qui oblige Dieu à étendre sur nous sa munificence, parce qu'il n'y a aucune puissance qui le domine ; ni l'utilité, parce qu'il est Dieu, et n'a pas besoin de ses créatures. D'où il résulte que la bonté est l'unique dispensatrice des grâces ; que c'est à elle d'ouvrir le trésor de Dieu, et à tirer de son sein immense tout ce que les créatures possèdent[2] de bien. C'est pourquoi nous lisons dans les saintes Lettres qu'après la création de cet univers, Dieu, considérant ses ouvrages, se réjouit en quelque sorte de ce qu'ils sont bons : *Et erant valde bona*[3]. D'où vient cela, dit saint Augustin[4], sinon qu'il se plaît de voir en ses œuvres l'image de la bonté qui les a produites? Et de là il s'ensuit manifestement qu'il n'y a que l'amour, en Dieu, qui soit libéral : parce que, comme le propre de cette justice sévère, c'est d'agir avec rigueur, et le propre de la puissance, c'est d'agir avec efficace, ainsi le propre de la bonté, c'est d'agir par un pur amour.

1. *Devoir*, comme le latin *officium*, fonction, rôle.
2. Var. : tout ce que nous avons.
3. Gen., I, 31.
4. *De Genes. ad litt.*, lib. imperf., cap. V, n. 22.

Mais cette belle manière d'agir par amour paraît encore plus visiblement en la personne du Dieu incarné. Il sait que c'est l'amour du Père éternel qui l'a envoyé sur la terre : « *Sic Deus dilexit mundum*[1] : Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique. » Il avait montré de l'amour à l'homme dans l'ouvrage de la création, « lorsqu'il le créa, dit Tertullien, non par une parole de commandement, ainsi que les autres [êtres], mais par une voix caressante et comme flatteuse : Faisons l'homme : *Non imperiali verbo, sed familiari manu ; verbo etiam blandiente præmisso : Faciamus hominem*[2]. » Voilà de l'amour dans la création, mais qui ne va pas encore jusqu'à cette extrême tendresse que la Rédemption nous a fait paraître. Ce second amour du Père éternel, par lequel il a voulu réparer les hommes, n'est pas un amour ordinaire ; c'est un amour qui a du transport. Dieu a tant aimé le monde ! Voyez l'excès, voyez le transport ; et c'est pourquoi le Dieu incarné brûle d'un si grand amour[3] pour les hommes, parce *qu'il ne fait*, nous dit-il lui-même[4], *que ce qu'il voit faire à son Père*. Comme son Père nous l'a donné par amour, c'est aussi par l'amour qu'il donne ; et c'est l'amour qu'il a pour les hommes qui fait la distribution de ses grâces.

Cette doctrine évangélique étant supposée, approchons-nous, mes Sœurs, avec révérence du berceau de la sainte Vierge ; et jugeons quelle sera un jour cette fille, par l'amour que Jésus sentira pour elle. Et d'abord, je pourrais vous dire que l'amour du Sauveur Jésus, qui est une pure libéralité à l'égard des autres, à l'égard de sa sainte Mère est comme une dette, et qu'il passe en nature d'obligation, parce que c'est un amour de fils[5].

Mais pénétrons plus profondément les secrets divins sous la conduite des Lettres sacrées ; et pour connaître mieux quel est cet amour du Fils de Dieu pour la sainte

1. Joan., III, 16.
2. *Adv. Marcion.*, lib. II, n. 4.
3. Var. : ressent un si grand amour.
4. Joan., V, 19.
5. Ici, au bas du v° de la f. 3 du ms., le renseignement d'ordre tout matériel dont nous avons parlé plus haut : « Des Molins, près de la Tournelle, une potion (?) d'esprit de vin, 13d 25d le demi-setier. »

Vierge, considérons-le, Chrétiens, comme un accomplissement nécessaire du mystère de l'Incarnation. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement : il est tiré du divin Apôtre, en cette admirable Épître aux Hébreux. C'est une sainte et salutaire pensée de méditer continuellement en nous-mêmes, dans l'effusion de nos cœurs, la tendre affection de notre Sauveur pour les hommes, en ce qu'il n'a rien dédaigné de ce qui était de notre nature. Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Il a bien voulu avoir faim et soif tout ainsi que les autres hommes ; et *si vous exceptez le péché, il n'a rejeté de lui aucune de nos faiblesses*[1]. C'est ce qu'il est venu chercher sur la terre ; et au lieu de nos infirmités qu'il a prises, il nous a communiqué ses grandeurs. Et n'est-ce point, mes Sœurs, pour cette raison que l'Église inspirée de Dieu appelle l'Incarnation un commerce ? En effet, dit saint Augustin[2], c'est un commerce admirable, où Jésus, ce céleste négociateur, étant venu du ciel en la terre, dans le dessein de trafiquer avec une nation étrangère, qu'a-t-il fait ? ha ! il nous a apporté les biens qui sont propres à cette céleste patrie, qui est son naturel héritage, la grâce, la gloire, l'immortalité ; et il a pris les choses que cette misérable terre produit, la faiblesse, la misère, la corruption. O commerce de charité ! ô riche commerce ! Ha ! combien il devrait élever nos âmes à l'espérance des biens éternels ! Jésus s'est plu dans mon néant, et je ne veux point me plaire dans sa grandeur ! son amour lui a fait trouver une douce satisfaction en se revêtant de ma pourriture, et je n'en veux point trouver à me revêtir de sa gloire, et mon cœur aime mieux courir après des délices qui passent et des biens que la mort enlève !

Mais revenons à notre sujet ; et demandons au divin Époux d'où vient qu'il ne s'est pas contenté de se revêtir de notre nature, et qu'il veut prendre encore nos infirmités. La raison en est claire dans les Écritures : c'est que le dessein de notre Sauveur, dans sa bienheu-

1. Hebr., IV, 15.
2. *Enar.* II *in Ps.* XXX, n. 3 ; *Enar. in Ps.* CXLVIII, n. 8.

reuse[1] Incarnation, est de se rendre semblable aux hommes ; et comme tous ses ouvrages sont achevés, et ne souffrent aucune imperfection, de là vient, de là vient, mes Sœurs, qu'il ne veut point de ressemblance imparfaite. Écoutez l'apôtre saint Paul : *Il s'est uni*, dit-il[2], *non pas aux anges, mais à la postérité d'Abraham; et c'est pourquoi il fallait qu'il se rendît en tout semblable à ses frères*. Il veut être semblable aux hommes ; il faut, dit saint Paul, qu'il le soit en tout : autrement, son ouvrage serait imparfait. C'est pourquoi, dans le jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse[3], dans une telle consternation qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension du supplice qu'on lui prépare[4]. Dans quelle histoire a-t-on jamais lu qu'un accident pareil soit arrivé à d'autres qu'à lui? et n'avons-nous pas raison de conclure d'un effet si extraordinaire que jamais homme n'a eu les passions si tendre[s] ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'il les eût toujours modérées, parce qu'elles étaient très soumises à la volonté de son Père? Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous les prenez de la sorte? — Ha ! c'est que je veux être semblable à vous. Et s'il ne l'était pas en ce point, il eût cru qu'il eût manqué quelque chose au mystère de l'Incarnation.

A plus forte raison doit-on dire que son cœur était tout d'amour pour la sainte Vierge, sa mère : car, s'il s'est si franchement revêtu de ces sentiments de faiblesse qui semblaient indignes de sa personne, de ces langueurs mortelles, de ces vives appréhensions ; s'il les a purs et si entiers, combien doit-il plutôt avoir pris l'affection envers les parents, puisque, dans la nature même, il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire ! Ne serait-ce pas en quelque sorte mépriser sa chair, que de n'aimer pas fortement cette sainte Vierge, du sang de laquelle elle était formée? Tellement qu'il est impossible que le cœur du divin Jésus ne fût pénétré jusqu'au fond de l'amour de Marie, sa mère très pure,

1. Bossuet écrit toujours à cette époque : *hureux*, et non *heureux*.
2. Hebr., II, 16, 17.
3. Marc., XIV, 33.
4. Luc., XXII, 44.

puisque cet amour filial était l'accomplissement nécessaire de sa bienheureuse Incarnation [1] ?

Et ne me dites pas que ce grand amour étant une suite de l'Incarnation, le Fils de Dieu n'a pu en être touché qu'après s'être revêtu d'une chair humaine. Car, pour vous découvrir les secrets conseils de la providence divine en faveur de l'incomparable Marie, remarquez une belle doctrine de Tertullien, au II livre contre Marcion. C'est là que ce grand homme enseigne aux fidèles que, depuis que le Fils de Dieu eut résolu de s'unir à notre nature, dès lors il a pris plaisir de converser avec les hommes et de prendre les sentiments humains. C'est pour cela, dit Tertullien, qu'il est souvent descendu du ciel, et que, dès l'Ancien Testament, il parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Il considère ces apparitions différentes comme des préparatifs de l'Incarnation ; de cette sorte, dit-il, il s'accoutumait et il apprenait, pour ainsi dire, à être homme : « il se plaisait d'exercer, dès l'origine du monde, ce qu'il devait être enfin dans la plénitude des temps : *Ediscens jam inde a primordio* [2] *hominem, quod erat futurus in fine* [3]. »

Et si, dès l'origine du monde, avant qu'il eût pris une chair humaine, il se plaisait déjà de se revêtir de la forme et des sentiments humains, tant il était passionné pour notre nature, ne croyons pas, mes Sœurs, qu'il ait attendu sa venue au monde, pour prendre des sentiments de fils pour Marie. Dès le premier jour qu'elle naît au monde, il la regarde comme sa mère, parce qu'elle l'est en effet, selon l'ordre des décrets divins. Il regarde en elle ce sang dont sa chair doit être formée, et il le considère déjà comme sien ; il s'en met, pour ainsi dire, en possession en le consacrant par son Esprit-Saint : ainsi son alliance avec Marie commence à la nativité de cette princesse, et avec l'alliance l'amour, et avec l'amour la munificence. Car, mes Sœurs, il est impossible qu'un Dieu aime et ne donne pas ; et le commencement de ce discours vous a fait connaître que

1. *Note interlinéaire*, qu'on ne peut introduire dans le texte, sans rompre l'enchaînement des pensées : « Le mystère de l'Incarnation et tout ce qui le regarde est un ouvrage de toute-puissance. » (Idée à développer.)

2. Bossuet a répété ici les mots *jam inde*.

3. *Adv. Marcion.*, lib. II, n. 27.

rien n'est plus libéral que l'amour de Dieu, et que c'est lui qui ouvre le trésor des grâces. Combien donc illustre, combien glorieuse est votre sainte nativité, ô divine, ô très admirable Marie! quelle abondance de dons célestes est aujourd'hui répandue sur vous! Il me semble que je vois les anges qui contemplent avec respect le palais qui est déjà marqué pour leur maître par un caractère divin que le Saint-Esprit y imprime. Mais je vois le Fils de Dieu, le Verbe éternel, qui vient lui-même consacrer son temple et l'enrichir de trésors célestes, avec une profusion qui n'a point de bornes; parce qu'il veut, ô bénit enfant dans lequel notre bénédiction prend son origine! il veut que vous naissiez digne de lui, et qu'il vous serve d'avoir un fils qui soit l'auteur de votre naissance. Quel esprit ne se perdrait pas dans la contemplation de tant de merveilles! quelle conception assez relevée pourrait égaler cet honneur, cette majesté de mère de Dieu!

Mais pouviez-vous croire, mes Sœurs, que tous les fidèles peuvent prendre part à la gloire d'un si beau titre? Nous pouvons participer en quelque façon à la dignité de mère de Dieu. Rejetons loin de nous les discours humains, les raisonnements naturels; écoutons parler Jésus-Christ lui-même : *Celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère*[1]; c'est-à-dire, ô divin Sauveur, que vous ne reconnaissez aucune alliance qui vous soit plus considérable que celle qui est établie par l'obéissance à la volonté du Père céleste : c'est là ce qui approche les hommes de vous. Il dépend de toi, ô Fidèle, il dépend de toi de choisir à quel titre tu appartiendras[2] au Sauveur des âmes. Jésus-Christ nous aime si fort qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité ni aucun degré d'alliance : fais la volonté de son Père, et tu peux lui être ce que tu voudras. Si le titre de frère te plaît, Jésus-Christ te l'offre : si tu admire[s] la dignité de sa mère, toute grande, tout éminente qu'elle est, il ne t'exclut pas même d'un si grand honneur : *Ille meus frater, et soror et mater est.* Tu peux participer en

1. Matth., XII, 50.

2. Var. : de quelle sorte tu seras uni.

quelque façon à l'amour qu'il a pour sa mère : *Omnia vestra sunt*[1] : Marie est à nous ; tout est à nous, puisque Jésus-Christ même est à nous. O mes Sœurs, que nous sommes riches ! Mais à ces richesses spirituelles nous voulons joindre l'amour des biens de la terre, et nous faisons évanouir les trésors célestes[2] !

Mais écoute la loi qu'il t'impose : pour être élevé à de si beaux titres, il ne faut pas faire notre volonté, mais la volonté du Père céleste. Puisque le nœud de cette alliance, c'est de faire la volonté de son Père, celui qui fait sa volonté propre, il n'est rien au Sauveur Jésus. Faisons la volonté de son Père, et nous toucherons de près à Jésus. Or la volonté de son Père est que nous ne nous plaisions point à nous-mêmes : car « Jésus n'a point cherché sa volonté propre ; *Christus non sibi placuit*[3] ; » mais il l'a soumise à son Père, obéissant jusques à la mort. Marie n'a point cherché sa volonté propre ; mais, contre son inclination naturelle, elle a offert à la croix son Fils bien-aimé. Elle n'a pas été menée au Thabor pour y voir la gloire de son cher Jésus ; mais elle a été conduite au Calvaire pour y voir son ignominie, et là sacrifier sa volonté propre à la volonté du Père éternel. Sacrifions la nôtre, mes Sœurs, n'écoutons jamais nos désirs ; écoutons la voix de l'obéissance, et alors Marie sera notre mère : c'est notre seconde partie, par laquelle j'achèverai ce discours. C'est assez arrêter[4] les yeux sur cette haute dignité de mère de Dieu ; je me sens ébloui d'un si grand éclat, et je suis contraint de baisser la vue. Mais de même que nos faibles yeux, éblouis de la clarté du soleil dans l'ardeur de son midi, l'attendent quelquefois pour le regarder plus à leur aise lorsqu'il penche sur son couchant, dans lequel il semble à nos sens qu'il descende plus près de la terre ; ainsi étant étonné, ô Vierge admirable, d'avoir osé vous considérer[5] dans la qualité éminente de mère

1. I Cor., III, 22.
2. Ces deux phrases sont une addition interlinéaire, introduite comme une parenthèse au milieu d'un mouvement. Elle ne va pas sans en rompre un peu la suite.
3. Rom., XV, 3.
4. Avant M. Lachat (1864), tous les éditeurs supprimaient cette transition toute juvénile. Ils s'en étaient servis pour rajeunir le style d'un passage semblable dans le sermon de 1652 (t. I, p. 183).
5. Var. : de vous avoir considérée.

de Dieu, qui vous approche si fort de la Majesté divine [1], il faut maintenant que je vous contemple en la qualité de mère des hommes, qui vous abaisse jusques à nous par une miséricordieuse condescendance. C'est ce qui me reste à vous expliquer : renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions.

Second Point.

Pour entendre solidement quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfants, distinguons avant toutes choses deux sortes de fécondité : fécondité de nature, fécondité de la charité. Nous voyons, dans les adoptions, que des hommes privés d'enfants, ce que la nature leur a refusé, ils tâchent de l'acquérir [2] par l'amour. C'est ainsi que la charité est féconde [3] ; et ceux qui ont entendu l'Apôtre disant : *Mes petits enfants*, etc. [4], savent bien que la charité se fait des enfants. C'est pourquoi saint Augustin dit souvent [5] : *Charitas mater est* [6]. Et pour reprendre cette vérité jusques au principe, remarquons que cette double fécondité, que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu, duquel toute paternité prend son origine. La nature de Dieu est féconde, et lui donne son Fils naturel, qu'il engendre dans l'éternité. La charité de Dieu est féconde, et lui donne des fils adoptifs ; c'est de là que nous sommes nés avec tous les enfants d'adoption. Marie participe à la fécondité naturelle de Dieu, engendrant son propre Fils ; et à la fécondité de sa charité, engendrant aussi les fidèles [7] : *Cooperata est charitate* [8].

Donc, mes Sœurs, réjouissons-nous en la sainte nativité de Marie, et célébrons ce bienheureux jour par de sincères actions de grâces. Comprenons que nos intérêts sont unis très étroitement à ceux de Jésus, puisque

1. Var. : qui vous élève si fort au-dessus de nous.

2. Anacoluthe et pléonasme. Ce discours est écrit avec précipitation.

3. Bossuet, au-desssus des mots : *est féconde*, a écrit, puis barré : *engendre*.

4. Gal., IV, 19.

5. Édit. : « que *Charitas mater est*. »

6. *In Ep. Joan.* tract. II, n. 4 : *Enar. in Ps.* CXLII, n. 14.

7. Édit. : les fidèles, à la naissance desquels elle a coopéré par sa charité. — Le raisonnement n'est qu'indiqué ici. (Cf. ci-dessus, *Annonciation*, p. 7-9.)

8. S. Aug., *de sancta Virginit.*, n. 6.

tout ce qui naît pour Jésus naît aussi pour nous. Voyons naître pour nous, avec cette Vierge, une source de charité qui ne tarit point, une source toujours vive, toujours abondante. Buvons à cette source, mes Sœurs ; jouissons de cet amour maternel : il est plein de douceur, mais ce n'est pas d'une douceur molle.

Que[1] nos esprits ne s'arrêtent pas à une vaine spéculation ; méditons ce qu'exige de nous la maternité de Marie, et de quelle sorte nous devons vivre pour être véritablement ses enfants. Ceux qui sont ses véritables enfants ne sont pas ces chrétiens délicats qui ne peuvent souffrir les afflictions, et qui tremblent au seul nom de la pénitence. O Marie ! ce ne sont pas là vos enfants : vous les voulez plus forts et plus généreux ; et ces forts et ces généreux, vous les trouvez aux pieds de la croix. Appuyons par l'Écriture divine cette vérité importante, et posons pour premier principe que les fidèles sont à Marie, en tant que Jésus-Christ les lui a donnés ; parce qu'étant achetés au prix de son sang, il n'y a que lui seul qui peut nous[2] donner. Or, recherchant dans son Évangile où Jésus nous a donnés à Marie, je trouve qu'il nous a donnés étant sur la croix. Où est-ce qu'il a dit à son cher disciple : *O disciple, voilà votre mère*[3] ? Où est-ce qu'il a dit à Marie : *O femme, voilà votre fils?* N'est-ce pas du haut de la croix ? C'est là donc qu'en la personne de son bien-aimé, il donne tous les fidèles à sa sainte mère ; c'est là que nous devenons ses enfants.

Et d'où vient que notre Sauveur a voulu attendre cette heure dernière pour nous donner à Marie comme ses enfants ? En voici la véritable raison : c'est qu'il veut lui donner pour nous des entrailles et un cœur de mère. Et comment cela ? direz-vous. Admirez, mes Sœurs, le secret de Dieu : Marie était aux pieds de la croix ; elle voyait ce cher Fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable[4] ; son sang qui débordait de tous côtés par ses veines

1. La phrase précédente étant une addition interlinéaire, destinée à faire une transition, le mot *Mais*, qui commençait celle-ci, et que conservent les éditeurs, doit être considéré comme une simple variante.

2. *Nous* est ici régime direct.

3. Joan., XIX, 27.

4. Rom., X, 21.

cruellement déchirées : qui pourrait vous dire quelle était l'émotion du sang maternel? Ha! jamais elle ne sentit mieux qu'elle était mère : toutes les souffrances de son Fils le lui faisaient sentir au vif. Que fera ici le Sauveur? Vous allez voir, mes Sœurs, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections.

Quand l'âme est une f[ois] prévenue de quelque passion violente, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent. Par exemple, vous êtes possédé d'un mouvement de colère ; il sera difficile que ceux qui approchent de vous n'en ressentent quelques effets : et de là vient que, dans les séditions populaires, un homme qui saura ménager avec art les esprits de la populace irritée, lui fera aisément tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensait le moins. Il en est de même des autres passions ; parce que l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets : à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée. C'est pourquoi le Sauveur Jésus, qui voulait que sa mère fût aussi la nôtre, afin d'être notre frère en toute façon, considérant du haut de sa croix combien son âme était attendrie, comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant saint Jean : *O femme, voilà votre fils*[1]. Ce sont[2] ses mots, et voici son sens : O femme affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver maintenant jusques où peut aller la tendresse et la compassion d'une mère! cette même affection maternelle, qui se réveille si vivement en votre âme pour moi[3], ayez-la pour Jean, mon disciple et mon bien-aimé ; ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne, parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés. Ce sont ces paroles, mes Sœurs, qui imprimèrent au cœur de Marie une tendresse de mère pour tous les fidèles, comme pour ses véritables enfants : car est-il rien de plus effi-

1. Joan., XIX, 26.

2. Ici encore, Lachat donne une prétendue note marginale, qui n'a pas moins de dix-sept lignes. Rappelons qu'il n'y a pas de marge au manuscrit. En réalité, c'était un emprunt au sermon *du Scapulaire*, ainsi employé en interpolations par les anciens éditeurs. — Remarquons en outre que tout ce paragraphe est une réminiscence de l'ancien sermon de Navarre (1651) *pour le Rosaire* (t. I, p. 92).

3. Var. : dont vous êtes touchée si vivement pour moi...

cace sur le cœur de la sainte Vierge que les paroles de Jésus mourant?

Il[1] me souvient ici de ces mères à qui on déchire les entrailles par le fer pour en arracher leurs enfants et les mettre au monde par violence. Il vous est arrivé quelque chose de semblable, ô bienheureuse[2] Marie! C'est par le cœur que vous nous avez enfantés, puisque c'est par la charité, *cooperata est caritate*. Et j'ose dire que ces paroles de votre Fils, qui étaient son dernier adieu, entrèrent en votre cœur ainsi qu'un glaive tranchant et y portèrent jusques au fond, avec une douleur excessive, un amour de mère pour tous les fidèles. Ainsi vous nous avez pour ainsi dire enfantés d'un cœur déchiré par la violence d'une affliction sans mesure, et toutes les fois que les chrétiens paraissent devant vos yeux, vous vous souvenez de cette dernière parole, et vos entrailles s'émeuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur.

Doutez-vous après cela, Chrétiens, quels sont les enfants de la sainte Vierge? qui ne voit que ses véritables enfants, ce sont ceux qu'elle trouve au pied de la croix avec Jésus-Christ crucifié? Et qui sont ceux-là? Ce sont ceux qui mortifient en eux le vieil homme, qui crucifient le péché et ses convoitises par l'exercice de la pénitence. Voulez-vous être enfants de Marie? Prenez sur vous la croix de Jésus. C'est ce que vous avez déjà commencé lorsque vous avez renoncé au monde; mais persévérez dans votre vocation, retranchez tous les jours les mauvais désirs; et puisque vous avez méprisé le monde, qu'aucune partie de sa pompe ne soit capable de vous attirer; que le souvenir de ses vanités n'excite que du mépris en vos cœurs. Ainsi, mes Sœurs, vous vous rendrez dignes du glorieux et divin emploi, que la charité vous impose, de travailler au salut des âmes. Il les faut gagner par les mêmes voies que Jésus-Christ se les est acquises : par l'humiliation et par la bassesse, par la pauvreté et par les souffrances, par toute sorte de contradictions. Voyez la bienheureuse Marie : elle engendre les fidèles parmi ses douleurs; de sorte qu'en méditant

1. Dans le ms., cet alinéa est noté d'une marque au crayon, qui ne paraît pas être de Bossuet.

2. Cf. page 234, note 1.

aujourd'hui la nativité de la sainte Vierge, songez que, si elle doit être mère des fidèles, c'est par les afflictions et par les douleurs qu'elle les doit engendrer à Dieu ; et croyez que, travaillant au salut des âmes, c'est la mortification et la pénitence qui rendront vos soins fructueux.

Et vous, ô pécheurs, mes semblables, venez au berceau de Marie implorer le secours de cette princesse, invoquer d'un cœur contrit et humilié une mère si charitable ! Mais si vous avez dessein de lui plaire, prenez sur vous la croix de Jésus ; n'écoutez plus le monde qui vous avait précipités dans l'abîme, ni ses charmes qui vous avaient abusés. Déplorez vos erreurs passées ; et qu'une douleur chrétienne efface les fautes que vous ont fait faire tant de complaisances mondaines. Si l'innocence a sa couronne, la pénitence aussi a la sienne. Jésus est venu chercher les pécheurs ; et Marie, tout innocente qu'elle est, leur doit la plus grande partie de sa gloire, puisqu'elle n'aurait pas été la mère d'un Dieu, si le désir de délivrer les pécheurs n'avait invité sa miséricorde à se revêtir d'une chair mortelle.

S'il[1] reste encore quelque dureté, que les larmes de cet enfant l'amollisse[nt].

1. Cette dernière phrase est une addition : elle semble appeler quelque complément, que l'orateur aura ajouté en chaire. — Au dos, on lit : *Varia de la sainte Vierge. Nativ.*

POUR LA FÊTE DE LA

CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

8 décembre 1656, à Paris.

Ce sermon [1] est un de ceux qui avaient le plus grand besoin d'être revisés. Deforis avait fait de l'avant-propos une interpolation pour la fin du premier point. Il avait fondu en une seule deux rédactions successives en plusieurs endroits des deux autres parties ; et la soudure, ici, était opérée si malheureusement qu'on faisait débiter à Bossuet un vrai galimatias entre la seconde et la troisième. Le discours a gardé tous ces défauts dans toutes les éditions. M. Lachat, au lieu de suivre le manuscrit, s'est borné à reproduire les imprimés. Il a seulement ajouté le sommaire de l'auteur, que, cette fois, il transcrit presque sans erreur.

Sommaire [2] : 1er *point*. Des lois et des dispenses (p. 4, 5). Trois choses pour établir une dispense (p. 5, 6). — Après avoir trouvé Dieu favorable dans les dispenses, respectons-le dans les lois (p. 10).

2e *point*. La sagesse discerne (p. 10, 11). — Marie discernée (*S. Eucher*). Jésus-Christ à elle d'une façon particulière (p. 11). — Jésus-Christ est un bien commun (p. 11).

3e *point*. Dieu ne nous prévient qu'afin que nous le prévenions. On ne peut prévenir sa miséricorde, on peut prévenir sa justice, (p. 19.) — Descendre au fond de sa conscience avec un flambeau pour tout éclairer, et un glaive pour couper jusqu'au vif (p. 20).

Fecit mihi magna qui potens est.
Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (Luc., I, 49.)

Un [3] célèbre auteur ecclésiastique dit que la majesté de Dieu est si grande qu'il y a non seulement de la

1. Ms. fr. 12825. f. 14-27 v°.
2. Ce sommaire (f. 4), comme la plupart de ceux que Bossuet a rédigés avant de fournir son premier Carême royal, indique plutôt les pensées à retenir que la suite complète du discours.
3. F. 27 v°, au bas, après la péroraison, selon l'usage de l'auteur. On remarquera combien cet avant-propos préparait adroitement les esprits à accepter une vérité qui n'était pas encore définie, et on s'étonnera que les éditeurs l'aient relégué dans un recoin du premier point, où il a été maintenu jusqu'à ce jour.

gloire à lui consacrer ses services, mais qu'il y a même de la bienséance à descendre pour l'amour de lui jusqu'à la soumission de la flatterie : *Non tantum obsequi ei debeo, sed et adulari*[1]. Il veut dire que nous devons tenir tous nos mouvements tellement dans la dépendance des ordres de Dieu que non seulement nous cédions aux commandements qu'il nous fait, mais encore qu'étudiant avec soin jusqu'aux moindres signes de sa volonté, nous la prévenions, s'il se peut, par la promptitude de notre ponctuelle obéissance.

Ce que Tertullien dit de Dieu, qui est le Père commun de tous les fidèles, j'ose le dire aussi de l'Église, qui en est la mère. Elle n'emploie ni ses foudres ni ses anathèmes pour obliger ses enfants à confesser que la conception de la sainte Vierge est toute pure et toute innocente ; elle ne met pas cette créance entre les articles qui composent la foi chrétienne : toutefois elle nous invite à la suivre[2] par la solennité de cette journée. Que ferons-nous ici, Chrétiens? *Non tantum obsequi, sed et adulari :* n'est-il pas juste, non seulement que nous obéissions aux commandements d'une mère si bonne et si sainte, mais encore que nous fléchissions au moindre témoignage de sa volonté? Disons donc avec confiance que cette conception est sans tache : honorons Jésus-Christ en sa sainte mère ; et croyons que le Fils de Dieu a fait quelque chose de particulier en la conception de Marie, puisque cette vierge est choisie pour coopérer[3] par une action particulière à la conception de Jésus... [*Ave, Maria.*]

[P. 1] Ce que l'Église célèbre aujourd'hui, ce que les prédicateurs enseignent aux peuples, ce que j'espère aussi de vous faire entendre avec le secours de la grâce, touchant la pureté de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, exerce depuis longtemps les plus grands esprits ; et je ne craindrai pas de vous avouer que, de tous les sujets divers qui se traitent dans les assemblées des fidèles, celui-ci me paraît le plus difficile. Et ce qui m'oblige de parler ainsi, ce n'est pas que je

1. Tertull., *De jejuniis*, n. 13. — Ms. : *Non tantum obsequi Deo debeo...*

2. Var. : croire.

3. Var. : contribuer.

prétende imiter l'artifice des orateurs, qui se plaisent d'exagérer, en termes pompeux, la stérilité des matières sur lesquelles leur éloquence travaille, afin d'étaler avec plus d'éclat les richesses de leurs inventions et les adresses de leur rhétorique. Chrétiens, ce n'est pas là ma pensée. Je sais combien il serait indigne de commencer un discours sacré par un sentiment si profane. Mais, ayant dessein de vous faire voir combien pure, combien innocente, combien glorieuse est la conception de Marie, je considère premièrement les difficultés qui s'opposent à cette créance, afin que, les doutes étant éclaircis, la vérité que nous recherchons demeure solidement établie.

Quand je considère, Messieurs[1], cette sentence[2] terrible du divin Apôtre, prononcée généralement contre tous les hommes : *Tous sont morts*[3], tous sont criminels, *tous sont condamnés en Adam*[4], je ne sais quelle exception on peut apporter à des paroles si peu limitées. Mais ce qui me fait connaître plus évidemment combien cette malédiction est universelle, ce sont trois expressions[5] différentes, par lesquelles le malheur de notre naissance nous est représenté dans les saintes Lettres. Elles nous disent premièrement qu'il y a une loi suprême, qu'elles nomment la loi de mort ; qu'il y a un arrêt de condamnation donné indifféremment contre tous, et que, pour y être soumis, [p. 2] il suffit de naître ; qui s'en pourra exempter ? Secondement elles nous apprennent qu'il y a un venin caché[6] et imperceptible, qui, prenant sa source en Adam, se communique ensuite à toute sa race, par une contagion également funeste et inévitable, qui est appelée par saint Augustin, « *contagium mortis antiquæ:* la contagion de la mort[7] ;» et c'est ce qui fait dire à ce même saint que toute la masse du genre humain est entièrement infectée : qui

1. Remarquons le mot *Messieurs*, que Bossuet n'employait pas en province. Ici, c'est même une correction, à la place de *Fidèles*, que l'habitude ramenait sous sa plume, et qui lui échappera encore une fois ou deux dans son discours.

2. Var. : Écoutons donc avant toutes choses cette sentence...

3. II Cor., v. 14.

4. Rom., v. 12, 16.

5. Var. : Mais afin de connaître mieux combien cette malédiction est universelle, remarquons trois expressions.

6. Var. : secret.

7. L'expression est de saint Jérôme, *Adv. Pelag.*, III, 18.

pourra trouver un préservatif contre un poison si subtil et si pénétrant? Mais disons, en troisième lieu, que tous ceux qui respirent cet air malin contractent nécessairement en eux-mêmes une tache qui les déshonore [1], qui efface en eux l'image de Dieu, qui les rend, comme dit saint Paul [2], *naturellement enfants de colère.* Naturellement! écoutez! Comment peut-on prévenir un mal qui, selon le sentiment de l'Apôtre, nous est depuis si longtemps passé en nature?

Voilà quelles sont les difficultés qui s'opposent au dessein que j'ai médité, de vous faire voir aujourd'hui que la conception de la sainte Vierge est toute pure et toute innocente. Je sais qu'il est malaisé de les surmonter, et qu'elles ont ému [3] plusieurs grands esprits, dont l'Église ne condamne pas les opinions. Mais enfin, quelque doute que l'on me propose, je ne puis abandonner au péché la conception de cette princesse, qui doit être en toute façon si privilégiée. Voyons si nous les pourrons [4] éclaircir.

Il est vrai qu'il y a une loi de mort qui condamne tous ceux qui naissent; mais on dispense des lois les plus générales en faveur des personnes extraordinaires. Il y a une vapeur maligne et contagieuse qui a infecté tout le genre humain; mais on trouve quelquefois moyen de s'exempter de la contagion, en se séparant. Il y a une tache héréditaire qui nous rend naturellement ennemis de Dieu; mais la grâce peut prévenir la nature. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée. Contre la loi, il faut dispenser; contre la contagion, il faut séparer; contre un mal naturel, il faut prévenir. De sorte que je me propose de vous faire voir Marie dispensée, Marie séparée, Marie prévenue : dispensée de la loi commune, séparée de la contagion universelle [5], prévenue par la grâce contre la colère qui nous poursuit dès notre origine. Pour la dispenser de la loi, j'ai recours [p. 3] à l'autorité souveraine qui s'est tant de fois déclarée pour elle; pour la séparer de la masse, j'appelle au secours

1. Var. : que tous ceux qui sont frappés de cet air malin attirent nécessairement en eux-mêmes une tache qui les défigure.

2. Ephes., II, 3.

3. Var. : ébranlé. — Édit. : ont ébranlé, ému.

4. Édit. : si nous les pouvons éclaircir. (Faute de lecture.)

5. Var. : générale.

la sagesse qui l'a si visiblement séparée des autres par les grands et impénétrables desseins qu'elle a sur elle devant tous les temps ; et, pour prévenir la colère, j'emploie l'amour éternel de Dieu, qui l'a faite un ouvrage de miséricorde avant qu'elle puisse être un objet de haine.

Et ce sont, Messieurs, les trois choses qu'elle nous propose, si nous l'entendons, dans son admirable cantique : « *Fecit mihi magna qui potens est :* le Tout-Puissant a fait en moi de très grandes choses. » Elle commence par la puissance, pour honorer l'autorité absolue par laquelle elle est dispensée : *qui potens est.* Mais ce Tout-Puissant, qu'a-t-il fait ? Ha ! dit-elle, de grandes choses : *magna.* Voyez qu'elle se reconnaît séparée des autres par les grands et profonds desseins auxquels la sagesse l'a prédestinée. Et qui peut exécuter toutes ces merveilles, sinon l'amour éternel de Dieu, cet amour toujours actif et toujours fécond, sans l'entremise duquel [1] la puissance n'agirait pas et cette sagesse infinie, renfermant en elle-même toutes ses pensées, ne produirait jamais rien au jour ? C'est lui par conséquent qui fait tout : *Fecit mihi magna* [2] : lui seul ouvre le sein de Dieu sur ses créatures ; il est la cause de tous les êtres, le principe de toutes les libéralités [3]. C'est donc, Fidèles, cet amour fécond qui a fait la conception de Marie : *Fecit ;* c'est lui qui a prévenu le mal, en la sanctifiant dès son origine. Et ces choses étant ainsi supposées, j'aurai entièrement expliqué mon texte et achevé le panégyrique de la sainte Vierge dans sa Conception bienheureuse, si je puis vous faire voir en trois points : que l'autorité souveraine l'a dispensée de la loi commune ; que la sagesse l'a séparée de la contagion générale ; et que l'amour éternel de Dieu a prévenu par miséricorde la colère qui se serait élevée contre elle. C'est ce que j'ai dessein de vous faire entendre avec le secours de la grâce ; et après, passant à l'instruction, je vous montrerai dans tous les fidèles une image de ces trois grâces, pour exciter en nous la reconnaissance.

1. Var. : sans lequel.
2. Luc., I, 49.
3. Cf. plus haut, p. 231.

Premier Point.

On pourrait douter, Chrétiens, si la souveraineté paraît davantage, ou dans l'autorité de faire des lois auxquelles des [p. 4] peuples entiers obéissent, ou dans la puissance qu'elle se réserve d'en dispenser sagement, suivant la nécessité des affaires. Et il semble premièrement que la dispense, en s'éloignant du cours ordinaire, ait quelque chose de plus relevé, et témoigne plus d'indépendance. Car, comme il n'est point dans le monde de majesté pareille à celle des lois, et que le pouvoir de les établir est le droit le plus auguste et le plus sacré d'une monarchie absolue, ne peut-on pas dire avec raison que celui qui dispense des lois, faisant céder leur autorité à la sienne propre, s'élève par ce moyen en quelque façon au-dessus de la souveraineté même? C'est pourquoi Dieu fait des miracles, qui sont comme des dispenses des lois ordinaires, pour montrer plus sensiblement sa toute-puissance. Et par là, il semble évident que la marque la plus certaine de l'autorité, c'est de pouvoir dispenser des lois. D'autre part, les raisons ne sont pas moins fortes pour prouver [1] qu'elle consiste principalement dans le droit de les établir. Pour cela, il faut remarquer que la loi s'étend sur tous les sujets, et que la dispense est restreinte à peu de personnes. Si la dispense s'étendait à tous, elle perdrait le nom de dispense, et ferait un changement de la loi. Maintenant je vous demande, Messieurs, si la puissance la moins limitée n'est pas aussi la plus absolue ; s'il ne paraît pas plus d'autorité à faire des lois sous lesquelles un million d'hommes fléchisse, qu'à en dispenser cinq ou six par des raisons particulières. Et ensuite ne doit-on pas dire que la puissance se fait mieux connaître par un établissement arrêté, tel qu'est sans doute celui de la loi, que par une action extraordinaire, comme est celle de la dispense?

Pour accorder tout ce différend, disons que le caractère de l'autorité reluit [2] également dans l'un et dans l'autre. Car, comme dit très bien saint Thomas, on peut

1. Var. : montrer.

2. Var. : paraît.

considérer dans la loi le commandement[1] [p. 5] général et l'application particulière. Par exemple, dans cette ordonnance d'Assuérus, tous les Juifs sont condamnés à mort : voilà le commandement général. L'application particulière : Esther y sera-t-elle comprise? Ce commandement général fait l'autorité de la loi, et c'est sur l'application particulière que peut intervenir la dispense. Comme donc il appartient au même pouvoir qui établit les règlements généraux, de diriger l'application qui s'en fait sur tous les sujets particuliers, il s'ensuit que faire les lois, donner les dispenses sont des appartenances également nobles de l'autorité souveraine, et qu'elles ne peuvent être séparées.

Ces maximes étant établies[2], venons maintenant à notre sujet. Vous m'opposez une loi de mort prononcée contre tous les hommes. Vous me dites que d'y apporter quelque exception, quand ce serait en faveur de la sainte Vierge, c'est violer l'autorité de la loi. Et moi, je vous réponds au contraire, selon les principes que j'ai posés[3], que, la puissance du législateur ayant deux parties, ce n'est pas moins violer son autorité de dire qu'il ne puisse pas dispenser dans l'application particulière, que de dire qu'il ne peut pas ordonner par un commandement général. Parlons encore plus clairement. Saint Paul assure en termes formels que *tous les hommes sont condamnés*[3]. Je ne m'en étonne pas, Chrétiens. Il regarde l'autorité de la loi, qui, d'elle-même, s'étend sur tous ; mais il n'exclut pas les réserves que peut faire le souverain, ni les coups d'une puissance absolue. En vertu de l'autorité de la loi, j'avoue que Marie était condamnée, ainsi que le reste des hommes ; et c'est par les grâces, c'est par les réserves, c'est par la puissance du souverain, que je dis qu'elle a été dispensée.

Mais, direz-vous, abandonner aux dispenses la sacrée majesté des lois, c'est énerver toute leur vigueur. Il est vrai, si cette dispense n'est accompagnée de trois choses, que je vous prie de remarquer : qu'elle se [p. 6] donne pour une personne éminente, que l'on soit fondé

1. Édit. : deux choses, le commandement...
2. Var. : posées.
3. Var. : établis.
4. Rom., V, 18.

en exemple, que la gloire du souverain y soit engagée. Nous devons le premier à la loi, le second au public, le troisième au prince. Nous devons, dis-je, ce respect à la loi, de ne reconnaître aucune dispense qu'en faveur des personnes extraordinaires ; nous devons cette satisfaction au public, de ne le faire point sans exemple ; nous devons au souverain, auteur de la loi, et surtout à un souverain tel que Dieu, des égards très particuliers[1]. Mais quand ces trois choses concourent ensemble, on peut raisonnablement attendre une grâce. Considérons-les en la sainte Vierge.

Dites-moi, qu'appréhendez-vous, vous qui craignez de faire une exception en faveur de la bienheureuse Marie ? Ce que l'on craint ordinairement, c'est la conséquence. Examinons si elle est à craindre en cette rencontre[2]. Je crois que vous prévenez déjà ma pensée, et que vous jugez bien qu'on ne la doit craindre qu'où il y peut avoir de l'égalité. Mais y a-t-il une autre mère de Dieu, y a-t-il une autre vierge féconde, sur laquelle on puisse étendre les prérogatives de l'incomparable Marie ? Qui ne sait que cette maternité glorieuse, que cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met en un rang tout singulier, qui ne souffre aucune comparaison ? Et, dans une telle inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre ?

Voulez-vous que nous passions aux exemples ? Toutefois ne croyez pas, Chrétiens, que j'espère trouver dans les autres saints des exemples de la grandeur de Marie. Car, puisqu'elle est toute extraordinaire, ce serait se tromper de chercher ailleurs des privilèges semblables aux siens. Mais d'où tirerons-nous donc les exemples en faveur de la dispense que nous proposons ? Il les faut nécessairement prendre d'elle-même[3] ; et voici quelle est ma pensée.

Je remarque dans [p. 7] les histoires que, lorsque les grâces des souverains ont commencé de prendre un certain cours, elles y coulent avec profusion ; les bienfaits

1. Var. : de regarder les intérêts de sa gloire.

2. Var. : Voyons quelle peut être cette conséquence.

3. Var. : Mais, Chrétiens, où prendrai-je donc les exemples que j'ai promis ? Il les faut nécessairement tirer d'elle-même.

s'attirent les uns les autres, et se servent d'exemple réciproquement. Dieu même nous dit dans son Évangile: *Habenti dabitur*[1] : qu'il aime à « donner à ceux qui possèdent ; » c'est-à-dire que, selon l'ordre de ses libéralités, une grâce ne va jamais seule et qu'elle est le gage de beaucoup d'autres. Appliquons ceci à la sainte Vierge[2]. Si[3] nous reconnaissions, Chrétiens, qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquités, ainsi que les autres hommes. Mais si nous y remarquons, au contraire, une dispense[4] presque générale de toutes les lois ; si nous y voyons, selon la foi catholique, ou selon le sentiment des docteurs les plus approuvés ; si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine ; si son époux n'est que son gardien ; son mariage, un voile sacré qui couvre et protège sa virginité ; son Fils bien-aimé, une fleur que son intégrité a poussée : si, lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies, si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité, celle qui est ordinairement occupée par la convoitise ; en un mot, si tout est singulier en Marie, qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel en la conception de cette princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit marqué par aucun miracle? Et n'ai-je pas beaucoup de raison, après l'exemple de tant de lois dont elle a été dispensée, de juger de celle-ci par les autres? Ainsi l'excellence de la personne et l'autorité des exemples favorisent la dispense que nous proposons.

Mais je l'appuie, en troisième lieu, sur ce que la gloire du souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même, y est visiblement engagée. Je pourrais [p. 8] rapporter ici

1. Matth., XXV, 29.
2. Var. : C'est ce qui paraît en la sainte Vierge.
3. En tirant plus tard de ce premier point le plan d'un nouveau discours (1668), Bossuet reprendra ici des paragraphes entiers. Il y introduira aussi des idées nouvelles, notamment en cet endroit. En revanche, il fera disparaître certaines locutions, nous avertissant ainsi que nous aurions grand tort de les admirer. Ainsi, dans la phrase qu'on va lire ci-dessous, au lieu de : « ... la conception *de cette princesse*, » il dira : « dans la conception *d'une créature si privilégiée.* »
4. Var. : une exemption.

un beau mot d'un grand roi [1], chez Cassiodore [2], qui dit qu'il y a certaines rencontres où les princes gagnent ce qu'ils donnent, lorsque leurs libéralités leur font honneur : *Lucrantur principes dona sua ; et hoc vere thesauris reponimus quod famæ commodis applicamus.* Si Jésus honore sa mère, il se fait honneur à lui-même, et il gagne véritablement tout ce qu'il lui donne, parce qu'il lui est plus glorieux de donner, qu'à Marie de recevoir. Mais venons à des considérations plus particulières. Je dis donc, ô divin Sauveur, que vous étant revêtu d'une chair humaine pour anéantir cette loi funeste, que nous avons appelée la loi de péché, il y va de votre grandeur de l'abolir [3] dans tous les lieux où elle domine. Suivons, s'il vous plaît, ses desseins et tout l'ordre de ses victoires.

Cette loi règne dans tous les hommes. Elle règne dans l'âge avancé : Jésus la détruit par sa grâce. Il n'est pas jusqu'aux enfants nouvellement nés qui ne gémissent sous sa tyrannie : il l'efface par son baptême. Elle pénètre jusqu'aux entrailles des mères, et elle fait mourir tout ce qu'elle y trouve : le Sauveur choisit des âmes illustres qu'il affranchit de la loi de mort, en les sanctifiant devant leur naissance, comme, par exemple, saint Jean-Baptiste. Mais elle remonte jusqu'à l'origine, elle condamne les hommes dès qu'ils sont conçus. O Jésus, vainqueur tout-puissant, n'y aura-t-il donc que ce seul endroit où votre victoire ne s'étende pas ? Votre sang, ce divin remède qui a tant de force pour nous délivrer du mal, n'en aura-t-il point pour le prévenir ? Pourra-t-il seulement guérir, et ne pourra-t-il pas préserver ? Et s'il peut préserver du mal, cette vertu demeurera-t-elle éternellement inutile, sans qu'il y ait aucun de vos membres qui en ressente l'effet ? Mon Sauveur, ne le souffrez pas ; et pour l'intérêt de votre gloire, choisissez du moins une créature où paraisse tout ce que peut votre sang contre cette loi qui nous tue ! Et quelle sera cette créature, si ce n'est la bienheureuse Marie ?

1. Athalaric, roi des Ostrogoths, petit-fils de Théodoric.

2. Cassiod., *Variar.*, lib. VIII, *Epist.* XXIII.

3. Var. : de la renverser.

[p. 9] Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, on doutera de la vertu de votre sang. Il est juste certainement que ce sang précieux du fils de la Vierge exerce sur elle toute sa vertu, pour honorer le lieu d'où il est sorti. Car remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, ce que dit très éloquemment un ancien évêque de France, c'est le grand Eucher de Lyon [1] : Marie a cela de commun avec tous les hommes, qu'elle est rachetée du sang de son Fils ; mais elle a cela de particulier, que ce sang a été tiré de son chaste corps : *Profundendum sanguinem pro mundi vita de corpore tuo accepit, ac de te sumpsit quod etiam pro te solvat.* Elle a cela de commun avec tous les fidèles, que Jésus lui donne son sang ; mais elle a cela de particulier, qu'il l'a premièrement reçu d'elle. Elle a cela de commun avec nous que ce sang se répand [2] sur elle pour la sanctifier ; mais elle a cela de particulier qu'elle en est la source. Tellement que nous pouvons dire que la conception de Marie est comme la première origine du sang de Jésus. C'est de là que ce beau fleuve commence à se répandre, ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les sacrements, et qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Église. Et de même que les fontaines, se souvenant toujours de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur, qu'elles vont chercher au milieu de l'air ; ainsi ne craignons pas d'assurer que le sang de notre Sauveur fera remonter sa vertu jusqu'à la conception de sa mère, pour honorer le lieu d'où il est sorti [3].

Ne cherchez donc plus, Chrétiens, ne cherchez plus le nom de Marie dans l'arrêt de mort qui a été prononcé contre tous les hommes. Il n'y est plus, il est effacé ; et comment ? Par ce divin sang qui, ayant été puisé en son chaste sein, tient à gloire d'employer pour elle tout ce qu'il a [4] de force en lui-même, contre cette funeste loi qui nous tue dès notre origine. D'où il est aisé de conclure qu'il n'est rien de plus favorable que la dispense dont nous parlons, puisque nous y voyons concourir

1. Sur ces Homélies attribuées à saint Eucher, voy. ci-après, au second point, p. 255.
2. Var. : tombe — coule.
3. Var. : d'où il est premièrement découlé.
4. Var. : renferme — ramasse.

ensemble l'excellence de la personne, l'autorité des exemples et la gloire du souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même [1].

Mais en considérant les bienfaits dont le Fils de Dieu honore sa mère, [p. 10] rappelons en notre mémoire ceux que nous avons reçus de la grâce ; imprimons en notre pensée, Chrétiens, combien dure et inévitable est la sentence qui nous condamne, puisque, pour en exempter la très sainte Vierge, il ne faut rien y employer moins que l'autorité souveraine. Et ce qui est bien plus étonnant, c'est qu'avec toutes les prérogatives qui sont dues à sa qualité, l'Église n'a pas encore voulu décider qu'elle en ait été exemptée. Déplorable condition de notre naissance, qui, par un long enchaînement de misères sous lesquelles nous gémissons pendant cette vie, nous traîne à un supplice éternel par un juste et impénétrable jugement de Dieu ! Mais, grâce à la miséricorde divine, cet arrêt de mort a été cassé, à la requête de Jésus mourant ; son sang a rompu nos liens et a ôté ce joug de fer de dessus nos têtes. Nous ne sommes plus sous la loi de mort. Chrétien, ne sois pas ingrat envers ton libérateur ; respecte l'autorité souveraine qui t'a exempté d'une loi si rigoureuse. Souviens-toi que nous avons dit que cette autorité souveraine a deux fonctions principales : elle commande et elle dispense ; elle ordonne et elle exempte, ainsi qu'il lui plaît. Après l'avoir trouvée favorable dans l'exemption qu'elle t'a donnée, révère-la aussi dans les lois qu'elle te prescrit. Tu es redevable aux commandements, tu ne l'es pas moins aux dispenses. Tu dois aux commandements une obéissance fidèle ; tu dois à la dispense qui t'a délivré d'une loi si rigoureuse, de continuelles actions de grâces. C'est ce que pratique [2] excellemment la très sainte Vierge : « *Fecit mihi magna qui potens est :* le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » Voyez comme elle se sent obligée à la puissance qui l'a exemptée de la loi funeste qui rend toutes les conceptions criminelles. Mais elle n'a pas moins d'obligation à la sagesse qui l'a séparée de la contagion générale. C'est la seconde partie.

1. Édit. : « Un célèbre auteur ecclésiastique... » C'est tout l'avant-propos qu'on place ici.

2. Var. : ce que fait.

Deuxième Point.

La théologie nous enseigne que c'est à la sagesse divine de produire la diversité ; et comme c'est à elle qu'il appartient d'établir l'ordre dans les choses, elle y doit mettre aussi la distinction, sans laquelle l'ordre ne peut subsister. En effet, nous voyons, Fidèles, qu'elle s'y est, pour ainsi dire, exercée dès l'origine de l'univers, lorsque, se répandant sur cette matière qui n'était encore [p. 11] qu'à demi formée, elle sépara la lumière d'avec les ténèbres, les eaux d'ici-bas d'avec les célestes, et démêla la confusion qui enveloppait tous les éléments. Mais ce qu'elle a fait une fois dans la création, elle le fait tous les jours dans la réparation de notre nature. Elle a autrefois séparé les parties du monde qui n'était qu'une masse sans forme[1] : elle fait maintenant la séparation dans le genre humain, qui n'est qu'une masse criminelle. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre[2] : *Quand il a plu à celui qui m'a séparé ;* c'est-à-dire qui m'a délivré, c'est-à-dire qui m'a sauvé. Si bien que la grâce nous sauve par une bienheureuse séparation qui nous tire de cette masse gâtée ; et c'est l'ouvrage de la sagesse, parce que c'est elle qui nous choisit dès l'éternité, et qui nous prépare les moyens certains par lesquels nous sommes justifiés.

[P. 11 bis] La sainte Vierge est donc séparée, et elle a cela de commun avec tout le peuple fidèle ; mais, pour voir ce qu'elle a d'extraordinaire, il faut considérer l'alliance qu'elle a contractée avec Jésus-Christ[3]. Chrétiens, apprenez-en le mystère du docte et éloquent saint Eucher[4], dans la seconde Homélie qu'il a composée sur la Nativité de Notre-Seigneur. C'est là que, se réjouissant avec Marie de ce qu'elle a conçu le Sauveur dans ses bénites entrailles, il lui adresse ces belles paroles : « Que vous êtes heureuse, Mère incomparable, puisque vous recevez la première ce qui a été promis à tous les

1. Var : informe et confuse.
2. Gal., I, 15.
3. Var. : Mais, pour voir ce qu'elle a de particulier, Chrétiens, apprenez-en le mystère.
4. En 1668, Bossuet attribuera cet ouvrage à Eusèbe d'Émèse. D'autres tiennent pour l'origine française. (Voy. Godescard, note C, sur saint Patient, au 11 septembre.)

hommes, et que vous possédez toute seule la joie commune de l'univers! *Per tot sæcula promissum prima suscipere mereris adventum, et commune mundi gaudium peculiari munere sola possides.* » Que [1] veut dire ce saint évêque? Si Jésus-Christ est un bien commun, si ses mystères sont à tout le monde, de quelle sorte la très sainte Vierge pourra-t-elle le posséder toute seule? Sa mort est le sacrifice public, son sang est le prix de tous les péchés, sa prédication instruit tous les peuples; et ce qui fait voir clairement qu'il est le bien commun de toute la terre, c'est que ce divin Enfant n'est pas plus tôt né, que les Juifs sont appelés à lui par les anges, et les Gentils par les astres. [P. 11v°] Cependant, ô dignité de Marie! dans cette libéralité générale, elle a un droit particulier de le posséder toute seule, parce qu'elle peut le posséder comme fils. Nulle autre créature n'a part à ce titre. Il n'y a que Dieu et Marie qui puissent avoir le Sauveur pour fils; et par cette sainte alliance Jésus-Christ se donne tellement à elle, qu'on peut dire que le trésor commun de tous les hommes devient son bien particulier.

La sainte Vierge [2] séparée; et dans sa séparation, [p. 13bis] quelque chose de commun avec tous les hommes, quelque chose de particulier. Pour l'entendre, il faut savoir que nous sommes séparés de la masse, parce que nous appartenons à Jésus-Christ et que nous avons alliance avec lui. Deux alliances de Jésus-Christ avec la sainte Vierge: l'une comme sauveur, l'autre comme fils. Comme sauveur, commune avec tous les hommes: Jésus-Christ est un bien commun, etc.; mais sur ce bien commun, la Vierge y a un droit particulier: *Peculiari titulo sola possides*, par cette alliance particulière en qualité de fils. L'alliance avec Jésus-Christ comme sauveur fait qu'elle doit être séparée de la masse ainsi que les autres; l'alliance particulière avec Jésus-Christ comme fils fait qu'elle en doit être séparée d'une façon

1. On peut voir la première rédaction à la fin de ce sermon.

2. Bossuet a refondu ici sa première rédaction, dans le dessein de la concentrer: mais il s'est contenté d'esquisser l'argumentation définitive. Le premier crayon, que nous donnons, p. 264, lui fournissait au besoin de quoi suppléer. — « Qui n'admirerait..... » (Voir plus bas, p. 264.)

extraordinaire. Sagesse divine, je vous appelle : vous avez autrefois démêlé la confusion des éléments ; il y a encore ici de la confusion à démêler. Voilà une masse toute criminelle, de laquelle il faut séparer une créature pour la rendre mère de son Créateur. [P. 13 v°] Jésus est son sauveur : elle doit être séparée comme les autres ; mais Jésus est son fils : il y a une alliance particulière, elle doit être même séparée des autres. Si les autres sont délivrés du mal, il faut qu'elle en soit préservée, que l'on en empêche le cours. Et comment? Par une plus particulière communication des privilèges de son fils. Il est exempt du péché, et Marie aussi en doit être exempte. O Sagesse, vous l'avez séparée des autres ; mais ne la confondez pas avec son fils, puisqu'elle doit être infiniment au-dessous. Comment la distinguerons-nous d'avec lui, s'ils sont tous deux exempts de péché ? Jésus-Christ l'est par nature, et Marie, par grâce ; Jésus-Christ, de droit, et Marie, par privilège et par indulgence. La voilà séparée : *Fecit mihi magna qui potens est.* C'en est assez : voyons maintenant comment nous sommes aussi séparés [1].

Encore que nous ne soyons pas séparés aussi excellemment que la sainte Vierge, nous ne laissons pas que de l'être. Car qu'est-ce que le peuple fidèle? C'est un peuple séparé des autres, tiré de la masse de perdition et de la contagion générale. C'est un peuple qui habite au monde, mais néanmoins qui n'est pas du monde. Il a sa possession dans le ciel ; il y a sa maison et son héritage. Dieu lui a imprimé sur le front le caractère sacré du baptême, afin de le séparer pour lui seul. Oui, Chrétien, si tu t'engages dans l'amour du monde, si tu ne vis comme séparé, tu perds la grâce du christianisme. — Mais comment se séparer? direz-vous. Nous sommes au milieu du monde, dans les divertissements, dans les compagnies. Faut-il se bannir de la société? faut-il s'exclure de tout commerce? — Que te dirai-je ici, Chrétien, sinon que tu sépares du moins le cœur? C'est par

1. Édit. : « C'est ma troisième partie, à laquelle je passerai, Chrétiens, après vous avoir fait remarquer qu'encore que... » — Raccord artificiel de la seconde rédaction avec la première. On fait ainsi tenir à Bossuet un langage des plus incohérents.

le cœur que nous sommes chrétiens : *Corde creditur*[1] ; c'est le cœur qu'il faut séparer. — Mais c'est là, direz-vous, la difficulté. Ce cœur est attiré de tant de côtés ! c'est à lui qu'on en veut. Le monde le flatte, le monde lui rit. Là il voit des honneurs, et là des plaisirs. L'un lui présente de l'amour, l'autre en veut recevoir de lui. Comment pourra-t-il se défendre ? Et comment nous dites-vous donc qu'il faut du moins séparer le cœur ? — Je le savais bien, Chrétiens, que cette entreprise est bien difficile, d'être toujours au milieu du monde et de tenir son cœur séparé des plaisirs qui nous environnent. — Eh ! je ne vois ici qu'un conseil ! — Mais[2] que voulez-vous que je dise ? Puis-je vous prêcher un autre Évangile [p. 15] à suivre ? De tant d'heures que vous donnez inutilement aux occupations de la terre, séparez-en du moins quelques-unes pour vous retirer en vous-mêmes. Faites-vous quelquefois une solitude, où vous méditiez en secret les douceurs des biens éternels et la vanité des choses mortelles. Séparez-vous avec Jésus-Christ, répandez votre âme devant sa face ; pressez-le de vous donner cette grâce dont les attraits divins puissent vous enlever aux plaisirs du monde, cette grâce qui a séparé la très sainte Vierge, et qui l'a tellement remplie, que la colère qui menace les enfants d'Adam n'a pu trouver place en sa conception, parce qu'elle a été prévenue par un amour miséricordieux.

Troisième Point.

[P. 15] Si nous voyons dans les Écritures sacrées que le Fils de Dieu prenant notre chair a pris aussi toutes nos faiblesses, à l'exception du péché ; si le dessein qu'il avait conçu de se rendre semblable à nous a fait qu'il n'a pas dédaigné la faim ni la soif, ni la crainte ni la tristesse, ni tant d'autres infirmités qui semblaient indignes de sa grandeur ; à plus forte raison doit-on croire qu'il a été vivement touché de cet amour si juste et si saint, que la nature imprime en nos cœurs pour ceux qui nous donnent la vie. Cette vérité est très claire ;

1. Rom., x, 10.
2. Édit. : environnent. Et je ne vois ici qu'un conseil. Mais...

mais je prétends vous faire voir aujourd'hui que c'est cet amour qui a prévenu [1] la très sainte Vierge dans sa conception bienheureuse ; et c'est ce qui mérite plus d'explication.

Pour [2] entendre cette doctrine, remarquons que la sainte Vierge a cela de propre qui la distingue de toutes les mères, qu'elle engendre le dispensateur de la grâce ; que son fils, en cela différent des autres, est capable d'agir avec force dès le premier moment de sa vie ; et, ce qu'il y a [3] de plus extraordinaire, qu'elle [4] est mère d'un fils qui est devant elle. De là suivent trois beaux effets en faveur de la très heureuse Marie. Comme son fils est le dispensateur de la grâce, il lui en fait part avec abondance ; comme il est capable d'agir dès le premier instant de sa vie, il n'attend pas le progrès de l'âge pour être libéral envers elle ; et le même instant [5] où il est conçu voit commencer ses profusions. Enfin, comme elle a un fils qui est devant elle, elle a ceci de miraculeux que l'amour de ce fils peut la prévenir jusque dans sa conception ; et c'est ce qui la rend innocente : car il lui doit servir d'avoir un fils qui soit devant elle. Mais éclaircissons cette vérité par une excellente doctrine des Pères ; et voyons quel a été dès l'éternité l'amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge.

N'avez-vous jamais admiré, Messieurs, comme Dieu [p. 16] parle dans les saintes Lettres ; comme il affecte, pour ainsi dire, d'agir en homme ; comme il imite nos actions, nos mœurs, nos coutumes, nos mouvements et nos passions? Tantôt il dit, par la bouche de ses prophètes, qu'il a le cœur saisi par la compassion ; tantôt

1. Var. : que cet amour a prévenu.
2. Var. : *(1re rédaction introduite dans le texte par les éditeurs)* : « Je considère en deux états cet amour de fils que le Sauveur a eu pour Marie ; je le regarde dans l'Incarnation et devant l'Incarnation du Verbe divin. Qu'il ait été dans l'Incarnation, Chrétiens, il est aisé de le croire. Car, comme c'est par l'Incarnation que Marie est devenue la Mère de Dieu, c'est aussi dans cet auguste mystère que Dieu prend des sentiments de fils pour Marie. Mais que cet amour de fils se rencontre en Dieu pour sa sainte Mère devant qu'il soit incarné, c'est ce qui paraît assez difficile, puisque le Fils de Dieu n'est son fils qu'à cause de l'humanité qu'il a prise. Toutefois [p. 16] remontons plus haut, et nous trouverons cet amour qui a prévenu la très sainte Vierge par la profusion de ses dons. Comprenez cette vérité, et vous verrez l'amour de Dieu pour notre nature N'avez-vous jamais admiré... »
3. Var. : et, qui est.
4. Édit. : c'est qu'elle.
5. Var. : moment.

le cœur que nous sommes chrétiens : *Corde creditur* [1] ; c'est le cœur qu'il faut séparer. — Mais c'est là, direz-vous, la difficulté. Ce cœur est attiré de tant de côtés ! c'est à lui qu'on en veut. Le monde le flatte, le monde lui rit. Là il voit des honneurs, et là des plaisirs. L'un lui présente de l'amour, l'autre en veut recevoir de lui. Comment pourra-t-il se défendre ? Et comment nous dites-vous donc qu'il faut du moins séparer le cœur ? — Je le savais bien, Chrétiens, que cette entreprise est bien difficile, d'être toujours au milieu du monde et de tenir son cœur séparé des plaisirs qui nous environnent. — Eh ! je ne vois ici qu'un conseil ! — Mais [2] que voulez-vous que je dise ? Puis-je vous prêcher un autre Évangile [p. 15] à suivre ? De tant d'heures que vous donnez inutilement aux occupations de la terre, séparez-en du moins quelques-unes pour vous retirer en vous-mêmes. Faites-vous quelquefois une solitude, où vous méditiez en secret les douceurs des biens éternels et la vanité des choses mortelles. Séparez-vous avec Jésus-Christ, répandez votre âme devant sa face ; pressez-le de vous donner cette grâce dont les attraits divins puissent vous enlever aux plaisirs du monde, cette grâce qui a séparé la très sainte Vierge, et qui l'a tellement remplie, que la colère qui menace les enfants d'Adam n'a pu trouver place en sa conception, parce qu'elle a été prévenue par un amour miséricordieux.

Troisième Point.

[P. 15] Si nous voyons dans les Écritures sacrées que le Fils de Dieu prenant notre chair a pris aussi toutes nos faiblesses, à l'exception du péché ; si le dessein qu'il avait conçu de se rendre semblable à nous a fait qu'il n'a pas dédaigné la faim ni la soif, ni la crainte ni la tristesse, ni tant d'autres infirmités qui semblaient indignes de sa grandeur ; à plus forte raison doit-on croire qu'il a été vivement touché de cet amour si juste et si saint, que la nature imprime en nos cœurs pour ceux qui nous donnent la vie. Cette vérité est très claire ;

1. Rom., x, 10.
2. Édit. : environnent. Et je ne vois ici qu'un conseil. Mais...

mais je prétends vous faire voir aujourd'hui que c'est cet amour qui a prévenu [1] la très sainte Vierge dans sa conception bienheureuse ; et c'est ce qui mérite plus d'explication.

Pour [2] entendre cette doctrine, remarquons que la sainte Vierge a cela de propre qui la distingue de toutes les mères, qu'elle engendre le dispensateur de la grâce ; que son fils, en cela différent des autres, est capable d'agir avec force dès le premier moment de sa vie ; et, ce qu'il y a [3] de plus extraordinaire, qu'elle [4] est mère d'un fils qui est devant elle. De là suivent trois beaux effets en faveur de la très heureuse Marie. Comme son fils est le dispensateur de la grâce, il lui en fait part avec abondance ; comme il est capable d'agir dès le premier instant de sa vie, il n'attend pas le progrès de l'âge pour être libéral envers elle ; et le même instant [5] où il est conçu voit commencer ses profusions. Enfin, comme elle a un fils qui est devant elle, elle a ceci de miraculeux que l'amour de ce fils peut la prévenir jusque dans sa conception ; et c'est ce qui la rend innocente : car il lui doit servir d'avoir un fils qui soit devant elle. Mais éclaircissons cette vérité par une excellente doctrine des Pères ; et voyons quel a été dès l'éternité l'amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge.

N'avez-vous jamais admiré, Messieurs, comme Dieu [p. 16] parle dans les saintes Lettres ; comme il affecte, pour ainsi dire, d'agir en homme ; comme il imite nos actions, nos mœurs, nos coutumes, nos mouvements et nos passions? Tantôt il dit, par la bouche de ses prophètes, qu'il a le cœur saisi par la compassion ; tantôt

1. Var. : que cet amour a prévenu.

2. Var. : *(1re rédaction introduite dans le texte par les éditeurs) :* « Je considère en deux états cet amour de fils que le Sauveur a eu pour Marie ; je le regarde dans l'Incarnation et devant l'Incarnation du Verbe divin. Qu'il ait été dans l'Incarnation, Chrétiens, il est aisé de le croire. Car, comme c'est par l'Incarnation que Marie est devenue la Mère de Dieu, c'est aussi dans cet auguste mystère que Dieu prend des sentiments de fils pour Marie. Mais que cet amour de fils se rencontre en Dieu pour sa sainte Mère devant qu'il soit incarné, c'est ce qui paraît assez difficile, puisque le Fils de Dieu n'est son fils qu'à cause de l'humanité qu'il a prise. Toutefois [p. 16] remontons plus haut, et nous trouverons cet amour qui a prévenu la très sainte Vierge par la profusion de ses dons. Comprenez cette vérité, et vous verrez l'amour de Dieu pour notre nature. N'avez-vous jamais admiré... »

3. Var. : et, qui est.

4. Édit. : c'est qu'elle.

5. Var. : moment.

qu'il l'a enflammé par la colère, qu'il s'apaise, qu'il se repent, qu'il a de la joie ou de la tristesse. Chrétiens, quel est ce mystère? Un Dieu doit-il donc agir de la sorte? Si le Verbe incarné nous parlait ainsi, je ne m'en étonnerais pas, car il était homme. Mais que Dieu, avant que d'être homme, parle et agisse comme font les hommes, il y a sujet de le trouver étrange. Je sais que vous me direz que cette Majesté souveraine veut s'accommoder à notre portée. Je le veux bien ; mais j'apprends des Pères qu'il y a une raison plus mystérieuse. C'est que, Dieu ayant résolu de s'unir à notre nature, il n'a pas jugé indigne de lui d'en prendre de bonne heure tous les sentiments. Au contraire, il se les rend propres, et vous diriez qu'il s'étudie à s'y conformer.

Pourrions-nous bien expliquer un si grand mystère par quelque exemple familier? Un homme veut avoir une charge de robe ou d'épée : il ne l'a pas encore, mais [il] s'y prépare, il en prend par avance tous les sentiments, et il commence à s'accoutumer ou à la gravité d'un magistrat, ou à la bravoure [1] d'un homme de guerre. Dieu a résolu de se faire homme ; il ne l'est pas encore du temps des prophètes, mais il le sera, c'est une chose déterminée [2] : tellement qu'il ne faut pas s'étonner s'il parle, s'il agit en homme avant que de l'être, s'il prend en quelque sorte plaisir d'apparaître aux prophètes et aux patriarches avec une figure humaine. Pour quelle raison? Que Tertullien l'explique admirablement! Ce sont, dit très bien cet excellent [p. 17] homme, des préparatifs de l'Incarnation. Celui qui doit s'abaisser jusqu'à prendre notre nature, fait, pour ainsi dire, son apprentissage en se conformant à nos sentiments [3]. « Peu à peu il s'accoutume à être homme ; et il se plaît d'exercer dès l'origine du monde ce qu'il sera dans la fin des temps : *Ediscens jam inde a primordio, jam inde hominem, quod erat futurus in fine* [4]. »

Ne croyez donc pas, Chrétiens, qu'il ait attendu sa venue pour avoir un amour de fils pour la sainte Vierge.

1. Var. : générosité — Édit. : à la brave générosité. (Mélange des variantes, et faute de lecture. On prête ainsi à Bossuet d'étranges locutions !)

2. Lachat fait de ceci une variante.

3. Var. : à se revêtir de nos sentiments. — en prenant nos sentiments.

4. *Adv. Marcion.*, lib. II, n. 27.

C'est assez qu'il ait résolu d'être homme, pour en prendre tous les sentiments. Et s'il prend les sentiments d'homme, peut-il oublier ceux de fils, qui sont les plus naturels et les plus humains? Il a donc toujours aimé Marie comme mère; il l'a considérée comme telle dès le premier moment qu'elle fut conçue. Et s'il est ainsi, Chrétiens, peut-il la regarder en colère? Le péché s'accordera-t-il avec tant de grâce, la vengeance[1] avec l'amour, l'inimitié avec l'alliance? Et Marie ne peut-elle pas dire avec le Psalmiste : « *In Deo meo transgrediar murum*[2] : Je passerai par-dessus la muraille au nom de mon Dieu? » Il y a une muraille de séparation que le péché a faite entre Dieu et l'homme, il y a une inimitié comme naturelle. Mais, dit-[elle][3], je passerai pardessus, je n'y entrerai pas[4]. Et comment? Au nom de mon Dieu, de ce Dieu qui m'a aimée comme mère dès le premier moment de ma vie; de ce Dieu dont l'amour tout-puissant a prévenu en ma faveur la colère qui menace tous les enfants d'Ève. C'est ce qui a été fait en la sainte Vierge. Finissons en vous faisant [voir] une image de cette grâce dans tous les fidèles; et reconnaissons aussi, Chrétiens, que l'amour de Dieu nous a prévenus contre la colère qui nous poursuivait, et qu'il nous prévient tous les jours[5]. Que ce soit là le fruit de tout ce discours, comme c'est la vérité [p. 18] la plus importante de la religion chrétienne.

Oui certainement, Chrétiens, c'est le fondement du christianisme de comprendre que nous n'avons pas aimé Dieu, mais que c'est Dieu qui nous a aimés le premier[6], non seulement avant que nous l'aimassions, mais lorsque nous étions ses ennemis. Ce sang du Nouveau Testament, versé pour la rémission de nos crimes, rend témoignage à la vérité que je prêche. Car, si nous n'eussions pas été ennemis de Dieu, nous n'eussions pas eu besoin de médiateur pour nous réconcilier avec lui, ni

1. Var. : l'indignation.
2. Ps. XVII, 30.
3. Par distraction Bossuet écrit : *il*.
4. « Je passerai par-dessus, *transgrediar. Transiliam :* Hieronymus. (Note de Bossuet).
5. Var. : Rendons grâces à ce grand Dieu, et glorifions sa bonté de ce qu'il a prévenu la très sainte Vierge. Mais reconnaissons aussi, Chrétiens, avec quelle miséricorde son amour nous a prévenus nous-mêmes.
6. I Joan., IV, 10.

nos ennemis sont cachés. Descendons-y, le flambeau à une main, et le glaive à l'autre : le flambeau, pour rechercher nos péchés par un sérieux examen ; le glaive, pour les arracher jusqu'à la racine par une vive douleur. C'est ainsi que nous préviendrons la colère de ce grand Dieu, dont la miséricorde nous a prévenus.

O Marie, miraculeusement dispensée, singulièrement séparée, miséricordieusement prévenue, secourez nos faiblesses par vos prières ; et obtenez-nous cette grâce, que nous prévenions tellement par la pénitence la vengeance qui nous poursuit que nous soyons à la fin reçus dans ce royaume de paix éternelle avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

I. *Première rédaction de la page 256 :* « Entrons dans la pensée de ce saint évêque. Il considère le Fils de Dieu comme un bien commun, et que ses mystères sont à tout le monde. En effet, sa mort est le sacrifice public, son sang est le prix de tous les péchés, sa prédication instruit tous les peuples; et ce qui fait voir clairement qu'il est le bien commun de toute la terre, c'est que ce divin Enfant n'est pas plus tôt né que les Juifs sont invités à lui par les anges, et les Gentils par les astres. Tout le monde a droit sur le [p. 12] Fils de Dieu, parce que sa bonté nous le donne à tous. Dans cette libéralité générale, il n'y a que la sainte Vierge qui, par un privilège particulier, peut le posséder toute seule. Jésus-Christ sera donné à tout le monde, nous le savons bien ; mais Marie le recevra la première. Saint Joseph, son fidèle époux, aura quelque part à ce grand secret, mais ce sera seulement quelques mois après. Cependant, dans les commencements de sa grossesse, Dieu seul sera témoin de son bonheur : il semble que le Fils de Dieu n'est là que pour elle, et que le trésor commun de tous les hommes est devenu son bien particulier : *Sola possides.*

Qui n'admirerait, Chrétiens, de la voir si glorieusement séparée des autres? Mais que fait cela, direz-vous, pour sanctifier sa conception? C'est ici qu'il faut faire voir que la conception du Sauveur a une influence secrète qui porte la grâce et la sainteté sur celle de la sainte Vierge. Mais, pour entendre ce que j'ai à dire, remettons en notre pensée une vérité chrétienne qui est pleine de consolation pour tous les fidèles. C'est que la vie du Sauveur des âmes a un rapport particulier avec toutes les parties de la nôtre pour y produire la sainteté. Mettons cette vérité dans un plus grand jour par un beau passage tiré de l'Apôtre (Rom., XIV, 9) : *Jésus-Christ est mort et ressuscité, afin que, vivant et mourant, nous soyons à lui.* Voyez le rapport : la vie du Sauveur sanctifie la nôtre, notre mort est consacrée par la sienne. Disons de même du reste, selon la doctrine de l'Écriture. Il s'est revêtu de faiblesse; c'est ce qui soulage nos infirmités. Il a ressenti des douleurs ; consolez-vous. Chrétiens affligés : c'est pour rendre les

vôtres saintes et fructueuses. Enfin il y a un rapport secret entre lui et nous, et c'est cela qui nous sanctifie. [*anc. p.* 13] C'est pourquoi il a pris tout ce que nous sommes, afin de consacrer tout ce que nous sommes. Et d'où vient cette merveilleuse communication de sa mort avec la nôtre, de ses souffrances avec les nôtres? Ha! répondrait l'apôtre saint Paul, c'est que le Sauveur mourant est à nous; il nous donne sa mort, et nous y trouvons une source de grâces qui portent la sainteté dans la nôtre, en la rendant semblable à la sienne. Le Sauveur souffrant est à nous, et nous pouvons prendre dans ses douleurs de quoi sanctifier nos souffrances. C'est ce que peuvent dire tous les chrétiens; mais la Vierge seule a droit de nous dire: Le Sauveur conçu s'est donné à moi par un titre particulier; et de cette sorte sa conception inspire la sainteté à la mienne, par une secrète influence.

Oui, Chrétiens, le Sauveur conçu est à elle; le Père céleste lui a fait ce présent. Tout le reste de sa vie est à tous les hommes; mais, dans le temps qu'elle le conçoit et qu'elle le porte dans ses entrailles, elle a droit de le posséder toute seule: *Peculiari munere sola possides.* Et ce droit qu'elle a particulier sur la conception du Sauveur, est-il pas capable d'attirer sur elle une bénédiction particulière pour sanctifier sa conception? Si, en qualité de mère de Dieu, elle est choisie par la sagesse divine pour faire quelque chose de singulier dans la conception de Jésus (*var.:* du Verbe incarné), n'était-il pas juste, Fidèles, que Jésus (*var.:* le Verbe) aussi réciproquement fît quelque chose de singulier dans la conception de Marie? Après cela, qui pourrait douter (*var.:* Et de là ne s'ensuit-il pas) que la conception de cette princesse ne soit séparée de toutes les autres, puisque le Fils de Dieu s'y est réservé une opération extraordinaire? O Marie, je vous reconnais séparée; et votre bienheureuse séparation est un ouvrage de la sagesse: parce que c'est un ouvrage d'ordre. Comme vous avez avec votre Fils une liaison particulière, aussi vous fait-il part de ses privilèges. » — Les éditeurs ont introduit dans le texte la plus grande partie de cette rédaction. Elle y fait double emploi avec la seconde.

ORAISON FUNÈBRE

D'YOLANDE DE MONTERBY,

à Metz, fin de décembre 1656.

Yolande de Monterby, ou plutôt de Montarby, appartenait à une famille d'ancienne noblesse de Champagne, qui subsiste encore. Elle était fille de Philippe de Montarby, seigneur de Charmoille et de Fréville, et d'Edmée Chapon, dame d'Espinan [1]. Yolande avait succédé, au mois de mars 1629, à sa sœur Huguette, supérieure des Bernardines de Sainte-Marie, ou du Petit-Clairvaux, de Metz, et on lui avait donné en 1642 sa nièce Christine pour coadjutrice avec future succession. Toutefois, elle resta jusqu'en 1655 à la tête de sa communauté. Elle mourut nonagénaire, le 14 décembre 1656 [2]. Bossuet, convoqué à ses obsèques, y prononça la « courte exhortation » qu'on va lire. (Voir Floquet, *Études*, t. I, p. 266 et suiv.). Le manuscrit [3] est à Paris dans la Bibliothèque de Mme la Comtesse de Béarn.

Ubi est, mors, victoria tua?
O mort, où est ta victoire?
(I Cor., xv, 55.)

[P. 1] Quand l'Église ouvre la bouche des prédicateurs dans les funérailles de ses enfants, ce n'est pas pour accroître la pompe du deuil par des plaintes étudiées, ni pour satisfaire l'ambition des vivants par de vains éloges des morts. La première de ces deux choses est trop indigne de sa fermeté, et l'autre, trop contraire à sa modestie. Elle se propose un objet plus noble dans la solennité des discours funèbres : elle ordonne que ses ministres, dans les derniers devoirs que l'on rend aux morts, fassent contempler à leurs auditeurs la commune condition de tous les mortels, afin que la pensée de la mort leur donne un saint dégoût de la vie présente, et

1. *Recherche de la noblesse de Champagne*, par M. de Caumartin, Châlons. 1673, in-fol., t. II, [p. 175].

2. Il faut s'étonner après cela de voir Lachat, qui a tant emprunté à Floquet, nous proposer la date de 1661, d'après « les questions métaphysiques », et pour d'autres raisons en l'air. (Cf. *Histoire critique de la Prédication de Bossuet*, p. 153.)

3. Ce discours a été mentionné dans les sommaires. (Cf. p. 273.)

que la vanité humaine rougisse en regardant le terme fatal que la providence divine a donné à ses espérances trompeuses.

Ainsi n'attendez pas, Chrétiens, que je vous représente aujourd'hui, ni la perte de cette maison, ni la juste affliction de toutes ces dames, à qui la mort ravit une mère qui les a si bien élevées. Ce n'est pas aussi mon dessein de rechercher bien loin dans l'antiquité les marques [p. 2] d'une très illustre noblesse, qu'il me serait aisé de vous faire voir dans la race de Monterby, dont l'éclat est assez connu par son nom et ses alliances. Je laisse tous ces entretiens superflus, pour m'attacher à une matière et plus sainte et plus fructueuse. Je vous demande seulement que vous appreniez de l'abbesse [1] pour laquelle nous offrons à Dieu le saint sacrifice de l'Eucharistie, à vous servir si heureusement de la mort qu'elle vous obtienne l'immortalité. C'est par là que vous rendrez inutiles tous les efforts de cette cruelle ennemie ; et que, l'ayant enfin désarmée de tout ce qu'elle semble avoir de terrible, vous lui pourrez dire avec l'Apôtre : « O mort, où est ta victoire? *Ubi est, mors, victoria tua ?* » C'est ce que je tâcherai de vous faire entendre dans cette courte exhortation, où j'espère que le Saint-Esprit me fera la grâce de ramasser en peu de paroles des vérités considérables, que je puiserai dans les Écritures.

C'est un fameux problème, qui a été souvent agité dans les écoles des philosophes, lequel est le plus désirable à l'homme, ou de vivre jusqu'à l'extrême vieillesse, ou d'être promptement délivré des misères de cette vie. Je n'ignore pas, Chrétiens, ce que pensent là-dessus la plupart des hommes. Mais, comme je vois tant d'erreurs reçues dans le monde avec un [p. 3] tel applaudissement, je ne veux pas ici consulter les sentiments de la multitude, mais la raison et la vérité, qui seules doivent gouverner les esprits des hommes.

Et, certes, il pourrait sembler au premier abord que la voix commune de la nature, qui désire toujours ar-

1. Édit. : très digne et très vertueuse. Ces mots sont barrés.

demment la vie, devrait décider cette question : car, si la vie est un don de Dieu, n'est-ce pas un désir très juste de vouloir conserver longtemps les bienfaits de son souverain ? Et d'ailleurs, étant certain que la longue vie approche de plus près l'immortalité, ne devons-nous pas souhaiter de retenir, si nous pouvons, quelque image de ce glorieux privilège, dont notre nature est déchue ?

En effet, nous voyons que les premiers hommes, lorsque le monde plus innocent était encore dans son enfance, remplissaient des neuf cents ans par leur vie ; et que, lorsque la malice est accrue, la vie en même temps s'est diminuée. Dieu même, dont la vérité infaillible doit être la règle souveraine de nos sentiments, étant irrité contre nous, nous menace en sa colère d'abréger nos jours : et au contraire, il promet [p. 4] une longue vie à ceux qui observeront ses commandements. Enfin, si cette vie est le champ fécond dans lequel nous devons semer pour la glorieuse immortalité, ne devons-nous pas désirer que ce champ soit ample et spacieux, afin que la moisson soit plus abondante ? Et ainsi l'on ne peut nier que la [longue] [1] vie ne soit souhaitable.

Ces raisons, qui flattent nos sens, gagneront aisément le dessus. Mais on leur oppose d'autres maximes, qui sont plus dures, à la vérité, et aussi plus fortes et plus vigoureuses. Et premièrement, je dénie que la vie de l'homme puisse être longue ; de sorte que souhaiter une longue vie, c'est n'entendre pas ses propres désirs. Je me fonde sur ce principe de saint Augustin : « *Nihil est longum quod aliquando finitur* [2] : Tout ce qui a fin ne peut être long. » Et la raison en est évidente ; car tout ce qui est sujet à finir s'efface nécessairement au dernier moment, et on ne peut compter de longueur en ce qui est entièrement effacé. Car, de même qu'il ne sert de rien de remplir [des pages] [3] lorsque j'efface tout par un dernier trait, ainsi la longue et la courte vie sont toutes égalées par la mort, parce qu'elle les efface toutes également.

1. Ms. : bonne.
2. *In Joan.*, tract. XXXII, n. 9. — Texte : *Quid est longum.*
3. Première rédaction effacée : « qu'il ne sert de rien que les pages que j'avais écrites. »

[P. 5] Je vous ai représenté, Chrétiens, deux opinions différentes qui partagent les sentiments de tous les mortels. Les uns, en petit nombre, méprisent la vie ; les autres estiment que leur plus grand bien, c'est de la pouvoir longtemps conserver. Mais peut-être que nous accorderons aisément ces deux propositions si contraires par une troisième maxime, qui nous apprendra d'estimer la vie, non par sa longueur, mais par son usage ; et qui nous fera confesser qu'il n'est rien plus dangereux qu'une longue vie, quand elle n'est remplie que de vaines entreprises ou même d'actions criminelles ; comme aussi il n'est rien plus précieux, quand elle est utilement ménagée pour l'éternité. Et c'est pour cette seule raison que je bénirai mille et mille fois la sage et honorable vieillesse d'Yolande de Monterby ; puisque, dès ses années les plus tendres jusqu'à l'extrémité de sa vie, qu'elle a finie en Jésus-Christ après un grand âge, la crainte de Dieu a été son guide, la prière son occupation, la pénitence son exercice, la charité sa pratique la plus ordinaire, le ciel tout son amour et son espérance.

Désabusons-nous, Chrétiens, des vaines et téméraires préoccupations, dont notre raison est toute obscurcie par l'illusion de nos sens : apprenons à juger des choses par les véritables principes ; nous avouerons franchement, à l'exemple de cette abbesse, que nous devons dorénavant mesurer la vie par les actions, non par les années. [p. 6] C'est ce que vous comprendrez sans difficulté par ce raisonnement invincible.

Nous pouvons regarder le temps en deux considérations différentes : nous le pouvons considérer premièrement en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par mois, par années ; et dans cette considération, je soutiens que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni subsistance ; que tout son être n'est que de couler, c'est-à-dire que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien.

C'est ce qui fait dire au Psalmiste, retiré profondément en lui-même, dans la considération du néant de l'homme : « *Ecce mensurabiles posuisti dies :* Vous

avez, dit-il [1], établi le cours de ma vie pour être mesuré par le temps ; » et c'est ce qui lui fait dire aussitôt après : « *Et substantia mea tanquam nihilum ante te :* Et ma substance est comme rien devant vous, » parce que tout mon être dépendant du temps, dont la nature est de n'être jamais que dans un moment qui s'enfuit d'une course précipitée et irrévocable, il s'ensuit que ma substance n'est rien, étant inséparablement attachée à cette vapeur légère et volage, qui ne se forme qu'en se dissipant, et qui entraîne perpétuellement mon être avec elle [p. 7] d'une manière si étrange et si nécessaire, que, si je ne suis le temps, je me perds, parce que ma vie demeure arrêtée ; et d'autre part, si je suis le temps, qui se perd et coule toujours, je me perds nécessairement avec lui : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos* [2], [*et substantia mea tanquam nihilum ante te*] ; d'où passant plus outre, il conclut : « *In imagine pertransit homo* [3] : L'homme passe comme ces vaines images » que la fantaisie forme en elle-même dans l'illusion de nos songes, sans corps, sans solidité et sans consistance.

Mais élevons plus haut nos esprits ; et après avoir regardé le temps dans cette perpétuelle dissipation, considérons-le maintenant en un autre sens : en tant qu'il aboutit à l'éternité ; car cette présence immuable de l'éternité, toujours fixe, toujours permanente, enfermant en l'infinité de son étendue toutes les différences des temps, il s'ensuit manifestement que le temps peut entrer en quelque sorte dans l'éternité : et il a plu à notre grand Dieu, pour consoler les misérables mortels de la perte continuelle qu'ils font de leur être par le vol irréparable du temps, que ce même temps qui se perd fût un passage à l'éternité qui demeure. Et de cette distinction importante du temps considéré en lui-même, et du temps par rapport à [p. 8] l'éternité, je tire cette conséquence infaillible : si le temps n'est rien par lui-même, il s'ensuit que tout le temps est perdu auquel nous n'aurons point attaché quelque chose de plus immuable que lui, quelque chose qui puisse passer à la bienheureuse éternité. Ce principe étant supposé, arrêtons un peu notre

1. Ps. XXXVIII, 6.
2. Ms. : *dies meos*, etc.
3. Ps. XXXVIII, 7.

vue sur un vieillard qui aurait blanchi dans les vanités de la terre. Quoique l'on me montre ses cheveux gris, quoique l'on me compte ses longues années, je soutiens que sa vie ne peut être longue, j'ose même assurer qu'il n'a pas vécu. Que sont devenues toutes ses années? Elles sont passées, elles sont perdues. Il ne lui en reste pas la moindre parcelle en ses mains, parce qu'il n'y a rien attaché de fixe ni de permanent. Que si toutes ses années sont perdues, elles ne sont pas capables de faire nombre. Je ne vois rien à compter dans cette vie si longue, parce que tout y est inutilement dissipé : par conséquent tout est mort en lui ; et sa vie étant vide de toutes parts, c'est erreur de s'imaginer qu'elle puisse jamais être estimée longue.

Que si je viens maintenant à jeter les yeux sur la dame[1] si vertueuse qui a gouverné si longtemps cette noble et religieuse abbaye, c'est là où je remarque, Fidèles, une vieillesse vraiment vénérable. Certes, quand elle n'aurait vécu que fort peu d'années, les ayant fait profiter si utilement pour la bienheureuse immortalité, sa vie me paraîtrait toujours [p. 9] assez longue. Je ne puis jamais croire qu'une vie soit courte, lorsque j'y vois une éternité tout entière[2].

Mais quand je considère quatre-vingt-dix ans si soigneusement ménagés ; quand je regarde des années si pleines et si bien marquées par les bonnes œuvres ; quand je vois, dans une vie si réglée, tant de jours, tant d'heures et tant de moments comptés et alloués pour l'éternité, c'est là que je ne puis m'empêcher de dire : O temps utilement employé, ô vieillesse vraiment précieuse! « *Ubi est, mors, victoria tua?* O mort, où est ta victoire? » Ta main avare n'a rien enlevé à cette vertueuse abbesse, parce que ton domaine n'est que sur le temps, et que la sage dame [dont nous parlons][3], désirant conserver le sien, l'a fait heureusement passer dans l'éternité.

1. Les Bernardines de Sainte-Marie du Petit-Clairvaux, étant chanoinesses, s'appelaient dames, et ne recevaient que des filles nobles. (Voy. Floquet, *Études*..., t. I, p. 266, et ci-dessus, p. 214.)

2. Édit. : « glorieusement attachée »; mots barrés au ms. Très belle pensée. Voilà du Bossuet définitif.

3. Mots barrés par mégarde, en effaçant le membre de phrase écrit au dessous : « celui qu'il a plu à Dieu lui donner. »

Si je l'envisage dans l'intérieur de son âme, j'y remarque, dans une conduite très sage, une simplicité chrétienne. Étant humble dans ses actions et dans ses paroles, elle s'est toujours plus glorifiée d'être fille de saint Bernard que de tant de braves aïeux, de la race desquels elle est descendue. Elle passait la plus grande partie de son temps dans la méditation et dans la prière. Ni les affaires, ni les compagnies, n'étaient pas capables de lui ravir le temps qu'elle destinait aux choses divines. On la voyait entrer en son cabinet avec une contenance modeste[1] et une action [p. 10] toute retirée ; et là, elle répandait son cœur devant Dieu avec cette bienheureuse simplicité, qui est la marque la plus assurée des enfants de la nouvelle alliance. Sortie de ces pieux exercices, elle parlait souvent des choses divines avec une affection si sincère, qu'il était aisé de connaître que son âme versait sur ses lèvres ses sentiments les plus purs et les plus profonds. Jusque dans sa vieillesse la plus décrépite, elle souffrait les incommodités et les maladies sans chagrin, sans murmure, sans impatience ; louant Dieu parmi ses douleurs, non point par une contenance affectée, mais avec une modération qui paraissait bien avoir pour principe une conscience tranquille et un esprit satisfait de Dieu.

Parlerai-je de sa prudence si avisée dans la conduite de sa maison ? Chacun sait que sa sagesse et son économie en a beaucoup relevé le lustre. Mais je ne vois rien de plus remarquable que ce jugement si réglé avec lequel elle a gouverné les dames qui lui étaient confiées, toujours également éloignée et de cette rigueur farouche et de cette indulgence molle et relâchée : si bien que, comme elle avait pour elles une sévérité mêlée de douceur, elles lui ont toujours conservé une crainte accompagnée de tendresse, jusques au dernier moment de sa vie et dans l'extrême caducité de son âge.

[P. 11] L'innocence, la bonne foi, la candeur étaient ses compagnes inséparables[2]. Ni sa bouche, ni ses oreilles n'ont jamais été ouvertes à la médisance, parce que

1. Édit. : une contenance, une modestie. Ms. : une contenance modestie.
2. Édit. : « Elles conduisaient ses desseins, elles ménageaient tous ses intérêts, elles régissaient toute sa famille ». Tout ceci est barré.

la sincérité de son cœur en chassait cette [jalousie][1] secrète qui envenime presque tous les hommes contre leurs semblables. Elle savait donner de la retenue aux langues les moins modérées ; et l'on remarquait dans ses entretiens cette charité dont parle l'Apôtre[2], qui n'est ni jalouse ni ambitieuse, toujours si disposée à croire le bien, qu'elle ne peut pas même soupçonner le mal.

Vous dirai-je avec quel zèle elle soulageait les pauvres membres de Jésus-Christ? Toutes les personnes qui l'ont fréquentée savent qu'on peut dire sans flatterie qu'elle était naturellement libérale, même dans son extrême vieillesse, quoique cet âge ordinairement soit souillé des ordures de l'avarice. Mais cette inclination généreuse s'était particulièrement appliquée aux pauvres. Ses charités s'étendaient bien loin sur les personnes malades et nécessiteuses : elle partageait souvent avec elles ce qu'on lui préparait pour sa nourriture ; [p. 12] et dans ces saints empressements de la charité qui travaillait son âme innocente d'une inquiétude pieuse pour les membres affligés du Sauveur des âmes, on admirait particulièrement son humilité, non moins soigneuse de cacher le bien que sa charité de le faire[3]. Je ne m'étonne plus, Chrétiens, qu'une vie si religieuse ait été couronnée d'une fin si sainte[4].

1. Ms. : « envie ». Effacé, non remplacé.

2. I Cor., XIII, 4, 5.

3. Ellipse : « que sa charité *n'était soigneuse* de le faire. »

4. Tel est, dans sa simplicité, le premier essai de Bossuet dans un genre auquel il devait donner une splendeur incomparable. On s'est plu à l'accabler sous la comparaison des grandes œuvres qui devaient suivre (Gandar, *Bossuet orateur*, p. 229-233). Pour nous, sans prétendre l'exalter, nous trouvons qu'il est ce qu'il devait être ; et nous savons gré au jeune orateur de n'avoir pas élevé la voix plus haut que le sujet ne le comportait. Plus tard, dans la série des sommaires, il rappellera ce discours, et celui de 1658 sur Henri de Gornay, par ce simple mot : « Mort : Oraison funèbre, 2. » (Bibliothèque Nationale, Ms. fr. 12844, f. 8.)

POUR LE JOUR DE NOEL.

1656, à Metz.

En donnant les sermons pour cette fête, Deforis avertissait naïvement qu'il avait de son mieux fondu en un seul deux discours sur le même texte. Les éditeurs de Versailles, comme les autres, reproduisaient sa note et ses interpolations. L'abbé Vaillant (*Op. cit.*, p. 19) jugea avec raison qu'on eût été mieux inspiré d'imprimer à part les deux discours. C'est ce que M. Lachat a tenté depuis (t. VIII, p. 241, 263.) Mais, comme il arrive toujours à ce « grand redresseur de torts » de ne faire les choses qu'à moitié, il n'a pas remarqué ici l'*Ave* de ce discours, qui se trouve pourtant à la fin du manuscrit. Il le renvoie, comme avaient fait ses prédécesseurs, environ cinquante pages plus loin.

Il n'a pas non plus aperçu le sommaire, encore inédit. Ce sommaire étant, comme tous les autres, antérieur au Carême de 1662, c'est à tort que M. Lachat et d'autres ont prétendu que ce sermon avait été prêché en 1665, et devant la Cour. Il a été composé en province; et l'écriture, l'orthographe, et quelques archaïsmes, comme les procédés oratoires, lui assignent la date de 1656.

SOMMAIRE : [2] Nativité. [1er *point.*] Deux sortes de crainte nous éloigne[nt] de Dieu : 1° terreur de la majesté, crainte d'étonnement; 2° terreur de la justice, crainte des menaces (p. 3, 4, 5... etc.)

[3e *point.*] Le monde a de vaines terreurs et de vaines douceurs : courage trop lâche, crédulité trop facile (p. 16). — Aimer la pauvreté de Jésus ; tout le monde est pauvre, aimons cette partie de la pauvreté dont Jésus-Christ nous a honoré[s] (p. 18). Jésus-Christ ne se partage pas, ni son Évangile (p. 17).

Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.

Le Sauveur du monde est né aujourd'hui, « et voici le signe que je vous en donne : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, posé dans une crèche. » (Luc., II, 12.)

C'était [3] une grande entreprise de rendre vénérables par toute la terre les abaissements du Verbe incarné.

1. Ms. fr. 12821, f. 235-247, in-f°, sans marge.

2. F. 235. Le second point n'a rien fourni à ce court sommaire.

3. F. 246, v°, à la fin du sermon.

Jamais chose aucune ne fut attaquée par des raisonnements plus plausibles. Les Juifs et les Gentils en faisaient le sujet de leurs raillerie[s] ; et il faut bien que les premiers chrétiens aient eu une fermeté plus qu'humaine, pour prêcher à la face du monde avec une telle assurance une doctrine apparemment si extravagante. C'est pourquoi Tertullien se vante que les humiliations de son Maître, en lui faisant mépriser la honte, l'ont rendu impudent de la bonne sorte et heureusement insensé : *Bene impudentem et feliciter stultum*[1]. Laissez moi, disait ce grand homme quand on lui reprochait les bassesses du Fils de Dieu, laissez-moi jouir de l'ignominie de mon Maître et du déshonneur nécessaire de notre foi. Le Fils de Dieu est né dans une étable ; je n'en ai point de honte, à cause que la chose est honteuse. On a mis le Fils de Dieu dans des langes ; il est croyable, parce qu'il est ridicule. Le Fils de Dieu est dans une crèche ; je le crois d'autant plus certain que, selon la raison humaine, il paraît entièrement impossible. Ainsi la simplicité de nos pères se plaisait d'étourdir les sages du siècle par des propositions inouïes, dans lesquelles ils ne pouvaient rien comprendre ; afin que, toute la gloire des hommes s'évanouissant, il ne restât plus d'autre gloire que celle du Fils de Dieu anéanti pour l'amour des hommes. C'est à ce Dieu abaissé que je vous appelle. Venez l'adorer, Chrétiens, autant dans sa faiblesse que dans sa grandeur, autant dans sa crèche que dans son trône. Mais quel serait notre crime, si, venant adorer le Fils, nous manquions de saluer la divine Mère qui nous l'a donné par son enfantement, qui nous le nourrit de son lait virginal, qui nous le conserve par ses soins maternels, et qui nous obtiendra son secours, qui nous est si nécessaire en cette action, si nous l'en prions avec zèle, en disant : [*Ave*].

[P. 1] Vous savez assez, Chrétiens, que le mystère que nous honorons, c'est l'anéantissement du Verbe incarné, et que nous sommes ici assemblés pour jouir

1. *De Carn. Chr.*, n. 5.

du pieux spectacle d'un Dieu descendu pour nous relever, abaissé pour nous agrandir, appauvri volontairement pour répandre sur nous les trésors célestes. C'est ce que vous devez méditer, c'est ce qu'il faut que je vous explique ; et Dieu veuille que je traite si heureusement un sujet de cette importance que vos dévotions en soient échauffées ! Attendons tout du ciel dans une entreprise si sainte ; et, pour y procéder [1] avec ordre, considérons comme trois degrés par lesquels le Fils de Dieu a voulu descendre de la souveraine grandeur jusqu'à la dernière bassesse. Premièrement il s'est fait homme, et il s'est revêtu de notre nature ; secondement il s'est fait passible, et il a pris nos infirmités ; troisièmement il s'est fait pauvre, et il s'est chargé de tous les outrages [2] de la fortune la plus méprisable. Et ne croyez pas, Chrétiens, qu'il nous faille rechercher bien loin ces trois abaissements du Dieu-Homme ; je vous les rapporte dans la même suite et dans la même simplicité qu'ils sont proposés dans mon évangile. *Vous trouverez*, dit-il, *un enfant*, c'est le commencement d'une vie humaine ; *enveloppé de langes*, c'est pour défendre l'infirmité contre les injures de l'air ; *posé dans une crèche*, c'est la dernière extrémité d'indigence : tellement que vous voyez dans le même texte la nature par le mot d'enfant, la faiblesse et l'infirmité par les langes, la misère et la pauvreté par la crèche.

Mais mettons ces vérités dans un plus grand jour, et arrêtons un peu sur tous les degrés de cette descente mystérieuse, tels qu'ils sont représentés dans notre évangile. [p. 2] Et premièrement il est clair que le Fils de Dieu, en se faisant homme, pouvait prendre la nature humaine avec les mêmes prérogatives qu'elle avait dans son innocence, la santé, la force, l'immortalité ; ainsi le Verbe divin serait homme, sans être travaillé des infirmités que le péché seul nous a méritées. Il ne l'a pas fait, Chrétiens ; il a voulu prendre avec la nature les faiblesses qui l'accompagnent. Mais, en prenant ces faiblesses, il pouvait ou les couvrir, ou les relever par la pompe, par l'abondance, par tous les autres biens

1. Var. : aller.

2. Var. : opprobres.

que le monde admire : qui doute qu'il ne le pût ? Il ne le veut pas ; il joint aux infirmités naturelles toutes les misères, toutes les disgrâces, tout ce que nous appelons mauvaise fortune. Et par là ne voyez-vous pas quel est [l']ordre de sa descente ? Son premier pas est de se faire homme ; et il se met au-dessous des anges, puisqu'il prend une nature moins noble, selon ce que dit l'Écriture sainte : « *Minuisti eum paulo minus ab angelis* [1] : Vous l'avez abaissé au-dessous des anges. » Ce n'est pas assez : mon Sauveur descend [2] le second degré. Il s'est rabaissé par son premier pas au-dessous de la nature angélique, il fait une seconde démarche qui le rend égal aux pécheurs. Et comment ? Il ne prend pas la nature humaine telle qu'elle était dans son innocence, saine, incorruptible, immortelle ; mais il la prend telle que le péché l'a faite [3], exposée de toutes parts aux douleurs, à la corruption, à la mort. Mais il n'est pas encore assez bas. Vous le voyez déjà, Chrétiens, au-dessous des anges par notre nature, égalé aux pécheurs par l'infirmité : maintenant, faisant son troisième pas, il se va pour ainsi dire mettre sous leurs pieds, en s'abandonnant au mépris par la condition misérable de sa vie et de sa naissance. Voilà, mes Frères, quels sont les degrés par lesquels le Dieu incarné descend de son trône. [p 3] Il vient premièrement à notre nature, par la nature à l'infirmité, de l'infirmité aux disgrâces et aux injures de la fortune : c'est ce que vous avez remarqué par ordre dans les paroles de mon évangile.

Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important, ni ce qui m'étonne le plus. Je confesse que je ne puis assez admirer cet abaissement de mon Maître ; mais j'admire encore beaucoup davantage qu'on me donne cet abaissement comme un signe pour reconnaître en lui le Sauveur du monde : *Et hoc vobis signum*, nous dit l'ange. Votre Sauveur est né aujourd'hui, et voici la marque que je vous en donne : un enfant, revêtu de langes, couché dans la crèche ; c'est-à-dire, comme nous l'avons

1. Ps. VIII, 6.

2. Tout ce passage était d'abord sous forme d'apostrophe : « Ha ! Seigneur, descendez encore... »

3. *Correction* de date postérieure (vers 1668) : * « en l'état malheureux où le péché l'a réduite. »

déjà expliqué, courez à cet enfant nouvellement né, vous y trouverez... — Qu'y trouverons-nous ? — Une nature semblable à la vôtre, des infirmités telles que les vôtres, des misères au-dessous [1] des vôtres. *Et hoc vobis signum :* reconnaissez à ces belles marques qu'il est le Sauveur qui vous est promis. — Est-il bien vrai ? le pourrons-nous [2] croire ? Quoi ! les bassesses du Dieu incarné, sont-ce des marques certaines qu'il est mon Sauveur ? — Oui, Fidèle, n'en doute pas ; et en voici les raisons solides, qui feront le sujet de cet entretien. Ta nature était tombée par ton crime, ton Dieu l'a prise pour la relever ; tu languis au milieu des infirmités, il s'y est assujetti pour les guérir ; les misères du monde t'effraient, il s'y est soumis pour les surmonter et rendre toutes ses terreurs inutiles. Divines marques, sacrés caractères par lesquels je reconnais mon Sauveur, que ne puis-je vous expliquer à ce peuple [3] avec les sentiments que vous méritez ! Du moins efforçons-nous de le faire, et commençons à montrer dans ce premier point que Dieu prend notre nature pour la relever.

[Premier Point.]

Pour comprendre solidement de quelle sorte [4] le Fils de Dieu nous a relevés, je vous prie de considérer cette proposition que j'avance, qu'en prenant la nature humaine, il nous rend la liberté d'approcher de Dieu, que le péché nous avait ôtée. C'est là le fondement du christianisme, qu'il est nécessaire que vous entendiez, et que je me propose aussi de vous expliquer. Pour cela, remarquez, Fidèles, une suite étrange de notre ruine [5] : c'est que, depuis cette malédiction qui fut prononcée contre nous après le péché, il est demeuré dans l'esprit des hommes une certaine frayeur des choses divines, qui [p. 4] non seulement ne leur permet pas d'approcher

1. Souligné au manuscrit ; peut-être qu'en se relisant, l'auteur voulait trouver ici encore un adjectif.

2. Édit. : le pouvons-nous croire ?

3. Correction, pour un auditoire de Paris : * « à cette audience. » (Cf. p. 277.)

4. Édit. : de quelle chute. — Bossuet abandonne avec raison ce mot pour revenir à *de quelle sorte*, car le sujet du discours n'est pas de montrer notre chute, mais notre relèvement.

5. Var. : chute.

de Dieu avec confiance[1], mais encore qui les épouvante devant tout ce qui paraît de surnaturel. Les exemples en sont communs dans les saintes Lettres[2]. Le peuple, dans le désert, appréhende d'approcher de Dieu, de peur qu'il ne meure[3]. Les parents de Samson disent : *Nous mourrons de mort, car nous avons vu le Seigneur*[4]. Jacob, après cette vision admirable, crie tout effrayé : *Que ce lieu est terrible, vraiment c'est ici la maison de Dieu!*[5] *Malheur à moi!* dit le prophète Isaïe, *car j'ai vu le Seigneur des armées*[6]. Tout est plein de pareils exemples. Quel est, Fidèles, ce nouveau malheur qui fait trembler un si grand prophète? Quel malheur d'avoir vu Dieu? Et que veulent dire tous ces témoignages, et tant d'autres que nous lisons dans les Écritures? C'est qu'elles veulent nous exprimer la terreur qui saisit naturellement tous les hommes en la présence de Dieu, depuis que le péché est entré au monde.

Quand je recherche les causes d'un effet si extraordinaire, et que je me demande à moi-même d'où vient que les hommes s'effrayent de Dieu, il s'en présente à mon esprit deux raisons qui vont apporter de grandes lumières au mystère de cette journée. La première cause, c'est l'éloignement ; la seconde, c'est la colère. Expliquons ceci. Dieu est infiniment éloigné de nous ; Dieu est irrité contre nous. Il est infiniment éloigné de nous par la grandeur de sa nature ; il est irrité contre nous par la rigueur de sa justice, parce que nous sommes pécheurs. Cela produit deux sortes de craintes : la première vient de l'étonnement, elle naît de l'éclat de la majesté ; l'autre, des menaces. Ha ! je vois trop de grandeur, trop de majesté : une crainte d'étonnement me saisit, il est impossible que j'en approche. Ha ! je vois cette colère qui me poursuit ; ses menaces me font trembler, je ne puis supporter l'aspect de cette majesté irritée : si j'approche, je suis perdu. Voilà les deux craintes ; la première causée par l'étonnement de la majesté, la seconde par les menaces de la justice et de la

1. Var. : d'approcher avec confiance de cette majesté souveraine.
2. Var. : Peut-être aurez-vous peine à le croire, mais vous le verrez par les saintes Lettres.
3. Exod., XX. 19.
4. Judic., XIII. 22.
5. Gen., XXVIII. 17.
6. Is., VI. 5.

colère divine. C'est pourquoi le Fils de Dieu fait deux choses ; Chrétiens, voici le mystère. En se revêtant de notre nature, premièrement il couvre la majesté et il ôte la crainte d'étonnement ; en second lieu, il nous fait voir qu'il nous aime, par le désir qu'il a de nous ressembler, et il fait cesser les menaces. C'est tout le mystère de cette journée, c'est ce [p. 5] que j'avais promis de vous expliquer. Vous voyez par quel excès de miséricorde le Fils unique du Père éternel nous rend la liberté d'approcher de Dieu et relève notre nature abattue. Mais ces choses ont besoin d'être méditées ; ne passons pas si légèrement par-dessus : tâchons de les rendre sensibles en les étendant davantage.

Et premièrement, Chrétiens, il est bien aisé de comprendre que Dieu est infiniment éloigné de nous. Car il n'est rien de plus éloigné que la souveraineté et la servitude, que la toute-puissance et une extrême faiblesse, que l'éternité toujours immuable et notre continuelle[1] agitation. En un mot, tous ses attributs l'éloignent de nous ; son immensité, son infinité, son indépendance, tout cela l'éloigne ; et il n'y en a qu'un seul qui l'approche : vous jugez bien que c'est la bonté. Sa grandeur l'élève au-dessus de nous, sa bonté l'approche de nous et le rend accessible aux hommes. Et cela est clair dans les saintes Lettres. « Cachez-vous, dit le prophète Isaïe[2] ; entrez bien avant dans la terre ; jetez-vous dans les cavernes les plus profondes : *Ingredere in petram et abscondere in fossa humo.* » Et pourquoi ? Cachez-vous, dit-il, encore une fois, « devant la face terrible de Dieu et devant la gloire de sa majesté : *A facie timoris Domini et a gloria majestatis ejus.* » Voyez comme sa grandeur l'éloigne des hommes ! La miséricorde, au contraire, « elle vient à nous, dit David : *Veniat super me misericordia tua*[3]. » Non seulement elle vient à nous, mais « elle nous suit : *Misericordia tua subsequetur me*[4]. » Non seulement elle nous suit, mais « elle nous environne : *Sperantem autem in Domino misericordia circumdabit*[5]. » Tellement qu'il n'est rien de plus vé-

1. Var. : perpétuelle.
2. Is., II, 10.
3. Ps. CXVIII, 41.
4. Ps. XXII, 6.
5. Ps. XXXI, 10.

ritable, qu'autant que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, autant sa bonté l'en approche.

Mais elle exige une condition nécessaire, c'est que nous soyons innocents. Sommes-nous abandonnés au péché, aussitôt elle se retire ; et voyez un effet étrange. La bonté s'étant retirée, je ne vois plus ce qui m'approche de Dieu, je ne vois que ce qui m'éloigne ; la crainte et l'étonnement me saisissent, et je ne sais plus par où approcher. Comme un homme de condition médiocre qui avait accès à la Cour par une personne de crédit qui le lui donnait ; il parlait et était écouté, et les entrées lui étaient ouvertes[1]. Tout d'un coup son protecteur se retire, et on ne le connaît plus ; tous les passages sont inaccessibles ; et de sa bonne fortune passée il ne lui reste[2] que l'étonnement de se voir si fort éloigné. Il en est ainsi arrivé à l'homme. Tant qu'il conserva l'innocence, Dieu lui parlait, il parlait à Dieu avec une sainte familiarité. Mais comment s'en approchait-il, direz-vous, puisque la distance était infinie? Ha! c'est que la bonté descendait à lui et l'introduisait à la majesté[3]. Maintenant cette bonté étant offensée[4], elle se retire [en] elle-même. Que [p. 6] fera-t-il, et où ira-t-il? Il ne voit plus ce qui l'approchait ; il découvre seulement de loin une lumière qui l'éblouit et une majesté qui l'étonne. Bonté, où êtes-vous? Bonté, qu'êtes-vous devenue? Ha! son crime l'a éloignée. Sa vue se perd dans l'espace immense par lequel il se sent séparé de Dieu ; et dans l'étonnement où il est, en voyant cette hauteur qui n'a point de bornes[5], il croit qu'il est perdu s'il approche, il croit que sa petitesse sera accablée par le poids de cette majesté infinie. Voilà[6] quelle est la première cause qui nous empêche d'approcher de Dieu : c'est la grandeur et la majesté. C'est pourquoi les philosophes platoniciens, comme remarque saint Augustin[7], disaient que la nature divine n'était pas accessible aux hommes, et que nos vœux ne

1. Var. : faciles.
2. Var. : il ne reste *plus*. — Telle était, ce semble, la première rédaction. Ce mot a été ensuite souligné.
3. Var. : près du trône.
4. *Première rédaction :* il l'a irritée par son crime.
5. Var. : sans mesure. — infinie.
6. Un renvoi indique ici une phrase qu'il faut aller chercher quelques lignes plus loin dans le manuscrit.
7. *De civit. Dei*, lib. VIII, cap. XVIII.

pénétraient pas jusqu'à elle. Je ne m'en étonne pas, Chrétiens ; je ne m'étonne pas que les philosophes[1] désespèrent d'approcher de Dieu : ils n'ont pas un Sauveur qui les y appelle, ils n'ont pas un Jésus[2] qui les introduise. Ils ne regardent que la majesté dont ils ne peuvent supporter l'éclat, et ils sont contraints de se retirer en tremblant.

Mais si la splendeur et la gloire de cette divine face nous inspire tant de terreur, que sera-ce de la colère? Si les hommes ne peuvent s'approcher de Dieu seulement parce qu'il est grand, que penserons-nous d'un Dieu irrité[3]? Car si la grandeur de Dieu nous éloigne, la justice va bien plus loin ; elle nous repousse avec violence. C'est le second sujet de nos craintes, sur lequel je n'ai qu'un mot à vous dire, parce que la chose n'est pas difficile. Représentez-vous vivement quelle fut l'horreur de cette journée en laquelle Dieu maudit nos parents rebelles, en laquelle le chérubin exécuteur de la vengeance les chassa du paradis de délices qu'ils avaient déshonoré par leur crime, les menaçant avec cette épée[4] de flamme, lorsqu'ils osaient seulement y tourner la vue. Quels furent les sentiments de ces misérables bannis? Combien étaient-ils éperdus! Ne leur semblait-il pas, en quelque lieu qu'ils pussent fuir, qu'ils voyaient toujours briller à leurs yeux cette épée terrible, et que cette voix tonnante, devant laquelle ils avaient été contraints de se cacher, retentissait continuellement à leurs oreilles? Après les menaces, après les terreurs de ce triste et funeste jour, ne vous étonnez pas, Chrétiens, si les Écritures nous disent que les hommes appréhendent [p. 7] naturellement que la présence de Dieu ne les tue. C'est que[5], depuis cette première malédiction, il s'est répandu par toute la nature une certaine impression se-

1. Var. : Mais je ne m'étonne pas, Chrétiens, que les philosophes.

2. Var. : un Dieu-Homme.

3. Var. : comment pourront-ils soutenir l'aspect d'un Dieu justement irrité contre eux ?

4. Var. : de cette épée.

5. Sur les marges de la *Bible du Concile*, Bossuet fait la même remarque (Exod., XIX, 12, 21, 22, 24) : « *Divinum omne, post peccatum, imbecillitati humanæ intolerandum.* » Et, après avoir renvoyé au ch. XX, 19, il ajoute : « *Et hoc peccati supplicium horrere Deum ut judicem et ultorem; impressumque homini jam inde ab Adamo fugiente seseque occultante.* Gen., III, 10, 11. »

crète, que Dieu est justement irrité[1] contre elle : si bien que vouloir mener les hommes à Dieu, c'est conduire des criminels à leur juge, et à leur juge irrité ; et leur dire que Dieu vient à eux, c'est rappeler en quelque sorte à leur mémoire le supplice qui leur est dû, la vengeance qui les poursuit, et la mort qu'ils ont méritée. C'est pourquoi ils s'écrient : *Nous mourrons de mort, si Dieu se présente seulement à nous.*

Vous voyez par là, Chrétiens, quelle est l'extrémité de notre misère, puisque nous sommes éloignés de Dieu et que les entrées nous sont défendues. Venez maintenant, ô Sauveur Jésus, et ayez pitié de nos maux ; couvrez la majesté qui nous étonne, désarmez la colère qui nous épouvante. *Redde mihi lætitiam salutaris tui*[2] : rendez-nous l'accès près de votre Père, duquel dépend tout notre bonheur ; rendez-nous cette bonté qui s'est retirée, ne pouvant souffrir nos péchés, afin que nous puissions approcher de Dieu. Ne craignons plus, nous sommes exaucés ; je la vois paraître : « *Et hoc vobis signum :* Voilà le signe que l'on nous en donne ; » je la vois dans la crèche de Jésus-Christ, je la vois en cet enfant nouvellement né. Dieu n'est plus éloigné de nous, puisqu'il se fait homme ; Dieu n'est plus irrité contre nous, puisqu'il s'unit à notre nature par une étroite alliance. La bonté, que notre crime avait éloignée, revient à nous. Écoutez l'Apôtre qui vous la montre : « *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei*[3] : La grâce et la bénignité de Dieu notre Sauveur nous est apparue[4]. » O paroles de consolation ! Remettez, Messieurs, en votre pensée ce que nous avons expliqué, que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, et que sa justice repousse bien loin les pécheurs ; il n'y a que sa bonté qui l'approche et le rend accessible aux hommes[5]. Que fait ce grand Dieu pour nous attirer ? Il nous cache tout ce qui l'éloigne de nous, et il ne nous montre que ce qui l'approche. Car, mes Frères, que voyons-nous en la personne du Dieu incarné ? que

1. Var. : offensé.
2. Ps. L, 14.
3. Tit., III 4. — Ms. : *Apparuit gratia et benignitas...*
4. Traduction calquée sur la citation faite de mémoire. (Voy. note 3.) Bossuet avait fondu deux textes en un (Tit., II, 11, et III, 4).
5. Var. : et qui fait qu'il se communique à sa créature.

voyons-nous en ce Dieu enfant que nous sommes venus adorer? [p. 8] Sa gloire se tempère, sa majesté se couvre, sa grandeur s'abaisse, cette justice rigoureuse ne se montre pas ; il n'y a que la bonté qui paraisse, afin de nous inviter avec plus d'amour : *Apparuit gratia*[1] ; [*apparuit*] *benignitas Salvatoris nostri Dei*[2].

Voyez cette majesté souveraine que les anges n'osent regarder[3], devant laquelle toute la nature est émue : elle descend, elle se rabaisse, elle traite d'égal avec nous. Et ce qui est bien plus admirable, c'est afin, dit Tertullien, que nous puissions traiter d'égal avec elle : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo vel ex æquo agere cum Deo posset*[4]. Traiter d'égal avec Dieu ! peut-on plus relever la nature humaine? peut-on nous donner plus de confiance? Que les anciens aient été effrayés de Dieu, il y avait sujet de trembler ; Isaïe l'a vu en sa gloire, et la crainte l'a saisi ; Adam l'a vu en sa colère, et il a fui devant sa face. Mais, pour nous, pourquoi craindrions-nous, puisque ce n'est pas cette majesté qui étonne, ni cette justice rigoureuse qui se présente à nous aujourd'hui ; mais que la grâce, la bénignité, la douceur de Dieu notre Sauveur nous est apparue? *Apparuit gratia...*

Approchons donc, mes Frères, par ce grand et par cet illustre Médiateur, approchons avec confiance : « *Et hoc vobis signum:* Voilà le signe que l'on vous en donne. » Qu'on ne m'objecte plus mes faiblesses, mon imperfection, mon néant ! Tout néant que je suis, je suis homme ; et mon Dieu qui est tout, il est homme. Je viens, ô Dieu, hardiment au nom de Jésus, je soutiens que Dieu est à moi par Jésus-Christ. Car *ce Fils nous est donné ; c'est pour nous qu'est né ce petit enfant*[5] ; et je sais qu'un Dieu incarné, c'est un Dieu se donnant à nous. Je m'attache à Jésus en ce qu'il a de semblable à moi, c'est-à-dire la nature humaine ; et par là je me mets en possession de ce qu'il a d'égal à son Père, c'est-à-dire de la divinité même. Chrétien, élève tes espéran-

1. Tit., II. 11.
2. *Ibid.*, III, 4. — Ms. : *Apparuit gratia et benignitas...*
3. Var. : devant laquelle les anges tombent, et toute la nature est émue.
4. *Adv. Marcion.*, lib. II, n. 27.
5. Is., IX, 6.

ces ; hé Dieu ! qu'ont de commun [p. 9] avec toi ces passions brutales qui règnent dans les animaux ? Qu'ont de commun avec toi les choses mortelles depuis que tu es si cher à ton Dieu, qu'en prenant miséricordieusement ce que tu es, il te donne si abondamment [1] ce qu'il est lui-même ? Dieu veut agir en homme, dit Tertullien, « afin que [l'homme] apprenne à agir en Dieu : *Ut homo divine agere doceretur* [2]. » Et cet homme, que [3] Jésus enseigne à prendre des sentiments tout divins, attache tous ses désirs à la terre, comme s'il devait mourir ainsi que les bêtes ! Ha ! portons plus haut nos pensées ; considérons la gloire de notre nature si heureusement rétablie. Si la nature est relevée, il faut que les actions soient plus nobles. Rendons grâces au Père éternel par Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce que, voulant [4] nous sauver, il n'a pas choisi les moyens qui étaient les plus plausibles selon le monde, mais les plus propres à toucher les cœurs ; ni ce qui semblait plus digne de lui, mais ce qui était le plus utile pour nous [5].

Quand j'entends les libertins qui nous disent que tout ce qu'on raconte du Verbe incarné, c'est une histoire indigne d'un Dieu, que je déplore leur ignorance ! Toutefois, que cela soit indigne de Dieu, je ne le veux pas contredire ; mais que Tertullien répond à propos : « Tout ce qui est indigne de Dieu est utile pour mon salut ! *Quodcumque Deo indignum est, mihi expedit* [6]. » Et dès là qu'il est utile pour mon salut, il devient digne même de Dieu ; parce qu'il n'est rien plus digne de Dieu que d'être libéral à sa créature, « il n'est rien plus digne de Dieu que de sauver l'homme : *Nihil enim tam dignum Deo quam salus hominis* [7]. » Et que l'on peut facilement renverser toutes leurs vaines oppositions ! Car enfin, quelque indignité que l'on s'imagine dans le mystère du Verbe fait chair, Dieu n'en est pas moins grand, et il nous relève ; Dieu ne s'épuise pas, et

1. Var. : si libéralement.
2. *Ubi supra.*
3. Var. : Et celui que...
4. Passage remanié à plusieurs reprises. La vraie leçon est au bas de la feuille, sauf une correction sur la rédaction primitive.
5. *Première rédaction :* de ce que, [de tous] les moyens par lesquels il aurait pu nous sauver, il a voulu choisir celui qui nous assure le plus sa miséricorde, qui appuie le mieux notre espérance, qui enflamme le plus fortement notre amour.
6. *De Carn. Christi*, n. 5.
7. *Adv. Marcion.*, lib. II, n. 27.

il nous enrichit ; quand il se fait homme, il ne perd pas ce qu'il est, et il nous le communique ; par là il témoigne son amour, et il conserve sa dignité. Est-il rien [1] plus digne de Dieu qu'un si grand ouvrage? Mais je n'ai pas entrepris, Messieurs, de combattre les libertins ; il faut édifier les fidèles : revenons à notre dessein ; et après que nous [avons] vu la nature si glorieusement relevée, voyons encore guérir ses infirmités par celles qu'a prises le Fils de Dieu et que nous remarquons dans ses langes. C'est ma seconde partie.

[Second Point.]

[P. 10] Si je vous donne les langes du Fils de Dieu comme un signe pour reconnaître les infirmités qu'il a prises avec la nature, je ne le fais pas de moi-même ; mais je l'ai appris de Tertullien, qui nous l'explique très éloquemment par une pensée qui mérite bien nos attentions. Il dit que « les langes du Fils de Dieu sont le commencement de sa sépulture : *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus* [2]. » En effet ne paraît-il pas un certain rapport entre les langes et les draps de la sépulture? On enveloppe presque de même façon ceux qui naissent et ceux qui sont morts, le berceau a quelque idée d'un sépulcre, et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse en naissant. C'est pourquoi Tertullien voyant le Sauveur couvert de ses langes, il se le représente comme enseveli ; il reconnaît en sa naissance le commencement de sa mort : *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus*. Suivons l'exemple de ce grand homme ; et, après avoir vu en notre Sauveur la nature humaine par le mot d'enfant, considérons la mortalité dans ses langes, et avec la mortalité toutes les infirmités qui la suivent. C'est la seconde partie de mon texte, qui est enchaînée avec la première par une liaison nécessaire. Car, après que le Fils de Dieu s'était revêtu de notre nature, c'était une suite infaillible qu'il en prendrait aussi les infirmités. Ce ne sera pas moi, Chrétiens,

1. *Addition interlinéaire* inachevée : « Voyez donc que si Dieu prend notre nature pour la relever... » — Tout ce passage est altéré dans les éditions.

2. *Adv. Marcion.*, lib. IV, n. 21.

qui vous expliquerai un si grand mystère ; il faut que je vous fasse entendre en ce lieu le plus grand théologien de l'Église : c'est l'incomparable saint Augustin. J'ai choisi ce qu'il en a dit dans cette épître admirable à Volusien[1], parce que, dans mon sentiment, l'antiquité n'a rien de si beau ni de si pieux tout ensemble sur cette matière[2].

Puisque Dieu avait bien voulu se faire homme, il était juste qu'il n'oubliât rien pour nous faire sentir cette grâce ; et pour cela, dit saint Augustin, il fallait qu'il prît les infirmités par lesquelles la vérité de sa chair est si clairement confirmée ; et il vous va éclaircir ce qu'il vient de dire[3] par cette belle réflexion. Toutes les Écritures nous prêchent, dit-il, que le Fils de Dieu n'a pas dédaigné la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni toutes les autres incommodités d'une chair mortelle. Et néanmoins, remarquez ceci, [p. 11] un nombre infini d'hérétiques qui faisaient profession de l'adorer, mais qui rougissaient en leurs cœurs de son Évangile, n'ont pas voulu reconnaître en lui la nature humaine. Les uns disaient que son corps était un fantôme ; d'autres, qu'il était composé d'une matière céleste ; et tous s'accordaient à nier qu'il n'avait pas pris la nature [humaine]. D'où vient cela, Chrétiens? C'est qu'il paraît incroyable qu'un Dieu se fasse homme ; et plutôt que de croire une chose si difficile, ils trouvaient le chemin plus court de dire qu'en effet il ne l'était pas, et qu'il n'en avait que les apparence[s]. Suivez, s'il vous plaît, avec attention : ceci mérite d'être écouté. Que serait-ce donc, dit saint Augustin, s'il fût tout à coup descendu des cieux, s'il n'eût pas suivi les progrès de l'âge, s'il eût rejeté le sommeil et la nourriture? N'aurait-il pas lui-même confirmé l'erreur? N'aurait-il pas semblé qu'il eût en quelque sorte rougi de s'être fait homme, puisqu'il ne le paraissait qu'à demi? N'aurait-il pas effacé dans tous les esprits la créance de sa bienheureuse Incarnation, qui fait toute notre espérance? Et ainsi, dit saint Augustin (que ces paroles

1. *Epist.* CXXXVII, n. 8 et 9.

2. Var. : sur la matière que nous traitons. — Édit. : sur cette matière que nous traitons.

3. Var. : C'est ce que saint Augustin éclaircit ensuite...

sont belles !), « en faisant toutes choses miraculeusement, il aurait lui-même détruit ce qu'il a fait miséricordieusement : *Et dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit*[1]. »

En effet, puisque mon Sauveur était Dieu, il fallait certainement qu'il fît des miracles ; mais, puisque mon Sauveur était homme, il ne devait pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne devait pas renverser le témoignage de la miséricorde. C'est pourquoi, dit saint Augustin, il fait de grandes choses, il en fait de basses ; mais il modère tellement toute sa conduite, « qu'il relève les choses basses par les extraordinaires, et tempère les extraordinaires par les communes : *Ut solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret*[2]. » Confessez que tout cela est bien soutenu. Je ne sais si je le fais bien entendre. Il naît, mais il naît d'une vierge ; il mange, mais, quand il lui plaît, il commande aux anges de servir sa table ; il dort, mais pendant son sommeil il empêche la barque de couler à fond[3] ; il marche, mais, quand il l'ordonne, l'eau devient ferme sous ses pieds ; il meurt, mais en mourant il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste, qu'où il paraît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu ; où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est homme, [p. 12] et l'économie est si sage, la dispensation si prudente, c'est-à-dire toutes choses sont tellement ménagées, que la divinité paraît tout entière, et l'infirmité tout entière. Cela est admirable.

Mais il me semble que vous m'arrêtez pour me dire : Il est vrai, nous le voyons bien ; Jésus a ressenti nos infirmités, mais nous attendons autre chose : vous nous avez promis de nous faire voir que ses faiblesses guérissent les nôtres, c'est ce qu'il faut que vous expliquiez. — Eh ![4] n'en êtes-vous pas encore convaincus ? Ne suffit-il pas, Chrétiens, d'avoir remarqué nos infirmités en la personne du Fils de Dieu, pour en espérer de lui le remède ? « *Et hoc vobis signum :* Voilà le signe que l'on

1. *Epist.* CXXXVII, n. 9. — Ms. : *Ac dum...*
2. *Ibid.*
3. Var. : d'être renversée. — submergée.
4. Ms. : Et.

vous en donne. » L'Apôtre avait bien entendu ce signe, lorsque, voyant les infirmités de son Maître, aussitôt il paraît consolé des siennes. Ha! dit-il, *nous n'avons pas un pontife qui soit insensible à nos maux*[1]; il compatit aux infirmités[2] de notre nature, il y apportera du soulagement. Et quel signe nous en donnez-vous, saint Apôtre? *Et hoc vobis signum :* « C'est qu'il les a, dit-il, éprouvées : *Tentatum per omnia*[3]. » Je vous prie, entendez ce signe, rien n'est plus plein de consolation. N'est-il pas vrai, Fidèles? de tous ceux dont vous plaignez les disgrâces, il n'y en a point pour lesquels votre compassion soit plus tendre que pour ceux que vous voyez dans les mêmes afflictions que vous avez autrefois senties[4]. Vous avez perdu un ami, j'en ai perdu un autrefois : dans cette rencontre de douleurs, ma pitié en sera plus grande, parce que je sens par expérience combien il est dur de perdre un ami. Et de là quel soulagement je vois naître pour les misérables! Ha! consolez-vous[5], Chrétiens, qui languissez parmi les douleurs : mon Sauveur n'a épargné à son corps ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort; il n'a épargné à son âme, ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu! qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous, qu'il voit du plus haut des cieux battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre! C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie des infirmités de notre Pontife. Ha! *nous n'avons pas*, dit-il, *un pontife qui ne sente pas nos infirmités : il les sent, il en est touché, il en a pitié*[6], dit saint Paul. Et pourquoi? « C'est qu'il a passé, répond-il, par toute sorte d'épreuve : *Tentatum per omnia... absque peccato*[7]. » Il a tout pris, à l'exception du péché. Il sait, il sait par expérience combien est grande la faiblesse de notre nature.

[P. 13] Eh quoi donc! le Fils de Dieu, direz-vous, qui est la Sagesse du Père, ne saurait-il pas nos infir-

1. Hebr., IV, 15.
2. Var. : faiblesses.
3. Hebr., IV, 15.
4. Var. : dont vous avez autrefois senti les rigueurs.
5. Var. : réjouissez-vous.
6. Var. : qui ne soit point touché de notre faiblesse. Il en a pitié.
7. Hebr., IV, 15.
8. Ms. : Et quoi donc!

mités, s'il ne les avait expérimentées? — Ha! ce n'est pas le sens de l'Apôtre; vous ne prenez pas sa pensée. Entendons cette doctrine tout apostolique. Je l'avoue, cette société de malheurs ne lui ajoute rien pour la connaissance, mais elle ajoute beaucoup pour la tendresse. Car Jésus n'a pas oublié ni les longs travaux, ni les autres difficultés de son pénible pèlerinage. Cela est encore présent à son esprit; de sorte qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres qu'ils voient sur la mer agités d'une furieuse tempête; mais il nous plaint à peu près comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres par une expérience sensible de leurs communes disgrâces. Il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu tout ainsi que nous une chair sensible aux douleurs et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette comme la nôtre à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Quiconque, après cela, cherche d'autres joies et d'autres consolations que Jésus, il ne mérite ni joie ni consolation. Qui peut douter, Fidèles, de la guérison de nos maladies, après ce signe que l'on nous donne? Car, pour recueillir mon raisonnement, la compassion du Sauveur n'est pas une affection inutile; si elle émeut le cœur, elle sollicite le bras. Ce médecin est tout-puissant; tout ce qui lui fait pitié, il le sauve; tout ce qu'il plaint, il le guérit. Or nous avons appris de l'Apôtre qu'il plaint tous les maux qu'il a éprouvés. Et quels maux n'a-t-il pas voulu éprouver? Il a senti les infirmités, il les guérira; les appréhensions, il les guérira; les ennuis, les langueurs, il les guérira; la mortalité, il la guérira; tous les maux, il guérira tout. Par conséquent, mes Frères, espérons bien des faiblesses de notre nature; disons tous ensemble avec le Psalmiste : « *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo,* [*consolationes tuæ lætificaverunt animam meam*] [1] : Selon la multitude de mes douleurs, vos consolations, ô mon Dieu, se sont répandues abondamment

1. Ps. XCIII. 19.

en mon âme. » Autant que je vois d'infirmités en Notre-Seigneur, autant je me promets de grandeur pour moi ; et ainsi n'ai-je pas raison de vous dire que, s'il a pris nos infirmités, c'est pour les guérir ? C'était ma seconde partie : Dieu nous fera la grâce d'établir en peu de mots la troisième sur des raisons aussi convaincantes.

Troisième Point.

[P. 14] Achevez votre ouvrage, ô divin Sauveur ; mettez la dernière main au salut des hommes par votre crèche, par votre étable, par votre misère, par votre indigence. Le Fils de Dieu, Messieurs, en se faisant homme et nous rendant la liberté d'approcher de Dieu, nous montrait [1] où il fallait tendre ; en se soumettant aux faiblesses de la nature, il nous confirmait tout ensemble [2] et la vérité de sa chair et la grandeur de nos espérances. Maintenant, pour accomplir son ouvrage, il faut qu'il éloigne tous les obstacles qui nous empêchent de parvenir à la fin qu'il nous a proposée ; c'est ce qu'il fait admirablement par sa crèche, et vous le pouvez aisément comprendre, si vous suivez ce raisonnement facile et moral. Ce qui nous empêche d'aller au souverain bien, c'est l'illusion des biens apparents ; c'est la folle et ridicule créance qui s'est répandue dans tous les esprits, que tout le bonheur de la vie consiste dans ces biens externes que nous appelons les honneurs, les richesses et les plaisirs. Étrange et pitoyable ignorance !

C'est pourquoi le Fils de Dieu vient au monde comme un réformateur du genre humain, pour désabuser tous les hommes de leur erreur [3], et leur donner la vraie science des biens et des maux ; et voici l'ordre qu'il y tient. Le monde a deux moyens d'abuser [4] les hommes : il a premièrement de fausses douceurs qui surprennent [5] notre crédulité trop facile ; il a secondement de vaines terreurs qui abattent notre courage trop lâche. Il est des hommes si délicats qu'ils ne peuvent vivre s'ils ne

1. Var. : nous avait montré.
2. Var. : il a confirmé davantage.
3. Ms. : de leur erreurs. — Il faut corriger. Les éditeurs optent pour le pluriel ; peu heureusement, ce semble. Il s'agit en effet de la « folle et ridicule créance », énoncée plus haut.
4. Var. : de tromper.
5. Var. : Qui trompent.

sont toujours dans la volupté, dans le luxe, dans l'abondance. Il en est d'autres qui vous diront : Je n'envie pas le crédit de ceux qui sont dans les grandes intrigues du monde, mais il est dur de demeurer dans l'obscurité ; je ne demande pas de grandes richesses, mais la pauvreté m'est insupportable ; je me défendrais bien des plaisirs, mais je ne puis souffrir les douleurs. Le monde gagne les uns, et il épouvante les autres. Tous deux s'écartent de la droite voie ; et tous deux enfin viennent à ce point, que celui-ci pour obtenir les plaisirs sans lesquels il s'imagine qu'il ne peut pas vivre, et l'autre pour éviter les malheurs qu'il croit qu'il ne pourra jamais supporter, ils s'engagent entièrement dans l'amour du monde.

Mon Sauveur, faites tomber ce masque hideux par lequel le monde se rend si terrible ; faites tomber ce masque agréable par lequel il semble si doux. Désabusez-nous. Premièrement faites voir quelle est la vanité des biens périssables. « *Et hoc vobis signum :* Voilà le signe que l'on vous en donne ; » venez à l'étable, à la crèche, à la misère, à la pauvreté de ce Dieu naissant. Si les plaisirs que vous recherchez, si les grandeurs que vous admirez étaient véritables, quel autre les aurait mieux méritées qu'un Dieu? qui les aurait plus facilement obtenues, ou avec une pareille magnificence? Quelle troupe de gardes l'environnerait ! quelle serait la beauté de sa cour ! quelle pourpre éclaterait sur ses épaules ! quel or reluirait sur sa tête ! quelles délices lui préparerait toute la nature, qui obéit si ponctuellement à ses ordres ! Mais « il a jugé, dit Tertullien [1], que ces biens, ces contentements, cette gloire étaient indignes de lui et des siens : *Indignam sibi et suis judicavit.* » Il a cru que, cette grandeur étant fausse et imaginaire, elle ferait tort à sa véritable excellence. Et ainsi, dit le même auteur, *en ne la voulant pas, il l'a rejetée ; ce n'est pas assez : en la rejetant, il l'a condamnée ;* il va bien plus loin, en la condamnant, le dirai-je? oui, Chrétiens, ne craignons pas de le dire, il l'a mise parmi les pompes du diable auxquelles nous renonçons par le saint baptême : *Quam noluit, rejecit ; quam rejecit, damna-*

1. Tertull., *De Idolol.*, n. 18.

vit ; quam damnavit, in pompa diaboli deputavit[1]. C'est la sentence que prononce le Sauveur naissant contre toutes les vanités des enfants des hommes. Voilà la gloire du monde bien traitée : il faut voir qui se trompe, de lui ou de nous. [p. 15] Ce sont les paroles de Tertullien, qui sont fondées sur cette raison : il est indubitable que le Fils de Dieu pouvait naître dans la grandeur et dans l'opulence ; par conséquent, s'il ne les veut pas, ce n'est point par nécessité, mais par choix ; et Tertullien a raison de dire qu'il les a formellement rejetées : *Quam noluit, rejecit.* Mais tout choix vient du jugement ; il y a donc un jugement souverain par lequel Jésus-Christ naissant a donné cette décision importante, que les grandeurs du siècle n'étaient pas pour lui, qu'il les devait rejeter bien loin. Et ce jugement du Sauveur, n'est-ce pas la condamnation de toutes les pompes du monde? *Quam rejecit, damnavit.* Le Fils de Dieu les méprise : quel crime de leur donner notre estime ! quel malheur de leur donner notre amour ! est-il rien de plus nécessaire que d'en détacher nos affections? Et c'est pourquoi Tertullien dit que nous les devons renoncer par l'obligation de notre baptême : *Et hoc vobis signum ;* c'est la crèche, c'est la misère, c'est la pauvreté de ce Dieu enfant, qui nous montre qu'il n'est rien de plus méprisable que ce que les hommes[2] admirent si fort.

Ha ! que la superbe philosophie cherche de tous côtés des raisonnements contre l'amour désordonné des richesses, qu'elle les étale avec grande emphase ; combien tous ses arguments sont-ils éloignés de la force de ces deux mots : Jésus-Christ est pauvre ! un Dieu est pauvre ! Et que nous sommes bien insensés de refuser notre créance à un Dieu qui nous enseigne par ses paroles et confirme les vérités qu'il nous prêche par l'autorité infaillible de ses exemples ! Car[3] [p. 16] voyez où va son mépris :

1. *Ibid.* — Ms. : *quæ noluit ; quæ rejecit... ; quæ damnavit, ad pompam...*

2. Var. : le monde.

3. Bossuet retranche ici tout ce beau passage, pour serrer son raisonnement : « Après cela, je ne puis plus écouter ces vaines objections que nous fait la sagesse humaine : Un Dieu ne devait se montrer aux hommes qu'avec une gloire (*var.* : un éclat) et un appareil qui fût digne de sa majesté. Certes notre jugement, Chrétiens, est étrangement confondu par les apparences et par la tyrannie de l'opinion, si nous croyons que l'éclat du monde ait

non seulement il ne veut point des grandeurs humaines ; mais, pour montrer le peu d'état qu'il en fait, il se jette[1] aux extrémités opposées. Il a peine à trouver un lieu assez bas par où il fasse son entrée au monde ; il rencontre[2] une étable à demi ruinée, c'est là qu'il descend. Il prend tout ce que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens, pour faire voir combien les grandeurs du siècle lui semblent vaines et imaginaires : si bien que je me représente sa crèche, non point comme un berceau indigne d'un Dieu, mais comme un chariot de triomphe où il traîne après lui le monde vaincu. Là sont les terreurs surmontées, et là les douceurs méprisées ; là les plaisirs rejetés, et ici les tourments soufferts. Et il me semble qu'au milieu d'un si beau triomphe, il nous dit avec une contenance assurée : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum*[3] ; » parce que, par la bassesse de sa naissance, par l'obscurité de sa vie, par l'ignominie de sa mort, il a effacé tout ce que les hommes estiment et désarmé tout ce qu'ils redoutent : « *Et hoc vobis signum :* Voilà le signe que l'on nous donne. »

Accourez de toutes parts, Chrétiens, et venez connaître à ces belles marques le Sauveur qui vous est promis. Oui, mon Dieu, je vous reconnais ; vous êtes le Libérateur que j'attends. Les Juifs espèrent un autre Messie, qui leur donnera l'empire du monde, qui les rendra contents sur la terre. Ha ! combien de Juifs parmi nous ! combien de chrétiens qui désireraient un Sauveur qui les enrichît, un Sauveur qui contentât leur ambition ou qui voulût flatter leur délicatesse ! Ce n'est pas là notre Jésus-Christ. A quoi le pourrons-nous reconnaître ? Écoutez, je le vous dirai par de belles paroles d'un ancien Père : « *Si ignobilis, si inglorius, si inho-*

quelque chose digne d'un Dieu qui possède en lui-même la souveraine grandeur. Mais voulez-vous que je vous dise au contraire (*var. :* que je vous déclare) ce que je trouve de grand, d'admirable, ce qui me paraît digne véritablement d'un Dieu conversant avec les hommes ? C'est qu'il semble n'être paru [p. 16] sur la terre que pour fouler aux pieds toute cette (*var. :* notre) vaine pompe et braver pour ainsi dire par la pauvreté de sa crèche notre fast ridicule et nos vanités extravagantes.

1. Var. : il court.
2. Var. : il trouve.
3. Joan., XVI, 33.

norabilis, meus erit Christus[1] : S'il est méprisable, s'il est sans éclat, s'il est bas aux yeux des mortels ; c'est le Jésus-Christ que je cherche. » Il me faut un Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats de la terre, que la sagesse humaine ne puisse goûter, qui ne puisse être connu que des humbles[2]. Il me faut un Sauveur qui m'apprenne par son exemple que tout ce que je vois n'est qu'un songe, qu'il n'y a rien de grand que de suivre Dieu et tenir tout le reste au-dessous de nous ; qu'il y a d'autres maux que je dois craindre, et d'autres biens que je dois attendre. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnais à ces signes ; vous le voyez aussi, Chrétiens. Reste à considérer[3] maintenant [p. 17] si nous le croirons.

Il y a[4] deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus[5] est pauvre et abandonné. Il a la vérité ; l'autre, l'apparence. L'un a Dieu pour lui, et l'autre a les hommes : il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses : là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur. Mon Sauveur, que ne promettez-vous de semblables biens ! vous seriez un grand sauveur. — Je ne le veux pas. — Combien lui disent en secret : Que je puisse contenter ma passion ! — Je vous le défends. — Le bien de cet homme m'accommoderait : je n'y ai pas de droit, mais j'ai du crédit. — N'y touchez pas, ou vous êtes perdu. — Mon Sauveur, que vous êtes rude ! Mais du moins

1. Tertull., *Adv. Marcion.*, lib. III, n. 17.

2. Édit. : que *le monde* ne puisse goûter, qui ne puisse être connu que des humbles *de cœur*.

3. Var. : à voir.

4. Ce beau passage a été retouché sur une feuille supplémentaire (f. 236). La première rédaction (f. 246) va nous fournir de nombreuses variantes.

5. *Première rédaction :* « Là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur. Vous pourrez vous venger de vos ennemis ; vous pourrez posséder ce que vous aimez ; votre amitié sera recherchée ; vous aurez de l'autorité, du crédit ; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable. Il n'est rien tel : il faut prendre parti de ce côté-là. D'autre part, Jésus-Christ se montre avec un visage sévère, il est pauvre et abandonné. [L'un] lui dit : (*var. :* Mon Sauveur, que ne promettez-vous les mêmes biens ! Que vous seriez un grand sauveur, si vous vouliez sauver le monde de la pauvreté !) Ha ! vous seriez mon Sauveur, si vous vouliez me tirer de la pauvreté. — Je ne vous le promets pas. — Que je puisse contenter ma passion ! — Je ne le veux pas. — Que je puisse seulement venger cette

que promettez-vous? — De grands biens. — Oui, mais pour une autre vie! — Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause; le monde emportera le dessus. C'en est fait, je le vois bien : Jésus va être condamné encore une fois. Et ne le condamnons-nous pas tous les jours? Quand nous prenons des routes opposées aux siennes, c'est lui dire secrètement qu'il a tort et qu'il devait venir comme les Juifs l'attendent encore. S'il est votre Sauveur, de quel mal voulez-vous qu'il vous sauve? Si votre plus grand mal, c'est le péché, Jésus-Christ est votre Sauveur; mais s'il était ainsi, vous n'y tomberiez pas si facilement. Quel est donc votre plus grand mal? C'est la pauvreté, c'est la misère? Jésus-Christ n'est plus votre Sauveur; il n'est pas venu pour cela. Voilà comme l'on condamne le sauveur Jésus.

Où irons-nous, mes Frères, et où tournerons-nous nos désirs? Jusqu'ici tout favorise le monde, le concours, la commodité, les douceurs présentes : irons-nous? prendrons-nous parti? — Attendons encore, peut-être que le temps changera les choses. — Peut-être! Il n'y a point de peut-être : c'est une certitude infaillible. [p. 18] Il viendra, il viendra ce terrible jour où toute la gloire du monde se dissipera en fumée; et alors on verra paraître dans sa majesté ce Jésus autrefois né dans une crèche, ce Jésus autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, ce misérable, cet imposteur, ce Samaritain, ce pendu. La fortune de ce Jésus est changée. Vous l'avez méprisé dans ses disgrâces : vous n'aurez pas de part à

injure ! — Je vous le défends. — Le bien de cet homme m'accommoderait ; je n'y ai point de droit, mais j'ai du crédit. — N'y touchez pas, ou vous êtes perdu. — Qui pourrait souffrir un maitre si rude ? Retirons-nous, on n'y peut pas vivre. Il fait espérer des contentements, mais ce sera pour une autre vie. — Ha ! je le prévois : mon Sauveur, vous n'aurez pas la multitude pour vous. Vous serez condamné, et le monde gagnera sa cause. On nous donne un signe pour vous reconnaitre, mais c'est un signe de contradiction. Ne faire pas comme lui, c'est dire qu'il a mal fait. Il s'en trouvera, même dans l'Église, qui seront assez malheureux de le contredire ouvertement par leurs (*var.* : des) paroles et des sentiments infidèles, mais presque tous le contrediront par leurs œuvres.

Que choisirons-nous, Chrétiens ? où tournerons-nous nos désirs ? Tout semble favoriser le parti du monde, le concours, la commodité, les douceurs présentes. Jésus-Christ va être condamné ! On ne veut point d'un sauveur si pauvre et si nu. Toutefois attendons encore : peut-être que le temps changera les choses ? — Il viendra, il viendra ce temps ; il n'y a point de peut-être, c'est une certitude infaillible, il viendra ce terrible jour... »

sa gloire. Que cet avènement changera les choses ! Là, ces heureux du siècle n'oseront paraître, parce que, se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur, et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie, et la seconde en sera la condamnation. Cependant ce même Sauveur, laissant ces heureux et ces fortunés, auxquels on applaudissait sur la terre, dans la foule des malheureux, il tournera sa divine face au petit nombre de ceux qui n'auront pas eu honte[1] de sa pauvreté, ni refusé de porter sa croix. Venez, dira-t-il, mes chers Compagnons, entrez en la société de ma gloire, jouissez de mon banquet éternel.

Apprenons donc, mes Frères, à aimer la pauvreté de Jésus ; soyons tous pauvres avec Jésus-Christ. Qui est-ce qui n'est pas pauvre en ce monde, l'un en santé, l'autre en biens ; l'un en honneur, et l'autre en esprit ? Tout le monde est pauvre, et de là vient que tout le monde désire[2]. Aimez cette partie de la pauvreté qui vous est échue en partage, pour vous rendre semblables à Jésus-Christ ; et pour ces richesses que vous possédez, partagez-les avec Jésus-Christ. Compatissez aux pauvres, soulagez les pauvres, et vous participerez aux bénédictions que Jésus a données à la pauvreté. Chrétiens, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *qui étant si riche par sa nature, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, pour nous enrichir de sa pauvreté*[3] ; détrompons-nous des faux biens du monde ; comprenons que la crèche de notre Sauveur a rendu pour jamais toutes nos vanités[4] ridicules. Oui certainement[5], ô mon Seigneur Jésus-Christ, tant que je concevrai bien votre crèche, les apparences du siècle ne me surprendront pas par leurs charmes, elles ne m'éblouiront pas par leur vain éclat ; et mon cœur ne sera touché que de ces richesses inestimables que votre glorieuse pauvreté nous a préparées dans la félicité éternelle. *Amen.*

1. Var. : rougi.
2. Var. : Tous ceux qui désirent sont pauvres.
3. II Cor., VIII, 9.
4. Var. : grandeurs.
5. Var. : certes.

POUR LA FÊTE DU ROSAIRE.

Au Collège de Navarre, Dimanche, 5 mai 1657.

En 1704, Ledieu écrivait : « En 1657, un dimanche, fête du Rosaire, dans l'église du collège de Navarre, à l'occasion de cette confrérie, il (Bossuet) fit un discours dont on parle encore avec admiration. » (*Mémoires*, p. 64 ; cf. Ch. Urbain, *L'abbé Ledieu, historien de Bossuet*, p. 11.) — Ce manuscrit [1], dont la date est établie en dehors de toute considération paléographique, est un de ceux dont on doit se servir pour dater les autres par comparaison. Nous avons fait disparaître de l'avant-propos une interpolation des anciens éditeurs, que M. Lachat a maintenue, bien qu'il ait eu comme nous le manuscrit à sa disposition. Il existe un sommaire [2] de ce discours ; c'est celui que M. Lachat a donné par erreur, au tome IX, p. 522 (fête de la *Compassion*, second sermon [3] des éditions).

Sommaire : Rosaire [4], *Ecce filius tuus.* Dévotion envers la sainte Vierge : sur saint Jean.

(*Exorde.*) Marie associée pour nous engendrer à l'amour du Père qui nous adopte, et aux souffrances du Fils qui nous rachète (p. 2, 3).

(*1er point.*) Nature féconde ; charité féconde. *Caritas mater est*, S. Augustin (p. 5, 6). — Double fécondité du Père ; toutes deux communiquées à Marie (p. 7, 8). — Fécondité de charité du Père qui adopte, coûte la vie au Fils véritable et naturel (p. 9). — Association de charité entre le Père céleste et Marie, qui livrent leur commun Fils à la mort (p. 9, 10).

(*2e point.*) Deux enfantements de Marie : l'un sans peine, l'autre douloureux : Apoc. (p. 11). — Souffrances de Marie à la croix. Cœur d'une mère : Chananée. S. Basil. Seleuc. (p. 12). — Ces souffrances la rendent féconde. — Jésus, en l'associant à la croix, l'associe à sa fécondité : *Ecce filius tuus* (p. 13). — Enfante

1. Ms. : à Melun, aux Archives départementales.

2. A Paris, ms. fr. 12823, f. 129.

3. Nous avons vu que c'est un sermon pour la confrérie du Rosaire (t. I, p. 72).

4. Non pas la fête instituée en 1571 et fixée au premier dimanche d'octobre par saint Pie V, sous le titre de *Sainte Marie de la Victoire*, titre changé par Grégoire XIII en 1573 en celui du *Rosaire*. Il s'agit d'une fête du Rosaire particulière au collège de Navarre et qui se célébrait le premier dimanche de mai : il en était encore ainsi au XVIIIe siècle, comme le prouve l'*Almanach spirituel de Paris* pour l'année 1725. Cette fête était sans doute destinée à rappeler l'érection de la confrérie du Rosaire dans ce collège. (Launoi, *Regii Navarræ gymnasii historia*, part. II, p. 1055. Cf. *Revue du Clergé français*, 1er juillet 1897, p. 258 et *Revue Bossuet*, janvier 1903, p. 57.)

comme ces mères à qui l'on arrache les enfants par le fer (p. 13). — *Ne obliviscaris gemitus matris tuæ* (Eccli., VII, 29), — (p. 13). — Jésus-Christ et Marie nous engendrant par la croix consacrent leurs enfants à la pénitence (p. 14).

Dicit[1] *Jesus Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus; deinde dicit discipulo: Ecce mater tua.*

Jésus dit à sa Mère : « Femme, voilà votre fils; » après, il dit à son disciple: « Voilà votre mère. »

(Joan., XIX, 26, 27.)

L'antiquité a fort remarqué l'action d'un certain philosophe, qui ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer par son testament le soin de sa [mère] et de ses enfants au plus intime de ses amis, se persuadant, à ce qu'on[2] nous dit, qu'il ne pouvait faire plus d'honneur à la générosité de celui auquel il donnait en mourant ce témoignage de sa confiance. Pardonnez-moi[3], Messieurs, si je dis que ce que la nécessité a fait inventer à ce philosophe, une charité infinie l'a fait faire, en quelque sorte, à notre Sauveur d'une manière toute divine. Il regarde du haut de sa croix et Marie et son cher disciple, c'est-à-dire ce qu'il a de plus cher au monde ; et comme il leur veut laisser en mourant quelque marque de sa tendresse, il donne premièrement saint Jean à sa mère, après il donne[4] sa mère à son bien-aimé ; et il établit, par ce testament, la dévotion pour la sainte Vierge. C'est, mes Frères, pour cette raison qu'on lit cet évangile en l'église dans la sainte solennité[5] du Rosaire, pour laquelle nous sommes ici assemblés. C'est pourquoi, pour édifier votre piété, j'espère vous faire voir aujourd'hui que, par ces divines paroles, Marie est la mère de tous les fidèles ;

1. Édit. : *Dixit.*

2. Lucian. *Dialog. Toxar., seu Amicit.* — Il s'agit d'Eudamidas de Corinthe. Voir t. I, p. 72.

3. Édit. : « A la vérité, Chrétiens, il paraît quelque chose de beau... mais nous savons que les sages du monde... Laissons donc... » — Interpolation, tirée de l'allocution aux associés du Scapulaire (t. I, p. 379).

4. Var. : il donne, après, sa mère à saint Jean.

5. Var. : pour la sainte cérémonie. — Ce n'était pas, comme on l'a cru, l'évangile de la fête de la Compassion ; car celui-ci, dans le missel de Paris, était tiré de Luc., II, 33-35, mais c'était celui de la messe votive de la sainte Vierge, assignée au temps qui s'écoule de Pâques jusqu'à la Pentecôte.

après que je lui aurai adressé celles par lesquelles on lui annonça qu'elle serait mère de Jésus-Christ même. *Ave, Maria.*

[P. 1] C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de notre nature, et du rétablissement de notre espérance [1]. Nous voyons en la Genèse, chap. III, que Dieu, nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur [2]; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée, c'est-à-dire que son empire sera renversé et que nous serons délivrés de sa tyrannie. Les menaces et les promesses se touchent : la lumière de la faveur nous paraît dans le feu même de la colère ; afin que nous entendions, Chrétiens, que Dieu se fâche contre nous ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Mais ce qui me paraît le plus admirable dans cette conduite de la Providence, c'est qu'Adam même, qui nous a perdus, et Ève, qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les Écritures comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam ; Marie, sa divine mère, est la nouvelle Ève ; et, par un secret merveilleux, notre réparation nous est figurée même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette vue, que saint Épiphane a considéré un passage de la Genèse où Ève est nommée Mère des vivants : il a doctement remarqué au livre troisième des *Hérésies* (Hæres. LXXVIII) [3], que c'est après la condamnation qu'elle est appelée de la sorte ; et voyant qu'elle n'avait pas ce beau nom lorsqu'elle était encore dans le paradis, il s'étonne, avec raison, que l'on commence à l'appeler Mère des vivants, seulement après qu'elle est condamnée à n'engendrer plus que des

1. Var. : de la chute de nos premiers parents et du rétablissement de leur espérance.

2. Gen., III, 15.

3. Ancien LVIII, 18. Voir p. 2.

morts. En effet, ne jugez-vous pas que ce procédé extraordinaire nous fait voir assez clairement qu'il y a ici du mystère? Et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque qu'elle est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la sainte Vierge, qui, étant associée avec Jésus-Christ à la chaste génération des enfants de la nouvelle alliance, est devenue, par cette union, la vraie mère de tous [p. 2] les vivants, c'est-à-dire de tous les fidèles. Voilà[1] une belle figure de la sainte maternité de l'incomparable Marie, que j'ai à vous prêcher aujourd'hui ; et j'en reconnais l'accomplissement à la croix de notre Sauveur et dans l'évangile de cette fête.

Car que voyons-nous au Calvaire, et qu'est-ce que notre évangile nous y représente? Nous y voyons Jésus-Christ souffrant, et Marie percée de douleurs, et le disciple bien-aimé du Sauveur des âmes, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son maître mourant pour l'amour des hommes. O saint et admirable spectacle! Toutefois ce n'est pas là, Chrétiens, ce qui doit aujourd'hui arrêter vos yeux. Mais considérez attentivement que c'est en cet état de souffrance que Jésus engendre le peuple nouveau ; et admirez que dans les douleurs de cet enfantement du Sauveur, dans le temps que nous naissons de ses plaies et qu'il nous donne la vie par sa mort, il veut aussi que sa mère engendre, et il lui donne saint Jean pour son fils : *Femme*, lui dit-il, *voilà votre fils*. Et ne vous persuadez pas qu'il regarde saint Jean, en ce lieu, comme un homme particulier. Tous ses disciples l'ont abandonné, et son Père ne conduit au pied de sa croix que le bien-aimé de son cœur : tellement que, dans ce débris de son Église presque dissipée, saint Jean, qui est le seul qui lui reste, lui représente tous ses fidèles et toute l'universalité des enfants de Dieu[2]. C'est donc tout le peuple nouveau, c'est toute la société de l'Église

1. Var. : C'est ce que j'espère de vous faire entendre par l'évangile de cette fête ; et vous reconnaîtrez aux pieds de la croix le bienheureux accomplissement de cette excellente figure.

2. Var. : et tous les enfants de la croix. — Lachat met la variante dans le texte, et réciproquement. Quand Deforis avait bien lu, lui, il fait une faute, pour faire autrement. Il s'exerce à ce jeu, qui n'est point innocent, même dans certains sermons dont le manuscrit n'existe plus.

que Jésus recommande à la sainte Vierge, en la personne de ce cher disciple : et, par cette divine parole, elle devient non seulement mère de saint Jean, mais encore de tous les fidèles. Et par là, ne voyez-vous pas, selon la pensée de saint Épiphane, que la bienheureuse Marie est l'Ève de la nouvelle alliance et la mère de tous les vivants[1] ?

C'est, Fidèles, sur cette doctrine tout évangélique que j'établirai aujourd'hui la dévotion de la Vierge, pour laquelle nous sommes ici assemblés; et, pour expliquer clairement, et par une méthode facile, cette vérité importante, je réduis tout ce discours à deux points, que je vous prie d'imprimer en votre mémoire. Deux grandes choses étaient nécessaires pour faire naître le peuple nouveau et nous rendre enfants de Dieu par la grâce. Il fallait que nous fussions adoptés ; il fallait que nous fussions rachetés. Car, puisque nous sommes étrangers à Dieu, comment deviendrions-nous ses enfants, si sa bonté ne nous adoptait? Et puisque le crime du premier homme nous avait vendus à Satan, comment serions-nous rendus au Père éternel, si le sang de son fils ne nous rachetait? [p. 3] Et donc, pour nous faire les enfants de Dieu, il faut nécessairement qu'un Dieu nous adopte, et il faut aussi qu'un Dieu nous rachète. Comment sommes-nous adoptés? Par l'amour du Père éternel. Comment sommes-nous rachetés? Par la mort et les souffrances du Fils. Le principe de notre adoption, c'est l'amour du Père éternel ; et la raison en est évidente : car, puisque ce n'est pas la nature qui nous donne à Dieu comme enfants, il s'ensuit manifestement que c'est son amour qui nous a choisis. Mais, si nous avons besoin de l'amour du Père pour devenir enfants d'adoption, les souffrances du Fils nous sont nécessaires parce que nous sommes enfants de rédemption ; et ainsi nous sommes nés tout ensemble de l'amour infini de l'un et des cruelles souffrances de l'autre.

Nouvelle Ève, divine Marie, quelle part avez-vous en ce grand ouvrage, et comment contribuez-vous à la

1. Var. : l'Ève de la nouvelle alliance, unie spirituellement au nouvel Adam pour être la mère de tous les élus. — Les éditeurs ont mêlé ici texte et variante.

chaste génération des enfants de Dieu? Chrétiens, voici le mystère, et afin que vous l'entendiez, il faut vous prouver, par les saintes Lettres, que le Père et le Fils l'ont associée, le premier à la fécondité de son amour, le second à celle de ses souffrances : tellement qu'elle est notre mère, premièrement par un amour maternel, secondement par ces souffrances fécondes qui déchirent son âme au Calvaire. C'est le partage de ce discours; et, sans sortir de mon évangile, j'espère vous faire voir ces deux vérités accomplies aux pieds de la croix, et établir sur ce fondement une dévotion fructueuse pour la bienheureuse Marie[1].

Premier Point.

[P. 5] Jésus-Christ, notre Rédempteur, n'avait rien qui le touchât davantage que le désir miséricordieux de s'unir à notre nature et d'entrer en société avec nous. C'est pourquoi il est né d'une race humaine, afin que nous devenions par la grâce une race divine et spirituelle ; il se joint à nous par un double nœud, lorsqu'en se faisant fils d'Adam, il nous rend en même temps les enfants de Dieu ; et par cette[2] alliance redoublée, pendant que notre Père devient le sien, il veut que le sien devienne le nôtre[3]. C'est ce qui lui fait dire dans son Évangile : « *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum*[4] : Je retourne à mon Père et au vôtre ; » afin que nous comprenions par cette parole qu'il veut que tout lui soit commun avec nous, puisqu'il ne nous envie pas cet honneur d'être les enfants de son Père.

Or, Messieurs, cette même libéralité, qui fait qu'il nous donne son Père céleste, fait qu'il nous donne aussi sa divine mère : il veut qu'elle nous engendre selon l'esprit, comme elle l'a engendré selon la chair ; et qu'elle soit en même temps sa mère et la nôtre, pour être notre frère en toutes façons. C'est dans cette pieuse pensée, que vous recourez aujourd'hui à la sainte pro-

1. Le bas de la p. 3 et toute la p. 4 sont raturés, puis refaits p. 5. Voy. ci-après.
2. Var. : une.
3. Var. : redoublée, il veut que notre père devienne le sien et que le sien devienne le nôtre.
4. Joan., XX, 17.

tection de Marie ; et vous êtes persuadés que les véritables enfants de Dieu se reconnaissent aussi les enfants de la Vierge. Si bien que je me sens obligé, afin d'échauffer en vos cœurs la dévotion de Marie, de rechercher par les saintes Lettres de quelle sorte elle est unie au Père éternel, pour être mère de tous les fidèles. Toutefois, je n'ose pas entreprendre de résoudre cette question de moi-même ; mais il me semble que saint Augustin nous donne une admirable ouverture pour connaître parfaitement cette vérité [1]. Écoutez les paroles de ce grand évêque, dans le livre qu'il a composé de la sainte Virginité : c'est là que, parlant admirablement de la très heureuse Marie, il nous enseigne que, « selon la chair, elle est la mère de Jésus-Christ ; et aussi, que, selon l'esprit, elle est la mère de [p. 6] tous ses membres : *Carne mater* [*capitis*] [2] *nostri, spiritu mater membrorum ejus* » ; parce que, poursuit ce grand homme, « elle a coopéré, par sa charité, à faire naître en l'Église les enfants de Dieu ; *quia cooperata est charitate, ut filii Dei nascerentur in Ecclesia* [3]. » Vous voyez la question décidée ; et saint Augustin nous dit clairement que Marie est mère de tous les fidèles, parce qu'elle les engendre par la charité. Suivons donc les traces que nous a marquées cet incomparable docteur, et expliquons, par les Écritures, cette fécondité bienheureuse, par laquelle nous sommes nés de la charité de Marie.

Pour cela, il nous faut entendre qu'il y a deux fécondités : la première, dans la nature ; la seconde, dans la charité. Il est inutile de vous expliquer quelle est la fécondité naturelle, qui se montre assez tous les jours par cette éternelle multiplication qui perpétue toutes les espèces par la bénédiction de leur Créateur. Mais, après avoir supposé la fécondité naturelle, faisons voir par les saintes Lettres que non seulement la nature, mais encore que la charité est féconde. Et qui peut ne voir pas cette vérité, entendant le divin Apôtre lorsqu'il dit si tendrement aux Galates : « Mes petits enfants, que j'enfante

1. Var. : et il faut que nous apprenions cette vérité par la bouche de saint Augustin.

2. Ms. : *corporis*.

3. *De sanct. Virginit.*, n. 6.

encore, pour lesquels je ressens encore les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous[1] : *Filioli mei, [quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*[2]] ? Ne voyez-vous pas, Chrétiens, la fécondité merveilleuse de la charité de saint Paul ? Car quels sont ces petits enfants que cet apôtre reconnaît pour siens, sinon ceux que la charité lui donne ? Et que signifient ces douleurs de l'enfantement de saint Paul, sinon les empressements de sa charité et la sainte inquiétude qui le travaille pour engendrer les fidèles en Notre-Seigneur ? Et par conséquent, concluons que la charité est féconde. C'est pourquoi la même Écriture, qui nous enseigne qu'elle a des enfants, lui attribue aussi, en divers endroits, toutes les qualités des mères.

Oui, cette charité maternelle qui se fait des enfants par sa tendresse, elle a des entrailles où elle les porte, elle a des mamelles qu'elle leur présente, elle a un lait qu'elle leur donne ; et c'est ce qui fait dire à saint Augustin que « la charité est une mère », et que la même « charité est une nourrice : *Caritas mater est*[3] ; *caritas nutrix est*[4]. » La charité est une mère qui porte tous ses enfants dans le cœur, et qui a pour eux ces entrailles tendres, ces entrailles de compassion que nous voyons si souvent dans les Écritures : *Caritas mater est.* [p. 7] Cette même charité est une nourrice, qui leur présente les chastes mamelles d'où distille « ce lait sans fraude » de la sainte mansuétude et de la sincérité chrétienne : « *Sine dolo lac,* » comme parle l'apôtre saint Pierre[5]. Tellement qu'il est véritable qu'il y a deux fécondités, la première dans la nature, la seconde dans la charité. Or, cette vérité étant supposée, il me sera maintenant facile de vous faire voir clairement de quelle sorte la Vierge sacrée est unie au Père éternel dans la chaste génération des enfants du Nouveau Testament.

1. On lit ici cette différence dans la *première rédaction* effacée : « Mes petits enfants, que j'enfante encore : *Filioli mei, quos iterum parturio;* » mais je ne traduis pas assez fortement cette tendre expression de l'Apôtre : « Mes petits enfants, dit saint Paul, pour lesquels je ressens encore les douleurs de l'enfantement. » — (Cf. une première rédaction de ces pensées, ci-dessus, p. 7.)

2. Gal., IV, 19.

3. *De catechiz. rudib.*, cap. XV, n. 23.

4. *Ad Marcell. Ep.*, CXXXIX, n. 3.

5. I Petr., II, 2.

Et premièrement remarquez que ces deux fécondités différentes, que nous avons vues dans les créatures, se trouvent en Dieu comme dans leur source. La nature de Dieu est féconde ; son amour et sa charité l'est aussi. Je dis que sa nature est féconde ; et c'est elle qui lui donne ce Fils éternel qui est son image vivante. Mais si sa fécondité naturelle a fait naître ce divin Fils dans l'éternité, son amour lui en donne d'autres qu'il adopte tous les jours dans le temps. C'est de là que nous sommes nés ; et c'est à cause de cet amour que nous l'appelons notre Père. Par conséquent, le Père céleste nous paraît doublement fécond : il l'est premièrement par nature, et par là il engendre son Fils naturel ; il l'est secondement par amour, et c'est ce qui fait naître les adoptifs. Mais après que nous avons vu que ces deux fécondités différentes sont en Dieu comme dans leur source, voyons si nous pourrons découvrir qu'elles soient communiquées à Marie : je vous prie, renouvelez vos attentions.

Et déjà il semble [1] qu'elle participe, en quelque manière, à la fécondité naturelle, par laquelle Dieu engendre son Fils. Car d'où vient, ô très sainte Vierge, que vous êtes mère du Fils de Dieu même? Est-ce votre fécondité propre qui vous donne cette vertu? Non, dit-elle, c'est Dieu qui l'a fait, et c'est l'ouvrage de sa puissance : *Fecit mihi magna qui potens est* [2]. Elle n'est donc pas mère de ce Fils par sa propre fécondité. Au contraire, ne voyons-nous pas [3], Fidèles, qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale : « *Quomodo fiet istud* [4] ? Comment cela se pourra-t-il faire? » Puis-je bien concevoir un fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge? Si donc elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère, et encore mère du Fils du Très-Haut? Écoutez ce que lui dit l'ange : « *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* [5] : La vertu du Très-Haut [p. 8] vous couvrira toute. » Pénétrons le sens de cette parole. Sans doute le Saint-Esprit nous veut faire en-

1. Var. : il est évident.
2. Luc., I, 49.
3. Var. : nous voyons.
4. Luc., I, 34.
5. *Ibid.*, 35.

tendre que la fécondité du Père céleste se communiquant à Marie, elle sera mère du Fils de Dieu même ; et c'est pourquoi l'ange après avoir dit que la vertu du Très-Haut l'environnera, il ajoute aussitôt après ces beaux mots : « *Ideoque et quod nascetur* [*ex te sanctum vocabitur Filius Dei*] ;[1] il sera nommé Fils de Dieu » ; comme s'il avait dessein de lui dire : O sainte et divine Marie, le fruit de vos bénites entrailles sera appelé le Fils du Très-Haut, parce que vous l'engendrerez, non par votre fécondité naturelle, mais par une bienheureuse participation de la fécondité du Père éternel, qui sera répandue sur vous.

N'admirez-vous pas, Chrétiens, cette dignité de Marie ? Toutefois[2] n'est-ce pas assez qu'elle soit associée au Père éternel, comme mère de son Fils unique : celui qui lui donne son propre Fils qu'il engendre par sa nature, lui refusera-t-il les enfants qu'il adopte par sa charité ? et s'il veut bien lui communiquer sa fécondité naturelle, afin qu'elle soit mère de Jésus-Christ, doit-il pas, pour achever son ouvrage, lui donner libéralement la fécondité de son amour, pour être mère de tous ses membres ? Et c'est pour cela, Chrétiens, que mon évangile m'appelle au Calvaire : c'est là que je vois la très sainte Vierge s'unissant, devant son cher Fils, à l'amour fécond du Père éternel. Ha ! qui pourrait ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle ?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité, par laquelle il nous choisit pour enfants : car, comme remarque admirablement l'incomparable saint Augustin [3], nous voyons que, parmi les hommes, l'adoption n'a jamais de lieu que lorsqu'on ne peut plus espérer d'avoir de véritables enfants. Alors, quand la nature n'en peut plus donner, les hommes ont trouvé le secret de s'en faire par leur amour : tellement que cet amour qui adopte n'est établi que pour venir au secours et pour suppléer au défaut de la nature qui manque. Mais il n'est pas ainsi de notre grand Dieu :

1. Ici, un mot illisible.
2. *Deforis :* Toutefois encore ce n'est pas assez. — Mélange du texte avec la *variante :* « Mais encore ce n'est pas assez. »
3. *De consens. Evang.*, lib. II, cap. III.

il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui rassasie parfaitement son amour, comme il épuise sa fécondité. D'où vient donc qu'ayant un Fils si parfait, il ne laisse pas de nous adopter? Ce n'est pas [p. 9] l'indigence qui l'y oblige, mais les richesses immenses de sa charité. C'est la fécondité infinie d'un amour inépuisable et surabondant, qui fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. O amour! ô miséricorde! Mais il passe encore plus loin. Non seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde, mais il livre son propre Fils à la mort pour faire naître les adoptifs: c'est ainsi que sa charité est féconde. Pour [1] produire, il faut qu'il détruise; pour engendrer les adoptifs, il faut qu'il donne le véritable. Et ce n'est pas moi qui le dit; c'est Jésus qui me l'enseigne dans son Évangile : *Dieu a tant aimé le monde*, dit-il [2], *qu'il a donné son Fils unique, afin que ceux qui croient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle.* Ne voyez-vous pas, Chrétiens, qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire vivre les enfants d'adoption; et que cette même charité du Père, qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère?

Mais, après avoir contemplé la charité infinie de Dieu, jetez maintenant les yeux sur Marie, et voyez comme elle se joint à l'amour fécond du Père éternel. Car pourquoi son Fils l'a-t-il appelée à ce spectacle d'inhumanité? Est-ce pour lui percer le cœur et lui déchirer les entrailles? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? N'y a-t-il pas de la dureté de ne lui épargner pas cette peine? Chrétiens, ne le croyez pas; et comprenez un si grand mystère. Il fallait qu'elle se joignît à l'amour du Père éternel; et que, pour sauver les pécheurs, ils livrassent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice. Si bien qu'il me semble que j'en-

1. Var. : féconde. Nouvelle sorte de fécondité : pour produire...

2. Joan., III, 16.

tends Marie, qui parle ainsi au Père éternel d'un cœur tout ensemble ouvert et serré : serré par une extrême douleur, mais ouvert en même temps au salut des hommes par la sainte dilatation de la charité : Puisque vous le voulez, ô mon Dieu, dit-elle, je consens à cette mort ignominieuse, à laquelle vous abandonnez le Sauveur ; vous le condamnez, j'y souscris ; vous voulez sauver les pécheurs par la mort de votre Fils innocent ; qu'il meure, afin que les hommes vivent. Voyez, mes Frères, comme elle s'unit à l'amour fécond du Père éternel ; mais admirez qu'en ce même temps, elle reçoit aussi sa fécondité : *Femme*, dit Jésus, *voilà* [p. 10] *votre fils*. Son amour lui ôte un fils bien-aimé, son amour lui en rend un autre ; et, en la personne de ce seul disciple, elle devient, par la charité, l'Ève de la nouvelle alliance et la mère féconde de tous les fidèles. Car qui ne voit ici un amour de mère? Donnerait-elle pour nous son cher Fils, si elle ne nous aimait comme ses enfants? Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour ; et qu'au lieu du fils qu'elle perd, elle en trouve un en chacun de nous?

Mais il me semble que vous me dites : Quel échange nous conseillez-vous, et que rendrons-nous à Marie? quoi? des hommes mortels pour un Dieu ! des pécheurs pour un Jésus-Christ ! Est-ce ainsi qu'il nous faut réparer sa perte? — Non, ce n'est pas là [ma] pensée. C'est un Jésus-Christ qu'elle donne, rendons-lui un Jésus-Christ en nous-mêmes ; et faisons revivre en nos âmes ce fils qu'elle perd pour l'amour de nous. Je sais bien que Dieu le lui a rendu glorieux, ressuscité, immortel : mais encore qu'elle le possède en sa gloire, elle ne laisse pas, Chrétiens, de le chercher encore dans tous les fidèles. Soyons donc chastes et pudiques, et Marie reconnaîtra Jésus-Christ en nous. Soyons humbles et obéissants, comme Jésus l'a été jusques à la mort ; ayons des cœurs tendres et des mains ouvertes pour les pauvres et les misérables ; oublions toutes les injures, comme Jésus les a oubliées, jusques à laver [1] dans son propre sang même le crime de ses bourreaux. Quelle

1. Var. : en lavant...

sera la joie de Marie, quand elle verra vivre Jésus-Christ en nous : dans nos âmes par la charité, dans nos corps par la continence ; sur les yeux mêmes et sur les visages, par la retenue, par la modestie et par la simplicité chrétienne ! C'est alors que, reconnaissant en nous Jésus-Christ par la pratique exacte de son Évangile, ses entrailles seront émues de cette vive représentation de son bien-aimé ; et touchée jusques dans le cœur de cette sainte conformité, elle croira aimer Jésus-Christ en nous, et elle répandra sur nous toutes les douceurs de son affection maternelle. En est-ce assez pour nous faire voir qu'elle est notre mère par la charité, et pour nous donner un amour de fils ? Que si nous ne sommes pas encore attendris, si le lait de son amour maternel ne suffit pas pour nous amollir, et qu'il faille du sang et des souffrances pour briser la dureté de nos cœurs : en voici, je vous en prépare ; et c'est ma seconde partie, où vous verrez les douleurs amères et les tristes gémissements parmi lesquels elle nous engendre.

Second Point.

[P. 11] Saint Jean nous représente la très sainte Vierge, au chapitre douzième de l'Apocalypse, par une excellente figure. *Il parut*, dit-il, *un grand signe aux cieux, une femme environnée du soleil, qui avait la lune à ses pieds, et la tête couronnée d'étoiles, et qui allait enfanter un fils*[1]. Saint Augustin nous assure, dans le livre du Symbole, lib IV, aux Catéchumènes[2], que cette femme de l'Apocalypse, c'est la bienheureuse Marie ; et on le pourrait aisément prouver par plusieurs raisons convaincantes. Mais une parole du texte sacré semble s'opposer à cette pensée : car cette femme mystérieuse nous est représentée en ce lieu dans les douleurs de l'enfantement. « Elle criait, dit saint Jean, et elle était tourmentée pour enfanter : *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat*[3]. » Que dirons-nous ici, Chrétiens ? Cette femme ainsi tourmentée peut-elle être la très sainte Vierge ? Avouerons-nous à nos hérétiques

1. Apoc., XII, 1.
2. Serm. IV *de Symb. ad Catech.*, cap. I.
3. Apoc., XII, 2. — Ms. : *ut pareret*.

que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les mères, qui mettent leurs enfants au monde au milieu des gémissements et des cris? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption? Quel est donc le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge? et comment démêlerons-nous ces contrariétés apparentes?

C'est le mystère que je vous prêche, c'est la vérité que je vous annonce. Nous devons entendre, mes Frères, qu'il y a deux enfantements en Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles, c'est-à-dire elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'Innocent sans peine ; mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourments[1] et les cris : c'est pourquoi je vois dans mon évangile qu'elle les enfante à la croix, ayant le cœur rempli d'amertume et saisi de douleur, le visage noyé de ses larmes. Et voici la raison de tout ce mystère, que je vous prie de bien pénétrer pour l'édification de vos âmes.

Puisque, ainsi que nous l'avons dit, les fidèles devaient renaître de l'amour du Père éternel et des souffrances de son cher Fils ; afin que la divine Marie fût la mère du peuple nouveau, il fallait qu'elle fût unie non seulement à l'amour fécond par lequel le Père nous a adoptés, mais encore aux cruels supplices par lesquels le Fils nous engendre. Car n'était-il pas nécessaire que l'Ève de la nouvelle alliance fût associée au nouvel Adam? Et de là vient que vous la voyez[2] affligée aux pieds de la croix ; afin que, de même que la première Ève a goûté autrefois sous l'arbre, avec son époux désobéissant, la douceur empoisonnée du fruit défendu, ainsi l'Ève de mon évangile s'approchât de la croix de Jésus, pour goûter avec lui toute l'amertume de cet arbre mystérieux. Mais mettons [p. 12] ce raisonnement dans un plus grand jour ; et posons pour premier principe que c'était la volonté du Sauveur des âmes, que toute sa fécondité fût dans ses souffrances. C'est lui-même qui me l'apprend, lorsqu'il se compare, dans

1. Var. : douleurs.
2. Var. : que vous voyez la très sainte Vierge.

son Évangile, à ce merveilleux grain de froment qui se multiplie en tombant par terre, et devient fécond par sa mort : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit,* [*ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit multum fructum affert* [1].]

En effet, tous les mystères du Sauveur Jésus sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche ; de la bassesse de sa naissance il est tombé, par divers degrés, aux misères qui ont affligé sa vie ; de là il a été abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix ; de la croix il est tombé au sépulcre ; et c'est là que finit sa chute, parce qu'il ne pouvait descendre plus bas. Aussi n'est-il pas plus tôt arrivé à ce dernier anéantissement qu'il a commencé de montrer sa force ; et ce germe d'immortalité, qu'il tenait caché en lui-même sous l'infirmité de sa chair, s'étant dégagé [2] par sa mort, on a vu ce grain de froment se multiplier avec abondance et donner partout des enfants à Dieu. D'où je tire cette conséquence infaillible que cette fécondité bienheureuse, par laquelle il nous engendre à son Père, est dans sa mort et dans ses souffrances. Venez donc, divine Marie, venez à la croix de votre cher Fils, afin que votre amour maternel vous unisse à ces souffrances fécondes par lesquelles il nous régénère.

Qui pourrait vous exprimer, Chrétiens, cette sainte correspondance, qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son Fils? Elle voyait cet unique et ce bien-aimé attaché à un bois infâme, qui étendait ses bras tout sanglants à un peuple incrédule et impitoyable [3] ; ses yeux meurtris inhumainement, et sa face devenue hideuse [4]. Quelle était l'émotion du sang maternel, en voyant le sang de ce Fils qui se débordait avec violence de ses veines cruellement déchirées ! Saint Basile de Séleucie [5], voyant la Chananée aux pieds du Sauveur, et lui faisant sa triste prière en ces mots : *Fils de David, ayez pitié de moi ; car ma fille est tourmentée par le démon* [6], paraphrase ainsi ses paroles : *Ayez pitié de moi, car ma fille souffre ; je suis tourmentée en sa per-*

1. Joan., XII, 24.
2. Var. : développé.
3. Is., LXV, 2 ; Rom., X, 21.
4. Var. : défigurée.
5. Voy. la note de la p. 348.
6. Matth., XV, 22.

sonne : à elle la souffrance, à moi l'affliction. Le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même : je ressens tous ses coups en mon cœur, et tous les traits de la fureur de Satan passent par elle jusques sur moi-même[1]. Voyez la force de la nature et de l'affection maternelle ! Mais comme le divin Jésus surpasse infiniment tous les fils, la douleur des mères communes est une image trop imparfaite de celle qui perce le cœur de Marie. Son affliction est comme une mer dans [p. 13] laquelle son âme est toute abîmée. Et par là vous voyez comme elle est unie aux souffrances de son cher Fils, puisqu'elle a le cœur percé de ses clous[2] et blessé de toutes ses plaies.

Mais admirez la suite de tout ce mystère. C'est au milieu de ces douleurs excessives, c'est dans cette désolation, par laquelle elle entre en société des supplices et de la croix de Jésus, que son Fils l'associe aussi à sa fécondité bienheureuse. *Femme*, lui dit-il, *voilà votre fils*. Femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi ; soyez mère de ceux que j'engendre par mon sang et par mes blessures. Qui pourrait vous dire, Fidèles, quel fut l'effet de cette parole ? Elle gémissait aux pieds de la croix ; et la force de la douleur l'avait presque rendue insensible. Mais aussitôt qu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils, ses sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure ; il n'y eut goutte de sang en son cœur qui ne fût aussitôt émue, et toutes ses entrailles furent renversées. « Femme, voilà votre Fils : *Ecce filius tuus*[3]. » Quoi ! un autre en votre place, un autre pour vous ! Quel adieu me dites-vous, ô mon Fils ! Est-ce ainsi que vous consolez votre mère ? Ainsi cette parole la tue ; et, pour accomplir le mystère, cette même parole la rend féconde.

Il me souvient ici, Chrétiens, de ces mères infortunées à qui on déchire les entrailles pour en arracher leurs enfants, et qui meurent pour les mettre au monde. C'est ainsi, ô bienheureuse Marie, que vous enfantez les fidèles : c'est par le cœur que vous enfantez, puisque, ainsi que nous avons dit, vous engendrez par la charité. Ainsi

1. Orat. XX. *in Chanan.*
2. Ms. : cloux.
3. Joan., XIX. 26.

ces paroles de votre Fils étant entrées[1] au fond de votre âme tout de même qu'un glaive tranchant[2], on peut dire que vous nous avez enfantés d'un cœur déchiré par la violence d'une affliction sans mesure. Et lorsque nous paraissons devant vous, pour vous appeler notre mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés, par lesquels Jésus-Christ vous établit telle[3]; de sorte que vos entrailles[4] s'émeuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur.

Souvenons-nous donc, Chrétiens, que nous sommes enfants de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles, que nous adresse l'Ecclésiastique, c. VII : « *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris*[5] : N'oublie pas les gémissements de ta mère. » Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie; et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattue[s], que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère ; souviens-toi des pleurs de Marie et des incroyables douleurs qui ont déchiré[6] son âme au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire ? Veux-tu élever encore une croix pour y attacher Jésus-Christ ? Veux-tu faire voir à Marie son fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux[7], le sang du Nouveau Testament, et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel ?

Ha ! mes Frères, ne le faisons pas : souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissements parmi lesquels elle nous engendre ; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la

1. Deforis, Versailles, etc. : « qui, étant son dernier adieu, entrèrent dans votre cœur..., » lambeaux d'une autre rédaction, préférée au texte.
2. Var. : à la façon d'un glaive tranchant.
3. Deforis corrige : « dans cette qualité. »
4. Var. : et vos entrailles.
5. Eccli., VII, 29.
6. Var. : percé.
7. Var. : devant elle.

pénitence. Songeons que nous sommes enfants de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante en mourant, Marie est notre mère par l'affliction ; et nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfants de Marie [1] : car où a-t-elle trouvé ses enfants? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les délices du monde? Non, ce n'est pas là qu'elle les rencontre : elle les trouve avec Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ souffrant ; elle les trouve aux pieds de sa croix, se crucifiant avec lui, s'arrosant de son divin sang, et buvant l'amour des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfants de Marie. Ha! mes Frères, nous n'en sommes pas, nous ne sommes pas de ce nombre. Nous ne respirons que l'amour du monde, son éclat, son repos et sa liberté : liberté fausse et imaginaire, par laquelle nous nous trouvons engagés à la damnation éternelle!

Mais, ô bienheureuse Marie, nous espérons que, par vos prières, nous éviterons tous ces maux qui menacent notre impénitence. Faites donc, mère charitable, que nous aimions le Père céleste, qui nous adopte par son amour, et ce Rédempteur miséricordieux, qui nous engendre par ses souffrances [2]. Faites que nous aimions la croix de Jésus, afin que nous soyons vos enfants ; afin que vous nous montriez un jour, dans le ciel, le fruit de vos bénites entrailles, et que nous jouissions avec lui de la gloire que sa bonté nous a préparée. *Amen.*

1. Cette phrase et la précédente sont soulignées au manuscrit.

2. Cette simple et touchante prière résume tout le discours.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PAUL,

à Paris, à l'Hôpital général, 30 juin 1657.

Nous avons dit ci-dessus (p. 119) que le panégyrique de saint Joseph, qu'entendirent les Feuillants le 19 mars 1657, dut être non le *Depositum custodi*, mais le *Quæsivit sibi Deus*. Toutefois, dans sa forme actuelle, ce dernier discours appartient incontestablement au Carême des Carmélites. Nous le donnerons dans le volume suivant, à l'année 1661.

Dans la série chronologique des œuvres conservées, il nous faut donc dès maintenant passer au *Panégyrique de saint Paul*. C'est en dehors du manuscrit, malheureusement égaré, que nous avons dû chercher la date de cette œuvre si justement célèbre. Nous n'hésitons pas à revenir à celle qu'avait proposée M. Floquet (*Études...*, t. I, p. 404). L'orateur lui-même nous y invite par cette allusion à l'ouverture récente de l'Hôpital général : « Mais jetez encore les yeux sur les nécessités temporelles de tant de pauvres qui crient après vous. Ne semble-t-il pas *que la divine Providence ait voulu les unir ensemble dans cet Hôpital merveilleux*, afin que leur voix fût plus forte et qu'ils pussent plus aisément émouvoir vos cœurs? » Ces quelques mots sont beaucoup plus significatifs que les contrastes et les rapprochements les plus ingénieux imaginés par M. Gandar. En revanche, on trouvera, dans *Bossuet orateur* (p. 267 et suiv.), une bonne étude littéraire sur cet admirable discours. Antérieurement peut-être, mais à une date que l'abbé Ledieu[1] n'a pas précisée, Bossuet avait prêché un autre panégyrique du saint, destiné à la fête de sa *Conversion* (25 janvier). C'était le *Surrexit Saulus*, non moins admiré des contemporains que le *Placeo mihi*.

Placeo mihi in infirmitatibus meis...: cum enim infirmor, tunc potens sum.

Je ne me plais que dans mes faiblesses : car lorsque je me sens faible, c'est alors que je suis puissant.

(II Cor., XII, 10.)

Dans le dessein que je me propose de faire aujourd'hui le panégyrique du plus illustre des prédicateurs et du plus zélé des apôtres, je ne puis vous dissimuler que je

1. *Mémoires*. p. 63, 72.

me sens moi-même étonné de la grandeur de mon entreprise. Quand je rappelle à mon souvenir tant de peuples que Paul a conquis, tant de travaux qu'il a surmontés, tant de mystères qu'il a découverts, tant d'exemples qu'il nous a laissés d'une charité consommée, ce sujet me paraît si vaste, si relevé, si majestueux, que mon esprit, se trouvant surpris, ne sait ni où s'arrêter dans cette étendue, ni que tenter dans cette hauteur, ni que choisir dans cette abondance ; et j'ose bien me persuader qu'un ange même ne suffirait pas pour louer cet homme du troisième ciel.

Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que cet amour mêlé de respect que je sens pour le divin Paul, et duquel j'espérais de nouvelles forces dans un ouvrage qui tend à sa gloire, s'est tourné ici contre moi et a confondu longtemps mes pensées, parce que, dans la haute idée que j'avais conçue de l'Apôtre, je ne pouvais rien dire qui lui fût égal, et il ne me permettait rien qui fût au-dessous.

Que me reste-t-il donc, Chrétiens, après vous avoir confessé ma faiblesse et mon impuissance, sinon de recourir à Celui qui a inspiré à saint Paul les paroles que j'ai rapportées : « *Cum infirmor, tunc potens sum :* Je suis puissant lorsque je suis faible ? » Après ces beaux mots de mon grand Apôtre, il ne m'est plus permis de me plaindre ; et je ne crains pas de dire avec lui, que « je me plais dans cette faiblesse, qui me promet un secours divin : *Placeo mihi in infirmitatibus.* » Mais, pour obtenir cette grâce, il nous faut encore recourir à celle dans laquelle le mystère ne s'est accompli qu'après qu'elle a reconnu qu'il passait ses forces ; c'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons en disant : *Ave.*

Parmi tant d'actions glorieuses et tant de choses extraordinaires qui se présentent ensemble à ma vue quand je considère l'histoire de l'incomparable docteur des Gentils, ne vous étonnez pas, Chrétiens, si, laissant à part ses miracles, et ses hautes[1] révélations, et cette sagesse toute divine et vraiment digne du troisième ciel,

1. Var. : grandes. — belles.

qui paraît dans ses écrits admirables, et tant d'autres sujets illustres qui rempliraient d'abord vos esprits de nobles et magnifiques idées, je me réduis à vous faire voir les infirmités de ce grand Apôtre, et si c'est sur ce seul objet que je vous prie d'arrêter vos yeux. Ce qui m'a porté à ce choix, c'est que, devant vous prêcher saint Paul, je me suis senti obligé d'entrer dans l'esprit de saint Paul lui-même et de prendre ses sentiments. C'est pourquoi l'ayant entendu nous prêcher avec tant de zèle qu'il ne se glorifie que dans ses faiblesses, et que ses infirmités font sa force : *Cum enim infirmor, tunc potens sum*, je suis les mouvements qu'il m'inspire, et je médite son panégyrique, en tâchant de vous faire voir ces faiblesses toutes-puissantes par lesquelles il a établi l'Église, renversé la sagesse humaine et captivé tout entendement sous l'obéissance de Jésus-Christ.

Entrons donc, avant toutes choses, dans le sens de cette parole, et examinons les raisons pour lesquelles le divin Paul ne se croit fort que dans sa faiblesse. C'est ce qu'il m'est aisé de vous faire entendre. Il se souvenait, Chrétiens, de son Dieu anéanti pour l'amour des hommes ; il savait que si ce grand monde et ce qu'il enferme en son vaste sein est l'ouvrage de sa puissance, il avait fait un monde nouveau, un monde racheté par son sang et régénéré par sa mort, c'est-à-dire sa sainte Église, qui est l'œuvre de sa faiblesse. C'est ce que regarde saint Paul ; et, après ces grandes pensées, il jette aussitôt les yeux sur lui-même. C'est là qu'il admire sa vocation : il se voit choisi dès l'éternité pour être le prédicateur des Gentils ; et comme l'Église doit être formée de ces nations infidèles dont il est ordonné l'apôtre, il s'ensuit manifestement qu'il est le principal coopérateur de la grâce de Jésus-Christ dans l'établissement de l'Église.

Quels seront ses sentiments, Chrétiens, dans une entreprise si haute, où la Providence l'appelle? L'exécutera-t-il par la force? Mais, outre que la sienne n'y peut pas suffire, le Saint-Esprit lui a fait connaître que la volonté du Père céleste, c'est que cet ouvrage divin soit soutenu par l'infirmité : *Dieu*, dit-il[1], *a choisi ce*

1. I Cor., I. 27.

qui est infirme pour détruire ce qui est puissant. Par conséquent, que lui reste-t-il, sinon de consacrer au Sauveur une faiblesse soumise et obéissante, et de confesser son infirmité, afin d'être le digne ministre de ce Dieu qui, étant si fort par nature, s'est fait infirme pour notre salut? Voilà donc la raison solide pour laquelle il se considère comme un instrument inutile, qui n'a de vertu ni de force qu'à cause de la main qui l'emploie; et c'est pour cela, Chrétiens, qu'il triomphe dans son impuissance, et qu'en avouant qu'il est faible, il ose dire qu'il est tout-puissant : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Mais pour nous nous convaincre par expérience de la vérité qu'il nous prêche, il faut voir ce grand homme dans trois fonctions importantes du ministère qui lui est commis. Car ce n'est pas mon dessein, Messieurs, de considérer aujourd'hui saint Paul dans sa vie particulière : je me propose de le regarder dans les emplois de l'apostolat, et je les réduis à trois chefs : la prédication, les combats, le gouvernement ecclésiastique.

Entendez ceci, Chrétiens, et voyez la liaison nécessaire de ces trois obligations dont le charge son apostolat. Car il fallait premièrement établir l'Église, et c'est ce qu'a fait la prédication. Mais dautant que [1] cette Église naissante devait être dès son berceau attaquée [2] par toute la terre, en même temps qu'on l'établissait, il fallait se préparer à combattre. Et parce qu'un si grand établissement se dissiperait de lui-même si les esprits n'étaient bien conduits, après avoir si bien soutenu l'Église contre ceux qui l'attaquaient au dehors, il fallait la maintenir au dedans par le bon ordre de la discipline. De sorte que la prédication devait précéder, parce que la foi commence par l'ouïe; après, les combats devaient suivre, car aussitôt que l'Évangile parut, les persécutions s'élevèrent; enfin le gouvernement ec-

1. *Dautant que*, parce que. Vaugelas reprochait aux imprimeurs de son temps d'y mettre une apostrophe, parce que *d'autant que* avait un sens différent et indiquait une comparaison : « D'autant que je suis heureux d'un côté, je suis malheureux de l'autre. » C'est ainsi que Corneille a dit :

Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
(*Le Cid*, III, VI.)

2. Var. : persécutée.

clésiastique devait assurer les conquêtes, en tenant les peuples conquis dans l'obéissance par une police[1] toute divine.

C'est, mes Frères, à ces trois choses que se rapportent tous les travaux de l'Apôtre ; et nous le pouvons aisément connaître par le récit qu'il en fait lui-même dans ce merveilleux chapitre XIe de la seconde aux Corinthiens. Il raconte premièrement ses fatigues et ses voyages laborieux ; et n'est-ce pas la prédication qui les lui faisait entreprendre pour porter par toute la terre l'Évangile du Fils de Dieu ? Il raconte aussi ses périls et tant de cruelles[2] persécutions qui ont éprouvé sa constance ; et voilà quels sont ses combats. Enfin, il ajoute à toutes ses peines les inquiétudes qui le travaillent dans le soin de conduire toutes les Églises : *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*[3] ; et c'est ce qui regarde le gouvernement.

Ainsi vous voyez en peu de paroles tout ce qui occupe l'esprit de saint Paul : il prêche, il combat, il gouverne ; et (Messieurs, le pourrez-vous croire ?) il est faible dans tous ces emplois. Et premièrement, il est assuré que saint Paul est faible en prêchant, puisque sa prédication n'est pas appuyée ni sur la force de l'éloquence, ni sur ces doctes raisonnements que la philosophie a rendus plausibles : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*[4]. Secondement, il n'est pas moins clair qu'il est faible dans les combats, puisque, lorsque tout le monde l'attaque, il ne résiste à ses ennemis qu'en s'abandonnant à leur violence : *Æstimati sumus sicut oves occisionis*[5] : il est donc faible en ces deux états. Mais peut-être que parmi ses frères, où la grâce de l'apostolat et l'autorité du gouvernement lui donnent un rang considérable, ce grand homme paraîtra plus fort ? Non, Fidèles, ne le croyez pas ; c'est là que vous le verrez plus infirme. Il se souvient qu'il est le disciple de Celui qui a dit dans son Évangile qu'il n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir lui-même[6] ;

1. *Police* (grec πολιτεία), constitution, ensemble de règlements.
2. Var. : étranges.
3. II Cor., XI, 28.
4. I Cor., II, 4.
5. Rom., VIII, 36. Édit. : *Facti sumus...*
6. Matth., XX, 28.

c'est pourquoi il ne gouverne pas les fidèles en leur faisant supporter le joug d'une autorité superbe et impérieuse, mais il les gouverne par la charité, en se faisant infirme avec eux : *Factus sum infirmis infirmus*, et se rendant serviteur de tous : *Omnium me servum feci*[1]. Il est donc infirme partout, soit qu'il prêche, soit qu'il combatte, soit qu'il gouverne le peuple de Dieu par l'autorité de l'apostolat ; et ce qui est de plus admirable, c'est qu'au milieu de tant de faiblesse, il nous dit d'un ton[2] de victorieux qu'il est fort, qu'il est puissant, qu'il est invincible : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Ha ! mes Frères, ne voyez-vous pas la raison qui lui donne cette hardiesse ? C'est qu'il sent qu'il est le ministre de ce Dieu qui, se faisant faible, n'a pas perdu sa toute-puissance. Plein de cette haute pensée, il voit sa faiblesse au-dessus de tout[3]. Il croit que ses prédications persuaderont, parce qu'elles n'ont point de force pour persuader ; il croit qu'il surmontera dans tous les combats, parce qu'il n'a point d'armes pour se défendre ; il croit qu'il pourra tout sur ses frères dans l'ordre du gouvernement ecclésiastique, parce qu'il s'abaissera à leurs pieds et se rendra l'esclave de tous par la servitude de la charité. Tant il est vrai que dans toutes choses il est puissant en ce qu'il est faible, puisqu'il met la force de persuader dans la simplicité du discours, puisqu'il n'espère vaincre qu'en souffrant, puisqu'il fonde sur sa servitude toute l'autorité de son ministère ! Voilà, Messieurs, trois infirmités, dans lesquelles je prétends montrer la puissance du divin Apôtre : soyez, s'il vous plaît, attentifs, et considérez dans ce premier point la faiblesse victorieuse de ses prédications toutes simples.

Premier Point.

Je ne puis assez exprimer combien grand, combien admirable est le spectacle que je vous prépare dans cette première partie. Car ce que les plus grands hommes de l'antiquité ont souvent désiré[4] de voir, c'est ce que je

1. I Cor., IX, 19, 22.
2. Var. : avec un air.
3. Var. : il voit tout le monde au-dessous de lui.
4. Var. : ont désiré avec tant d'ardeur.

dois vous représenter : saint Paul prêchant Jésus-Christ au monde et convertissant les cœurs endurcis par ses divines prédications. Mais n'attendez pas, Chrétiens, de ce céleste prédicateur ni la pompe ni les ornements dont se pare l'éloquence humaine. Il est trop grave et trop sérieux pour rechercher ces délicatesses ; ou, pour dire quelque chose de plus chrétien et de plus digne du grand Apôtre, il est trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme, pour vouloir corrompre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'Évangile de Jésus-Christ. Mais, afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la première aux Corinthiens.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace[1] : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique. Et la raison en est évidente : car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur. Mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement Chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée : *Præsentia corporis infirma*[2] ; et si vous considérez sa condition, il est pauvre, il est méprisable et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique[3]. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : *J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité*[4] : d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations !

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé ? Non, il n'en est pas de la sorte : Il ne sait, dit-il,

1. Var. : à donner de la force aux discours.
2. II Cor., X, 10.
3. Act., XVIII, 3 ; XX, 34 ; I Thess., II, 9 ; II Thess., III, 8.
4. I Cor., II, 3.

autre chose que son maître crucifié : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum*[1] ; c'est-à-dire qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis[2], couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Évangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu ! C'est la volonté de mon maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*[3]. C'est ici qu'il nous faut entendre les secrets de la Providence. Élevons nos esprits, Messieurs, et considérons les raisons pour lesquelles le Père céleste[4] a choisi ce prédicateur sans éloquence[5] et sans agrément, pour porter par toute la terre, aux Romains, aux Grecs, aux Barbares, aux petits, aux grands, aux rois même, l'Évangile de Jésus-Christ.

Pour pénétrer un si grand mystère, écoutez le grand Paul lui-même, qui, ayant représenté aux Corinthiens combien ses prédications avaient été simples, en rend cette raison admirable : C'est, dit-il, que « nous vous prêchons une sagesse qui est cachée, que les princes de ce monde n'ont pas reconnue : *Sapientiam quæ abscondita est*[6]. » Quelle est cette sagesse cachée? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même. Il est la sagesse du Père ; mais il est une sagesse incarnée, qui, s'étant couverte volontairement de l'infirmité de la chair, s'est cachée aux grands de la terre par l'obscurité de ce voile. C'est donc une sagesse cachée ; et c'est sur cela que s'appuie le raisonnement de l'Apôtre. Ne vous étonnez pas, nous dit-il, si, prêchant une sagesse cachée, mes discours ne sont point ornés des lumières de l'éloquence. Cette mer-

1. *Ibid.*, 2.
2. Var. : étudiez du moins des termes choisis.
3. I Cor., II. 4.
4. Var. : l'Esprit de Dieu.
5. Var. : sans crédit.
6. I Cor., II. 7.

veilleuse faiblesse qui accompagne la prédication, est une suite de l'abaissement par lequel mon Sauveur s'est anéanti ; et comme il a été humble[1] en sa personne, il veut l'être encore dans son Évangile.

Admirable pensée de l'Apôtre, et digne certainement d'être méditée ! Mettons-la donc dans un plus grand jour, et supposons[2] avant toutes choses que le Fils éternel de Dieu avait résolu de paraître aux hommes en deux différentes manières. Premièrement il devait paraître dans la vérité de sa chair ; secondement il devait paraître dans la vérité de sa parole. Car, comme il était le sauveur de tous, il devait se montrer à tous. Par conséquent, il ne suffit pas qu'il paraisse en un coin du monde, il faut qu'il se montre par tous les endroits où la volonté de son Père lui a préparé des fidèles ; si bien que ce même Jésus, qui n'a paru que dans la Judée par la vérité de sa chair, sera porté par toute la terre par la vérité de sa parole.

C'est pourquoi le grand Origène n'a pas craint de nous assurer que la parole de l'Évangile est une espèce de second corps que le Sauveur a pris pour notre salut : *Panis quem Dominus corpus suum esse dicit, verbum est nutritorium animarum*[3]. Qu'est-ce à dire, ceci, Chrétiens ? et quelle ressemblance a-t-il pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Évangile ? Voici le fond de cette pensée : c'est que la Sagesse éternelle, qui est engendrée dans le sein du Père, s'est rendue sensible en deux sortes. Elle s'est rendue sensible en la chair qu'elle a prise au sein de Marie, et elle se rend encore sensible par les Écritures divines et par la parole de l'Évangile : tellement que nous pouvons dire que cette parole et ces Écritures sont comme un second corps qu'elle prend pour paraître encore à nos yeux. C'est là, en effet, que nous la voyons : ce Jésus qui a conversé avec les apôtres, vit encore pour nous dans son Évangile, et il y répand encore pour notre salut la parole de vie éternelle[4].

1. Var. : bas.

2. *Supposons*, non pas *faisons une supposition*, une hypothèse contestable, mais *posons pour fondement*, tenons pour certain. Voir plus loin : « Cette vérité étant supposée... »

3. *In Matthæum Comment.*, n. 85. Bossuet reprendra cette idée dans le sermon *sur la Prédication*, en 1661.

4. Cf. : *Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes.* (Joan., VI, 69.)

Après cette belle doctrine, il est bien aisé de comprendre que la prédication des apôtres, soit qu'elle sorte toute vivante de la bouche de ces grands hommes, soit qu'elle coule dans leurs écrits pour y être portée aux âges suivants, ne doit rien avoir qui éclate. Car, mes Frères, n'entendez-vous pas, selon la pensée de saint Paul, que ce Jésus, qui nous doit paraître et dans sa chair et dans sa parole, veut être humble dans l'une et dans l'autre?

De là ce rapport admirable entre la personne de Jésus-Christ et la parole qu'il a inspirée : *Lac est credentibus, cibus est intelligentibus.* La chair qu'il a prise a été infirme, la parole qui le prêche est simple : nous adorons en notre Sauveur la bassesse mêlée avec la grandeur. Il en est ainsi de son Écriture : tout y est grand et tout y est bas, tout y est riche et tout y est pauvre ; et en l'Évangile comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est faible et ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre ; mais ces lumières dans l'un et dans l'autre sont enveloppées de nuages : en Jésus par l'infirmité de la chair, et en l'Écriture divine par la simplicité de la lettre. C'est ainsi que Jésus veut être prêché, et il dédaigne pour sa parole, aussi bien que pour sa personne, tout ce que les hommes admirent.

N'attendez donc pas de l'Apôtre, ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Écoutez ce qu'il dit lui-même : *Nous prêchons une sagesse cachée; nous prêchons un Dieu crucifié.* Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles ; faisons-leur des prédications dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse.

C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette

égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes Frères, n'en rougissons pas! Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'Églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant [1] de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes, il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul [2], et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, Chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader, que la Grèce n'enseigne pas et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue [3] et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables épîtres une certaine vertu plus qu'humaine qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements ; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve [4] qui retient encore,

1. *Le plus savant*, saint Denis l'Aréopagite.

2. Ce proconsul s'appelait Sergius Paulus. (Act., XIII, 6-12.)

3. Var. : Je ne sais quelle vertu secrète s'est répandue.

4. Passage reproduit dans le sermon de la *Divinité de la religion*. (1665.)

coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine[1], ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé[2] les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire ; enfin, dans ses admirables épîtres, elle a expliqué de si grands secrets qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ sous la discipline de Paul.

Aimons donc, aimons, Chrétiens, la simplicité de Jésus, aimons l'Évangile avec sa bassesse, aimons Paul dans son style rude, et profitons d'un si grand exemple. Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit ; n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de la rhétorique, mais la doctrine des Écritures. Que si notre délicatesse, si notre dégoût les contraint à chercher des ornements étrangers pour nous attirer par quelque moyen à l'Évangile du Sauveur Jésus, distinguons l'assaisonnement de la nourriture solide. Au milieu des discours qui plaisent, ne jugeons rien de digne de nous que les enseignements qui édifient[3] ; et accoutumons-nous tellement à aimer Jésus-Christ tout seul dans la pureté naturelle de ses vérités toutes saintes, que nous voyions encore régner dans l'Église

1. Var. : d'où ses eaux sont précipitées.

2. Var. : Elle a réprimé la fierté des Juifs, qui se glorifiaient trop insolemment des promesses faites à leurs pères ; elle a dompté l'orgueil des Gentils, qui s'enflaient des fausses grandeurs de leur vaine philosophie ; elle a humilié les uns et les autres sous la grâce de Jésus-Christ et sous sa prédestination éternelle (*Lachat :* sous sa prédication éternelle) : elle a confondu l'audace obstinée des faux zélateurs de la Loi, qui voulaient charger les fidèles de ses dures obligations. — Cette *variante* que nous empruntons aux anciens éditeurs est, selon toute apparence, un passage effacé, une première rédaction.

3. Var. : Ne nous arrêtons pas aux discours qui plaisent, mais aux enseignements qui instruisent.

cette première simplicité qui a fait dire au divin Apôtre: « *Cum infirmor, tunc potens sum :* Je suis puissant parce que je suis faible » ; mes discours sont forts parce qu'ils sont simples ; c'est leur simplicité innocente qui a confondu la sagesse humaine. Mais, grand Paul, ce n'est pas assez : la puissance vient au secours de la fausse sagesse, je vois les persécuteurs qui s'élèvent. Après avoir fait des discours où votre simplicité persuade, il faut vous préparer aux combats où votre faiblesse triomphe ; c'est ma seconde partie.

Second Point.

C'est donc un décret de la Providence que, pour annoncer Jésus-Christ, les paroles ne suffisent pas : il faut quelque chose de plus violent pour persuader le monde endurci. Il faut lui parler par des plaies, il faut l'émouvoir par du sang[1] ; et c'est à force de souffrir, c'est par les supplices que la religion chrétienne doit vaincre sa dureté obstinée. C'est, Messieurs, cette vérité, c'est cette force persuasive du sang épanché pour le Fils de Dieu, qu'il faut maintenant vous faire comprendre par l'exemple du divin Apôtre ; mais, pour cela, remontons à la source.

Je suppose donc, Chrétiens, qu'encore que la parole du Sauveur des âmes ait une efficace divine, toutefois sa force de persuader consiste principalement en son sang ; et vous le pouvez aisément comprendre par l'histoire de son Évangile. Car qui ne sait que le Fils de Dieu, tant qu'il a prêché sur la terre, a toujours eu peu de sectateurs, et que ce n'est que depuis sa mort que les peuples ont couru à ce divin maître ? Quel est, Messieurs, ce

1. Var. : C'est pourquoi Tertullien dit, et il le prouve par les exemples de l'ancienne et de la nouvelle alliance, que la foi est obligée au martyre : « *Talia primordia et exempla debitricem martyrii fidem ostendunt.* Quand la foi, dit-il, s'expose au martyre, ne croyez pas qu'elle fasse un présent ; c'est une dette dont elle s'acquitte. » Puisqu'elle vient étonner le monde par la nouveauté de sa doctrine, troubler les esprits par sa hauteur, effrayer les sens par sa sévérité, qu'elle se prépare à combattre ! Elle est obligée au martyre, parce qu'elle doit du sang : elle en doit au divin Sauveur qui nous a donné tout le sien ; elle en doit aux vérités qu'elle prêche, qui méritent d'être confirmées par ce témoignage ; elle en doit au monde rebelle, qu'elle ne peut gagner que par ses souffrances.

nouveau miracle? Méprisé et abandonné pendant tout le cours de sa vie, il commence à régner après qu'il est mort. Ses paroles toutes divines, qui devaient lui attirer les respects des hommes, le font attacher à un bois infâme ; et l'ignominie de ce bois, qui devait couvrir ses disciples d'une confusion éternelle, fait adorer par tout l'univers les vérités de son Évangile. N'est-ce pas pour nous faire entendre que sa croix, et non ses paroles, devait émouvoir les cœurs endurcis, et que sa force de persuader était en son sang répandu et dans ses cruelles blessures?

La raison d'un si grand mystère mériterait bien d'être pénétrée, si le sujet que j'ai à traiter me laissait assez de loisir pour la mettre ici dans son jour. Disons[1] seulement en peu de paroles que le Fils de Dieu s'était incarné afin de porter sa parole en deux endroits différents : il devait parler à la terre, et il devait encore parler au ciel. Il devait parler à la terre par ses divines prédications ; mais il avait aussi à parler au ciel par l'effusion de son sang, qui devait fléchir sa rigueur en expiant les péchés du monde. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit que « le sang du Sauveur Jésus crie bien mieux que celui d'Abel : *Melius clamantem quam Abel*[2] » ; parce que le sang d'Abel demande vengeance, et le sang de notre Sauveur fait descendre la miséricorde. Jésus-Christ devait donc parler à son Père aussi bien qu'aux hommes, au ciel aussi bien qu'à la terre.

Mais il faut remarquer ici un secret de la Providence: c'est que c'était au ciel qu'il fallait parler afin que la

1. Var. : Disons-en seulement ce mot, que notre Sauveur Jésus-Christ étant venu au monde pour s'humilier, tant qu'il y a eu quelque ignominie à laquelle il a pu descendre, la confusion l'a suivi partout. De là vient que tous ses mystères sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche, de la bassesse de sa naissance premièrement à l'obscurité, après aux afflictions de sa vie, et de là enfin à sa mort honteuse. Mais c'était le terme ordonné où devaient finir ses bassesses. Comme il ne pouvait descendre plus bas, c'est là qu'il a commencé à se relever, et cette course de ses abaissements étant achevée par sa croix, il a été couronné de gloire. Aussitôt son Père céleste a donné une efficace divine au sang qu'il avait répandu ; et pour honorer ce cher Fils, il a changé l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste pour attirer à lui tous les cœurs.

2. Hebr., XII, 24. Vulg. : *Melius loquentem*. Bossuet a mis *clamantem* par l'influence de Gen., IV, 10.

terre fût persuadée. Et cela, pour quelle raison[1] ? C'est que la grâce divine, qui devait amollir les cœurs, devait être envoyée du ciel. Par exemple, vous avez beau semer votre grain sur cette terre toute desséchée, vous recueillerez peu de fruit si la pluie du ciel ne la rend féconde. Il en est à peu près de même dans la vérité que je vous explique. Lorsque mon Sauveur a parlé aux hommes, il a seulement semé sur la terre, et cette terre ingrate et stérile lui a donné peu de sectateurs ; il faut donc maintenant qu'il parle à son Père, il faut que, se tournant du côté du ciel, il y porte la voix de son sang. C'est alors, Messieurs, c'est alors que, la grâce tombant avec abondance, *notre terre donnera son fruit*[2] : alors le ciel apaisé persuadera aisément les hommes, et la parole qu'il a semée fructifiera par tout l'univers. De là vient qu'il a dit lui-même : *Quand j'aurai été élevé de terre*, quand j'aurai été mis en croix, quand j'aurai répandu mon sang, « je tirerai à moi toutes choses : *Omnia traham ad meipsum*[3] ; » nous montrant, par cette parole, que sa force était en sa croix et que son sang lui devait attirer le monde.

Cette vérité étant supposée, je ne m'étonne pas, Chrétiens, que l'Église soit établie par le moyen des persécutions. Donnez du sang, bienheureux apôtre[4] ; votre Maître lui donnera une voix capable d'émouvoir le ciel et la terre. Puisqu'il vous a enseigné que sa force consiste en sa croix, portez-la par toute la terre, cette croix victorieuse et toute-puissante ; mais ne la portez pas imprimée sur des marbres inanimés, ni sur des métaux insensibles ; portez-la sur votre corps même, et abandonnez-le[5] aux tyrans, afin que leur fureur y puisse graver[6] une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié.

C'est ce qu'il va bientôt entreprendre[7]. Il ira par toute la terre ; Chrétiens, pour quelle raison ? C'est afin,

1. Var. : Et la raison en est évidente, parce que...
2. Ps. LXXXIV, 13.
3. Joan., XII, 32.
4. Var. : donnez-en, martyrs invincibles : ce sang répandu pour le Fils de Dieu est une semence divine qui fera naître des chrétiens par tout l'univers : *Semen est sanguis christianorum.* (Tertull., *Apolog.*)
5. Var. : chaste et innocente victime, abandonnez-le...
6. Var. : grave sur vos membres.
7. Var. : C'est ce que fait le divin

nous dit-il lui-même, « c'est afin de porter partout la mort et la croix de Jésus imprimée en son propre corps : *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes*[1] ; » et c'est peut-être pour cette raison qu'il a dit ces belles paroles, écrivant aux Colossiens : « *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi*[2] : Je veux, dit-il, accomplir ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. » Que nous dites-vous, ô grand Paul ? Peut-il donc manquer quelque chose au prix et à la valeur infinie des souffrances de votre maître ? Non, ce n'est pas là sa pensée. Ce grand homme n'ignore pas que rien ne manque à leur dignité ; mais ce qui leur manque, dit-il, c'est que Jésus n'a souffert qu'en Jérusalem ; et comme sa force est toute en sa croix, il faut qu'il souffre par tout le monde, afin d'attirer tout le monde. C'est ce que l'Apôtre voulait accomplir. Les Juifs ont vu la croix de son maître ; il la veut montrer aux Gentils, dont il est le prédicateur. Il[3] va donc, dans cette pensée, du levant jusqu'au couchant, de Jérusalem jusqu'à Rome, portant partout sur lui-même la croix de Jésus, et accomplissant ses souffrances ; trouvant partout de nouveaux supplices, faisant partout de nouveaux fidèles, et remplissant tant de nations de son sang et de l'Évangile.

Mais je ne croirais pas, Chrétiens, m'être acquitté de ce que je dois à la gloire de ce grand Apôtre, si, parmi tant de grands exemples que nous donne sa belle vie, je ne choisissais quelque action illustre, où vous puissiez voir en particulier combien ses souffrances sont persuasives[4]. Considérez donc ce grand homme fouetté à Philippes par main de bourreau[5] pour y avoir prêché Jésus-Christ ; puis jeté dans l'obscurité d'un cachot, ayant les pieds serrés dans du bois qui était entr'ouvert par force et les pressait ensuite avec vio-

Apôtre : il sait ce que peut la croix de son maître imprimée sur le corps de ses disciples.

1. II Cor., IV, 10.

2. Coloss., I, 24.

3. Var. : Ils la verront gravée sur sa chair si souvent déchirée pour le Fils de Dieu et pour la gloire de son Évangile. Il faut que ce même Jésus qu'il a persécuté autrefois en la personne de ses disciples soit persécuté en la sienne : le sang des martyrs l'a gagné, et son sang gagnera les autres. Animé de cette pensée, il va du levant jusqu'au couchant, de Jérusalem jusqu'à Rome, il vole de pays en pays, avec un zèle infatigable, portant....

4. Var. : que sa force est dans ses souffrances, — combien ses souffrances attirent les peuples.

5. Act., XVI, 23 et seq.

lence ; qui cependant, triomphant de joie de sentir si vivement en lui-même[1] la sanglante impression de la croix, avec Silas, son cher compagnon, rompait le silence de la nuit en offrant à Dieu, d'une âme contente, des louanges pour ses supplices, des actions de grâces pour ses blessures. Voilà[2] comme il porte la croix du Sauveur ; et aussi, dans ce même temps, le Sauveur lui veut faire voir une merveilleuse représentation de ce qui s'est fait à la sienne. Là du sang, et ici du sang ; là, Messieurs, « la terre a tremblé[3] », et ici elle tremble encore: *Terræ motus factus est magnus*[4] ; là, les tombeaux ont été ouverts, qui sont comme les prisons des morts, et des morts sont ressuscités[5] ; ici, les prisons sont ouvertes, qui sont les tombeaux obscurs des hommes vivants : *Aperta sunt omnia ostia*[6] ; et pour achever cette ressemblance, là, celui qui garde la croix du Sauveur le reconnaît pour le Fils de Dieu : *Vere Filius Dei erat iste*[7] ; et ici, celui qui garde saint Paul se jette aussitôt à ses pieds, *procidit ad pedes*[8], et se soumet à son Évangile. « Que ferai-je, dit-il, pour être sauvé? *Quid me oportet facere, ut salvus fiam*[9] ? » Il lave premièrement les plaies de l'Apôtre ; l'Apôtre après lavera les siennes par la grâce du saint baptême ; et ce bienheureux geôlier se prépare à cette eau céleste en essuyant le sang de l'Apôtre, qui lui inspire l'amour de la croix et l'esprit du christianisme.

Vous voyez déjà, Chrétiens, ce que peut la croix de Jésus, imprimée sur le corps de Paul ; mais renouvelez vos attentions pour voir la suite de cette aventure, qui vous le montrera d'une manière bien plus admirable. Que fera le divin Apôtre, sortant des prisons de Philippes? Qu'il vous le dise de sa propre bouche, dans une lettre qu'il a écrite aux habitants de Thessalonique : « Vous savez, leur dit-il, mes Frères, quelle a été notre entrée chez vous, et qu'elle n'a pas été inutile : *Quia non*

1. Var. : sur son corps.
2. Var. : Quel exemple de patience ! et vos cœurs ne sont-ils pas attendris par la vue d'un si beau spectacle ?
3. Matth., XXVII, 51.
4. Act., XVI, 26.
5. Matth., XXVII, 52.
6. Act., XVI, 26.
7. Matth., XXVII, 54.
8. Act., XVI, 29.
9. *Ibid.*, 30.

inanis fuit[1]. » Pour quelle raison, Chrétiens, son abord à Thessalonique n'a-t-il pas été inutile? Vous serez surpris de l'apprendre : « C'est, dit-il, qu'ayant été tourmentés et traités indignement à Philippes, cela nous a donné l'assurance de vous annoncer l'Évangile : *Sed ante passi et contumeliis affecti, sicut scitis, in Philippis, fiduciam habuimus in Deo nostro loqui ad vos Evangelium Dei*[2]. »

Quand je considère, Messieurs, ces paroles du divin Apôtre, j'avoue que je ne suis plus à moi-même, et je ne puis assez admirer l'esprit céleste qui le possédait. Car quel est le victorieux, dont le cœur puisse être autant excité par l'image glorieuse et tranquille de la victoire tout nouvellement remportée, que le grand Paul est encouragé par le souvenir des souffrances dont il porte encore les marques, dont il sent encore les vives atteintes? Son entrée sera fructueuse, parce qu'elle est précédée par de grands tourments ; il prêchera avec confiance, parce qu'il a beaucoup enduré[3] ; et si nous savons pénétrer tout le sens de cette parole, nous devons croire que le grand Apôtre, sortant des prisons de Philippes, exhortait[4] par cette pensée les compagnons de son ministère : Allons, mes Frères, à Thessalonique ; notre entrée n'y sera pas inutile, puisque nous avons déjà tant souffert ; nous avons assez répandu de sang pour oser entreprendre quelque grand dessein. Allons donc en cette ville célèbre ; faisons-y profiter[5] ce sang répandu ; portons-y la croix de Jésus récemment imprimée sur nous par nos plaies encore toutes fraîches ; et que ces nouvelles blessures donnent au Sauveur de nouveaux disciples! Il y vole dans cette espérance, et son attente n'est pas frustrée.

Mais pourquoi m'arrêter, Messieurs, à vous raconter le fruit qu'il a fait dans la ville de Thessalonique? Il en est de même de toutes les autres qu'il éclaire par sa doc-

1. I Thess., II, 1.
2. *Ibid.*, 2.
3. Var. : Et, Messieurs, n'en soyez pas étonnés. Comme il met sa force en la croix, et sa puissance dans l'infirmité, ses coups lui tiennent lieu de victoire, et les peines qu'il a souffertes lui assurent un succès heureux. C'est pourquoi il dit ces beaux mots : « Nous avons prêché avec confiance, parce que nous avons beaucoup enduré. »
4. Var. : excitait.
5. Var. : parler.

trine et qu'il attire[1] par ses souffrances. Il court ainsi par toute la terre, portant partout la croix de Jésus[2], toujours menacé, toujours poursuivi avec une fureur implacable ; sans repos durant trente années, il passe d'un travail à un autre, et trouve partout de nouveaux périls ; des naufrages dans ses voyages de mer, des embûches dans ceux de terre ; de la haine parmi les Gentils, de la rage parmi les Juifs ; des calomniateurs dans tous les tribunaux ; des supplices dans toutes les villes ; dans l'Église même et dans sa maison, des faux frères qui le trahissent : tantôt lapidé et laissé pour mort, tantôt battu outrageusement et presque déchiré par le peuple : il meurt tous les jours pour le Fils de Dieu, *quotidie morior*[3], et il marque l'ordre de ses voyages par les traces du sang qu'il répand et par les peuples qu'il convertit ; car il joint toujours l'un et l'autre, si bien que nous lui pouvons appliquer ces beaux mots de Tertullien[4] : « Ses blessures font ses conquêtes ; il ne reçoit pas plus tôt une plaie, qu'il la couvre par une couronne ; aussitôt qu'il verse du sang, il acquiert[5] de nouvelles palmes ; il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de violences : *Corona premit vulnera, palma sanguinem obscurat, plus victoriarum est quam injuriarum*[6]. »

C'est pourquoi le Sauveur Jésus voulant encore abattre à ses pieds l'impérieuse majesté de Rome, il y conduit enfin le divin Apôtre, comme le plus illustre de ses capitaines. Mais, mes Frères, il faut plus de sang pour fonder cette illustre Église, qui doit être la mère des autres : saint Paul y donnera tout le sien ; aussi y trouvera-t-il un persécuteur qui ne le sait pas répandre à demi, je veux dire le cruel Néron, qui ajoutera le comble à ses crimes en faisant mourir cet apôtre.

1. Var. : qu'il gagne.

2. Var. : Il étend partout ses conquêtes et son empire.

3. I Cor., XV, 31.

4. Var. : Que vous sert donc, ô persécuteurs, de le poursuivre avec tant de haine ? Vous avancez l'ouvrage de Paul, lorsque vous pensez le détruire. Car deux choses lui sont nécessaires pour gagner les nations infidèles : des paroles pour les instruire, et du sang pour les émouvoir. Il peut leur donner ses instructions par la seule force de sa charité : mais il ne peut leur donner du sang, si on ne le tire par quelque supplice : si bien que votre fureur lui est nécessaire. Vous lui donnez le moyen de vaincre en lui donnant celui de souffrir. Ses blessures font ses conquêtes, et nous pouvons dire de lui ces beaux mots de Tertullien...

5. Var. : il fait naître.

6. *Scorp.*, n. 6.

Vous raconterai-je, Messieurs, combien son sang se multipliera, quelle suite de chrétiens sa fécondité fera naître, combien il animera de martyrs, et avec quelle force il affermira cet empire spirituel qui se doit établir à Rome, plus illustre que celui des Césars? Mais quand est-ce que j'achèverai, si j'entreprends de vous rapporter toutes les grandeurs de l'Apôtre? J'en ai dit assez, Chrétiens, pour nous inspirer l'amour de la croix, si notre extrême délicatesse ne nous la rendait odieuse. O croix, qui donnez la victoire à Paul, et dont la faiblesse le rend tout-puissant, notre siècle délicieux[1] ne peut souffrir votre dureté! Personne ne veut dire avec l'Apôtre : *Je ne me plais que dans mes souffrances, et je ne suis fort que dans mes faiblesses.* Nous voulons être puissants dans le monde, c'est pourquoi nous sommes faibles selon Jésus-Christ : et l'amour de la croix de Jésus étant éteint parmi les fidèles, toute la force chrétienne s'est évanouie. Mais, mes Frères, je ne puis vous dire ce que je pense sur ce beau sujet. Le grand Paul me rappelle encore : après avoir vu les faiblesses que la croix lui a fait sentir, il faut achever ce discours, en considérant les infirmités que la charité lui inspire dans le gouvernement ecclésiastique[2].

Troisième Point.

Le pourrez-vous croire, Messieurs, que l'Église de Jésus-Christ se gouverne par la faiblesse; que l'autorité des pasteurs soit appuyée sur l'infirmité; que le grand apôtre saint Paul, qui commande avec tant d'empire, qui menace si hautement les opiniâtres, qui juge souverainement les pécheurs, enfin qui fait valoir avec tant de force la dignité de son ministère, soit infirme parmi les fidèles, et que ce soit une divine faiblesse qui le rende

1. *Délicieux*, qui aime les délices.
2. Var. : Mais si nous ne pouvons imiter cette fermeté de l'Apôtre, imitons du moins sa tendresse; si nous ne pouvons pas dire avec saint Paul : *Je ne me plais que dans mes souffrances*, tâchons, mes Frères, de dire avec lui : « *Quis infirmatur et ego non infirmor?* Je me rends infirme avec les infirmes. » Imprimons en nos cœurs ces infirmités bienheureuses que la charité lui inspire. C'est ma dernière partie, que je donne toute à l'instruction. (Nous avons supprimé ici une traduction de Deforis, qui faisait manifestement double emploi.)

puissant dans l'Église? Cela vous paraît peut-être incroyable ; cependant c'est une doctrine que lui-même nous a enseignée, et qu'il faut vous expliquer en peu de paroles.

Pour cela, vous devez entendre que l'empire spirituel que le Fils de Dieu donne à son Église, n'est pas semblable à celui des rois. Il n'a pas cette majesté terrible ; il n'a pas ce faste dédaigneux, ni ce superbe esprit de grandeur dont sont enflés les princes du monde. *Les rois des nations les dominent*, dit le Fils de Dieu dans son Évangile [1] ; *mais il n'en est pas ainsi parmi vous, où le plus grand doit être le moindre, et où le premier est le serviteur.*

Le fondement de cette doctrine, c'est que cet empire divin est fondé [2] sur la charité. Car, mes Frères, cette charité peut prendre toute sorte de formes. C'est elle qui commande dans les pasteurs, c'est elle qui obéit dans les peuples ; mais soit qu'elle commande, soit qu'elle obéisse, elle retient toujours ses qualités propres, elle demeure toujours charité, toujours douce, toujours patiente, toujours tendre et compatissante, jamais fière ni ambitieuse [3].

Le gouvernement ecclésiastique, qui est appuyé sur la charité, n'a donc rien d'altier ni de violent [4] : son commandement est modeste, son autorité est douce et paisible. Ce n'est pas une domination qu'elle exerce : *Dominantur, vos autem non sic ;* c'est [5] un ministère dont elle s'acquitte, c'est une économie qu'elle ménage par la sage dispensation de la charité fraternelle.

Mais cette charité ecclésiastique, qui conduit le peuple de Dieu, passe encore beaucoup plus loin. Au lieu de s'élever orgueilleusement pour faire valoir son autorité,

1. Luc., XXII, 25, 26.
2. Var. : établi.
3. Var. : impérieuse.
4. Var. : dédaigneux.
5. Var. : C'est une dispensation charitable, une servitude honorable. Mais le caractère particulier de cette charité ecclésiastique qui gouverne dans les pasteurs, c'est qu'elle ne s'élève pas orgueilleusement au-dessus des troupeaux qui lui sont commis ; mais plutôt elle descend jusqu'à eux pour les gouverner, elle s'abaisse à leurs pieds. Car elle imite le Fils de Dieu, qui, venant régner sur son peuple, a voulu prendre ses infirmités. Il ne veut pas régner par la crainte, parce qu'il veut régner sur les cœurs, qu'il les veut gagner par la charité ; c'est pourquoi il est venu pour servir. Ainsi les pasteurs du peuple fidèle doivent se revêtir de ses infirmités.

elle croit que, pour gouverner, il faut qu'elle s'abaisse, qu'elle s'affaiblisse, qu'elle se rende infirme elle-même, afin de porter les infirmes. Car Jésus-Christ, son original, en venant régner sur les hommes, a voulu prendre leurs infirmités : ainsi les apôtres, ainsi les pasteurs doivent se revêtir des faiblesses des troupeaux commis à leur vigilance, afin que, de même que le Fils de Dieu est un pontife compatissant qui ressent nos infirmités, ainsi les pasteurs du peuple fidèle sentent les faiblesses de leurs frères et portent leurs infirmités en les partageant. C'est pourquoi le divin Apôtre, plein de cet esprit ecclésiastique, croit établir son autorité en se faisant infirme aux infirmes et se rendant serviteur de tous [1].

Mais voulez-vous voir, Chrétiens, dans un exemple particulier, jusqu'à quel point cet homme admirable ressent les infirmités de ses frères? Représentez-vous ses fatigues, ses voyages, ses inquiétudes, ses peines pour résister à tant d'ennemis, ses soins pour enseigner tant de peuples, ses veilles pour gouverner tant d'Églises; cependant, accablé de tous ces travaux, il s'impose encore lui-même la nécessité de gagner sa vie à la sueur de son corps, *operantes manibus nostris* [2].

Que l'ancienne Rome ne me vante plus ses dictateurs pris à la charrue, qui ne quittaient leur commandement que pour retourner à leur labourage : je vois quelque chose de plus merveilleux en la personne de mon grand Apôtre, qui, même au milieu de ses fonctions non moins augustes que laborieuses, renonce volontairement aux droits de sa charge, et refusant de tous les fidèles la paye honorable qui était si bien due à son ministère, ne veut tirer que de ses propres mains ce qui est nécessaire pour sa subsistance.

Cela, mes Frères, venait d'un esprit infiniment au-dessus du monde ; mais vous l'admirerez beaucoup davantage, si vous pénétrez le motif de cette action glorieuse. Écoutez donc ces belles paroles de l'admirable saint Augustin, par lesquelles il entre si bien dans les sentiments du grand Paul : *Infirmorum periculis, ne falsis suspicionibus agitati odissent quasi venale Evan-*

1. I Cor., IX, 22.

2. *Ibid.*, IV, 12.

gelium, tanquam paternis maternisque visceribus tremefactus hoc fecit[1]. Qui vous oblige, ô divin Apôtre, à travailler ainsi de vos mains? *C'est à cause*, dit saint Augustin, *qu'ayant une tendresse plus que maternelle pour les peuples qui lui sont commis, il tremble pour les périls des infirmes qui, agités par de faux soupçons, pourraient peut-être haïr l'Évangile, en s'imaginant que l'Apôtre le prêchait pour son intérêt.* Quelle charité de saint Paul ! Ce qu'il craint, ce n'est qu'un soupçon, et un soupçon mal fondé, et un soupçon qu'il eût démenti par toute la suite de sa vie céleste, si épurée des sentiments de la terre : toutefois ce soupçon fait trembler l'Apôtre, il déchire ses entrailles plus que maternelles[2] ; ce grand homme, pour éviter ce soupçon, veut bien veiller nuit et jour, et ajouter le travail des mains à toutes ses autres fatigues !

Qui pourrait donc assez expliquer combien vivement il sentait toutes les infirmités des fidèles? Celui qui tremblait pour un seul soupçon et qu'une ombre de mal épouvantait, en quel état était-il, mes Frères, quelle était son inquiétude, quand il voyait des maux véritables, des scandales parmi les fidèles, des péchés publics ou particuliers? Que ne puis-je entrer dans ce cœur tout ardent des flammes de la charité fraternelle, pour y voir de quel sentiment le grand Paul disait ces beaux mots : « Qui est infirme parmi les fidèles, sans que je sois infirme avec lui? Et qui peut les scandaliser, sans que je sois moi-même brûlé de douleur? *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror*[3]? »

Arrêtons ici, Chrétiens, et que la méditation d'un si grand exemple fasse le fruit de tout ce discours. Car quelle âme de fer et de bronze ne se sentirait attendrie par les saintes infirmités que la charité inspire à l'Apôtre? Voyait-il un membre affligé, il ressentait toute sa douleur. Voyait-il des simples et des ignorants, il descendait du troisième ciel pour leur donner un lait maternel et bégayer avec ces enfants. Voyait-il des pécheurs touchés, le saint Apôtre pleurait avec eux pour parti-

1. *De opere Monach.*, n. 13.
2. Var. : ses entrailles en sont émues.
3. II Cor., XI, 29.

ciper à leur pénitence ; en voyait-il d'endurcis, il pleurait encore leur aveuglement. Partout où l'on frappait un fidèle, il se sentait aussitôt frappé : et la douleur passant jusqu'à lui par la sainte correspondance de la charité fraternelle, il s'écriait aussitôt, comme blessé et ensanglanté : « *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* Qui est infirme, sans que je le sois? Je suis brûlé intérieurement, quand quelqu'un est scandalisé. » Si bien qu'en considérant ce saint homme répandant ses lumières par toute l'Église, recevant de tous côtés des atteintes de tous les membres affligés, je me le représente souvent comme le cœur de ce corps mystique : et de même que tous les membres, comme ils tirent du cœur toute leur vertu, lui font aussi promptement sentir, par une secrète communication, tous les maux dont ils sont attaqués [1], comme s'ils voulaient l'avertir de l'assistance dont ils ont besoin, ainsi tous les maux qui sont dans l'Église se réfléchissent sur le saint Apôtre, pour solliciter sa charité attendrie d'aller au secours des infirmes : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?*

Mais je passe encore plus loin, et j'apprends de saint Chrysostome, qu'il n'est pas seulement le cœur de l'Église, « mais qu'il s'afflige pour tous les membres, comme si lui seul était toute l'Église : *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur* [2]. » Que ne me reste-t-il assez de loisir pour entrer au fond de cette pensée, et pour vous montrer, Chrétiens, cette étendue de la charité, qui ne permet pas à saint Paul de se resserrer en lui-même, qui le répand dans toute l'Église, qui le mêle avec tous les membres, qui fait qu'il vit et qu'il souffre en eux : *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur!* C'est là, c'est là, si nous l'entendons, le comble des infirmités de l'Apôtre.

Grand Paul, permettez-moi de le dire, j'ai médité toute votre vie, j'ai considéré vos infirmités au milieu des persécutions ; mais je ne craindrai pas d'assurer qu'elles ne sont pas comparables à celles qui sont atti-

1. Var. : atteints.
2. *In Epist. II ad Cor.*, Hom. XXV, n. 2.

rées sur vous par la charité fraternelle[1]. Dans vos persécutions, vous ne portiez que vos propres faiblesses, ici vous êtes chargé de celles des autres ; dans vos persécutions, vous souffriez par vos ennemis, ici vous souffrez par vos frères, dont tous les besoins et tous les périls ne vous laissent pas respirer ; dans vos persécutions, votre charité vous fortifiait et vous soutenait contre les attaques, ici c'est votre charité qui vous accable ; dans vos persécutions, vous ne pouviez être combattu que d'un seul endroit dans un même temps, ici tout le monde ensemble vient fondre sur vous et vous devez en soutenir le faix.

C'est donc ici l'accomplissement de toutes ces divines faiblesses dont l'Apôtre se glorifie, et c'est ici qu'il s'écrie avec plus de joie : « *Cum infirmor, tunc potens sum :* Je ne suis puissant que dans ma faiblesse. » Car quelle est la force de Paul, qui se fait infirme volontairement afin de porter les infirmes, qui partage avec eux leurs infirmités afin de les aider à les soutenir, qui s'abaisse jusqu'à terre par la charité pour les mettre sur ses épaules et les élever avec lui au ciel, qui se fait esclave d'eux tous pour les gagner tous à son maître ? N'est-ce pas là gouverner l'Église d'une manière digne d'un apôtre, n'est-ce pas imiter Jésus-Christ lui-même, dont le trouble nous affermit et dont les infirmités nous guérissent ?

Ne voulez-vous pas, Chrétiens, imiter un si grand exemple ? Que d'infirmes à supporter, que d'ignorants à instruire, que de pauvres à soulager dans l'Église ! Mon Frère, excitez votre zèle : cet homme qui vous hait depuis tant d'années, c'est un infirme qu'il vous faut guérir. — Mais sa haine est invétérée ! — Donc son infirmité est plus dangereuse. — Mais il vous a, dites-vous, maltraité souvent par des injures et par des outrages ! — Soutenez

1. Les anciens éditeurs donnent cette variante : « Violence de cette persécution : plus cruelle que les autres. Là, ses faiblesses propres ; ici, celles de tous les autres. Là, il résiste ; ici, il veut bien être infirme. Ici, la charité le soutient pour résister aux autres ; ici, c'est la charité elle-même qui l'accable. En l'autre il se réjouit, ici il est toujours dans les larmes. Là il souffre de ses persécuteurs ennemis, ici de ses frères. » — Intéressant canevas, supprimé par Lachat.

son infirmité : tout le mal est tombé sur lui ; ayez pitié du mal qu'il s'est fait, et oubliez celui qu'il a voulu vous faire. Courez à ce pécheur endurci, réchauffez et rallumez sa charité éteinte ; tendez-lui les bras, ouvrez-lui le cœur, tâchez de *gagner votre frère* [1].

Mais jetez encore les yeux sur les nécessités temporelles de tant de pauvres qui crient après vous. Ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu les unir ensemble dans cet hôpital merveilleux, afin que leur voix fût plus forte, et qu'ils pussent plus aisément émouvoir vos cœurs? Ne voulez-vous pas les entendre, et vous joindre à tant d'âmes saintes qui, conduites par vos pasteurs [2], courent au soulagement de ces misérables? Allez à ces infirmes, mes Frères, faites-vous infirmes avec eux, sentez en vous-mêmes leurs infirmités, et participez à leur misère. Souffrez premièrement avec eux ; et ensuite soulagez-vous avec eux, en répandant abondamment vos aumônes. Portez ces faibles et ces impuissants, et ces faibles et ces impuissants vous porteront après jusqu'au ciel. *Amen.*

1. Matth., XVIII, 15.
2. L'ouverture de l'Hôpital général avait été publiée « aux prônes de toutes les paroisses ». (Félibien *Histoire de Paris*, p. 1460.)

PANÉGYRIQUE DE SAINT VICTOR,

prononcé à Paris, dans l'abbaye de ce nom, en 1657.

Tel est le titre donné à cette œuvre par le premier éditeur. Avec l'abbé Vaillant et avec Gandar, nous accepterons la date indiquée par lui (21 juillet 1657, fête du saint). N'importe que Lachat se soit inscrit en faux contre elle, pour en proposer une autre. D'après « le style du discours », cet éditeur, avec toute l'audace de l'incompétence, se déclare résolument pour 1659. On n'a plus le manuscrit, qui fournirait, sans doute, comme à l'ordinaire, une confirmation décisive en faveur des renseignements historiques. (Cf. *Histoire critique de la Prédication de Bossuet*, p. 156.)

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

La victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi. (I Joan., v, 4.)

Quand je considère, Messieurs, tant de sortes de cruautés qu'on a exercées sur les chrétiens, pendant l'espace de quatre cents ans, avec une fureur implacable, je médite souvent en moi-même pour quelle cause il a plu à Dieu, qui pouvait choisir des moyens plus doux, qu'il en ait coûté tant de sang pour établir son Église[1]. En effet, si nous consultons la faiblesse humaine, il est malaisé de comprendre comment il a pu se résoudre à souffrir qu'on lui immolât tant de martyrs, lui qui avait rejeté dans sa nouvelle alliance les sacrifices sanglants ; et, après avoir épargné le sang des taureaux et des boucs, il y a sujet de s'étonner qu'il se soit plu, durant tant de siècles, à voir verser celui des hommes, et encore celui de ses serviteurs, par tant d'étranges supplices. Et toutefois, Chrétiens, tel a été le conseil de sa providence, et je ne crains point de vous assurer[2] que c'est un conseil de miséricorde. Dieu ne se plaît pas dans le sang ; mais il se plaît dans le spectacle de la patience. Dieu

1. Var. : la foi chrétienne.
2. Var. : et si nous en savons pénétrer le fond, nous reconnaîtrons aisément.

n'aime pas [1] la cruauté, mais il aime une vertu éprouvée ; et s'il la fait passer par un examen laborieux, c'est qu'il sait qu'il a le pouvoir de la récompenser selon ses mérites. Si saint Victor avait moins souffert, sa foi n'aurait pas montré toute sa vigueur ; et si les tyrans l'avaient épargné, ils lui auraient envié ses couronnes. Dieu nous propose le ciel comme une place qu'il veut qu'on lui enlève et qu'on emporte de force ; afin que, non contents du salut, nous aspirions encore à la gloire, et qu'étant non seulement échappés des mains de nos ennemis, mais encore ayant surmonté toute leur puissance, nous puissions dire avec l'Apôtre : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Pour prendre ces sentiments généreux s'il ne fallait que de grands exemples, j'espérerais quelque effet extraordinaire de celui de l'invincible Victor, dont la constance s'est signalée par un martyre si mémorable ; mais, comme ces nobles désirs ne naissent pas de nous-mêmes, recourons à celui qui les inspire, et demandons-lui son Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave.*

Comme [2] c'est le dessein du Fils de Dieu de n'avoir dans sa compagnie que des esprits courageux, il ne leur propose aussi que de grands objets et des espérances glorieuses ; il ne leur parle que de victoires : partout il ne leur promet que des couronnes,et toujours il les entretient de fortes pensées. Entre tous les fidèles de Jésus-Christ, ceux qui se sont le plus remplis de ces sentiments, ce sont les bienheureux martyrs, que nous pouvons appeler les vrais conquérants et les vrais triomphateurs de l'Église. Encore que leurs victoires aient des circonstances sans nombre qui en relèvent l'éclat, néanmoins la gloire qu'ils se sont acquise dépend principalement de trois choses, dont la première est la cause de leur martyre, la seconde le fruit, la troisième la perfection. La cause de leur martyre [3], ç'a été le mépris [4] des idoles.

1. Var : déteste.
2. On trouvera la premiere rédaction de ce second exorde à la fin du sermon.
3. Var. : pour laquelle ils ont enduré.
4. Var. : le renversement.

Le fruit de leurs souffrances et de leur martyre, ç'a été la conversion des peuples ; et enfin ce qui en a fait la perfection, c'est qu'ils ne se sont pas épargnés eux-mêmes, et qu'ils ont signalé leur fidélité par l'effusion de leur sang[1]. Voilà ce que j'appelle la perfection, suivant cette parole de l'Évangile : « Il n'y a point de charité plus grande que de donner sa vie pour ceux qu'on aime : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*[2]. »

C'est, ce me semble, de ces trois chefs que se doit tirer principalement la gloire des saints martyrs, et c'est aussi sur ce fondement que je prétends appuyer, Messieurs, celle de l'invincible Victor, patron de cette célèbre abbaye. Il fut produit devant les idoles par l'ordre des juges romains, afin qu'il leur offrît de l'encens ; et non content de le refuser avec une fermeté inébranlable, d'un coup de pied qu'il leur donne il les renverse par terre. C'est pour cette cause qu'il a enduré de si cruels supplices. Mais c'est peu pour le Dieu vivant qu'on ait fait tomber à ses pieds des idoles muettes et inanimées ; c'est une trop faible victoire : ce qui le touche le plus, c'est que les hommes, ses vives images[3], sur lesquels il a empreint les traits de sa face, adorent ces images mortes, par lesquelles une ignorance grossière a entrepris de figurer sa[4] divinité. Victor généreux, Victor[5], après avoir détruit ces vains simulacres, travaille à lui gagner les hommes, ses vivantes images ; Victor s'y applique de toute sa force ; et j'apprends de l'historien de sa vie que, pendant qu'il a été prisonnier, il a heureusement converti ses gardes, il a fidèlement confirmé ses frères. Peut-il mieux servir Dieu, et avec plus de fruit, que de travailler si utilement à retenir ses troupes dans la discipline, et même à les fortifier de nouveaux soldats, pendant que la puissance ennemie tâche de les dissiper

1. Var. : c'est de ne s'être pas épargnés eux-mêmes, et d'avoir versé leur sang pour leur Maître.

2. Joan., xv. 13. — Édit. : *Majorem caritatem* .

3. Var. : ce qu'il désire le plus, c'est qu'on abatte devant lui, d'une autre manière, les hommes, ses vives images.

4. L'absence du manuscrit est ici regrettable. Ne fallait-il pas lire : « la divinité » ? Peut-être « sa divinité » veut-il dire : « la divinité d'une ignorance grossière. » S'il s'agit de « la divinité du Dieu vivant, » comment prétendre que ce fût elle qu'on voulait représenter dans les idoles ?

5. Faut-il : Victor, le généreux Victor ?

par la crainte? C'est le fruit de cet illustre martyre; mais ce qui en a fait la perfection, c'est que l'invincible Victor, non content [1], d'avoir si bien conduit au combat la milice du Fils de Dieu, a encore payé de sa personne, en mourant pour l'amour de lui dans des tourments sans exemple [2], et lui a sacrifié sa vie. C'est ainsi qu'il a surmonté le monde; et ce qu'il prétend par cette victoire, c'est de faire triompher Jésus-Christ.

En effet, vous triomphez, ô Jésus, et Victor fait éclater aujourd'hui votre souveraine puissance sur les fausses divinités, sur vos élus, sur lui-même : sur les fausses divinités, en les détruisant devant vous; sur ceux que vous avez choisis, en les affermissant dans votre service [3]; et enfin sur lui-même, en s'immolant tout entier à votre gloire. C'est ce qu'a fait le grand saint Victor, c'est ce qui doit aujourd'hui vous servir d'exemple; et Dieu veuille que je vous propose avec tant de force les victoires de ce saint martyr que vous soyez enflammés de la même ardeur de vaincre le monde!

Premier Point.

Quel est ce concours de peuple que je vois fondre de toutes parts en la place publique de Marseille? quel spectacle les y attire? quelle nouveauté les y mène? Mais quel est cet homme intrépide que je vois devant cette idole, et que l'on presse, par tant de menaces, de lui présenter de l'encens, sans pouvoir fléchir sa constance ni ébranler sa résolution? Sans doute, c'est cet illustre Victor, la fleur de la noblesse de Marseille, qui, étant pressé de se déclarer sur le sujet de la religion, a confessé hautement la foi chrétienne en présence de toute l'armée dans laquelle il avait servi avec tant de gloire, et a renoncé volontairement à l'épée, au baudrier et aux autres marques de la milice, si considérables par tout l'empire, si convenables à sa condition, pour porter les caractères de Jésus-Christ, c'est-à-dire des chaînes aux pieds et aux mains et des blessures dans

1. Var. : Notre saint a fait quelque chose de plus glorieux, car non content...

2. Var. : par des cruautés inouïes.

3. Var. : en les gagnant ou les conservant pour votre service.

tout le corps déchiré cruellement par mille supplices. Car, depuis ce jour glorieux auquel notre invincible martyr préféra les opprobres de Jésus-Christ aux honneurs de la milice romaine, on n'a cessé de le tourmenter par des cruautés inouïes, sans lui donner aucune[1] relâche, et on lui prépare encore de plus grands tourments.

Mais avant que de l'exposer aux nouvelles peines qu'une fureur inventive a imaginées, les magistrats résolurent de lui présenter publiquement la statue[2] de leur Jupiter. Ils espéraient, Messieurs, que son corps étant épuisé par les souffrances passées, et son esprit troublé dans la crainte des maux à venir, dont l'on exposait à ses yeux le grand et terrible appareil, la faiblesse humaine abattue, pour détourner l'effort de cette tempête, laisserait échapper quelque petit signe d'adoration. C'en était assez pour les satisfaire ; et ils avaient raison[3] de se contenter des plus légères grimaces, sachant bien qu'un homme qui peut se résoudre à n'être chrétien qu'à demi cesse entièrement de l'être, et que, le cœur ne se pouvant partager entre la vérité et l'erreur, toute la foi est renversée par la moindre démonstration d'infidélité.

Voilà donc notre saint martyr devant l'idole de ce Jupiter, père prétendu des dieux et des hommes. Tout le peuple se prosterne à terre ; et cette multitude aveugle, qui ne craint pas les coups de la main de Dieu, tremble devant l'ouvrage de la main des hommes. Grand et admirable Victor, quelles furent alors vos pensées? Telles que le Saint-Esprit nous les représente dans le cœur du divin Apôtre : « *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem*[4] : Son esprit était pressé et violenté en lui-même, voyant cette multitude idolâtre. » Ce spectacle lui était plus dur que tous ses supplices. Tantôt il levait les yeux au ciel ; tantôt il les jetait sur ce peuple avec une tendre compassion de son aveuglement déplorable. Sont-ce là,

1. Édit. : aucun relâche. — Mais nous avons déjà vu que Bossuet faisait ce mot du féminin. Voy. t. I, p. 356, 573. Là aussi, Deforis avait mis le masculin.

2. Var. : de le produire publiquement devant l'idole.

3. Var. : ils étaient accoutumés.

4. Act., XVII, 16.

disait-il, ô Dieu vivant! sont-ce là les dieux que l'on vous oppose? Quoi! est-il possible qu'on se persuade que je puisse abaisser devant cette idole ce corps qui est destiné pour être votre victime, et que vous avez déjà consacré par tant de souffrances? Là, plein de zèle et de jalousie pour la gloire du Dieu des armées, et saintement indigné qu'on le crût capable d'une lâcheté si honteuse, il tourne sur cette idole un regard sévère, et d'un coup de pied il la renverse devant tout ce peuple qui se prosternait à ses pieds: il la brise, il la foule aux pieds, et il surmonte le monde en détruisant les divinités qu'il élève contre le vrai Dieu, qui a fait le ciel et la terre. Une voix retentit [1] de toutes parts : Qu'on venge l'injure des dieux immortels! Mais pendant que les juges irrités exercent leur esprit cruel [2] à inventer de nouveaux supplices, et que Victor attend d'un visage égal la fin de leurs délibérations tragiques, rentrons en nous-mêmes, Messieurs, et tirons quelque instruction de cet acte de piété héroïque.

Ne nous persuadons pas que l'idolâtrie soit détruite, sous prétexte que nous ne voyons plus parmi nous ces idoles grossières et matérielles que l'antiquité aveugle adorait. Il y a une idolâtrie spirituelle, qui règne encore par toute la terre. Il y a des idoles cachées, que nous adorons en secret au fond de nos cœurs ; et ce que saint Paul a dit [3] de l'avarice, que c'était un culte d'idoles, se doit dire de la même sorte de tous les autres péchés qui nous captivent sous leur tyrannie. De là vient ce beau mot de Tertullien, que « le crime de l'idolâtrie est tout le sujet du jugement : *Tota causa judicii, idololatria* [4]. » Quoi donc! est-il véritable que Dieu ne jugera que les idolâtres, et tous les autres pécheurs jouiront-ils de l'impunité? Chrétiens, ne le croyez pas : ce n'est pas le dessein de ce grand homme d'autoriser tous les autres crimes ; mais c'est qu'il prétend qu'en l'idolâtrie tous les autres sont condamnés ; mais c'est qu'il estime que l'idolâtrie se trouve dans tous les crimes ; qu'elle est comme un crime universel, dont tous les autres ne sont que des dépendances. Il est ainsi, Chrétiens : nous

1. Var. : Un cri s'élève...
2. Var. : sanguinaire.
3. Ephes., v. 5.
4. *De Idolol.*, n. 1.

sommes des idolâtres, lorsque nous servons à nos convoitises. Humilions-nous [1] devant notre Dieu d'être coupables de ce crime énorme ; et afin de bien comprendre cette vérité, qui nous doit couvrir de confusion [2], faisons une réflexion sérieuse sur les causes et sur les effets de l'idolâtrie : par là nous reconnaîtrons aisément qu'il y en a bien peu parmi nous qui soient tout à fait exempts de ce crime.

Le principe de l'idolâtrie, ce qui la fait régner dans le genre humain, c'est que nous nous sommes éloignés de Dieu et attachés à nous-mêmes ; et si nous savons entendre aujourd'hui ce que fait en nous cet éloignement, et ce qu'y produit cette attache, nous aurons découvert la cause évidente de tous les égarements des idolâtres. Quand je dis que nous nous sommes éloignés de Dieu, je ne prétends pas, Chrétiens, que nous en ayons perdu toute idée. Il est vrai que si l'homme avait pu éteindre la connaissance de Dieu, la malignité de son cœur l'aurait porté à cet excès. Mais Dieu ne l'a pas permis : il se montre à nos esprits par trop d'endroits, il se grave en trop de manières dans nos cœurs : *Non sine testimonio semetipsum reliquit* [3]. L'homme qui ne veut pas le connaître, ne peut le méconnaître entièrement ; et cet étrange combat de Dieu qui s'approche de l'homme, de l'homme qui s'éloigne de Dieu, a produit ce monstrueux assemblage que nous remarquons dans l'idolâtrie. C'est Dieu, et ce n'est pas Dieu qu'on adore ; c'est le nom de Dieu qu'on emploie, mais on en détruit la grandeur, « en communiquant à la créature ce nom incommunicable : *Incommunicabile nomen* [4] » ; mais on en perd toute l'énergie, en répandant sur plusieurs ce qui n'a de majesté qu'en l'unité seule.

D'où est venu ce dessein à l'homme, sinon de l'instinct du serpent trompeur, qui a dit à nos premiers pères : *Vous serez comme des dieux* [5] ? Saint Basile de Séleucie [6] dit que, proférant [7] ces paroles, il jetait dès

1. Var. : Confondons-nous.
2. Var. : qui doit couvrir nos faces de honte.
3. Act., XIV, 16.
4. Sap., XIV, 21.
5. Gen., III, 5.
6. Bossuet qualifie toujours ainsi ce personnage, qui n'a pas droit, toutefois officiellement, au titre de saint. Voy. D. Ceillier, t. XIV, p. 307 (éd. de 1747).
7. Var. : Pour moi, je pense, Messieurs, que proférant...

l'origine du monde les fondements de l'idolâtrie[1]. Car dès lors il commençait d'inspirer[2] à l'homme le désir d'attribuer à d'autres sujets ce qui était incommunicable et l'audace de multiplier ce qui devait être toujours unique. *Vous serez*, voilà cette injuste communication; *des dieux*, voilà cette multiplication injurieuse : tout cela pour avilir la Divinité. Car comme nul autre que Dieu ne peut soutenir ce grand nom; le communiquer, c'est le détruire, et comme toute sa force est dans l'unité, le multiplier, c'est l'anéantir. C'est à quoi tendait l'impiété par tant de divisions et tant de partages, de tourner enfin le nom de Dieu en dérision, ce nom auguste, si redoutable. C'est pourquoi, après avoir divisé la Divinité, premièrement par ses attributs, secondement par ses fonctions, ensuite par les éléments et les autres parties du monde, dont l'on a fait un partage entre les aînés et les cadets, comme d'une terre ou d'un héritage, on en est venu à la fin à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers et aux cuisines. On en a mis trois à la seule porte. Aussi saint Augustin reproche-t-il aux païens « qu'au lieu qu'il n'y a qu'un portier dans une maison, et qu'il suffit, parce que c'est un homme, les hommes ont voulu qu'il y eût trois dieux : *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium ; et quia homo est, omnino sufficit : tres deos isti posuerunt*[3]. » A quel dessein tant de dieux, sinon pour dégrader ce grand nom et en avilir la majesté? Ainsi vous voyez, Chrétiens, que l'homme s'étant éloigné de Dieu, ce qu'il n'a pu entièrement abolir, je veux dire son nom et sa connaissance, il l'a obscurci par l'erreur, il l'a corrompu par le mélange, il l'a anéanti par le partage.

Mais passons encore plus loin, et remarquons maintenant que ce qui l'a poussé à ces erreurs[4], c'est un désir caché qu'il a dans le cœur de se déifier soi-même. Car depuis qu'il eut avalé ce poison subtil de la flatterie infernale : *Vous serez comme des dieux*, s'il avait pu ouvertement se déclarer Dieu, son orgueil se serait

1. *Orat.*, III.
2. Var. : de communiquer.
3. *De Civit. Dei*, lib. IV, cap. VIII.
4. Var. : porté à tous ces excès.

emporté jusqu'à cet excès. Mais se dire Dieu, Chrétiens, et cependant se sentir mortel, l'arrogance la plus aveugle[1] en aurait eu honte. Et de là vient, Messieurs, je vous prie d'observer ceci en passant, que nous lisons dans l'Histoire sainte[2] que le roi Nabuchodonosor, exigeant de son peuple les honneurs divins, n'osa les demander pour sa personne, et ordonna qu'on les rendît à sa statue. Quel privilège avait cette image pour mériter l'adoration plutôt que l'original? Nul sans doute; mais il agissait ainsi par un certain sentiment que cette présence d'un homme mortel, incapable de soutenir les honneurs divins, démentirait trop visiblement sa prétention extravagante[3]. L'homme donc étant empêché par sa misérable mortalité, conviction trop manifeste de sa faiblesse, de se porter lui-même pour Dieu, et tâchant néanmoins, autant qu'il pouvait, d'attacher la divinité à soi-même, il lui a donné premièrement une forme humaine; ensuite il a adoré ses propres ouvrages; après il a fait des dieux de ses passions; il en a fait même de ses vices. Enfin, ne pouvant s'égaler à Dieu, il a voulu mettre Dieu au-dessous de lui, il a prodigué le nom de Dieu, jusqu'à le donner aux animaux et aux plus indignes reptiles. Et cela, pour quelle raison, sinon pour secouer le joug de son Souverain, afin que la majesté de Dieu étant si étrangement avilie, et l'homme n'ayant plus devant les yeux ni l'autorité de son nom, ni les conduites de sa providence, ni la crainte de ses jugements, n'eût plus d'autre règle que sa volonté, plus d'autres guides que ses passions, et enfin plus d'autres dieux que lui-même? C'est à quoi aboutissaient à la fin toutes les inventions de l'idolâtrie.

C'est ce qui a porté le grand saint Victor à renverser[4] avec tant de zèle les idoles, par lesquelles les hommes ingrats tâchaient de renverser le trône de Dieu pour n'adorer que leurs fantaisies. Mais revenez, illustre martyr: d'autres idoles se sont élevées, d'autres idolâtres remplissent la terre; et sous la profession du christianisme, ils présentent de l'encens dans leur conscience à de fausses divinités. Et certainement, Chré-

1. Var.: la plus extrême.
2. Dan., III, 5.
3. Var.: sacrilège.
4. Var.: à fouler aux pieds.

tiens, s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'aliénation d'avec Dieu et l'attachement à nous-mêmes sont la cause[1] de l'idolâtrie, si d'ailleurs nous reconnaissons en nous ces deux vices, et si fortement enracinés, comment pouvons-nous nous persuader que nous soyons exempts de ce crime, dont nous portons la source en nous-mêmes? Non, non, mes Frères, ne le croyons pas, l'idolâtrie n'est pas renversée ; elle n'a fait que changer de forme, elle a pris seulement un autre visage[2].

Cœur humain, abîme infini, qui dans tes profondes retraites caches tant de pensées différentes, qui s'échappent souvent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes désirs : car c'est là l'encens que Dieu veut, c'est le seul parfum qui lui plaît. Où vont-ils donc, ces désirs? de quel côté prennent-ils leur cours? où se tourne leur mouvement? Tu le sais, je n'ose le dire ; mais, de quelque côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité : Dieu n'a plus que le nom de Dieu ; cette créature en reçoit l'hommage, puisqu'elle emporte l'amour que Dieu demande. Mais comme nous avons vu dans l'idolâtrie que l'homme, s'étant une fois donné la licence de se faire des dieux à sa mode, les a multipliés sans aucune mesure, il nous en arrive tous les jours de même ; car quiconque s'éloigne de Dieu, l'indigence de la créature l'obligeant à partager sans fin ses affections, il ne se contente pas d'une seule idole. Où l'on[3] a trouvé le plaisir, on n'y trouve pas la fortune ; ce qui satisfait l'avarice ne contente pas la vanité : l'homme a des besoins infinis ; et chaque créature étant bornée, ce que l'une ne donne pas, il faut nécessairement l'emprunter de l'autre. Autant d'appuis que nous y cherchons, au-

1. Var. : le principe.

2. Ces considérations seront reprises dans le sermon *de la Conception*, en 1669.

3. Var. : O homme, tu soupires après le plaisir, et voilà ta première idole. Mais ce qui te donne le plaisir ne te donne pas la fortune : et cette fortune que tu poursuis, à laquelle tu sacrifies tout, est une divinité que tu sers. Mais peut-être que ta fortune ne satisfera pas à ta vanité : une autre passion s'élève et une autre idole se forme. Enfin autant de vices qui nous captivent autant de passions qui nous dominent: ce sont autant de fausses divinités, par lesquelles nous excitons Dieu à jalousie. Et ne sont-ce pas en effet des divinités, puisque nous les préférons à Dieu, puisqu'elles nous le font oublier, et même le méconnaître ?

tant nous faisons-nous de maîtres ; et ces maîtres que nous mettons sur nos têtes, craindrons-nous de les appeler nos divinités ? Et ne sont-ils pas plus que nos dieux, si je puis parler de la sorte, puisque nous les préférons à Dieu même ?

Mais pour nous convaincre, Messieurs, d'une idolâtrie plus criminelle, considérons, je vous prie, quelle idée nous avons de Dieu. Qui de nous ne lui donne pas une forme et une nature étrangère, lorsque ayant le cœur éloigné de lui, nous croyons néanmoins l'honorer par certaines prières réglées que nous faisons passer sur le bord des lèvres par un murmure inutile ? Et celui qui croit l'apaiser en lui présentant par aumônes quelque partie de ses rapines ; et celui qui, observant dans sa sainte loi ce qu'il trouve de plus conforme à son humeur, croit par là s'acquérir le droit de mépriser impunément tout le reste ; et celui qui, multipliant tous les jours ses crimes sans prendre aucun soin de se convertir, ne parle que de pardon et ne prêche que miséricorde : en vérité, Messieurs, se figure-t-il Dieu tel qu'il est ? Eh quoi ! le Dieu des chrétiens, est-ce un Dieu qui se paye de vaines grimaces, ou qui se laisse corrompre par les présents, ou qui souffre qu'on se partage entre lui et le monde, ou qui se dépouille de sa justice pour laisser gouverner le monde par une bonté insensible et déraisonnable, sous laquelle les péchés seraient impunis ? Est-ce là le Dieu des chrétiens ? N'est-ce pas plutôt une idole formée à plaisir et au gré de nos passions ?

Et d'où est né en nous ce dessein, de faire Dieu à notre mode, sinon de ce vieux levain de l'idolâtrie, qui faisait crier autrefois à ce peuple : « Faites-nous, faites-nous des dieux : *Fac nobis deos* [1] ? » Et pourquoi voulons-nous nous faire des dieux à plaisir, sinon pour dépouiller la Divinité des attributs qui nous choquent, qui contraignent la liberté ou plutôt la licence immodérée que nous donnons à nos passions ; si bien que nous ne défigurons la Divinité, qu'afin que le péché triomphe à son aise, et que nous ne connaissions plus d'autres dieux que nos vices, et nos fantaisies, et nos

1. Exod., XXXII, 1.

inclinations corrompues? Dans un aveuglement si étrange, combien faudrait-il de Victors pour briser toutes les idoles par lesquelles nous excitons Dieu à jalousie? Chrétiens, que chacun détruise les siennes : soit que ce soit Vénus et l'impureté, soit que ce soit Mammone et l'avarice, donnons-leur un coup de pied généreux qui les abatte devant Jésus-Christ ; car à quoi nous aurait servi de baiser ce pied vénérable, sacré dépôt de cette maison?

O pied de l'illustre Victor, c'est par vos coups puissants que l'idole est tombée par terre : ce tyran, qui vous a coupé, a cru vous immoler à son Jupiter ; mais il vous a consacré à Jésus-Christ, et n'a fait que signaler votre victoire! C'est l'honneur de saint Victor, qu'il lui ait coûté du sang pour faire triompher Jésus-Christ ; et il fallait pour sa gloire qu'en renversant un faux dieu, il offrît un sacrifice au véritable. Mes Frères, imitons cet exemple ; mais portons encore plus loin notre zèle, et, après avoir appris de Victor à détruire les ennemis de Jésus-Christ, apprenons encore du même martyr à lui conserver ses serviteurs. Il a fait l'un et l'autre avec courage : il a renversé par terre les ennemis du Fils de Dieu ; voyons maintenant comment il travaille à lui conserver ses serviteurs : c'est ma deuxième partie.

Second Point.

C'est un secret de Dieu, de savoir joindre ensemble l'affranchissement[1] et la servitude, et saint Paul nous l'a expliqué, en la première Épître aux Corinthiens, lorsqu'il a dit ces belles paroles : « Le fidèle qui est libre, est serviteur de Jésus-Christ : *Qui in Domino vocatus est servus, libertus est Domini ; similiter qui liber vocatus est, servus est Christi*[2]. » Ce tempérament merveilleux qu'apporte le saint Apôtre à la liberté par la contrainte, à la contrainte par la liberté, est plein d'une sage conduite, et digne de l'Esprit de Dieu. Celui qui est libre, Messieurs, a besoin qu'on le modère et qu'on le réprime ; et celui qui est dans la servitude, a besoin qu'on le soutienne et qu'on le relève. Saint Paul

1. Var. : la liberté.

2. I Cor., VII, 22.

fait l'un et l'autre[1] en disant à l'affranchi[2] qu'il est serviteur, et au serviteur qu'il est affranchi. Par la première de ces paroles il donne comme un contrepoids à la liberté, de peur qu'elle ne s'emporte ; il semble, par la seconde, qu'il lâche la main à la contrainte, de peur qu'elle ne se laisse accabler ; et il nous apprend[3] par toutes les deux cette vérité importante, que[4] le chrétien doit mêler dans toutes ses actions et la liberté et la contrainte : jamais tant de liberté, que nous n'y donnions toujours quelques bornes qui nous contraignent ; et jamais tant de contrainte, que nous ne sachions toujours conserver une sainte liberté d'esprit, et joindre par ce moyen la liberté et la servitude.

Mais cette liberté et cette contrainte, qui se trouvent jointes selon l'esprit dans tous les véritables enfants de Dieu, il a plu à la Providence qu'elles[5] fussent unies en notre martyr, même selon le corps, et en le prenant à la lettre. Son historien[6] nous apprend une particularité remarquable : c'est qu'ayant été arrêté par l'ordre de l'empereur pour la cause de l'Évangile, il demeurait captif durant tout le jour, et qu'un ange le délivrait toutes les nuits : tellement que nous pouvons dire qu'il était prisonnier et libre. Mais ce qui fait le plus à notre sujet, c'est que, dans l'un et dans l'autre de ces deux états, il travaillait toujours au salut des âmes ; puisque, ainsi que nous lisons dans la même histoire, étant renfermé dans la prison, il convertissait ses propres gardes, et qu'il « n'usait de sa liberté que pour affermir[7] en Jésus-Christ l'esprit de ses frères, *ut christianorum paventia corda confirmaret.* »

Durant le temps des persécutions, deux spectacles de piété édifiaient les hommes et les anges : les chrétiens en prison, et les chrétiens en liberté, qui semblaient en quelque sorte disputer ensemble à qui glorifierait le mieux Jésus-Christ, quoique par des voies différentes ;

1. Var. : entreprend de le faire.
2. Var. : au libre.
3. Var. : par cette doctrine cette vérité admirable, que ..
4. Var. : dans l'étendue de la liberté nous devons nous donner toujours quelques bornes ; et dans cette contrainte salutaire nous devons toujours conserver...
5. Var. : se rencontrassent.
6. *Passio s. Victoris* (Cf. Ruinart, *Acta Martyrum*, 1689, in-4, p. 305).
7. Var. : fortifier.

et il faut que je vous donne en peu de paroles une description de leurs exercices : mon sujet en sera éclairci, et votre piété édifiée. Faisons donc, avant toutes choses, la peinture d'un chrétien en prison. O Dieu, que son visage est égal et que son action est hardie ! mais que cette hardiesse est modeste, mais que cette modestie est généreuse ! et qu'il est aisé de le distinguer de ceux que leurs crimes ont mis dans les fers ! Qu'il sent bien qu'il souffre pour la bonne cause, et que la sérénité de ses regards rend un illustre témoignage à son innocence ! Bien loin de se plaindre de sa prison, il regarde le monde au contraire comme une prison véritable. Non, il n'en connaît point de plus obscure, puisque tant de sortes d'erreurs y éteignent la lumière de la vérité ; ni qui contienne plus de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes ; ni de fers plus durs que les siens, puisque les âmes mêmes en sont enchaînées ; ni de cachot plus rempli d'ordures, par l'infection de tant de péchés. Persuadé de cette pensée, il croit que ceux qui l'arrachent du milieu du monde, en pensant le rendre captif, le tirent d'une captivité plus insupportable, et ne le jettent pas tant en prison qu'ils ne l'en délivrent réellement : *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse vos e carcere, quam in carcerem introisse intelligemus* [1].

Ainsi, dans ces prisons bienheureuses dans lesquelles les saints martyrs étaient renfermés, ni les plaintes, ni les murmures, ni l'impatience n'y paraissaient pas: elles devenaient des temples sacrés, qui résonnaient nuit et jour de pieux cantiques. Leurs gardes en étaient émus ; et il arrivait, pour l'ordinaire, qu'en gardant les martyrs, ils devenaient chrétiens. Celui qui gardait saint Paul et Silas fut baptisé par l'Apôtre [2] ; les gardes de notre saint se donnèrent à Jésus-Christ par son entremise. C'est ainsi que ces bienheureux prisonniers avaient accoutumé de gagner leurs gardes, et à peine en pouvait-on trouver [3] d'assez durs pour être à l'épreuve de cette corruption innocente. Mais s'ils travaillaient à gagner leurs gardes, ce n'était pas pour forcer leurs

1. Tertull., *ad Mart.*, n. 2.
2. Act., XVI, 33.
3. Var. : on avait peine à en trouver qui fussent...

prisons ; ils ne tâchaient, au contraire, de les attirer que pour les rendre prisonniers avec eux, et en faire des compagnons de leurs chaînes. Longin, Alexandre et Félicien, qui étaient les gardes de saint Victor, les portèrent avec lui et sont arrivés devant lui à la couronne du martyre. O gloire [1] de nos prisonniers, qui, tout chargés qu'ils étaient de fers, se rendaient maîtres de leurs propres gardes, pour en faire des victimes de Jésus-Christ ! Voilà, Messieurs, en peu de paroles, la première partie du tableau : tels étaient les chrétiens en prison.

Mais jetez maintenant les yeux sur ceux que la fureur publique avait épargnés : voici quels étaient leurs sentiments. Ils avaient honte de leur liberté, et se la reprochaient à eux-mêmes ; mais ils entraient fortement dans cette pensée que, Dieu ne les ayant pas jugés dignes de la glorieuse qualité de ses prisonniers, il ne leur laissait leur liberté que pour servir ses martyrs. Prenez, mes Frères, ces sentiments, que doit vous inspirer l'esprit du christianisme, et faites avec moi cette réflexion importante. Dieu fait un partage dans son Église : quelques-uns de ses fidèles sont dans les souffrances ; les autres par sa volonté vivent à leur aise. Ce partage n'est pas sans raison, et voici sans doute le dessein de Dieu. Vous qu'il exerce par les afflictions, c'est qu'il veut vous faire porter ses marques ; vous qu'il laisse dans l'abondance, c'est qu'il vous réserve pour servir les autres. Donc, ô riches, ô puissants du siècle, tirez cette conséquence, que si, selon l'ordre des lois du monde, les pauvres semblent n'être nés que pour vous servir, selon les lois du christianisme, vous êtes nés pour servir les pauvres et soulager leurs nécessités.

C'est ce que croyaient nos ancêtres, ces premiers fidèles ; et c'est pourquoi, comme j'ai dit, ceux qui étaient libres pensaient n'avoir cette liberté que pour servir leurs frères captifs, et ils leur en consacraient tout l'usage. C'est pourquoi, Messieurs, les prisons publiques étaient le commun rendez-vous de tous les fidèles ; nul

1. Var. : O victoire de notre Victor, qui, tout prisonnier qu'il était, s'est rendu maître de ses propres gardes, pour en faire des victimes de Jésus-Christ ! Mais pendant que ces braves soldats de l'Église étendaient ses conquêtes par leur patience, que faisaient cependant leurs frères que la fureur publique avait épargnés ?

obstacle, nulle appréhension, nulle raison humaine ne les arrêtait : ils y venaient admirer ces braves soldats, l'élite de l'armée chrétienne ; et les regardant avec foi comme destinés au martyre, *martyres designati*[1], ils les voyaient tout resplendissants de l'éclat de cette couronne qui pendait déjà sur leurs têtes, et qui allait bientôt y être appliquée. Ils les servaient humblement dans cette pensée, ils les encourageaient[2] avec respect ; ils pourvoyaient à tous leurs besoins avec une telle profusion, que souvent même les infidèles, chose que vous jugerez incroyable, et néanmoins très bien avérée[3], souvent, dis-je, les infidèles se mêlaient avec les martyrs, pour pouvoir goûter avec eux les fruits de la charité chrétienne ; tant la charité était abondante, qu'elle faisait trouver des délices même dans l'horreur des prisons !

Voilà, mes Frères, les saints emplois qui partageaient les fidèles durant le temps des persécutions. Que vous étiez heureuse, ô sainte Église, de voir deux si beaux spectacles : les uns souffraient pour la foi, les autres compatissaient par la charité ; les uns exerçaient la patience, et les autres la miséricorde ; dignes certainement les uns et les autres d'une louange immortelle ! Car à qui donnerons-nous l'avantage ? Le travail des uns est plus glorieux, la fonction des autres est plus étendue ; ceux-là combattent les ennemis, ceux-ci soutiennent les combattants mêmes. Mais que sert de prononcer ici sur ce doute, puisque ces deux emplois différents que Dieu partage entre ses élus, il lui a plu de les réunir en la personne de notre martyr ? Il est prisonnier et libre, et il plaît à notre Sauveur qu'il remporte la gloire de ces deux états. Victor désire ardemment l'honneur de porter les marques de Jésus-Christ. Voilà des chaînes, voilà des cachots, voilà une sombre prison : c'est de quoi imprimer sur son corps les caractères du Fils de Dieu, et les livrées de sa glorieuse servitude. Mais Victor, accablé de fers, ne peut avoir la gloire d'animer ses

1. Tertull., *ad Mart.*, n. 1.
2. Var. : excitaient, — exhortaient.
3. On en trouve un exemple dans Lucien, περὶ τῆς Περεγρίνου τελευτῆς (*La mort de Pérégrinus*), n. 11-13.

frères. Allez, anges du Seigneur, et délivrez-le toutes les nuits, pour exercer cette fonction qu'il a coutume de remplir avec tant de fruit : faites tomber ces fers de ses mains ; ôtez-lui ces chaînes pesantes, qu'il se tient heureux de porter pour la gloire de l'Évangile. Ha ! qu'il les quitte à regret, ces chaînes chéries et bien-aimées ! Mais c'est pour les reprendre bientôt. Mais c'est trop de les perdre un moment ! n'importe, Victor obéit. Quoiqu'il chérisse sa prison, il est prêt de la quitter au premier ordre ; il n'a d'attachement qu'à la volonté de son Maître : il est ce chrétien généreux dont parle Tertullien[1] : « *Christianus etiam extra carcerem sæculo renuntiavit, in carcere etiam carceri*[2] : Le chrétien, même hors de la prison, renonce au siècle ; et en prison, il renonce à la prison même. »

Vous jugerez peut-être que ce n'est pas une grande épreuve de renoncer à une prison ; mais les saints martyrs ont d'autres pensées, et ils trouvent si honorable d'être prisonniers de Jésus-Christ, qu'ils ne se peuvent dépouiller sans peine de cette marque de leur servitude. Ce qui console Victor, c'est qu'il ne sort de ses fers que pour consoler les fidèles, pour rassurer leurs esprits flottants, pour les animer au martyre. C'est à quoi il passe les nuits avec une ardeur infatigable ; et, après un si utile travail, il vient[3] avec joie reprendre ses chaînes, il vient se reposer dans sa prison, et il se charge de nouveau de ce poids aimable que la foi de Jésus-Christ lui impose.

Mes Frères, voilà notre exemple : telle doit être la liberté du christianisme. Qui nous donnera, ô Jésus, que nous nous rendions nous-mêmes captifs par l'amour de la sainte retraite, et que jamais nous ne soyons libres que pour courir aux offices de la charité ? Heureux mille et mille fois celui qui ne trouve l'usage de sa liberté, que lorsque la charité l'appelle ! Mais si nous voulons garder de la liberté pour les affaires du monde, gardons-en aussi pour celles de Dieu, et n'en perdons pas un si saint usage. O mains engourdies de l'avare, que ne rompez-vous ces liens de l'avarice, qui vous empêchent

1. Var.: et nous pouvons lui appliquer ce beau mot de Tertullien.
2. *Ad Mart.*, n. 2.
3. Var. : il revient dans sa chère prison, il remet ses mains dans les chaînes.

de vous ouvrir sur les misères du pauvre ! Que ne brisez-vous ces liens qui ne vous permettent pas d'aller au secours ou de l'innocent qu'on opprime, qu'une seule de vos paroles pourrait soutenir ; ou du prisonnier qui languit, et que vos soins pourraient délivrer ; ou de cette pauvre famille qui se désespère, et qui subsisterait largement du moindre retranchement de votre luxe [1] ! Employez, Messieurs, votre liberté dans ces usages chrétiens ; consacrez-la au service des pauvres membres de Jésus-Christ. Ainsi, en prenant part à la croix des autres, vous vous élèverez à la fin à cette grande perfection du christianisme, qui consiste à s'immoler soi-même : c'est ce qui nous reste à considérer dans le martyre de saint Victor.

Troisième Point.

Pour tirer de l'utilité de cette dernière partie, où je dois vous représenter le martyre de saint Victor, je vous demande, mes Frères, que vous n'arrêtiez pas seulement la vue sur tant de peines qu'il a endurées, mais que, remontant en esprit à ces premiers temps où la foi s'établissait par tant de martyres, vous vous mettiez vous-mêmes à l'épreuve touchant l'amour de la croix, qui est la marque essentielle du chrétien. Trois circonstances principales [2] rendaient la persécution épouvantable. Premièrement, on méprisait les chrétiens ; secondement, on les haïssait : *Eritis odio omnibus* [3] ; enfin la haine passait jusqu'à la fureur. Parce qu'on les méprisait, on les condamnait sans procédures ; parce qu'on les haïssait, on les faisait souffrir sans modération ; parce que la haine allait jusqu'à la fureur, on poussait la violence jusqu'au delà de la mort. Ainsi, la vengeance publique [4] n'ayant ni formalité dans son exercice, ni mesure dans sa cruauté, ni bornes dans sa durée, nos pères en étaient réduits aux dernières extrémités [5]. Mais pesons plus

1. Var. : de vos excès.
2. Var. : Représentez-vous cette haine étrange contre le nom de chrétien : en eussiez-vous pu soutenir l'effort ? Pour vous juger sur ce point, méditez attentivement ces trois circonstances qui l'accompagnaient...
3. Matth., x, 22.
4. Var. : qu'on exerçait sur les chrétiens.
5. Var. : parce que, sans preuve et

exactement ces trois circonstances pour la gloire de notre martyr et la conviction de notre lâcheté.

J'ai dit premièrement, Chrétiens, qu'on ne gardait avec nos ancêtres aucune formalité de justice, parce qu'on les tenait pour des personnes viles, dont le sang n'était d'aucun prix : c'était « la balayure du monde, *omnium peripsema* [1] ; » ce qui a fait dire à Tertullien : « *Christiani, destinatum morti genus* [2]. Savez-vous ce que c'est que les chrétiens?? C'est, dit-il, un genre d'hommes destiné à la mort. » Remarquez qu'il ne dit pas condamné, mais destiné à la mort ; parce qu'on ne les condamnait pas par les formes, mais plutôt qu'on les regardait comme dévoués au dernier supplice par le seul préjugé d'un nom odieux : « *oves occisionis*, comme dit l'Apôtre [3], des brebis de sacrifice, des agneaux de boucherie, » dont on versait le sang sans façon et sans procédures. Si le Tibre s'était débordé, si la pluie cessait d'arroser la terre, si les Barbares avaient ravagé quelque partie de l'empire, les chrétiens en répondaient de leurs têtes. Il avait passé en proverbe : *Cælum stetit, causa christiani* [4]. Pauvres chrétiens innocents, on ne sait que vous imputer, parce que vous ne vous mêlez de rien dans le monde, et on vous [5] accuse de renverser tous les éléments, et de troubler tout l'ordre de la nature ; et sur cela, on vous expose aux bêtes farouches, parce qu'il a plu au peuple romain de crier dans l'amphithéâtre : « *Christianos ad leones* [6] : Qu'on donne les chrétiens aux lions ! » Il fallait cette victime aux dieux immortels, et ce divertissement au peuple irrité, peut-être pour le délasser des sanglants spectacles des gladiateurs par

sans apparence, on les chargeait de crimes atroces, dont on les tenait convaincus, seulement à cause d'un bruit incertain qui s'était répandu parmi le peuple. Y avait-il rien de plus vain ? Et néanmoins, sans autre dénonciateur et sans autre témoin que ce bruit confus, qui n'était pas même appuyé d'une conjecture, on accumulait sur la tête de ces malheureux chrétiens les incestes, les parricides, les rébellions, les sacrilèges, tous les crimes les plus monstrueux. Non contente de les charger de ces crimes, la haine publique du genre humain les voulait rendre responsables de tous les malheurs de l'État, de toutes les inégalités des saisons, de la pluie, de la sécheresse... (Débris d'une premiére rédaction.)

1. Cor., IV, 13.
2. *De Spectac.*, n, 1.
3. Rom., VIII, 36.
4. *Apolog.*, n. 40.
5. Var. : à peine faites-vous du bruit sur la terre, tant vous êtes paisibles et modestes, et on vous...
6. *Apolog.*, n. 40.

quelque objet plus agréable. Quoi donc ! sans formalité immoler une si grande multitude ! De quoi parlez-vous de formalité ? Cela est bon pour les voleurs et les meurtriers ; mais il n'en faut pas pour les chrétiens, âmes viles et méprisables, dont on ne peut assez prodiguer le sang [1].

Victor, généreux Victor, quoi ! ce sang illustre qui coule en vos veines, sera-t-il donc répandu avec moins de forme que celui du dernier esclave ? Oui, Messieurs, pour professer le christianisme, il fallait avaler toute cette honte ; mais voici quelque chose de bien plus terrible. Ordinairement ceux que l'on méprise, on ne les juge pas dignes de colère ; et ce foudre de l'indignation ne frappe que sur les lieux élevés. C'est pourquoi David disait à Saül : Qui poursuivez-vous, ô roi d'Israël ? contre qui vous irritez-vous ? Quoi ! un si grand roi contre un ver de terre ! *Canem mortuum persequeris et pulicem unum* [2]. Il ne trouve rien de plus efficace pour se mettre à couvert de la colère de ce prince, que de se représenter comme un objet tout à fait méprisable : et en effet on se défend de la fureur des grands par la bassesse de sa condition. Les chrétiens toutefois, bien qu'ils soient le rebut du monde, n'en sont pas moins le sujet non seulement de la haine, mais encore de l'indignation publique ; et malgré ce mépris qu'on a pour eux, ils ne peuvent obtenir qu'on les néglige. Tout le monde est armé contre leur faiblesse ; et voici un effet étrange de cette colère furieuse. Dans les crimes les plus atroces, les lois ont ordonné de la qualité du supplice : il n'est pas permis de passer outre : elles ont bien voulu donner des bornes même à la justice, de peur de lâcher la bride à la cruauté. Il n'y avait que les chrétiens sur lesquels on n'appréhendait point de faillir, si ce n'est en les épargnant : « il leur fallait arracher la vie par toutes les inventions d'une cruauté raffinée : *Per atrociora genera pœnarum*, » dit le grave Tertullien [3].

1. Le germe de ces développements se trouvait déjà dans le panégyrique de saint Gorgon, en 1649. (Voy. t. I, p. 38) et dans un panégyrique de sainte Catherine de 1656, pris à l'audition (*Revue Bossuet*, janvier 1903, p. 11-12).

2. I Reg., XXIV, 15.

3. *De Resurr. carn.*, n. 8.

Car considérez, je vous prie, ce qu'on n'a pas inventé contre saint Victor. On a soigneusement ramassé contre lui seul tout ce qu'il y a de force dans les hommes, dans les animaux, dans les machines les plus violentes. Qu'on l'attache sur le chevalet, et qu'il lasse durant trois jours des bourreaux qui s'épuisent en le flagellant ; qu'un cheval fougueux et indompté le traîne à sa queue par toute la ville ou dans les revues de l'armée, au milieu de laquelle il a paru si souvent avec tant d'éclat ; qu'il laisse par toutes les rues non seulement des ruisseaux de sang, mais même des lambeaux de sa chair : encore n'est-ce pas assez pour assouvir la haine de ses tyrans. Que veut-on faire de cette meule ? quel monstre veut-on écraser et réduire en poudre [1] ? Quoi ! c'est l'innocent Victor qu'on veut accabler de ce poids, qu'on veut mettre en pièces par ce mouvement ! Eh ! il ne faut pas tant de force contre un corps humain, que la nature a fait si tendre et si aisé à dissoudre. Mais la haine aveugle des infidèles ne pouvait rien inventer d'assez horrible ; et la foi ardente des chrétiens ne pouvait rien trouver d'assez dur. Invente encore, s'il est possible, quelque machine inconnue, ô cruauté ingénieuse ! si tu ne peux abattre Victor par la violence, tâche de l'étonner par l'horreur de tes supplices. Il est prêt à en supporter tout l'effort ; sa patience surmontera toutes tes attaques. « Il ne reçoit aucune blessure qu'il ne couvre par une couronne ; il ne verse pas une goutte de sang qui ne lui mérite de nouvelles palmes ; il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de violences : *Corona premit vulnera, palma sanguinem obscurat, plus victoriarum est quam injuriarum* [2]. » Mais enfin la matière manque : quoique le courage ne diminue pas, il faut que le corps tombe sous les derniers coups. Que fera la rage des persécuteurs ? Ce qu'elle a fait aux autres martyrs, dont elle poursuivait [3] les corps mutilés jusque dans le

1. Var. : quel marbre veut-on broyer ?

2. Tertull., *Scorp.*, n. 6.

3. Var. : Elle allait, dit Tertullien, arracher leurs corps mutilés de l'asile même de la sépulture : *De asilo quodam mortis jam alios, nec totos, avellunt.* On leur enviait jusqu'à un tombeau : ou plutôt on tâchait de leur dérober les honneurs extraordinaires que la piété chrétienne rendait aux martyrs. Ce fut dans ce sentiment qu'on jeta au fond de la mer le corps de Victor.

sein de la mort, jusque dans l'asile de la sépulture. Elle en use de même contre notre saint ; et lui enviant jusqu'à un tombeau, elle le fait jeter au fond de la mer. Mais, par l'ordre du Tout-Puissant, la mer officieuse rend ce dépôt à la terre, et la terre nous a conservé ses os, afin qu'en baisant ces saintes reliques, nous y pussions puiser l'amour des souffrances : car c'est ce qu'il faut apprendre des saints martyrs ; c'est le fruit qu'il faut remporter des discours que l'on consacre à leur gloire.

Mais, ô croix, ô tourments, ô souffrances, les chrétiens prêchent et publient que vous faites toute la gloire du christianisme[1] ; les chrétiens vous révèrent dans les saints martyrs, les chrétiens vous louent dans les autres ; et par une lâcheté sans égale, aucun ne vous veut pour soi-même ! Et toutefois il est véritable que les souffrances font les chrétiens, et qu'on les reconnaît à cette épreuve. N'alléguons pas ici l'Écriture sainte, dont presque toutes les lignes nous enseignent cette doctrine ; laissons tant de raisons excellentes[2] que les saints Pères nous en ont données : convainquons-nous par expérience de cette vérité fondamentale. Quand est-ce que l'Église a eu des enfants dignes d'elle, et a porté des chrétiens dignes de ce nom ? C'est lorsqu'elle était persécutée ; c'est lorsqu'elle lisait à tous les poteaux des sentences épouvantables prononcées contre elle ; qu'elle voyait dans tous les gibets et dans toutes les places publiques, de ses enfants immolés pour la gloire de l'Évangile.

Durant ce temps, Messieurs, il y avait des chrétiens sur la terre ; il y avait de ces hommes forts qui, étant nourris dans les proscriptions et dans les alarmes continuelles, s'étaient fait une glorieuse habitude de souffrir pour l'amour de Dieu. Ils croyaient que c'était trop de délicatesse que de rechercher le plaisir et en ce monde et en l'autre : regardant la terre comme un exil, ils jugeaient qu'ils n'y avaient point de plus grande affaire que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété était sincère, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art : elle n'avait pas encore appris le secret de s'accom-

1. Var. : que vous êtes la cause de leur salut.

2. Var. : convaincantes.

moder au monde et de servir aux négoces des ténèbres. Simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le ciel, auquel elle prouvait sa fidélité par une longue patience. Tels étaient les chrétiens de ces premiers temps; les voilà dans leur pureté, tels que les engendrait le sang des martyrs, tels que les formaient les persécutions. Maintenant la paix est venue, et la discipline s'est relâchée: le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie; et, comme disait éloquemment un ancien, « l'on t'a vue, ô Église catholique, affaiblie par ta fécondité, diminuée par ton accroissement, et presque abattue par tes propres forces: *Factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fecunditatis infirmior, atque accessu relabens, et quasi viribus minus valida*[1]. » D'où vient cet abattement des courages? C'est qu'ils ne sont plus exercés par les persécutions. Le monde est entré dans[2] l'Église, on a voulu joindre Jésus-Christ avec Bélial; et de cet indigne mélange, quelle race enfin nous est née? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens, des chrétiens mondains et séculiers, une piété bâtarde et falsifiée, qui est toute dans les discours et dans un extérieur contrefait[3].

O piété à la mode, que je me moque de tes vanteries et des discours étudiés que tu débites à ton aise pendant que le monde te rit! Viens, que je te mette à l'épreuve. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie. Tu te laisses aller aux murmures, pauvre piété déconcertée; tu ne peux plus te soutenir, piété sans force[4] et sans fondement. Va, tu n'étais qu'un vain simulacre de la piété chrétienne; tu n'étais qu'un faux or, qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset! La vertu chrétienne n'est pas faite de la sorte. *Aruit tanquam testa virtus mea*[5]: elle ressemble à la terre d'argile, qui est toujours molle et sans consistance jusqu'à ce que le feu la cuise et la rende ferme: *Aruit tanquam testa virtus mea*. Et s'il est ainsi, Chrétiens, si les souffrances sont nécessaires

1. Salvian., *adv. Avar.*, lib. I.
2. Var.: s'est uni avec.
3. Var.: et dans les grimaces.
4. Var.: sans corps.
5. Ps. XXI, 16.

pour soutenir l'esprit du christianisme, Seigneur, rendez-nous les tyrans, rendez-nous les Domitiens et les Nérons[1] !

Mais modérons notre zèle, et ne faisons point de vœux indiscrets ; n'envions pas à nos princes le bonheur d'être chrétiens, et ne demandons pas des persécutions que notre lâcheté ne pourrait souffrir[2]. Sans ramener les roues et les chevalets, sur lesquels on étendait nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde a assez d'injustice, sa faveur assez d'inconstance, il y a assez de bizarrerie dans le jugement des hommes, et assez d'inégalité dans leurs humeurs contrariantes. Apprenons à goûter ces amertumes ; et quelque sorte d'afflictions que Dieu nous envoie, profitons de ces occasions précieuses et ménageons-en avec soin tous les moments.

Le ferons-nous, mes Frères, le ferons-nous? Nous réjouirons-nous dans les opprobres? nous plairons-nous dans les contrariétés? Ha! nous sommes trop délicats, et notre courage est trop mou. Nous aimerons toujours les plaisirs, nous ne pouvons durer un moment avec Jésus-Christ sur la croix. Mais, mes Frères, s'il est ainsi, pourquoi baisons-nous les os des martyrs? pourquoi célébrons-nous leur naissance? pourquoi écoutons-nous leurs éloges? Quoi! serons-nous seulement spectateurs oisifs? Quoi! verrons-nous le grand saint Victor boire à longs traits ce calice amer de sa passion, que le Fils de Dieu lui a mis en main ; et nous croirons que cet exemple ne nous regarde point, et nous n'en avalerons pas une seule goutte, comme si nous n'étions pas enfants de la croix! Ha! mes Frères, gardez-vous d'une si grande insensibilité. Montrez que vous croyez ces paroles : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution*[3] ; et ces autres non moins convaincantes : *Celui qui ne se hait pas soi-même, et qui ne porte pas sa croix tous les jours, n'est pas digne de moi*[4].

1. Au temps de Bossuet, les noms propres mis au pluriel en prenaient toujours le signe
2. Tout ce qu'on lit ici sur la vraie et la fausse piété, se retrouvera presque littéralement dans le *Panégyrique de saint André* (1668).
3. Matth., v, 10.
4. *Ibid.*, x, 38.

Ha! nous les croyons, ô Sauveur Jésus : c'est vous qui les avez proférées. — Mais si vous les croyez, nous dit-il, prouvez-le-moi par vos œuvres. Ce sont les souffrances, ce sont les combats, c'est la peine, c'est le grand travail, qui justifient la sincérité de la foi. — Seigneur, tout ce que vous exigez de nous est l'équité même ; donnez-nous la grâce de l'accomplir ; car en vain entreprendrions-nous par nos propres forces de l'exécuter : bientôt nos efforts impuissants ne nous laisseraient que la confusion de notre superbe témérité. Soutenez donc, ô Dieu tout-puissant, notre faiblesse par votre Esprit-Saint ! Faites-nous des chrétiens véritables, c'est-à-dire des chrétiens amis de la croix : accordez-nous cette grâce par les exemples et par les prières de Victor, votre serviteur, dont nous honorons la mémoire ; afin que l'imitation de sa patience nous mène à la participation[1] de sa couronne. *Amen.*

Première rédaction du second exorde[2] *:* « Il y a cette différence entre la milice des hommes et celle de Jésus-Christ, que, dans la milice des hommes, on n'est obligé que de bien combattre, au lieu que, dans celle de Jésus-Christ, il nous est outre cela ordonné de vaincre et de désarmer nos ennemis. Cette différence, Messieurs, est fondée sur cette raison, que, dans les guerres des hommes, l'événement ne dépend pas toujours du courage ni de la résolution des combattants: mille conjonctures diverses, que nulle prudence ne peut prévoir ni nul effort détourner, rendent le succès hasardeux, et toutes les histoires sont pleines de ces braves infortunés, qui ont eu la gloire de bien combattre, sans goûter le plaisir du triomphe. Au contraire, sous les glorieux étendards de Jésus-Christ, notre capitaine, comme les armes qu'on nous donne sont invincibles et que le seul nom de notre chef peut mettre nos ennemis en déroute, la victoire n'est jamais douteuse, pourvu que le courage ne nous manque pas. « Mes élus, dit le Seigneur, ne travaillent pas en vain : *Electi mei non laborabunt frustra* » (Is., LXV, 23). C'est pourquoi, dit le bien-aimé disciple, *tout ce qui est né de Dieu surmonte le monde,* tout ce qui est enrôlé dans cette milice par la grâce du saint baptême emporte infailliblement la victoire : c'est-à-dire que, dans cette armée, il n'y a point de vertus malheureuses, et que la valeur n'y a jamais de mauvais succès; enfin, que la conduite en est si certaine qu'il n'y a de vaincus que les déserteurs. Ainsi, comme l'assurance de vaincre dépend de la résolution de combattre, ne vous étonnez pas si je vous ai dit que nous devons mériter autant de couronnes que nous livrons de batailles, et que Jésus-Christ ne souffre sous ses étendards que des victo-

1. Var. : à la société...

2. Cf. p. 313.

rieux et des conquérants : *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum* (I Joan., v, 4).

Cette vérité étant reconnue, il n'y a rien à craindre pour saint Victor dans ce long et admirable combat dont vous venez aujourd'hui être spectateurs. Puisqu'il est résolu de résister, il est par conséquent assuré de vaincre ; mais il ne veut de victoire que pour faire régner Jésus-Christ, son maître. En effet, il le fait régner, et il montre bien sa puissance à la face des juges romains et de tout le peuple infidèle, en trois circonstances remarquables que nous apprend son histoire. On le produit devant les idoles pour leur présenter de l'encens; et au lieu de les adorer, d'un coup de pied qu'il leur donne il les renverse par terre ; n'est-ce pas faire triompher le Dieu vivant sur les fausses divinités, par lesquelles on l'excite à jalousie ? Mais c'est peu au divin Sauveur d'avoir vaincu les idoles muettes et inanimées ; ce sont les hommes qu'il cherche, c'est sur les hommes qu'il veut régner: Victor, prisonnier et chargé de fers, lui conserve non seulement des sujets, mais encore il lui en attire ; il encourage ses frères, il fait des martyrs de ses gardes : n'est-ce pas établir généreusement l'empire de Jésus-Christ que de retenir ses troupes dans la discipline et même les fortifier de nouveaux soldats, pendant que la puissance ennemie travaille à les dissiper par la crainte? Enfin il est tourmenté par des cruautés sans exemple : et c'est là qu'il scelle de son propre sang la gloire de Jésus-Christ, en soutenant, pour l'amour de lui, la terrible nouveauté de tant de supplices. Voilà les entreprises mémorables de notre invincible martyr ; c'est ainsi que Victor est victorieux, et le fruit de cette victoire est de faire triompher Jésus-Christ.

Oui, vous triomphez, ô Jésus, et Victor... »

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE.

Prononcé devant Anne d'Autriche, à Metz, 15 octobre 1657.

Ledieu avait placé ce discours [1] en 1658 ; M. Floquet a rectifié cette erreur (*Études*, t. I, p. 428 et suiv.), en s'appuyant principalement sur les renseignements précis contenus dans la *Muse historique* de Loret (*Lettres* du 20 et du 27 octobre 1657). Louis XIV, âgé de dix-neuf ans, était entré solennellement à Metz, le 18 septembre. Le séjour de la cour en Lorraine avait pour but de peser sur les décisions de la diète assemblée à Francfort pour élire un successeur à l'empereur Ferdinand III. Quand vint le 15 octobre, le jeune roi ne se trouvait plus à Metz, mais visitait l'une après l'autre les places fortes du pays. Il n'entendit donc pas ce sermon, le premier que Bossuet ait prononcé devant « la cour de France, que le hasard des circonstances amenait, si loin de Paris, comme à point nommé, pour consacrer la réputation naissante d'un orateur destiné à être bientôt une des splendeurs du règne [2]. » On remarquera qu'à la première occasion qui s'en est rencontrée pour lui, Bossuet, le disciple de saint Vincent de Paul, n'a pas manqué de faire entendre aux grands du monde un appel en faveur des pauvres, et de leur enseigner à demander à Dieu « un cœur fraternel, un cœur véritablement chrétien ».

Nostra autem conversatio in cælis est.

Notre société est dans les cieux.

(Philipp., III, 20.)

Dieu a tant d'amour pour les hommes, et sa nature est si libérale, qu'on peut dire qu'il semble qu'il se fasse quelque violence, quand il retient pour un temps ses bienfaits et qu'il les empêche de couler sur nous avec une entière profusion. C'est ce que vous pouvez aisément comprendre par le texte que j'ai rapporté de l'incomparable Docteur des Gentils. Car, encore qu'il

1. Le manuscrit ne s'est pas retrouvé jusqu'ici. Un catalogue d'autographes mentionnait bien naguère un *Fragment du panégyrique de sainte Thérèse ;* mais l'indication était erronée. La pièce, qui est passée dans la collection de M. H. de Rothschild, consiste en des *Remarques morales*, tout à fait étrangères à ce discours.

2. Gandar, *Bossuet orateur*, p. 205.

ait plu au Père céleste de ne recevoir ses fidèles en son éternel sanctuaire qu'après qu'ils auront fini cette vie, néanmoins il semble qu'il se repente de les avoir remis à si long terme, puisque le grand Paul nous enseigne qu'il leur ouvre son paradis par avance ; et comme s'il ne pouvait arrêter le cours de sa munificence infinie, il laisse quelquefois tomber sur leurs âmes tant de lumières et tant de douceurs, et il les élève de telle sorte, par la grâce de son Saint-Esprit, qu'étant encore dans ce corps mortel, ils peuvent dire avec l'Apôtre que leur demeure est au ciel, et leur société avec les anges : *Nostra autem conversatio in cælis est.*

C'est ce que j'espère vous faire paraître en la vie de sainte Thérèse ; et c'est, Madame, à ce grand spectacle que l'Église invite Votre Majesté. Elle verra une créature qui a vécu sur la terre comme si elle eût été dans le ciel, et qui, étant composée de matière, ne s'est guère moins appliquée [1] à Dieu que ces pures intelligences qui brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle [2] et chantent perpétuellement ses louanges. Mais, avant que de traiter de si grands secrets, allons tous ensemble puiser des lumières dans la source de la vérité : prions la sainte Vierge de nous y conduire ; et, pour apprendre à louer un ange terrestre, joignons-nous avec un ange du ciel : *Ave.*

Vous [3] avez écouté, mes Frères, ce que nous a dit le divin Apôtre, qu'encore que nous vivions sur la terre dans la compagnie des hommes mortels, néanmoins il ne laisse pas d'être véritable que *notre demeure est au ciel*, et notre société [4] avec les anges : *Nostra autem conversatio in cælis est.* C'est une vérité importante, pleine de consolation pour tous les fidèles ; et comme [5]

1. Var. : ne s'est pas moins élevée.

2. Var. : qui brûlent toujours devant lui par le feu d'une charité éternelle.

3. Première rédaction : Puisque la divine Thérèse a mené une vie céleste, puisque son âme, purifiée par les chastes feux de la charité, semblait être presque dégagée de tout ce qu'il y a de terrestre en l'homme, je ne puis mieux vous représenter quelle était cette sainte vierge que par ces beaux mots de l'Apôtre, par lesquels il ne craint point de nous assurer qu'encore que nous vivions sur la terre...

4. Var. : notre conversation.

5. Première rédaction : Mais comme la vie de sainte Thérèse a été la véritable pratique de cette excellente doctrine que saint Paul nous

je me propose aujourd'hui de vous en montrer la pratique dans la vie admirable de sainte Thérèse, je tâcherai avant toutes choses de rechercher jusqu'au principe cette excellente doctrine. Et pour cela, je vous prie d'entendre qu'encore que l'Église qui règne au ciel et celle qui gémit sur la terre, semblent être entièrement séparées, il y a [1] néanmoins un lien sacré, par lequel elles sont unies. Ce lien, Messieurs, c'est la charité, qui se trouve dans ce lieu d'exil aussi bien que dans la céleste patrie ; qui réjouit [2] les saints qui triomphent, et anime [3] ceux qui combattent ; qui, se répandant du ciel en la terre, et des anges sur les mortels, fait que la terre devient un ciel et que les hommes deviennent des anges. Car, ô sainte Jérusalem, heureuse Église [4] des premiers-nés, dont les noms sont écrits au ciel, quoique l'Église, votre chère sœur, qui vit et combat sur la terre, n'ose pas se comparer à vous, elle ne laisse pas d'assurer qu'un saint amour vous unit ensemble. Il est vrai qu'elle cherche et que vous possédez, qu'elle travaille et que vous vous reposez, qu'elle espère et que vous jouissez. Mais, parmi tant de différences par lesquelles vous êtes si fort éloignées, il y a du moins ceci de commun, que ce [5] qu'aiment les esprits

a enseignée, il faut aujourd'hui pénétrer le fond de cette vérité tout évangélique, et rechercher par les Écritures pour quelle cause le grand Apôtre établit les chrétiens dans le ciel, même pendant leur pèlerinage.

1. Var. : il a plu à la Providence qu'il y eût néanmoins un lien sacré par lequel elles fussent unies. Et quel est ce lien, Messieurs, sinon l'esprit de la charité, qui se trouve...?

2. Var. : enflamme.

3. Var. : échauffe.

4. Var. : chaste Église.

5. Première rédaction : Il y a du moins ceci de commun, que ce que vous aimez dans le ciel, elle l'aime aussi sur la terre. Jésus est votre vie, Jésus est la nôtre ; et ce divin fleuve de charité dont vos âmes sont inondées, a été aussi « répandu sur nous par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » D'où est-il aisé de comprendre la société qui nous lie avec les esprits bienheureux. Je n'ignore pas, Chrétiens, que ces âmes, pleines de Dieu et rassasiées de son abondance, chantent des cantiques de joie pendant que nous gémissons, qu'elles se réjouissent de leur liberté tandis que nous déplorons notre servitude. Mais quoique les états soient divers, nous ne respirons tous que le même amour ; et parmi leurs chants d'allégresse et nos tristes gémissements, on entend résonner partout ces paroles du sacré Psalmiste : *Mihi autem adhaerere Deo bonum est.* (Ps. LXXII, 28.) C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, nous voyant unis avec eux par ces chastes mouvements de l'amour de Dieu, il ne peut se résoudre à dire que nous soyons encore en ce monde : « Notre demeure, dit-il, est aux cieux : *Nostra conversatio in cœlis est.* »

Et ne vous persuadez pas que le poids de ce corps mortel empêche cette union bienheureuse : car, mes Frères, ce divin Esprit, qui est l'au-

bienheureux, c'est ce qu'aiment aussi les hommes mortels. Jésus est leur vie, Jésus est la nôtre ; et parmi leurs chants d'allégresse et nos tristes gémissements, on entend résonner partout ces paroles du sacré Psalmiste : « *Mihi autem adhærere Deo bonum est :* Mon bien est de m'unir à Dieu. » C'est ce que disent les saints dans le ciel, c'est ce que les fidèles répondent en terre ; si bien que, s'unissant saintement avec ces esprits immortels par cet admirable cantique que l'amour de Dieu leur inspire, ils se mêlent dès cette vie à la troupe des bienheureux, et ils peuvent dire avec l'Apôtre : « Notre conversation est dans les cieux : *Nostra conversatio in cælis est.* » Telle est la force de la charité, qu'elle fait que le saint Apôtre ne craint pas de nous établir dans le paradis, même durant ce pèlerinage, et ose bien placer des mortels dans le séjour d'immortalité. Car il faut ici remarquer une merveilleuse doctrine, qui fera le sujet de tout ce discours : c'est, mes Frères, que cet Esprit-Saint, qui est l'auteur de la charité, qui la fait descendre du ciel en la terre, a voulu aussi lui donner des ailes pour retourner au lieu de son origine.

En effet, il est véritable, le mouvement de la charité [1], c'est de tendre toujours aux choses célestes : ni le poids de ce corps mortel, ni les liens de la chair et du sang ne sont pas capables de la retenir ; elle a trop de moyens de s'en détacher et de s'élever au-dessus. Elle a [2] premièrement l'espérance, elle a secondement des

teur de la charité, qui l'inspire aux hommes mortels aussi bien qu'aux esprits célestes, lui a aussi voulu donner trois secours pour secouer le poids de la chair, sous lequel elle serait accablée...

1. Var. des anciennes éditions : « La charité, don du ciel à la terre. Espérance et désirs, dons de la terre au ciel. Promesse, échelle par laquelle elle monte. Parole, descendue du ciel, y attire notre espérance comme une chaîne divine. » — Est-ce ici le reste d'une esquisse primitive, ou bien serait-ce un fragment de sommaire ?

2. Première rédaction : Et premièrement, Chrétiens, les promesses de Dieu l'animent de telle sorte que, jouissant déjà par avance du bonheur qui lui est promis, malgré les misères de cet exil elle peut dire avec l'Apôtre que « son espérance la rend heureuse, *Spe gaudentes* » (Rom., XII, 12) : et c'est sa première action, l'espérance qui la réjouit par une possession anticipée. Et de là naissent les désirs ardents ; parce que, parmi les douceurs divines que son espérance lui donne, elle trouve des liens qui l'attachent, elle sent une chair qui lui pèse et qui l'empêche d'aller à Dieu. Que fera-t-elle ? qu'entreprendra-t-elle ? C'est là que l'âme fait un second effort et que, tâchant de rompre ses chaînes par la violence de ses désirs, elle s'écrie encore avec saint Paul : « *Cupio dis-*

désirs ardents, elle a troisièmement l'amour des souffrances. « Mais qui pourra entendre ces choses ? *Quis sapiens, et intelliget ista*[1] ? » Qui pourra comprendre ces trois mouvements, par lesquels une âme enflammée et touchée de l'amour de Dieu se déprend de ce corps de mort ? Elle se voit au milieu des biens périssables, mais elle passe bientôt au-dessus par la force de son espérance : espérance si ferme et si vigoureuse, qu'« elle s'avance, dit saint Paul[2] au dedans du voile : *Spem incedentem usque ad interiora velaminis* » ; c'est-à-dire qu'elle perce les cieux pour pénétrer jusqu'au sanctuaire, où « Jésus, notre avant-coureur, est entré pour nous : *Præcursor pro nobis introivit Jesus*[3]. »

Voyez, mes Frères, le vol de cette âme que l'amour de Dieu a blessée. Elle est déjà au ciel par son espérance ; mais, hélas ! elle n'y est pas encore en effet : les liens de ce corps l'arrêtent. C'est alors que la charité lui inspire des désirs pressants, par lesquels elle s'efforce de rompre ses chaînes, en disant avec saint Paul : « *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*[4] : Ha ! que ne suis-je bientôt délivrée, afin d'être avec Jésus-Christ ! » Ce n'est pas assez des désirs ; et la charité, qui les pousse, étant irritée contre cette chair qui la tient si longtemps captive, semble la vouloir détruire elle-même par un généreux amour des souffrances. C'est par ces trois divins mouvements que Thérèse s'élève au-dessus du monde. Ils sont grands, ils sont relevés ; et peut-être auriez-vous peine de les retenir, ou d'en bien comprendre la connexion, si je ne les répétais encore une fois en les appliquant à notre sainte. Enflammée de l'amour de Dieu, elle le cherche par son espérance : c'est le premier pas qu'elle fait ; que si l'espérance est trop lente, elle y court, elle s'y élance par des désirs ardents et impétueux : tel est son second mouve-

solvi et esse cum Christo : Que je voudrais être bientôt avec Jésus-Christ ! » Elle ne se contente pas des désirs : elle s'irrite contre cette chair qui la tient si longtemps captive, et, touchée d'une sainte haine, elle la veut, ce semble, détruire elle-même par de longues mortifications et par l'amour de la pénitence. Voilà donc en peu de paroles toute la vie de sainte Thérèse, enflammée de l'amour de Dieu, etc.

1. Osee. XIV. 10. — Édit. : *hæc*.
2. Hebr., VI, 19.
3. *Ibid.*, 20.
4. Phil., I, 23. — Édit. : *Cupio dissolvi*...

ment ; et enfin son dernier effort, c'est que les désirs ne suffisant pas[1] pour briser les liens de sa chair mortelle, elle lui livre une sainte guerre ; elle tâche, ce semble, de s'en décharger par de longues mortifications et par de continuelles souffrances, afin qu'étant libre et dégagée, et ne tenant presque plus au corps, elle puisse dire avec vérité ces paroles[2] du saint Apôtre : « *Nostra autem conversatio in cælis est :* Notre conversation est dans les cieux. » Ce sont, Messieurs, ces trois actions de la charité de Thérèse qui partageront ce discours. Je commence à vous faire voir quelle est la force de son espérance. Vous comprenez bien, je m'assure, que, dans dans une matière si haute, j'ai besoin d'une attention fort exacte ; mais il ne faut rien méditer de bas quand on parle de sainte Thérèse et qu'on a l'honneur, Madame, d'entretenir Votre Majesté.

Premier Point.

L'espérance que je vous prêche, celle que le Fils de Dieu nous enseigne et qui élève si fort l'âme de Thérèse[3], n'est pas semblable à ces espérances par lesquelles le monde trompeur surprend l'imprudence des hommes, ou abuse leur crédulité. L'espérance dont le monde parle n'est autre chose, à le bien entendre, qu'une illusion agréable ; et ce philosophe l'avait bien compris, lorsque, ses amis le priant de leur définir l'espérance, il leur répondit en un mot : « C'est un songe de personnes qui veillent : *Somnium vigilantium*[4]. » Considérez en effet, Messieurs, ce que c'est qu'un homme enflé d'espérance. A quels honneurs n'aspire-t-il pas? quels emplois, quelles dignités ne se donne-t-il pas à lui-même? Il nage déjà parmi les délices, et il admire sa grandeur future. Rien ne lui paraît impossible ; mais lorsque, s'avançant ardemment dans la carrière qu'il s'est proposée, il voit naître de toutes parts des difficultés qui l'arrêtent à chaque pas, lorsque la vie lui manque,

1. Var. : si les désirs ne suffisent pas.
2. Var. : ces beaux mots.
3. Var. : et qui établit l'âme de Thérèse dans la possession du souverain bien.
4. *Apud S. Basil., Epist.* XIV, n. 1.

comme un faux ami, au milieu de ses entreprises, ou que, forcé par la rencontre des choses, il revient à son sens rassis et ne trouve rien en ses mains de toute cette haute[1] fortune dont il embrassait une vaine image, que peut-il juger de lui-même, sinon qu'une espérance trompeuse le faisait jouir pour un temps de la douceur d'un songe agréable? Et ensuite ne doit-il pas dire, selon la pensée de ce philosophe, que l'espérance peut être appelée « la rêverie d'un homme qui veille : *Somnium vigilantium?* » Mais, ô espérance du siècle, source infinie de soins inutiles et de folles prétentions, vieille idole de toutes les cours, dont tout le monde se moque et que tout le monde poursuit, ce n'est pas de toi que je parle : l'espérance des enfants de Dieu, que je dois aujourd'hui prêcher et que nous devons tous admirer en sainte Thérèse, n'a rien de commun avec tes erreurs.

Apprenez aujourd'hui, mes Frères, à remarquer la différence de l'une et de l'autre, afin que vous puissiez dire avec connaissance : « Ha! vraiment il est meilleur d'espérer en Dieu que de se confier aux grands de la terre : *Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine*[2]. » Mais pénétrons profondément cette vérité, et disons, s'il se peut, en peu de paroles que cette différence consiste en ce point, que l'espérance du monde laisse la possession toujours incertaine et encore beaucoup éloignée; au lieu que l'espérance des enfants de Dieu est si ferme et si immuable, que je ne crains point de vous assurer qu'elle nous met[3] par avance en possession du bonheur que l'on nous propose[4], et qu'elle fait un commencement de la jouissance. Prouvons-le[5] soli-

1. Var. : grande.

2. Ps., CXVII, 8.

3. Var. : c'est elle qui, contre la nature de toutes les autres, nous met...

4. Var. : de tout le bien qu'elle nous propose.

5. Première rédaction : Expliquons cette vérité par une doctrine solide, et après nous en verrons la pratique dans la vie de sainte Thérese. Pour entendre solidement cette merveilleuse doctrine, je suppose pour premier principe une vérité très connue, que l'espérance des chrétiens est fondée sur l'autorité des promesses que Dieu leur a faites et des paroles qu'il leur a données. C'est ici qu'il nous faut entendre, dans l'effusion de nos cœurs, la bonté de Dieu sur les hommes. Car, mes Frères, le Père éternel, nous voyant bannis en ce monde comme en une terre étrangère, bien que nous fussions criminels et qu'il nous regardât en fureur comme des enfants de colère, néanmoins ce Père miséricordieux, qui, même dans sa juste indi-

dement par les Écritures ; et, parmi un nombre infini d'exemples par lesquels elles nous confirment cette vérité, je vous prie d'en remarquer seulement un seul, qui n'est ignoré de personne.

Dieu avait promis Jésus-Christ au monde ; et Isaïe voyant en esprit cette grande et mémorable journée en laquelle devait naître son Libérateur, il s'écrie, transporté de joie : « Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné : *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis*[1]. » Chrétiens, il écrivait cette prophétie plusieurs siècles avant sa naissance ; néanmoins il le voit déjà, il soutient qu'il nous est donné, seulement à cause qu'il sait qu'il nous est promis et que, comme dit le grand Augustin, « toutes les choses que Dieu a promises, selon l'ordre de ses conseils sont déjà en quelque sorte accomplies, parce qu'elles sont assurées. *Quæ ventura erant, jam in Dei prædestinatione velut facta erant, quia certa erant*[2]. » Vous voyez par là, Chrétiens, que, selon les Écritures sacrées, la promesse que Dieu nous donne, à cause de sa certitude, est infaillible.

Notre incomparable Thérèse a imité ce divin prophète. Se sentant appelée par la Providence à procurer la réformation de l'ordre ancien du Carmel, si renommé par toute l'Église, elle croit déjà l'ouvrage achevé, parce que c'est Dieu qui lui a ordonné de l'entreprendre. C'est un miracle incroyable de voir comment cette fille a bâti ses monastères[3]. Représentez-vous une femme qui, pauvre et destituée de tout secours, a pu bâtir tous les monastères dans lesquels elle a fait revivre une si parfaite régularité : elle n'avait ni fonds pour leur subsistance, ni crédit pour en avancer l'établissement. Toutes les puissances s'unissaient contre elle, j'entends et les ecclésiastiques et les séculières, avec une telle opiniâtreté,

gnation, ne peut oublier ses bontés, a remis en son souvenir que notre origine est céleste ; et se laissant attendrir sur nous, touché des misères de notre exil, il a aussitôt conçu le dessein de nous rappeler à notre patrie. Qu'a-t-il fait, qu'a-t-il accompli pour exécuter ce dessein ? Écoutez le divin psalmiste : *Misit verbum suum, et sanavit eos.* (Ps. CVI.)

1. Is., IX, 6.

2. *De Civit. Dei*, lib. XVII, cap. VIII.

3. Peut-être cette phrase fait-elle double emploi avec le commencement de celle qui suit. Jusqu'à ce que se retrouve l'autographe, il faut, malgré qu'on en ait, reproduire l'édition princeps, sauf le cas où l'erreur serait évidente.

qu'elle paraissait invincible. Toutes les personnes zélées que Dieu employait à cette œuvre, et même ses serviteurs les plus fidèles, désespéraient du succès, et le disaient ouvertement à la sainte Mère. Elle seule demeure constante dans la ruine apparente de tous ses desseins ; aussi ferme que le fidèle Abraham, « elle fortifie son espérance contre toute espérance : *Contra spem in spem*, » dit le grand Apôtre[1] ; c'est-à-dire qu'où manquait l'espérance humaine, accablée sous les ruines de son entreprise, là une espérance divine commençait à lever la tête au milieu de tant de débris. Animée de cette espérance, lorsque tout l'édifice semblait abattu, elle le croyait déjà établi. Et cela pour quelle raison, si ce n'est qu'il est bon d'espérer en Dieu, et non pas d'espérer aux hommes? parce qu'ainsi que je l'ai déjà dit, l'espérance que l'on a aux hommes ne nous montrant[2] que de fort loin la possession, n'est qu'un amusement inutile qui substitue un fantôme au lieu de la chose ; et au contraire l'espérance que l'on met en Dieu est un commencement de la jouissance.

Mais, mes Frères, ce n'est pas assez d'avoir établi cette vérité sur des exemples si clairs : afin que vous soyez convaincus combien[3] il est beau d'espérer en Dieu, il faut vous montrer la raison de cette excellente doctrine. Je vous prie de vous y rendre attentifs, elle est tirée d'un très haut principe : c'est l'immobilité des conseils de Dieu, et sa constance toujours immuable. *Je suis Dieu, dit le Seigneur, et je ne change jamais*[4] ; et de là s'ensuit une conséquence que je ne puis vous exprimer mieux que par ces beaux mots de Tertullien, qui sont tout[5] faits pour notre sujet : « Il est digne de Dieu, dit-il, de tenir pour fait tout ce qu'il ordonne, soit pour le présent, soit pour le futur ; parce que son éternité, qui l'élève au-dessus des temps, le rend maître absolu de l'un et de l'autre. *Divinitati competit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare ; quia non sit apud illam*

1. Rom., IV, 18. — Édit. : *In spem contra spem.*
2. Deforis : ne nous montre.
3. Latinisme.
4. Malach., III, 6.
5. Édit. : qui sont tous faits... — C'est ainsi qu'au temps de Bossuet, on écrivait l'adverbe *tout* suivi d'un adjectif pluriel. Aujourd'hui, cette orthographe ferait un contresens devant un adjectif masculin. (Voy. les *Remarques sur la Grammaire*.)

differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa[1]. »

Voilà, Messieurs, de grandes paroles, que nous trouverons pleines d'un sens admirable si nous le savons bien développer. Il veut dire qu'il y a grande différence entre les promesses des hommes et les promesses de Dieu. Quand vous promettez, ô mortels, de quelque crédit que vous vous vantiez, et fussiez-vous, s'il se peut, plus grands que les rois dont la puissance fait trembler le monde, l'événement est toujours douteux, parce que toutes vos promesses ne regardent que l'avenir, et cet avenir n'est pas en vos mains : un nuage épais le couvre à vos yeux et vous en ôte la connaissance. C'est pourquoi l'espérance humaine, chancelante, timide, douteuse, sans appui et sans fondement, ne peut mettre l'esprit en repos, parce qu'elle le tient toujours en suspens[2] sur un avenir incertain. Mais[3] ce grand Dieu, ce grand roi des siècles, dont nous révérons les promesses, étant éternel, immuable, seul arbitre de tous les temps, il les a toujours présents à ses yeux, et lui seul en a mesuré le cours. Comme donc le temps à venir n'est pas moins à lui que le présent, il s'ensuit que ce qu'il promet n'est pas moins certain que ce qu'il donne. Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas[4] ; et puisqu'il se trouve toujours véritable, soit qu'il donne, soit qu'il promette, le chrétien ne se trouve pas moins assuré lorsqu'il espère que lorsqu'il jouit.

Et c'est à quoi regarde le divin Apôtre, lorsqu'il dit que notre demeure est aux cieux. Éveillez-vous, mortels misérables, ne vous imaginez pas être en terre ; croyez que votre demeure est au ciel, où vous êtes transportés par votre espérance. Vous en êtes éloignés par votre nature, mais « il vous a tendu sa main du plus haut des cieux : *Misit manum suam de cælo* » ; c'est-à-dire il vous a donné sa promesse par laquelle il vous invite à sa gloire. Non seulement il a promis, mais encore il a juré, dit l'Apôtre, et « il a juré par lui-même : *Juravit*

1. *Adv. Marcion.*, lib. III, n. 5.
2. Var. : suspendu.
3. Var. : Mais il n'en est pas de la sorte de l'espérance des chrétiens : ce grand Dieu...
4. Matth., XXIV.

per semetipsum[1] » ; et « pour faire connaître aux hommes la résolution immuable de son conseil éternel, il a pris sa vérité à témoin que le ciel est notre héritage : *Volens ostendere pollicitationis hæredibus immobilitatem consilii sui, interposuit jusjurandum*[2]. » Après[3] cette promesse fidèle, après ce serment inviolable par lequel Dieu s'engage à nous, le chrétien peut-il être en doute ? Non, mes Frères, je ne le crois pas. Une promesse[4] si sûre, si bien confirmée me vaut un commencement de l'exécution ; et si la promesse divine est un commencement de l'exécution, n'ai-je pas eu raison de vous dire que l'espérance qui s'y attache est un commencement de la jouissance ? C'est[5] pourquoi l'apôtre saint Paul dit qu' « elle est l'ancre de notre âme : *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam et firmam*[6]. » Qu'est-ce à dire, que l'espérance est l'ancre de l'âme ? Représentez-vous un navire, qui, loin du rivage et du port, vogue dans une mer inconnue. Si la tempête l'agite, si les nuages couvrent le soleil, alors le pilote

1. Heb., VI, 13.

2. *Ibid.*, 17.

3. Première rédaction : C'est Messieurs, sur cette promesse, c'est sur ce serment immuable par lequel Dieu s'engage à nous, que notre espérance s'appuie ; et c'est pour cela que je dis qu'elle commence la possession. La raison en est évidente, car on ne peut révoquer en doute que Dieu ne veuille effectivement tout ce qu'il promet aux fidèles. Il le veut, en peut-on douter ? Et quelle force pourrait obliger cette majesté infinie à promettre quelque chose aux hommes, si elle-même ne s'y portait par un mouvement de son amour. Par conséquent il est véritable que Dieu veut tout ce qu'il promet. Maintenant ne savez-vous pas que, dans l'ordre de ses conseils, faire et vouloir, c'est la même chose ? Cette volonté souveraine tient pour fait tout ce qu'elle ordonne, parce que, sentant sa propre puissance, elle sait qu'on ne peut lui résister ; et nous en voyons des exemples dans les Écritures divines.

4. Var. : Une promesse si sûre, si bien confirmée me vaut un commenment de la possession ; et si la promesse divine est un commencement de la possession, n'ai-je pas eu raison de vous dire... ?

5. Première rédaction : Ces choses étant ainsi établies, je ne m'étonne pas, Chrétiens, si l'espérance des enfants de Dieu est si ferme et si généreuse, si elle jouit déjà par avance des délices des bienheureux ! C'est qu'adorant la vérité éternelle, elle prend toutes ses promesses pour une espèce d'accomplissement, à cause de leur certitude infaillible. Et de même que les promesses divines commencent en quelque sorte l'exécution, l'espérance qui s'y attache est le commencement de la jouissance. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit qu' « elle est l'ancre de notre âme : *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam et firmam* (Hebr., VI, 19. » Admirable pensée de saint Paul, par laquelle vous pourrez comprendre ce que j'ai à dire de sainte Thérèse ! Qu'est-ce à dire ceci, Chrétiens ? Comment est-ce que l'espérance est une ancre, et quel est le sens de l'Apôtre ? Il faut que je tâche de vous expliquer cette belle pensée de saint Paul, qui relâchera vos attentions. Représentez-vous...

6. Hebr., 19.

incertain, craignant que la violence des vents et des flots irrités ne le pousse contre des écueils, commande aussitôt que l'on jette l'ancre ; et cette ancre lui fait trouver la consistance parmi les flots, de peur que le vaisseau ne soit emporté : la terre au milieu des ondes est comme un port parmi les orages.

C'est ainsi, ô enfants de Dieu, et pour retourner à notre sujet après cette digression nécessaire, c'est ainsi, divine Thérèse, que votre âme s'établit au ciel. Battue de l'orage et des vents qui agitent la vie humaine comme un océan plein d'écueils, et ne pouvant encore arriver au ciel, vous y jetez cette ancre sacrée, je veux dire votre espérance ; par laquelle étant attachée dans cette bienheureuse terre des vivants, vous trouvez la patrie même dans l'exil, la consistance dans l'agitation, la tranquillité dans la tourmente ; et mêlée avec les esprits célestes, auxquels votre esprit [1] est uni, vous pouvez dire avec l'Apôtre : « *Nostra autem conversatio in cælis est :* Notre conversation est aux cieux. » Ne parlez donc plus à Thérèse de toutes les prétentions de la terre. Accoutumée à une autre vie, elle n'entend plus ce langage ; et son âme, élevée au ciel par la force de son espérance, n'a plus de goût ni de sentiment que pour les chastes voluptés des anges. Que le monde s'irrite contre elle, qu'il contredise ses pieux desseins, qu'il la déchire par ses calomnies, qu'on la traîne à l'Inquisition comme une femme qui donne la vogue à des visions dangereuses ; qu'elle entende même les prédicateurs tonner publiquement contre sa conduite (car cela lui est arrivé, sa compagne en tremblant d'effroi), et figurez-vous, Chrétiens, quelle devait être son émotion, se voyant ainsi attaquée dans une célèbre audience. Toutefois elle ne sent pas cet orage : toutes ces ondes, qui tombent sur elle, ne sont pas capables de l'ébranler. Son esprit demeure tranquille comme dans une grande bonace, au milieu de cette tempête ; et cela, pour quelle raison ? parce qu'il est solidement établi sur cette ancre immobile de son espérance.

1. Var. : votre cœur.

Chrétiens, profitons de ce grand exemple. Parmi tous les troubles qui nous tourmentent, parmi tant de différentes agitations, dans les morts cruelles et précipitées de nos proches et de nos amis, jetons au ciel cette ancre sacrée, je veux dire notre espérance. Ha ! si nous étions appuyés sur cette espérance immuable, les maladies, les pertes des biens et les afflictions ne seraient pas capables de nous submerger. Toutes ces ondes qui tombent sur nous feraient flotter légèrement ce vaisseau fragile, mais elles ne pourraient pas l'emporter bien loin, parce qu'il serait appuyé sur cette ancre de l'espérance.

Et vous, princes et grands de la terre, pourquoi offrez-vous à Thérèse des richesses? Écoutez comme elle parle à ces saintes filles qu'une commune espérance unit avec elle : Soyons pauvres, mes chères Sœurs, soyons pauvres dans nos maisons et dans nos habits. Elle ne veut rien dans ses monastères qui ne sente la pauvreté de Jésus ; elle veut toujours être pauvre, parce que ce n'est pas ici le temps de jouir, mais c'est seulement le temps d'espérer. Soyons chrétiennes, mes Sœurs, leur dit-elle. Elle craint de rien posséder, sachant que le vrai chrétien ne possède pas, mais qu'il cherche ; qu'il ne s'arrête pas, mais qu'il passe comme un voyageur pressé ; qu'il ne bâtit pas sur la terre, parce que sa cité n'est pas de ce monde, et qu'une loi bienheureuse lui est imposée de ne se réjouir que par espérance : *Spe gaudentes* [1].

Mais, Chrétiens, si vous voulez voir jusqu'où la sainte espérance a élevé l'âme de Thérèse, méditez ce sacré cantique que l'amour divin lui met à la bouche. Je vis, dit-elle, sans vivre en moi ; et j'espère une vie si haute, que je meurs de ne mourir pas. Qu'entends-je et que dites-vous, divine Thérèse? Je vis, dit-elle, sans vivre en moi. Si vous n'êtes plus en vous-même, quelle force vous a enlevée, sinon celle de votre espérance? O transports inconnus au monde, mais que Dieu fait sentir aux saints avec des douceurs ravissantes ! Thérèse n'est donc plus sur la terre, elle vit avec les anges ; elle croit être avec son Époux. Et ne vous en étonnez pas : l'espérance a pu faire un si grand miracle. Car, comme les personnes

1. Rom., XII, 12.

agiles, pourvu qu'elles puissent appuyer la main, porteront après aisément le corps ; ainsi l'espérance, qui est la main de l'âme, par laquelle elle s'étend aux objets : sitôt qu'elle s'est appuyée sur Dieu, elle est si forte et si vigoureuse, qu'elle y enlève après l'âme tout entière. Vivez donc heureuse, ô Thérèse, vivez avec cet Époux céleste, qui seul a pu gagner votre cœur. Si vous ne pouvez encore le joindre, envoyez votre espérance après lui ; et enrichie par cette espérance, méprisez hardiment tous les biens du monde. Car quelle possession se peut égaler à une espérance si belle, et quels biens présents ne céderaient pas à ce bienheureux avenir !

Où courez-vous, mortels abusés, et pourquoi allez-vous errant de vanités en vanités, toujours attirés et toujours trompés par des espérances nouvelles? Si vous recherchez des biens effectifs, pourquoi poursuivez-vous ceux du monde, qui passent légèrement comme un songe? Et si vous vous repaissez d'espérances, que n'en choisissez-vous qui soient assurées? Dieu vous promet ; pourquoi doutez-vous? Dieu vous parle ; que ne suivez-vous? Il vaut mieux espérer de lui que de recevoir les faveurs des autres ; et les biens qu'il promet sont plus assurés que tous ceux que le monde donne. Espérez donc avec Thérèse ; et, pour voir manifestement combien est grand le bien qu'elle cherche, regardez de quelle ardeur elle y court et par quels désirs elle s'y élance : c'est ma seconde partie.

Deuxième Point.

C'est une loi de la Providence, que la jouissance succède aux désirs ; et le chrétien ne mérite pas de se réjouir dans le ciel, s'il n'a auparavant appris à gémir dans ce lieu de pèlerinage. Car, pour être vrai chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur ; et vous m'avouerez aisément que celui-là ne le connaît pas, qui ne soupire point après sa patrie. C'est pourquoi [1] saint Augustin a

1. Var. : Voulez-vous savoir, dit saint Augustin, qui sont ceux d'entre les mortels qu'on verra un jour citoyens de la Jérusalem bienheureuse? Ce sont ceux qui pleurent, ceux qui gémissent, ceux à qui des désirs ardents font sentir qu'ils sont étrangers tant qu'ils vivent sur la terre. Si vous n'avez pas ce désir, vous ne serez jamais habitants du

dit ces beaux mots, qui méritent bien d'être médités : « *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis* [1] : Celui qui ne gémit pas comme voyageur, ne se réjouira pas comme citoyen » ; c'est-à-dire, si nous l'entendons, il ne sera jamais habitant du ciel, parce qu'il a voulu l'être de la terre ; puisqu'il refuse le travail du voyage, il n'aura pas le repos de la patrie ; et s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis*. Ceux au contraire qui déploreront leur exil, seront habitants du ciel, parce qu'ils ne veulent pas l'être de ce monde, et qu'ils tendent par de saints désirs à la Jérusalem bienheureuse. Il faut donc, mes Frères, que nous gémissions. C'est à vous, heureux citoyens de la céleste Jérusalem, c'est à vous qu'appartient la joie ; mais, pendant que nous languissons en ce lieu d'exil, les pleurs et les désirs font notre partage. Et David [2] a exprimé nos vrais sentiments, quand il a chanté d'une voix plaintive [3] : « *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, dum recordaremur Sion* [4] : Assis sur les fleuves de Babylone, nous avons gémi et pleuré en nous souvenant de Sion. »

Remarquez ici, Chrétiens, les deux causes de la douleur que ressent une âme pieuse qui attend avec l'Apôtre l'adoption des enfants de Dieu [5]. Pour quelle cause soupirez-vous donc, âme sainte, âme gémissante, et quel est le sujet de vos plaintes? Le prophète en rapporte deux : c'est le souvenir de Sion et les fleuves de Babylone. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle pleure, éloignée de ce qu'elle cherche, et exposée au milieu de ce qu'elle fuit? Elle aime la paix de Sion, et elle se sent reléguée dans les troubles de Babylone, où elle ne voit que des eaux courantes, c'est-à-dire des plaisirs qui passent : *Super flumina Babylonis*. Et pendant qu'elle ne voit rien qui ne passe, elle se souvient de Sion, de cette Jérusalem bienheureuse, où toutes choses sont permanentes.

ciel, parce que vous le voulez être de ce monde, et que vous y vivez comme citoyens et non pas comme voyageurs.

1. *Enar. in Psal.* CXLIII. n. 4.

2. David est mis ici pour le psalmiste contemporain de la captivité de Babylone qui a composé ce psaume, recueilli dans le Psautier avec les œuvres du Roi-prophète.

3. Var. : d'un accent plaintif.

4. Ps. CXXXVI, 1.

5. Rom., VIII, 23.

Ainsi, dans la diversité de ces deux objets, elle ne sait ce qui l'afflige le plus, de Babylone où elle se voit, ou de Sion d'où elle est bannie ; et c'est pour cela que sainte Thérèse ne peut modérer ses douleurs.

Que dirai-je ici, Chrétiens? qui me donnera des paroles, pour vous exprimer dignement la divine ardeur qui la presse? Mais quand je pourrais la représenter aussi forte et aussi fervente qu'elle est dans le cœur de Thérèse, qui comprendra ce que j'ai à dire? et nos esprits attachés à la terre entendront-ils ces transports célestes? Disons néanmoins, comme nous pourrons, ce que son histoire raconte ; disons que l'admirable Thérèse, nuit et jour, sans aucun repos ni trêve, soupirait après son divin Époux ; disons que, son amour[1] s'augmentant toujours, elle ne pouvait plus supporter la vie, qu'elle déchirait sa poitrine par des cris et par des sanglots, et que cette douleur l'agitait de sorte qu'il semblait à chaque moment qu'elle allait rendre les derniers soupirs.

Je vous vois étonnés, Fidèles : l'amour aveugle des biens périssables ne vous permet pas de comprendre de quelle sorte ces beaux mouvements peuvent être formés dans les cœurs. Mais quittez cet étonnement. Il faut, s'il se peut, vous le faire entendre, en vous décrivant en un mot quelle est la force de la charité, en vous le montrant par les Écritures.

Sachez donc que c'est la charité qui presse Thérèse, charité toujours vive, toujours agissante, qui pousse sans relâche du côté du ciel les âmes qu'elle a blessées et qu'elle ne cesse de travailler par de saintes inquiétudes jusqu'à ce qu'elles y soient établies. C'est pourquoi le grand Paul, en étant rempli, jeûne continuellement ; il pleure, il soupire, il se plaint en lui-même, il est pressé et violenté, il souffre des douleurs pareilles à celles de l'enfantement, et son âme ne cherche qu'à sortir du corps : « *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus*[2] ? Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » Quelle est la

1. Var. : son âme altérée court au Dieu vivant *comme un cerf aux fontaines d'eaux* et éprise de ses beautés immortelles, elle ne peut souffrir son absence.

2. Rom., VII, 24.

cause de ces transports? C'est là charité qui le presse, c'est ce feu divin et céleste qui, détenu contre sa nature dans un corps mortel, tâche de s'ouvrir par force un passage ; et frappant de toutes parts avec violence, par des désirs ardents et impétueux il ébranle tous les fondements de la prison qui l'enserre. De là ces pleurs, de là ces sanglots, de là ces douleurs excessives, qui mettraient sans doute Thérèse au tombeau [1], si Dieu, par un secret de sa providence, ne la voulait conserver encore pour la rendre plus digne de son amour.

Et c'est ici qu'il faut vous représenter un nouveau genre de martyre [2], que la charité fait souffrir à l'incomparable Thérèse [3]. Dieu l'attire, et Dieu la retient. Il lui ordonne de courir au ciel, et il veut qu'elle demeure en la terre : d'un côté, il lui découvre d'une même vue toutes les misères de cet exil, tous les charmes et tous les attraits de sa vision bienheureuse, non point dans l'obscurité des discours humains, mais dans la lumière claire et pénétrante de sa vérité infinie ; mais comme elle pense se jeter à lui, charmée de ses beautés immortelles, aussitôt il lui fait connaître qu'il la veut encore retenir au monde. Qu'est-ce à dire ceci, ô grand Dieu! Est-il digne de votre bonté de tourmenter ainsi un cœur qui vous aime? Si vous inspirez ces désirs, pourquoi refusez-vous de les satisfaire? Ou ne la tirez pas avec tant de force, ou permettez-lui de vous suivre. Ne voyez-vous pas, ô Époux céleste, qu'elle ne sait à quoi arrêter son choix? Vous l'appelez, vous la repoussez : si bien que, pendant qu'elle court à vous, elle se déchire elle-même ; et son âme ensanglantée par la violence de ces mouvements opposés, que vous la forcez de souffrir, ne trouve plus de consolation. En cet état où vous la mettez, n'a-t-elle pas raison de vous dire : *Quare posuisti me contrarium tibi* [4]? Dans les désirs que vous m'inspirez, *c'est vous qui me rendez contraire à vous-même !* Ou qu'une autre main l'attire, ou qu'une autre main la retienne.

1. Var. : mèneraient... à la mort.
2. Var. : Et c'est ce qui fait son plus grand martyre.
3. Var. : que le Fls de Dieu fait souffrir à Thérèse, sa fidèle amante.
4. Job., VII, 20.

O merveille des desseins de Dieu! ô conduite impénétrable de ses jugements dans l'opération de sa grâce! *Quis loquetur potentias Domini, auditas faciet omnes laudes ejus*[1]? Qui nous expliquera ce mystère? qui nous dira les moyens secrets par lesquels le Saint-Esprit purifie les cœurs? Il sait bien que, dans ces combats, dans ces mystérieuses contrariétés, il s'allume un feu dans les âmes qui les rend tous les jours plus pures. Il fait naître de saints désirs; et il se plaît de les enflammer, en différant de les satisfaire. Il se plaît à regarder du plus haut des cieux que Thérèse meurt tous les jours, parce qu'elle ne peut pas mourir une fois : *Quotidie morior*[2], dit le saint Apôtre; et il reçoit tous les jours mille sacrifices, en retardant le dernier. Mais je passe encore plus loin; pourrai-je bien dire ce que je pense? Il voit que, par un secret merveilleux, elle se détache d'autant plus du corps, qu'elle a plus de peine à s'en détacher; et que, dans l'effort qu'elle fait pour s'en séparer tout entière, elle le fuit d'autant plus qu'elle s'y sent plus longtemps et plus violemment retenue. C'est pourquoi, si la violence de ses désirs ne peut rompre les liens du corps, ils en éteignent tous les sentiments, ils en mortifient tous les appétits; elle ne vit plus pour la chair; et enfin elle devient tous les jours et plus libre et plus dégagée par cette perpétuelle agitation, comme un oiseau qui, battant des ailes, secoue l'humidité qui les rend pesantes, ou dissipe le froid qui les engourdit : si bien que, portée par ces saints désirs, elle paraît détachée du corps pour vivre et converser avec les anges[3] : *Nostra conversatio in cælis est.*

Heureuses mille et mille fois les âmes qui désirent ainsi Jésus-Christ! Mais cependant ses ardeurs s'augmentent, et ce feu si vif et si agissant ne peut plus être retenu sous la cendre d'une chair mortelle. Cette divine maladie d'amour prenant tous les jours de nouvelles forces, elle ne peut plus supporter la vie. Chaste Époux qui l'avez blessée, que tardez-vous à la mettre au ciel, où elle s'élève par de saints désirs, et où elle semble déjà transportée par la meilleure partie d'elle-même?

1. Ps. cv, 2.
2. I Cor., xv, 31.
3. Var.: et égalée aux intelligences célestes.

Ou, s'il vous plaît qu'elle vive encore, quel remède trouverez-vous à ses peines? La mort? mais il vous plaît de la différer, pour élever sa perfection à l'état glorieux et suréminent que votre providence a marqué pour elle. L'espérance? mais elle la tue, parce qu'en lui disant qu'elle vous verra, elle lui dit aussi dans le même temps qu'elle n'est pas encore avec vous. Que ferez-vous donc, ô Sauveur, et de quoi soutiendrez-vous votre amante, dont le cœur languit après vous? Chrétiens, il sait le secret de lui faire trouver du goût dans la vie. Quel secret? Secret merveilleux. Il lui envoiera des afflictions; il éprouvera son amour par de continuelles souffrances : secret étrange, selon le monde; mais sage, admirable, infaillible, selon les maximes de l'Évangile. C'est par où je m'en vais conclure.

Troisième Point.

La langueur de sainte Thérèse ne peut donc plus être soutenue que par des souffrances; et dans l'ennui qu'elle a de la vie, elle ne trouve point de consolation que de dire[1] continuellement à son Dieu : Seigneur, « ou souffrir, ou mourir : *Aut pati, aut mori.* » Il est digne de votre audience de comprendre solidement toute la force de cette parole; et quand je vous en aurai découvert le sens, vous confesserez avec moi qu'elle renferme comme en abrégé toute la doctrine du Fils de Dieu et tout l'esprit du christianisme. Mais observez avant toutes choses la merveilleuse contrariété des inclinations naturelles et de celles que la grâce inspire.

La première inclination que la nature nous donne, c'est sans doute l'amour de la vie; la seconde, qui la suit de près ou qui peut-être est encore plus forte, c'est l'amour des plaisirs du monde, sans lesquels la vie serait ennuyeuse. Car, mes Frères, il est véritable : quelque amour que nous ayons pour la vie, nous ne la pourrions supporter si elle n'avait des contentements; et jugez-en par expérience. Combien longues, combien ennuyeuses vous paraissent ces tristes journées que vous passez sans

1. Var. : de crier.

aucun plaisir de conversation ou de jeu, ou de quelque autre divertissement ! Ne vous semble-t-il pas alors, si je puis parler de la sorte, que les jours sont durs et pesants : *Pondus diei ?* C'est ce qui s'appelle le poids du jour : c'est pourquoi ils vous sont à charge, et vous ne pouvez supporter ce poids. Au contraire, est-il rien qui aille plus vite ni qui s'écoule, s'échappe et vole plus légèrement que le temps passé parmi les délices ? De là vient que ce roi mourant auquel Isaïe rendit la santé se plaint qu'on tranche le cours de sa vie lorsqu'il ne faisait que la commencer : « *Dum adhuc ordirer, succidit me ; de mane usque ad vesperam finies me*[1] : Je finis lorsque je commence, et ma vie s'est achevée du matin au soir ! » Que veut dire ce prince malade ? Il avait près de quarante ans ; cependant il s'imagine qu'il ne fait que de naître, et il ne compte encore qu'un jour de son âge ! C'est que sa vie passée dans le luxe, dans le plaisir du commandement et dans une abondance royale, ne lui faisait presque point sentir sa durée, tant elle coulait doucement ! Je vous parle ici, Chrétiens, dans le sentiment des hommes du monde, qui ne vivent que pour les plaisirs ; et c'est afin que vous compreniez quel étrange renversement des inclinations naturelles apporte[2] l'esprit du christianisme dans les âmes qui en sont remplies : et voyez-le par l'exemple de sainte Thérèse.

Les afflictions, les douleurs aiguës, ce cruel amas de maux et de peines sous lequel elle paraît accablée, et qui pourrait contraindre les plus patients à appeler la mort au secours, c'est ce qui lui fait désirer de vivre ; et au lieu que la vie est amère aux autres, si elle n'est adoucie par les voluptés, elle n'est amère à Thérèse que lorsqu'elle y jouit de quelque repos. Qui lui donne ces désirs étranges ? d'où lui viennent ces inclinations si contraires à la nature ? En voici la raison solide : c'est qu'il n'est rien de plus opposé que de vivre selon la nature et de vivre selon la grâce ; c'est, comme dit l'apôtre saint Paul[3], qu'elle n'a pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit victorieux du monde ; c'est que, pleine de Jésus-Christ, elle veut vivre selon Jésus-Christ. Ce Jé-

1. Is., XXXVIII, 12.
2. Var. : met.
3. I Cor., II, 12.

sus, ce divin Sauveur, n'a vécu que pour endurer ; et il m'est aisé de vous faire voir, par les Écritures divines, qu'il n'a voulu étendre sa vie qu'autant de temps qu'il fallait souffrir. Entendez donc encore cette vérité, par laquelle j'achèverai ce discours, et qui en fera tout le fruit.

Je ne m'étonne pas, Chrétiens, que Jésus ait voulu mourir : il devait ce sacrifice à son Père, pour apaiser sa juste fureur et le rendre propice aux hommes. Mais qu'était-il nécessaire qu'il passât ses jours, et ensuite qu'il les finît parmi tant de maux? C'est pour la raison que j'ai dite. Étant l'homme de douleurs, comme l'appelait le Prophète [1], il n'a voulu vivre que pour endurer ; ou, pour le dire plus fortement par un beau mot de Tertullien, « il a voulu se rassasier, avant que de mourir, par la volupté de la patience : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat* [2]. » Voilà une étrange façon de parler. Ne diriez-vous pas, Chrétiens, que, selon le sentiment de ce Père, toute la vie du Sauveur était un festin, dont tous les mets étaient des tourments ? Festin étrange, selon le siècle, mais que Jésus a jugé digne de son goût. Sa mort suffisait pour notre salut ; mais sa mort ne suffisait pas à ce merveilleux appétit qu'il avait de souffrir pour nous. Il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et tout ce cruel appareil de supplices épouvantables ; et cela, pour quelle raison? C'est que, ne vivant que pour endurer, « il voulait se rassasier, avant que de mourir, de la volupté de souffrir pour nous : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.* »

Mais, pour vous convaincre plus clairement de la vérité que je prêche, regardez ce que fait Jésus à la croix. Ce Dieu avide de souffrir pour l'homme, tout épuisé, tout mourant qu'il est, considère que les prophéties lui promettent encore un breuvage amer dans sa soif : il le demande avec un grand cri ; et après cette aigreur et cette amertume dont le Juif impitoyable arrose sa langue, que fait-il? Il me semble qu'il se tourne du côté du ciel : Eh bien ! dit-il, ô mon Père, ai-je bu tout

1. Is., LIII, 3. 2. *De Patient.*, n. 3.

le calice que votre providence m'avait préparé? ou bien reste-t-il quelque peine qu'il soit nécessaire que j'endure encore? Donnez, je suis prêt, ô mon Dieu! *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum*[1]. Je veux boire tout le calice de ma Passion, et je n'en veux pas perdre une seule goutte. Là, voyant dans ses décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir pour lui : Ha! dit-il, c'en est fait, « tout est consommé : *Consummatum est*[2] : » sortons, il n'y a plus rien à faire en ce monde ; et aussitôt il rendit son âme à son Père. Et par là, ne paraît-il pas, Chrétiens, qu'il ne vit que pour endurer, puisque, lorsqu'il aperçoit la fin des souffrances, il s'écrie : Tout est achevé, et qu'il ne veut plus prolonger sa vie?

Tel est l'esprit du Sauveur Jésus, et c'est lui qui l'a répandu sur Thérèse, sa pudique épouse. Elle veut aussi souffrir ou mourir ; et son amour ne peut endurer qu'aucune cause retarde sa mort, sinon celle qui a différé la mort du Sauveur. Chrétiens, échauffons nos cœurs par la vue de ce grand exemple, et apprenons de sainte Thérèse qu'il nous faut nécessairement souffrir ou mourir. Et un chrétien en peut-il douter? Si nous sommes de vrais chrétiens, ne devons-nous pas désirer d'être toujours avec Jésus-Christ? Or, mes Frères, où le trouve-t-on, cet aimable Sauveur de nos âmes? En quel lieu peut-on l'embrasser? On ne le trouve qu'en ces deux lieux : dans sa gloire ou dans ses supplices, sur son trône ou bien sur sa croix. Nous devons donc, pour être avec lui, ou bien l'embrasser dans son trône, et c'est ce que nous donne la mort, ou bien nous unir à sa croix, et c'est ce que nous avons par les souffrances ; tellement qu'il faut souffrir ou mourir, afin de ne quitter jamais le Sauveur. Et quand Thérèse fait cette prière : Que je souffre ou bien que je meure, c'est de même que si elle eût dit : A quelque prix que ce soit, je veux être avec Jésus-Christ ; s'il ne m'est pas encore permis de l'accompagner dans sa gloire, je le suivrai du moins parmi ses souffrances, afin que, n'ayant pas le bonheur de le contempler assis dans son trône, j'aie du moins la consolation de l'embrasser pendu à sa croix.

1. Ps. CVII. 2. 2. Joan., XIX. 30.

Souffrons donc, souffrons, Chrétiens, ce qu'il plaît à Dieu de nous envoyer : les afflictions et les maladies, les misères et la pauvreté, les injures et les calomnies ; tâchons de porter d'un courage ferme telle partie de sa croix dont il lui plaira de nous honorer[1]. Quoique tous nos sens y répugnent, il est doux de souffrir avec Jésus-Christ, puisque ces souffrances nous font espérer la société de sa gloire ; et cette pensée doit fortifier ceux qui vivent dans la douleur et l'affliction.

Mais pour vous, fortunés du siècle, à qui la faveur, les richesses, le crédit et l'autorité fait trouver la vie si commode, et qui, dans cet état paisible, semblez être exempts des misères qui affligent les autres hommes, que vous dirai-je aujourd'hui, et quelle croix vous laisserai-je en partage? Je pourrais vous représenter que peut-être ces beaux jours passeront bien vite, que la fortune n'est pas si constante qu'on ne voie aisément finir ses faveurs, ni la vie si abondante en plaisirs qu'elle n'en soit bientôt épuisée. Mais avant ces grands changements, au milieu des prospérités, que ferez-vous, que souffrirez-vous pour porter la croix de Jésus? Abandonner les richesses, macérer le corps? Non, je ne vous dis pas, Chrétiens, que vous abandonniez vos richesses, ni que vous macériez vos corps par de longues mortifications. Heureux ceux qui le peuvent faire dans l'esprit de la pénitence! Mais tout le monde n'a pas ce courage. Jetez seulement les yeux sur les pauvres membres de Jésus-Christ, qui étant accablés de maux ne trouvent point de consolations. Souffrez en eux, souffrez avec eux ; descendez à leur misère par la compassion ; chargez-vous volontairement d'une partie des maux qu'ils endurent ; et, leur prêtant vos mains charitables, aidez-leur à porter la croix, sous la pesanteur de laquelle vous les voyez suer et gémir. Prosternez-vous humblement aux pieds de ce Dieu crucifié ; dites-lui, honteux et confus : Puisque vous ne m'avez point jugé digne de me faire part de votre croix[2], permettez du

1. Var. : dont le Sauveur voudra nous charger.

2. Tel est le texte des éditeurs. Il serait à contrôler sur l'original, si celui-ci se retrouve. Y aurait-il ici encore amalgame de deux rédactions, dont la première aurait été en partie effacée ? Fallait-il lire sim-

moins, ô Sauveur, que j'emprunte celle des autres, et que je la puisse porter avec eux : donnez-moi un cœur tendre, un cœur fraternel, un cœur véritablement chrétien, par lequel je puisse sentir leurs douleurs et participer du moins de la sorte aux bénédictions de ceux qui souffrent.

Madame, permettez-moi de vous dire, avec le respect d'un sujet et la liberté d'un prédicateur, que cette instruction salutaire regarde principalement Votre Majesté. Nous répandons tous les jours des vœux pour sa gloire et pour sa grandeur : nous prions Dieu, avec tout le zèle que notre devoir nous peut inspirer, que sa main ne se lasse pas de verser ses bienfaits sur elle ; et afin que votre joie soit pleine et entière, qu'il fasse que ce grand roi, votre fils, à mesure qu'il s'avance en âge, devienne tous les jours plus cher à ses peuples et plus redoutable à ses ennemis. Mais, parmi tant de prospérités, nous ne croyons pas être criminels, si nous lui souhaitons aussi des douleurs. J'entends, Madame, ces douleurs si saintes, qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et leur font sentir les misères des pauvres membres du Fils de Dieu. Votre Majesté les ressent, Madame ; toute la France a vu des marques de cette bonté qui lui est si naturelle. Mais, Madame, ce n'est pas assez ; tâchez d'augmenter tous les jours ces pieuses inquiétudes qui travaillent Votre Majesté en faveur des misérables. Dans ce secret, dans cette retraite où les heures vous semblent si douces, parce que vous les passez avec Dieu, affligez-vous devant lui des longues souffrances de la chrétienté désolée, et surtout des peuples qui vous sont soumis ; et pendant que vous formez de saintes résolutions d'y apporter le soulagement que les affaires pourront permettre, pendant que notre victorieux monarque avance tous les jours l'ouvrage de la paix par ses victoires et par cette vie agissante à laquelle il s'accoutume dès sa jeunesse, attirez-la du ciel par vos vœux ; et pour récompense de ces douleurs que la charité vous inspirera, puissiez-vous jamais

plement : « Puisque vous ne m'avez pas jugé digne de votre croix ? » — Telle que nous la lisons, du reste, la phrase est intelligible.

n'en ressentir d'autres, et après une longue vie recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne votre front auguste. Faites ainsi, grand Dieu, à cause de votre bonté et de votre miséricorde infinie ! *Amen.*

Allocution qui ne fut pas prononcee [1].

Sire, permettez-moi de vous dire, avec le respect d'un sujet et la liberté d'un prédicateur, que cette instruction salutaire regarde principalement Votre Majesté [2]. Nous prions Dieu, avec tout le zèle que l'amour et le devoir nous peut inspirer, que, multipliant ses victoires, il égale votre renommée à celle des plus fameux conquérants. Mais, parmi toutes ces prospérités, nous ne croyons pas être criminels, si nous lui souhaitons aussi des douleurs : j'entends, Sire, ces saintes douleurs qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et qui leur [font] [3] sentir les misères des pauvres membres de Jésus-Christ. Sire, ces douleurs sont dignes des rois, et s'ils sont le cœur des royaumes, qu'ils animent par leur influence, il est juste que, comme le cœur, ils ressentent aussi les impressions des maux qu'endurent les autres parties. Votre Majesté les ressent, Sire ; elle fait la guerre dans cet esprit : elle étend bien loin ses conquêtes, elle s'accoutume dès sa jeunesse à cette vie agissante, pour assurer la tranquillité publique ; elle sent et elle plaint les maux de ses peuples ; elle ne respire qu'à les soulager. Pour récompense de ces douleurs que sa bonté lui fait ressentir [4], puisse-t-elle jamais n'en éprouver d'autres, et, après une longue vie, recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne son front auguste !

1. Louis XIV, qui visitait les places fortes de la province, n'entendit pas ce discours. Bossuet avait préparé ces quelques mots d'allocution, pour être prêt à tout événement.

2. Les éditeurs, en supprimant cette première phrase, ont rendu cette allocution incorrecte et presque inintelligible.

3. Édit. : et qui leur fait. — Même si ce singulier était dans le brouillon qu'on imprime, il fallait le corriger, sauf à en avertir.

4. Lachat, et les éditions modernes : pressentir.

ESQUISSE D'UN SERMON

prêché à Metz, le jour de la Toussaint 1657, en faveur de l'œuvre des Bouillons.

Le manuscrit [1] porte comme titre : *Fête de tous les saints*. La charitable reine, qui aimait à s'inspirer des conseils de saint Vincent de Paul, marqua son passage à Metz par des bienfaits durables [2]. Le développement des deux maisons de la Propagation de la foi, l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes ; la *Charité aux bouillons*, dont il sera question dans notre sermon ; la mission de 1658 ; le projet de fonder le séminaire de Sainte-Anne, réalisé quelques années plus tard : toutes ces œuvres de charité préoccupèrent Anne d'Autriche dans son voyage de la fin de l'année 1657. Bossuet, qui en était l'âme, venait de perdre (1656) un appui par la mort du gouverneur Schonberg, si zélé à le seconder ; mais la Providence lui en envoyait un autre plus solide encore, celui de la Reine mère. La pieuse veuve du maréchal, Marie de Hautefort, n'avait pas manqué de recommander à la confiance de la souveraine, dont elle était l'amie intime, le jeune archidiacre [3] de Metz.

C'est aux recherches érudites de M. Floquet que nous devons tous ces renseignements sur une époque de la vie de Bossuet, si peu connue jusqu'en 1855. Cet historien expose de même [4] la nature et le but de cette œuvre *des Bouillons*, qui fut l'occasion du sermon de charité, dont on va lire l'esquisse. Elle fournissait aux infirmes et aux malades des aliments et des remèdes, que préparaient et distribuaient huit Sœurs de charité. Des dames chrétiennes se faisaient quêteuses de bonne volonté pour trouver les fonds nécessaires.

Sommaire : Toussaint : *Beati misericordes*.

[*Exorde*]. Liaison entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée.

[*1er point*]. Salut est une grâce. — Comparaison : une pierre dans l'édifice.

[*2e point*]. Adorer la miséricorde en l'imitant. — Deux sacrifices : à la justice, sacrifice de destruction ; à la miséricorde, sacrifice de conservation. — Les pauvres : *Talibus hostiis promeretur Deus*. (Hebr., XIII, 16.)

1. Ms. fr. 12821, f. 4.
2. Floquet, *Études*..... t. I, p. 435.
3. Bossuet était revêtu de cette dignité depuis 1654.
4. Floquet, *Op. cit.*, p. 500.

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.
Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.
(Matth., v, 7.)

[P. 1] La solennité de ce jour et la charge particulière qui m'est imposée m'obligent à partager mon esprit en deux pensées bien contraires[1], et à vous faire arrêter les yeux sur deux objets bien différents. Et premièrement, Chrétiens, c'est l'intention de la sainte Église que l'on prêche dans toutes ses chaires la gloire des esprits immortels qu'elle honore tous aujourd'hui par une même célébrité. Et, pour suivre ses volontés, il faut que par cette clef admirable de la parole divine, à laquelle rien n'est fermé, je vous ouvre les portes sacrées de la céleste Jérusalem, et que je vous fasse entrer dans ce sanctuaire adorable où tous ces esprits bienheureux, se reposant de tous leurs travaux, sont rendus dignes de porter leur bouche à la source féconde de félicité et de vie. C'est le premier objet que l'on me propose. Mais voici que, d'un autre côté, on me charge de recommander à vos charités de prendre soin des pauvres malades, et de vous animer, si je puis, à vous joindre d'un zèle fervent à cette sainte société qui, ayant formé depuis quelques années le dessein de les soulager dans leur extrême misère, s'est liée et dévouée depuis peu à cet[2] œuvre salutaire avec une ferveur nouvelle et un saint accroissement de dévotion. Que ferai-je ici, Chrétiens, partagé entre deux matières qui paraissent si opposées? D'un côté, il faut que je vous fasse entendre les cantiques harmonieux [p. 2] et la ravissante musique par laquelle les saints expriment leur joie ; et on m'oblige dans le même temps de faire résonner à vos oreilles les gémissements des infirmes et les plaintes des languissants. Il faut élever nos esprits à cette cité bienheureuse et brillante d'une lumière immortelle ; et en même temps il nous faut descendre dans les demeures tristes et obscures où sont gisants les pauvres malades. Et comment

1. Var. : bien différentes.
2. Édit. : à cette œuvre. — Mais Bossuet corrige, en cet endroit, pour mettre le masculin.

sera-t-il possible de marcher en même moment[1] en des lieux si différents et sur des chemins si contraires? Toutefois nous nous trompons, Chrétiens : ce n'est qu'une fausse apparence ; et si nous savons pénétrer les mystères du christianisme et la doctrine de notre évangile, nous demeurerons convaincus que ces deux objets que l'on nous présente, quoiqu'ils semblent fort opposés, sont unis nécessairement d'une liaison très étroite. Car, dites-moi, je vous prie, mes Frères, qu'est-ce que le ciel? qu'est-ce que ce séjour glorieux? C'est le lieu que Dieu nous prépare pour y recevoir la miséricorde. Et les chambres des pauvres infirmes ; les lits, non de repos et de sommeil, mais d'inquiétudes et de veilles laborieuses où nous les voyons attachés? C'est le lieu que Dieu nous destine pour y faire la miséricorde. Et maintenant ne voyez-vous pas quelle liaison il y a entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée? *Bienheureux les miséricordieux :* voilà ceux qui exercent la miséricorde ; *parce qu'ils obtiendront la miséricorde :* et voilà ceux qui la reçoivent. Ne croyez donc pas, Chrétiens, que ce soient deux choses fort éloignées de regarder en un seul discours les heureux et les misérables. Vous voyez que notre Sauveur met ensemble les uns et les autres ; et cela, pour quelle raison? C'est qu'en nous montrant le lieu bienheureux où il répand sur nous la miséricorde, [p. 3] il nous fait voir où il nous faut tendre ; et en nous parlant [du lieu] où nous la pouvons exercer, il nous montre le droit chemin par lequel nous y pouvons arriver. Ouvrez vos mains, dit notre Sauveur ; ouvrez-les du côté de Dieu, ouvrez-les du côté des pauvres : ouvrez pour recevoir, ouvrez pour donner. Si vous fermez vos entrailles sur les nécessités de vos frères, la source de la miséricorde divine se tarira aussitôt sur vous : ouvrez-leur et votre cœur et vos mains, elle coulera avec abondance. C'est, mes Frères, cette liaison et cette concorde admirable entre la miséricorde que nous espérons[2] et la miséricorde que nous exerçons[3], que j'espère traiter en deux points avec le secours de la grâce. Je vous représenterai avant

1. Var. : dans le même temps.
2. Var. : entre la miséricorde reçue.
3. Var. : et la miséricorde exercée.

toutes choses avec quelle libéralité Dieu exerce sur nous sa miséricorde, lorsqu'il nous reçoit dans son paradis; et après je tâcherai de vous faire voir combien cette abondance de miséricorde que le Père céleste témoigne envers nous, en nous appelant à sa gloire, nous oblige d'avoir de tendresse pour nos frères, qui sont ses enfants et les membres de son Fils unique. C'est le sujet de tout ce discours.

Premier Point.

Commençons avec allégresse à publier les miséricordes que notre bon Père exerce sur nous, lorsqu'il daigne nous appeler à la gloire de son royaume. Disons, confessons, publions que nous n'y pouvons entrer que par grâce, par un pur effet de bonté, par un sentiment de miséricorde. Et le Sauveur nous le dit dans notre évangile : *Misericordiam consequentur*[1]. Quelle est cette miséricorde que le Fils de Dieu leur promet? Je soutiens que c'est la vie éternelle : *Regnum cælorum*[2]; *Deum videbunt*[3]; *Possidebunt terram*[4]; *terram viventium*[5]; *Saturabuntur*[6]; *inebriabuntur*[7]; *Satiabor cum apparuerit gloria tua*[8]; *Consolabuntur*[9]; *Absterget Deus omnem lacrymam*[10]. Ainsi *misericordiam consequentur.*

(P. 4) En effet, que pouvons-nous espérer, misérables bannis, enfants d'Ève, c'est-à-dire enfants de colère, enfants de malédiction, naturellement ennemis, chassés du paradis de délices? Si l'on nous rappelle à notre patrie, si on nous tire de l'abîme, que devons-nous faire autre chose que de louer la miséricorde de ce charitable Pasteur qui nous a retiré[s] du lac par le sang de son Testament, et nous a reportés au ciel chargés sur ses épaules? *Misericordias Domini in æternum cantabo*[11]. *In æternum :* ce n'est pas seulement dans le temps, mais encore principalement dans l'éternité.

1. Matth., v. 7. Nous supprimons les traductions du premier éditeur. Outre l'inconvénient de faire lire du Deforis pour du Bossuet, elles avaient encore celui de faire croire que le grand orateur avait récité un pareil canevas. Il le méditait, puis il improvisait.
2. Matth., v. 3.
3. *Ibid.*, 8.
4. *Ibid.*, 4.
5. Ps. xxvi, 13.
6. Matth., v, 6.
7. Ps. xxxv, 9.
8. *Ibid.*, xvi, 15.
9. Matth., v, 5.
10. Apoc., xxi, 4.
11. Ps. lxxxviii, 2.

Toutefois on me pourrait dire que cela n'est pas de la sorte : la gloire leur étant donnée comme récompense, il semble que c'est plutôt la justice qui la distribue au mérite, que la miséricorde qui la donne gratuitement. Esprits saints, esprits bienheureux, ne fais-je point tort à vos bonnes œuvres? J'entends un de vous qui dit : *Bonum certamen certavi*[1]. On vous rend la couronne, mais c'est que vous avez combattu ; on vous honore, mais vous avez servi ; on vous donne le repos, mais vous avez fidèlement travaillé : ce n'est donc pas miséricorde. A Dieu ne plaise! mais c'est cette doctrine qui fait éclater la miséricorde. Expliquons cette doctrine. Saint Augustin : *Reddet omnino Deus, et mala pro malis, quoniam justus est ; et bona pro malis, quoniam bonus est ; et bona pro bonis, quoniam bonus et justus est*[2]. A cela se rapporte toute la conduite de Dieu envers les hommes. L'une semble diminuer les autres ; non point en Dieu : les ouvrages de Dieu ne se détruisent point les uns les autres. Cette justice n'est pas moins justice pour être mêlée de miséricorde ; cette grâce n'est pas moins grâce pour être accompagnée de justice : au contraire, c'est le comble de la grâce et de la miséricorde.

Pour l'entendre encore plus profondément, considérons avec le même saint Augustin de quelle sorte les âmes saintes se présentent devant la justice[3] : *Redde quod promisisti : fecimus quod jussisti*[4]. [p. 5] Nulle obligation de justice entre Dieu et l'homme. La promesse et l'alliance l'a fait[5]. Elle a mis quelque égalité. Qui a fait l'alliance, et qui a donné la promesse? La miséricorde. La justice la tient ; mais la miséricorde la donne. Mais pénétrons encore plus loin. Cette promesse était conditionnelle. Je vous ai promis le ciel : oui, si vous veniez à moi sans péché, et [si] vous fructifiiez dans les bonnes œuvres. Seriez-vous sans péché, si la miséricorde[6] ne les avait remis? Auriez-vous des bonnes

1. II Tim., IV, 7.
2. S. Aug., *de Grat. et lib. Arb.*, cap. XXIII, n. 45.
3. Var.: devant leur juge.
4. *Serm.* CLVIII, n. 2.
5. Édit. : l'a faite. — *Le* est au neutre : « a fait *qu'il y eût obligation...* »
6. Ms. : sans péché, si *les miséricordes* ne les *avait* remis? — Lapsus à corriger. Il y en a plusieurs autres dans cette rapide improvisation. Reste une syllepse.

œuvres, si la grâce ne les avait faites? *Et hoc tu fecisti, quia laborantes juvisti* [1].

Ne voyez-vous donc pas que la justice cherche à récompenser? Mais elle ne trouve rien à récompenser que ce qu'a fait la miséricorde. Il a l'habit nuptial, il est juste qu'il soit du banquet ; mais cet habit nuptial lui a été [donné] par présent : *Datum est illis ut cooperiant se byssino splendenti et candido* [2]. Il faut qu'ils entrent au royaume parce qu'ils en sont dignes, mais c'est Dieu qui les a fait digne[s] ; leurs œuvres les suivent, mais Dieu les a faites. Dieu ne peut avec justice les rejeter de devant sa face, parce qu'ils sont revêtus de sainteté ; mais saint Paul, aux Hébreux : *Aptet vos in omni bono, ut faciatis ejus voluntatem, faciens in vobis quod placeat coram se per Jesum Christum* [3] : *quod placeat coram se,... in omni bono.* C'est une suite de la loi éternelle par laquelle Dieu aime le bien ; c'est justice : mais *aptet nos, faciat in nobis.* Il est juste que cette pierre soit mise au plus haut de cet édifice [4], qu'elle fasse le chapiteau de cette colonne, qu'elle soit mise en vue sur ce piédestal [5] ; mais c'est parce qu'il a plu à l'ouvrier de la façonner de la sorte. Plus il y a de mérite, plus il y a de grâce ; plus il y a de justice, plus il y a de miséricorde. C'est pourquoi les vingt-quatre vieillards jettent leurs couronnes au pied de l'Agneau [6]. Combat de Dieu et de l'homme. Dieu leur donne, voilà la justice ; ils la lui rendent par actions de grâces, c'est qu'ils reconnaissent la miséricorde : *Deo gratias qui dedit nobis victoriam* [7]. Ravissement des saints en voyant la miséricorde divine : *Benedic, anima mea, Domino, qui* (p. 6) *coronat te in misericordia et miserationibus* [8]. Voyez la miséricorde encore plus évidemment reconnue au couronnement : *Qui replet in bonis desiderium* [9]. Amour prévenant dès l'éternité, par lequel il les a choisi[s] ; par quels secrets il a touché leur[s] cœurs ; le soin qu'il a eu de détourner les occasions ; les périls

1. *Serm.* CLVIII, n. 2.
2. Apoc., XIX, 8.
3. Hebr., XIII, 21. — Ms. : *in Christo Jesu.*
4. Ms. : ceste édifice.
5. Ms. : piédestail.
6. Apoc., IV, 10 : *coronas suas.* — Ms. : leur couronne.
7. I Cor., XV, 57. — Ms. : *Gratias Deo...*
8. Ps. CII, 1, 4.
9. *Ibid.*, 5.

infinis du voyage ; se connaîtront à la fin, lorsqu'ils seront arrivés, voyant[1] les damnés, et que la seule miséricorde les a triés : *Misericordia ejus præveniet me*[2] ; — *Misericordia ejus subsequetur me*[3]. — Le peu de proportion de leurs œuvres avec leur gloire : *Supra modum, in sublimitate, æternum gloriæ pondus*[4]. Ils ne peuvent comprendre comment une créature chétive a été capable de tant de grandeur. *Alleluia :* Dieu les loue, ils louent Dieu[5]. Vous avez bien fait, leur dit Dieu : *Quia digni sunt*[6]. C'est vous qui l'avez fait : *Omnia opera nostra operatus es nobis, Domine*[7]. — C'est à ce lieu de paix que nous aspirons ; c'est après cette patrie bienheureuse que notre pèlerinage soupire ; c'est à cette miséricorde que nous espérons[8]. Se peut-il faire que nous attendions tant de grâces sans en vouloir faire à nos frères ? La miséricorde nous environne de toutes parts : *Misericordia ejus circumdabit me*[9]. Cet exemple de notre Dieu ne nous attendrit-il pas[10] ? Si un maître est indulgent à ses domestiques, il ne peut souffrir les insolents et les fâcheux : il veut que sa douceur serve de loi à toute sa famille. Sous un père si bon que Dieu, quelle douceur pouvons-nous prétendre si nous sommes durs et inexorables ? Vous voyez donc déjà, Chrétiens, la liaison qu'il [p. 7] y a entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée : mais entrons plus profondément dans cette matière, et expliquons notre seconde partie.

Second Point.

Je crois que vous voyez aisément que de tous les divins attributs celui que nous devons reconnaître dans un plus grand épanchement de nos cœurs, c'est sans doute la miséricorde. C'est celui dont nous dépendons le plus : nous ne subsistons que par grâce. Il faut la reconnaître

1. Ms. : voyent.
2. Ps. LVIII, 11.
3. *Ibid.*, XXII, 6.
4. II Cor., IV, 17.
5. Apoc. XIX, 1, 3, 4, 6.
6. *Ibid.*, III, 4.
7. Is., XXVI, 12. — Ms. : *in nobis.*
8. Il doit y avoir ici un nouveau lapsus. On peut supposer que *à* s'est glissé par surprise dans cette phrase. Dans le doute cependant, nous devons le conserver. Peut-être aussi *espérons* est-il mis par distraction pour *aspirons*.
9. Ps. XXXI, 10.
10. C'est-à-dire « ne nous attendrit-il pas *sur nos frères ?* »

en la publiant, la publier en l'imitant : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est*[1]. Nous ayant fait[s] à son image, il n'aime rien plus en nous que l'effort que nous faisons de nous conformer à ses divines perfections. Saint Paul, aux Colossiens, après leur avoir montré la miséricorde divine dans la grâce de leur élection, conclut en ces termes : *Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti et dilecti*[2] ; — *electi*, par miséricorde et par grâce ; *dilecti*, par pure bonté ; *sancti*, par la rémission gratuite de tous vos péchés : — *Induite vos ergo viscera misericordiæ.*

Pouvez-vous mieux confesser la miséricorde que vous recevez qu'en la faisant aux autres en simplicité de cœur[3] ? Si vous êtes dur et superbe sur les misérables, il semble que vous ayez oublié votre misère propre. Si vous la faites aux autres dans un sentiment de tendresse, vous ressouvenant des grâces, c'est alors que vous honorez ces bienfaits : c'est là le sacrifice que demande sa miséricorde : *Talibus hostiis promeretur*[4]. Il y a un sacrifice de destruction : c'est le sacrifice de la justice divine, en témoignage qu'elle détruit les pécheurs. Mais le propre de la miséricorde, c'est de conserver ; il lui faut pour sacrifice conserver les pauvres et les misérables: voilà l'oblation qui lui plaît. Vous prétendez au royaume céleste : Dieu vous en a [p. 8] donné la connaissance ; il vous y appelle par son Évangile, il vous y conduit par sa grâce : *Quid retribuam Domino*[5] ? Quelle victime lui offrirez-vous? Voyez tous ces pauvres malades : offrez-lui ces victimes vivantes et raisonnables, conservées et soulagées par vos charités et par vos aumônes. Ils sont dans la fournaise de la pauvreté et de la maladie ; que ne descendez-vous avec la rosée de vos aumônes? O sacrifice agréable! *Viscera sanctorum requieverunt per te, frater*[6]. A qui cela convient-il mieux, sinon aux pauvres malades? Je ne néglige pas pour cela les autres; mais je prête ma voix à ceux-ci, parce qu'ils n'en ont point. Voyez quelle est leur nécessité. Nous naissons pauvres ; Dieu a commandé à la terre de nous fournir notre

1. Luc., VI, 36.
2. Coloss., III, 12.
3. II Cor., I, 12 ; Eph., VI, 5, etc.
4. Hebr., XIII, 16.
5. Ps. CXV, 3.
6. Philem., 7.

nourriture. Ceux qui n'ont point ce fonds, imposent un tribut à leurs mains; ils exigent d'elles ce qui est nécessaire au reste du corps : voilà le second degré de misère. Quand ce fonds leur manque par l'infirmité, mais encore y a-t-il quelque recours : la nature leur a donné une voix, des plaintes, des gémissements, dernier refuge des pauvres affligés pour attirer le secours des autres. Ceux dont je parle n'ont pas ce[s] moyens : ils sont contraints d'être renfermés; leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille éplorée et de quelques-uns de leurs voisins, peut-être encore plus misérables qu'eux. Mais dans l'extrême misère, quand on a l'usage de son esprit libre, la nécessité fait trouver des inventions : le leur est accablé par la maladie, par les inquiétudes, et souvent par le désespoir. Dans une telle nécessité, puis-je leur refuser ma voix?

Combien de malades dans Metz! Il semble que j'entends tout autour de moi un cri de misère : Ne voulez-vous (p. 9) pas avoir pitié? Leur voix est lasse, parce qu'elle est infirme : moins je les entends, et plus ils me percent le cœur. Mais si leur voix n'est pas assez forte, écoutez Jésus-Christ qui se joint à eux : Ingrat, déloyal, nous dit-il, tu mange[s] et tu te repose[s] à ton aise; et tu ne songe[s] pas que je suis souffrant[1] en telle maison, que j'ai la fièvre en cette autre; et que partout je meurs de faim, si tu ne m'assiste[s]! Qu'attendez-vous, cruels, pour subvenir à la pauvreté de ce misérable? Quoi! attendez-vous que les ennemis de la foi en prennent le soin pour les gagner à eux par une cruelle miséricorde? Voulez-vous que votre dureté leur serve d'entrée? Ha! qu'un homme se fait bien entendre, quand il vient donner la vie à un désespéré! Faiblesse d'esprit dans la maladie. Vous voulez qu'ils soient secourus; favorisez donc de tout votre pouvoir cette confrérie charitable qui se consacre à leur service. Aidez ces filles charitables dont toute la gloire est d'être les servantes des pauvres malades, victimes consacrées pour les soulager. Et ne me dites point : Les pauvres sont de mauvaise humeur, on ne peut les contenter. — C'est

1. Var. : que je souffre.

une suite nécessaire de la pauvreté. Sont-ils de plus mauvaise humeur que ceux auxquels Jésus-Christ disait: *O generatio... perversa! usquequo... patiar vos? Adduc huc filium tuum*[1]. — Mais ils ne se contentent pas de ce que nous leur donnons : ils veulent de l'argent, et non des bouillons, et non des remèdes. — Qui le veut? C'est l'avarice. Vous n'êtes pas assemblées pour satisfaire à ce que leur avarice désire, mais à ce qu'exige leur nécessité. — Mais il n'y a point de fonds! — C'est la charité des fidèles; et c'est à vous, Mesdames, à l'exciter[2]. C'est pour cela que vous vous êtes toutes données à Dieu pour faire la quête.

(P. 10) Si la pauvreté dans le christianisme est honorable, vous devez être honoré[e]s de faire pour Jésus-Christ l'action de pauvres. Quoi! rougirez-vous de demander l'aumône pour Jésus-Christ? Quand est-ce que vous donnerez, si vous ne pouvez vous résoudre à demander? Vous devriez ouvrir vos bourses, et vous refusez de tendre la main! — Mais on ne me donne rien! — O vanité, qui te mêle[s] jusques dans les actions les plus humbles, ne nous laisseras-tu jamais en repos? Jésus se contente d'un liard; Jésus se contente d'un verre d'eau : bien plus, il ne laisse pas de demander aux plus rebelles, aux plus incrédules. Animez-vous donc les unes les autres. Mais persévérez. Quelle honte d'avoir commencé...! Ce serait une hypocrisie. Rien de plus saint : tout le monde y devrait concourir. N'écoutez pas ceux qui disent : Cet œuvre ne durera pas. — Il ne durera pas, si vous êtes lâche[s] ; il ne durera pas, si vous manquez de foi, si vous vous défiez de la Providence. Dieu suscitera l'esprit de personnes pieuses pour vous fournir des secours extraordinaires; mais ce sera si vous faites ce que vous pouvez. Quelle consolation! Je n'ai qu'un écu[3] à donner; il se partagera entre tous les pauvres, comme la nourriture entre tous les membres! C'est l'avantage de faire les choses en union. Si chaque membre prenait sa nourriture de lui-même, confusion et désordre; la nature y a pourvu : une même

1. Luc., IX, 41.
2. Var. : et c'est à vous à l'exciter. C'est pour cela, Mesdames...
3. Première rédaction effacée : « qu'un franc... »

bouche. Comme les membres s'assistent les uns les autres, prêtez-leur vos mains, prêtez-leur vos voix. La main prend un bâton pour soutenir le corps au défaut du pied.

Exhortation. En considérant la miséricorde que nous recevons de Jésus-Christ : que lui rendrons-nous? Il n'a que faire de nous. Empressement de la reconnaissance : Sauveur, je meurs de honte de recevoir vos bienfaits sans rien rendre; (p. 11) donnez-moi le moyen de les reconnaître. — Pressé par ces raisons que la gratitude inspire, il dit : Je te donne les pauvres; ce que tu leur feras, je le tiens pour reçu aux mêmes conditions qu'eux: je veux entrer en leur place. — Ne le crois-tu pas? C'est lui qui le dit. Il a dit que du pain, c'était son corps; tu le crois et tu l'adores. Il a dit qu'une goutte d'eau lavait nos péchés; tu le crois, et tu conduis tes enfants à cette fontaine. Il a dit qu'il était en la personne des pauvres; pourquoi refuse[s]-tu de le croire? Si tu refuse[s] de le croire, tu le croiras et tu le verras, lorsqu'il dira : *Infirmus, et non visitastis me*[1]. L'homme devant Dieu, demandant de le voir dans sa gloire : Tu ne m'as pas voulu voir dans mon infirmité. Une troupe de misérables s'élèvera : Seigneur, c'est un impitoyable. C'est pour cela que le mauvais riche voit Lazare au sein d'Abraham. Au contraire, ces pauvres *recipient vos in æterna tabernacula*[2].

Employer à cela le crédit et l'autorité : elle s'évanouira en l'autre monde. Voulez-vous qu'elle vous y serve, employez-la au ministère des pauvres.

1. Matth., xxv, 43. 2. Luc., xvi, 9.

PARCET PAUPERI.

ESQUISSE D'UN SERMON DE CHARITÉ.

Metz, 14 janvier 1658.

La fête patronale de l'association de charité, dont nous avons parlé dans la notice du sermon précédent, se célébrait chaque année le 14 janvier (Floquet, *Études*..., t. I, p. 502, note). Cette pieuse confrérie avait été instituée « sous l'invocation du nom de Jésus. » Si M. Floquet n'a point complété ses doctes explications en alléguant notre sermon qui les confirme, la faute en est aux anciens éditeurs qui ne l'avaient point fait entrer dans leur collection. Il suivait l'édition de Versailles, réputée la meilleure: plus d'une fois elle l'entraîna en quelque erreur de détail ; ici, à une omission. Le manuscrit [1] porte ce titre explicite, qui est bien cette fois de la main de Bossuet : « La fête du saint Nom de Jésus pour les Dames de la Charité. » D'autre part, la date est nettement indiquée par l'écriture et l'orthographe. Celle-ci, par des différences caractéristiques, interdit également de prendre ce court manuscrit de quatre pages pour le canevas du sermon sur *l'Éminente dignité des pauvres*, comme fait Lachat [2], ou de le regarder comme un résumé du même sermon, comme le préfère Gandar [3].

Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet.
(Ps. LXXI, 13.)

Jésus-Christ, sauveur des pauvres. — Il est venu au monde pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi : *Novissimi primi,... primi novissimi* [4]. Police de l'Église contraire à la politique du siècle, en trois points : 1° dans le monde, les riches sont les premiers ; dans le royaume de Jésus-Christ, la prééminence appartient aux pauvres, qui sont les vrais enfants et les premiers-nés de l'Église ; 2° dans le monde, les pauvres semblent nés pour servir

1. Ms. fr. 12821, s. 354 et 355 ; format exceptionnellement petit, comme le précédent.
2. C'est cet éditeur qui, le premier, a donné cette courte esquisse (t. VIII, p. 440).
3. *Choix de Sermons*, p. 163.
4. Matth., XX, 16.

les riches ; dans l'Église, les riches pour servir les pauvres ; 3° dans le monde, les grâces et les privilèges sont pour les riches, et les pauvres n'y ont part que par leur appui ; dans l'Église, toutes les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilèges que par leur moyen. Trois vérités qui apprennent[1] aux riches comme ils doivent se conduire à l'égard des pauvres : en honorant leur condition, soulageant leur nécessité, participant à leurs privilèges...

[Premier Point[2].]

Les pauvres sont les vrais enfants de l'Église. Ils y sont de droit et de la première institution ; et les riches, seulement par grâce et par privilège. Jésus-Christ ne vient que pour eux. Tout le psaume LXXI[3]. Le roi des pauvres. — Le sujet de sa mission : *Evangelizare pauperibus misit me*[4] ; *Pauperes evangelizantur*[5]. — La raison : condamner l'injustice des hommes et prendre en main la protection de ce que le monde abandonne le plus ; ce sont les pauvres : *Tibi derelictus est pauper*[6]. Dieu envoie au monde Jésus-Christ pour en être le sauveur.

S'il eût appelé les riches et les puissants, ils eussent cru lui faire trop d'honneur, ou ils l'auraient superbement dédaigné. Il veut des personnes qui ne croient pas que rien leur soit dû et qui se tiennent trop heureux[7] qu'on les considère. Il envoie inviter à son festin des personnes riches et accommodées ; ils s'excusent tous : les riches font les dédaigneux. Jésus-Christ : *Pauperes, debiles, claudos,... compelle intrare*[8]. Ils n'osent venir, ils s'en croient indignes, *compelle intrare* ; ce sont ceux que je veux. En effet, les apôtres ; et durant les trois premiers siècles, *non multi potentes, non multi nobi-*

1. Lachat : qui expriment.
2. M. Lachat omet cette utile indication. Elle n'est pas, il est vrai, dans l'autographe ; mais dans combien d'autres sermons de la jeunesse ne doit-on pas l'ajouter ?
3. C'est le Ps. *Deus, judicium tuum regi da*, d'où était pris le texte du discours.
4. Luc., IV, 18.
5. Matth., XI, 5.
6. Ps. IX (secund. Hebr.), 14.
7. Voy. sur cette phrase et la suivante les *Remarques sur la Grammaire et le Vocabulaire*, au t. VII, au mot *Personne*.
8. Luc., XIV, 21, 23.

les ;... ea quæ non sunt[1] : ce sont les pauvres, qu'on compte pour rien. A peine les premiers chrétiens jugeaient-ils les puissants dignes d'être reçus dans l'Église : ils les trouvaient trop chargés de la pompe du siècle, trop engagés dans les intérêts du monde, qu'ils croyaient le règne de Satan. Tertullien dit que les Césars ne peuvent pas [être] chrétiens : *Si christiani potuissent esse et Cæsares, sæculo necessarii*[2]. Ils ont sa pompe ; nécessaires pour nous tourmenter. Voilà donc les pauvres les premiers-nés ; ce sont ceux pour lesquels Jésus-Christ est venu. Lui-même pauvre, et sauveur des pauvres, particulièrement des malades[3]. C'est pourquoi il est dit : *Pauperem cui non erat adjutor*[4]. Honorez la condition des pauvres, à cause du mépris que le monde fait d'eux : puissante raison à des chrétiens.

[Deuxième Point.]

Les riches ne sont dans l'Église que pour les pauvres. Il faut le prouver en considérant le véritable usage des richesses dans le royaume de Jésus-Christ. Ce n'est pas pour la pompe, pour l'ostentation, pour l'affluence, pour les voluptés. Il n'a que faire de temple[s] somptueux. Il n'a jamais régné plus absolument que lorsque ses mystères se célébraient dans des cachots. On trouvera que tout l'usage des richesses à l'égard du royaume de Jésus-Christ, c'est la miséricorde. Tout le reste est plutôt contraire à l'Église et à l'esprit du christianisme. Il ne souffre donc les riches que pour assister les pauvres : c'est à cette charge qu'il les reçoit. C'est pourquoi dans l'ancienne Église tout [est] en commun, de peur de se rendre coupables de la nécessité de quelqu'un. *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*[5] : il y a as-

1. I Cor., I, 26, 28. — Ms. : *Non multi potentes in Christo.*

2. Ms. : Réminiscence de Tertullien : *Sed et Cæsares credidissent super Christo, si aut Cæsares non essent sæculo necessarii, aut si et Christiani potuissent esse Cæsares* (Apolog., n. 21).

3. Ces mots sont une allusion au but spécial de l'œuvre des Dames de la Charité. (Voy. la notice du sermon précédent.) D'autre part, pour développer ces idées, Bossuet n'avait qu'à se reporter à ses discours antérieurs. (Voy. par exemple, t. Ier, p. 452, le sermon du 7 décembre 1653, 1er point.)

4. Ceci semble tiré indirectement du psaume LXXI, sur lequel roule le sermon : *Liberabit pauperem cui non erat adjutor.*

5. Ps. XL, 2.

sister le pauvre et être intelligent sur le pauvre. Celui qui donne avec orgueil, qui reproche ses bienfaits, il assiste le pauvre ; mais, pour être intelligent sur le pauvre, il faut lui donner dans la pensée que nous n'avons de bien [1] qu'à cette condition, qu'on n'est dans l'Église que pour cela. Toutes les autres dispensations des richesses ne regardent pas l'Église ; celle-ci lui est propre et particulière. *Beatus qui intelligit*, qui se regarde comme le ministre des pauvres. Cela l'oblige non seulement à les assister quand ils se présentent, mais à aller au devant, comme un serviteur qui doit prévenir son maître. Il faut forcer leur pudeur par un bon accueil. Exemple d'Élie. Diverses remarques [2].

[Troisième Point.]

Les privilèges de l'Église appartiennent aux pauvres. Toutes les malédictions sur les riches, toutes les bénédictions sur les pauvres : le moyen de communiquer, c'est de s'associer avec eux par la compassion. Acheter leurs privilèges en les assistant ; expier la contagion qu'on contracte par les richesses. Saint Paulin, de sainte Mélanie [3].

1. Lachat : de biens. — Bossuet a mis le singulier, et ce n'est point par inadvertance.

2. Bossuet se reporte sans doute à ses cahiers de *Remarques morales*. C'étaient des extraits de l'Écriture et des Pères, avec des réflexions. (Voy. *Histoire critique de la Prédication de Bossuet*, ch. I.)

3. Voici le passage de saint Paulin sur sainte Mélanie, auquel Bossuet se réfère ici d'une façon un peu énigmatique : *Vestimenta sua vellribus, auro, arte pretiosa, pedibus ejus substernere, pannisque conterere gestiebant :* EXPIARI SE A DIVITIARUM CONTAGIO JUDICANTES, *si quam de vilissimo ejus habitu aut vestigio sordem colligere mererentur.* (Epist. XXXIX, ad Sever.) Cf. G. Goyau, *Sainte Mélanie*, Paris, 1908, in-18.

SERMON POUR LA

VÊTURE D'UNE NOUVELLE CATHOLIQUE.

25 mars 1658, à Metz.

Avant de donner la suite des œuvres qui se rapportent à la Mission de Metz, il convient de placer ici une allocution que Gandar croit avec raison appartenir à cette année (*Bossuet orateur*, p. 220, n 3). Il a plu à Lachat de la renvoyer d'autorité à 1664 (t. XI, p. 591). La raison est tirée de *la profondeur des pensées*, de la *fermeté de la logique*, de l'*élévation du langage*. Il est assez plaisant de prétendre que ces qualités soient apparues chez Bossuet deux ans après le Carême du Louvre.

Ce fut en 1658 que Bossuet la prononça, car, les années suivantes, il se trouvait à Paris pendant le carême. Il y avait un an, jour pour jour, que de nouvelles recrues étaient venues de Paris sous la conduite de la pieuse et charitable Renée des Bordes [1]. On trouvera, sur la fin du discours, une allusion à ce fait, qui confirme notre date, à défaut du manuscrit, qui ne s'est pas retrouvé.

Induimini Dominum Jesum Christum.
Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Rom., XIII, 14.)

Ne vous persuadez pas, ma très chère Sœur, que la cérémonie de ce jour ne soit qu'un simple changement d'habit. Une telle cérémonie ne mériterait pas d'être sanctifiée par la parole de Dieu, et l'Église, notre sainte mère, ne voudrait pas employer ses ministres à une chose de si peu d'importance. Mais, comme vous quittez un habit que le siècle tâche de rendre honorable par le luxe et par la vanité, afin d'en prendre un autre qui tire tout son ornement de la modestie et de la pudeur, ainsi devez-vous penser qu'il faut « vous dépouiller aujourd'hui du vieil homme et de ses convoitises, afin de vous revêtir du nouveau, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, créé selon la volonté de Dieu, comme dit

1. La communauté venait de prendre possession des nouveaux locaux, rue Taison. (Voy. Floquet. *Études*.... t. I, p. 445.)

l'Apôtre aux Éphésiens : *Induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est*[1]. » C'est à quoi vous exhorte saint Paul dans le texte que j'ai allégué ; et encore que cette parole s'adresse généralement à tous les fidèles, il me semble que c'est à vous qu'il parle en particulier, et qu'il vous dit avec sa charité ordinaire : Revêtez-vous, ma Sœur, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est ici la bienheureuse journée en laquelle le Fils de Dieu se fit homme afin de nous faire des dieux. Réjouissez-vous donc en Notre-Seigneur, et revêtez-vous de Celui qui a daigné aujourd'hui se revêtir de notre nature.

Peut-être vous me demanderez de quelle sorte cela se peut faire, et comment l'homme se peut revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est ce que je tâcherai de vous exposer avec l'assistance divine, par une méthode facile et familière. Mais ne pensez pas, ma très chère Sœur, que j'ose me promettre de ma propre suffisance l'explication d'un si haut mystère. Je ne suis ni assez téméraire pour l'entreprendre, ni assez intelligent pour l'exécuter. A Dieu ne plaise que dans cette chaire je vous propose une autre doctrine que celle de l'Évangile ! J'irai donc sous la conduite du grand apôtre saint Paul, qui sera notre prédicateur. Voici de quelle sorte ce saint personnage parle dans son Épître aux Philippiens : « Ayez, dit-il, mes Frères, ayez cette même affection en vous-mêmes, qui a été en Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*[2] » ; c'est-à-dire : Prenez les sentiments du Sauveur ; soyez tous envers lui comme il a été envers vous ; que ce qu'il a fait pour votre salut soit le modèle et la règle de ce que vous devez faire pour son service : ainsi vous serez revêtus du Sauveur, quand vous serez imitateurs de sa charité. Considérons donc quels ont été les sentiments du Fils de Dieu dans le mystère de l'Incarnation, et après, imprimons les mêmes pensées en nous-mêmes ; et nous serons revêtus de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon le commandement de l'Apôtre. C'est le précis de cet entretien : Dieu le fasse fructifier par sa grâce à l'édification de nos âmes !

1. Ephes., IV, 24. 2. Philipp., II, 5.

Premier Point.

Qui dit Dieu, dit un océan infini de toute perfection. Tous ses attributs divins sont sans bornes et sans limites. Son immensité passe tous les lieux ; son éternité domine sur tous les temps : les siècles ne sont rien devant lui, ils sont comme le jour d'hier qui est passé et ne peut plus revenir : *Tanquam dies hesterna, quæ præteriit*, chantait le prophète David[1]. Si vous demandez ce qu'il est, il est impossible qu'on vous réponde. Il est, personne n'en peut douter, et c'est aussi tout ce qu'on en peut dire : *Je suis Celui qui est ; c'est Celui qui est qui te parle*, disait-il autrefois à Moïse[2]. Je suis, n'en demande pas davantage : c'est parce qu'il est impossible de définir ni de limiter ce qu'il est. Il n'est rien de ce que vous voyez, parce qu'il est le Dieu et le créateur de tout ce que vous voyez ; il est tout ce que vous voyez, parce qu'il renferme tout dans son essence infinie. Elle est une et indivisible ; mais il n'y a aucune multitude qui puisse jamais égaler cette unité admirable. Auprès de cette unité, toutes les créatures disparaissent et s'évanouissent dans le néant. Ce que je viens de vous dire, Fidèles, et ce qu'il est impossible que je vous explique, c'est le Dieu que nous adorons, loué et glorifié aux siècles des siècles. Voilà ce qu'est le Fils de Dieu par nature ; voyons, je vous prie, ce qu'il est devenu par miséricorde et par grâce.

Certes, je vous l'avoue, Chrétiens, quand j'entends cette trompette, ou plutôt ce tonnerre de l'Évangile, ainsi que l'appellent les Pères : « *In principio erat Verbum*[3] : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; c'est lui qui était en Dieu au commencement ; toutes choses ont été faites par lui ; en lui était la vie ; » quand j'entends, dis-je, ces choses, mon âme demeure étonnée d'une telle magnificence. Mais lorsque, passant plus loin dans la lecture de cet évangile, je vois que ce Verbe a été fait chair : *Et Verbum caro factum est*[4], je ne suis pas moins

1. Ps. LXXXIX. 4.
2. Exod., III, 14.
3. Joan., I, 1.
4. *Ibid.*, 14.

surpris d'un si grand anéantissement[1]. O Dieu, dis-je incontinent en moi-même, qui l'eût jamais pu croire, qu'un commencement si majestueux dût avoir une fin qui semble si méprisable, et que d'une telle grandeur on dût jamais tomber dans une telle bassesse? Et toutefois, ma très chère Sœur, c'est ce que le Fils de Dieu, touché d'amour pour notre nature, a fait dans la plénitude des temps. Cette immensité, dont je vous parlais, s'est comme renfermée dans les entrailles d'une sainte vierge. L'Infini est devenu un enfant; l'Éternel s'est soumis à la loi des temps. Les hommes ont vu l'heure de sa mort, après avoir compté le premier jour de sa vie. Ainsi a-t-il plu à notre grand Dieu de faire voir sa toute-puissance, en élevant à la dignité la plus haute la chose du monde la plus vile et la plus infirme.

Considérez ceci, Chrétiens : je vous ai représenté la nature divine en bégayant, je l'avoue (et que pouvais-je faire autre chose?) ; mais enfin je vous l'ai, en quelque sorte, représentée dans sa grande et vaste étendue, sans bornes et sans limites ; et dans l'Incarnation, elle s'est comme raccourcie : *Verbum breviatum*[2], parole mise en abrégé. Elle s'est comme épuisée et anéantie, ainsi que parle saint Paul[3] ; non pas qu'elle ait rien perdu de ses qualités naturelles : elle n'est pas capable de changement ; elle s'est communiquée à nous, sans être diminuée en elle-même. Mais enfin elle s'est unie à notre misérable nature, elle s'est chargée de notre néant, elle a pris sur soi nos infirmités. *Le Fils de Dieu, égal à son Père, étant en la forme de Dieu, a pris la forme d'esclave*[4]. Et cela, qu'est-ce autre chose, sinon se prescrire certaines bornes, sinon s'abaisser et s'anéantir? N'est-ce pas en quelque sorte se dépouiller de sa majesté, pour se revêtir de notre faiblesse? C'est ce que nous enseigne l'Apôtre, dans le texte que j'ai allégué de l'Épître aux Philippiens. O bonté incroyable de notre Dieu! ô amour ineffable pour notre nature, qui porte le Fils du Dieu vivant à s'unir si étroitement avec nous, dont la vie n'est qu'une langueur et une défaillance continuelle!

1. Bossuet reviendra sur ce contraste. *Noël*, 3e serm., et *Élévations*, XII, VII.
2. Rom., IX, 28.
3. Philipp., II, 6.
4. *Ibid.*, 7.

Mais qu'est-il arrivé, Chrétiens, de cette profonde humiliation? Comprenez, s'il vous plaît, ce que je veux dire. Ha! quand le Fils de Dieu est venu au monde, Dieu n'était presque point connu sur la terre, bien que la connaissance de Dieu soit la vie éternelle[1]. Le Fils de Dieu, prêchant les vérités de son Père, *a manifesté son nom aux hommes*[2], ce sont ses propres paroles; et après son Ascension triomphante, il a envoyé ses disciples, qui, parcourant tout le monde, ont ramené les peuples à la connaissance du Créateur. De tous les endroits de la terre, les fidèles se sont assemblés pour adorer le vrai Dieu, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; s'assemblant de la sorte, ils se sont unis à cet Homme-Dieu, qui est mort pour l'amour de nous; et par ce moyen ils sont devenus non seulement les amis, mais les membres de Jésus-Christ, ainsi que l'enseigne saint Paul[3].

Et comment pourrais-je vous dire, mes Frères, combien cette sainte union nous a été profitable? Quel bonheur à nous autres pauvres mortels, d'être unis si étroitement à la sainte humanité de Jésus, qui est pleine de la nature divine! Car c'est par ce moyen que toutes les grâces découlent sur nous. Nous unissant au Fils de Dieu selon ce qu'il s'est fait pour l'amour de nous, c'est-à-dire selon la chair qu'il a prise de nous, nous entrons en société de la nature divine; nous participons en quelque sorte à la Divinité, parce que nous sommes en Dieu, et Dieu en nous; et c'est la nouvelle alliance que Dieu a contractée avec nous, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. *J'habiterai en eux*, dit le Seigneur par la bouche de son Prophète, *et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple*[4]. C'est pourquoi l'Apôtre nous avertit que nous sommes remplis de l'Esprit de Dieu, que nos corps et nos âmes sont les temples du Dieu vivant[5]. Dieu donc habitant en nous, comme il est un feu consumant, ainsi que parle l'Écriture divine[6], il nous change et nous transforme en soi-même par une opération ineffable et toute-puissante, jusqu'à ce qu'étant parvenus à la gloire, où il nous appelle, *nous serons semblables*

1. Joan., XVII, 3.
2. Joan., XVII, 6.
3. Ephes., V, 30.
4. Levit., XXVI, 12.
5. I Cor., III, 16; VI, 19.
6. Deut., IV, 24.

à lui, dit le bien-aimé disciple[1], *parce que nous le verrons comme il est:* et alors arrivera ce que dit l'apôtre saint Paul[2], que tout ce qu'il y a en nous de mortel et de défectueux étant dissipé par l'Esprit de Dieu, nous serons tout resplendissants de l'éclat de sa majesté divine, et « Dieu sera tout en tous : *Erit Deus omnia in omnibus*[3]. » O joie et consolation des justes et des gens de bien !

Ce que je viens de vous dire, mes Frères, c'est la pure Écriture sainte. Si Dieu est tout en tous, sa gloire s'étendra sur tous les fidèles : la Divinité se répandra en quelque sorte sur nous ; et bien qu'elle ne soit pas accrue en soi-même, parce qu'on ne peut lui rien ajouter, toutefois elle sera en quelque façon dilatée par la manifestation de son nom. Et c'est ce qui a fait dire au Prophète que Dieu étendra ses ailes sur nous[4] ; et ailleurs, « qu'il marchera au milieu de nous : *Inambulabo inter eos*[5] ; » voulant signifier par ces termes que Dieu se dilatera en nous et sur nous par l'opération de sa grâce et par la communication de sa gloire. Mais cette dilatation, permettez-moi de parler de la sorte, se fait par le Fils de Dieu incarné, ainsi que nous vous l'avons fait voir. Et, Fidèles, vous le savez, s'il y a quelqu'un sur la terre qui attende aucune grâce de Dieu autrement que par les mérites du Verbe fait chair, c'est un impie, c'est un sacrilège qui renverse les Écritures divines et la sainte société que Dieu a voulu avoir avec nous par le moyen de son Fils unique.

Par où vous voyez, Chrétiens, que la nature divine, voulant se répandre sur nous, s'est premièrement en quelque sorte resserrée et anéantie en nous. Le Fils éternel du Dieu vivant, le Verbe et la Sagesse du Père, a voulu que sa divinité tout entière fût revêtue et chargée d'un corps mortel, où il semblait qu'elle fût rétrécie, selon l'expression de l'Apôtre[6] ; et de là il l'a répandue sur tous les fidèles. L'humiliation est cause de l'exaltation. Cette amplitude, cette dilatation, dont je viens de vous parler (je ne sais si je me fais bien

1. I Joan., III, 2.
2. I Cor., XV, 53.
3. I Cor., XV, 28.
4. Is., VIII, 8.
5. II Cor., VI, 16.
6. Philipp., II, 7.

entendre), elle est venue ensuite de cet anéantissement; c'est le dessein du Fils de Dieu, lorsqu'il s'est fait chair pour l'amour de nous. Que reste-t-il maintenant, sinon de vous exhorter avec l'apôtre saint Paul : « Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Induimini Dominum Jesum Christum.* » Et comment nous en revêtirons-nous? « Ayez le même sentiment en vous-mêmes qu'avait le Sauveur Jésus[1] : *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu*[2] »; c'est ce qui[3] me reste à vous exposer.

Second Point.

Retenez ce que je viens de vous dire, parce que tout ce discours, si je ne me trompe, n'a qu'une même suite de raisonnement; et comme toutes les parties s'entretiennent, elles demandent une attention plus exacte.

Quand on enseigne aux hommes qu'il faut modérer leurs désirs, qu'il faut se retrancher et se restreindre, que ce leur est une dure parole! Nous sommes nés, tous tant que nous sommes, dans une puissante inclination de faire ce qu'il nous plaît. Nous sommes jaloux de notre liberté, disons-nous; et nous mettons cette liberté à vivre comme bon nous semble, sans gêne et sans contrainte : c'est là tout le plaisir et toute la douceur de la vie. Parlez à un avare, dites-lui qu'il est temps de donner quelques bornes à ce désir insatiable d'amasser toujours : il ne comprend pas ce que vous lui dites; sa passion n'est pas satisfaite, c'est un abîme sans fin, qui ne dit jamais : C'est assez. Dites à un jeune ambitieux, qui, dans l'ardeur d'un âge bouillant, ne respire que les grands honneurs, qu'il faut mépriser les honneurs et qu'il faut se réduire à ce que Dieu voudra ordonner de sa vie et de sa fortune : Ha! la fâcheuse sentence! Ainsi en est-il de nos autres désirs. Nous avons tous cela de mauvais, que toutes nos convoitises sont infinies; et cela vient du dérèglement de notre esprit, qui n'est pas capable de prendre ses mesures bien justes, ni de vouloir les choses modérément. Nous sommes véhéments

1. Peut-être certaines de ces traductions sont-elles de Deforis.
2. *Ibid.*, 5.
3. Tel est le texte de Deforis. On attendait plutôt : « C'est ce *qu'il* me reste... »

dans tous nos désirs : s'il y en a quelques-uns peut-être dont nous nous départons aisément, nous avons nos passions dominantes, sur lesquelles nous ne souffrons pas qu'on nous choque ; nous nous plaignons incontinent qu'on veut nous faire vivre dans la servitude. C'est pourquoi la vertu est si difficile et si épineuse, parce qu'elle entreprend de nous modérer.

Qu'a fait le Fils de Dieu? Résolu de venir au monde comme le réformateur du genre humain, il nous donne lui-même l'exemple : Je viens, dit-il, pour vous ordonner de mortifier vos appétits déréglés ; je vous défends de suivre ces vagues et impétueux désirs auxquels vous vous laissez emporter. Gardez-vous bien de marcher dans cette voie large et délicieuse qui vous mènerait à la mort : allez par la voie étroite, qui vous conduira au salut. Ici, les hommes résistent ; impatients de contrainte, ils refusent d'obéir au Sauveur, ils veulent avoir partout leurs commodités et leurs aises. Et pourquoi, disent-ils, ô Seigneur, pourquoi nous commandez-vous de marcher dans ce sentier difficile? pourquoi contraindre si fort nos inclinations, et nous tenir éternellement dans la gêne?

Eh ! quelle est cette manie, Chrétiens? Considérez le Sauveur Jésus ; voyez la Divinité, qui a daigné se couvrir d'une chair humaine. Autant que sa nature l'a pu permettre, elle a restreint son immensité : un Dieu a bien voulu se soumettre aux lois qu'il avait faites pour ses créatures. Quel antre assez obscur et quelle prison assez noire égale l'obscurité des entrailles maternelles? Et cependant ce divin Enfant, qui était homme fait dès le premier moment de sa vie, à cause de la maturité de sa connaissance, s'y étant enfermé volontairement, y a passé neuf mois sans impatience. Et toi, misérable mortel, tu veux jouir d'une liberté insolente ; tu ne veux souffrir aucun joug, non pas même celui de Dieu ; tu demandes témérairement qu'on lâche la bride à tes désirs. Ha ! Chrétiens, *ayez en vous-mêmes les sentiments du Sauveur Jésus*[1]. Ayant une étendue infinie, il s'est mis à l'étroit pour l'amour de nous ; étant en la

1. Philipp., II, 5.

forme de Dieu, il a pris la forme d'esclave[1] ; étant la source de tout être, il s'est anéanti pour notre salut : et nous, qui ne sommes rien, nous ne pouvons supporter la moindre contrainte pour son service. Certes si nous croyons véritablement ce que nous professons tous les jours, que le Fils de Dieu, pour nous donner la vie éternelle, a pris une chair humaine, notre impudence est extrême de ne pas renoncer à notre volonté pour nous laisser gouverner par la sienne.

Ainsi, ma très chère Sœur, revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette sainte clôture, où vous méditez de vous retirer, est-elle plus étroite que cette prison volontaire du ventre de la sainte Vierge, où le Fils de Dieu se met aujourd'hui ? Ne portez point d'envie à celles de votre sexe qui courent deçà et delà dans le monde, éternellement occupées à rendre et à recevoir des visites. Certainement elles semblent avoir quelque sorte de liberté, mais c'est une liberté imaginaire, qui les empêche d'être à elles-mêmes et qui les rend esclaves de tant de diverses circonspections, que la loi de la civilité et le point d'honneur ont établies dans le monde. Que si le monde a ses contraintes, que je vous loue, ma très chère Sœur, vous qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, protestez hautement de ne vouloir vous captiver que pour le Sauveur Jésus qui, se faisant esclave pour l'amour de nous, nous a affranchis de la servitude ! C'est dans cette sainte contrainte que se trouve la vraie liberté ; c'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. La charité de Jésus, pénétrant au fond de nos âmes, ne les resserre que pour les ouvrir.

Remarquez ceci, ma très chère Sœur : la voie étroite, c'est une voie large ; et bien qu'il soit vrai que les saints ont à marcher en ce monde dans un sentier étroit, ils ne laissent pas de marcher dans un chemin spacieux. En voulez-vous la preuve par les Écritures divines ? Écoutez le prophète David : « *Latum mandatum tuum nimis*[2]. Votre commandement est extrêmement large. » Que

1. Philip., II, 6, 7. 2. Ps. CXVIII, 96.

veut dire ce saint prophète? Certes, le commandement, c'est la voie par laquelle nous devons avancer ; d'où vient que le Sauveur a dit : *Si tu veux parvenir à la vie, observe les commandements*[1]. Les voies de Dieu et les ordonnances de Dieu, c'est la même chose dans les Écritures : *Heureux est celui*, dit David[2], *qui marche dans la voie du Seigneur*, c'est-à-dire qui garde ses lois ; or le commandement est large ; c'est ainsi que parle David. Et comment est-ce donc qu'il est dit que les voies du salut sont étroites? Ah! Chrétiens, *sentons en nous-mêmes ce que le Sauveur Jésus a senti*. Il s'est mis à l'étroit, afin de se répandre plus abondamment : ainsi nous devons être dans une salutaire contrainte, pour donner à notre âme sa véritable étendue. Contraignons-nous en domptant nos désirs, en mortifiant notre chair ; mettons-nous à l'étroit par l'exercice de la pénitence, et notre âme sera dilatée par l'inspiration de la charité. *La charité élargit les voies*, dit l'admirable saint Augustin[3] : *c'est elle qui dilate l'âme, et qui la rend capable de recevoir Dieu. Mon âme se dilate sur vous, ô Corinthiens ; vous n'êtes point à l'étroit dans mon cœur*, disait l'apôtre saint Paul[4] : c'est qu'il les aimait par une charité très sincère. Et ailleurs, le même saint Paul: *La charité de Jésus-Christ nous presse*[5]. Grand Apôtre, si elle nous presse, comment est-ce qu'elle nous dilate? Ah! nous répondrait-il, Chrétiens, plus elle nous presse, plus elle nous dilate : autant qu'elle presse nos cœurs, pour en chasser les délices du monde, autant elle les dilate, pour recevoir les grâces célestes et la sainte dilection.

Ainsi réjouissez-vous, ma très chère Sœur : autant que la vie à laquelle vous êtes résolue de vous préparer est difficile et contrainte, autant est-elle libre et aisée ; autant qu'elle a d'incommodités selon les sens, autant elle abonde en esprit de divines et bienheureuses consolations.

Mais si vous y voulez profiter, revêtez-vous auparavant de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; prenez les senti-

1. Matth., XIX, 17.
2. Ps. CXVIII, 1.
3. *Enarr.* II, *in Ps.* XXX, II, 15.
4. II Cor., VI, 11.
5. II Cor., V, 14.

ments du Sauveur. Il a voulu que le mystère que nous célébrons aujourd'hui fût préparé et accompli par obéissance. Si l'ange parle à Marie, c'est de la part de Dieu qu'il lui parle ; si Marie conçoit le Sauveur, elle le conçoit par l'obéissance : *Je suis la servante du Seigneur*[1]. Cette parole de soumission a attiré le Fils de Dieu, du plus haut des cieux, dans ses bénites entrailles : car elle l'a conçu, non par l'opération de la chair, mais par l'opération de l'Esprit de Dieu, et le Saint-Esprit ne repose que dans les âmes obéissantes. Enfin le Verbe est descendu sur la terre, mais il y était envoyé par son Père, et le premier acte qu'il fit, ce fut un acte d'obéissance. *Il est écrit*, dit-il, *au commencement du livre, que je ferai votre volonté, ô mon Père.* Ce sont les propres paroles que l'apôtre saint Paul lui fait dire au moment qu'il entre en ce monde : *Ingrediens mundum dicit :... In capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam*[2]. Prenez donc les sentiments du Sauveur Jésus. Gardez-vous bien d'entrer dans ce nouveau genre de vie, si vous n'y êtes appelée de la part de Dieu. L'Église ne veut pas que vous vous y engagiez témérairement ; et c'est pour cette raison qu'elle vous donne ce temps d'épreuve. Éprouvez quel est le bon plaisir de Dieu ; étudiez-vous vous-même, consultez les personnes spirituelles. La vie à laquelle vous vous destinez, est la plus calme et la plus tranquille de toutes pour celles qui sont bien appelées ; mais, pour celles qui ne le sont pas, il n'y a point de pareilles tempêtes ; et telle que serait la témérité d'un homme qui, ne sachant ce que c'est que la navigation, se mettrait sur mer sans pilote, telle est la folie d'une créature qui embrasse la vie religieuse sans avoir la volonté de Dieu pour son guide.

Car je vous prie de considérer, ma très chère Sœur, que ce n'est pas par vos propres forces que vous pouvez accomplir les devoirs de la vie religieuse. C'est donc par l'assistance divine ; et avec quelle confiance imploreriez-vous l'assistance de Dieu pour exécuter une chose, si vous l'aviez entreprise contre sa volonté? Par consé-

1. Luc., I, 38. 2. Hebr., X, 5, 7.

quent, songez quelle est votre vocation, et que ce soit là toute votre étude. Sachez que la perfection de la vie chrétienne n'est pas de se jeter dans un cloître, mais de faire la volonté de Dieu ; c'est là notre nourriture, selon ce que dit le Sauveur : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me*[1].

Cependant recevez des mains de la sainte Église le voile qu'elle vous donnera, bénit par l'invocation du nom de Dieu qui sanctifie toutes choses. Mais, en même temps, recevez invisiblement de l'Esprit de Dieu un voile spirituel, qui est la simplicité et la modestie : qu'elle couvre et vos yeux et votre visage ; qu'elle ne vous permette pas d'élever la vue, sinon à ces saintes montagnes d'où vous doit venir le secours[2]. Épouse de Jésus-Christ, si quelque chose vous plaît, excepté Jésus, vous êtes une infidèle et une adultère, et votre virginité vous tourne en prostitution. Dépouillez-vous donc généreusement de l'habit du siècle : laissez-lui sa pompe et ses vanités ; ornez votre corps et votre âme des choses qui plaisent à votre Époux : que la candeur de votre innocence soit colorée par l'ardeur du zèle et par la pudeur modeste et timide. Ce n'est que par le silence ou par des réponses d'humilité, que votre bouche doit être embellie. Insérez à vos oreilles, c'est Tertullien qui vous y exhorte[3], insérez à vos oreilles la sainte parole de Dieu : ayez votre âme élevée à Dieu : alors votre taille sera droite, et votre contenance agréable. Que toutes vos actions soient animées de la charité, et tout ce que vous ferez aura bonne grâce. C'est la seule beauté que je vous souhaite, parce que c'est la seule qui plaît au Verbe incarné, votre Époux.

Et vous, mes très chères Sœurs, recevez cette jeune fille, que vous avez si bien élevée. Eh Dieu ! que pourrai-je vous dire pour votre consolation ? Sans doute votre piété a déjà prévenu tous mes soins. Ha ! que le Fils de Dieu vous aura donné de douceurs en mangeant cette même chair, cette chair sainte, cette chair vivante et pleine d'esprit de vie, qu'il a prise aujourd'hui pour notre salut ! Achevez votre course avec le même cou-

1. Joan., IV, 34.
2. Ps. CXX, 1.
3. *De Cult. Femin.*, lib. II, n. 13.

rage : veillez en prières et en oraisons ; et surtout, dans ces oraisons, priez pour l'ordre ecclésiastique, afin qu'il plaise à la bonté divine de nous faire selon son cœur, à la gloire de la sainte Église et à la confusion de ses ennemis. Certes, je ne craindrai pas de le dire, il semble que la providence divine vous a conduites en ce lieu non sans quelque secret conseil : ces âmes que Dieu a retirées des ténèbres de l'hérésie, pour les donner à l'Église par votre main, en sont un témoignage évident. Heureuses mille et mille fois d'être employées au salut des âmes, pour lequel le Sauveur Jésus a répandu tout son sang ! rendez à sa bonté de continuelles actions de grâces ; imprimez la crainte de Dieu dans ces âmes tendres et innocentes que l'on vous a confiées.

Et pour vous, ma très chère Sœur (car puisque cet entretien a commencé par vous, il faut que ce soit par vous qu'il finisse), revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; souvenez-vous toute votre vie, pour votre consolation, que vous vous êtes dédiée à l'épreuve d'une vie plus retirée et plus solitaire, le même jour que, par une bonté infinie, il s'est jeté dans une prison volontaire. N'oubliez pas aussi que cette même journée est sainte par la mémoire de la très pure Marie. Priez-la de vous assister par ses pieuses intercessions ; imitez sa pureté angélique et son obéissance fidèle : dites avec elle, de tout votre cœur : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa parole.* Vivez, ma très chère Sœur, selon la parole de Dieu, et vous serez récompensée selon sa parole. Si vous faites selon la parole de Dieu, il vous sera fait selon sa parole. *Amen.*

MISSION DE METZ.

Mars-mai 1658.

M. Gandar (*Bossuet orateur*, p. 220) ne connaît de la célèbre Mission de Metz que le sermon *sur la Satisfaction*. C'est le plus important, mais non le seul monument du zèle de Bossuet en cette circonstance. L'abbé de Chandenier, qui dirigeait cette mission, écrivait à son supérieur, saint Vincent de Paul, pour lui demander d'adresser une lettre « de congratulation à M. Bossuet, » en raison du secours qu'il avait prêté par ses prédications, qui n'étaient pas les moins fructueuses. Laissant aux missionnaires les principales églises, il s'était réservé « Saint-Jean de la Citadelle, hors de la ville, où il évangélisait principalement les soldats et les ouvriers. » (Voy. *Correspondance de Bossuet*, édit. des Grands écrivains, t. I, p. 29 ; A. Floquet, *Études...*, t. I, p. 468-494 ; et notre *Histoire critique de la Prédication de Bossuet*, p. 159-162.) De là prirent naissance les instructions qui vont suivre.

CANEVAS D'UNE EXHORTATION [1].

Pénitence [2].

Trois vérités [3] : nécessaire de faire pénitence ; beaucoup de fausses pénitences ; en faire une véritable, et réparer les défauts des précédentes par une confession générale.

Examen de conscience.

1°. Ce que c'est : l'interrogatoire d'un criminel devant que de prononcer le jugement. Prévenir celui de Dieu.

1. Ms. fr. 12823, f. 100. Daté par l'écriture et l'orthographe. Placé par les éditeurs dans la première semaine de Carême.

2. Titre donné par Bossuet à ce canevas.

3. Ces trois premières lignes ne contiennent point la division, comme on serait tenté de le croire. Elles énoncent l'intention de rappeler, dans un préambule, trois vérités qui prépareront à l'instruction toute pratique qui va suivre, et qui aura pour sujet : 1° l'examen de conscience ; 2° la contrition.

2°. Quel il doit être. Général : 1° parce qu'il est en la place de celui que Dieu fera au jugement : *Omnes nos manifestari* [*oportet*] [1]. Découverts jusqu'au fond de la conscience. 2° Il faut remédier à toutes les plaies par la douleur, et par conséquent tout connaître. 3° Tout confesser, afin que Dieu pardonne et qu'il n'entre pas en procès avec nous ; et pour cela rechercher et examiner.

3°. Les moyens de faire cet examen. Après avoir demandé lumière à Dieu, cette lumière qui découvrira un jour le fond des consciences, il faut produire et écouter deux témoins. Premièrement il faut laisser parler sa conscience. Quand elle a voulu parler tant de fois, nous avons étouffé sa voix, parce qu'elle troublait nos plaisirs. Elle a charge de Dieu de nous avertir. Elle l'a voulu faire, mais nous l'en avons empêchée. Il faut maintenant lui rendre la voix et la liberté que nous lui avions ôtée. Parle [2] maintenant, ô ma conscience ; je te rends la parole et la liberté. C'est le premier témoin qu'il faut ouïr contre ce criminel, c'est-à-dire nous-même[s] contre nous-même[s]. Si elle refuse de parler, ha ! c'est qu'elle est complice du crime ; il la faut faire parler par force ; il la faut mettre à la gêne et à la torture. Regarde l'enfer, la main de Dieu étendue sur toi : *Adsit accusatrix cogitatio, testis conscientia, carnifex timor* [3]. Le second témoin, c'est la loi de Dieu, qu'il faut confronter avec nous dans tous ses commandements que nous avons violés.

Statuam te contra faciem tuam [4]. De peur que Dieu ne le fasse, il faut que nous le fassions. *Peccatum meum contra me est semper* [5]. Et alors Dieu change. David, dans le même psaume : *Averte faciem tuam a peccatis meis* [6].

Douleur.

1°. Nécessité : par les exemples de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui [7] n'ont été réconciliés que par la

1. II Cor., v, 10.
2. Lachat : Parlons. (Faute de lecture, que Deforis n'avait pas faite.)
3. S. Aug., *Serm.* CCCLI, n. 7.
4. Ps. XLIX, 21.
5. *Ibid.*, L, 5.
6. *Ibid.*, 11.
7. C'est-à-dire : par les exemples [des pécheurs...] qui...

douleur. Dieu n'est pas moins sévère ni moins rigoureux, le péché n'est pas moins horrible qu'il était alors, ni l'enfer moins épouvantable. Il faut aller par la même voie.

2°. Motifs[1]. La crainte ; les bienfaits de Dieu qui nous environnent, dont nous avons abusé contre lui. Il nous attend avec patience. Description de Dieu nous reprochant nos crimes avec véhémence. *Sub omni*[2] *ligno frondoso prosternebaris meretrix*[3]. Il semble qu'il aille dire: Je te vais damner. Toutefois : *Tamen revertere, ego suscipiam te*[4].

Si tout cela n'attendrit pas nos cœurs, nous devons prendre pour dernier et plus puissant motif de notre douleur, de ce que nous n'avons point de douleur. Comme un malade de fièvre chaude : il est à deux doigts de la mort, il demande ses habits et veut sortir : digne de pitié. C'est pour cela que Jésus-Christ pleure sur Jérusalem : *Jerusalem quæ occidis prophetas*[5]... Saint Paul : *Lugeam multos* [*ex iis*] *qui... non egerunt* [*pænitentiam*][6]. Je pleure, dit saint Paul, parce qu'ils ne pleurent pas. Ailleurs : *Flere cum flentibus*[7] ; ici au contraire[8].

1. Les éditions ponctuent ici à contresens : « Motif, la crainte. Les bienfaits... »
2. Omis par Lachat.
3. Jerem., II, 20.
4. *Ibid.*, III, 1. — Bossuet cite de mémoire : *Verumtamen redi, et ego recipiam te.*
5. Matth., XXIII, 37.
6. II Cor., XII, 21.
7. Rom., XII, 15.
8. Les éditeurs modernes ont tronqué cette fin du canevas, et renoncé à lire les derniers mots ; d'où un contresens dans leur dernière phrase : « Je pleure, dit-il, parce qu'ils ne pleurent pas ; et ailleurs : *Flere cum flentibus.* » Deforis avait mieux lu. (Voy. *Abrégé d'un sermon pour le vendredi de la première semaine de Carême* [Sur le Péché d'habitude] : c'est là qu'il a imaginé d'interpoler notre fragment.)

DISSERTATION SUR L'HONNEUR.

Mission de Metz, 1658.

Cet opuscule[1] a dû servir de matière à un ou plusieurs de ces « grands catéchismes[2], » que Bossuet fit à la garnison de la Citadelle, pendant la Mission de Metz. Il ne voulut point parler, même familièrement, sur un point si délicat, surtout devant des militaires, qui venaient l'écouter à Saint-Jean de la Citadelle, sans avoir approfondi la question, et sans avoir mis par écrit un fonds de doctrine dont il ne voulait pas s'écarter. Les éditeurs donnent ces pages dans la seconde semaine de Carême. Une édition récente (1870, chez Guérin, à Bar-le-Duc, t. VII, p. 670) a prétendu en faire un sermon prêché à la cour, le IVe dimanche de l'Avent, 1665.

L'honneur peut être considéré en deux manières : 1°, il peut être pris pour le crédit et l'autorité que donne[nt] les emplois, les charges, la faveur des grands ; 2°, pour la bonne opinion que l'on a de nous. Cette dernière sorte d'honneur est un moyen assez ordinaire pour parvenir à l'autre, et la première nous donne de grands avantage[s] pour entretenir celle-ci.

C'est de cette dernière espèce d'honneur que je prétends parler, et rechercher quelle estime nous en devons faire ; jusques à quel point nous sommes obligés de nous le conserver ; comment nous nous y devons maintenir, lorsqu'on nous le veut ravir.

J'appelle l'honneur, en ce sens, l'estime que les hommes font de nous pour quelque bien qu'ils y considèrent. Mais il faut ici user de distinction : car ou ils se trompent dans l'opinion qu'ils en ont, ou ils jugent véritablement. Ils jugent véritablement, et l'estime qu'ils font de nous est bien fondée, lorsque la chose qu'ils prisent en nous nous convient effectivement, et

1. Ms. fr. 12822, f. 170-175. Petit in-f°, sans marge.

2. Sur la Mission de Metz et ces catéchismes, voir Floquet, *Etudes*, t. I, p. 488 ; et dans la *Correspondance de Bossuet*, édit. des Grands écrivains, t. I, p. 26-29.

qu'elle est digne de louange : c'est là le véritable et solide honneur : par exemple, lorsqu'on nous estime, ou pour les bonnes qualités du corps, comme la force, la disposition ; ou pour les dons de l'esprit, comme l'éloquence, la vivacité, la science. Mais comme ces avantages d'esprit et de corps sont de telle nature qu'ils peuvent être appliqués au mal, et qu'il n'y a que la vertu seule dont personne ne peut mal user[1], parce qu'elle ne serait plus vertu si l'on en faisait un mauvais usage, il s'ensuit que la vertu seule est essentiellement digne de louange, et par conséquent, que le véritable honneur est attaché par nécessité à la pratique que nous en faisons. Aussi est-ce pour cette raison que les autres avantages de corps et d'esprit sont dignes d'honneur, par la disposition et facilité qu'ils nous donnent pour mettre en pratique ce que la vertu ordonne, comme la bonne disposition du corps pour être en état de s'employer plus utilement à la défense de sa patrie : tellement que le véritable honneur est attaché à la vertu seule, ou bien se rapporte à elle. Après avoir considéré cet honneur que l'on nous défère, fondé sur un jugement véritable, il faut maintenant regarder celui qui est appuyé sur l'erreur.

Il n'y a qu'une vérité et qu'un droit chemin, mais on peut s'égarer par diverses voies ; tellement qu'à cet honneur solide qui a fondement sur la vérité, nous en pouvons opposer trois autres espèces qui seront fondées sur l'erreur. Car on peut se tromper en trois manières dans l'estime qu'on fait de nous : 1°, en nous attribuant des choses louables qui ne nous conviennent pas ; 2°, en nous louant pour des choses que nous avons en effet, mais qui ne méritent pas de louanges ; 3°, en joignant l'un et l'autre ensemble, c'est-à-dire en nous honorant pour une chose que nous n'avons pas et qui n'est pas digne d'être honorée. D'où il paraît que le véritable honneur devant joindre ensemble nécessairement une

1. Nous avons cité *in extenso* dans notre *Histoire critique de la Prédication de Bossuet* (p. 37), un passage autographe des *Extraits* (inédits) *des philosophes*, où plus tard, le Précepteur du Dauphin revient sur cette pensée. Malgré l'autorité d'Aristote et de saint Augustin, elle lui parait avoir besoin d'explication : « Qu'est-ce alors que l'orgueil ? » se demande-t-il.

estime raisonnable et de la chose et de la personne, le faux honneur, au contraire, se peut former en ces trois manières que nous avons remarquées : en la première on se trompe quant à la personne ; en la seconde on erre en la chose ; en la troisième on juge mal et de la personne et de la chose. Cette division est juste et partage également le sujet.

Cela étant ainsi supposé, venons maintenant à considérer quelle estime nous devons faire de l'honneur. Et pour cela, il faut comparer 1° toutes ces sortes d'honneur ensemble ; 2°, les comparer avec la vertu ; 3°, avec la vie ; 4°, avec les richesses. Ensuite nous regarderons comment un homme sage le peut ravir aux autres, et comment il le peut défendre pour lui-même.

Pour comparer ces honneurs entre eux, la première remarque que nous avons à faire, c'est que l'un nous a semblé véritable, et les autres nous ont paru faux. Mais il faut craindre ici l'équivoque, en ce que celui que nous appelons faux honneur ne laisse pas en un sens de pouvoir être nommé véritable. Car, encore que l'on m'honore sans que j'en sois digne, il est vrai néanmoins que l'on m'honore sincèrement ; et en ce sens, l'honneur qu'on me rend est véritable, parce qu'il est sincère ; mais on peut aussi l'appeler faux honneur, en tant qu'il n'a point d'autre appui qu'un faux jugement que l'on fait de moi et une estime contraire à la vérité. De là il est aisé de juger combien le véritable honneur est à estimer au-dessus de l'autre, n'y ayant nulle proportion entre une opinion raisonnable et une opinion mal fondée [1].

1. *Passage effacé* (les anciens éditeurs le maintiennent dans le texte) : « On pourrait même douter si l'honneur qu'on nous rend par erreur est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas, l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable ; mais néanmoins le contraire semble être assuré par ce que nous venons de dire. Car encore, par exemple, que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai, il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue ; et cela, sans doute, c'est un avantage. Si c'est un mal de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre mal que cela soit connu : c'est donc une espèce de bien qu'on me fait de me croire plus que je ne suis ; et, quoique je doive plutôt désirer être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en m'attribuant plus que je ne possède.

Toutefois, dans cet avantage que nous recevons il y a un mal mêlé, qui est l'erreur ; et cela fait que l'honneur qu'on me rend n'est pas digne de grande estime, et même qu'il ne peut pas être désiré par un homme sage. » — On va voir pour-

Maintenant, pour connaître au vrai combien nous devons priser l'honneur qu'on nous rend par erreur, il le faut décider par la qualité de l'erreur qui en est le principe. De cette sorte il est aisé de voir que l'erreur la moindre de toutes est celle qui ne regarde que la personne ; par exemple, lorsqu'on croit vertueux celui qui ne l'est pas. Le second degré est de se tromper en la chose, comme en croyant vertu ce qui ne l'est pas. Le troisième et le plus mauvais, c'est de juger faussement de l'un et de l'autre, c'est-à-dire et de la chose et de la personne.

Au premier genre d'erreur, encore qu'on se trompe pour la personne, il est clair qu'on ne lui fait point de tort ; au contraire, on lui donne plus qu'il ne lui appartient. Au second, on ne fait pas tort à la personne, mais on fait injure à la raison et à la vérité, en croyant raisonnable ce qui ne l'est pas. Au troisième, on fait tort à la vérité et à la personne qu'on déshonore en pensant l'honorer.

Nul homme ne doit désirer qu'on lui rende cette dernière sorte d'honneur, qui est une véritable injure. Nous ne devons non plus désirer ni estimer le second, qui fait un tort notable à la vérité et à la raison, ni souffrir qu'on nous estime aux dépens de l'une et de l'autre : autrement nous nous préférerions à elle[1], ce qui est insupportable. Reste donc à examiner le premier honneur, dont l'erreur ne fait préjudice ni à la raison ni à la personne.

Premièrement on pourrait douter si l'honneur que l'on nous rend ainsi par erreur, et pour des bonnes qualités que nous n'avons pas, est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas, l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable. Néanmoins le contraire semble être assuré par les choses que nous avons dites ; car, encore que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai, il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue, et cela sans doute, c'est un avantage. Si c'est un mal pour moi que de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre

quoi ce développement est supprimé ici : Bossuet reprend ces mêmes idées un peu plus loin.

1. C'est-à-dire *à la vérité et à la raison* considérées comme formant un tout indivisible.

mal que cela soit connu. C'est donc une espèce de bien que cela soit caché par la bonne opinion que l'on en a ; et quoique je doive plutôt désirer d'être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en me croyant plus que je ne suis.

Mais peut-on se réjouir d'un tel honneur? Il paraît qu'on le peut, puisque c'est une espèce de bien ; et il semble d'ailleurs qu'il n'est pas permis et que la raison ne souffre pas qu'on se réjouisse de l'erreur d'autrui. A cela il est aisé de répondre qu'il y a des erreurs qui nuisent beaucoup à ceux qui les ont, et d'autres qui ne leur nuisent pas. Celui qui croit vertu ce qui ne l'est point est tombé dans une erreur fort préjudiciable ; et ne connaître pas la vertu, c'est un mal qu'on ne doit jamais désirer même à son plus grand ennemi, ni se réjouir quand il lui arrive. Mais il n'y a pas grand mal pour un homme que de croire qu'un autre soit vertueux, bien qu'en effet il ne le soit pas ; au contraire, ce peut être un bien. Car il est de la prudence de ne pas précipiter son jugement ; et il est de l'humanité de présumer plutôt le bien que le mal. Si donc l'on m'estime vertueux sans que je le sois, cela ne faisant aucun tort à celui qui le croit, non plus qu'à la vertu, qu'il pense honorer en ma personne, rien ne m'empêche d'avoir quelque joie de cette erreur innocente, pour l'avantage qui m'en revient.

Encore qu'à vrai dire, cet avantage nous doit[1] être peu considérable. Car c'est se repaître de peu de chose que de se croire relevé par l'erreur d'autrui ; au contraire, plus on estime le bien que l'on s'imagine être en nous, plus nous devons être mal satisfaits de nous-même[s] de ce que nous sentons qu'il nous manque. Ainsi le moins que puisse faire un homme que l'on honore de cette sorte, c'est de recevoir cet honneur sans s'en estimer davantage, et de souhaiter, pour l'amour de ceux dont le jugement lui est si favorable, qu'ils cessent de se tromper dans leur opinion, non par la connaissance qu'ils pourront prendre de ses défauts,

1. Voy. sur cet indicatif les *Remarques*... au t. VII. — Notons de plus l'ellipse : « *Cela soit dit*, encore que... » *Quanquam* s'emploie ainsi en latin dans des propositions où il n'y a qu'un verbe exprimé.

mais par le règlement que lui-même apportera à ses mœurs [1].

S'il a d'autres pensées, et qu'il tourne tous ses soins à tromper le monde sans rechercher jamais le solide, il sera du nombre de ceux qui sont appelés hypocrites ; qui, outrageant la vertu dans leurs cœurs, abusent de son image qui leur sert de montre pour se concilier la faveur des hommes.

Après avoir considéré combien nous devons priser l'honneur en lui-même, par la comparaison que nous avons faite de toutes les espèces d'honneur entre elles, voyons combien il doit être prisé à l'égard des autres biens, et premièrement de la vertu.

La vertu est une habitude de vivre selon la raison ; et comme la raison est la principale partie de l'homme, il s'ensuit que la vertu est le plus grand bien qui puisse être en l'homme. Elle vaut mieux que les richesses, parce qu'elle est notre véritable bien. Elle vaut mieux que la santé du corps, parce qu'elle est la santé de l'âme. Elle vaut mieux que la vie, parce qu'elle est la bonne vie, et qu'il serait meilleur de n'être pas homme que de ne vivre pas en homme, c'est-à-dire ne vivre pas selon la raison, et faire de l'homme une bête. Elle vaut mieux aussi que l'honneur, parce qu'en toutes choses, l'être vaut mieux sans comparaison que le sembler être : il vaut mieux être riche que de sembler riche ; être sain, être savant, que de sembler tel. Il vaut donc mieux sans comparaison être vertueux que de le paraître ; et ainsi la vertu vaut mieux que l'honneur.

Il n'est donc pas permis ni de quitter la vertu pour se faire estimer des hommes, ni de rechercher la vertu pour s'acquérir de la gloire, parce que ce n'est pas estimer assez la vertu : or celui qui ne l'estime pas ne la peut avoir, parce qu'on la perd en la méprisant.

Il y a certaines choses qui n'ont de grandeur qu'en tant qu'on les voit, par exemple les habits magnifiques. Ces choses, d'elles-mêmes, sont de peu de prix et infiniment au-dessous de tous les autres biens qui ont quelque valeur en eux-mêmes. C'est donc ravaler trop indigne-

1. Passage souligné : important.

ment la vertu, qui est le plus grand bien de l'homme, que de la mettre parmi les biens du dernier ordre, que la seule opinion fait valoir[1].

Nous sommes arrivés à la question la plus délicate, qui consiste à comparer l'honneur à la vie ; et pour en juger sainement, il faut présupposer avant toutes choses que, pour honorer le don de Dieu et de la nature, nous devons croire que la vie est un bien fort considérable ; et l'horreur que témoigne toute la nature de la mort et du non-être montre que l'être et la vie sont sans doute un grand avantage.

Toutefois deux considérations diminuent beaucoup de son prix. 1° : L'une des qualités du bien, c'est d'avoir quelque consistance ; or la vie n'a rien d'assuré, et tôt ou tard il faudra la perdre. 2° : Une autre qualité du bien, c'est qu'on puisse le goûter avec quelque joie, sans quoi il n'a plus pour nous de douceur ; or la vie est exposée à tant de maux, qui surpassent en toute façon tout le bien dont elle est capable, qu'on ne peut très souvent y sentir aucune satisfaction, et que la crainte seule de tant de maux qui nous menacent étourdit le sentiment de la joie.

Mais il y a encore quelque chose de plus pressant. C'est qu'encore que notre vie fût exempte de tous les maux extraordinaires, sa durée seule nous serait à

1. Suit un passage barré, que Deforis n'en conserve pas moins dans le texte. Lachat le supprime complètement. Le meilleur parti à prendre était de le donner en note : « De là il s'ensuit que l'homme parfaitement vertueux peut bien se passer de l'honneur, parce que la vertu lui apprend que son bonheur ne dépend pas de l'opinion des autres, et qu'il peut se passer de ce qui est hors de lui, surtout étant bien en lui-même : or la vertu le met en cet état.

Quoique l'honneur ne lui soit point nécessaire, il peut toutefois le désirer : 1° pour soi, 2° pour les autres, 3° pour tout le public. Pour soi, parce qu'il est bon d'avoir l'amitié des hommes, ses semblables, à cause du bien de la société ; or l'amitié s'entretient principalement par l'estime. Pour les autres, parce que c'est un acte de justice d'honorer les hommes qui font profession de la vertu ; et [si] c'est acte de justice, nous devons être bien aises que les autres le pratiquent. Pour tout le public, parce que cela est de bon exemple et anime à la vertu.

Mais peut-il désirer l'honneur avec empressement ? Sans doute il ne le peut pas, car ce serait le croire trop nécessaire, et trop déroger à la suffisance de la vertu : d'où vient que les hommes sont portés à rendre d'autant moins d'honneur que l'on témoigne plus d'ardeur à le poursuivre ; par un certain sentiment qu'ils ont conçu naturellement, que cet empressement pour l'honneur diminue beaucoup la vertu. Il faut donc que celui qui a un véritable désir d'honneur se contente de le rechercher en faisant de bonnes actions. »

charge, si nous ne faisions simplement que vivre, sans qu'il s'y mêlât quelque chose qui trompe, pour ainsi dire, le temps, et en fasse couler plus doucement les moments : de là vient le mal que nous appelons l'ennui, qui seul suffirait pour nous rendre la vie insupportable.

Par là il paraît clair que la vie ainsi seule et dénuée ne serait pas un grand bien pour nous, et qu'elle ne nous doit sembler bien qu'en tant qu'elle nous donne le moyen de goûter les autres. Mais ces biens que la vie nous fait goûter, il faut que ce soit la raison qui les nous présente et qui en fasse le choix ; puisque, ainsi que nous avons dit, il vaut mieux sans comparaison ne pas vivre que ne pas vivre selon la raison.

Il s'ensuit donc de là que, tant qu'un homme peut avoir dans la vie une satisfaction raisonnable selon le sentiment de la nature, il ne doit point préférer la mort à la vie ; bien moins encore désirer la mort, mais l'attendre seulement avec patience.

Ces choses étant ainsi supposées, voyons quelle force a l'honneur pour donner à la vie cette satisfaction raisonnable, et si la privation de ce bien peut nous ôter tellement toute la douceur de vivre que la perte de notre vie nous semble moins dure que celle de notre honneur.

Pour cela, repassons sur les quatre degrés d'honneur que nous avons remarqués d'abord, dont le premier a son fondement sur la vérité, et les trois autres sur l'opinion.

Premièrement il suit de ce que nous avons dit, que lorsqu'on estime en nous ce qui n'est pas digne d'estime, la satisfaction qui en peut naître en notre esprit n'est pas de la nature de celles que nous devions désirer dans notre vie, parce qu'elle n'est pas raisonnable, ainsi qu'il a déjà été dit.

Pour l'honneur qu'on nous rend à cause de quelque vertu que l'on croit en nous, bien qu'en effet elle n'y soit pas, il ne doit pas nous donner une satisfaction considérable : parce que, ou nous connaissons notre manquement, et alors notre jugement propre, qui dément celui des autres, empêche, si nous sommes sages, qu'il ne nous satisfasse beaucoup ; ou nous ne le con-

naissons pas, et alors cette satisfaction n'est pas raisonnable, puisqu'elle ne provient que du peu de connaissance que nous avons de nous-même[s].

Par conséquent l'honneur qu'on nous rend pour de véritables actions vertueuses semble être le seul désirable, et il contribue infiniment à la satisfaction raisonnable qu'un homme sage peut rechercher. Car encore que le jugement des autres, considéré en lui-même, ne doive pas, ce semble, contribuer beaucoup à notre bonheur, qui doit dépendre principalement de ce que nous jugeons nous-mêmes avec raison, toutefois le concours de plusieurs personnes qui nous estiment nous est, non seulement par opinion, mais encore par effet, très avantageux par les bons effets qu'il produit. C'est ce qu'il faut expliquer un peu plus à fond.

Après le bien de la vertu, qui nous met en bon état en nous-mêmes, ce que je considère le plus dans la vie, c'est le bien de la société, qui nous y met avec les autres. Ce bien de la société fait sans doute l'un des plus grands agréments de la vie. Or nul ne peut ignorer que la bonne estime que l'on a de nous ne soit ici de fort grande considération, à cause de la liberté qu'elle nous donne dans les honnêtes compagnies, des avantages qu'elle nous procure dans les affaires, des entrées qu'elle nous ouvre pour faire des amis, pour les conserver, pour les servir, pour leur plaire : tout cela sont des biens effectifs, qu'un homme sage doit estimer tels. Que si l'on n'a pas de nous bonne estime, on n'a ni amitié ni confiance en nous ; et nous sommes privés de la plupart des commodités qu'apporte la société, à laquelle il semble que nous ne tenons par aucun lien. C'est dans cette considération particulière que l'honneur me paraît un bien excellent ; et je le trouve en ce sens de telle valeur que je ne doute pas qu'un homme de bien ne puisse le préférer à sa vie, et qu'il ne le doive même en quelques rencontres. Car quand il y irait[1] de sa vie, il ne doit rien faire qui puisse justement être blâmé ; et quand il n'encourrait aucun blâme, il peut et doit souvent hasarder sa vie pour faire des actions de vertu

1. On supprime aujourd'hui cet *y*. Ailleurs Bossuet évite ce tour (*Pentecôte*, 1658 et 1672, fin du 1er point).

plus glorieuses. Par exemple, un homme n'est pas toujours blâmé pour ne pas exposer sa vie à la guerre pour le service de son prince et de sa patrie ; il peut néanmoins le faire pour se rendre plus digne d'honneur. Mais quoique, en ces rencontres, la vertu et l'honneur soient inséparables, l'homme sage doit prendre garde à regarder principalement la vertu, parce qu'elle doit toujours marcher la première.

Ce que l'homme sage donne à la vertu, il le donne à la vérité et à la raison certaine ; mais ne faut-il pas aussi regarder s'il ne peut pas donner quelque chose à l'opinion et à la raison vraisemblable ? Les hommes ordinairement, pour ne savoir pas les véritables motifs, en jugent par les présomptions de ce qui se voit souvent en pareilles rencontres ; et c'est ce que j'appelle ici vraisemblance. Un homme fait grande dépense, il est vraisemblable qu'il est libéral ; mais peut-être que ce n'est pas tant libéralité qu'une somptuosité mal réglée. Celui-là voit son ami intime dans le péril, il ne se hasarde pas pour l'en retirer : on juge vraisemblablement qu'il est timide ; mais peut-être que, dans l'apparence qu'il voyait que son secours serait inutile, il a jugé nécessaire de se conserver pour sauver la famille de cet ami, qu'il sait n'avoir d'appui qu'en lui seul. Un homme fait de grandes épargnes, il est vraisemblable qu'il est avare ; mais c'est qu'il prévoit une grande affaire de l'État ou de sa maison, où l'argent qu'il amasse sera nécessaire : c'est un effet de sa prévoyance. Comme ces sortes d'opinions vraisemblables font souvent la principale partie de l'estime qu'on fait de nous, il nous faut ici rechercher quelle estime en doit avoir un esprit bien fait.

Je crois très assuré qu'il doit peu déférer à ces vraisemblances, quand il voit en son sentiment quelque chose de plus certain. Autrement il faut avouer qu'il se laisserait gêner par les opinions des autres plus que ne le permet l'honnête liberté qu'un homme sage [1] doit réserver à son jugement ; et cette faiblesse de s'abandonner à ce que les autres trouvent vraisemblable, au

1. Var. : un honnête homme.

préjudice[1] de ce qu'il voit de plus certain, marque qu'il cherche l'honneur trop bassement, qu'il le veut briguer comme par faveur ; au lieu qu'un homme qui a le cœur bon veut le mériter par justice.

Quand donc, sous le prétexte de la vraisemblance, on nous veut engager contre la vertu, il faut, sans consulter, que les apparences cèdent à la solide raison. Ainsi, quoiqu'on puisse juger avec vraisemblance que vous manquez de fidélité en vous séparant d'un ami, vous n'en devez point faire de difficulté lorsque son amitié est préjudiciable au salut de votre patrie, qui est un bien plus considérable qu'une affection particulière.

Que s'il arrive des rencontres où, y ayant deux partis à prendre, la vertu se trouve dans l'un et dans l'autre, comme dans l'exemple que j'ai rapporté, de mon ami que je vois en péril : soit que je m'expose pour le sauver, soit que je me conserve pour sa famille, je donne une marque de fidélité ; alors je manque à ce que je dois, si ce que les autres croient de plus vraisemblable m'empêche de me porter hardiment à ce que ma conscience me montre de plus utile. Il faut néanmoins remarquer ici qu'où il s'agit d'assister les autres, nous devons ordinairement préférer les moyens qu'ils nous proposent à ceux que nous avions médités, quoique ceux-ci nous semblent meilleurs, parce que[2] l'incertitude des événements nous oblige souvent, pour notre décharge, de les servir à leur mode.

Dans les choses purement indifférentes, comme dans la dépense de table, d'habits et autres semblables, il me semble qu'un homme sage, ayant mesuré ce qu'il peut, donnera quelque chose, 1° à la coutume, 2° à son humeur et à celle des siens. Mais, s'il est extrêmement avisé, il considérera exactement ce qui conduit le mieux à la fin qu'il s'est proposée.

L'homme sage qui agira selon ces maximes en ce qui regarde l'honneur, en pourra sans doute tirer une satisfaction raisonnable ; surtout s'il se modère de telle sorte, qu'en désirant se mettre en bonne estime dans l'esprit des autres, il ne se rende point esclave de leurs

1. Fin de phrase soulignée.
2. Fin de phrase soulignée. *Item* *infra*, avant-dernier paragraphe.

passions et de leurs sentiments : autrement il n'y aurait pour lui aucune douceur, puisqu'un honnête homme n'en trouve jamais en ce qui le met dans la servitude.

Ce n'est pas assez d'avoir reconnu combien l'honneur peut contribuer à la satisfaction raisonnable qu'on doit désirer dans la vie, si nous n'examinons encore combien il y est nécessaire, et jusques à quel point on s'en peut passer.

L'honneur [1] ne peut être ravi par force, parce que c'est une opinion ; or les opinions ne sont pas forcées : donc la violence ne peut jamais être employée pour rétablir son honneur, parce que le principe de la nature ne permet la force que contre la force : *Vim vi repellere licet*. Un homme vous donne un soufflet ; ce n'est pas lui proprement qui vous déshonore, mais ceux qui vous font l'injustice de vous en estimer moins, pour avoir été exposé à la violence [2].

Il n'est pas permis d'inventer une calomnie contre un homme qui vous déshonore [3]. On peut se récompenser de l'argent qui vous est volé, en prenant autant de votre ennemi, sans lui faire injustice, parce qu'il a véritablement telle somme qui ne lui appartient pas, et que vous avez droit de la répéter de lui par une action bien fondée ; or ici, l'honneur que vous lui ôtez lui appartient légitimement, puisque nous supposons que c'est une calomnie que vous inventez, et vous ne pouvez avoir aucune action légitime pour lui ôter son bien : donc il n'y a point de compensation.

1. Ces deux derniers alinéas semblent être des remarques ajoutées après coup. La dissertation était inachevée. Même après ces additions, elle reste écourtée dans sa dernière partie. L'auteur allait proposer une petite concession ; mais, réflexion faite, il se l'interdit. Il efface ces mots : « Peut-être pourrez-vous... », et ne les remplace pas.

2. Édit. : nous donne... nous déshonore,... exposés...

3. Ici encore les éditeurs remplacent *vous* par *nous*, malgré *vous avez...*, qui devait bien les avertir.

SUR LA CHARITÉ FRATERNELLE.

Mission de Metz, 1658.

Ce n'est pas sans hésiter que nous avons placé ici cette autre dissertation. Il n'y a plus de manuscrit ; et l'œuvre a un caractère impersonnel, qui n'indique point de date précise. On est donc réduit à la classer d'après de simples conjectures. En plus d'une circonstance, Bossuet eut à préciser sa pensée et sa doctrine sur le sujet de la *Charité fraternelle*. Une des plus solennelles se rencontra dans le Carême du Louvre (1662), où il en fit *tout l'entretien* de la troisième semaine sur l'amour du prochain et sur les vices contraires. Ce serait la date extrême où nous pourrions être tenté de renvoyer le présent écrit. Mais il peut fort bien être plus ancien ; et puisque, dans l'allocution du mardi suivant, notre missionnaire rappellera à ses auditeurs qu'on leur a fait voir « le malheur de ceux qui nourrissent dans leur cœur des inimitiés », il paraît assez probable que c'est ici la matière d'un catéchisme sur la Charité pour le prochain, fait par Bossuet à Saint-Jean de la Citadelle. L'évangile du troisième mardi de Carême appelait son attention sur ce point, comme celui du mardi précédent *sur l'Honneur*, et celui du mardi suivant *sur la Médisance*.

L'œuvre paraîtra peut-être inédite aux lecteurs, qui ne sont pas accoutumés à la rencontrer dans la série des discours de Bossuet. Elle ne l'est pourtant pas. Je la prends dans les *Pensées chrétiennes et morales*, où elle a été reléguée [1]. Bossuet en faisait assez de cas pour s'y reporter, en 1672, dans le manuscrit du sermon pour la Pentecôte [2] prêché devant la Reine.

Le caractère du chrétien, c'est d'aimer tous les hommes, et de ne craindre pas d'en être haï [3] : ainsi l'esprit de charité fraternelle forme le caractère particulier du chrétien.

I. « Ce que je vous commande, dit Jésus-Christ à ses disciples, c'est de vous aimer les uns les autres : *Hæc mando vobis, ut diligatis invicem* [4]. » Ce commande-

1. Deforis, t. VII, p. 541-545, n. XIV-XXIII. — Lachat, t. X, p. 604-609, n. XII.

2. Ms. fr. 12824, f. 193 v°. La dissertation y est appelée *le discours de l'Amitié chrétienne*.

3. L'esprit de Bossuet, toujours si précis, trace dès cette première phrase toute l'économie de ce petit travail.

4. Joan., XV, 17.

ment est comme le précepte spécial de Jésus-Christ et de l'Évangile, puisqu'il ajoute : « C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem*[1]. »

L'esprit du monde, bien différent de celui du chrétien[2], renferme quatre sortes d'esprits diamétralement opposés à la charité : esprit de ressentiment, esprit d'aversion, esprit de jalousie, esprit d'indifférence. Et voici le progrès du mal. On vous a offensé ; c'est une action particulière qui vous a indisposé contre celui qui l'a commise. — L'esprit d'aversion va encore plus loin : ce n'est pas une action particulière, c'est toute la personne qui vous déplaît ; son air, sa contenance, sa démarche, tout vous choque et vous révolte en lui. — L'esprit de jalousie enchérit encore : ce n'est pas qu'il[3] vous offense ni qu'il vous déplaise ; s'il n'était pas heureux, vous l'aimeriez ; si vous ne sentiez point en lui quelque excellence par laquelle vous voulez croire que vous êtes déprimé, vous auriez pour lui des dispositions plus équitables. — L'esprit d'indifférence : Que m'importe, dit-on, qu'il soit heureux ou malheureux, habile ou ignorant, estimé ou méprisé ? que m'importe ? qu'est-ce que cela me fait ? C'est la disposition la plus opposée à la charité fraternelle. Plein et occupé de soi-même, on ne sent rien pour les autres, on ne leur témoigne que froideur et insensibilité. — Mais voici le remède, en un mot, à chaque partie d'un si grand mal.

L'esprit de ressentiment et de vengeance est un attentat contre la souveraineté de Dieu : « *Mihi vindicta*[4], nous dit-il : C'est à moi que la vengeance est réservée. *Mihi flectetur omne genu*[5] : Tout genou fléchira devant moi. » Deux raisons nous font donc sentir l'injustice de nos ressentiments : premièrement, Dieu seul est juge souverain ; à lui le jugement, à lui la vengeance ; l'entreprendre, c'est attenter sur ses droits suprêmes ;

1. Joan., XIII, 35.
2. C'est à ce passage que l'auteur se réfère, en 1672, pour montrer que la Charité fraternelle est chose étrangère au monde. (Voy. le second point du sermon de la Pentecôte. 1672.)
3. *Il*, celui qui vous a offensé.
4. Rom., XII, 19.
5. *Ibid.*, XIV, 11.

secondement, il est la règle : lui seul peut venger, parce qu'il ne peut jamais faillir, jamais faire trop ni trop peu.

L'esprit d'aversion se fonde sur l'humeur et sur les défauts naturels de ceux qui nous déplaisent. Rien de plus capable de le confondre que ce que dit Jésus-Christ sur la Femme adultère : *Que celui de vous qui est sans péché, que celui de vous qui est parfait, lui jette la pierre*[1]. Vous donc qui ne pouvez souffrir vos frères, sans doute que vous êtes parfait et le seul parfait, car tous les autres vous déplaisent ; ainsi, à vous entendre, vous devez être le modèle de notre âge, le seul estimable. Jetez donc la pierre au reste des hommes : si vous ne l'osez, parce que le témoignage de votre conscience vous retient, portez donc, comme vous le prescrit l'Apôtre[2], les fardeaux des autres ; et craignez que Jésus-Christ ne vous fasse le même reproche qu'aux Pharisiens : *Hypocrite, qui coulez*[3] *le moucheron, et qui avalez le chameau*[4] ; *qui ne pouvez souffrir un fétu dans l'œil de votre frère, et ne voyez pas la poutre qui crève le vôtre*[5] !

Le remède à l'esprit de jalousie, c'est la parole de Jésus-Christ : *Celui qui fait mal hait la lumière*[6]. Nulle passion plus basse, ni qui veuille plus se cacher que la jalousie. Elle a honte d'elle-même ; si elle paraissait, elle porterait son opprobre et sa flétrissure sur le front. On ne veut pas se l'avouer à soi-même, tant elle est ignominieuse ; mais, dans ce caractère caché et honteux, dont on serait confus et déconcerté s'il paraissait, on trouve la conviction de notre esprit bas et de notre courage ravili.

L'esprit d'indifférence est proprement l'esprit de Caïn, celui qu'il témoignait lorsqu'il disait à Dieu : « *Num custos fratris mei sum ego*[7] ? Suis-je le gardien de mon frère ? » Et qui ne redoutera un esprit si funeste, en voyant à quelles horribles extrémités il conduisit ce malheureux fratricide ? La Vérité nous assure qu'on en usera à notre égard de la même manière que nous en aurons usé envers les autres[8]. Que peuvent

1. Joan., VIII, 7.
2. Galat., VI, 2.
3. *Couler* (Vulg. : *excolantes*), filtrer.
4. Matth., XXIII, 24.
5. *Ibid.*, VII, 3.
6. Joan., III, 20.
7. Gen., IV, 9.
8. Marc., IV, 24.

donc se promettre ces hommes sans tendresse, sans sentiment pour leurs frères? Tu es insensible aux intérêts de ton frère ; Dieu sera insensible pour toi. Ainsi le mauvais riche fut insensible aux maux de Lazare ; et, à son tour, il n'éprouva qu'insensibilité dans l'excès des tourments qu'il endurait. Tous les imitateurs de son indifférence doivent s'attendre au même traitement. Une goutte d'eau éternellement demandée et éternellement refusée ; le ciel, de fer sur ta tête, la terre, d'airain sous tes pieds : voilà ce que mérite ton indifférence. *Jugement sans miséricorde à celui qui ne fait point miséricorde*[1].

Rien de plus fort que la doctrine de saint Jude contre les indifférents : *Nuées sans eau*[2], qui ne répandent jamais la moindre rosée sur la terre ; ce sont des *arbres sans fruits*, ou, s'ils en donnent, ce sont des fruits qui ne mûrissent jamais : quelques désirs, des feuilles, des fleurs ; jamais de fruit pour le prochain. Aussi quel terrible jugement ces pécheurs impitoyables ne subiront-ils pas, lorsque Dieu viendra convaincre tous les impies de la dureté de leur cœur et de l'injustice de leurs actions, et exercer ses vengeances contre tous ceux qui manquent de charité, *qui se séparent eux-mêmes*[3] ; *hommes sensuels, qui, n'ayant point l'Esprit de Dieu, font schisme dans le corps même dont ils sont membres*[4] !

« *Dilatamini et vos :* Étendez donc votre cœur pour vos frères. Pourquoi vos entrailles sont-elles resserrées à leur égard? *Angustiamini autem in visceribus vestris*[5]. » Rien n'entre chez vous que votre intérêt, votre passion, votre plaisir. « Dilatez-vous donc, dilatez-vous : *Dilatamini, dilatamini et vos.* » Voilà donc ce cœur dilaté, qui enferme tous les hommes : son amour embrasse les amis et les ennemis ; il ne fait plus de différence entre ceux qui plaisent et ceux qui déplaisent. Mais encore que cela soit ainsi et qu'il les aime tous, il ne se soucie pas d'être aimé, il ne craint point d'être haï : c'est le comble, c'est la perfection de la générosité chrétienne.

1. Jac., II, 13.
2. Jud., 12.
3. *Ibid.*, 19.
4. I Cor., XII, 15, 16.
5. II Cor., VI, 12, 13.

II. Il ne s'en soucie pas par rapport à soi, et s'il recherche leur amitié, c'est « afin de vivre en paix, autant qu'il est en lui, avec tout le monde : *Cum omnibus hominibus pacem habentes*[1]. » Mais s'ils ne veulent pas répondre aux efforts de sa charité, il sera alors heureux de souffrir patiemment la haine injuste qu'ils lui porteront : *Beati eritis cum vos oderint homines,... et exprobraverint... propter Filium hominis*[2]. Et ce qui doit le consoler, c'est qu'il aura en cela un trait de ressemblance avec le Sauveur, que les hommes ont haï sans aucun sujet : *Ut adimpleatur sermo qui in lege eorum scriptus est, quia odio habuerunt me gratis*[3]. Toutes ses œuvres ne respiraient que tendresse pour les hommes, ses discours étaient animés d'un zèle tout divin pour leur salut, il était vivement sensible à toutes leurs infirmités, il prodiguait les miracles de sa puissance en leur faveur, il les instruisait avec une bonté ravissante, il les supportait avec une patience infatigable ; mais, parce qu'il leur disait la vérité, il leur devint odieux, et ils résolurent sa perte. Ainsi, par un mouvement de charité, vous avez repris votre frère, vous lui avez mis son péché devant les yeux : à cette femme, sa vie licencieuse ; à ce mari faible, qui ne réprime pas les excès de son épouse, sa lâche condescendance ; à ce père, à cette mère trop indulgents, leur mollesse : vous êtes haï ; on ne peut souffrir le zèle qui vous anime. Réjouissez-vous, parce que vous êtes heureux. Vous vous êtes jeté entre deux frères, deux parents, deux amis, qui allaient se consumer par des procès, mettre le feu dans la maison l'un de l'autre ; vous vous jetez au milieu du feu, entre les poignards aiguisés de ces hommes qui se perçaient mutuellement ; ils vous haïssent, ils vous frappent, ils vous percent tous deux : vous êtes heureux. Le monde vous hait, parce que vous n'en voulez pas suivre les œuvres, ni marcher dans ses sentiers. Vous n'avez pas voulu prêter votre ministère au crime, à la passion d'autrui ; on vous hait gratuitement : vous êtes heureux. vous portez le caractère de Jésus-Christ. Venez, médisant ; venez, envieux : vous imprimez sur moi ce beau

1. Rom., XII, 18.
2. Luc., VI, 22.
3. Joan., XV, 25.

caractère de Jésus-Christ : *Ils m'ont haï gratuitement.* Mais combien y a-t-il loin de lui à vous ! Il était innocent, parfait, bienfaisant envers tout le monde ; mais vous, pourquoi le monde vous aimerait-il ? On a donc raison de s'élever contre vous en général ; mais on a tort de le faire dans ce point particulier, et c'est pourquoi on vous hait gratuitement. Vous avez mérité, il est vrai, la haine, tous les mépris ; mais vous la souffrez injustement de celui-ci, pour ce sujet, à cet égard ; c'est ce qui vous rend conforme à Jésus-Christ, qui a été haï le premier sans sujet : *Quia odio habuerunt me gratis* ; et c'est aussi ce qui doit vous combler de joie et vous encourager.

DE LA MÉDISANCE.

MARDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME

Mission de Metz, 1658.

Ce n'est malheureusement qu'une esquisse [1]. Il eût été intéressant de voir Bossuet, orateur populaire, développer entièrement les instructions unies, les comparaisons familières, qu'il ne fait ici qu'indiquer. Il n'a pas dédaigné toutefois de tenir compte de ce simple crayon à l'époque des sommaires.

Sommaire [2] : MÉDISANCE.

1er point. Par haine. Par envie, sa cause ordinaire. L'amour de la société paraît seulement en ce qu'on a horreur de la solitude : au reste, nous ne nous pouvons souffrir. Cela paraît par l'inclination à la médisance. *Facilius falso malo, quam vero bono creditur* (Tertull., *Ad Nat.*, lib. I). *Felicius in acerbis atrocibusque mentitur* (p. 3). — *Ancilla fur maledicentia* (S. Chrysost.) — On médit pour montrer qu'on pénètre bien dans les choses cachées : *Omnes vel pene omnes amamus nostras suspiciones vel dicere vel existimare cognitiones* (S. Aug.) (p. 6).

2e point. La charité : se maintient par l'inclination et par l'estime. Elle est respectueuse : *Honore invicem prævenientes.* Vous dites peu de choses, mais cela s'accroît *ingenita quibusdam mentiendi voluptate* (Tertull., *Apolog.*, n. 7). — Le médisant ne reconnaît plus son ouvrage. Une pierre dans un étang : s'agite en rond (p. 7). — Les impressions demeurent, même les choses étant éclaircies. Comme dans un nœud bien serré (p. 8).

3e point. Le monde hait les médisants, et tout le monde leur applaudit : *Mulctant quos laudant* (p. 8). — Se regarder comme devant être jugé. Jésus-Christ à l'adultère : *Nec* [3] *ego te condemnabo* (Joan., VIII, 7), (p. 8).

Respondit turba, et dixit : Dæmonium habes ; quis te quærit interficere ?

La troupe répondit et dit au Seigneur : Vous êtes possédé du démon; qui est-ce qui pense à vous tuer?

(Joan., VII, 20.)

Apprendre aux hommes, par les médisances par lesquelles on a attaqué la vie du Sauveur et décrié ses ac-

1. Ms. fr. 12822, f. 346-354.

2. Donné, mais bien peu exactement par M. Lachat (t. IX, p. 350).

3. Ms. : *Neque ego...*

tions les plus saintes, à vouloir être plutôt du parti de Jésus-Christ noirci par les calomnies, que du parti des Juifs qui l'ont déchiré par leurs injures.

Pour détourner les hommes d'un péché aussi noir, aussi dangereux, aussi universel que la médisance[1], rien de plus important que de le faire bien connaître. Représenter ce que c'est que la médisance par ses causes et par ses effets, par la racine d'où elle est sortie et par les fruits qu'elle produit ; et quoique le bien connaître soit assez pour en donner de l'horreur, toutefois nous ajouterons les remèdes.

Premier Point.

Les Causes. La plus apparente et la plus ordinaire, c'est la haine et le désir de vengeance. Si quelqu'un est notre ennemi, nous voudrions armer contre lui tous les autres hommes : de là, nous les animons par nos médisances. Or, encore que cette haine soit la cause la plus apparente de la médisance, ce n'est pas celle que nous avons à considérer : parce que cela est [p. 2] d'un autre sujet ; et on l'a suffisamment combattue, quand [on] vous a fait voir le malheur de ceux qui nourrissent dans leur cœur des inimitiés[2]. Celui qui médit par ce motif est plutôt vindicatif qu'il n'est médisant. Quel est donc proprement le médisant ? Celui qui, sans aucune raison particulière, se plaît à dire du mal des uns et des autres, même des indifférents et des inconnus ; et qui, par une excessive liberté de langue, n'épargne pas même ses meilleurs amis, si toutefois un tel médisant est capable d'avoir des amis.

C'est cette médisance que j'attaque : mais en l'attaquant, Chrétiens, que ceux qui médisent par haine ne croient pas que je les épargne. Car si c'est un grand crime de médire sans aucune inimitié particulière, que celui-là entende quel est son péché, qui joint le crime de la haine à celui de la médisance. Et toutefois, pour ne

1. *Médisance* est pris par Bossuet dans son sens large et étymologique. On voit déjà, par ce qui précède, que ce mot comprend aussi bien la calomnie que la simple médisance, qui n'offenserait que la charité, sans blesser la vérité.

2. Allusion à un entretien précédent sur la *Charité fraternelle.* (Cf. p. 436.)

pas [omettre] entièrement cette cause de la médisance, disons-en seulement ce mot. L'une des plus grandes obligations du christianisme, c'est de bénir ceux qui nous maudissent : *Maledicimur, et benedicimus*[1] : Si bien que, quand nous ne [nous] serions jamais crus obligés à dire du bien de l'un de nos frères, il faudrait faire cet effort sur nous lorsqu'une inimitié nous divise ; ou du moins, n'en dire aucun mal. Car il n'y a jamais tant d'obligation de résister à la passion que lorsqu'elle est née : de sorte qu'il n'est rien de plus criminel que de songer à l'entretenir dans le temps qu'il faut travailler à l'étouffer.

[P. 3] Le Fils de Dieu défend de se coucher sur sa colère, de peur que les images tristes et fâcheuses que l'imagination nous représente dans la solitude, pendant la nuit, lorsque nous ne sommes plus divertis par d'autres objets, n'aigrisse[nt] notre plaie. Plus donc la passion est forte, plus il faut se raidir contre elle. Le médisant fait tout au contraire[2] : il s'échauffe en voulant échauffer les autres, il s'anime par ses propres discours, il grave de plus en plus en son cœur l'injure qu'il a reçue ; à force de parler, il croit tout à fait ce qu'il ne croyait qu'à demi : ainsi il s'irrite soi-même. D'ailleurs, il ferme de plus en plus la porte à toute réconciliation ; et il exerce la plus lâche de toutes les vengeances, puisque, s'il ne peut se venger autrement, il montre que sa haine est bien furieuse, par le plaisir qu'il prend de déchirer en idée celui qu'il ne peut blesser en effet, et s'il a d'autres moyens de se satisfaire, il fait voir l'extrémité de sa rage en ce qu'il n'épargne pas même celui-ci, et qu'il croit que les effets ne suffisent pas s'il n'y joint même les paroles. C'est ce que j'avais à dire contre celui qui médit par un désir de vengeance.

La véritable médisance consiste en un certain plaisir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres, sans aucune autre raison particulière. Recherchons-en la cause : il y a sujet de s'en étonner. Les hommes, faits pour la société ; cependant [p. 4] ce plaisir malin que

1. I Cor., IV, 12. Les éditions ajoutent au texte une traduction : *On nous maudit, et nous bénissons.*

2. C'est-à-dire tout à fait le contraire.

nous sentons quelquefois malgré nous dans la médisance, fait bien voir qu'il n'y a rien de plus farouche ni de moins sociable que le cœur de l'homme. Tertullien : *Felicius in acerbis atrocibusque mentitur..., facilius denique falso malo, quam vero bono creditur*[1]. De là paraît le plaisir comme naturel que nous prenons à la médisance. La cause est qu'en effet nous étions faits pour une sainte société en Dieu et entre nous. La paix, la concorde, la charité devait régner parmi nous, parce que nous devions nous regarder non point en nous-mêmes, mais en Dieu ; et c'est cela qui devait être le nœud sacré de notre union. Le péché a détruit cette concorde, en gravant en nous l'amour de nous-même[s]. C'est cet orgueil qui nous désunit, parce que chacun cherche son bien propre. L'ange et l'homme, n'ayant pu souffrir l'empire de Dieu, ne veut[2] pas ensuite dépendre des autres. Chacun ne veut penser qu'à soi-même, et ne regarde les autres qu'avec le dessein de dominer sur eux : voilà donc la société détruite. Il y en a quelque petit reste, car nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude. Mais, lorsque nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir ; et si les lois de la civilité nous obligent à dissimuler et [à][3] feindre quelque concorde apparente, qui pourrait lire dans nos cœurs avec quel dédain, avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres, il verrait bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être, et que c'est plutôt la crainte et quelque considération étrangère qui nous retient, qu'un [p. 5] véritable et sincère amour de société et de concorde. Qui le fait, sinon l'amour-propre, le désir d'exceller? (Ainsi que dessus). C'est la cause de la médisance et du plaisir que nous y prenons : nous voulons être les seuls excellents, et voir tout le reste au-dessous de nous.

Et pour toucher encore plus expressément la cause de ce vice si universel, c'est une secrète haine qui vient de l'envie que nous avons les uns contre les autres ; ce n'est pas un noble orgueil. De là ce plaisir malin de la médi-

1. *Ad Nat.*, lib. I.

2. Ce singulier indique la pensée. La phrase n'est pas faite, à proprement parler : « Comme l'ange.... l'homme ne veut... »

3. Ms. : de.

sance ; il ne faut qu'une médisance pour récréer une bonne compagnie. La moquerie. Nous prenons plaisir de nous comparer aux autres, et nous sommes bien aises d'avoir sujet de croire que nous sommes plus excellents. Voilà la cause de la médisance, l'envie ; cause honteuse et qu'on [n']ose pas avouer, mais qui se remarque par la manière d'agir. L'envie est une passion basse, obscure, lâche. Il y a un orgueil qu'on appelle noble, qui entreprend les choses ouvertement ; l'envie ne va que par des menées secrètes. Ainsi le médisant ; il se cache. L'envie est une passion timide, qui a honte d'elle-même, et ne craint rien tant que de paraître. Ainsi le médisant ; il ronge secrètement. Saint Chrysostome dit : *Ancilla fur, contumelia et maledicentia*[1]. Elle observe, et se cache. L'envie n'a pas le courage assez bon pour chercher la véritable grandeur, mais elle ne tâche de s'élever qu'en abaissant [p. 6] les autres. Le médisant de même : il diminue, il biaise, il ne s'explique qu'à demi-mot : paroles à double entente ; si ouvertement, il prend de beaux prétextes. Combien honteuse est donc cette passion !

Mais il y a, direz-vous, d'autres causes. Il est vrai, mais toujours de l'orgueil. Pour montrer que nous savons bien pénétrer dans les sentiments des autres. Saint Augustin : *Omnes aut pene omnes homines amamus nostras suspiciones vel vocare vel existimare cognitiones*[2]. Témérité. *Multa incredibilia vera.* Exemple de Suzanne, de Judith ; mais les effets ont fait connaître. Mais Dieu se réserve bien des choses : nous faisons les dieux.

Autre sorte d'orgueil : le plaisir de reprendre, comme pour faire parade de sa vertu. Saint Augustin : *Curiosum genus humanum ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam*[3]. *Hypocrita*, dit le Fils de Dieu, *ejice primum [trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui]*[4]. Il fait le vertueux, en reprenant les autres : il ne l'est pas, parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il affecte

1. *In Act. Apost.*, hom. XXIX.
2. *Ad Maced.*, Ep. CLIII, n. 22. — Ms. : *Omnes vel pene... suspiciones dicere vel existimare...*
3. *Confess.*, lib. X, cap. III. — Ms. : *ad corrigendam vitam alienam...*
4. Matth., VII, 5.

une certaine liberté de parler des autres et des abus publics : hypocrite, commence par toi-même à réformer le monde[1]. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender, il n'amende pas ce qu'il peut corriger. Il y a plaisir à parler des vices d'autrui, parce qu'on remarque sans peine les défauts des autres ; et on ne surmonte les siens qu'avec peine.

La première de ces médisances est basse et honteuse, la seconde est fière et insolente ; la troisième, trompeuse et hypocrite. Tout vient de l'orgueil : [p. 7] *Si superbus est*[2], *et invidus est*[3]. Et après, *diabolus*, médisant, calomniateur. Il nous mène par les mêmes degrés. *Eritis sicut dii*[4] : une suite de cela, c'est que nous rapportons tout à nous-même[s].

Second Point.

Les Effets. Rompre la charité. Et ne dites pas : Ce que je dis, c'est peu de chose. Pour deux raisons. 1° Par ce peu de chose vous tendez à rendre un homme ridicule. — Deux fondements sur lesquels la charité chrétienne s'appuie, l'inclination et l'estime. La charité est tendre, bénigne, douce ; mais la charité est respectueuse: *Honore invicem prævenientes*[5]. Vous renversez cette amitié, quand vous détruisez l'estime ; vous excluez un homme de la société. 2° C'est peu de chose ! Mais vous ne connaissez pas quelle est la nature des bruits populaires. Au commencement, ce n'est rien ; mais les médisances vont se grossissant peu à peu dans la bouche de ceux qui les répètent, *ingenita quibusdam*, dit Tertullien, *mentiendi voluptate*[6] ; en sorte que le médisant, voyant jusques où est crû le petit bruit qu'il avait semé, ne reconnaît plus son propre ouvrage. Cependant il est cause de tout le désordre. Comme lorsque vous jetez une petite pierre dans un étang, vous voyez se former sur la surface de l'eau des ronds, petits, plus grands, et enfin tout l'étang en est agité : qui en est la cause ? celui qui a jeté la pierre.

1. Bossuet, même en négligé, se reconnaît à des traits comme celui-ci.
2. Ms. : *Superbus, ac per hoc invidus.* L'auteur cite de mémoire, et reproduit plutôt le sens que les mots.
3. S. Aug., *Enar. in Ps.* C, n. 9.
4. Gen., III, 5.
5. Rom., XII, 10.
6. *Apolog.*, n. 7.

Outre cela, le médisant [p. 8] ne peut pas réparer le mal qu'il fait : les impressions demeurent, même les choses étant éclaircies. On dit : Si cela n'était vrai, cela était du moins vraisemblable [1]. Comme lorsqu'une chose a été serrée par un nœud bien ferme, les impressions du lien demeurent même après que le nœud a été brisé : ainsi ceux qui sont serrés par la médisance : *Beatus qui tectus est a lingua nequam,... et in vinculis ejus non est ligatus ! ...vinculum illius, vinculum æreum est* [2].

Troisième Point.

Remèdes. Général : ne pas applaudir aux médisants ; leur montrer un visage sévère ; parce que leur dessein, ce n'est que d'être plaisant[s]. Le médisant, voleur : saint Paul les met avec les voleurs : *Neque maledici, neque rapaces* [3]. Celui qui l'écoute, recéleur. Tout le monde hait les médisants, et tout le monde leur applaudit ; on leur peut appliquer ce que dit Tertullien des comédiens : *Amant quos mulctant, depretiant quos probant* [4].

Second remède : se regarder comme devant être jugé, et l'on n'aura [pas] envie de juger [5] : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat* [6]. Tous furent détournés par cette parole. Celui qui n'a point de défauts, qu'il commence le premier à reprendre. Jésus-Christ même dit à cette femme : *Nec ego te condemnabo* [7]. Si l'innocent pardonne aux pécheurs, combien plus les pécheurs se doivent-ils pardonner les uns les autres !

Notes sur une feuille intitulée : Médisance.

Memor esto Domine, opprobrii servorum tuorum quod continui in sinu meo [Ps. LXXXVIII, 51]; *ideo memor esto quo continui te solum judicem quærens. Sin autem in alios ostendam ; despicies*

1. Bossuet renvoie à des remarques sur des textes des Proverbes : *V. Prov.*, VI, *p. 2.*

2. Eccli., XXVIII, 23, 24. — Ms. : *vinculum ejus æneum...* Cette citation est ajoutée après coup.

3. I Cor., VI, 10.

4. *De Spectac.*, n. 22. — Ms. : *Mulctant quos laudant : deponunt quos magni faciunt.*

5. Les éditeurs complètent, en empruntant quelques lignes à un extrait des *Remarques morales* joint au sermon, qu'on pourra lire à la suite.

6. Joan., VIII, 7. — Ms. : *Qui sine culpa est, primus in eam...*

7. *Ibid.*, 11. — Ms. : *Neque ego...* Traduction ajoutée au texte dans les éditions : *Ni moi, je ne vous condamnerai point.*

me. — *Irridet enim Deus qui ab aliis opem petunt.* — *Ubi sunt dii eorum in quibus habebant fiduciam.* (Deut. XXXII, 37.)

« *Remarques saint Luc*, p. 7 : Se tenir en posture d'un criminel qui doit non juger, mais être jugé : *Quoadusque veniat... qui... illuminabit abscondita tenebrarum* [I Cor., IV, 5]. Pour juger, il faut être innocent ; le coupable qui juge les autres, se condamne lui-même par même raison : *In quo enim judicas alterum* (Ms. : *alium*), [*teipsum condemnas ; eadem enim agis quæ judicas.* Rom., II, 1]. *Primus lapidem mittat.* » — A la suite : 1° *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo.* Hypocrite, parce qu'il fait le vertueux en reprenant les autres. Il ne l'est pas, parce qu'il ne se corrige pas soi-même (l'auteur lui-même a fait passer ce développement dans son premier point, p. 446 ; sauf cette variante) : « Il reprend ce qu'il ne peut pas amender ; il n'amende pas ce qui est en son pouvoir. *Tantumne abs re tua est tibi otii?* » 2° des textes et des remarques dont plusieurs ont pu être utiles à l'auteur pour compléter son esquisse : « Saint Jean, Notre-Seigneur, également blâmés. Suivez-la, elle vous blâme ; ne la suivez pas, de même : par un désir opiniâtre de contredire. — *Remove a te os pravum* (Prov., IV, 24). *Oculi tui recta videant (Ibid.)* — *Proverb.*, 6, p. 2 (c'étaient sans doute d'autres *Remarques* sur l'Écriture) : *Qui custodit os suum, custodit animam suam* (XIII, 3). — *Maledicentia accusatrix horum malorum est, usurpatrix innocentiæ arrogantia* (Salvian, p. 2). — *Verba bilinguis quasi simplicia, et ipsa perveniunt quasi ad interiora ventris* (Prov. XVIII, 8). Les traits les plus piquants sont ceux qui semblent partir d'une plus grande simplicité et innocence. — *Ejice derisorem, et exibit cum eo jurgium. Ne comedas cum homine invido,... quoniam in similitudinem arioli et conjectoris æstimat quod ignorat.* [Prov., XXII, 10 ; XXIII, 6, 7.] Tout lui est suspect. *Ventus aquilo dissipat pluvias, et facies tristis linguam detrahentem* (Prov. XXV, 23). Le médisant n'a autre dessein que de faire rire. — *Qui alios lædere velint, multi sunt ; qui lædant, nullus. Deus remissione peccatorum aut alio dono pensat. Respice inimicos meos, quoniam multiplicati... et dimitte universa delicta mea* (Chrysost.) [In Math. hom. IX] — *Adversus eos qui homines certare vident, et hoc spectaculo delectantur : Num fera est quæ pugnat? Cernis homines fœde agentes, et non hanc esse tuam turpitudinem ducis? Quin uterque ut ebrius sani hominis indiget, et qui infert injuriam et qui patitur. Manum igitur admove sobrius temulento* (Chrysost., p. 10 ; hom. XV). — *Ut medicus aut morbos curat aut prævenit, ita Christus ; nam contumelias prohibens adversus inimicitias præmunit ; mox inimicitiæ morbum reconciliatione sanat ; odii radicem interimit et fructum ; radicem, iram :* Omnis qui irascitur... ; *fructum, maledicentiam :* Qui dixerit raca... *primum malum nasci vetat ; tum si pullulat, undique exurit* (hom. XVI). *Maledicentia, contumelia, ancilla fur, quæ clam surripit* (Chrysost., Eccles. 20, potius fur) ». (Cette dernière remarque a été introduite par l'auteur dans son sermon, p. 446).

SUR LA SATISFACTION.

MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Mission de Metz, 1658.

Ce sermon [1], qui appartient à la Mission de Metz, et dont le jour est marqué, comme ci-dessus, de la main de Bossuet lui-même, fut, par exception, prêché à la cathédrale. C'est l'opinion de Floquet (*Études...*, t. I, p. 489) et de Gandar (*Bossuet orateur*, p. 220); et elle semble bien justifiée par ces paroles qui se lisent vers la fin du discours : « Plût à Dieu que je visse à bas et les tables de tes débauchés, et les banques (*édit.* : les banquets) de tes usuriers, et les retraites honteuses de tes impudiques! plût à Dieu que j'entende bientôt cette bienheureuse nouvelle : Toute la ville de Metz est abattue, mais elle est heureusement abattue aux pieds des confesseurs, devant *les tribunaux de la pénitence, qui sont érigés de toutes parts dans ce temple auguste !* »

(P. 1) *Non potest mundus odisse vos ; me autem odit quia ego testimonium perhibeo de illo, quia opera ejus mala sunt* [2]. (Joan., VII, 7.)

Avant-propos [3]. L'évangile du jour nous apprend que le Sauveur va en Jérusalem, pour y célébrer la fête des Tabernacles. Cette fête des Tabernacles était comme un mémorial éternel du long et pénible pèlerinage des enfants d'Israël allant à la Terre promise, et tout ensemble représentait le pèlerinage des enfants de Dieu allant à leur céleste patrie.

Briève explication de cette fête. Nous lisons au Lévitique que, parmi le grand nombre de victimes qu'on offrait à Dieu pendant le cours de cette solennité, on ne manquait pas de lui présenter tous les jours un sacri-

1. Ms. fr. 12823, f. 58-67. — Le titre, « Sur la satisfaction » (f. 58), est de la main de Deforis : la note de la f. 59 : « Prêché à Metz, voir la 16e page. » est de la main du neveu de Bossuet. — Le sommaire ne s'est pas retrouvé.

2. Le monde ne saurait vous haïr ; mais pour moi, il me hait parce que je rends témoignage contre lui que ses œuvres sont mauvaises.

3. Ce sous-titre est de la main de Bossuet. Par exception, cet avant-propos a été écrit, ou plutôt esquissé avant le discours.

fice pour le péché. Par là que devons-nous apprendre, sinon que, pendant le temps de notre voyage, nous devons offrir à Dieu tous les jours le sacrifice pour nos péchés? Et quel est ce sacrifice pour nos péchés, sinon les satisfactions, qui sont les vrais fruits de la pénitence? C'est de quoi nous parlerons. Assistance du Saint-Esprit.

Exorde sur les paroles de l'Évangile rapportées au texte[1]. — Ce que dit le Fils de Dieu, que le monde le hait à cause du témoignage qu'il rend que ses œuvres sont mauvaises, se vérifie particulièrement dans le sacrement de la pénitence : c'est principalement dans la pénitence que Jésus-Christ rend témoignage contre les péchés. Il rend bien témoignage contre les péchés par la prédication de sa parole ; car sa [p. 2] parole n'est autre chose qu'une lumière que Dieu élève au milieu de l'Église, afin que les œuvres de ténèbres soient découvertes et condamnées ; mais cela ne se fait qu'en général ; au lieu que, dans le sacrement de la pénitence, Dieu parle à la conscience d'un chacun de ses péchés particuliers : non seulement il ordonne qu'on les accuse, mais encore qu'on les condamne et qu'on les punisse. De là les satisfactions que l'on nous impose, les peines et les pénitences qu'on nous commande. C'est aussi pour cette raison que plusieurs fuient Jésus-Christ dans la pénitence : *Quia testimonium perhibeo.* Ils évitent de se confesser, parce qu'ils appréhendent, disent-ils, de trouver quelque confesseur fâcheux et sévère. Pour leur ôter cette pensée lâche, qui entretient leur impénitence, expliquons toute la matière de la satisfaction, selon les sentiments de l'Église et du saint concile de Trente[2] : 1° la nécessité de la satisfaction ; 2° quelle elle doit être ; 3° dans quel esprit nous la devons faire.

Premier Point.

La Nécessité. Il ne faudrait point chercher d'autres preuves que les exemples des saints pénitents : faut en rapporter quelques-uns. Si tous ceux auxquels Dieu a inspiré le désir de la pénitence, il leur inspire[3] aussi dans

1. Nouveau titre de la main de Bossuet.

2. En marge : « Division. »

3. Cette anacoluthe est soulignée

le même temps la volonté de le satisfaire, on doit conclure nécessairement que ces deux choses sont inséparables ; et si nous refusons de suivre les pas de ceux qui nous ont précédé[s] dans la voie de la pénitence, nous ne devons jamais espérer le pardon [p. 3] qu'ils ont obtenu : ce que nous verrons encore plus évidemment, si nous concevons la raison par laquelle ils se sentaient pressés de satisfaire à Dieu pour leurs crimes. C'est qu'ils étaient très persuadés que, pour se relever de la chute où le péché nous a fait tomber, il ne suffit pas de changer sa vie, ni de corriger ses mœurs déréglées : car, comme remarque excellemment le grand saint Grégoire : *Ce n'est pas assez pour payer ses dettes, que de n'en faire plus de nouvelles, mais il faut acquitter celles qui sont créées ; et lorsqu'on injurie quelqu'un, il ne suffit pas pour le satisfaire de mettre fin aux injures que nous lui disons, mais encore outre cela la justice nous ordonne de lui en faire réparation ; et lorsqu'on cesse d'écrire, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on efface ce qui est déjà écrit, il faut passer la plume sur l'écriture que nous avons faite, ou bien déchirer le papier*[1]. Il en est de même de nos péchés : tout autant de péchés que nous commettons, autant de dettes contractons-nous envers la justice divine. Il ne suffit donc pas de n'en faire plus de nouvelles, mais il faut payer les anciennes. Et lorsque nous nous abandonnons au péché, quelle injure ne disons-nous pas contre Dieu ? Nous disons qu'il n'est pas notre créateur, ni notre juge, ni notre père, ni notre sauveur, etc. Est-ce donc assez, Chrétiens, de cesser de lui dire de telles injures, et ne sommes-nous pas obligés, de plus, à lui en faire la satisfaction nécessaire ? Enfin, quand nous péchons, nous écrivons sur nos cœurs : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo... supra latitudinem cordis eorum*[2]. Ne croyons donc pas faire assez, lorsque nous ne continuons pas d'écrire ; cela n'efface pas ce qui est écrit : il faut passer la plume, par les

au manuscrit, peut-être par les éditeurs. Il est évident que la phrase n'est pas faite.

1. *Pastor.*, III, part., cap. XXX. Bossuet avait écrit ces mots, qui ont été depuis raturés sur le manuscrit : « On peut étendre un peu ces comparaisons pour les rendre plus sensibles. »

2. Jerem., XVII, 1. — Ms. : *Juda et Jerusalem...*

exercices laborieux qui nous sont [p. 4] prescrits dans la pénitence, sur ces tristes et malheureux caractères ; il faut déchirer le papier sur lequel ils ont été imprimés, c'est-à-dire qu'il faut déchirer nos cœurs : *Scindite corda vestra*[1] : ainsi ils seront effacés.

Mais, pour pénétrer jusque dans le fond cette vérité catholique, considérons sérieusement quelle est la nature de la pénitence. Le sacrement de la pénitence est un échange mystérieux qui se fait, par la bonté divine, de la peine éternelle en une temporelle. *Quod si ipsi sibi judices fiant, et veluti suæ iniquitatis ultores, hic in se voluntariam pœnam severissimæ animadversionis exerceant, temporalibus pœnis mutabunt æterna supplicia*[2]. Et la raison en est évidente ; car par le sacrement de la pénitence se fait la réconciliation de l'homme avec Dieu : or, dans une véritable réconciliation on se relâche de part et d'autre. Voyez de quelle sorte Dieu se relâche ; dès la première démarche, il nous quitte la peine éternelle. Quelle serait, pécheur, ton ingratitude, si tu refusais de te relâcher en subissant volontairement la peine temporelle qui t'est imposée ! Si tu rejettes cette condition, la réconciliation ne se fera pas ; car Dieu use tellement de miséricorde qu'il n'abandonne pas entièrement les intérêts de sa justice, de peur de l'exposer au mépris : *Nullus debitæ gravioris pœnæ accipit veniam, nisi qualemcumque, etsi longe minorem quam debebat, solverit pœnam ; atque ita impartitur largitas misericordiæ, ut non relinquatur etiam justitia disciplinæ*[3].

Il faut donc peser la condition sous laquelle Dieu oublie nos crimes et se réconcilie avec nous ; c'est à charge que nous subirons quelque peine satisfactoire, pour reconnaître ce que nous devions à sa justice infinie, qui se relâche de l'éternelle. Aussi voyons-nous clairement cette condition importante dans les paroles du compromis qu'il a voulu passer avec nous [p. 5] pour se ré-

1. Joel., II, 13.

2. Jul. Pomer., *De Vit. contemp.*, lib. II, cap. VII, n. 2. — Cité par Bossuet sous le nom de saint Prosper, avec cette note : « Rapporté par Gratien, *Decr.*, II part., cap. XXXIII, quæst. 3 : *De pœnit.*, *dist.* I. »

3. S. Aug., *lib. de Contin.*, cap. VI, n. 25. — « Rapporté *ibid.*, remarque Bossuet, cap. XLII. » — Ms. : *etiamsi longe impertitur.*

concilier : car, remarquez ici, Chrétiens, le mystère de la réconciliation dans le sacrement de la pénitence. Dans ce différend mémorable entre Dieu et l'homme pécheur, afin d'accorder les parties, on commence à convenir d'arbitre, et on passe le compromis. Cet arbitre, c'est Jésus-Christ, grand pontife et médiateur de Dieu et des hommes ; mais, Jésus-Christ se retirant de ce monde, il subroge les prêtres en sa place, et leur remet le compromis en main. Toutes les deux parties conviennent de ces arbitres ; Dieu en convient, puisque c'est son autorité qui les établit ; les hommes aussi en conviennent, lorsqu'ils se viennent jeter à leurs pieds. Il faut donc que ces arbitres prononcent ; mais de quelle sorte prononceront-ils ? Suivant les termes du compromis. Lisons donc les termes du compromis, et voyons les conditions sous lesquelles Dieu se relâche.

Voici comme il est couché dans les Écritures : *Quæcumque solveritis [super terram, erunt soluta et in cælo]* [1] : voilà les paroles par lesquelles Dieu se relâche. Faites donc, arbitre établi de Dieu, ce que Jésus-Christ vous permet ; et déliez entièrement le pécheur sans lui rien imposer pour son crime. Chrétiens, cela ne se peut ; car achevons de lire le compromis : *Quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cælo.* Il lui est donc permis de délier ; mais il lui est ordonné de lier : voilà l'ordre qui lui est prescrit, et cette loi doit être la nôtre ; car ce mystérieux compromis ayant été signé des parties, il leur doit servir de loi immuable. Jésus-Christ l'a signé de son sang au nom de son Père, et comme procureur spécial établi par lui pour cette réconciliation ; tu l'as aussi signé, pécheur, quand tu t'es approché du prêtre en vertu de cette parole et de ce traité. Jésus-Christ l'observe de son côté, et il te remet volontiers la peine éternelle : que reste-t-il donc [p. 6] maintenant, sinon que tu l'exécute[s] de ta part avec une exacte fidélité ? Exhortation à satisfaire [2]... Passage

1. Matth., XVIII, 18. — Ms. : *Quodcumque solveritis.* Et plus loin : *Quodcumque ligaveritis.*

2. Les éditeurs ponctuent de façon à faire entendre que l'*exhortation à satisfaire* doit servir de passage au second point. Tel n'est pas le sens. L'auteur a même écrit d'abord : « Passage au second point *en disant* : cette nécessité... » Il efface ces deux mots, parce que son intention n'est pas de réciter textuellement une esquisse.

au second point : cette nécessité de la satisfaction étant solidement appuyée, voyons à présent quelle elle doit être.

Second Point.

Je dis, pour ne point flatter les pécheurs, qu'elle doit être très sévère et très rigoureuse. Et quand je l'appelle très rigoureuse, ce n'est pas qu'effectivement nous dussions l'estimer telle : car si nous considérions[1] attentivement de quelle calamité nous délivre cet échange miséricordieux qui se fait dans la pénitence, rien ne pourrait nous paraître dur ; si bien que cette pénitence n'est dure qu'à cause de notre lâcheté et de notre extrême délicatesse. Mais, afin de la surmonter, appuyons invinciblement cette rigueur salutaire par le saint concile de Trente ; et vous proposant trois raisons par lesquelles ce saint concile établit la nécessité de satisfaire, faisons voir manifestement qu'elles prouvent la sévérité que je prêche.

La première raison des Pères de Trente[2], c'est que, si la justice divine abandonnait entièrement tous ses droits, si elle relâchait aux pécheurs tout ce qui leur est dû pour leurs crimes, ils n'auraient pas l'idée qu'ils doivent avoir du malheur dont ils ont été délivrés ; *et estimant leur faute légère, par la trop grande facilité du pardon, ils tomberaient aisément dans de plus grands crimes*. De là vient que, dans ce penchant et sur le bord de ce précipice, pour ne point lâcher la bride à la licence des hommes, Dieu, en leur [p. 7] quittant la peine éternelle, « les retient, comme par un frein, par la satisfaction temporelle ; *quasi fræno quodam*, » dit le saint concile de Trente.

Et certainement, Chrétiens, il est bien aisé de connaître que tel est le conseil de Dieu, et l'ordre qu'il lui plaît de tenir avec les hommes ; car il n'y a aucune apparence que ce Père miséricordieux, en relâchant la peine éternelle, en voulût réserver une temporelle, s'il n'y était porté par quelque raison importante. Et quelle

1. Ms. : considérons. — La suite de la phrase montre que c'est un lapsus : les éditeurs ont eu tort, croyons-nous, de le reproduire dans le texte.

2. *Sess.* XIV. cap. VIII.

raison y aurait-il qu'après s'être relâché si facilement d'une dette si considérable, c'est-à-dire la damnation et l'enfer, il fît le dur et le rigoureux sur une somme de si peu de valeur comme est la satisfaction temporelle? Il quitte libéralement cent millions d'or, et il fait le sévère pour cinq sols. Il fait quelque chose de plus; car il y a bien moins de proportion entre l'éternité de peines dont il nous tient quittes et la satisfaction qu'il exige dans le temps. D'où vient donc cette sévérité dans une si grande indulgence? Dieu est-il contraire à lui-même? et celui qui donne tant, pourquoi veut-il réserver si peu de chose? C'est par un conseil de miséricorde, qui l'oblige à retenir les pécheurs, de peur qu'ils ne retombent dans de nouveaux crimes. Il sait que la nature des hommes, portée d'elle-même au relâchement, abuse de la facilité du pardon pour passer au libertinage; il sait que, s'il laissait agir sa miséricorde toute seule, sans laisser aucune marque de sa justice, il exposerait l'une et l'autre à un [p. 8] mépris tout visible, à cause de la dureté de nos cœurs. Ainsi donc, en se relâchant, il ne se relâche pas tout à fait : la justice ne quitte pas tous ses droits; et s'il ne l'emploie plus à punir les pécheurs, comme ils le méritent, par une damnation éternelle, il l'emploie du moins à les retenir dans le respect et dans la crainte par quelque reste de peine qu'il leur impose. Que si ces peines sont si légères qu'elles ne soient pas capables de donner de l'appréhension aux pécheurs, qui ne voit que par cette lâcheté nous éludons manifestement le conseil de Dieu? Un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere* peut-il faire sentir à un pécheur qui a commis de grands crimes quelle est l'horreur de son péché, quel est [le] péril d'où il est tiré, et la peine qui lui était due? Il faut quelque chose de plus rigoureux.

Prenons donc garde, ô Confesseurs : ce n'est pas moi qui vous parle, c'est le concile de Trente qui vous avertit ; c'est Dieu même qui vous ordonne de prendre garde à ses intérêts. Je les remets, dit-il, en vos mains : déliez, je vous le permets; mais liez, puisque je l'ordonne; vous êtes les juges que j'ai établis, vous êtes les ministres de ma bonté et de ma justice; usez de ma

miséricorde, mais ne l'abandonnez pas au mépris des hommes par une molle condescendance : faites sentir aux pécheurs l'horreur du crime qu'ils ont commis, par quelque satisfaction convenable ; et tâchez [p. 9] par là de les retenir dans la voie de perdition dans laquelle ils se précipitent ; de peur que votre facilité ne leur soit une occasion de libertinage, et qu'abusant de votre indulgence, ils ne fassent une nouvelle injure au Saint-Esprit par leurs fréquentes rechutes.

La seconde raison du concile, c'est que la satisfaction est très nécessaire pour remédier aux restes des péchés, et déraciner les habitudes vicieuses. Pour entendre profondément cette excellente raison, il faut remarquer que le péché a une double malignité : il a de la malignité en lui-même, et il en a aussi dans ses suites. Il a de la malignité en lui-même, parce qu'il nous sépare de Dieu ; il a de la malignité dans ses suites, parce qu'il abat les forces de l'âme, et y laisse une certaine impression pour retomber dans de nouvelles fautes. C'est ce qu'on appelle l'habitude vicieuse ; et cette vicieuse habitude ne s'éteint pas, encore que le péché cesse : elle demeure dans nos cœurs comme une pépinière de nouveaux péchés ; c'est un germe que le péché effacé laisse dans les âmes, par lequel il espère revivre bientôt ; c'est une racine empoisonnée, qui dans peu fera repousser cette mauvaise herbe. C'est pour détruire ces restes maudits, c'est pour arracher ces habitudes mauvaises, que le concile de Trente a déterminé que la satisfaction était nécessaire : et la raison en est évidente. Car qu'est-ce autre chose qu'une habitude, sinon une forte inclination ? Et comment la peut-on [p. 10] combattre, sinon en faisant effort sur soi-même par les exercices mortifiants de la pénitence ? D'où je conclus, en passant plus outre, que cette pénitence doit être sévère, parce que l'inclination est puissante. C'est ce qui fait dire à saint Augustin, qu'il faut faire une pénitence rigoureuse, « afin, dit ce grand personnage, que la coutume de pécher cède à la violence de la pénitence : *Ut violentiæ pænitendi cedat consuetudo peccandi*[1] ».

1. *In Joan.*, tract. XLIV. n. 19. — Dans cette citation deux fois répétée, Bossuet écrit ici *peccandi*, là *pugnandi*. La distraction est évidente.

Il faut donc nécessairement que la pénitence ne soit pas molle ; il faut qu'elle ait de la violence pour surmonter la mauvaise habitude, parce que la mauvaise habitude donne une nouvelle force et une nouvelle impétuosité à l'inclination naturelle que nous avons au mal par la convoitise : si bien que l'habitude est un nouveau poids ajouté à celui de la convoitise. Que si nous apprenons par les Écritures qu'il faut que nous nous fassions violence pour résister à la convoitise, combien plus en devons-nous faire à une convoitise fortifiée par une longue habitude ! Ne t'imagine donc pas, ô pécheur ! que tu puisses résister à un si grand mal par une pénitence légère ; que tu puisses te dépouiller de cette ivrognerie si enracinée par quelque application à une prière courte et souvent mal faite. Il faut avoir recours nécessairement à cette violence salutaire de la pénitence ; il faut se mortifier par des jeûnes, et réprimer les dépenses excessives de tes débauches par l'abondance de tes aumônes : *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi.*

La troisième raison du concile, et qui me semble la plus touchante, c'est que nous devons satisfaire à Dieu par les peines [p. 11] salutaires de la pénitence, pour nous rendre conformes à Jésus-Christ. C'est lui en effet, Chrétiens, qui est ce parfait pénitent qui a porté la peine de tous les péchés, en se faisant la victime qui les expie : si bien que, pour lui être semblables dans le sacrement de la pénitence, il faut que nous nous rendions des victimes mortifiées par les peines salutaires qu'elle nous impose. Car, mes Frères, il faut remarquer que les sacrements de l'Église, comme ils tirent toute leur vertu de la Passion de notre Sauveur, aussi en doivent-ils porter en eux-mêmes et imprimer sur nous une vive image. Ainsi, dans le sacrement de la sainte table, nous annonçons la mort de Notre-Seigneur, comme dit le divin Apôtre[1] : ainsi, dans la pensée du même docteur, nous sommes *ensevelis avec Jésus-Christ dans le saint baptême*[2] ; et c'est pourquoi l'Église ancienne plongeait entièrement dans les eaux tous les

1. I Cor., XI, 26. 2. Rom., VI, 4.

fidèles qu'elle baptisait, pour représenter plus parfaitement cette sépulture spirituelle ; ainsi, dans la confirmation, on imprime sur nos fronts la croix du Sauveur, pour nous marquer d'un caractère éternel qui nous rend semblables à Jésus-Christ crucifié. N'y aura-t-il donc, Chrétiens, que le sacrement de la pénitence qui ne gravera point sur nous l'image de la mort de notre Sauveur ? Non, il n'en sera pas de la sorte, dit le saint concile de Trente. La pénitence étant un second baptême, il faut que ce qui a été dit du premier soit encore vérifié dans le second ; « que tout autant que nous sommes qui sommes baptisés en Jésus-Christ, sommes baptisés en sa mort : *In morte ipsius baptizati sumus* [1].» Et comment est-ce que la pénitence imprime sur nos corps la mort de Jésus ? Écoutez parler le sacré concile : C'est alors, dit-il, que nous subissons quelque peine pour nos péchés, que nous nous [p. 12] baptisons dans nos larmes et dans les exercices laborieux que l'on nous impose ; *d'où vient aussi que la pénitence est nommée un baptême laborieux* [2]. Et par là ne voyez-vous pas combien la pénitence doit être sévère ?

Nous apprenons du sacré concile, que nous devons nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié, par les pénitences que nous subissons. Ha ! mon Sauveur, quand je considère votre tête couronnée d'épines, votre chair si cruellement déchirée, etc., je dis aussitôt en moi-même : Pauvre ver écorché, quoi ! une courte prière, un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere* sont-ils capables de nous crucifier avec vous ? Ne faut-il point d'autres clous pour percer nos pieds, qui tant de fois ont couru au crime ; et nos mains, qui se sont souillées du bien d'autrui par tant d'usures cruelles, etc. ? Il faut quelque chose de plus pénible ; et c'est pourquoi le sacré concile avertit sagement les confesseurs qu'ils donnent des pénitences proportionnées : *Debent ergo sacerdotes Domini, quantum spiritus et prudentia suggesserit, pro qualitate criminum et pænitentium facultate, salutares et convenientes satisfactiones injungere* [3]. Et ce qu'il leur prescrit d'user de prudence, sachez et entendez,

1. Rom., VI, 3.
2. *Sess.* XIV, *de Pænit.*, cap. II.
3. *Ubi supra*, cap. VIII.

ô pécheurs ! que ce n'est pas pour les faire relâcher à cette condescendance molle et languissante que votre cœur insensible et impénitent exige d'eux : car cette prudence qu'on leur ordonne n'est pas cette fausse prudence de la chair qui flatte les vices et les désirs corrompus des hommes ; c'est une prudence spirituelle qui sacrifie la chair pour sauver l'esprit. C'est pourquoi le concile dit : *Quantum spiritus et prudentia suggesserit:* Ayez de la prudence, dit ce saint concile ; non pas une prudence qui suive la chair, mais une prudence guidée par l'esprit : *spiritus et prudentia.* Et afin de leur faire [p. 13] craindre un relâchement excessif, il les avertit sagement que s'ils agissent trop indulgemment avec les pécheurs, en leur ordonnant des peines très légères pour des péchés très griefs, ils se rendent participants des crimes des autres.

O sentence vraiment terrible ! Que répondront devant Dieu ces confesseurs lâches et complaisants, qui auront corrompu par leur facilité criminelle la sévérité de la discipline ; lorsqu'ils verront d'un côté s'élever contre eux les Pères qui ont fait les canons, et particulièrement ceux de Trente, qui les ont avertis si sérieusement du péril où les engageait leur fausse et cruelle miséricorde ; et, de l'autre, les pécheurs mêmes, dont ils auront lâchement flatté les inclinations corrompues ? C'est vous, diront-ils, qui nous avez damnés, c'est votre pitié inhumaine, c'est votre pernicieuse indulgence. O Seigneur, faites-nous justice contre ces ignorants médecins qui, pour trop épargner le membre pourri, ont laissé couler le venin au cœur ; contre ces lâches conducteurs qui ont mieux aimé nous abandonner à la licence par une flatterie dangereuse, que de nous retenir sur le penchant par une discipline salutaire. Que reste-t-il donc, Chrétiens, sinon que les prêtres et les confesseurs évitent cette double accusation des pontifes et des conciles, qui les reprendront d'avoir méprisé leurs lois, et des pécheurs, qui se plaindront justement de ce qu'ils n'ont pas guéri leurs blessures ? Ha ! disait à ce [p. 14] sujet autrefois un très saint évêque de France, « je ne me sens pas assez innocent pour me vouloir charger des péchés des autres ; et je n'ai pas

assez d'éloquence pour pouvoir répondre aux accusations qu'intenteront un jour contre moi tant de saints et admirables prélats qui ont fait les lois des conciles : *Ego me in hoc periculo mittere omnino non audeo, quia nec talia sunt merita mea, ut aliorum peccata in me excipere præsumam, nec tantam eloquentiam habeo, ut ante tribunal Christi contra tot ac tantos sacerdotes qui canones statuerunt, dicere audeam.* » Voilà quels doivent être les sentiments des confesseurs. Achevons, et disons un mot de la disposition des pénitents.

Troisième Point.

Deux dispositions qui semblent contraires, avec lesquelles il faut accomplir sa pénitence : la joie et la douleur. La joie, en considérant non la peine qu'elle nous fait souffrir, mais celle d'où elle nous tire. La douleur amère, pour plusieurs raisons : mais nous dirons en [p. 15] particulier une qui regarde la satisfaction. C'est que les confesseurs inclinent toujours à la miséricorde ; et quelque soin qu'ils aient de ne se point écarter des bornes d'une juste sévérité, néanmoins l'amour paternel que Dieu leur inspire pour leurs pénitents, et l'expérience qu'ils ont par eux-mêmes de l'infirmité, fait qu'ils penchent toujours beaucoup plus du côté de la douceur. Et donc y a-t-il rien de plus nécessaire que de suppléer le défaut de la peine corporelle par l'abondance de la douleur? C'est cette douleur qui a apaisé Dieu sur les Ninivites ; c'est elle qui, prenant en main la cause de Dieu, a détourné le cours de sa vengeance. Dieu les menaçait de les renverser, et ils se sont renversés eux-mêmes en détruisant par les fondements toutes leurs inclinations corrompues. De quoi vous plaignez-vous, ô Seigneur? voilà votre parole accomplie : vous avez dit que Ninive serait renversée, elle s'est en effet renversée elle-même. Ninive est véritablement renversée, en tournant en bien ses mauvais désirs ; Ninive est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et en un cilice ; la [p. 16] superfluité de ses banquets, en un jeûne austère ; la joie dissolue de ses débauches, aux saints

gémissements de la pénitence : *Subvertitur plane Ninive, dum, calcatis deterioribus studiis, in meliora convertitur; subvertitur plane, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum*[1]. O ville utilement renversée !

Chrétiens, armons-nous de zèle ; que chacun renverse Ninive en soi-même, etc. Ville de Metz, que n'es-tu ainsi renversée ! Je désire ta grandeur et ton repos autant qu'il se peut, et plût à Dieu que je visse descendre sur toi les bénédictions que je te souhaite ! Toutefois ne t'offense pas si j'ose désirer aujourd'hui que tu sois entièrement renversée. Plût à Dieu que je visse à bas et les tables de tes débauchés, et les banques[2] de tes usuriers, et les retraites honteuses de tes impudiques ! Plût à Dieu que j'entende bientôt cette bienheureuse nouvelle : Toute la ville de Metz est abattue, mais elle est heureusement[3] abattue aux pieds des confesseurs, devant les tribunaux de la pénitence, qui sont érigés de toutes parts dans ce temple auguste ! Que tardes-tu, ô ville [de Metz] ? Renverse-toi par la pénitence ; cette chute te relèvera jusqu'à la gloire éternelle.

1. S. Eucher., *Homil. de pœnit. Ninivit.* — Euseb. Emiss., *seu potius* Euch. Lugd., *hom. de pœnit. Ninivit.* (Note de Bossuet.)

2. Édit. : les banquets. — M. Floquet (*Études*..., t. I, p. 489) avait pourtant proposé de lire *banques*, conformément au sens ; ajoutons : conformément au manuscrit.

3. Bossuet, qui vient d'écrire : *bienheureuse*, écrit ici : *hureusement*.

POUR LA FÊTE DE LA

COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

1658 ou 1659.

On a été tenté d'attribuer ce sermon [1] au Carême des Minimes (Lachat, t. IX, p. 499. — Gandar, *Bossuet orateur*, p. 297). A ne considérer que l'aspect de l'écriture, on trouve en effet peu de différences entre les manuscrits de 1658 et ceux de 1660. L'examen de l'orthographe est plus significatif. En 1660, Bossuet écrira partout et toujours *cette*, sans une seule exception; ici, *ceste* est encore la seule forme employée. En 1659, les deux alterneront.

Toutefois l'emploi fréquent du mot *Messieurs* dans ce sermon pourrait faire hésiter sur la date véritable. Mais il vient peut-être uniquement de la présence d'un certain nombre d'officiers à Saint-Jean de la Citadelle. L'année suivante, à pareille date, Bossuet sera à Saint-Lazare. Ce discours véhément s'adresse, ce semble, à des hommes du monde.

SOMMAIRE [2] : *Compassion.*

[1er *point.*] Amour des mères. Chananée. Basile de Séleuc[ie] (p. 3).

[2e *point.*] Jésus-Christ tremble, comme victime ; est tranquille à la croix et dans l'action du sacrifice, comme le prêtre (p. 11, 12). — Marie préparée à tout. Résolution à tout ce que Dieu voudra, sans s'enquérir (p. 12, 13).

[3e *point.*] Régénération des adoptifs doit coûter la vie au Fils naturel (p. 14, 15). — *Ne obliviscaris gemitus matris tuæ* (p. 15, 16).

Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.

Marie, mère de Jésus, était droit [3] au pied de sa croix.

(Joan., XIX, 25.) [4]

Il n'est point de spectacle plus touchant que celui d'une vertu affligée, lorsque, dans une extrême dou-

1. Ms. fr. 12823, f. 116-128.

2. F. 116. — Ce sommaire est très succinct, parce que les idées reprises dans ce discours avaient été résumées déjà à propos d'autres œuvres.

3. Var. : debout.

4. Dans le ms., le texte est en tête du second exorde.

leur, elle sait retenir toute sa force et qu'elle se soutient par son propre poids contre tout l'effort de la tempête: sa constance lui donne un nouvel éclat, qui, augmentant la vénération que l'on a pour elle, fait qu'on s'intéresse plus dans ses maux ; on se croit plus obligé de la plaindre en cela même qu'elle se plaint moins ; et on compatit à ses peines avec une pitié d'autant plus tendre, que la fermeté qu'elle montre la fait juger digne d'une condition plus tranquille. Mais si ces deux choses concourant ensemble ont jamais dû émouvoir les hommes, je ne crains point de vous assurer que c'est dans le mystère que nous honorons. Quand je vois l'âme de la sainte Vierge blessée[1] si vivement au pied[2] de la croix des souffrances de son Fils unique, je sens déjà à la vérité que la nôtre doit être attendrie. Mais quand je considère d'une même vue et la blessure du cœur et la sérénité du visage, il me semble que ce respect mêlé de tendresse, qu'inspire une tristesse si majestueuse, doit produire des émotions beaucoup plus sensibles, et qu'il n'y a qu'une extrême dureté qui puisse s'empêcher de donner des larmes. Approchez donc, mes Frères, avec pleurs et gémissements, de cette Mère également ferme et affligée, et ne vous persuadez pas que sa constance diminue[3] le sentiment qu'elle a de son mal. Il faut qu'elle soit semblable à son Fils : comme lui, elle surmonte toutes les douleurs ; mais, comme lui, elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue ; et Jésus-Christ, qui veut faire en sa sainte mère une vive image de sa Passion, ne manque pas d'en imprimer tous les traits sur elle. C'est à ce spectacle que je vous invite : vous verrez bientôt Jésus en la croix ; en attendant ce grand jour, l'Église vous invite aujourd'hui [à en voir] la peinture en la sainte Vierge[4]. Peut-être, Messieurs, arrivera-t-il que, de même que les rayons du soleil redoublent leur ardeur étant réfléchis, ainsi les douleurs du Fils[5] réfléchies sur le cœur de la Mère auront plus de force pour nous

1. Var. : percée si vivement de tant de douleurs, je sens bien...

2. *Au pied* ou *aux pieds*, voir t. VII.

3. Var. : affligée. Sa constance ne diminue pas.

4. Var. : Jésus en sa croix. Voyez-en la peinture en la sainte Vierge.

5. Var. : de Jésus.

émouvoir[1]. C'est la grâce que je vous demande, ô Esprit divin, par l'intercession de la sainte Vierge. [*Ave*].

[P. 1] Ne croyez pas, mes Frères, que la sainte mère de notre Sauveur soit appelée aux pieds de sa croix pour y assister seulement au supplice de son Fils unique, et pour y avoir le cœur déchiré par cet horrible spectacle. Il y a des desseins plus hauts de la providence divine sur cette mère affligée ; et il nous faut entendre aujourd'hui qu'elle est conduite auprès de son Fils, dans cet état d'abandonnement, parce que c'est la volonté du Père éternel qu'elle soit non seulement immolée avec cette victime innocente, et attachée à la croix du Sauveur[2] par les mêmes clous qui le percent, mais encore associée à tout le mystère qui s'y accomplit par sa mort. Mais comme cette vérité importante doit faire le sujet de cet entretien, donnez-moi vos attentions pendant que je poserai les principes sur lesquels elle est établie.

Pour y procéder avec ordre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que trois choses concourent ensemble au sacrifice de notre Sauveur, et en font la perfection. Il y a premièrement les souffrances par lesquelles son humanité est toute brisée ; il y a secondement la résignation par laquelle il se soumet humblement à la volonté de son Père ; il y a troisièmement la fécondité par laquelle il nous engendre à la grâce, et nous donne la vie en mourant. Il souffre comme la victime qui doit être détruite et froissée de coups ; il se soumet comme le prêtre qui doit sacrifier volontairement : *Voluntarie sacrificabo tibi*[3] ; enfin il nous engendre en souffrant, comme le père du peuple nouveau, qu'il enfante par ses blessures : et voilà les trois grandes choses que le Fils de Dieu achève en la croix. Les souffrances regardent son humanité : elle a voulu se charger des crimes, elle s'est donc exposée à la vengeance. La soumission regarde son Père : la désobéissance l'a irrité, il faut que l'obéissance l'apaise. La fécondité nous regarde : un malheureux plaisir, que notre père criminel a voulu

1. Var. : pour toucher les nôtres.
2. Var. : à sa croix.
3. Ps. LIII. 8.

goûter, nous a donné le coup de la mort ; ha ! les choses vont être changées, et les douleurs d'un innocent nous rendront la vie.

Paraissez maintenant, Vierge incomparable, venez prendre part au mystère : joignez-vous à votre Fils et à votre Dieu ; et approchez-vous de sa croix, pour y recevoir de plus près les impressions de ces trois sacrés caractères par lesquels le Saint-Esprit veut former en vous une image vive et naturelle de Jésus-Christ [p. 2] crucifié. C'est ce que nous verrons bientôt accompli, sans sortir de notre évangile : car, mes Frères, ne voyez-vous pas comme elle se met auprès de la croix, et de quels yeux elle y regarde son Fils tout sanglant, tout couvert de plaies, et qui n'a plus de figure d'homme ? Cette vue lui donne la mort. Si elle s'approche de cet autel, c'est qu'elle y veut être immolée ; et c'est là en effet qu'elle sent le coup du glaive tranchant, qui, selon la prophétie du bon Siméon, devait déchirer ses entrailles et ouvrir son cœur maternel par de si cruelles [1] blessures. Elle est donc auprès de son Fils, non tant par le voisinage du corps que par la société des douleurs : *Stabat juxta crucem ;* et c'est le premier trait de la ressemblance. *Vere juxta crucem stabat, quia crucem Filii præ cæteris Mater majore cum dolore ferebat* [2].

Mais suivons l'histoire de notre évangile, et voyons en quelle posture elle se présente à son Fils. La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre [3] par la défaillance ? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée ? « *Stabat juxta crucem :* elle est debout auprès de la croix. » Non, le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces : la constance et l'affliction vont d'un pas égal ; et elle témoigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée. Que reste-t-il donc, Chrétiens, sinon que son Fils bien-aimé, qui lui voit sentir ses souffrances et imiter sa résignation [4], lui communique encore sa fécondité ? C'est aussi dans cette pensée qu'il

1. Var. : profondes.
2. *Tract. de Pass. Dom.*, cap. X. *int. Oper. S. Bernard.*
3. Var. : par terre.
4. Ms. : résination.

lui donne saint Jean pour son fils : « *Mulier, ecce filius tuus*[1] : Femme, dit-il, voilà votre fils » ; ô femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi, soyez la mère de mes enfants, que je vous donne tous sans réserve en la personne de ce seul disciple : je les enfante par mes douleurs ; comme vous en goûtez l'amertume, vous en aurez aussi l'efficace, et votre affliction vous rendra féconde. Voilà, mes Frères, en peu de mots, tout le mystère de cette journée[2], et je vous ai dit en peu de paroles ce que j'expliquerai par tout ce discours avec le secours de la grâce. Marie est auprès de la croix, et elle en ressent les douleurs ; elle s'y tient debout, et elle en supporte constamment le poids ; elle y devient féconde, et elle en reçoit la vertu. Écoutez attentivement ; et surtout ne résistez pas, si vous sentez attendrir vos cœurs.

Premier Point.

Il faut donc vous entretenir des afflictions de Marie[3] ; il faut que j'expose à vos yeux cette sanglante blessure qui perce son cœur, et que vous voyiez, s'il se peut, encore saigner[4] cette plaie. Je sais bien qu'il est difficile d'exprimer[5] la douleur d'une mère : on ne trouve pas aisément des traits qui nous représentent au vif des émotions si violentes ; et si la peinture y a de la peine, l'éloquence ne s'y trouve pas moins empêchée. Aussi, mes Frères, ne prétends-je pas que mes paroles fassent cet effet : c'est à vous de méditer en vous-même[s] quel était l'excès de son [p. 3] déplaisir. Ha ! si vous y voulez seulement penser avec une attention sérieuse, votre cœur parlera pour moi, et vos propres conceptions vous en diront plus que tous mes discours. Mais afin de vous occuper en cette pensée, rappelez en votre mémoire ce qu'on vous a prêché tant de fois, que comme toute la joie de la sainte Vierge, c'est d'être mère de Jésus-Christ, c'est aussi de là que vient son martyre, et que son amour a fait son supplice.

1. Joan., XIX, 26.
2. Var. : le mystère accompli.
3. Var. : vous représenter la désolation de Marie.
4. Var. : sortir encore le sang de cette plaie.
5. Var. : de peindre.

Non, il ne faut point allumer de feux, il ne faut point armer les mains des bourreaux, ni animer la rage des persécuteurs, pour associer cette mère aux souffrances de Jésus-Christ. Il est vrai que les saints martyrs avaient besoin de cet attirail : il leur fallait des roues et des chevalets ; il leur fallait des ongles de fer pour marquer leurs corps de ces traits sanglants qui les rendaient semblables à Jésus-Christ crucifié. Mais si cet horrible appareil était nécessaire pour les autres saints, il n'en est pas ainsi de Marie ; et c'est peu connaître quel est son amour, que de croire qu'il ne suffit pas pour son martyre : il ne faut qu'une même croix pour son bien-aimé et pour elle. Voulez-vous, ô Père éternel, qu'elle soit couverte de plaies? faites qu'elle voie celles de son Fils, conduisez-la seulement au pied de sa croix [1], et laissez ensuite agir son amour.

Pour bien entendre [2] cette vérité, il importe que nous fassions tous ensemble quelque réflexion sur l'amour des mères ; et ce fondement étant supposé, comme celui de la sainte Vierge passe de bien loin toute la nature, nous porterons [3] aussi plus haut nos pensées. Mais voyons auparavant quelque ébauche de ce que la grâce a fait dans son cœur, en remarquant les traits merveilleux que la nature a formés dans les autres mères. On ne peut assez admirer les moyens [4] dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants : car c'est le but auquel elle vise, et elle tâche de n'en faire qu'une même chose ; et il est aisé de le remarquer dans tout l'ordre de ses ouvrages [5]. Et n'est-ce pas en effet [6] pour cette raison que le premier soin de la nature, c'est d'attacher les enfants au sein de leurs mères? Elle veut que leur nourriture et leur vie passe par les mêmes canaux ; ils courent ensemble les mêmes périls ; ce n'est qu'une même personne. Voilà une liaison étroite ; mais peut-être pourrait-on se persuader que les enfants en venant au monde rompent le nœud de cette union. Non, Mes-

1. Var. : Menez-la seulement proche de sa croix. — auprès de sa croix.

2. Seconde rédaction. Voir la première à la suite du sermon.

3. Var. : nous pousserons.

4. Var. : la conduite.

5. Var. : de sa conduite. — de ses desseins.

6. Ces deux mots, surcharge à peine lisible, ont été oubliés par les éditeurs.

sieurs ; ne le croyez pas : nulle force ne peut diviser ce que la nature a si bien lié ; sa conduite sage et prévoyante[1] y a pourvu par d'autres moyens. Quand cette première union finit, elle en fait naître une autre en sa place ; elle forme d'autres liens, qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : la mère porte ses enfants d'une autre façon, et ils ne sont pas plus tôt sortis des entrailles qu'ils commencent à tenir beaucoup plus au cœur[2]. Telle est la conduite de la nature, ou plutôt de celui qui la gouverne ; voilà l'adresse dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants[3] et empêcher qu'elles s'en détachent : l'âme les reprend par l'affection en même temps que le corps les quitte ; rien ne les leur peut arracher du cœur ; la liaison est toujours si ferme, qu'aussitôt que les enfants sont agités, les entrailles des mères sont encore émues, et elles sentent tous leurs mouvements d'une manière si vive et si pénétrante, qu'à peine leur permet-elle de s'apercevoir que leurs entrailles en soient déchargées[4].

En effet, considérez, Chrétiens, car un exemple vous en dira [p. 4] plus que tous les discours, considérez les empressements d'une mère que l'Évangile nous représente. J'entends parler de la Chananée, dont la fille est tourmentée du démon[5] : regardez-la aux pieds du Sauveur ; voyez ses pleurs, entendez ses cris, et voyez si vous pourrez distinguer qui souffre le plus, de sa fille ou d'elle : *Ayez pitié de moi, ô Fils de David : ma fille est travaillée du démon*[6]. Remarquez qu'elle ne dit pas : Seigneur, ayez pitié de ma fille. Ayez, dit-elle, pitié de moi. Mais si elle veut qu'on ait pitié d'elle, qu'elle parle donc de ses maux ! Non, je parle, dit-elle, de ceux de ma fille. Pourquoi exagérer mes douleurs? N'est-ce pas assez des maux de ma fille pour me rendre digne de pitié? Il me semble que je la porte toujours en mon sein, puisque aussitôt qu'elle est agitée, toutes mes entrailles sont encore émues : *In illa vim patior ;* c'est

1. Var. : sa prudence.
2. Var. : la mère les porte d'une autre façon, et les enfants sortant des entrailles commencent à tenir beaucoup plus au cœur.
3. Var. : une mère avec ses enfants.
4. Var. : qu'elle ne leur permet pas de s'apercevoir qu'elles en aient été séparées.
5. Var. : du malin esprit.
6. Matth., xv, 22.

ainsi que la fait parler saint[1] Basile de Séleucie[2] : « Je suis tourmentée en sa personne ; si elle pâtit, j'en sens la douleur : *ejus est passio, meus vero dolor ;* le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même : *hanc dæmon, me natura vexat ;* tous les coups tombent sur mon cœur, et les traits de la fureur de Satan passent par elle jusque sur mon âme[3] : *hanc dæmon, me natura vexat ; et ictus quos infligit, per illam ad me usque pervadunt.* » Vous voyez dans ce bel exemple une peinture bien vive de l'amour des mères ; vous voyez la merveilleuse communication par laquelle il les lie avec leurs enfants, et c'est assez pour vous faire entendre que les douleurs de Marie sont inexplicables.

Mais, mes Frères, je vous ai promis d'élever plus haut vos pensées ; il est temps de tenir parole, et de vous montrer des choses bien plus admirables. Tout ce que vous avez vu dans la Chananée n'est qu'une ombre très imparfaite de ce qu'il faut croire en la sainte Vierge. Son amour plus fort sans comparaison fait une correspondance beaucoup plus parfaite ; et encore qu'il soit impossible d'en comprendre toute l'étendue, toutefois vous en prendrez quelque idée, si vous en cherchez le principe en suivant ce raisonnement. [p. 5] Tout[4] ce qui produit aime son ouvrage ; il n'est rien de plus naturel : le même principe qui nous fait agir, nous fait aimer ce que nous faisons ; tellement que la même cause qui rend les mères fécondes pour produire, les rend aussi tendres pour aimer. Voulons-nous[5] savoir, Chrétiens, quelle cause a formé l'amour maternel qui unit Marie avec Jésus-Christ, voyons d'où lui vient sa fécondité.

Dites-le nous, ô divine Vierge, dites-nous par quelle vertu vous êtes féconde : est-ce par votre vertu naturelle ? Non, mes Frères, il est impossible. Au contraire,

1. Voy. p. 312 et 348.
2. Orat. XX, *in Chanan.*
3. Var. : sur moi-même.
4. Les éditeurs empruntent ici à la première rédaction ces deux lignes effacées : «... ce raisonnement que l'amour de la sainte Vierge, par lequel elle aime son Fils, est né en elle de la même source d'où lui est venue sa fécondité. La raison en est évidente. Tout ce qui produit... »
5. Var. : J'ai donc raison de vous dire que si nous pouvons une fois connaître d'où vient la fécondité de Marie, nous verrons aussi d'où vient son amour. Voyons donc la vertu qui la rend féconde. Est-ce par une vertu naturelle ?

ne voyez-vous pas qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale? « *Quomodo fiet istud*[1]? Comment cela se pourra-t-il faire? » Puis-je bien concevoir un fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge? Que si elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère? Écoutez ce que lui dit l'Ange : « *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*[2] : La vertu du Très-Haut vous couvrira toute. » Il paraît donc manifestement que sa fécondité vient d'en haut, et c'est de là par conséquent que vient son amour.

En effet, il est aisé[3] de comprendre que [p. 6] la nature ne peut rien en cette rencontre. Car figurez-vous, Chrétiens, qu'elle entreprenne de former en la sainte Vierge l'amour qu'elle doit avoir pour son Fils; dites-moi, quels sentiments inspirera-t-elle? Pour aimer dignement un Dieu, il faut un principe surnaturel : sera-ce du respect ou de la tendresse, des caresses ou des adorations, des soumissions d'une créature, ou des embrassements d'une mère? Marie aimera-t-elle Jésus-Christ comme homme, ou bien l'aimera-t-elle comme un Homme-Dieu? De quelle sorte embrassera-t-elle en la personne de Jésus-Christ la divinité et la chair que le Saint-Esprit a si bien liées? La nature ne les peut unir, et la foi ne permet pas de les séparer : que peut donc ici la nature? Elle presse Marie à aimer : elle a bien ce qu'il faut pour un fils, mais elle n'a pas ce qu'il faut pour un Dieu; si bien que ce fils et ce Dieu étant unis si étroitement, parmi tant de mouvements qu'elle cause, elle ne peut pas en trouver un seul qui convienne au Fils de Marie.

Que reste-t-il donc, ô Père éternel, sinon que[4] votre grâce s'en mêle, et qu'elle vienne prêter la main à la nature impuissante? C'est vous qui, communiquant à Marie votre divine fécondité, la rendez mère de votre Fils : il faut que vous acheviez votre ouvrage, et que, l'ayant associée en quelque façon à la chaste génération[5] par laquelle vous produisez votre Verbe, vous fassiez

1. Luc., I, 34.
2. *Ibid.*, 35.
3. Var. : je vous prie.
4. Var. : Il faut donc, ô Père éternel, que...
5. Var. : la génération éternelle.

couler dans son sein quelque étincelle de cet amour infini que vous avez pour ce bien-aimé, qui est la splendeur de votre gloire et la vive image de votre substance[1]. Voilà d'où vient l'amour de Marie : vous étonnez-vous, Chrétiens, si je dis que son affliction n'a point eu d'exemple, et qu'il opère des effets en elle que l'on ne peut voir nulle part ailleurs? Il n'est rien qui puisse produire des effets semblables : amour qui passe toute la nature ; amour tendre, amour unissant, parce qu'il naît du principe de l'unité même ; amour qui fait une entière communication entre Jésus-Christ et la sainte Vierge[2], comme il y en a une très parfaite entre Jésus-Christ et son Père. Le Père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire, la Mère et le Fils partagent dans le temps de mêmes souffrances ; [p. 7] le Père et le Fils une même source de plaisirs, la Mère et le Fils un même torrent d'amertume ; le Père et le Fils un même trône, la Mère et le Fils une même croix. Si on brise de coups le corps de Jésus, Marie en ressent toutes les blessures ; si on perce sa tête d'épines, Marie est déchirée de toutes leurs pointes ; si on lui présente du fiel et du vinaigre, Marie en boit toute l'amertume ; si on étend son corps sur une croix, Marie en souffre toute la violence. Qui fait cela, sinon son amour? Et ne peut-elle pas dire dans ce triste état, en un autre sens que saint Augustin : « *Amor meus, pondus meum*[3] : Mon amour est mon poids? » Car, ô amour, que vous lui pesez! ô amour, que vous pressez son cœur maternel ! Cet amour fait un poids de fer sur sa poitrine, qui la serre et l'oppresse[4] si violemment, qu'elle y étouffe jusqu'aux sanglots : il amasse sur sa tête une pesanteur en cela plus insupportable que la tristesse[5] ne lui permet [pas] de s'en décharger par des larmes[6] : il pèse sur tout son corps incroyablement par une langueur qui l'accable, et dont tous ses membres sont presque rompus. Mais surtout cet amour est un poids, parce qu'il pèse sur Jésus-Christ même : car Jésus n'est pas le seul, en cette rencontre,

1. Cf. Hebr., I, 3.
2. Var. : et sa mère. — Tout ce passage est défiguré dans les éditions.
3. *Conf.*, lib. XIII, cap. IX.
4. Var. : l'opprime.
5. Var. : par la douleur.
6. Var. : par des pleurs.

qui fasse sentir ses douleurs ; Marie est contrainte heureusement de le faire souffrir à son tour[1] : ils se percent tous deux de coups mutuels. Il est de ce Fils et de cette Mère[2] comme [de] deux miroirs opposés, [qui,] se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent, par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini : ainsi leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent[3] les uns sur les autres par un flux et reflux continuel ; si bien que l'amour de la sainte Vierge est en cela plus infortuné, qu'il compatit avec Jésus-Christ et ne le console pas, qu'il partage avec lui ses douleurs et ne les diminue pas : au contraire, il se voit forcé de redoubler les peines du Fils en les communiquant à la Mère.

Mais arrêtons ici nos pensées ; n'entreprenons pas de représenter quelles sont les douleurs de Marie, ni de comprendre une chose incompréhensible. Méditons l'excès de son déplaisir, mais tâchons de l'imiter plutôt que de l'entendre ; et, à l'exemple de cette Vierge, remplissons-nous tellement le cœur de la Passion de son Fils, pendant le cours de cette semaine où nous en célébrons le mystère, que l'abondance de cette douleur ferme à jamais la porte à la joie du monde. Ha ! Marie ne peut plus supporter la vie ; depuis la mort de son bien-aimé, rien n'est plus capable de plaire à ses yeux. Ce n'est pas pour elle, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil, ni éteindre tous les feux du ciel : ils n'ont déjà plus de lumière pour cette Vierge ; il n'est pas nécessaire que vous ébranliez les fondements de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les éléments de les envelopper dans leur premier chaos : après la mort de son Fils, tout lui paraît déjà couvert de ténèbres ; la figure de ce monde est passée pour elle ; et, en quelque endroit[4] qu'elle tourne les yeux, elle ne découvre partout qu'une ombre de mort : *Quidquid aspiciebam mors erat*[5].

1. Var. : contrainte à son tour de lui faire sentir les siennes.
2. Var. : et comme deux miroirs... ainsi leur douleur...
3. Var. : se rejettent.
4. Var. : de quelque côté.
5. S. Aug., *Conf.*, lib. IV, cap. IV.

C'est ce que doit faire en nous la croix de Jésus. Si nous ressentons ses douleurs, le monde ne peut plus avoir de douceurs pour nous : les épines du Fils de Dieu doivent avoir arraché ses fleurs, et l'amertume qu'il nous donne à boire doit avoir rendu fade le goût des plaisirs. Heureux mille fois, ô divin Sauveur, heureux ceux que vous abreuvez de votre fiel ! heureux ceux à qui votre ignominie a rendu les vanités ridicules, et que vos clous ont tellement attaché[s] à votre croix, qu'ils ne peuvent plus élever leurs mains ni étendre leurs bras qu'au ciel ! Ce sont, mes Frères, les sentiments qu'il nous faut concevoir durant ces saints jours à la vue de la croix de Jésus. [p. 8] C'est là qu'il nous [faut] puiser dans ses plaies une salutaire tristesse ; tristesse vraiment sainte, vraiment fructueuse, qui détruise en nous tout l'amour du monde, qui en fasse évanouir tout l'éclat, qui nous fasse porter un deuil éternel de nos vanités passées, dans les regrets amers de la pénitence. Mais peut-être que cette tristesse vous paraît trop sombre, cet état vous semble trop dur : vous ne pouvez vous accoutumer aux souffrances. Jetez donc les yeux sur Marie ; sa constance vous inspirera de la fermeté ; et sa résignation vous va faire voir que ses déplaisirs ne sont pas sans joie : c'est ma seconde partie[1].

Deuxième Point.

[P. 9] Pour entendre solidement jusqu'où va la résignation de la bienheureuse Marie, il importe que vous remarquiez attentivement qu'on peut surmonter les afflictions en trois manières très considérables, et que vous devez peser attentivement. On surmonte[2] premièrement les afflictions, lorsqu'on dissipe toute sa tristesse et qu'on en perd tout le sentiment : la douleur est toute apaisée, et l'on est entièrement[3] consolé. On les surmonte secondement, lorsque l'âme,

1. Ici venait dans la première rédaction, un long passage : « Il n'est point de spectacle plus touchant... » L'orateur en a fait son premier exorde, qu'il a récrit après tout le discours.

2. Voir page 489.

3. Var. : parfaitement.

encore agitée et troublée du mal qu'elle sent, ne laisse pas de le supporter avec patience ; remarquez qu'elle se résout, mais qu'elle est troublée. On les surmonte en troisième lieu, lorsqu'on ressent toute la douleur, et qu'on n'en ressent aucun trouble. C'est ce qu'il faut mettre dans un plus grand jour.

Au premier de ces trois états, comme toute la tristesse est passée, l'on jouit d'un parfait repos. Au second, l'on combat contre la douleur ; où, quoique l'âme soit victorieuse, elle ne peut être sans agitation dans un combat si opiniâtre. « Au contraire, dit Tertullien [1], elle s'émeut elle-même par le grand effort qu'elle fait pour ne se pas émouvoir ; et encore que la faiblesse ne l'abatte pas, elle s'agite par sa résistance, et sa fermeté même l'ébranle par sa propre contention : *In hoc tamen mota ne moveretur, ipsa constantia concussa est adversus inconstantiæ concussionem.* » Mais il y a encore un troisième état, où l'on n'arrive point sans un grand miracle, où Dieu donne une telle force [2] contre la douleur, qu'on en souffre la violence sans que la tranquillité soit troublée. Si bien qu'il y a, au premier état, une telle tranquillité qu'elle guérit toute la douleur ; au second, un sentiment de douleur si vif qu'il empêche la tranquillité ; le troisième semble les unir tous deux, et il joint une extrême douleur avec une tranquillité [3] souveraine.

Mais tout ceci peut-être est confus, et il faut le proposer si distinctement que tout le monde puisse le comprendre. Cette comparaison vous l'éclaircira, et je l'ai prise dans les Écritures. C'est avec beaucoup de raison qu'elle[s] compare[nt] ordinairement la douleur à une mer agitée. En effet, la douleur a ses eaux amères, qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'âme : *Quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam* [4] ; elle a ses vagues impétueuses, qu'elle pousse avec violence : *Calamitates oppresserunt quasi fluctibus* [5] ; elle s'élève par ondes, ainsi que la mer ; et lorsqu'on la croit apaisée, elle s'irrite souvent avec une nouvelle furie. Comme

1. Tertull., *De Anima*, n. 10.
2. Var. : tant de force.
3. Var. : sérénité.
4. Ps. LXVIII, 2.
5. Job., XXX, 12.

donc elle ressemble à la mer, je remarque aussi, Chrétiens, que Dieu réprime la douleur par les trois manières dont je vois dans l'Histoire sainte que Jésus-Christ a dompté les eaux. (S. Mat., XIV.)

Tantôt il commande aux eaux et aux vents, il leur ordonne de s'apaiser ; et de là s'ensuit, dit l'évangéliste, une grande tranquillité : *Facta est tranquillitas magna*[1]. Ainsi, répandant son Esprit sur une âme agitée par l'affliction, il calme, quand il lui plaît, tous les flots ; et, apaisant toutes les tempêtes, il ramène la sérénité. Saint Paul : *Nullam requiem habuit caro nostra*[2] : vous voyez les flots qui l'agitent ; *sed qui consolatur humiles*, [*consolatus est nos Deus*][3] ; voilà Dieu qui, calmant les flots, lui rend la tranquillité qu'il n'avait pas. Tantôt il laisse murmurer les eaux, il permet que les vagues s'élèvent avec une furieuse impétuosité ; le vaisseau, poussé avec violence, est menacé d'un prochain naufrage. Pierre, qui est porté sur les eaux, appréhende[4] d'être enseveli [p. 10] dans leurs abîmes ; cependant Jésus-Christ conduit le vaisseau et donne la main à Pierre pour le soutenir[5]. Ainsi, dans les douleurs violentes, l'âme paraît tellement troublée, qu'il semble qu'elle va être bientôt engloutie : *Gravati sumus supra virtutem*[6]. Néanmoins Jésus-Christ la soutient si bien, que les vents ni les tempêtes ne l'emportent pas : *Ut non simus fidentes in nobis sed in Deo qui suscitat mortuos*[7] : c'est la seconde manière. Enfin la dernière façon dont Jésus-Christ a dompté la mer, la plus noble, la plus glorieuse, c'est qu'il lâche la bride aux tempêtes, il permet aux vents d'agiter les ondes et de pousser leurs flots jusques au ciel : cependant il n'est pas ému de cet orage[8] ; au contraire, il marche dessus avec une merveilleuse assurance, et, foulant aux pieds les flots irrités, il semble qu'il se glorifie de braver cet élément indomptable, même dans sa plus grande furie. Ainsi il lâche la bride à la dou-

1. Matth., VIII, 26.
2. II Cor., VII, 5.
3. *Ibid.*, 6.
4. Ms. : appréhendent.
5. Var. : et soutient Pierre tremblant de frayeur. — Édit. : à Pierre tremblant de frayeur pour le soutenir.
6. II Cor., I, 8.
7. *Ibid.*, I, 9.
8. Var. : de cette tempête. — de cette tourmente.

leur, il la laisse agir dans toute sa force ; cependant la constance, toujours assurée au milieu de ce bruit et de ce tumulte, marche d'un pas égal et tranquille sur ces flots vainement émus, qui la touchent sans l'ébranler, et sont contraints, contre leur nature, de lui servir de soutien [1] : et c'est la troisième manière dont Jésus-Christ surmonte les afflictions.

Représentez-vous, Chrétiens, que vous avez vu une image de ce qui se passe en la sainte Vierge. Quand elle regarde Jésus-Christ mourant, il est vrai que la tristesse élève avec une effroyable impétuosité ses flots, qui semblent tantôt menacer le ciel en attaquant la constance de cette Vierge-Mère [2] par tout ce que la douleur a de plus terrible ; elle creuse tantôt des abîmes, lorsqu'elle ne découvre à ses yeux que les horreurs de la mort [3] ; mais ne croyez pas qu'elle en soit troublée [4]. Marie ne veut point voir cesser ses douleurs, parce qu'elles la rendent semblable à son Fils : elle ne donne point de bornes à son affliction, parce qu'elle ne peut contraindre son amour ; elle ne veut point être consolée, parce que son Fils ne trouve point de consolateur [5] ; elle ne vous demande pas, ô Père éternel, que vous modériez sa tristesse ; elle n'a garde de demander ce secours dans le moment qu'elle voit votre colère si fort déclarée contre votre Fils, qu'elle le contraint de se plaindre que vous-même le délaissez. Non, elle ne prétend pas d'être [6] mieux traitée : il faut qu'elle dise, avec Jésus-Christ, que tous vos flots ont passé sur elle [7] ; elle n'en veut pas perdre une goutte, et elle serait fâchée de ne sentir pas tous les maux [8] de son bien-aimé. Donc, mes Frères, que ses douleurs s'élèvent, s'il se peut, jusqu'à l'infini ; il est juste de les laisser croître : le Saint-Esprit ne permettra pas ni que son temple soit ébranlé : « *Fundamenta ejus in montibus sanctis* [9], il en a posé les fondements sur le haut des saintes montagnes : » les flots n'arriveront pas jus-

1. Var. : de servir de fondement à ses pieds.
2. Var. : sa constance.
3. Var. : lorsqu'elle découvre à la sainte Vierge toutes les horreurs de la mort.
4. Var. : qu'elle soit troublée.
5. Var. : de consolation.
6. Var. : elle ne veut pas être.
7. Ps. XLI, 8.
8. Var. : toutes les douleurs.
9. Ps. LXXXVI, 1.

que-là ; ni que cette fontaine si pure, qu'il a conservée avec tant de soin des ordures de la convoitise, devienne trouble et mêlée par le torrent des afflictions[1]. Cette haute partie de l'âme, en laquelle il a mis son siège, gardera toujours sa sérénité, malgré les tempêtes qui grondent au-dessous.

Que si vous en voulez savoir la raison, permettez que je vous découvre en peu de paroles un mystère que vous pourrez méditer à loisir durant ces saints jours. Le docte et l'éloquent saint Jean Chrysostome, considérant le Fils de Dieu prêt à rendre l'âme, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans son agonie ; et, méditant profondément cette vérité, il fait cette belle observation. La veille de sa mort, dit ce saint évêque[2], il sue, il tremble, il frémit, tant l'image de son supplice lui paraît terrible ; et, dans le fort des douleurs, il paraît changé tout à coup, et les tourments ne lui sont plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron, d'un sens rassis et sans s'émouvoir ; il considère et reconnaît distinctement ceux des siens [p. 11] qui sont auprès de sa croix, il leur parle et il les console ; après, il lit dans les prophéties qu'on lui prépare encore un breuvage amer : il élève la voix pour le demander, il le goûte sans s'émouvoir ; et enfin, ayant remarqué que tout ce qu'il avait à faire était accompli, il rend aussitôt son âme à son Père ; et le fait avec une action si libre, si paisible, si préméditée, qu'il est bien aisé à juger que « personne ne la lui ravit, mais qu'il la donne lui-même de son plein gré : *Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a me ipso*[3]. »

Qu'est-ce à dire ceci, Chrétiens? Comment est-ce que l'appréhension du mal l'afflige si fort, puisqu'il semble que le mal même ne le touche pas? Je sais bien qu'on pourrait répondre que l'économie de notre salut est un ouvrage de force et d'infirmité. Ainsi il voulait montrer, par sa crainte, qu'il était comme nous sensible aux douleurs ; et faire voir, par sa constance, qu'il savait bien modérer tous ses mouvements et les faire céder comme il lui plaisait à la volonté de son Père. Cette

1. Var. : par l'affliction.
2. *In Joan.*, Hom. LXXXV.
3. Joan., X, 18.

raison sans doute est solide ; mais si nous savons pénétrer au fond du mystère, nous verrons quelque chose de plus relevé dans cette conduite de notre Sauveur. Je dis donc que la cause la plus apparente de ce que le Calvaire le voit si paisible, lui que le mont des Olives a vu si troublé, c'est qu'à la croix et sur le Calvaire, il est dans l'action même de son sacrifice, et aucune action ne doit être faite avec un esprit plus tranquille. Toi qui, assistant au saint sacrifice, laisse[s] inconsidérément errer ton esprit, suivant que le poussent deçà et delà la curiosité ou la passion, arrête le cours de ces mouvements. Ha ! tu n'as pas encore assez entendu ce que c'est que le sacrifice.

Le sacrifice est une action par laquelle tu rends à Dieu tes hommages : or qui ne sait, par expérience, que toutes les actions de respect demandent une contenance remise et posée ? C'est le caractère du respect. Dieu donc, qui pénètre jusqu'au fond des cœurs, croit qu'on manque de respect pour sa majesté. Or l'âme ne se compose elle-même qu'en réglant [1] tous ses mouvements. Il n'est donc rien [2] de plus véritable que le pontife doit sacrifier d'un esprit tranquille ; et cette huile dont on le sacre, dans le Lévitique [3], ce symbole sacré de la paix qu'on répand abondamment sur sa tête, l'avertit qu'il doit avoir la paix dans l'esprit, en éloignant toutes les pensées qui en détournent l'application, et qu'il la doit aussi avoir dans le cœur, en calmant tous les mouvements qui en troublent la sérénité. O Jésus, mon divin Pontife, c'est sans doute pour cette raison que vous vous montrez si tranquille dans votre agonie ! Il est vrai qu'il paraît ému [4] au mont des Olives ; mais *c'est un trouble volontaire* [5], dit saint Augustin [6], qu'il lui plaisait d'exciter lui-même. Pour quelle raison, Chrétiens ? C'est qu'il se considérait comme la victime ; il voulait agir comme victime ; il prenait, si l'on peut parler de la sorte, l'action et la posture d'une victime, et il [se [7]] laissait traîner à l'autel avec frayeur

1. Var. : ...pour sa majesté, si l'âme ne se compose elle-même en réglant...
2. Var. : Par conséquent, il n'est rien.
3. Lev., VIII, 12.
4. Var. : troublé.
5. Var. : Mais ce trouble, dit saint Augustin, était volontaire.
6. Tract. IX *in Joan.*
7. Deforis : la.

et tremblement. Mais aussitôt qu'il [p. 12] est à l'autel, et qu'il commence à faire la fonction de prêtre; aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes pour présenter la victime au ciel irrité, il ne veut plus sentir aucun trouble, il ne fait plus paraître de crainte, parce qu'elle semble marquer quelque répugnance; et encore que ses mouvements dépendent tellement de sa volonté que la paix de son âme n'en est point troublée, il ne veut plus souffrir la moindre apparence de trouble; afin, mes Frères, que vous entendiez que c'est un pontife miséricordieux, qui, sans force et sans violence, d'un esprit tranquille et d'un sens rassis, s'immole lui-même volontairement, poussé par l'amour de notre salut. De là cette action remise et paisible qui fait qu'au milieu de tant de douleurs, *il meurt plus doucement* [1], dit saint Augustin [2], *que nous n'avons accoutumé de nous endormir*.

Voilà, Chrétiens, ce grand mystère que j'avais promis de vous découvrir; mais ne croyez pas qu'il soit achevé en la personne de Jésus-Christ: il inspire ce sentiment à sa sainte Mère, parce qu'elle doit avoir part à ce sacrifice; elle doit aussi immoler ce Fils: c'est pourquoi elle se compose aussi bien que lui, elle se tient droite au pied de la croix, pour marquer une action plus délibérée; et, malgré toute sa douleur, elle l'offre de tout son cœur au Père éternel, pour être la victime de sa vengeance. Mes Frères, réveillez vos attentions, venez apprendre de cette Vierge à sacrifier à Dieu constamment tout ce que vous avez de plus cher. Voilà Marie au pied de la croix, qui s'arrache le cœur, pour livrer son Fils unique à la mort: elle l'offre, non pas une fois: elle n'a cessé de l'offrir, depuis que le bon Siméon lui eut prédit, par l'ordre de Dieu, les étranges contradictions qu'il devait souffrir. Depuis ce temps-là, Chrétiens, elle l'offre tous les moments de sa vie; elle en achève l'oblation à la croix. Avec quelle résignation [3]? C'est ce qu'il n'est pas possible que je vous explique: jugez-en vous-mêmes par l'Évangile et par la suite de ses actions.

1. Var.: avec plus de tranquillité.
2. Tract. CXIX *in Joan.*, n. 6.
3. Bossuet a écrit: *résination*.

Ha ! votre fils, lui dit Siméon[1], *sera mis en butte aux contradictions ; et votre âme, ô mère, sera percée d'un glaive !* Parole effroyable pour une mère ! Il est vrai que ce bon vieillard ne lui dit rien en particulier des persécutions de son fils ; mais ne croyez pas, Chrétiens, qu'il veuille épargner sa douleur : non, non[2], Chrétiens, ne le croyez pas ; c'est ce qui l'afflige le plus, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, et qui ne peut savoir ce que c'est ? Ha ! cette pauvre âme, confuse, étonnée, qui se voit de tous côtés menacée[3], qui ne voit de toutes parts que des glaives pendant sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que sa crainte[4], toujours ingénieuse pour la tourmenter, ne pouvant savoir son destin, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux les uns après les autres, pour faire son supplice de tous, si bien que Marie[5] souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une crainte douteuse. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir ; et saint Augustin a raison de dire « qu'il est moins dur sans comparaison de souffrir une seule mort, que de les appréhender toutes : *Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo*[6]. »

C'est ainsi qu'on traite [p. 13] la divine Vierge. O Dieu ! qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous de tant de côtés ? Qu'elle sache du moins à quoi se résoudre : ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la point tourmenter par la prévoyance ; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte : on la veut éprouver ; on le lui prédira, afin qu'elle le sente longtemps ;

1. Luc., II, 34, 35.
2. Var. : Peut-être qu'il veut ménager sa douleur ? Non, non...
3. Var. : qui se voit menacée de toutes parts.
4. Var. : Et sa crainte...
5. Var. : qu'elle.
6. *De Civit. Dei*, lib. I, cap. XI. — Ms. : *Longe melius est unam perferre...*

on ne lui dira pas ce que c'est, pour ne pas ôter à la douleur la secousse que la surprise y ajoute. O prévoyance! ô surprise! O ciel! ô terre! ô mortels! étonnez-vous de cette constance! *Obstupescite*[1]! Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre, ce qu'on exécute lui fait tout sentir. Voyez cependant sa tranquillité. Là, elle ne demande point : Qu'arrivera-t-il? Quoi qu'il arrive, elle[2] ne murmure pas de ce qui est arrivé : Dieu l'a voulu, il faut le vouloir. La crainte n'est pas curieuse, la douleur n'est pas impatiente. La première ne s'informe pas de l'avenir : quoi qu'il arrive, il faut s'y soumettre ; la seconde ne se plaint pas du présent : Dieu l'a voulu, il faut se résoudre. Voilà les deux actes de résignation : se préparer à tout ce qu'il veut, se résoudre à tout ce qu'il fait.

Marie, alarmée dans[3] sa prévoyance, regarde déjà son fils comme une victime : elle le voit déjà tout couvert de plaies ; elle le voit dans ses langes comme enseveli ; il lui est, dit-elle, « un faisceau de myrrhe qui repose entre ses mamelles : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi*[4]. » C'est, dit-elle, un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort[5], qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle horrible pour une mère! O Dieu, il est à vous ; je consens à tout, faites-en votre volonté. Elle lui voit donner le coup à la croix : Achevez, ô Père éternel! Ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon Fils à la mort? Je[6] suis ici pour souscrire à tout ; mon action vous fait voir que je suis prête : déchargez sur lui toute votre colère ; ne vous contentez pas de frapper sur lui ; prenez votre glaive pour percer mon âme, déchirez toutes mes entrailles, percez mon âme de votre glaive, arrachez-moi le cœur, en m'ôtant ce fils bien-aimé.

Ha! mes Frères, je n'en puis plus. Je voulais vous exhorter ; c'est Marie qui vous parlera ; c'est elle qui vous dira que vous ne sortiez point de ce lieu, sans donner à Dieu tout ce que vous avez de plus cher. Est-

1. Jerem., II, 12.
2. Var. : Ici, elle...
3. Var. : de...
4. Cant., I, 12.
5. Var. : de sa sépulture.
6. Var. : je[le] donne, puisqu'il vous plaît. — Ms. : je lui donne. (Cf. Lachat, t. IX, p. 517.)

ce un mari, est-ce un fils? Ha! vous ne le perdrez pas pour le déposer en ses mains; il rendra le tout au centuple. Marie reçoit plus qu'elle ne lui donne. Dieu lui rendra bientôt ce fils bien-aimé, et en attendant, Chrétiens, en le lui ôtant pour trois jours, il lui donne pour la consoler tous les chrétiens pour enfants : c'est par où je m'en vais conclure.

[Troisième Point.]

C'est au disciple bien-aimé de notre Sauveur, c'est au cher fils de la sainte Vierge et au premier-né des enfants que [1] Jésus-Christ, son fils, lui donne à la croix, de vous représenter les mystères de cette fécondité merveilleuse; et il le fait aussi dans l'Apocalypse par une excellente figure. *Il parut*, dit-il, *un grand signe au ciel : une femme environnée du soleil, qui avait la lune à ses pieds et la tête couronnée d'étoiles* [2], *et elle faisait de grands cris dans le travail de l'enfantement* [3]. Saint Augustin nous assure, dans le livre du Symbole aux catéchumènes, que cette femme, c'est la sainte Vierge [4]; et il serait aisé de le faire voir par plusieurs raisons convaincantes. Mais de quelle sorte expliquerons-nous cet enfantement douloureux [5]? Ne savons-nous pas, Chrétiens, puisque c'est la foi de l'Église, que Marie a été exempte de cette commune malédiction de toutes les mères, et qu'elle a enfanté sans douleur comme elle a conçu sans corruption? Comment donc démêlerons-nous ces contrariétés apparentes?

C'est ici qu'il nous faut entendre deux enfantements de Marie : [p. 14] elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles; c'est-à-dire elle a enfanté l'innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'innocent sans peine; mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les douleurs et les cris : et vous en serez convaincus, si vous considérez attentivement à quel prix elle les achète. Il faut qu'il lui en coûte son Fils unique; elle ne peut

1. Var. : que la charité lui adopte.
2. Dans sa précipitation. Bossuet avait d'abord écrit : « d'épines ».
3. Apoc., XII, 1.
4. *Serm.* IV. *de Symb. ad Catech.*, cap. I.
5. Var. : Il n'y a que cet enfantement douloureux... — Mais cet enfantement douloureux.

être mère des chrétiens, qu'elle ne donne son bien-aimé à la mort : ô fécondité douloureuse ! Mais il faut, Messieurs, vous la faire entendre, en rappelant à votre mémoire cette vérité importante, que c'était la volonté du Père éternel de faire naître les enfants adoptifs par la mort du Fils véritable. Ha ! qui pourrait ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle ?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité de Dieu, par laquelle il nous a choisi[s] pour enfants. Il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui contente entièrement [1] son amour, comme il épuise sa fécondité ; et néanmoins, ô bonté ! ô miséricorde ! ce Père, ayant un Fils si parfait, il ne laisse pas d'en adopter d'autres : cette charité qu'il a pour les hommes, cet amour inépuisable et surabondant fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. Il fait quelque chose de plus, et vous le verrez bientôt au Calvaire. Non seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde ; mais, ce qui passe toute créance, il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître les adoptifs. Qui voudrait adopter à ce prix, et donner un fils pour des étrangers ? C'est néanmoins ce que fait le Père éternel.

Et ce n'est pas moi qui le dit, c'est Jésus qui nous l'enseigne dans son Évangile [2]. *Dieu a tant aimé le monde* (écoutez, hommes mortels, voilà déjà l'amour de Dieu qui paraît sur vous, c'est le principe de votre adoption), *qu'il a donné son Fils unique* [3] (ha ! voilà le Fils unique livré à la mort ; paraissez maintenant, enfants adoptifs !) *afin que ceux qui croient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle.* Ne voyez-vous pas manifestement qu'il donne son propre Fils à la mort pour faire naître les enfants d'adoption, et que cette même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère ? comme si le Père éternel ayant vu [4] que l'on n'adopte des

1. Var. : rassasie parfaitement.
2. Joan., III, 16.
3. *Ibid.*
4. Var. : considérant.

enfants que lorsqu'on n'en a point de véritables, son amour et inventif et ingénieux lui avait heureusement inspiré pour nous ce dessein [1] de miséricorde, de perdre en quelque sorte son Fils pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir l'unique héritier pour nous faire entrer en ses droits. Par conséquent, enfants d'adoption, que vous coûtez [2] au Père éternel !

Mais ne vous persuadez pas que Marie en soit quitte à meilleur marché : elle est l'Ève de la nouvelle alliance et la mère commune de tous les fidèles [3] ; mais il faut qu'il lui en coûte la mort de son premier-né [4] ; il faut qu'elle se joigne au Père éternel, et qu'ils livrent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice. C'est pour cela que la Providence l'a appelée aux pieds de la croix. Elle y vient immoler son fils véritable : qu'il meure, afin que les hommes vivent ! Elle y vient recevoir de nouveaux enfants : *Femme*, dit Jésus, *voilà votre fils* [5]. O enfantement vraiment douloureux ! ô fécondité qui lui est à charge ! Car quels furent ses sentiments, [p. 15] lorsqu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son fils ? Non, je ne crains point de vous assurer que de tous les traits qui percent son âme, celui-ci est sans doute le plus douloureux [6].

Je me souviens ici, Chrétiens, que saint Paulin, évêque de Nole, parlant [de] sa parente [7], sainte Mélanie, à qui d'une nombreuse famille il ne restait plus qu'un petit enfant, nous peint sa douleur par ces mots [8] : « Elle était, dit-il, avec cet enfant, reste malheureux d'une grande ruine [9], qui, bien loin de la consoler, ne faisait qu'aigrir ses douleurs, et semblait lui être laissé pour la faire ressouvenir de son deuil, plutôt que pour réparer son dommage [10] : *Unico [tantum] sibi parvulo, incentore potius quam consolatore lacrymarum, ad memoriam potius quam ad compensationem affectuum derelicto* [11]. »

1. Var. : son amour heureusement inventif pour nous lui avait inspiré ce dessein...
2. Var. : Enfants d'adoption, que vous coûtez donc...
3. Var. : la mère des enfants d'adoption.
4. Var. : la mort de son Fils.
5. Joan., XIX, 26.
6. Var. : c'est ici le plus douloureux.
7. Var. : considérant sa parente...
8. Var. : en a dit ces belles paroles.
9. Var. : d'un grand débris.
10. Var. : que pour récompenser sa perte.
11. *Epist.* XXIX, *ad Sever.* — Ms. : *Solatore lacrymarum, ad memoriam sui luctus potius...*

Ne vous semble-t-il pas, mes Frères, que ces paroles ont été faites pour représenter les douleurs de la divine Marie? « Femme, dit Jésus, voilà votre fils : *Ecce filius tuus.* » Ha ! c'est ici, dit-elle [1], le dernier adieu ; mon Fils, c'est à ce coup que vous me quittez : mais, hélas ! quel fils me donnez-vous en votre place? et faut-il que Jean me coûte si cher? Quoi ! un homme mortel pour un homme-Dieu ! Ha ! cruel et funeste échange ! triste et malheureuse consolation !

Je le vois bien, ô divin Sauveur, vous n'avez pas tant dessein de la consoler que de rendre ses regrets [2] immortels. Son amour accoutumé à un Dieu, ne rencontrant en sa place qu'un homme mortel, en sentira beaucoup mieux ce qui lui manque [3] ; et ce fils que vous lui donnez semble paraître toujours à ses yeux plutôt pour lui reprocher son malheur que pour réparer son dommage [4]. Ainsi cette parole la tue, et cette parole la rend féconde : elle devient mère des chrétiens parmi l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles les nouveaux enfants avec le glaive et le fer, et on entr'ouvre son cœur avec une violence incroyable, pour y enter cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles.

Chrétiens, enfants de Marie, mais enfants de ses déplaisirs, enfants de sang et de douleurs, pouvez-vous écouter sans larmes les maux que vous avez faits à votre mère? pouvez-vous oublier ses cris, parmi lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiastique disait autrefois : « *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris* [5] : N'oublie pas les gémissements de ta mère. » Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent. Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus matris tuæ.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie ;

1. Var. : voilà, dit-elle.
2. Var. : ses déplaisirs.
3. Var. : sa perte.
4. Var. : servira plutôt à lui reprocher qu'à réparer son dommage.
5. Eccli., VII, 29. — Ms. : *Ne obliviscaris gemitus matris tuæ.*

que l'occasion, le mauvais exemple, ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère : *Ne obliviscaris.* Souviens-toi des pleurs de Marie, [p. 16] souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire, laisse-toi émouvoir au cri d'une mère. Misérable, quel[le] est ta pensée[1]? Veux-tu élever une autre croix pour y attacher Jésus-Christ? veux-tu faire voir à Marie son fils crucifié encore une fois? veux-tu couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds à ses yeux le sang du Nouveau Testament, et par un si horrible[2] spectacle rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel?

A Dieu ne plaise, mes Frères, que nous soyons si dénaturés[3] ! laissons-nous émouvoir au cri d'une mère. Mes enfants, dit-elle, jusques ici je n'ai rien souffert, je compte pour rien toutes les douleurs qui m'ont affligée à la croix : le coup que vous me donnez par vos crimes, c'est là véritablement celui qui me blesse. J'ai vu mourir mon fils bien-aimé ; mais, comme il souffrait pour votre salut, j'ai bien voulu l'immoler moi-même ; j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfants, croyez-en mon amour : il me semble n'avoir pas senti[4] cette plaie, quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence. Mais quand je vous vois sacrifier vos âmes à la fureur de Satan ; quand je vous vois perdre le sang de mon fils en rendant sa grâce inutile, faire un jouet de sa croix par la profanation de ses sacrements, outrager sa miséricorde en abusant si longtemps de sa patience ; quand je vois que vous ajoutez[5] l'insolence au crime, qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence, ou que vous le tournez en poison par vos rechutes continuelles, amassant sur vous des trésors de haine et de fureur éternelle par vos cœurs endurcis et impénitents ; c'est alors, c'est alors que je me sens frappée jusqu'au vif ; c'est là, mes enfants, ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles.

1. Var. : Que veux-tu faire ?
2. Var. : triste.
3. Var. : Ha ! mes Freres, ne le faisons pas.
4. Var. : je n'ai presque pas senti — je crois n'avoir presque pas...
5. Var. : quand je vous vois ajouter.

Voilà, mes Frères, si vous l'entendez, ce que vous dit Marie au Calvaire. C'est de ces cris, c'est de ces paroles que vous entendrez retentir [1] tous les coins de cette montagne, si vous y allez durant ces saints jours. C'est en ce lieu que je vous invite, dans ce temps sacré de la Passion... [2].

Seconde rédaction de la p. 468. La première est effacée. Ce n'est pas une variante, à proprement parler. Nous la donnons toutefois à titre de renseignement. On verra que l'auteur a été bien inspiré de renoncer à toutes les considérations oiseuses, pour aller droit à son but dans son texte définitif. Il disait d'abord :

« Pour bien entendre cette vérité, il importe que nous comprenions ce que c'est que d'un cœur de mère (*var. :* Pour en entendre la force, remontons, Messieurs, jusques au principe); et encore que la nature ne fasse rien dans toutes les autres qui puisse égaler les transports de la divine Marie, il servira pour notre sujet de considérer tout ce qui s'y passe. Mais pour cela, ce n'est pas assez (*var. :* il ne suffit pas) de dire seulement qu'une mère est tendre : qui ne le voit par expérience ? Il faut prendre une idée plus vive de ces mouvements merveilleux ; et nous en verrons aisément la force, si (*var. :* et si) nous remontons jusques au principe, pour y rechercher de plus loin quelle est l'intention de la nature dans les sentiments qu'elle inspire aux mères. Donc, Messieurs, son intention, ou plutôt de celui qui la gouverne, c'est d'unir si étroitement la mère à l'enfant que ce ne soit presque qu'une même chose : et voilà le but auquel elle vise (*var. :* qu'elle se propose). Regardez maintenant comme elle l'atteint. Et d'abord, ne voyez-vous pas que le premier soin de la nature, c'est d'attacher l'enfant au sein de la mère, et les démarches qu'elle fait pour s'y avancer ? (*var. :* Regardez maintenant comme elle y arrive. Elle commence premièrement par l'attacher au sein de la mère.) Elle veut que la nourriture et la vie passe par les mêmes canaux à l'un et à l'autre, ils courent ensemble les mêmes périls, et ce n'est qu'une même personne. Voilà une liaison bien étroite. Mais peut-être pourrait-on se persuader (*var. :* Mais ne vous persuadez pas) que l'enfantement désunisse ce que la nature a si bien lié, et que l'enfant, en venant au monde, rompe les liens de cette union. Non, il n'en est pas de la sorte : la nature sage et prévoyante y a pourvu par d'autres moyens. Quand cette première union finit, elle en fait naître une autre en sa place, qui est celle de l'amour et de la tendresse. La mère les porte d'une autre façon ; et les enfants, sortant des entrailles, commencent

1. Var. : résonner.

2. On lit à la suite de ces mots une phrase inachevée : « C'est là que le sang et les larmes, les douleurs cruelles du Fils, la compassion de la Mère, la rage des ennemis, la consternation des disciples, les cris des femmes pieuses, la voix des blasphèmes que vomissent les Juifs, celle du larron qui demande pardon, celle du sang... »

aussitôt à tenir beaucoup plus au cœur. En effet, nous voyons, mes Frères, que jusqu'au terme de l'accouchement, elles n'ont pas encore pour eux cet empressement maternel ; quoiqu'elles les aient déjà conçus, ni elles ne les comptent parmi leurs enfants, ni elles ne croient leur famille accrue ; et le désir qu'elles ont de les conserver vient plutôt d'une précaution qui regarde le soin de leur propre vie que d'une tendresse qu'elles ressentent pour ces enfants inconnus, qui ne leur sont encore qu'à charge, bien loin de leur donner aucunes douceurs. Et cela pour quelle raison, si ce n'est que l'amour de mère ne doit naître qu'avec l'enfant, et que tant que le fruit est imparfait, l'affection n'est aussi qu'à demi-formée? Mais sitôt que l'enfant est né, sitôt qu'on le présente aux yeux de la mère, elle prend bien d'autres sentiments. Elle sent, dit le Fils de Dieu (Joan., XVI, 21), une joie soudaine qui lui fait oublier toutes ses douleurs : *Non meminit pressuræ propter gaudium :* et d'où lui vient cette joie? C'est peut-être de voir son travail fini (*var. :* de voir finir son travail), ou d'être délivrée d'un si grand péril ? Tout cela y contribue, je n'en doute pas ; mais le Fils de Dieu en touche une cause et plus tendre et plus délicate : « C'est, dit-il, qu'elle a mis un homme au monde : *Quia natus est homo in mundum* »; c'est que l'amour maternel vient tout à coup lui gagner le cœur, et lui fait sentir qu'elle est mère. Elle ne le sentait auparavant que par les douleurs; elle s'en aperçoit (*var. :* le sent) maintenant d'une autre façon, et elle le sent (*var. :* s'aperçoit qu'elle est mère) par une secrète douceur qui la saisit (*var. :* qui saisit son cœur), en voyant son fils, dans lequel elle croit revivre. Voilà la conduite de la nature, voilà l'adresse dont elle se sert pour unir la mère avec les enfants, et empêcher qu'elle s'en sépare (*var. :* pour faire qu'une mère ne se sépare jamais de son fils). Elle ne décharge les entrailles de ce fardeau que dans le dessein d'en charger le cœur (*var. :* qu'à condition que le cœur s'en chargera) ; l'âme les reprend par l'affection en même temps que le corps les quitte ; et qui verra les empressements et les tendres inquiétudes des mères, il jugera sans difficulté que leurs enfants tiennent encore bien avant en elles. Mais, Chrétiens, vous l'entendrez mieux, si je vous en donne un exemple ; et avant que de vous montrer le dernier effort de l'affection maternelle en la personne de la sainte Vierge, il est bon qu'un peintre sacré vous en fasse voir une ébauche en la personne d'une autre mère (*var. :* en la personne de la Chananée). Jetez donc les yeux sur la Chananée. Voyez cette mère éplorée, qui se prosterne (*var. :* se jette) aux pieds du Sauveur, et lui recommande avec larmes sa fille tourmentée du malin esprit: « Ayez pitié de moi, ô Fils de David, car ma fille est affligée par le démon : *Miserere mei, Fili David, filia mea male a dæmonio vexatur.* » (ms. : *quia filia mea...*) Tout son discours consiste en (*var. :* Elle ne dit que) deux mots... »

Une première rédaction *(p. 474), du moins à en juger par la comparaison des variantes, a été préférée au texte par les éditeurs :* « On surmonte premièrement les afflictions lorsqu'on dis-

sipe toute sa tristesse, et qu'on en perd tout le sentiment (*var. :* qu'on perd le sentiment de son mal). La douleur est passée, et l'on jouit d'un parfait repos ; on est parfaitement consolé. *(Cette phrase est une addition interlinéaire.)* On les surmonte secondement, lorsque l'âme encore agitée et troublée du mal qu'elle sent (*var. :* du sentiment de son mal), ne laisse pas de le supporter avec patience (*var. :* de s'y résoudre.) Elle se résout, mais elle est troublée *(nouvelle addition marginale)*. On les surmonte, en troisième lieu, lorsqu'on ressent toute la douleur, et qu'on n'en ressent aucun trouble. C'est ce qu'il faut mettre dans un plus grand jour.

Au premier de ces trois états, toute la douleur est passée, et l'on jouit d'un parfait repos : *Je suis rempli de consolation, je nage dans la joie*, dit saint Paul, *au milieu des afflictions ;* une joie divine et surabondante semble m'en avoir ôté tout le sentiment. Au second, l'on combat la douleur avec patience ; mais, dans un combat si opiniâtre, quoique l'âme soit victorieuse, elle ne peut pas être sans agitation. « *Au contraire*, dit Tertullien, *elle s'agite elle-même par le grand effort qu'elle fait pour ne se pas émouvoir :* » (*var. :* elle s'émeut elle-même par l'effort qu'elle fait pour ne s'émouvoir pas. — Lachat : elle se meut... ne se mouvoir pas. — *Autre var. :* elle s'agite elle-même par le grand effort qu'elle fait pour ne se pas agiter :) *In hoc tamen mota ne moveretur ;* « et quoique la faiblesse ne l'abatte pas, elle s'agite par sa résistance, et sa fermeté même l'ébranle par sa propre contention : *Ipsa constantia concussa est adversus inconstantiæ concussionem.* » (Tertull., *De Anima*, n. 10.) Mais il y a encore un troisième état, où Dieu donne une telle force contre la douleur, qu'on en souffre la violence sans que la tranquillité soit troublée. Si bien que, dans le premier de ces trois états, il y a tranquillité qui bannit toute la douleur (*var. :* tranquillité sans douleur); dans le second, douleur qui empêche la tranquillité ; mais le troisième les unit tous deux, et joint... » — On peut, en somme, hésiter entre ces deux rédactions.

SERMON POUR

LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

1658.

Ce sermon [1] aurait été prêché, d'après l'abbé Vaillant, Floquet, Lachat, etc., à Paris, chez les Carmélites, en 1661. L'étude paléographique du manuscrit ne permet pas de le placer en deçà de 1658. D'autre part, l'appellation : *Mesdames,* adressée à des religieuses, indique un autre ordre que les Carmélites. Il s'agit sans doute de ces Bernardines du Petit-Clairvaux de Metz, qui, « s'étant mises sur le pied de chanoinesses, ne recevaient que des filles nobles. » (Cf. ci-dessus, p. 213 et 271.) Il n'est nullement nécessaire d'ailleurs d'attendre jusqu'en 1661 pour rencontrer des calamités telles que celles auxquelles il est fait allusion dans ce discours. En 1658, aux ravages causés par tant d'années de guerre étaient venus s'ajouter ceux d'une inondation, qui avait retardé quelque temps l'arrivée des missionnaires à Metz, et avait mis saint Vincent de Paul en inquiétude sur leur sort.

Sommaire : *(Exorde.)* Chrétiens destinés à la guerre et à la paix : preuves par l'Écriture. — Esprit de l'Église : chaque corps a son esprit : fermeté et union. — Esprit courageux, esprit pacifique (p. 1, 2).

(Premier point.) Chrétiens, soldats (p. 3). — Maximes de l'esprit de fermeté (p. 3) — Esprit nous fait mépriser le monde, nous donne des idées plus hautes. Chacun agit suivant ses idées : *Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis* (I Cor., II, 12). Idées que nous donne l'Esprit de Dieu (p. 3, 4). — Complaisance, cause du règne des vices. — L'inclination les commence ; complaisance les fait régner, les met dans le trône, leur donne force de lois auxquelles on ne peut pas résister. Tyrannie de la coutume (Notez, 4, 5). — Liberté des chrétiens au prix de leur sang : *Christianus pecunia salvus est ! Sanguine empti, nullum nummum pro capite debemus* (Tertull.) (p. 6). — Église du temps des Apôtres (p. 7). — *Non possumus* (p. 8). — *Nulla necessitas delinquendi* (p. 8).

(Second point.) Courage et fermeté, ordinairement contraire à la tendresse. L'esprit de Dieu unit l'un et l'autre, ferme et tendre (p. 9, 10). — Esprit de christianisme est un esprit de société. — Se considérer comme dans le corps (p. 11). — Envie (p. 12). —

1. Ms. fr. 12824, f. 165-178. — Le sommaire, f. 149.

Communauté de biens de l'Église. Nécessité d'assister les pauvres. Ananias et Saphira (p. 13).

Τὸ Πνεῦμα μὴ σϐέννυτε.
Spiritum nolite exstinguere.
N'éteignez pas l'Esprit.
(I Thess., V, 19.)

Cette[1] joie publique et universelle, qui se répand par toute la terre dans cette auguste solennité, avertit les chrétiens de se souvenir que c'est en ce jour que l'Église est née et que nous sommes nés avec elle par la grâce de la nouvelle alliance. Il n'est point de nations si barbares, ni de peuples si éloignés, qui ne soient invités par le Saint-Esprit à la fête que nous célébrons. Si étrange que soit leur langage, ils pourront tous l'entendre aujourd'hui dans la bouche des saints apôtres ; et Dieu nous montre par ce miracle, que cette Église si resserrée, que nous voyons naître en un coin du monde, s'étendra un jour par tout l'univers[2], et attirera tous les peuples, puisque déjà, dès sa tendre enfance, elle parle toutes les langues : afin, Mesdames, que nous entendions que, si la confusion de Babel les a autrefois divisées, la charité chrétienne les unira toutes, et qu'il n'y en aura point de si rude ni de si irrégulière en laquelle on ne prêche le Sauveur Jésus et les mystères de son Évangile. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que, participant de tout notre cœur à la joie commune de tout le monde, nous tâchions[3] de nous revêtir de l'esprit de cette Église naissante, c'est-à-dire du Saint-Esprit même, après que nous aurons imploré sa grâce par l'intercession de Marie, qui le reçoit aujourd'hui avec tous les autres, mais qui était accoutumée dès longtemps à sa bienheureuse présence, puisqu'il était survenu en elle lorsque l'Ange la salua par ces mots : *Ave*, [*gratia plena*] ?

[P. 1] Puisque cette sainte journée fait revoir à tous les fidèles la solennité bienheureuse en laquelle l'Esprit de Dieu se répandit avec abondance sur les disciples de Jésus-Christ et sur son Église naissante, je me persuade

1. F. 117 v°, après la péroraison.
2. Var. : remplira un jour tous les peuples.
3. Var. : sinon que nous participions saintement à la joie commune de tout le monde, et que nous tâchions...

aisément, âmes saintes et religieuses, que, rappelant en votre mémoire une grâce si signalée, vous aurez aussi préparé vos cœurs pour la recevoir en vous-mêmes, et pour être les temples vivants de ce Dieu qui descend sur nous. Que si je ne me trompe pas dans cette pensée, s'il est vrai, comme je l'espère [1], que le Saint-Esprit vous anime, et que vous brûliez de ses flammes, que puis-je faire de plus convenable, pour édifier votre piété, que de vous exhorter, autant que je puis, à conserver cette ardeur divine, en vous disant avec l'Apôtre : « *Spiritum nolite exstinguere :* Gardez-vous d'éteindre l'Esprit. » Car, mes Sœurs, ce divin Esprit, qui est tombé sur les saints apôtres sous la forme visible du feu, se répand encore invisiblement dans tout le corps de l'Église : il ne descend pas sur la terre pour passer légèrement sur les cœurs ; il vient établir sa demeure dans la sainte société des fidèles : *Apud vos manebit* [2]. C'est pourquoi nous apprenons par les Écritures qu'il y a un esprit nouveau [3], un esprit du christianisme et de l'Évangile, dont nous devons tous être revêtus ; et c'est cet esprit du christianisme que saint Paul nous défend d'éteindre. Il faut donc entendre aujourd'hui quel est cet esprit de la loi nouvelle qui doit animer tous les chrétiens ; et, pour le comprendre solidement, écoutez, non point mes paroles, mais les saints enseignements de l'Apôtre, que je choisis pour mon conducteur. Grand Paul, expliquez-nous ce mystère.

Nous voyons par expérience que chaque assemblée, chaque compagnie a son esprit particulier [4], et quand nos charges ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Quel est donc l'esprit de l'Église, dont notre baptême nous a faits les membres? et quel est cet esprit nouveau qui se répand aujourd'hui sur les saints apôtres, et qui doit se communiquer à tous les disciples de l'Évangile? Chrétiens, voici la réponse de l'incomparable docteur des Gentils : « *Non dedit nobis Deus spiritum timoris,*

1. Var. : ce que je présume.
2. Joan., XIV, 17.—Ms. : *In vobis..*
3. Ezech., XI, 19 ; XXXVI, 26.
4. Cf. la même idée, t. IV, Panég. S. Sulpice.

sed virtutis et dilectionis[1] : Sache, dit-il, mon cher Timothée, car c'est à lui qu'il écrit ces mots, que Dieu ne nous donne pas un esprit de crainte, mais un esprit de force et d'amour » ; par conséquent saint Paul nous enseigne que cet esprit de force et de charité, c'est le véritable esprit du christianisme.

Mais il faut entrer plus avant dans le sentiment de l'Apôtre ; et pour cela remarquez, Messieurs, que la profession du christianisme a deux grandes obligations, que Jésus-Christ nous a imposées. Il oblige premièrement ses disciples à l'exercice d'une rude guerre : il les oblige secondement à une sainte et divine paix. Il les prépare à la guerre, quand il les avertit en plusieurs endroits que tout le monde leur résistera : c'est pourquoi il veut qu'ils soient violents ; [p. 2] et il les oblige à la paix, lorsque, malgré ces contradictions, il leur ordonne d'être pacifiques. Il les prépare à la guerre, quand il les envoie « au milieu des loups, *in medio luporum* », et il les oblige à la paix, quand il veut « qu'ils soient des brebis, *sicut oves*[2] » ; il les prépare à la guerre, quand il dit[3] dans son Évangile qu'il jette un glaive au milieu du monde, pour être le signal du combat : *Non veni pacem mittere, sed gladium*[4] ; et il les oblige à la paix, quand il promet d'allumer un feu pour être le principe de la charité : *Ignem veni* [*mittere in terram*][5]. Il y a donc une sainte guerre pour combattre contre le monde, et il y a une paix du christianisme pour nous unir en Notre-Seigneur. Pour soutenir de si longs combats, nous avons besoin d'un esprit de force, et pour maintenir cette paix, l'esprit de charité nous est nécessaire : c'est pourquoi saint Paul nous enseigne que *Dieu ne nous donne pas un esprit de crainte, mais un esprit de force et de charité*[6] ; et tel est l'esprit du christianisme dont les apôtres ont été remplis.

En effet, considérons attentivement l'histoire de l'Église naissante. Qu'y voyons-nous d'extraordinaire, et en quoi y remarquons-nous cet esprit du christianisme? En ces deux effets admirables, je veux dire en la fer-

1. II Tim., I, 7.
2. Matth., X. 16.
3. Var. : quand il jette un glaive.
4. *Ibid.*, 34.
5. Luc., XII, 49.
6. II Tim., I, 7.

meté invincible et en la sainte union de tous les fidèles. Et vous le verrez clairement, si vous voulez seulement entendre ce que saint Luc a dit dans les Actes : « Ils furent remplis de l'Esprit de Dieu : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto* ». Et de là qu'est-il arrivé? deux choses que saint Luc a bien remarquées : *Loquebantur cum fiducia* ; premièrement, « ils parlèrent avec fermeté » : voyez-vous pas cet esprit de force? et il ajoute aussitôt après : et « ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum et anima una*[2] » ; et c'est l'esprit de la charité. Voilà donc, et n'en doutez pas, quel est l'esprit du christianisme ; voilà quel était l'esprit de nos pères : esprit courageux, esprit pacifique ; esprit de fermeté et de résistance, esprit de charité et de douceur ; esprit qui se met au-dessus de tout par sa force et par sa vigueur, esprit qui se met au-dessous de tous « par la condescendance de sa charité : *Per charitatem servite invicem*[3]. » Tel est l'esprit de la loi nouvelle : « Chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum nolite exstinguere*[4]. » Imitez l'Église naissante et la ferveur de ces premiers temps dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple. Conservez cet esprit de force, par lequel vous pourrez combattre le monde ; conservez cet esprit d'amour, pour vivre en l'unité de vos frères dans la paix du christianisme : deux points que je traite[5] en peu de paroles[6], avec le secours de la grâce.

Premier Point.

[P. 3] Disons donc, avant toutes choses, que les chrétiens doivent être forts, et que l'esprit du christianisme est un esprit de courage et de fermeté. Car si nous voyons dans l'histoire que des peuples se vantaient d'être belliqueux, parce que dès leur première jeunesse

1. Act., IV, 31.
2. *Ibid.*, 32.
3. Gal., V, 13.
4. Thess., V, 19.
5. Var. : c'est ce que je traite...
6. L'abondance des pensées n'a guère permis à l'orateur de tenir cette promesse de brièveté. De nombreux coups de crayon indiquent, je crois, des suppressions possibles, mais sans les préciser, et surtout sans faire les raccords qui deviendraient nécessaires. D'ailleurs, ils peuvent se rapporter à une reprise du discours. Deux mots d'une écriture plus récente attestent du moins qu'il a été relu environ dix ans après.

on les préparait à la guerre, on les durcissait aux travaux, on les accoutumait aux périls ; combien devons-nous être forts, nous qui sommes dès notre enfance enrôlés par le saint baptême à une milice spirituelle, dont la vie n'est que tentation, dont tout l'exercice est la guerre, et qui sommes exposés au milieu du monde comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts et mille ennemis invisibles ! Parmi tant de difficultés et tant de périls qui nous environnent, devons-nous pas nous être nourris[1] dans un esprit de force et de fermeté, afin d'être toujours immobiles malgré les plaisirs qui nous tentent, malgré les afflictions qui nous frappent, malgré les tempêtes qui nous menacent ? Aussi voyons-nous dans les Écritures que Dieu, prévoyant les combats où il engageait ses fidèles, leur ordonne « de se renfermer et de demeurer en repos jusqu'à ce qu'il les ait revêtus de force : *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto*[2] ; » leur montrant par cette parole, que, pour soutenir les efforts qui attaquent les enfants de Dieu en ce monde, il faut une fermeté extraordinaire.

C'est ce qui m'oblige, Messieurs, à vous proposer aujourd'hui trois maximes fondamentales de la générosité chrétienne, lesquelles vous verrez pratiquées dans l'histoire du christianisme naissant et dans la conduite de ces grands hommes que le Saint-Esprit remplit[3] en ce jour. Voici quelles sont ces maximes, que je vous prie d'imprimer en [votre] mémoire. Mépriser[4] les présents

1. Lachat : munis (*var.* : nourris). — Faute de lecture.

2. Luc., XXIV, 49.

3. Var. : a remplis.

4. *Première rédaction* : « Mépriser les présents du monde, ses richesses, ses biens, ses plaisirs ; non seulement mépriser ses biens, mais encore mépriser sa haine et ne pas craindre de lui déplaire ; non seulement mépriser sa haine, mais sa rage, mais ses menaces, et enfin se mettre au-dessus des maux que la fureur la plus emportée peut faire souffrir à notre innocence, et c'est là le dernier effort de la fermeté chrétienne. C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre. La première maxime de force que nous donne l'esprit du christianisme, c'est de mépriser les présents du monde, et la raison en est évidente... O esprit du christianisme, quels désirs excitez-vous en nos âmes ? que leur faites-vous espérer, et de quelles idées [les] remplissez-vous ? De l'idée d'un bien éternel, d'un trésor qui ne se perd pas, d'une vie qui ne finit pas, d'une paix immuable et perpétuelle. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul a dit une belle parole, écrivant aux Corinthiens : « Nous avons reçu un Esprit qui nous vient de la part de Dieu : *Spiritum qui ex Deo est* » ; et pourquoi l'avons-nous reçu ? Voici la raison de l'Apôtre : « *Ut sciamus quæ*

du monde, ses richesses, ses biens, ses plaisirs ; voilà la première maxime. Mais parce qu'en refusant les présents du monde, on encourt infailliblement ses disgrâces, non seulement mépriser ses biens, mais encore mépriser sa haine, et ne pas craindre de lui déplaire ; voilà la seconde maxime. Et comme sa haine étant méprisée se tourne en une fureur implacable, non seulement mépriser sa haine, mais sa rage, mais ses menaces, et enfin se mettre au-dessus des maux que la fureur la plus emportée peut faire souffrir à notre innocence ; voilà la troisième maxime. C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

La première maxime de force que nous donne l'esprit du christianisme, c'est de mépriser les présents du monde ; et la raison en est évidente, car c'est un principe très indubitable que notre estime ou notre mépris suivent les idées dont nous sommes pleins et les espérances que l'on nous donne. Voyons donc de quelles idées nous remplit l'esprit du christianisme, et quels désirs il excite en nous. Il faut que vous l'appreniez de saint Paul par ces excellentes paroles qu'il adresse aux Corinthiens : « *Non enim spiritum hujus mundi accepimus :* Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde ; » et par conséquent concluez que le chrétien véritable n'est pas plein des idées du monde. Quel esprit avons-nous reçu ? « *Sed Spiritum qui ex Deo est :* un Esprit qui est de Dieu, » dit saint Paul ; et il en ajoute cette raison : « Afin que nous sachions, poursuit-il, toutes les choses que Dieu nous donne : *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis*[1]. » Quelles sont ces choses que Dieu nous donne, sinon l'adoption des enfants, l'égalité avec les anges, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône ? Voilà quelles sont les idées que le Saint-Esprit imprime en nos âmes : il y grave l'idée d'un bien éternel, d'un trésor qui ne se perd [pas], d'une vie qui ne finit pas, d'une paix im-

a Deo donata sunt nobis : C'est afin, dit-il, que nous connaissions toutes les choses que Dieu nous donne. » Quelles sont ces choses que Dieu nous donne, sinon l'adoption des enfants, l'égalité avec les anges, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône ? Voilà quelles sont les idées que le Saint-Esprit imprime en mon âme : *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.* Si je suis plein de ces grandes choses, et si j'ai l'esprit occupé d'espérances si relevées, puis-je estimer... »

1. I Cor., II, 12.

muable et perpétuelle. Si je suis plein de ces grandes choses, et si j'ai l'esprit occupé d'espérances si relevées, puis-je estimer les présents du monde? Car, ô monde, qu'opposeras-tu à ces biens infinis et inestimables? Des plaisirs? Mais seront-ils purs? Des honneurs? Seront-ils solides? La faveur? Est-elle durable? La fortune? Est-elle assurée? Quelque grand établissement? Es-tu capable de m'en garantir une jouissance paisible, et me rendras-tu immortel pour posséder ces biens sans inquiétude? Qui ne sait qu'il est impossible? La figure de ce monde passe [1] ; tout ce que les hommes estiment n'est que folie et illusion ; et l'esprit de grâce que j'ai reçu, me remplissant des grandes idées des biens éternels qui me sont donnés, m'a élevé au-dessus du monde, et ses présents ne me sont plus rien. Telle est la première maxime de la générosité chrétienne.

[P. 4] Mais, Fidèles, ce n'est pas assez : si vous n'aimez pas le monde [2], il vous haïra. Ceux qui méprisent les présents du monde encourent infailliblement sa disgrâce ; et il faut ou s'engager avec lui en recevant ses faveurs, ou rompre ouvertement ses liens et ne pas craindre de lui déplaire ; et c'est la seconde maxime de l'esprit du christianisme. Car c'est une vérité très constante, que jamais les hommes ne produiront rien qui soit digne de l'Évangile et de l'esprit de la loi nouvelle, tant qu'on n'aura pas le courage de renoncer à la complaisance, et de se résoudre à déplaire aux hommes. En effet, considérez, Chrétiens, les lois tyranniques et pernicieuses que le monde nous a imposées contre les obligations de notre baptême. N'est-ce pas le monde qui dit que de pardonner, c'est faiblesse ; et que c'est manquer de courage, que de modérer son ambition? N'est-ce pas le monde qui veut que la jeunesse coure aux voluptés, et que l'âge plus avancé n'ait de soin que pour s'établir, et que tout cède à l'intérêt? N'est-ce pas une loi du monde, qu'il faut nécessairement s'avancer ; s'il se peut, par les bonnes voies ; sinon, s'avancer par quelque façon ; s'il le faut, par la flatterie ; s'il est besoin, même par le crime? N'est-ce pas ce que dit le monde? ne sont-ce pas ses lois

1. I Cor., VII, 31.

2. Ms. : si vous ne l'aimez pas.

et ses ordonnances? Et pourquoi sont-elles suivies? D'où leur vient cette autorité qu'elles se sont acquise[1] par toute la terre? Est-ce de la raison, ou de la justice? Mais Jésus-Christ les a condamnées, et il a donné tout son sang pour nous délivrer de leur servitude. D'où vient donc que ces lois maudites règnent encore par toute la terre, contre la doctrine de l'Évangile? Je ne craindrai pas d'assurer que c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne cette autorité[2].

Mais peut-être que vous jugerez[3] que ce n'est pas à la complaisance qu'il faut imputer tout ce crime, et qu'il en faut aussi accuser nos autres inclinations corrompues. Non, mes Sœurs, je n'accuse qu'elle, et je m'appuie sur cette raison : car je confesse facilement que nos mauvaises inclinations[4] nous jettent dans de mauvaises pratiques; mais je nie que ce soient nos inclinations qui leur donnent la force de lois auxquelles on n'ose pas contredire[5]. Ce qui les érige en force de lois, et ce qui contraint à les [p. 5] suivre[6] par une espèce de nécessité, c'est la tyrannie de la complaisance : parce qu'on a honte de demeurer seul, parce qu'on n'ose pas s'écarter du chemin que l'on voit battu, parce qu'on craint de déplaire aux hommes; et on dit pour toute raison : C'est ainsi qu'on vit dans le monde; il faut faire comme les autres! Tellement que ces lois damnables[7] que le monde oppose au christianisme, il faut quelqu'un pour les proposer et quelqu'un pour les établir : nos inclinations les proposent et nos inclinations les conseillent; mais c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne l'autorité souveraine. C'est ce que prévoyait le divin Apôtre, lorsqu'il avertit ainsi les fidèles : « Vous avez été achetés d'un grand prix, ne vous rendez pas esclaves des hommes : *Nolite fieri servi hominum*[8]. » En

1. Édit. : acquises. — Ce pluriel se lit en effet au manuscrit. Mais c'est une distraction de l'auteur; et c'en est une sans doute des éditeurs de l'avoir reproduit.

2. Var : que c'est la complaisance qui les autorise.

3. Var. : vous me direz.

4. Var. : Chrétiens, je ne le nie pas, nos mauvaises inclinations...

5. Var. : je nie que ce soient nos désirs déréglés qui érigent ces pratiques pernicieuses, honteuses, criminelles, en lois souveraines...

6. Var. : et ce qui fait qu'on ne peut pas s'en défendre et qu'on est contraint à les suivre.

7. Var. : maudites.

8. I Cor., VII, 23.

effet, ne le sens-tu pas, que tu te jettes dans la servitude, quand tu crains de déplaire aux hommes et quand tu n'oses résister à leurs sentiments, esclave volontaire des erreurs d'autrui?

Chrétiens, ce n'est pas là notre esprit, ce n'est pas l'esprit du christianisme. Écoutez l'apôtre saint Paul, qui nous dit avec tant de force : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus.* » Je ne croirai pas me tromper, si je dis que l'esprit du monde, dont parle l'Apôtre en ce lieu, c'est la complaisance mondaine, qui corrompt les meilleures âmes, qui, ruinant peu à peu les malheureux restes de notre vertu chancelante, nous fait être de tous les crimes, non tant par inclination que par compagnie ; qui, au lieu de cette force invincible et de cette fermeté d'un front chrétien que la croix doit avoir durci contre toute sorte d'opprobres, les rend [1] si tendres et si délicats que nous avons honte de déplaire aux hommes pour le service de Jésus-Christ. Mon Sauveur, ce n'est pas là cet Esprit que vous avez aujourd'hui répandu sur nous : « *Non enim spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est :* Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, pour être les esclaves des hommes. » Mais notre esprit, venant de Dieu même, nous met au-dessus de leurs jugements et nous fait mépriser leur haine ; et c'est la seconde maxime de la générosité du christianisme.

Mais il faut encore s'élever plus haut ; et la troisième, qui me reste à vous proposer, va faire trembler tous nos sens et étonner toute la nature : car c'est elle qui fait dire au divin Apôtre : « Qui est capable de nous séparer de la charité de Notre-Seigneur? Est-ce l'affliction ou l'angoisse? Est-ce la nudité ou la faim, la persécution ou le glaive? Mais nous surmontons en toutes ces choses, à cause de celui qui nous a aimés : *In his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos* [2]. » Ainsi, que le monde frémisse, qu'il allume par toute la terre le feu de ses persécutions, la générosité chrétienne [3] surmontera sa rage impuissante ; et je comprends aisé-

1. Un front..., les rend (Syllepse).
2. Rom., VIII, 35, 37.
3. Var. : l'esprit généreux du christianisme.

ment la cause d'une victoire si glorieuse, par une excellente doctrine que l'apôtre saint Jean nous enseigne : que « celui qui habite en nous est plus grand que celui qui est dans le monde : *Major est qui in vobis est, quam qui in mundo*[1]. » Entendez ici, Chrétiens, que celui qui est en nous, c'est le Saint-Esprit que Dieu a répandu en nos cœurs. Et qui ne sait que cet Esprit tout-puissant est infiniment plus grand que le monde? Par conséquent, quoi qu'il entreprenne, [p. 6] et quelques tourments qu'il prépare, le plus fort ne cédera pas au plus faible. Le chrétien généreux surmontera tout, parce qu'il est rempli d'un Esprit qui est infiniment au-dessus du monde[2].

Ce sont, mes Sœurs, ces fortes pensées qui ont si longtemps soutenu l'Église: elle voyait tout l'Empire conjuré contre elle : elle lisait à tous les poteaux et à toutes les places publiques les sentences épouvantables que l'on prononçait contre ses enfants. Toutefois elle n'était pas effrayée ; mais, sentant l'esprit dont elle était pleine, elle savait bien maintenir cette liberté glorieuse de professer le christianisme, et quoique les lois la lui refusassent, elle se la donnait par son sang : car c'était un crime chez elle de se l'acquérir par une autre voie, et l'unique moyen qu'elle proposait pour secouer ce joug[3], c'était de mourir constamment. C'est pourquoi Tertullien s'étonne qu'il y eût des chrétiens assez lâches pour se racheter par argent des persécutions qui les menaçaient ; et vous allez entendre des sentiments vraiment dignes de l'ancienne Église et de l'esprit du christianisme. « *Christianus pecunia salvus est ; et in hoc nummos habet ne patiatur, dum adversus Deum erit dives !* O honte de l'Église, s'écrie ce grand homme, un chrétien sauvé par argent, un chrétien riche pour ne souffrir pas! A-t-il donc oublié, dit-il, que Jésus s'est montré riche pour lui par l'effusion de son sang? *At enim Christus sanguine fuit dives pro illo*[4]. » Ne vous semble-t-il pas qu'il lui dise : Toi, qui t'es voulu sauver par ton or, dis-

1. I Joan., IV, 4.
2. Var. : plus grand, plus fort que le monde.
3. Var. : pour surmonter ces lois tyranniques.
4. *De fug. in persecut.*, n. 12.

moi, Chrétien, où était ton sang? N'en avais-tu plus dans tes veines, quand tu as été fouiller dans tes coffres [1] pour y trouver le prix honteux de ta liberté? Sache qu'étant rachetés par le sang, étant délivrés par le sang, nous ne devons point d'argent pour nos vies, nous n'en devons point pour nos libertés, et notre sang nous doit garder celle que le sang de Jésus-Christ nous a méritée : *Sanguine empti, sanguine munerati, nullum nummum pro capite debemus* [2]. Ceux qui vivent en cet esprit, ce sont, mes Sœurs, les vrais chrétiens, et ce sont les vrais successeurs de ces hommes incomparables que l'esprit de force remplit aujourd'hui [3] : car il est temps de venir à eux et de vous montrer dans leurs actions ces trois maximes que j'ai expliquées.

Et premièrement regardez comme ils méprisent les présents du monde : aussitôt qu'ils sont chrétiens, ils ne veulent plus être riches. Voyez ces nouveaux convertis, avec quel zèle ils vendent leurs biens, et comme ils se pressent autour des apôtres, « pour jeter tout leur argent à leurs pieds : *Ponebant ante pedes apostolorum* [4]. » Où vous pouvez aisément connaître le mépris qu'ils font des richesses : car, comme remarque saint Jean Chrysostome [5], judicieusement à son ordinaire, ils ne les mettent pas dans les mains, mais ils les apportent aux pieds des apôtres ; et en voici la véritable raison. S'ils croyaient leur faire un présent honnête, ils [les] [6] leur donneraient dans leurs mains ; mais, en les jetant à leurs pieds, ne semble-t-il pas qu'ils nous veulent dire que ce n'est pas tant un présent qu'ils font, qu'un fardeau inutile dont [7] ils se déchargent? Et tout ensemble n'admirez-vous pas comme ils honorent les saints apôtres? O apôtres de Jésus-Christ, c'est vous qui êtes les vainqueurs du monde ; et voilà qu'on met à vos pieds les dépouilles du monde vaincu, [p. 7] ainsi qu'un trophée magnifique qu'on érige à votre victoire. D'où vient à ces nouveaux chrétiens un si grand mépris des richesses, sinon qu'ils

1. Var. : toi qui vas fouiller dans tes coffres. — qui as recours à tes coffres.
2. *De fug. in persecut.*, n. 12.
3. Var. : en ce jour.
4. Act., IV, 35.
5. *In Act. Apost.*, Hom. XI, n. 1 : *In Epist. ad Rom.*, Hom. VII, n. 8.
6. Ms. : le.
7. Var. : que ce n'est pas un présent qu'ils font, mais un fardeau inutile dont...

commencent à se revêtir de l'esprit du christianisme, et que l'idée des biens éternels leur ôte l'estime des biens périssables? C'était la première maxime, mépriser les présents du monde.

Je vois que vous admirez ces grands hommes, vous êtes étonnés de leur fermeté ; toutefois tout ce que j'ai dit n'est qu'un faible commencement : nos braves et invincibles lutteurs ne sont pas entrés au combat ; ils n'ont fait encore que se dépouiller, quand ils ont quitté leurs richesses : ils vont commencer à venir aux prises[1], en attaquant la haine du monde. C'est ici qu'il faut avoir les yeux attentifs.

Certainement, Chrétiens, c'était une étrange résolution que de prêcher le nom de Jésus dans la ville de Jérusalem. Il n'y avait que cinquante jours que tout le monde criait contre lui : *Qu'on l'ôte, qu'on l'ôte, qu'on le crucifie*[2] ! Cette haine cruelle et envenimée vivait encore dans le cœur des peuples ; prononcer seulement son nom, c'était choquer toutes les oreilles ; le louer, c'était un blasphème ; mais publier qu'il est le Messie, prêcher sa glorieuse résurrection, n'était-ce pas porter les esprits jusqu'à la dernière fureur? Tout cela n'arrête pas les apôtres : Oui, nous vous prêchons, disaient-ils, *et que toute la maison d'Israël le sache, que le Dieu de nos pères a ressuscité et a fait asseoir à sa droite ce Jésus que vous avez mis en*[3] *croix*[4]. Et parce qu'ils avaient cru s'excuser de la mort de cet innocent en le livrant aux mains de Pilate, ils ne leur dissimulent pas que cette excuse augmente leur faute. *Car Pilate*, disent-ils, *a voulu le sauver, et c'est vous qui l'avez perdu*[5]. Et voyez comme ils exagèrent leur crime : *Vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé la grâce d'un voleur et d'un meurtrier, et vous avez fait mourir l'auteur de la vie*[6]. Est-il rien de plus véhément pour confondre leur ingratitude, que de leur mettre devant les yeux toute l'horreur de cette injustice, d'avoir conservé la

1. Var. : Voyons-leur maintenant surmonter sa haine. Ces braves lutteurs se sont dépouillés, ils ont déjà quitté leurs richesses, ils commencent à venir aux prises, et certainement, Chrétiens, etc.

2. Joan., XIX, 15.

3. Var. : à la.

4. Act., II, 36.

5. *Ibid.*, III, 13.

6. *Ibid.*, 14, 15.

vie à celui qui l'ôtait aux autres par ses homicides, et tout ensemble de l'avoir ôtée à celui qui la donnait par sa grâce? Et pendant qu'ils disaient ces choses, combien voyaient-ils d'hommes irrités dont la rage frémissait contre eux! Mais ces grandes âmes ne s'étonnaient pas; et c'était une des maximes de l'esprit qui les possédait, de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

Passons maintenant plus avant, et voyons-leur vaincre les menaces de ceux dont ils ont méprisé la haine; c'est la dernière maxime. On les prend, on les emprisonne, on les fouette inhumainement; « on leur ordonne, sous de grandes peines, de ne plus prêcher en ce nom : *in nomine hoc* [1] : » car, Messieurs, c'est ainsi qu'ils parlent; en ce nom odieux au monde, et qu'ils craignent de prononcer, tant ils l'ont en exécration [2]! A cela que répondront les apôtres? Une parole toute généreuse : « *Non possumus* [3] : Nous ne pouvons pas; nous ne pouvons pas nous taire des choses dont nous sommes témoins oculaires. » Et remarquez ici, Chrétiens, qu'ils ne disent point : Nous ne voulons pas, car ils sembleraient donner espérance qu'on pourrait changer leur résolution; mais de peur qu'on attende d'eux quelque chose indigne de leur ministère, ils disent tous d'une même voix [4] : Ne tentez pas l'impossible : « *Non possumus :* Nous ne pouvons pas. » C'est ce qui confond leurs juges iniques.

C'est ici que ces innocents font le procès à leurs propres juges, qu'ils effrayent ceux qui les menacent, et qu'ils abattent ceux qui les frappent [5] : car écoutez ces juges iniques, et voyez comme ils parlent entre eux dans leur criminelle assemblée. « *Quid faciemus hominibus istis* [6]? Que pouvons-nous faire à ces hommes? » Voici [p. 8] un spectacle digne de vos yeux : dès la première prédication, trois mille hommes viennent aux apôtres; et, touchés de pénitence, leur disent : « Nos chers Frères, que ferons-nous? *Quid faciemus, viri fratres* [7]? » D'autre part, les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens

1. Act., IV, 17. — Ms. : *isto*.
2. Var.: ils craignent de prononcer [ce nom odieux], tant ils l'ont en exécration.
3. Act., IV, 30.
4. Var. : d'un commun accord.
5. Var. : ceux qui commandent sont abattus, ceux qui menacent sont effrayés, ceux qui frappent sont frappés eux-mêmes.
6. Act., IV, 16.
7. *Ibid.*, II, 37.

les appellent à leur tribunal ; là, étonnés de leur fermeté, et ne sachant que résoudre, ils disent : « Que ferons-nous à ces hommes? *Quid faciemus hominibus istis?* » Ceux qui croient et ceux qui contredisent, tous deux disent : *Que ferons-nous?* mais avec des sentiments opposés : les uns par obéissance, et les autres par désespoir ; les uns le disent pour subir la loi, et les autres le disent de rage de ne pouvoir pas la donner. Avez-vous jamais entendu une victoire plus glorieuse? Il n'y a que deux sortes d'hommes dans la ville de Jérusalem, dont les uns croient, les autres résistent. Ceux-là [1] suivent les apôtres et s'abandonnent à leur conduite : *Nos Frères, que ferons-nous ?* Ordonnez. Et ceux mêmes [2] qui les contredisent et qui veulent les exterminer ne savent néanmoins que leur faire : *Que ferons-nous à ces hommes?* Ne voyez-vous pas qu'ils jettent leurs biens, et qu'ils sont prêts de donner leurs âmes? Les promesses ne les gagnent pas, les injures ne les troublent pas, les menaces les encouragent, les supplices les réjouissent : « *Quid faciemus?* Que leur ferons-nous? » O Église de Jésus-Christ, je n'ai plus de peine à comprendre que les tiens, en prêchant, en souffrant, en mourant, couvriront [3] les tyrans de honte, et qu'un jour ta patience forcera le monde à changer les lois qui te condamnaient ; puisque je vois que, dès sa naissance, tu confonds déjà tous les magistrats et toutes les puissances de Jérusalem par la seule fermeté de cette parole : « *Non possumus :* Nous ne pouvons pas. »

Mais, saints disciples de Jésus-Christ, quelle est cette nouvelle impuissance? Vous trembliez en ces derniers jours, et le plus hardi de la troupe a renié lâchement son Maître ; et vous dites maintenant : Nous ne pouvons pas. Et pourquoi ne pouvez-vous pas? C'est que les choses ont été changées ; un feu céleste est tombé sur nous, une loi a été écrite en nos cœurs, un Esprit tout-puissant nous presse : charmés de ses attraits infinis, nous nous sommes imposé nous-mêmes une bienheureuse nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie ; c'est pourquoi nous ne pouvons plus obéir au monde. Nous

1. Var. : les premiers, — les uns.
2. Var. : les autres.
3. Var. : qu'en prêchant, en endurant, en mourant, tu couvriras.

pouvons souffrir, nous pouvons mourir ; mais nous ne pouvons pas trahir l'Évangile et dissimuler ce que nous savons : *Non possumus ea quæ vidimus et audivimus non loqui*[1].

Voilà, Messieurs, quels étaient nos pères ; tel est l'esprit du christianisme, esprit de fermeté et de résistance, qui se met au-dessus des présents du monde, au-dessus de sa haine la plus animée[2], au-dessus de ses menaces les plus terribles. C'est par cet esprit généreux que l'Église a été fondée ; c'est dans cet esprit qu'elle s'est nourrie : Chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum nolite extinguere*. Quand on tâche de nous détourner de la droite voie du salut[3], quand le monde nous veut corrompre par ses dangereuses faveurs et par le poison de sa complaisance, pourquoi n'osons-nous résister? Si nous nous vantons d'être chrétiens, pourquoi craignons-nous[4] de déplaire aux hommes? et que [p. 9] ne disons-nous avec les apôtres ce généreux *Nous ne pouvons pas?* Mais l'usage de cette parole ne se trouve plus parmi nous. Il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il qu'abandonner nos amis, ne faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose, *Possumus*, nous le pouvons ; nous pouvons tout pour notre fortune ; nous pouvons tout pour nous agrandir ; mais s'il faut servir Jésus-Christ, s'il faut résoudre de nous séparer de ces objets qui nous plaisent trop, s'il faut rompre ces attachements et briser[5] ces liens trop doux, c'est alors que nous commençons de ne rien pouvoir : « *Non possumus :* Nous ne pouvons pas. » Que sert donc de dire aujourd'hui à la plupart de mes auditeurs : *N'éteignez pas l'esprit de la grâce?* Il est éteint, il n'y en a plus ; cet esprit de fermeté chrétienne ne se trouve plus dans le monde[6] : c'est pourquoi les vices ne sont pas repris ; ils triomphent, tout leur applaudit, et de ce grand feu du christianisme, qui autrefois a embrasé tout le monde, à peine en reste-t-il

1. Act., IV, 20.
2. Var. : la plus échauffée.
3. Var. : quand on attaque notre constance.
4. Var. : n'oserions-nous... craindrions-nous.
5. Var. : rompre.
6. Var. : parmi nous.

quelques étincelles. Tâchons donc de les rallumer en nous-mêmes, ces étincelles à demi éteintes et ensevelies sous la cendre !

Chrétiens, quoi qu'on nous propose, soyons fermes en Jésus-Christ et dans les maximes de son Évangile. Pourquoi veut-on nous intimider par la perte des biens du monde ? Tertullien a dit un beau mot, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : « *Non admittit status fidei necessitates* [1] : La foi ne connaît point de nécessités. » Vous perdrez ce que vous aimez. — Est-il nécessaire que je le possède ? — Votre procédé déplaira aux hommes. — Est-il nécessaire que je leur plaise ? — Votre fortune sera ruinée. — Est-il nécessaire que je la conserve ? — Et quand notre vie même serait en péril (mais l'infinie bonté de mon Dieu n'expose pas notre lâcheté à des épreuves si difficiles), quand notre vie même serait en péril, je vous le dis encore une fois, la foi ne connaît point de nécessités ; il n'est pas même nécessaire que vous viviez [2], mais il est nécessaire que vous serviez Dieu [3] ; et quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne, que l'on tonne, que l'on foudroie, que l'on mêle le ciel avec la terre, toujours sera-t-il véritable qu'il ne peut jamais y avoir aucune nécessité de pécher, « puisqu'il n'y a parmi les fidèles qu'une seule nécessité, qui est celle de ne pécher pas : *Non admittit status fidei necessitates : nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi* [4]. » Méditons ces fortes maximes de l'Évangile de Jésus-Christ ; mais ne songeons pas tellement à la fermeté chrétienne, que nous oubliions les tendresses de la charité fraternelle, qui est la seconde partie de l'esprit du christianisme.

Second Point.

Il pourrait sembler, Chrétiens, que l'esprit du christianisme, en rendant nos pères plus forts, les aurait en même temps rendus moins sensibles, et que la fermeté de leur âme aurait diminué quelque chose de la tendresse de leur charité. Car, soit que ces deux qualités, je veux

1. *De Corona*, n. 11.
2. Var. : que je vive.
3. Var. : que je serve Dieu.
4. *De Corona*, n. 11.

dire la douceur et le grand courage, dépendent de complexions différentes ; soit que ces hommes nourris aux alarmes, étant accoutumés de longtemps à n'être pas alarmés[1] de leurs périls, ni abattus de leurs propres maux, ne puissent pas être aisément émus de[2] tous les autres objets qui les frappent ; nous voyons assez ordinairement que ces forts et ces intrépides prennent dans les [p. 10] hasards de la guerre je ne sais quoi de moins doux et de moins sensible, pour ne pas dire de plus dur et de plus rigoureux.

Mais il n'en est pas de la sorte de nos généreux chrétiens : ils sont fermes contre les périls, mais ils sont tendres à aimer leurs frères ; et l'Esprit tout-puissant qui les pousse sait bien le secret d'accorder de plus opposées[3] contrariétés. C'est pourquoi nous lisons dans les Écritures que le Saint-Esprit forme les fidèles de deux matières bien différentes. Premièrement il les fait d'une matière molle[4], quand il dit par la bouche d'Ezéchiel : « *Dabo vobis cor carneum*[5] : Je vous donnerai un cœur de chair ; » et il les fait aussi[6] de fer et d'airain, quand il dit à Jérémie : « Je t'ai mis comme une colonne de fer et comme une muraille d'airain : *Dedi te in columnam ferream et in murum æreum*[7]. » Qui ne voit qu'il les fait d'airain, pour résister à tous les périls ; et qu'en même temps il les fait de chair, pour être attendris par la charité ? Et de même que ce feu terrestre partage tellement sa vertu qu'il y a des choses qu'il fait plus fermes, et qu'il y en a d'autres qu'il rend plus molles, il en est à peu près de même de ce feu spirituel qui tombe aujourd'hui. Il affermit et il amollit, mais d'une façon extraordinaire, puisque ce sont les mêmes cœurs des disciples, qui semblent être des cœurs de diamant par leur fermeté invincible, qui deviennent des cœurs humains et des cœurs de chair par la charité fraternelle. C'est l'effet de ce feu céleste qui se repose aujourd'hui sur eux. Il a amolli les cœurs des fidèles[8], il les a, pour ainsi dire, fondus : il les a saintement mêlés ; et les

1. Var. : touchés.
2. Var. : ne s'émeuvent pas aisément de...
3. Var. : grandes.
4. Var. : de chair.
5. Ezech., XXXVI, 26.
6. Var. : secondement.
7. Jerem., I, 18.
8. Var. : des disciples.

faisant couler les uns dans les autres, par la communication de la charité, il a composé de ce beau mélange cette merveilleuse unité de cœur [1] qui nous est représentée en ces mots dans les Actes : « *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una* [2] : Dans toute la société des fidèles, il n'y avait qu'un cœur et une âme [3]. » C'est ce qu'il nous faut expliquer.

Je pourrais développer en ce lieu les principes très relevés de cette belle théologie qui nous enseigne que le Saint-Esprit étant le lien éternel du Père et du Fils, c'est à lui qu'il appartenait d'être le lien de tous les fidèles [4] ; et qu'ayant une force d'unir infinie, il les a unis en effet d'une manière encore plus étroite [5] que n'est celle qui assemble les parties du corps. Mais supposant ces vérités saintes, et ne voulant pas entrer aujourd'hui dans cette haute théologie, je me réduis à vous proposer une maxime très fructueuse de la charité chrétienne, qui résulte de cette doctrine : c'est qu'étant persuadés par les Écritures que nous ne sommes qu'un même corps par la charité, nous devons nous regarder, non pas en nous-mêmes, mais dans l'unité de ce corps, et diriger par cette pensée toute notre conduite à l'égard des autres. Expliquons ceci plus distinctement, par l'exemple de cette Église naissante qui fait le sujet de tout mon discours.

Je remarque donc dans les Actes, où son histoire nous est rapportée, deux espèces de multitude. Quand le Saint-Esprit descendit, il se fit premièrement une multitude assemblée par le bruit et par le tumulte. On entend [p. 11] du bruit, on s'assemble ; mais quelle est cette multitude ? Voici comme l'appelle le texte sacré, « une multitude confuse : *Convenit multitudo et mente confusa est* [6]. » Toutes les pensées y sont différentes : les uns disent : *Qu'est-ce que ceci?* les autres en font une raillerie : *Ils sont ivres ;* ils ne le sont pas : voilà une multitude confuse. Mais je vois, quelque temps après, une multitude bien autre, une multitude tranquille, une multitude ordonnée, où tout conspire au même dessein ;

1. Var. : cette unité de cœur chrétien.

2. Act., IV, 32.

3. Var. : qu'un même cœur et une même âme.

4. Var. : d'unir entre eux tous les chrétiens.

5. Var. : en effet il les a unis d'une manière bien plus étroite.

6. Act., II, 6, 12, 13.

« où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme : *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una.* » D'où vient, mes Sœurs, cette différence? C'est que, dans cette première assemblée, chacun se regarde en lui-même, et prend ses pensées ainsi qu'il lui plaît, suivant les mouvements dont il est poussé : de là vient qu'elles sont diverses, et il se fait une multitude confuse, multitude tumultueuse. Mais, dans cette multitude des nouveaux croyants, nul ne se regarde comme détaché, on se considère comme dans le corps où l'on se trouve avec les autres ; on prend un esprit de société, esprit de concorde et de paix : et c'est l'esprit du christianisme qui fait une multitude ordonnée, où il n'y a qu'un cœur et une âme.

Qui pourrait vous dire, mes Sœurs, le nombre infini d'effets admirables que produit cette belle considération par laquelle nous nous regardons, non pas en nous-mêmes, mais en l'unité de l'Église? Mais parmi tant de grands effets, je vous prie, retenez-en deux, qui feront le fruit de cet entretien : c'est qu'elle extermine deux vices qui sont les deux pestes du christianisme, l'envie et la dureté : l'envie, qui se fâche du bien des autres ; la dureté, qui est insensible à leurs maux [1] : l'envie, qui nous pousse à ruiner nos frères, et l'esprit d'intérêt [2], qui nous rend coupables de la misère qu'ils souffrent, par un refus cruel de la soulager [3].

Et premièrement, Chrétiens, la malignité de l'envie n'est pas capable de troubler [4] les âmes qui savent bien se considérer dans cette unité de l'Église ; [p. 12] et la raison en est évidente : car l'envie [5] ne naît en nos cœurs que du sentiment de notre indigence, lorsque nous voyons dans les autres ce que nous croyons qui nous manque. Or si nous voulons nous considérer dans cette unité de l'Église, il ne reste plus d'indigence ; nous nous y trouvons infiniment riches, par conséquent l'envie est éteinte. Celle-là, dites-vous, a de grandes grâces ; elle a des talents extraordinaires pour la conduite spiri-

1. Var. : qui ne veut pas ressentir leurs maux.

2. Ces deux mots sont d'une écriture plus récente.

3. Var. : la dureté, qui nous rend complices de leur misère par le refus de la soulager.

4. Var. : de toucher. — de gâter.

5. Bossuet n'est arrivé à la rédaction définitive de cette page, où il touchait à des points délicats, qu'après de nombreux tâtonnements.

tuelle ; la nature, qui s'en inquiète, croit que son éclat diminue le nôtre : quels remèdes contre ces pensées qui attaquent quelquefois les meilleures âmes ? Ne vous regardez pas en vous-même, c'est là que vous vous trouvez indigente ; ne vous comparez pas avec les autres, c'est là que vous verrez l'inégalité ; mais regardez et vous et les autres dans l'unité du corps de l'Église : tout est à vous dans cette unité, et par la fraternité chrétienne tous les biens sont communs entre les fidèles. C'est ce que j'apprends de saint Augustin par ces excellentes paroles : « Mes Frères, dit-il, ne vous plaignez pas s'il y a des dons qui vous manquent ; aimez seulement l'unité, et les autres ne les auront que pour vous : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid* [1]. » Si la main avait son sentiment propre, elle se réjouirait de ce que l'œil l'éclaire, parce qu'il éclaire pour tout le corps ; et l'œil n'envierait pas à la main ni sa force ni son adresse, qui le sauve lui-même en tant de rencontres. Voyez les apôtres du Fils de Dieu : autrefois ils étaient toujours en querelle au sujet de la primauté ; mais, depuis que le Saint Esprit les a faits un cœur et une âme, ils ne sont plus jaloux ni contentieux. Ils croient tous parler par saint Pierre, ils croient présider avec lui ; et si son ombre guérit les malades, toute l'Église prend part à ce don et s'en glorifie en Notre-Seigneur. Ainsi, mes Frères, dit saint Augustin, ne nous regardons pas en nous-mêmes, aimons l'unité du corps de l'Église, aimons-nous nous-mêmes en cette unité, les richesses de la charité fraternelle suppléeront le défaut de notre indigence ; et ce que nous n'avons pas en nous-mêmes, nous le trouverons abondamment dans cette unité merveilleuse : *Si amas unitatem, etiam tibi habet...* Voilà [2] le moyen d'exclure l'envie. « *Tolle invidiam, et tuum est quod habeo ; tollam invidiam, et meum est quod habes* [3] : Otez l'envie, ce que j'ai est à vous [4], ce que vous avez est à moi ; tout est à vous par la charité. » Dieu vous donne des grâces extraordinaires ; ha ! mon Frère, je m'en réjouis, j'y veux prendre part avec vous,

1. *In Joan.* tract. XXXII, n. 8.

2. Var. : *Tolle invidiam* ; seulement, dit saint Augustin, ayons soin d'eloigner l'envie.

3. *In Joan.* tract. XXXII, n. 8.

4. Var. : et tout est à vous.

j'en veux même jouir avec vous dans l'unité du corps de l'Église. L'envie seule nous peut rendre pauvres, parce qu'elle seule nous peut priver de cette sainte communication[1] des biens de l'Église.

[P. 13] Mais si nous avons la consolation de participer aux biens de nos frères, quelle serait notre dureté si nous ne voulions pas ressentir leurs maux! Et c'est ici qu'il faut déplorer le misérable état du christianisme. Avons-nous jamais ressenti que nous sommes les membres d'un corps? Qui de nous a langui avec les malades? qui de nous a pâti avec les faibles? qui de nous a souffert avec les pauvres? Quand je considère, Fidèles, les calamités qui nous environnent, la pauvreté, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous, qui devrait nous fendre le cœur, et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable, si tu entendais cette voix, pourrait-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de ta table? pourrait-elle pas obtenir qu'il y eût quelque peu moins d'or dans ces riches ameublements dans lesquels tu te glorifies? Et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'âme à cent orphelins, auxquels la providence divine a assigné la vie sur ce fonds!

Mais peut-être que vous me direz qu'il se fait des charités dans l'Église. Chrétiens, quelles charités? quelques misérables aumônes, faibles et inutiles secours d'une extrême nécessité, que nous répandons d'une main avare, comme une goutte d'eau sur un grand brasier, ou une mie[2] de pain dans la faim extrême. La charité ne donne pas de la sorte : elle donne libéralement, parce qu'elle sent la misère, parce qu'elle s'afflige avec l'affligé, et que, soulageant le nécessiteux, elle-même se sent allégée[3]. C'est ainsi qu'on vivait dans ces premiers temps où j'ai tâché aujourd'hui de vous rappeler. Quand on voyait un pauvre en l'Église, tous les fidèles étaient touchés; aussitôt chacun s'accusait soi-même, chacun

1. Var. : ôter cette sainte communication.

2. *Mie*, très petite parcelle, miette.

3. Var. : elle sent qu'elle se soulage elle-même.

regardait la misère de ce pauvre membre affligé comme la honte de tout le corps, et comme un reproche sensible de la dureté des particuliers : c'est pourquoi ils mettaient leurs biens en commun, de peur que personne ne fût coupable de l'indigence de l'un[1] de ses frères[2]. Et Ananias[3] ayant méprisé cette loi, que la charité avait imposée, il fut puni exemplairement comme un infâme et comme un voleur, quoiqu'il n'eût retenu que son propre bien : de là vient qu'il est nommé par saint Chrysostome « le voleur de son propre bien : *rerum suarum fur*[4]. » Tremblons donc, tremblons, Chrétiens ; et étant imitateurs de son crime, appréhendons aussi son supplice.

Et que l'on ne m'objecte pas que nous ne sommes plus tenus à ces lois, puisque cette communauté ne subsiste plus ; car quelle est la honte de cette parole ! Sommes-nous encore chrétiens, s'il n'y a plus de communauté entre nous[5] ? Les biens ne sont plus en commun, mais il sera toujours véritable que la charité est commune, que la charité est compatissante, que la charité regarde les autres. Les biens[6] ne sont donc plus en commun par une commune possession, mais ils sont encore en commun par la communication de la charité ; et la providence divine, en divisant les richesses[7] aux particuliers, a trouvé ce nouveau secret de les remettre

1. Var. : de quelqu'un...

2. Act., IV, 32 et seq.

3. « Ananias et Saphira, pour avoir retenu leur bien, [sont] punis comme s'ils l'avaient volé. Pureté du christianisme, qui nous enseigne que ce qui est à nous par droit n'est pas à nous par la charité. On peut être adultère de sa propre femme, quand on la possède en intempérance : on peut être voleur de son propre bien, quand on ne l'emploie pas par la charité. » — Le sommaire tendrait à faire croire que cette rédaction est à substituer à celle qui fait partie du corps du discours ; cependant elle a bien l'air, au manuscrit, de n'être qu'une simple note, et comme une réserve pour la composition ou pour l'improvisation. — Sur le verso de la même feuille 176 se lisent de même les notes suivantes, négligées par les éditeurs :

« *Nos testes sumus, et Spiritus Sanctus, quem dedit Dominus obedientibus sibi.* (Cité de mémoire ; exact seulement pour le sens : Act., V, 32.) Nous et le Saint-Esprit rendons témoignage. Témoignage que le Saint-Esprit rend par les fidèles ; par les miracles ; par leur fermeté ; par leur union.

Non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis, et dilectionis, et sobrietatis (II Tim., I, 7.) : *sobrietatis* ; pour joindre aux choses qu'il faut aimer et à celles qu'il faut combattre celles dont il se faut abstenir. »

4. *In Act. Apost.*, Hom. XII, n. 2.

5. Var. : car il n'en est pas de la sorte : nous ne serons plus chrétiens quand il n'y aura plus de communauté entre nous.

6. Passage souligné pour l'importance, à l'époque des sommaires.

7. Var. : en laissant les biens.

en commun par une autre voie, lorsqu'elle en commet la dispensation à la charité fraternelle, qui regarde toujours l'intérêt des autres.

Tel est l'esprit du christianisme. Chrétiens, n'éteignez pas cet esprit ; et si tout le monde l'éteint, âmes saintes et religieuses, faites qu'il vive du moins parmi vous. C'est dans vos saintes sociétés que l'on voit encore une image de cette communauté chrétienne que le Saint-Esprit avait opérée : c'est pourquoi vos maisons ressemblent au ciel ; et comme la pureté que vous professez vous égale en quelque sorte aux saints anges, de même ce qui unit vos esprits, c'est ce qui unit aussi les esprits célestes, c'est-à-dire un désir ardent de servir votre commun Maître. Vous n'avez toutes qu'un même intérêt ; tout est commun entre vous ; et ce mot si froid de mien et de tien, qui a fait naître toutes les querelles et tous les procès, est exclu de votre unité. Que reste-t-il donc maintenant, sinon qu'ayant chassé du milieu de vous la semence des divisions, vous y fassiez régner cet Esprit de paix qui sera le nœud de votre concorde, l'appui immuable de votre foi, et le gage de votre immortalité? *Amen.*

POUR LA FÊTE

DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Esquisse. Vers 1658.

« En l'absence du manuscrit, disait M. Lebarq, nous plaçons ici par conjecture une esquisse dont la date est assez difficile à établir. Sa beauté pourrait faire illusion, et nous persuader, comme à M. Lachat (t. XI, p. 121), qu'elle appartient à la grande époque. Le second exorde, où se trouve déjà la célèbre comparaison de notre vie avec des eaux courantes (ici : coulantes), nous a paru ne pouvoir être placé après la petite oraison funèbre de Henri de Gornay, où nous en lirons bientôt une nouvelle version, en attendant l'expression définitive dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans (1670). » Le manuscrit [1] confirme la conjecture de M. Lebarq : l'écriture de l'autographe fixe ce sermon aux environs de 1658. (N. Éd.)

Parmi tant de solennités par lesquelles la sainte Église rend hommage à la dignité de la très heureuse Marie, les deux principales de toutes sont sa Nativité bienheureuse et son Assomption triomphante : la première la donne à la terre ; la seconde la donne au ciel. C'est pourquoi nous honorons ces deux jours d'une dévotion particulière ; et l'estime que nous faisons d'un si grand présent nous oblige à nous réjouir, soit que le ciel la donne à la terre, soit que la terre la rende au ciel. Mais ce dernier jour, ce jour de triomphe est plutôt la fête des anges, et la sainte Nativité est la fête des hommes ; et quoique [2] la société bienheureuse qui unit l'Église qui voyage en terre avec les citoyens immortels de la céleste Jérusalem [3]..., néanmoins nous devons, ce semble, sentir plus de joie de la Nativité de Marie, puisque c'est véritablement notre fête. Célébrons donc... et implorons... *Ave.*

1. Communiqué par M. Th. Gossin, de Poitiers.

2. Var. : est plutôt la fête des anges que la fête des hommes, et quoique la société.

3. Ici Deforis ajoute : leur rende tous les biens communs.

Encore que les hommes, enflés par la vanité, tâchent de se séparer les uns des autres, il ne laisse pas d'être véritable que la nature les a faits égaux, en les formant tous d'une même boue. Quelque inégalité qu'il paraisse entre les conditions, il ne peut pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité. Ils[1] combattent, autant qu'ils peuvent, cette égalité, et tâchent d'emporter le dessus et la préséance par les honneurs, par les charges, par les richesses ou par le crédit ; et ces choses ont acquis tant d'estime parmi les hommes, qu'elles leur font oublier cette égalité naturelle de leur commune mortalité[2], et font qu'ils regardent les hommes, leurs semblables, comme s'ils étaient d'un autre ordre inférieur au leur. Mais la nature, pour conserver ses droits, et pour dompter l'arrogance humaine, a voulu imprimer deux marques par lesquelles tous les hommes fussent contraints de reconnaître leur égalité : l'une en la naissance, et l'autre en la mort ; l'une au berceau, et l'autre au sépulcre ; l'une au commencement, et l'autre à la fin ; afin que l'homme, soit qu'il regarde devant, soit qu'il se retourne en arrière, il voie toujours de quoi modérer son ambition, par ces marques de sa faiblesse et de son néant ; et que cette infirmité du commencement et de la fin rendît le milieu plus modéré et plus équitable. *Nudus egressus sum [de utero matris meæ, et] nudus revertar illuc*[3].

C'est pourquoi l'Écriture nous compare à des eaux coulantes : *Omnes quasi aquæ dilabimur in terram*[4]. Comme les fleuves, quelque inégalité qu'il y ait dans leur course, sont en cela tous égaux, qu'ils viennent tous d'une source petite, de quelque rocher ou de quelque motte de terre, et qu'ils perdent enfin tous leur nom et leurs eaux dans l'Océan ; là, on ne distingue plus ni le Rhin, ni le Danube, d'avec les plus petites et les plus inconnues rivières. Ainsi les hommes commencent de même ; et, après avoir achevé leur course, après avoir

1. Deforis : Les hommes.
2. Var. : de leur condition mortelle.
3. Job, I, 21. Deforis ajoute la traduction : Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et je retournerai nu dans le sein de la terre.
4. II Reg., XIV, 14. Bossuet écrit *sicut* au lieu de *quasi*. — Voir le même développement, p. 527.

fait, comme des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils se vont tous enfin perdre et confondre dans ce gouffre infini de la mort ou du néant, où l'on ne trouve plus ni César, ni Alexandre, ni tous ces augustes noms qui nous séparent, mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture, qui nous égalent.

Impossibilité à la nature de se discerner dans la vie et dans la mort. La seule puissance de Dieu le peut faire, comme maître de la nature. [Il] l'a fait pour Marie : en sa mort, par amour, conservant son corps ; en sa naissance, par les avantages qui nous y paraissent, et que j'ai à vous expliquer.

Deux choses discernent les hommes ; le bien qu'ils reçoivent, et le bien qu'ils font : le premier honore leur abondance ; le second, leur libéralité. Reconnaissons donc la naissance de la sainte Vierge miraculeusement discernée des autres par les biens qu'elle y a reçus et par ceux qu'elle nous apporte. Deux points.

Premier Point.

Comme l'homme est composé de deux parties, il y a aussi deux sources générales de tous les biens qu'il peut recevoir en sa naissance ; l'une, ce sont les parents ; et l'autre, c'est Dieu. Car nous ne recevons que nos corps par le ministère de nos parents ; mais l'âme est d'un ordre supérieur, et elle a cet avantage qu'aucune cause naturelle ne la peut produire. Elle demande les mains de Dieu, et ne souffre pas un autre ouvrier : si bien que les causes secondes ne font que préparer la demeure à cette âme d'une origine céleste ; et après qu'elles ont disposé cette boue du corps, Dieu inspire le souffle de vie, c'est-à-dire l'âme faite à son image, pour conduire et pour animer cette masse : de là donc ces deux sources. Voyons ce que Marie tire de l'une et de l'autre.

Pour cela, il faut entendre avant toutes choses quels étaient les parents de Marie. Pieux, chastes, charitables, vivant sans reproche dans la voie de Dieu. Il semble que cette sainteté s'arrête en ceux qui la possèdent, et qu'elle ne coule pas en leurs descendants : néanmoins il faut avouer que ce leur est un grand avantage.

Saint Paul dit que *les enfants des fidèles sont saints*[1] ; Tertullien : *Quia sanctitati designati*[2]... *candidati*[3]. Dieu favorise les enfants à cause des pères : Salomon à cause de David, les Israélites à cause d'Abraham, Isaac et Jacob. C'est un grand avantage d'être consacrés à Dieu en naissant, par des mains saintes et innocentes. Mais il y a quelque chose de singulier en la Nativité de Marie ; car elle est la fille des prières de ses parents : l'union spirituelle de leurs âmes a impétré la bénédiction que Dieu a donnée à la chaste union de leur mariage, et il était juste que Marie fût un fruit non tant de la nature que de la grâce ; qu'elle vînt plutôt du ciel que de la terre, et plutôt de Dieu que des hommes. Mais cela peut être commun à Marie avec beaucoup d'autres : Samuel, saint Jean-Baptiste, etc. ; à Samuel, Anne seule pria ; à saint Jean-Baptiste, Zacharie fut incrédule ; à Isaac, Sara se prit à rire. Ici, concours des deux parents ; Marie commence à les sanctifier et à les unir dans la charité.

Que dirons-nous donc de particulier ? Elle tire de ses parents cette noblesse ancienne qui la fait descendre des rois et des patriarches, de la noblesse qui semble être un bien naturel, parce que nous l'apportons en naissant, non pas comme les richesses : il est de la nature de ceux qui sont plus précieux et plus estimés, en ce qu'on ne les peut acquérir. C'est le seul des avantages humains que le Fils de Dieu n'a pas voulu dédaigner, et c'est là ce qui la relève : car la noblesse, dans les autres hommes, n'est ordinairement qu'un titre inutile, qui ne sert de rien à ceux qui le portent, mais qui marque seulement la vertu de leurs ancêtres. Mais elle était nécessaire au Fils de Dieu, pour accomplir le mystère pour lequel il est envoyé du Père. Il fallait qu'il vînt des patriarches comme leur héritier, pour accomplir les promesses qui leur avaient été faites ; il fallait qu'il vînt des rois de Juda, afin de rendre à David la perpétuité de son trône,

1. II Cor., VII, 14.

2. *De Anim.*, n. 39. Deforis complète le texte et le fait précéder d'une traduction : « ils sont destinés à la sainteté, et par là au salut. »

3. Autre expression de Tertullien que saint Jérôme (*Epist.* LXXXV *ad Paulinum*) dit prise des livres *de Monogamia* : Sanctos fidelium filios, quasi candidatos fidei.

que tant d'oracles lui avaient promise. L'alliance sacerdotale, parce qu'il devait être grand prêtre.

La noblesse de Jésus vient de Marie ; mais Marie a cela de commun avec beaucoup d'autres, et nous tâchons à la distinguer. Elle a en elle le sang des rois et des patriarches avec une dignité particulière, parce qu'elle l'a pour le verser immédiatement en la personne de Jésus-Christ, et pour l'unir à celui pour lequel il a été tant de fois consacré et conservé entier et incorruptible parmi tant de désolations et une si longue suite d'années. De même que, dans une fontaine, tous les tuyaux contiennent la même eau ; mais le dernier, par lequel elle rejaillit, la contient, ce semble, d'une manière plus noble, parce qu['il] [1] la contient pour la jeter bien haut au milieu des airs et pour la verser dans le bassin de marbre ou de porphyre qu'on lui a richement orné et préparé avec tant de soin : ainsi ce sang des rois et des patriarches se rencontre dans la sainte Vierge, comme dans le sacré canal d'où il doit rejaillir plus haut même que sa source, puisqu'il doit être uni à Dieu même, par où il doit être reçu en la personne du Fils de Dieu comme dans un bassin sacré, où il doit recevoir sa dernière perfection ; où, étant consacré et purifié, il répandra sa pureté et sa noblesse par toute la terre et dans toute la race des enfants d'Adam ; noblesse divine et spirituelle, qui, au lieu d'être les enfants des hommes, nous fera devenir les enfants de Dieu.

Biens qui viennent à Marie de la seconde source, qui est Dieu. Avantage de la sanctification, commun avec saint Jean-Baptiste. Avantage de Marie, en ce que cette grâce est plus parfaite parce qu'elle descend de plus haut, de la conception. Grâce singulière pour Marie, comme en Jésus la grâce de chef, à cause de sa qualité singulière [2]. La grâce de l'apostolat ; la grâce de précurseur ; celle de prophète. La grâce de mère, caractères particuliers de la grâce. Celle de mère. De quelle dignité par l'union très particulière avec le mystère de l'incar-

1. Ms. : elle.

2. Il n'y a rien à garder ici des additions et explications de Deforis, reproduites dans l'édition de Versailles. Non seulement elles sont inutiles, mais elles forment de véritables contresens.

nation. Scot l'appelle l'ordre hypostatique, grâce inexplicable.

Second Point.

Avantage qu'elle nous apporte. Espérance de voir bientôt Jésus-Christ. Espérance particulière d'obtenir par l'intercession de Marie, comme d'une mère très charitable de Jésus-Christ et de ses enfants.

Deux écueils à éviter : l'impiété et la superstition[1]. Nuit épouvantable devant la venue du Sauveur des âmes[2]. *Nox præcessit, dies autem appropinquavit*[3]. État de l'Évangile comparé à la lumière : *Ut filii lucis ambulate*[4]. Ténèbres d'ignorance et d'infidélité parmi les Gentils ; ténèbres de figures, ombres épaisses parmi les Juifs : on ne connaissait pas la vie ni la félicité éternelle. Jésus était la voie pour nous y conduire. Nuit sans repos, parce que le repos est en Jésus-Christ. *Ego reficiam vos*[5]. De là vient que, comme des malades à qui la nuit ne donne pas le repos et dont elle accroît le chagrin, ils s'écriaient : *Utinam dirumperes cælos et descenderes*[6] ! O lumière, quand vous verrons-nous, et quand viendrez-vous dissiper toutes ces ombres qui nous environnent !

Marie vient pour nous apporter un commencement de lumière : ce n'est pas encore le jour ; mais le jour sortira de son chaste sein. Nous ne voyons pas encore Jésus-Christ ; mais nous voyons déjà en Marie ces grâces, ces vertus et ces dons qui le doivent attirer au monde. C'est le premier rayon qui commence à poindre. Commencement du jour chrétien, en la naissance de la sainte Vierge. *Sicut in die, honeste ambulemus*[7]. Bientôt, bientôt ce divin soleil s'avancera à pas de géant, comme parle le divin Psalmiste : *Exultavit ut gigas ad*

1. Deforis a reporté plus loin cette dernière phrase dans l'intention de rattacher à cette esquisse de sermon des fragments étrangers. Tous les éditeurs l'ont suivi (Voir à la fin de ce discours, page suivante, note 3).

2. M. Lebarq n'osait garantir l'authenticité des traductions que Deforis donne dans ce paragraphe. Il en a fait disparaître quelques-unes, qui semblaient trop visiblement l'œuvre de l'éditeur. Le manuscrit montre qu'il faut les rayer toutes.

3. Rom., XIII, 12.

4. Ephes., V, 8.

5. Matth., XI, 28.

6. Is., LXIV, 1.

7. Rom., XIII, 13. — On lit ici dans le manuscrit, en interligne une réflexion jetée par Bossuet au milieu

currendam viam [1] ; et sortant, comme de son lit, du sein virginal de Marie, il portera sa lumière et sa chaleur du levant jusques au couchant.

Mais la bienheureuse Marie vient encore nous luire à propos contre l'obscurité du péché. Un homme et une femme nous avaient précipités dans le péché et dans la mort éternelle : Dieu veut que nous soyons délivrés ; et pour cela, il destine une nouvelle Ève, aussi bien qu'un nouvel Adam : afin que les deux sexes... [2]. Réjouissons-nous donc, Chrétiens ; nous voyons déjà paraître au monde la moitié de notre espérance, la nouvelle Ève : il viendra bientôt, ce nouvel Adam, pour accomplir avec Marie la chaste et divine génération des enfants de la nouvelle alliance.

Caractère de la grâce maternelle, inexplicable. Commence dès la nativité. Le Fils éternel de Dieu n'eut pas plus tôt vu, au sein de son Père, celle d'où il devait prendre sa chair, qu'aussitôt il envoie son divin Esprit, pour prendre possession de ce divin temple, qui lui est préparé dès l'éternité, pour le consacrer de ses grâces, pour le rendre digne de lui dès ce premier moment. Il est à croire que les cieux s'ouvrirent, et que les anges coururent en foule pour honorer cette sainte Vierge, qui était choisie pour être leur reine, et dont ils reconnurent la grandeur future par un caractère de gloire qui leur marquait la faveur de Dieu. L'ange qui fut destiné pour sa conduite fut envoyé avec des ordres tout singuliers : quelques-uns veulent qu'il ait été d'un ordre supérieur. Mais n'entrons point dans ce secret ; accourons seulement pour l'honorer... [3]

de son canevas : « Un rayon, espérance, dessein de sermon. Il faudrait trouver quelques autres rayons. »

1. Ps. XVIII, 6.

2. Deforis : [concourent à notre délivrance]. C'est le sens. Mais apparemment Bossuet se promettait de développer davantage cette pensée souvent exprimée dans ses discours antérieurs sur la Dévotion à la sainte Vierge. (Cf. p. 4.)

3. L'autographe montre que le sermon s'arrête ici, puisqu'on y lit, immédiatement après, l'exorde que Bossuet avait l'habitude de composer après avoir terminé son discours. Deforis et tous les éditeurs qui reproduisent son texte placent ici la phrase que nous avons rencontré plus haut, p. 520, note 1 ; et ils la font suivre de développements tirés d'un sermon sur la dévotion envers la sainte Vierge.

SUR LA DÉVOTION À LA SAINTE VIERGE.

Fragment d'un sermon perdu. — Vers 1658.

Ce fragment a été placé par Deforis à la suite du sermon précédent, sur la Nativité de la sainte Vierge. Nous avons vu, (p. 521, note 3) qu'il y est étranger, et qu'il devait plutôt faire partie d'un sermon sur la Dévotion envers Marie. Quelques archaïsmes et le souci de réfuter les protestants nous font songer, pour la date, à la fin du séjour de Bossuet à Metz. Peut-être cependant sommes-nous en présence d'une œuvre plus ancienne ; mais, en l'absence de l'autographe, il n'est pas possible de le décider.

Je sais bien, sainte Vierge, que votre grandeur n'a point empêché les bouches sacrilèges des hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les entrailles de l'Église, qui était leur mère, ils se sont attaqués à la mère de leur Rédempteur : ils ont bien osé blasphémer contre lui, en niant votre perpétuelle virginité ; et à présent que nous sommes assemblés pour admirer en vous les merveilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'idolâtrie : comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux, ou si c'était mépriser la Divinité, que de vous prier de nous la rendre propice par vos intercessions ; ou bien si votre Fils se tenait déshonoré des soumissions que nous vous rendons à cause de lui. Mais, quoi que l'enfer puisse entreprendre, nous ne cesserons jamais de célébrer vos louanges ; et toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos saintes solennités, l'Église catholique, répandue par toute la terre, s'assemblera dans les temples du Très-Haut, pour vous offrir, en unité d'esprit, les respects de tous les fidèles. Toujours nous vous sentirons propice à nos vœux ; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée par-dessus tous les chœurs des anges, nos prières pénétreront jusqu'à vous, non point par la force des cris, mais par l'ardeur de la charité.

C'est à quoi je vous exhorte, Peuples chrétiens : élevons d'un commun accord nos cœurs et nos voix pour lui chanter un cantique de louanges : C'est vous qui êtes le refuge des pécheurs et la consolation des affligés. Lorsque Dieu, touché des misères du genre humain, envoya son Fils au monde, ce fut dans vos entrailles qu'il opéra cet ouvrage incompréhensible. Il donna Jésus-Christ aux hommes par votre moyen ; mais s'il le leur donna comme Maître et comme Sauveur, l'amour éternel qu'il avait pour vous lui fit concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient ; que vous engendrassiez dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité ; et pour contracter avec vous une alliance immortelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le père du vôtre. O prodige ! ô abîme de charité ! qui nous donnera des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours, quelles complaisances il a eues pour vous depuis que vous lui touchez de si près[2] par ce nœud inviolable de votre sainte alliance, par ce commun Fils, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre : lui, plein d'une divinité impassible ; vous, revêtu[3], pour lui obéir, d'une chair mortelle ? C'est vous que le Saint-Esprit a remplie d'un germe céleste par de chastes embrassements ; et se coulant d'une manière ineffable sur votre corps virginal, il y forma celui qui était l'espérance d'Israël et l'attente des nations ; qui, étant entré dans vos entrailles comme une douce rosée, en sortit comme une fleur de sa tige, ou comme un jeune arbrisseau d'une terre vierge, sans laisser de façon ni d'autre de vestige de son passage, pour accomplir ainsi cette prophétie de David : *Il descendra comme une pluie, et comme la rosée qui dégouttera sur la terre*[4] ; et cette autre d'Isaïe : *Il s'élèvera comme une fleur, et comme une racine d'une terre desséchée*[5].

1. Var. : quelles conceptions assez hautes pourront exprimer...
2. Var. : que vous êtes devenue si proche.
3. Édit. : revêtue. — Contresens. Cf. t. I, p. 87.
4. Ps., LXXI, 6.
5. Is., LIII, 2.

Ainsi le Verbe divin, voulant racheter les hommes, emprunta de vous de quoi payer la justice de son Père ; et ne voyant point au monde de source plus belle, il puisa dans vos chastes flancs ce sang qui a lavé nos iniquités. C'est vous qui nous l'avez conservé dans sa tendre enfance : vous avez gouverné celui dont la sagesse administre tout l'univers ; et lorsqu'il fut arrivé à sa dernière heure, la Providence vous amena au pied de sa croix pour participer de plus près à ce sacrifice. Ce fut là que, le voyant déchiré de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule, pleurant et gémissant pour nous comme une pauvre victime, et d'autre part levant au ciel ses mains innocentes, priant avec ardeur, et surmontant par ses cris la colère de son Père, ainsi que le prêtre, vous sentîtes émouvoir vos compassions maternelles ; et lui aussitôt, pour consoler vos douleurs, vous laisse en la personne de son cher disciple ses fidèles pour enfants.

O Vierge incomparable, secourez l'Église catholique, qui vous loue avec tant de sincérité, et abattez le pouvoir de ses ennemis. Nous ne vous demandons pas que vous armiez contre eux la colère du Tout-Puissant : non, l'Église ne peut avoir des sentiments si cruels. Apaisez plutôt sur eux l'ire formidable de Dieu, de peur qu'il ne venge ses temples profanés et la fureur qui leur a fait abolir, partout où ils ont passé, les marques de la piété de nos ancêtres, mais encore plus la perte de tant d'âmes, qu'ils ont arrachées à l'Église dans son propre sein. Ah ! Vierge sainte, priez Dieu qu'il touche leurs cœurs ; que sa grâce surmonte la dureté de ceux que leur orgueil et leurs intérêts ont abandonnés au sens réprouvé : qu'elle éclaire les simples et les ignorants qui ont été séduits par le beau prétexte d'une feinte réformation ; afin que, les forces du christianisme étant réunies, nous réformions ensemble nos mœurs selon l'Évangile, et allions faire adorer par toute la terre Jésus-Christ crucifié, par qui, et en qui, et avec qui nous espérons régner éternellement dans le ciel, où nous conduise, etc.

ORAISON FUNÈBRE DE HENRI DE GORNAY.

A Metz. Octobre ou novembre 1658.

On ne conçoit pas par quelle fantaisie M. Lachat s'est imaginé de placer cette allocution en 1662, lorsque l'érudition de M. Floquet ne lui laissait aucun doute sur l'année. Henry de Gornay, ou de Gournay, mourut à Metz le 24 octobre 1658, à soixante-six ans, d'après l'épitaphe gravée sur sa tombe en l'église Saint-Maximin de cette ville. (Floquet, *Études*..., t. I, p. 514, n. 1.) L'orateur nous apprend que lorsque son éloge fut prononcé, la mort l'avait « ravi depuis peu de jours. »

Le manuscrit appartient maintenant au Collège de Juilly [1]. L'orthographe et l'écriture sont identiques à ce que nous avons rencontré dans les esquisses qui se rapportent à la mission de Metz.

Henri de Gournay était d'une très ancienne famille et fils de Daniel de Gournay, seigneur de Coin-sur-Seille, et de Madeleine de Gournay. Il s'était distingué à la guerre, avait été chargé de négociations diplomatiques en Allemagne et avait été maître-échevin de la ville de Metz. Il avait épousé, par contrat du 15 mai 1618, Marie-Agathe de Rheidezel (ou Ridezel) de Cambourg. Leur fils, Jean-Christophe, comte de Gournay, épousa, le 29 octobre 1659, Claude de Raigecourt, fut lieutenant-général et gouverneur de Maubeuge, et fut tué à Fleurus en 1690 ; il était père de l'abbé de Gournay, qui mourut le 1er janvier 1743. (Voir E Bégin, *Biographie de la Moselle ;* E. Michel, *Biographie du Parlement de Metz ;* A. Floquet, *Études*, t. I ; Bibliothèque Nationale, Pièces originales et Dossiers bleus).

Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentia ; Domine virtutum, beatus homo qui sperat in te. (Ps. LXXXIII.)

[P. 1] C'est [2], Messieurs, dans ce dessein salutaire que j'espère aujourd'hui vous entretenir de la vie et des

1. Il lui a été donné par l'abbé Bautain, qui l'avait reçu de M. Gossin, en 1843, à titre de remercîment pour un sermon de charité en faveur de l'œuvre de saint François Régis. *L'Histoire de Juilly*, par Ch. Hamel, (Paris, 1868, in-8) en donne une reproduction complète en fac-similé.

2. Il manque sans doute un court avant-propos, écrit sur quelque feuille volante. Là, Bossuet devait exposer en quelques mots le but de l'oraison funèbre. (Cf. *Oraison funèbre de Mme Yolande de Monterby*, plus haut, p. 266.)

actions de messire Henri de Gornay, chevalier, seigneur de Talange, de Coin-sur-Seille [1], que la mort nous a ravi depuis peu de jours; où, rejetant loin de mon esprit toutes les considérations profanes et les bassesses honteuses de la flatterie, indignes de la majesté du lieu où je parle et du ministère sacré que j'exerce, je m'arrêterai à vous proposer trois ou quatre réflexions tirées des principes du christianisme, qui serviront, si Dieu le permet, pour l'instruction de tout ce peuple, et pour la consolation particulière de ses parents et de ses amis.

Quoique Dieu et la nature aient fait tous les hommes égaux, en les formant d'une même boue, la vanité humaine ne peut souffrir cette égalité, ni s'accommoder à la loi qui nous a été imposée de les regarder tous comme nos semblables. De là naissent ces grands efforts que nous faisons tous pour nous séparer du commun, et nous mettre en un rang plus haut, par les charges ou par les emplois, par le crédit ou par les richesses. Que si nous pouvons obtenir ces avantages extérieurs, que la folle [2] ambition des hommes a mis à un si grand prix, notre cœur s'enfle tellement que nous regardons tous les autres comme étant d'un ordre inférieur à nous; et à peine nous reste-t-il quelque souvenir de ce qui nous est commun avec eux.

Cette vérité importante, et connue si certainement par l'expérience, entrera plus utilement dans nos esprits, si nous considérons avec attention trois états où nous passons tous successivement; la naissance, le cours de la vie, sa conclusion par la mort. Plus je remarque de près la condition de ces trois états, plus mon esprit se sent convaincu que, quelque apparente inégalité que la fortune ait mise entre nous, la nature n'a pas voulu qu'il y eût grande différence d'un homme à un autre.

Et premièrement, la naissance a des marques indubitables de notre commune faiblesse. Nous commençons tous [p. 2] notre vie par les mêmes infirmités de l'enfance: nous saluons tous, en entrant au monde, la lumière du jour par nos pleurs [3]; et le premier air que

1. Bossuet écrit: *Couyn*. Coin-sur-Seille est sur la paroisse de Cuvry, à deux lieues de Metz.

2. Ms.: fole.

3. Sap., VII. 3.

nous respirons, nous sert à tous indifféremment à former [1] des cris. Ces faiblesses de la naissance attirent sur nous tous généralement une même suite d'infirmités dans tout le progrès de la vie ; puisque les grands, les petits et les médiocres vivent également assujettis aux mêmes nécessités naturelles, exposés aux mêmes périls, livrés en proie aux mêmes maladies. Enfin, après tout arrive la mort, qui, foulant aux pieds l'arrogance humaine, et abattant sans ressource toutes ses grandeurs imaginaires, égale [2] pour jamais toutes les conditions différentes par lesquelles les ambitieux croyaient s'être mis au-dessus des autres : de sorte [3] qu'il y a beaucoup de raison de nous comparer à des eaux courantes, comme fait l'Écriture sainte [4]. Car de même que, quelque inégalité qui paraisse dans le cours des rivières qui arrosent la surface de la terre, elles ont toutes cela de commun, qu'elles viennent d'une petite origine ; que, dans le progrès de leur course, elles roulent leurs flots en bas par une chute continuelle, et qu'elles vont enfin perdre leurs noms avec leurs eaux dans le sein immense de l'Océan, où l'on ne distingue point le Rhin, ni le Danube, ni ces autres fleuves renommés d'avec les rivières les plus inconnues : ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités ; dans le progrès de leur âge, les années se poussant [5] les unes les autres comme des flots, leur vie roule et descend sans cesse à la mort par sa pesanteur naturelle ; et enfin, après avoir fait, ainsi que des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils vont tous [6] se confondre dans ce gouffre infini du néant, où l'on ne trouve plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces autres augustes noms qui nous séparent les uns des autres ; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent. [p. 3] Telle est la loi de la nature et l'égalité nécessaire à laquelle elle soumet tous les hommes dans ces trois états remarquables, la naissance, la durée, la mort.

1. Var. : à pousser.

2. *Égaler*, égaliser, mettre au même niveau.

3. Comparaison soulignée au manuscrit, à l'époque des sommaires.

4. II Reg., XIV, 14. — Voir plus haut, p. 516.

5. Édit. : se poussent. (Faute de lecture.)

6. Ms. : ils vont tous *enfin*. — L'auteur oublie qu'il a déjà écrit ce mot.

Que pourront inventer les enfants d'Adam, pour couvrir ou pour effacer cette égalité [1], qui est engravée si profondément dans toute la suite de notre vie? Voici, mes Frères, les inventions par lesquelles ils s'imaginent forcer la nature, et se rendre différents des autres, malgré l'égalité qu'elle a ordonnée. Premièrement, pour mettre à couvert la faiblesse commune de la naissance, chacun tâche d'attirer sur elle toute la gloire de ses ancêtres, et [de] la rendre plus éclatante par cette lumière empruntée. Ainsi l'on a trouvé le moyen de distinguer les naissances illustres d'avec les naissances viles et vulgaires, et de mettre une différence infinie entre le sang noble et le roturier, comme s'il n'avait pas les mêmes qualités et n'était pas composé des mêmes éléments ; et par là, vous voyez déjà la naissance magnifiquement relevée. Dans le progrès de la vie, on se distingue plus aisément par les grands emplois, par les dignités éminentes, par les richesses et par l'abondance. Ainsi on s'élève et on s'agrandit, et on laisse les autres dans la lie du peuple. Il n'y a donc plus que la mort où l'arrogance humaine est bien empêchée, car c'est là que l'égalité est inévitable ; et encore que la vanité tâche, en quelque sorte, d'en couvrir la honte par les honneurs de la sépulture, il se voit peu d'hommes assez insensé[s] pour se consoler de [leur] mort par l'espérance d'un superbe tombeau, ou par la magnificence de [leurs] funérailles [2]. Tout ce que peuvent faire ces misérables amoureux des grandeurs humaines, c'est de goûter tellement la vie, qu'ils ne songent point à la mort. La mort jette [3] divers traits dans toute la vie par la crainte ; le dernier est inévitable. Ils croient faire beaucoup d'éviter les autres. C'est le seul moyen

1. Var. : pour combattre cette égalité. — Ici, comme en beaucoup d'autres endroits, Lachat préfère la variante (1re rédaction) au texte définitif.

2. Édit. : Il se voit peu d'homme assez insensé pour se consoler de sa mort... ou par la magnificence de ses funérailles « de *ses* funérailles. » Les funérailles d'un tombeau ! — Ce galimatias, conservé par Lachat, en dépit de ses prétendues corrections, dont la seule promesse remplit trois pages, provient d'un mélange maladroit du texte définitif avec une première rédaction ainsi conçue : « Je ne vois point d'homme assez insensé pour se consoler de sa mort par l'espérance d'un superbe tombeau ou par la magnificence de ses funérailles. »

3. Passage altéré dans les anciennes éditions ; tronqué dans celle de Lachat.

qui leur reste de secouer en quelque façon le joug insupportable de sa tyrannie, lorsqu'en détournant leur esprit, ils n'en sentent pas l'amertume.

C'est ainsi qu'ils se conduisent à l'égard de ces trois états ; et de là naissent trois vices énormes, qui rend[ent] ordinairement leur vie criminelle. Car cette superbe grandeur, dont ils se flattent dans leur naissance, les fait vains et audacieux ; le désir démesuré dont ils sont poussés de se rendre considérables[1] au-dessus des autres, dans tout le progrès de leur âge, fait qu'ils s'avancent à la grandeur par toute sorte de voies, sans épargner les plus criminelles ; et l'amour désordonné des douceurs qu'ils goûtent dans une vie pleine de délices, détournant leurs yeux de dessus la mort, fait qu'ils tombent entre ses mains, sans l'avoir prévu[2] : au lieu que l'illustre gentilhomme dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple, a tellement ménagé toute sa conduite que la grandeur [p. 4] de sa naissance n'a rien diminué de la modération de son esprit, que ses emplois glorieux, dans la ville et dans les armées, n'ont point corrompu son innocence, et que, bien loin d'éviter l'aspect de la mort, il l'a tellement méditée qu'elle n'a pas pu le surprendre, même en arrivant tout à coup, et qu'elle a été soudaine sans être imprévue.

Si autrefois le grand saint Paulin, digne prélat de l'Église de Nole, en faisant le panégyrique de sa parente sainte Mélanie[3], a commencé les louanges de cette veuve si renommée par la noblesse de son extraction, je puis bien suivre un si grand exemple, et vous dire un mot en passant de l'illustre maison de Gornay, si célèbre et si ancienne. Mais, pour ne pas traiter ce sujet d'une manière profane, comme fait la rhétorique mondaine, recherchons par les Écritures de quelle sorte la noblesse est recommandable, et l'estime qu'on en doit faire selon les maximes du christianisme.

1. Var. : recommandables.
2. Édit. : sans l'avoir prévue.
3. *Ad Sever.*, Ep. XXIX. n. 7.

Et premièrement [1], Chrétiens, c'est déjà un grand avantage qu'il ait plu à notre Sauveur de naître d'une race illustre par la glorieuse union du sang royal et sacerdotal dans la famille d'où il est sorti : *Regum et sacerdotum clara progenies* [2]. Pour quelle raison, lui qui a méprisé toutes les autres grandeurs humaines, etc. ? *Non multi sapientes, non multi nobiles* [3] ; Jésus-Christ l'a[4] voulu être. Ce n'était pas pour en recevoir de l'éclat ; mais plutôt pour en donner à tous ses ancêtres. Il fallait qu'il sortît des patriarches, pour accomplir en sa personne toutes les bénédictions qui leur avaient été annoncées. Il fallait qu'il naquît des rois de Juda pour conserver à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles divins lui avaient promise.

Louer en un gentilhomme chrétien ce que Jésus-Christ même a voulu avoir. Peu de choses ; sujet trop profane. Néanmoins d'autant plus volontiers, qu'il y a quelque chose de saint à traiter. Je ne dirai point ni les grandes charges qu'elle [5] a possédées, ni avec quelle gloire elle a étendu ses branches dans les nations étrangères, ni ses alliances illustres avec les maisons royales de France et d'Angleterre ; ni son antiquité, qui est telle que nos chroniques n'en marquent point l'origine. Cette antiquité a donné lieu à plusieurs inventions fabuleuses par lesquelles la simplicité de nos pères a cru [p. 5] donner du lustre à toutes les maisons anciennes ; à cause que leur antiquité, en remontant plus loin aux siècles passés dont la mémoire est toute effacée, elle [6] a donné aux hommes une plus grande liberté de feindre. La hardiesse humaine n'aime pas à demeurer court ; où elle ne trouve rien de certain, elle invente. Je laisse toutes ces considérations profanes, pour m'arrêter à des choses saintes.

1. Passage que l'auteur a souligné plus tard.
2. *Ad Serer.*, Ep. XXIX, n. 7.
3. I Cor., I, 26.
4. C'est-à-dire : être noble (*nobiles*). A cette phrase, Deforis en a substitué une autre de sa façon : « Pourquoi a-t-il voulu naître de parents illustres ? » Ces derniers mots sont d'une étrange impropriété.
5. Sa famille. — Ce mot n'est pas au manuscrit, mais le sens le demande.
6. Phrase négligée. En effaçant *en*, surcharge qui remplace « plus elle remontait », on aurait un pléonasme usité avec les sujets joints à un participe. On retrouve Bossuet dans la phrase suivante, qui est une addition interlinéaire.

Saint Livier. Environ l'an 400, selon la supputation la plus exacte. C'est la gloire de la maison de Gornay. Le sang qu'a répandu ce généreux martyr, l'honneur de la ville de Metz, pour la cause de Jésus-Christ, vous donne plus de gloire[1] que vous [n'en] avez reçu de tant d'illustres ancêtres. « Nous sommes la race des saints : *Filii sanctorum sumus*[2]. » L'histoire remarque qu'il[3] était *claris parentibus*, ce qui est une conviction manifeste qu'il faut reprendre la grandeur de cette maison d'une origine plus haute.

Mais tous ces titres glorieux ne lui[1] ont jamais donné de l'orgueil. Il a toujours méprisé les vanteries ridicules dont il arrive assez ordinairement que la noblesse étourdit le monde. Il a cru que ces vanteries étaient plutôt dignes des races nouvelles, éblouies de l'éclat non accoutumé d'une noblesse de peu d'années ; mais que la véritable marque des maisons illustres, auxquelles la grandeur et l'éclat était depuis plusieurs siècles passé en nature, ce devait être la modération. Ce n'est pas qu'il ne jetât les yeux sur l'antiquité de sa race, dont il possédait parfaitement l'histoire : mais, comme il y avait des saints dans sa race, il avait raison de la contempler pour s'animer par ces grands exemples. Il n'était pas de ceux qui semblent être persuadés que leurs ancêtres n'ont travaillé que pour leur donner sujet de parler de leurs actions et de leur[s] emplois. Quand il regardait les siens, il croyait que tous ses aïeux illustres lui criaient continuellement jusques des siècles les plus reculés : Imite nos actions, ou ne te glorifie pas d'être notre fils !

Il se jeta dans les exercices de sa profession, à l'imitation de saint Livier. Il commença à faire la guerre contre les hérétiques rebelles. Premier capitaine et major dans Phalsbourg ; corps célèbre et renommé. Les belles actions qu'il y fit l'ayant fait connaître par le cardinal de Richelieu, auquel la vertu ne pouvait pas être cachée ; négociations [p. 6] d'Allemagne. Ordinairement ceux

1. Bossuet efface cette première rédaction : « ...donne un *lustre* plus considérable à tous les descendants de cette maison que celui que vous avez reçu de tant *d'illustres* ancêtres. »

2. Tob., II, 18.

3. C'est-à-dire saint Livier.

4. A Henri de Gornay. — Deforis précise à sa manière : « Au *respectable défunt* que nous regrettons ! »

qui sont dans les emplois de la guerre croient que c'est une prééminence de l'épée de ne s'assujettir à aucunes lois; il a révéré celle de l'Église. Les[1] abstinences jamais violées. Comment n'aurait-il pas respecté celle[2] qu'il recevait de toute l'Église, puisqu'il observait si soigneusement et avec tant de religion celle que sa dévotion particulière lui avait imposée? Jeûne des samedis. Déshonorent la profession des armes par cette honte[3] de bien faire les exercices de la piété; on croit assez faire, pourvu qu'on observe les ordres du général.

Sa vieillesse, quoique pesante, n'était pas sans action: son exemple et ses paroles animaient les autres. Il est mort trop tôt. Non; car la mort ne vient jamais trop soudainement quand on s'y prépare par la bonne vie.

1. Ici Deforis s'est donné libre carrière : « Pour lui, dit-il, il a révéré celles de l'Église jusque dans les points qui paraissaient les plus incompatibles avec son état. Jamais on ne l'a vu violer les abstinences prescrites, sans une raison capable de lui procurer une dispense légitime. »

2. C'est-à-dire l'abstinence.

3. Édit. : honte trop commune.

PANÉGYRIQUE DE L'APOTRE SAINT JEAN.

A Metz, 27 décembre 1658.

Avec M. Gandar, « par conjecture et sous toutes réserves », nous plaçons ici une œuvre dont le manuscrit est égaré, et dont la date précise n'apparaît pas avec évidence. Du moins est-il impossible d'en retarder davantage l'apparition, comme le fait M. Lachat. Certaines locutions nous auraient plutôt tenté de l'avancer. Mais les auditeurs de Saint-Jean de la Citadelle goûtaient peut-être encore des expressions qui, à Paris, étaient passées de mode. Un peu de rudesse dans la forme ne nuit pas d'ailleurs au pathétique. « Dans la longue suite des discours de Bossuet, dit E. Gandar, il en est que j'admire davantage : il en est peu qui me touchent plus vivement. » (*Bossuet orateur*, p. 222.)

Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus.

Je suis à mon bien-aimé, et la pente de son cœur est tournée vers moi.

(Cant., VII, 10.)

Il est superflu, Chrétiens, de faire aujourd'hui le panégyrique du disciple bien-aimé de notre Sauveur. C'est assez de dire en un mot qu'il était le favori de Jésus, et le plus chéri de tous les apôtres. Saint Augustin dit très doctement que « l'ouvrage est parfait lorsqu'il plaît à son ouvrier : *Hoc est perfectum quod artifici suo placet*[1] ; » et il me semble que nous le connaissons par expérience. Quand nous voyons un excellent peintre qui travaille à faire un tableau, tant qu'il tient son pinceau en main, que tantôt il efface un trait, et tantôt il en tire un autre, son ouvrage ne lui plaît pas, il n'a pas rempli toute son idée, et le portrait n'est pas achevé ; mais sitôt qu'ayant fini tous ses traits et relevé toutes ses couleurs, il commence à exposer sa peinture en vue, c'est alors que son esprit est content et que tout est ajusté aux règles de l'art ; l'ouvrage est

1. *De Genes. contra Manich.*, lib. I, cap. VIII, n. 13.

parfait, parce qu'il plaît à son ouvrier et qu'il a fait ce qu'il voulait faire : *Hoc est perfectum quod artifici suo placet*. Ne doutez donc pas, Chrétiens, de la grande perfection de saint Jean, puisqu'il plaît si fort à son ouvrier ; et croyez que Jésus-Christ, créateur des cœurs, qui les crée, comme dit saint Paul [1], dans les bonnes œuvres, l'a fait tel qu'il fallait qu'il fût pour être l'objet de ses complaisances. Ainsi, je pourrais conclure ce panégyrique après cette seule parole, si votre instruction, Chrétiens, ne désirait de moi un plus long discours.

Sainte et bienheureuse Marie, impétrez-nous les lumières de l'Esprit de Dieu pour parler de Jean, votre second fils. Que votre pudeur n'en rougisse pas ; votre virginité n'y est point blessée. C'est Jésus-Christ qui vous l'a donné, et qui a voulu vous annoncer lui-même que vous seriez la mère de son bien-aimé. Qui doute que vous n'ayez cru à la parole de votre Dieu, vous qui avez été si humblement soumise à celle qui vous fut portée par son ange, qui vous salua de sa part en disant : *Ave ?*

Je remarque dans les saintes Lettres trois états divers dans lequels a passé le Sauveur Jésus pendant les jours de sa chair et le cours de son pèlerinage. Le premier a été sa vie ; le second a été sa mort ; le troisième a été mêlé de mort et de vie, où Jésus n'a été ni mort ni vivant ; ou plutôt il y a été tout ensemble et mort et vivant ; et c'est l'état où il se trouvait dans la célébration de sa sainte Cène, lorsque, mangeant avec ses disciples ,il leur montrait qu'il était en vie ; et, voulant être mangé par ses disciples, ainsi qu'une victime immolée, il leur paraissait comme mort. Consacrant lui-même son corps et son sang, il faisait voir qu'il était vivant ; et, divisant mystiquement son corps de son sang, il se couvrait des signes de mort, et se dévouait à la croix par une destination particulière. Dans ces trois états, Chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir que Jean a toujours été le fidèle et le bien-aimé du Sauveur. Tant qu'il vécut avec les hommes, nul n'eut

1. Ephes., II. 10.

plus de part en sa confiance ; quand il rendit son âme à son Père, aucun des siens ne reçut de lui des marques d'un amour plus tendre : quand il donna son corps à ses disciples, ils virent tous la place honorable qu'il lui fit prendre près de sa personne dans cette sainte cérémonie.

Mais ce qui me fait connaître plus sensiblement la forte pente du cœur de Jésus sur le disciple dont nous parlons, ce sont trois présents qu'il lui fait dans ces trois états admirables où nous le voyons dans son Évangile. Je trouve, en effet, Chrétiens, qu'en sa vie, il lui donne sa croix ; à sa mort, il lui donne sa mère ; à sa Cène, il lui donne son cœur. Que désire un ami vivant, sinon de s'unir avec ceux qu'il aime dans la société des mêmes emplois ? et l'amitié a-t-elle rien de plus doux que cette aimable association ? L'emploi de Jésus était de souffrir : c'est ce que son Père lui a prescrit, et la commission qu'il lui a donnée. C'est pourquoi il unit saint Jean à sa vie laborieuse et crucifiée, en lui prédisant de bonne heure les souffrances qu'il lui destine : *Vous boirez*, dit-il [1], *mon calice, et vous serez baptisé de mon baptême.* Voilà le présent qu'il lui fait pendant le cours de sa vie. Quelle marque nous peut donner un ami mourant que notre amitié lui est précieuse, sinon lorsqu'il témoigne un ardent désir de se conserver notre cœur, même après sa mort, et de vivre dans notre mémoire ? C'est ce qu'a fait Jésus-Christ en faveur de Jean d'une manière si avantageuse qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter, puisqu'il lui donne sa divine mère, c'est-à-dire ce qu'il a de plus cher au monde : *Fils*, dit-il [2], *voilà votre mère.* Mais ce qui montre le plus son amour, c'est le beau présent qu'il lui fait au sacré banquet de l'Eucharistie, où son amitié n'étant pas contente de lui donner comme aux autres sa chair et son sang pour en faire un même corps avec lui, il le prend entre ses bras, il l'approche de sa poitrine ; et comme s'il ne suffisait pas de l'avoir gratifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire de son propre cœur,

1. Marc., X, 39. 2. Joan., XIX, 27.

sur lequel il lui ordonne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. O disciple vraiment heureux, à qui Jésus-Christ a donné sa croix, pour l'associer à sa vie souffrante ; à qui Jésus-Christ a donné sa mère, pour vivre éternellement dans son souvenir ; à qui Jésus-Christ a donné son cœur, pour n'être plus avec lui qu'une même chose ! Que reste-t-il, ô cher favori, sinon que vous acceptiez ces présents avec le respect qui est dû à l'amour de votre bon Maître ?

Voyez, Chrétiens, comme il les accepte. Il accepte la croix du Sauveur, lorsque Jésus-Christ, la lui proposant : Pourrez-vous bien, dit-il, boire ce calice ? Je le puis, lui répond saint Jean, et il l'embrasse de toute son âme : *Possumus* [1]. Il accepte la sainte Vierge avec une joie merveilleuse : il nous rapporte lui-même qu'aussitôt que Jésus-Christ la lui eut donnée, il la considéra comme son bien propre : *Accepit eam discipulus in sua* [2]. Il accepte surtout le cœur de Jésus avec une tendresse incroyable, lorsqu'il se repose dessus doucement et tranquillement, pour marquer une jouissance paisible et une possession assurée. O mystère de charité ! ô présents divins et sacrés ! Qui me donnera des paroles assez tendres et affectueuses pour vous expliquer à ce peuple ? C'est néanmoins ce qu'il nous faut faire avec le secours de la grâce.

Premier Point.

Ne vous persuadez pas, Chrétiens, que l'amitié de notre Sauveur soit de ces amitiés délicates qui n'ont que des douceurs et des complaisances, et qui n'ont pas assez de résolution pour voir un courage fortifié par les maux et exercé par les souffrances. Celle que le Fils de Dieu a pour nous est d'une nature bien différente : elle veut nous durcir aux travaux, et nous accoutumer à la guerre ; elle est tendre, mais elle n'est pas molle ; elle est ardente, mais elle n'est pas faible ; elle est douce, mais elle n'est pas flatteuse. Oui, certainement, Chrétiens, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa

1. Marc., x. 39. 2. Joan., xix. 27.

croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Comme notre apôtre est son bien-aimé, il lui fait présent de sa croix ; et de cette même main, dont il a tant de fois serré la tête de Jean sur sa bienheureuse poitrine avec une tendresse incroyable, il lui présente ce calice amer, plein de souffrances et d'afflictions, qu'il lui ordonne de boire tout plein, et d'en avaler jusqu'à la lie : *Calicem quidem meum bibetis*[1].

Avouez la vérité, Chrétiens, vous n'ambitionnez guère un tel présent : vous n'en comprenez pas le prix. Mais, s'il reste encore en vos âmes quelque teinture de votre baptême que les délices du monde n'aient pas effacée, vous serez bientôt convaincus de la nécessité de ce don, en écoutant prêcher Jésus-Christ, dont je vous rapporterai les paroles, sans aucun raisonnement recherché, mais dans la même simplicité dans laquelle elles sont sorties de sa sainte et divine bouche.

Notre-Seigneur Jésus avait deux choses à donner aux hommes, sa croix et son trône, sa servitude et son règne, son obéissance jusqu'à la mort et son exaltation jusqu'à la gloire. Quand il est venu sur la terre, il a proposé l'un et l'autre ; c'était l'abrégé de sa commission, c'était tout le sujet de son ambassade : « *Complacuit... dare vobis regnum*[2] : Il a plu au Père de vous donner son royaume. *Non veni pacem mittere, sed gladium :* Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. *Sicut oves in medio luporum*[3] : Allez comme des brebis au milieu des loups. » Ses disciples, encore grossiers et charnels, ne voulaient point comprendre sa croix, et ils ne l'importunaient que de son royaume ; et lui, désirant les accoutumer aux mystères de son Évangile, il ne leur dit ordinairement qu'un mot du royaume, et il revient toujours à la croix. C'est ce qui doit nous montrer qu'il faut partager nos affections entre sa croix et son trône, ou plutôt, puisque ces deux choses sont si bien liées, qu'il faut réunir nos affections dans la poursuite de l'un et de l'autre.

1 Matth., xx, 23.
2 Luc., xii, 32.
3. Matth., x, 34, 16.

O Jean, bien-aimé de Jésus, venez apprendre de lui cette vérité. Il l'a déjà plusieurs fois prêchée à tous les apôtres, vos compagnons ; mais vous, qui êtes le favori, approchez-vous avec votre frère, et il vous l'enseignera en particulier. Votre mère lui dit : « Commandez que mes deux fils soient assis à votre droite dans votre royaume : *Dic ut sedeant hi duo filii mei.* Pouvez-vous, leur répondez-vous, boire le calice que je dois boire? *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum*[1]*?* » Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, vous ne répondez pas à propos. On parle de gloire ; vous, d'ignominie. Il répond à propos ; mais ils ne demandent pas à propos : « *Nescitis quid petatis :* Vous ne savez ce que vous demandez. » Prenez la croix, et vous aurez le royaume : il est caché sous cette amertume. Attends à la croix, tu y verras les titres de ma royauté. « Ce n'est pas à moi à vous donner ce que vous demandez : *Non est meum dare vobis :* » c'est à vous à le prendre, selon la part que vous voudrez avoir aux souffrances. Cela demeure gravé dans le cœur de Jean. Il ne songe plus au royaume qu'il ne songe à la croix avant toutes choses ; et c'est ce qu'il nous représente admirablement dans son Apocalypse. « Moi, Jean, nous dit-il, qui suis votre frère et qui ai part à la tribulation, au royaume et à la patience de Jésus-Christ, j'ai été dans l'île nommée Patmos, pour la parole du Seigneur et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus-Christ ; et je fus ravi en esprit : *Ego Joannes frater vester, et socius in tribulatione, et regno, et patientia, fui in insula quæ appellatur Patmos, propter verbum Dei, et testimonium Jesu ; fui in spiritu*[2]. » Pourquoi fait-il cette observation : J'ai vu en esprit le Fils de l'homme en son trône, j'ai ouï le cantique de ses louanges? Pourquoi? Parce que j'ai été banni dans une île : *fui in insula.* Je croyais autrefois qu'on ne pouvait voir Jésus-Christ régnant, à moins que d'être assis à sa droite et revêtu de sa gloire ; mais il m'a fait connaître qu'on ne le voit jamais mieux que dans les souffrances. L'affliction m'a dessillé les yeux, le vent de la persécution a dissipé les nuages de mon esprit, et a ouvert

1. Matth., XX, 21, 22. 2. Apoc., I, 9, 10.

le passage à la lumière. Mais voyez encore plus précisément : *Ego Joannes, socius in tribulatione et regno.* Il parle du royaume, mais il parle auparavant de la croix ; il mettait autrefois le royaume devant la croix, maintenant il met la croix la première ; et, après avoir nommé le royaume, il revient incontinent aux souffrances : *et patientia.* Il craint de s'arrêter trop à la gloire comme il avait fait autrefois.

Mais voyons quelle a été sa croix. Il semble que c'est celui de tous les disciples qui a eu la plus légère. Pour nous détromper, expliquons quelle a été sa croix ; et nous verrons qu'en effet elle a été la plus grande de toutes dans l'intérieur. Apprenez le mystère, et considérez les deux croix de notre Sauveur. L'une se voit au Calvaire, et elle paraît la plus douloureuse ; l'autre est celle qu'il a portée durant tout le cours de sa vie : c'est la plus pénible. Dès le commencement, il se destine pour être la victime du genre humain. Il devait offrir deux sacrifices. Le dernier sacrifice s'est opéré à l'autel de la croix ; mais il fallait qu'il accomplît le sacrifice qui était appelé *juge sacrificium* [1], dont son cœur était l'autel et le temple. O cœur toujours mourant, toujours percé de coups, brûlant d'impatience de souffrir, qui ne respirait que l'immolation ! Ne croyez donc pas que sa Passion soit son sacrifice le plus douloureux. Sa Passion le console : il a une soif ardente qui le brûle et qui le consume ; sa Passion le rafraîchira ; et c'est peut-être une des raisons pour laquelle il l'appelle une coupe qu'il a à boire, parce qu'elle doit rafraîchir l'ardeur de sa soif. En effet, quand il parle de cette dernière croix : « C'est à présent, s'écrie-t-il, que le Fils de l'homme est glorifié : *Nunc clarificatus est* [2]. » C'est ainsi qu'il s'exprime après la dernière Pâque, sitôt que Judas fut sorti du cénacle. Mais s'agit-il de l'autre croix, c'est alors qu'il se sent vivement pressé dans l'attente de l'accomplissement de ce baptême : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor* [3] ! L'un le dilate : *Nunc clarificatus est ;* l'autre le presse : *coarctor.* Lequel est-ce qui fait

1. Dan., VIII, 11, 12, 13.
2. Joan., XIII, 31.
3. Luc., XII, 50.

sa vraie croix, celui qui le presse et qui lui fait violence, ou celui qui relâche la force du mal?

C'est cette première croix, si pressante et si douloureuse, que Jésus-Christ veut donner à Jean. Pierre lui demandait : « Seigneur, que destinez-vous à celui-ci? *Domine, hic autem quid*[1]? » Vous m'avez dit quelle sera ma croix : quelle part y donnerez-vous à celui-ci? Ne vous en mettez point en peine. La croix que je veux qu'il porte ne frappera pas les sens : je me réserve de la lui imprimer moi-même ; elle sera principalement au fond de son âme ; ce sera moi qui y mettrai la main, et je saurai bien la rendre pesante. Et pour le rendre capable de la soutenir avec un courage vraiment héroïque, il lui inspira l'amour des souffrances. Tout homme que Jésus-Christ aime, il attire tellement son cœur après lui, qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir abattre son corps, comme une vieille masure qui le sépare de Jésus-Christ. Mais quel autre avait plus d'ardeur pour la croix que Jean, qui avait humé ce désir aux plaies mêmes de Jésus-Christ : qui avait vu sortir de son côté l'eau vive de la félicité, mais mêlée avec le sang des souffrances? Il est donc embrasé du désir du martyre : et cependant, ô Sauveur, quels supplices lui donnerez-vous? Un exil. O cruauté lente et timide de Domitien! faut-il que tu ne sois trop humain que pour moi, et que tu n'aies pas soif de mon sang! Mais peut-être qu'il sera bientôt répandu? On lui prépare de l'huile bouillante, pour le faire mourir dans ce bain brûlant. Vous voilà enfin, ô croix de Jésus! que je souhaite si vivement. Il s'élance dans cet étang d'huile fumante et bouillante, avec la même promptitude que, dans les ardeurs de l'été, on se jette dans le bain pour se rafraîchir. Mais, ô surprise fâcheuse et cruelle! tout d'un coup elle se change en rosée. Bien-aimé de mon cœur, est-ce là l'amour que vous me portez? Si vous ne voulez pas me donner la mort, pourquoi forcez-vous la nature de se refuser à mes empressements? O bourreaux, apportez du feu, réchauffez votre huile inopinément refroidie. Mais ces cris sont inutiles : Jésus-Christ veut prolonger

1. Joan., XXI, 21.

sa vie, parce qu'il veut encore aggraver sa croix. Il faut vivre jusqu'à une vieillesse décrépite : il faut qu'il voie passer devant lui tous ses frères, les saints apôtres, et qu'il survive presque à tous les enfants qu'il a engendrés à Notre-Seigneur.

De quoi [1] le consolerez-vous, ô Sauveur des âmes! Ne voyez-vous pas qu'il meurt tous les jours, parce qu'il ne peut mourir une fois? Hélas! il semble qu'il n'a plus qu'un souffle. Ce vieillard n'est plus que cendre; et sous cette cendre vous voulez cacher un grand feu. Écoutez comme il crie : « Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore : *Carissimi, nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus* [2]. » De quoi le consolerez-vous? Sera-ce par les visions dont vous le gratifierez? Mais c'est ce qui augmente l'ardeur de ses désirs. Il voit couler ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu, la Jérusalem céleste. Que sert de lui montrer la fontaine, pour ne lui donner qu'une goutte à boire? Ce rayon lui fait désirer le grand jour; et cette goutte que vous laissez tomber sur lui, lui fait avoir soif de la source. Écoutez comme il crie dans l'Apocalypse : « *Et Spiritus et sponsa dicunt : Veni :* L'Esprit et l'Épouse disent : Venez. » Que lui répond le divin Époux? « Oui, je viens bientôt : *Etiam venio cito* [3]. O instant trop long! *O modicum longum* [4]. » Il redouble ses gémissements et ses cris : « Venez, Seigneur : *Veni, Domine Jesu.* » O divin [5] Sauveur, quel supplice! Votre amour est trop sévère pour lui. Je sais que, dans la croix que vous lui donnez, « il y a une douleur qui console, *ipse consolatur dolor* [6]; » et que le calice de votre Passion que vous lui faites boire à longs traits, tout amer qu'il est à nos sens, a ses douceurs pour

1. Même sens que *avec quoi? par quoi?*

2. I Joan., III, 2. — Édit. : *Dilectissimi.*

3. Apoc., XXII, 17, 20.

4. S. Aug., *in Joan.* Tract. CI, n. 6.

5. Var. : (1re rédaction.) : Jusqu'ici, mes Frères, l'amour de mon Sauveur pour saint Jean semble n'avoir rien eu que de fort sévère, et il paraît tenir davantage des sentiments d'un père qui nourrit son fils dans une conduite rigoureuse, pour tenir ses passions en bride, que de la tendresse d'un ami qui s'empresse pour témoigner une affection cordiale. Ce n'est pas que je veuille dire que la croix qu'il lui a donnée, tout horrible qu'elle vous paraît, ne soit pleine de consolation.

6. S. Aug., *Epist.* XXV, n. 1.

l'esprit, quand une foi vive l'a persuadé des maximes de l'Évangile. Mais j'ose dire, ô divin Sauveur, que cette manière douce et affectueuse avec laquelle vous avez traité saint Jean, votre bien-aimé disciple, et ces caresses mystérieuses dont il vous a plu l'honorer, exigeaient en quelque sorte de vous quelque marque plus sensible de la tendresse de votre cœur, et que vous lui deviez des consolations qui fussent plus approchantes de cette familiarité bienheureuse que vous avez voulu lui permettre. C'est aussi ce que nous verrons au Calvaire, dans le beau présent qu'il lui fait et dans le dernier adieu qu'il lui dit.

Second Point.

Certainement, Chrétiens, l'amitié ne peut jamais être véritable, qu'elle ne se montre bientôt tout entière ; et elle n'a jamais plus de peine que lorsqu'elle se voit cachée. Toutefois il faut avouer que, dans le temps qu'il faut dire adieu, la douleur que la séparation lui fait ressentir lui donne je ne sais quoi de si vif et de si pressant pour se faire voir dans son naturel, que jamais elle ne se découvre avec plus de force. C'est pourquoi les derniers adieux que l'on dit aux personnes que l'on a aimées saisissent de pitié les cœurs les plus durs : chacun tâche, dans ces rencontres, de laisser des marques de son souvenir. Nous voyons, en effet, tous les testaments remplis de clauses de cette nature ; comme si l'amour, qui ne se nourrit ordinairement que par la présence, voyant approcher le moment fatal de la dernière séparation, et craignant par là sa perte totale, en même temps qu'il se voit privé de la conversation et de la vue, ramassait tout ce qui lui reste de force, pour vivre et durer du moins dans le souvenir.

Ne croyez pas que notre Sauveur ait oublié son amour en cette occasion. *Ayant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin* [1] ; et puisqu'il ne meurt que par son amour, il n'est jamais plus puissant qu'à sa mort. C'est aussi sans doute pour cette raison qu'il amène au pied de sa

1. Joan., XIII, 1.

croix les deux personnes qu'il chérit le plus, c'est-à-dire, Marie, sa divine mère, et Jean, son fidèle et son bon ami, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son maître mourant pour notre salut.

Car, je vous demande, mes Frères, pourquoi appeler la très sainte Vierge à ce spectacle d'inhumanité? Est-ce pour lui percer le cœur et lui déchirer les entrailles? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? Pourquoi le plus chéri de tous ses disciples est-il le seul témoin de ses souffrances? Avec quels yeux verra-t-il cette poitrine sacrée, sur laquelle il se reposait il y a deux jours, pousser les derniers sanglots parmi des douleurs infinies? Quel plaisir au Sauveur de contempler ce favori bien-aimé, saisi par la vue de tant de tourments et par la mémoire encore toute fraîche de tant de caresses récentes, mourir de langueur au pied de sa croix? S'il l'aime si chèrement, que ne lui épargne-t-il cette affliction? et n'y a-t-il pas de la dureté de lui refuser cette grâce? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez le dessein du Sauveur des âmes. Il faut que Marie et saint Jean assistent à la mort de Jésus, pour y recevoir ensemble, avec la tendresse du dernier adieu, les présents qu'il a à leur faire, afin de signaler en expirant l'excès de son affection.

Mais que leur donnera-t-il, nu, dépouillé comme il est? Les soldats avares et impitoyables ont partagé jusqu'à ses habits, et joué sa tunique mystérieuse : il n'a pas de quoi se faire enterrer. Son corps même n'est plus à lui : il est la victime de tous les pécheurs ; il n'y a goutte de son sang qui ne soit due à la justice de Dieu, son Père. Pauvre esclave, qui n'a plus rien en son pouvoir, dont il puisse disposer par son testament! Il a perdu jusqu'à son Père, auquel il s'est glorifié tant de fois d'être si étroitement uni. C'est son Dieu, ce n'est plus son Père. Au lieu de dire comme auparavant: *Tout ce qui est à vous est à moi*[1], il ne lui demande plus

1. Joan., XVII, 10.

qu'un regard : *Respice in me ;* et il ne peut l'obtenir, et il s'en voit abandonné : *Quare me dereliquisti*[1] ? Ainsi, de quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit plus rien qui lui appartienne. Je me trompe, il voit Marie et saint Jean : tout le reste des siens l'ont abandonné ; et ils sont là pour lui dire : Nous sommes à vous. Voilà tout le bien qui lui reste, et dont il peut disposer par son testament. Mais c'est à eux qu'il faut donner, et non pas les donner eux-mêmes. O amour ingénieux de mon Maître ! Il faut leur donner, il faut les donner. Il faut donner Marie au disciple, et le disciple à la divine Marie. *Ego dilecto meo*, dit-il. Mon Maître, je suis à vous ; usez de moi comme il vous plaira. Voyez la suite : *Et ad me conversio ejus*[2]. *Fils*, dit-il, *voilà votre mère*. O Jean, je vous donne Marie ; et je vous donne en même temps à Marie : Marie est à saint Jean, saint Jean à Marie. Vous devez vous rendre heureux l'un et l'autre par une mutuelle possession. Ce ne vous est pas un moindre avantage d'être donnés que de recevoir ; et je ne vous enrichis pas plus par le don que je vous fais, que par celui que je fais de vous.

Mais, mes Frères, entrons plus profondément dans cet admirable mystère : recherchons par les Écritures quelle est cette seconde naissance qui fait saint Jean le fils de Marie, quelle est cette nouvelle fécondité qui rend Marie mère de saint Jean ; et développons les secrets d'une belle théologie, qui mettra cette vérité dans son jour. Saint Paul, parlant de notre Sauveur après l'infamie de sa mort et la gloire de sa résurrection, en a dit ces belles paroles[3] : *Nous ne connaissons plus maintenant personne selon la chair ; et si nous avons connu autrefois Jésus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est mort et ressuscité, nous ne le connaissons plus de la sorte*. Que veut dire cette parole, et quel est le sens de l'Apôtre ? Veut-il dire que le Fils de Dieu s'est dépouillé, en mourant, de sa chair humaine, et qu'il ne l'a point reprise en sa glorieuse résurrection ? Non, mes Frères, à Dieu ne plaise ! Il faut trouver un autre sens

1. Ps. XXI, 2 ; Matth., XXVII, 46.
2. Cant., VII, 10.
3. II Cor., V, 16.

à cette belle parole du divin Apôtre, qui nous ouvre l'intelligence de ses sentiments. Ne le cherchez pas, le voici : il veut dire que le Fils de Dieu, dans la gloire de sa résurrection, a bien la vérité de la chair, mais qu'il n'en a plus les infirmités ; et pour toucher encore plus le fond de cette excellente doctrine, entendons que l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, a eu deux naissances et deux vies, qui sont infiniment différentes.

La première de ces naissances l'a tiré du sein de Marie ; la seconde l'a fait sortir du sein du tombeau. En la première, il est né de l'Esprit de Dieu, mais par une mère mortelle ; et de là, il en a tiré la mortalité. Mais en sa seconde naissance, nul n'y a part que son Père céleste ; c'est pourquoi il n'y a plus rien que de glorieux. Il était de sa providence d'accommoder ses sentiments à ces deux manières de vie si contraires : de là vient que, dans la première, il n'a pas jugé indignes de lui les sentiments de faiblesse humaine ; mais, dans sa bienheureuse résurrection, il n'y a plus rien que de grand, et tous ses sentiments sont d'un Dieu qui répand sur l'humanité qu'il a prise tout ce que la divinité a de plus auguste. Jésus, en conversant parmi les mortels, a eu faim, a eu soif ; il a été quelquefois saisi par la crainte, touché par la douleur ; la pitié a serré son cœur, elle a ému et altéré son sang, elle lui a fait répandre des larmes. Je ne m'en étonne pas, Chrétiens : c'étaient les jours de son humiliation, qu'il devait passer dans l'infirmité. Mais durant les jours de sa gloire et de son immortalité, après sa seconde naissance, par laquelle son Père l'a ressuscité pour le faire asseoir à sa droite, les infirmités sont bannies, et la toute-puissance divine, déployant sur lui sa vertu, a dissipé toutes ses faiblesses. Il commence à agir tout à fait en Dieu : la manière en est incompréhensible, et tout ce qu'il est permis aux mortels de dire d'un mystère si haut, c'est qu'il n'y faut plus rien concevoir de ce que le sens humain peut imaginer ; si bien qu'il ne nous reste plus que de nous écrier hardiment, avec l'incomparable docteur des Gentils, que si nous avons connu Jésus-Christ selon sa naissance mortelle, dans les sentiments de la chair, *nunc jam non novimus*, maintenant qu'il est glorieux et res-

suscité, nous ne le connaissons plus de la sorte, et tout ce que nous y concevons est divin.

Selon cette doctrine du divin Apôtre, je ne craindrai pas d'assurer que Jésus-Christ ressuscité regarde Marie d'une autre manière que ne faisait pas Jésus-Christ mortel. Car, mes Frères, sa mortalité l'a fait naître dans la dépendance de celle qui lui a donné la vie : *Il lui était soumis et obéissant*, dit l'évangéliste [1]. Tout Dieu qu'était Jésus, l'amour qu'il avait pour sa sainte mère était mêlé sans doute de cette crainte filiale et respectueuse que les enfants bien nés ne perdent jamais. Il était accompagné de toutes ces douces émotions, de toutes ces inquiétudes aimables qu'une affection sincère imprime toujours dans les cœurs des hommes mortels : tout cela était bienséant durant les jours de faiblesse. Mais, enfin, voilà Jésus en la croix : le temps de mortalité va passer. Il va commencer désormais à aimer Marie d'une autre manière : son amour ne sera pas moins ardent ; et, tant que Jésus-Christ sera homme, il n'oubliera jamais cette Vierge Mère. Mais, après sa bienheureuse résurrection, il faut bien qu'il prenne un amour convenable à l'état de sa gloire.

Que deviendront donc, Chrétiens, ces respects, cette déférence, cette complaisance obligeante, ces soins si particuliers, ces douces inquiétudes qui accompagnaient son amour? Mourront-ils avec Jésus-Christ, et Marie en sera-t-elle à jamais privée? Chrétiens, sa bonté ne le permet pas. Puisqu'il va entrer par sa mort en un état glorieux, où il ne les peut plus retenir, il les fait passer en saint Jean, et il entreprend de les faire revivre dans le cœur de ce bien-aimé. Et n'est-ce pas ce que veut dire le grand saint Paulin par ces éloquentes paroles [2] : « *Jam scilicet ab humana fragilitate qua erat natus ex fœmina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, ut esset in gloria Dei Patris, delegat homini jura pietatis humanæ :* Étant prêt de passer, par la mort de la croix, de l'infirmité humaine à la gloire et à l'éternité de son Père, il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine. » Tout ce que son

1. Luc., II. 51. 2. Epist., L, n. 17.

amour avait de tendre et de respectueux pour sa sainte mère vivra maintenant dans le cœur de Jean : c'est lui qui sera le fils de Marie ; et, pour établir entre eux éternellement cette alliance mystérieuse, il leur parle du haut de sa croix, non point avec une action tremblante comme un patient prêt à rendre l'âme, « mais avec toute la force d'un homme vivant, et toute la fermeté d'un Dieu qui doit ressusciter : *Plena virtute viventis et constantia resurrecturi*[1]. » Lui, qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît et dont la parole est toute-puissante, opère en eux tout ce qu'il leur dit, et fait Marie mère de Jean, et Jean fils de Marie.

Car qui pourrait assez exprimer quelle fut la force de cette parole sur l'esprit de l'un et de l'autre? Ils gémissaient au pied de la croix, toutes les plaies de Jésus-Christ déchiraient leurs âmes, et la vivacité de la douleur les avait presque rendus insensibles. Mais lorsqu'ils entendirent cette voix mourante du dernier adieu de Jésus, leurs sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure : toutes les entrailles de Marie furent renversées, et il n'y eut goutte de sang dans le cœur de Jean qui ne fût aussitôt émue. Cette parole entra donc au fond de leurs âmes, ainsi qu'un glaive tranchant ; elles en furent percées et ensanglantées avec une douleur incroyable : mais aussi leur fallait-il faire cette violence ; il fallait de cette sorte entr'ouvrir leurs cœurs, afin, si je puis parler de la sorte, d'enter en l'un le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère.

Voilà donc Marie mère de saint Jean. Quoique son amour maternel, accoutumé d'embrasser un Dieu, ait peine à se terminer sur un homme, et qu'une telle inégalité semble plutôt lui reprocher son malheur que la récompenser de sa perte, toutefois la parole de son Fils la presse ; l'amour que le Sauveur a eu pour saint Jean l'a rendu un autre lui-même, et fait qu'elle ne croit pas se tromper quand elle cherche Jésus-Christ en lui. Grand et incomparable avantage de ce disciple chéri ! Car de quels dons l'aura orné le Sauveur, pour

1. Epist., I., p. 17.

le rendre digne de remplir sa place? Si l'amour qu'il a pour la sainte Vierge l'oblige à lui laisser son portrait en se retirant de sa vue, ne doit-il pas lui avoir donné une image vive et naturelle? Quel doit donc être le grand saint Jean, destiné à demeurer sur la terre pour y être la représentation du Fils de Dieu après sa mort, et une représentation si parfaite qu'elle puisse charmer la douleur et tromper, s'il se peut, l'amour de sa sainte mère par la naïveté de la ressemblance !

D'ailleurs, quelle abondance de grâces attirait sur lui tous les jours l'amour maternel de Marie et le désir qu'elle avait conçu de former en lui Jésus-Christ ! Combien s'échauffaient tous les jours les ardeurs de sa charité par la chaste communication de celles qui brûlaient le cœur de Marie ! Et à quelle perfection s'avançait sa chasteté virginale, qui était sans cesse épurée par les regards modestes de la sainte Vierge et par sa conversation angélique !

Apprenons de là, Chrétiens, quelle est la force de la pureté. C'est elle qui mérite à saint Jean la familiarité du Sauveur ; c'est elle qui le rend digne d'hériter de son amour pour Marie, de succéder en sa place, d'être honoré de sa ressemblance. C'est elle qui lui fait tomber Marie en partage, et lui donne une mère vierge. Elle fait quelque chose de plus : elle lui ouvre le cœur de Jésus, et lui en assure la possession.

Troisième Point.

Je l'ai déjà dit, Chrétiens : il ne suffit pas au Sauveur de répandre ses dons sur saint Jean ; il veut lui donner jusqu'à la source. Tous les dons viennent de l'amour : il lui a donné son amour. C'est au cœur que l'amour prend son origine ; il lui donne encore le cœur, et le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple : je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur de la charité, viens la boire jusque dans sa source ; viens-y prendre ces paroles pleines d'onction par lesquelles tu attendriras mes fidèles ; approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des hommes, et, pour mieux par-

ler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs qui me consument.

Je ne m'étendrai pas à vous raconter les avantages de saint Jean. Mais, Jean, puisque vous en êtes le maître, ouvrez-nous ce cœur de Jésus, faites-nous-en remarquer tous les mouvements, que la seule charité excite. C'est ce qu'il a fait dans tous ses écrits : tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le cœur de Jésus. En ce cœur est l'abrégé de tous les mystères du christianisme : mystères de charité, dont l'origine est au cœur ; un cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour : toutes les palpitations, tous les battements de ce cœur, c'est la charité qui les produit. Voulez-vous voir saint Jean vous montrer tous les secrets de ce cœur ? Il remonte « jusqu'au principe : *In principio* [1]. » C'est pour venir à ce terme : « *Et habitavit* [2] : Il a habité parmi nous. » Qui l'a fait ainsi habiter avec nous ? L'amour : « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum* [3]. » C'est donc l'amour qui l'a fait descendre pour se revêtir de la nature humaine. Mais quel cœur aura-t-il donné à cette nature humaine, sinon un cœur tout pétri d'amour ?

C'est Dieu qui fait tous les cœurs, ainsi qu'il lui plaît. « Le cœur du roi est dans sa main, comme celui de tous les autres : *Cor regis in manu Dei est* [4]. » *Regis*, du roi Sauveur. Quel autre cœur a été plus dans la main de Dieu ? C'était le cœur d'un Dieu, qu'il réglait de près, dont il conduisait tous les mouvements. Qu'aura donc fait le Verbe divin, en se faisant homme, sinon de se former un cœur sur lequel il imprimât cette charité infinie qui l'obligeait à venir au monde ? Donnez-moi tout ce qu'il y a de tendre, tout ce qu'il y a de doux et d'humain : il faut faire un Sauveur qui ne puisse souffrir les misères sans être saisi de douleur ; qui, voyant les brebis perdues, ne puisse supporter leurs égarements. Il lui faut un amour qui le fasse courir au péril de sa vie, qui lui fasse baisser les épaules pour charger dessus sa brebis perdue, qui lui fasse crier : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi : *Si*

1. Joan., I, 1.
2. *Ibid.*, 14.
3. *Ibid.*, III, 16.
4. Prov., XXI, 1.

quis sitit, veniat ad me[1]; Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués : *Venite ad me, omnes qui laboratis*[2]. » Venez, pécheurs ; c'est vous que je cherche. Enfin, il lui faut un cœur qui lui fasse dire : « Je donne ma vie, parce que je le veux : *Ego pono eam a meipso*[3]. » C'est moi, qui ai un cœur amoureux, qui dévoue mon corps et mon âme à toutes sortes de tourments.

Voilà, mes Frères, quel est le cœur de Jésus, voilà quel est le mystère du christianisme. C'est pourquoi l'abrégé de la foi est renfermé dans ces paroles : «Pour nous, nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous : [*Nos*[4] *credidimus charitati quam habet Deus in nobis*[5]. » Voilà la profession de saint Jean.] Pourquoi le Juif ne croit-il pas à notre Évangile? Il reconnaît la puissance ; mais il ne veut pas croire à l'amour : il ne peut se persuader que Dieu nous ait assez aimés pour nous donner son Fils. Pour moi, je crois à sa charité ; et c'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois ; il est mort pour nous, je le crois ; il aime, et qui aime fait tout : *Credidimus charitati*[6].

Mais, si nous y croyons, il faut l'imiter. Ce cœur de Jésus embrasse tous les fidèles : c'est là où nous sommes tous réunis, « pour être consommés dans l'unité : *Ut sint consummati in unum*[7]. » C'est le cœur qui parlait, lorsqu'il disait : « Mon Père, je veux que là où je suis, mes disciples y soient aussi avec moi : *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum*[8]. » Il ne distrait personne, il appelle tous ses enfants, et nous devons nous aimer « dans les entrailles de la charité de ce divin Sauveur : *In visceribus Jesu Christi*[9]. » Ayons donc un cœur de Jésus-Christ, un cœur étendu, qui n'exclue personne de son amour. C'est de cet amour réciproque qu'il se formera une chaîne de charité, qui s'étendra du cœur de Jésus dans tous les autres, pour

1. Joan., VII, 37.
2. Matth., XI, 28.
3. Joan., X, 18.
4. Les mots que nous mettons entre crochets, et qui faisaient partie du texte dans la première édition, seraient à supprimer, selon une note inédite, que nous avons rencontrée dans les papiers de M. Floquet.
5. I Joan., IV, 16.
6. Édit. : *charitati ejus.* — On trouvera dans l'Oraison funèbre de la princesse Palatine (1685) tout ce que le génie de Bossuet pouvait tirer de cette belle idée.
7. Joan., XVII, 23.
8. Joan., XVII, 24.
9. Philipp., I, 8.

les lier et les unir inviolablement : ne la rompons pas; ne refusons à aucun de nos frères d'entrer dans cette sainte union de la charité de Jésus-Christ. Il y a place pour tout le monde. Usons sans envie des biens qu'elle nous procure : nous ne les perdons pas en les communiquant aux autres, mais nous les possédons d'autant plus sûrement ; ils se multiplient pour nous avec d'autant plus d'abondance que nous désirons plus généreusement les partager avec nos frères. Et pourquoi veux-tu arracher ton frère de ce cœur de Jésus-Christ? Il ne souffre point de séparation : il *te vomira*[1] toi-même. Il supporte toutes les infirmités, pourvu que la charité dont nous sommes animés les couvre. Aimons-nous donc dans le cœur de Jésus. *Dieu est charité ; et qui persévère dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui*[2]. Ha! qui me donnera des amis que j'aime véritablement par la charité? Lorsque je répands en eux mon cœur, je le répands en Dieu qui est charité. « Ce n'est pas à un homme que je me confie, mais à celui en qui il demeure pour être tel. Et dans ma juste confiance, je ne crains point ces résolutions si changeantes de l'inconstance humaine : *Non homini committo, sed illi in quo manet ut talis sit. Nec in mea securitate crastinum illud humanæ cogitationis incertum omnino formido*[3]. » C'est ainsi que s'aiment les bienheureux esprits.

L'amour, qui les unit intimement entre eux, s'échauffe de plus en plus dans ces mutuels embrassements de leurs cœurs. Ils s'aiment en Dieu, qui est le centre de leur union ; ils s'aiment pour Dieu, qui est tout leur bien. Ils aiment Dieu dans chacun de leurs concitoyens, qu'ils savent n'être grands que par lui ; et vivement sensibles au bonheur de leurs frères, ils se trouvent heureux de jouir en eux et par eux des avantages qu'ils n'auraient pas eux-mêmes : ou plutôt, ils ont tout ; la charité leur approprie l'universalité des dons de tout le corps, parce qu'elle les consomme dans cette unité sainte qui, les absorbant en Dieu, les met en possession des biens de toute la cité céleste.

1. Allusion à Apoc., III, 16.
2. I Joan., IV, 16.
3. Nous n'avons pu trouver la source de cette citation.

Voulons-nous donc, mes Frères, participer ici-bas à la béatitude céleste? aimons-nous; que la charité fraternelle remplisse nos cœurs: elle nous fera goûter, dans la douceur de son action, ces délices inexprimables qui font le bonheur des saints; elle enrichira notre pauvreté, en nous rendant tous les biens communs; et ne formant de nous tous qu'un cœur et qu'une âme, elle commencera en nous cette unité divine qui doit faire notre éternel bonheur, et qui sera parfaite en nous lorsque, l'amour ayant entièrement transformé toutes nos puissances, Dieu sera tout en nous.

SUR LA LOI DE DIEU.

Dimanche de la Quinquagésime. A Paris. 1659.

Cette allocution [1], qui est une reprise du sermon *sur la Loi de Dieu* donné à Metz en 1653 (cf. t. I, p. 312), fut prononcée à Paris, probablement dans la communauté des *Filles de la Providence* [2], établie rue de l'Arbalète au quartier Mouffetard, par Marie Lumague, veuve de M. Pollalion. C'est dans cette communauté que saint Vincent de Paul choisit les religieuses destinées à fonder celle de l'*Union chrétienne*, qui fut installée à Charonne seulement en 1661.

Sommaire [3]. — La nature a donné des bornes : aux enfants la faiblesse, aux hommes la raison. Le méchant, *robustus puer*. — *Posse quod velis, velle quod oportet.*

Les hommes acquièrent avec plus de joie qu'ils ne possèdent [4].

Cogitavi vias meas et converti pedes meos in testimonia tua.

J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos [5] témoignages.

(Ps. cxviii, 59.)

Si nos actions sont mal composées, s'il nous arrive presque tous les jours, ou de nous tromper dans nos jugements, ou de nous égarer dans notre conduite, l'expérience nous fait connaître que la cause de ce malheur, c'est que nous ne délibérons pas assez posément de ce que nous avons à faire ; c'est que nous nous laissons

1. Ms. fr. 12821, f. 419 et 420. L'écriture et l'orthographe font la transition entre l'époque de Metz et celle de Paris. (Voy. notre *Histoire critique de la Prédication de Bossuet*, p. 167.)

2. Maison-mère de la Propagation, de Metz, dont Bossuet était le supérieur. Floquet, *Études*, t. I, p. 139, et Collin, *Vie de la vénérable servante de Dieu, Marie Lumague, veuve de M. Pollalion*, Paris, 1744, in-12, ch. xxvii-xxx ; *Correspond. de Bossuet*, t. V, p. 417.

3. A la suite de celui de l'ancien sermon, f. 417. Cf. t. I, p. 312.

4. M. Gandar ajoute : « Vraie philosophie, celle de Jésus-Christ. » — Ces mots ne sont pas de Bossuet, mais de son neveu.

5. Var. : vers vos.

emporter aux objets qui se présentent. Une ardeur inconsidérée nous jette bien avant dans l'action, avant que nous en ayons assez remarqué et les suites et les circonstances ; si bien qu'un conseil peu rassis produisant des résolutions trop précipitées, il se voit ordinairement [1] que nous errons deçà et delà plutôt que de marcher dans la droite voie. Ce grand et victorieux monarque dont j'ai aujourd'hui emprunté mon texte, s'est bien éloigné de ces deux défauts, et il est aisé de le remarquer par les paroles que j'ai rapportées. Il a, dit-il, étudié ses voies, il a délivré son esprit de toutes préoccupations étrangères, il a médité sérieusement où il devait porter ses inclinations : *Cogitavi vias meas.* Voilà une délibération bien posée : après quoi, je ne m'étonne pas s'il a pris le meilleur parti, et s'il nous dit que le résultat de cette importante consultation a été de tourner ses pas du côté de la loi de Dieu : *Et converti pedes meos in testimonia tua.* Si tous les hommes délibéraient aussi soigneusement que David sur cette matière si nécessaire, je me persuade, mes Sœurs, qu'ils prendraient fort facilement une résolution semblable ; et, étant convaincu de ce sentiment, j'ai cru que cet entretien particulier que vous avez désiré de moi contenterait vos pieux désirs, si je recherchais les raisons sur lesquel[le]s David a pu appuyer cette résolution si bien digérée... [*Ave*].

Dans cette consultation importante, où il s'agit de déterminer du point capital de la vie et de se résoudre pour jamais sur les devoirs essentiels de l'homme, Chrétiens, je me représente que, venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, ignorant des choses humaines, je découvre d'une même vue tous les emplois, tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfants d'Adam durant ce laborieux pèlerinage. O Dieu éternel, quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! et qui pourrait ne s'étonner pas d'une diversité si prodigieuse ? La guerre, le cabinet, le gouvernement, la

1. Var. : il arrive

judicature et les lettres, le trafic et l'agriculture, en combien d'ouvrages divers ont-ils divisé les esprits! Cela passe de bien loin l'imagination[1]. Mais, si de là je descends au détail, si je regarde de près les secrets ressorts qui font mouvoir les inclinations, c'est là qu'il se présente à mes yeux une variété[2] bien plus étonnante. Celui-là est possédé de folles[3] amours, celui-ci de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses. L'un amasse et l'autre dépense; quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics, et les autres, plus retenus, se plaisent dans le repos de la vie privée; l'un aime les exercices durs et violents, l'autre les secrètes intrigues; et quand aurais-je fini ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes ces mœurs différentes et ces humeurs incompatibles? Chacun veut être fol à sa fantaisie; les inclinations sont plus dissemblables que les visages; et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il naît[4] de pensées différentes de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme.

Dans cette infinie multiplicité de désirs et d'occupations, je reste interdit et confus, je me regarde, je me considère: que ferai-je? où me tournerai-je? *Cogitavi vias meas.* Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme. D'où vient dans les choses humaines une telle inégalité ou plutôt une telle bizarrerie? Est-ce là ce divin animal dont on dit de si grandes choses? Cette âme d'une vigueur immortelle n'est-elle pas capable de quelque opération plus sublime et qui ressente mieux le lieu d'où elle est sortie? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines, ou folles, ou criminelles; *tout y est vanité et affliction d'esprit*[5], disait le plus sage des hommes. Ne paraîtra-t-il rien à ma vue, qui soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu? *Cogitavi vias*

1. Gandar renvoie en note cette surcharge, qu'il a incomplètement déchiffrée.
2. Var.: multitude. — diversité.
3. Ms.: foles. (De même, à la page suivante.)
4. Ms.: n'ait.
5. Eccle., I, 14

meas : je cherche, je médite, j'étudie mes voies ; et pendant que je suis dans ce doute, Dieu me montre sa loi et ses témoignages, il m'invite à prendre parti dans le nombre de ses serviteurs. En effet, leur conduite paraît plus égale, et leur contenance plus sage, et leurs mœurs bien mieux ordonnées. Mais le nombre en est si petit qu'à peine paraissent-ils dans le monde. Davantage, pour l'ordinaire, je ne les vois pas dans les grandes places ; souvent même ceux qui les oppriment vont dans le monde la tête levée au milieu des applaudissements de toutes les conditions et de tous les âges. Et c'est ce qui me rejette dans de nouvelles perplexités. Suivrai-je le grand ou le petit nombre ? les sages ou les heureux [1] ? ceux qui ont la faveur publique, ou ceux qui sont satisfaits du témoignage de leur conscience ? *Cogitavi vias meas.*

Mais enfin, après plusieurs doutes, voici ce qui décide en dernier ressort et tranche la difficulté jusqu'au fond. Je suis né dans une profonde ignorance ; j'ai été comme exposé en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire ; et, nonobstant cette incertitude, je suis engagé nécessairement à un long et périlleux voyage : c'est le voyage de cette vie, dont presque toutes les routes me sont inconnues. Aveugle que je suis, que ferai-je si quelque bonne fortune ne me fait trouver un guide fidèle qui régisse mes pas errants et conduise mon âme mal assurée ? C'est la première chose qui m'est nécessaire ; mais je n'ai pas [2], etc. [p. 4].

... Guide notre ignorance [3], règle nos désordres, fixe l'instabilité de nos mouvements.

Notes [4] pour le second et le troisième Point.

Beatitudo in duobus sita est : posse quod velis, velle quod oportet. Ut beati simus, non est prius eligendum posse quod volumus, ut pravi homines faciunt,

1. Ms. : hureux.

2. Bossuet s'arrête et se reporte pour le reste à son ancien manuscrit. Voy. t. I. p. 317.

3. Ms. : f. 420. C'est une variante ou un résumé de la division qui termine l'exorde. (Gandar.)

4. Ces notes sont des textes tirés de saint Augustin, entremêlés de réflexions personnelles en latin. La plupart des mots sont écrits en abrégé.

sed velle quod oportet [1]. *Cum prius* [2], inquit, *debeat habere voluntatem bonam, magnam vero habere potestatem.* Et ratio est quam supra affert. *Non quod potentia quasi mali aliquid fugienda sit; sed ordo servandus est, quo prior est justitia. Nam quanta potentia potest esse mortalium? Teneant ergo mortales justitiam, potentia immortalibus dabitur... Optandum est itaque ut potestas nunc detur, sed contra vitia, propter quæ vincenda potentes nolunt esse homines; ut quid hoc, nisi ut [vere victi falso vincant], sint non veritate, sed opinione victores?...* Quænam igitur vera felicitas est? *Velit homo prudens esse, velit fortis velit temperans.* Hæc voluntas bona nunc ad potestatem venit. *Atque ut hæc veraciter potentiam optet, atque appetat ut potens sit in seipso et miro modo, pro seipso adversus se ipsum.* Quod autem ad ea attinet quæ bene volumus et habere non possumus, ut immortalitas, ea homo desiderare non cesset et securus [3] expectet (*De Trinitate*, lib. XIII, cap. XIII). Quid causæ sit inquirit, cum ex istis duobus beatitudo nascatur, *potius eligant homines ut omnia quæ volunt habeant, quam ut omnia bene velint, etiamsi non habeant.* Ex pravitate generis humani id non potius eligunt ut beati sint quo magis a beata vita receditur. Qui beatus esse vult habendo ea omnia quæ vult etsi male, eo sane ipso vult esse miserior; mala enim nisi miserum faciunt. Ille ergo beatior qui jam bonum aliud [*mot déchiré*] bonam voluntatem... (*Ibid.*, ch. VI.)

Posse quod volumus [4]. Enfants robustes [5] : ils ont la force des hommes et l'inconsidération des enfants. Les enfants veulent violemment ce qu'ils veulent; s'ils sont en colère, aussitôt tout le visage est en feu [6], et tout le corps en action. Ils ne regardent pas s'il [7] est à au-

1. En face de ces deux phrases, on lit à la marge : *p. 22.* C'est un renvoi à la page 22 du sermon sur la loi de Dieu, second point. Voir t. I, p. 329.
2. Ms. : 1um.
3. Saint Augustin : *patienter.*
4. En face de ces mots, à la marge, on lit : *p. 22. Sup.* C'est, comme précédemment, un renvoi à la p. 22 du premier sermon *sur la Loi de Dieu.*
5. Ce sont les méchants, *pravi homines*, que Bossuet, d'après saint Augustin, compare à des enfants robustes. (Gandar.)
6. Var. : le feu sur le visage, l'impatience dans le cri.
7. *Il*, au neutre : c'est-à-dire *ce qu'ils veulent.*

trui ; c'est assez qu'il leur plaise pour le désirer. Ils s'imaginent que tout est à eux ; ils ne considèrent pas s'il leur est nuisible : ils ne songent qu'à se satisfaire. Il n'importe que cet acier coupe ; c'est assez qu'il brille à leurs yeux.

C'est ainsi que les méchants... Ils veulent posséder tout ce qui leur plaît, sans autre titre que leur avarice. Enfants inconsidérés : avec cette différence qu'ils ont de la force. La nature donne des bornes [1] : aux enfants la faiblesse, aux hommes la raison. La faiblesse empêche ceux-là d'avoir tout l'effet de leurs désirs ardents ; ceux-ci ont la force, mais la raison sert de frein à la volonté. A mesure qu'on est raisonnable, on apprend de plus en plus à se modérer...

Posse quod velis... Velle quod oportet : l'un dépend des conjonctures tirées du dehors [2] ; l'autre fait la bonne constitution du dedans [3]. Pouvoir ce qu'on veut peut convenir aux plus méchants ; vouloir ce qu'il faut, c'est le privilège inséparable [4] des gens de bien.

Les hommes acquièrent avec plus de joie qu'ils ne possèdent.

1. Var. : a des bornes.
2. Var. : dépend du hasard.
3. Var. : est un effet de la raison.
4. Var. : l'ouvrage.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JOSEPH,

repris par ordre d'Anne d'Autriche, à Paris, aux Carmélites.

19 mars 1659.

Nous avons donné précédemment (19 mars 1656, p. 119) la première rédaction de ce panégyrique, qui seule est complète. Il reste à placer ici, à leur date, les deux allocutions adressées à la Reine mère [1]. Anne d'Autriche voulut, en effet, à tout prix entendre cet ancien discours, composé d'abord, comme nous l'avons vu, pour un auditoire de province. Apparemment la maréchale de Schonberg, Marie de Hautefort, avait inspiré ce désir à la souveraine, qui mettait en elle une confiance si méritée. La date est fixée non seulement par les souhaits que forme l'auteur pour la paix prochaine, mais aussi par Loret, dans sa *Muse historique* (lettre du 22 mars 1659) :

> L'abbé Bossuet, esprit rare,
> Qu'aux plus éloquents on compare,
> Mercredi, jour de saint Joseph,
> Aux Carmélites, dans la nef,
> Fit un sermon si mémorable
> Qu'il passa pour incomparable...

[*Depositum custodi*,
Gardez le dépôt.
I Tim., VI, 20.]

Madame, comme les vertus sont modestes et élevées dans la retenue, elles ont honte de se montrer elles-mêmes, et elles savent que ce qui les rend recommandables, c'est le soin qu'elles prennent de se cacher, de peur de ternir par l'ostentation et par une lumière empruntée l'éclat naturel et solide que leur donne la pudeur qui les accompagne. Il n'y a que l'obéissance dont on se peut glorifier sans crainte : elle est la seule des vertus que l'on ne blâme point de se produire, et dont on se peut vanter hardiment sans que la modestie

1. Cette partie du manuscrit est aujourd'hui perdue.

en soit offensée. C'est pour cette raison, Madame, que je supplie Votre Majesté de permettre que je publie hautement les soumissions que je rends aux commandements que j'ai reçus d'elle. Il lui plaît[1] d'ouïr de ma bouche le panégyrique du grand saint Joseph ; elle m'ordonne de rappeler en mon souvenir des idées que le temps y avait effacées[2]. J'y aurais de la répugnance, si je ne croyais manquer de respect en rougissant de dire ce que Votre Majesté veut entendre. Il ne faut donc point étudier d'excuses ; il ne faut point se plaindre du peu de loisir, ni peser soigneusement les motifs pour lesquels Votre Majesté me donne cet ordre. L'obéissance est trop curieuse, qui cherche les causes du commandement ; il ne lui appartient pas d'avoir des yeux, si ce n'est pour considérer son devoir ; elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher avec sûreté. Votre Majesté verra donc Joseph dépositaire du Père éternel : il est digne de ce titre auguste, auquel il s'est préparé par tant de vertus. Mais n'est-il pas juste, Madame, qu'après vous avoir témoigné mes soumissions, je demande à Dieu cette fermeté qu'il promet aux prédicateurs de son Évangile, et qui, bien loin de se rabaisser devant les monarques du monde, y doit paraître avec plus de force ? Je m'adresse à vous, divine Marie, pour m'obtenir de Dieu cette grâce : j'espère tout de votre assistance, lorsque je dois célébrer la gloire de votre époux. *Ave, Maria.*

[*Voy. le second exorde et le corps du discours, pour lesquels aucune correction ne fut ajoutée au manuscrit,* ci-dessus, p. 121 et seq.]

Péroraison[3].

Madame, cette grandeur qui vous environne empêche sans doute Votre Majesté de pouvoir goûter avec

1. Var. : Elle a la bonté de vouloir entendre ce que Dieu m'a inspiré autrefois dans une occasion pareille.

2. « Et trouvez bon, Madame, que je dise avec tout le respect que je dois, que, me donnant à peine deux jours pour rappeler à mon souvenir des idées que le temps avait effacées, il semble que Votre Majesté m'ait voulu ôter le loisir d'y joindre de nouvelles pensées. » — Première rédaction abandonnée, mais qui nous conserve un curieux détail sur l'invitation tardive faite à Bossuet.

3. Cette nouvelle péroraison dut

Jésus-Christ cette obscurité bienheureuse. Votre vie est dans la lumière, votre piété perce les nuages dans lesquels votre humilité veut l'envelopper. Les victoires de notre grand roi relèvent l'éclat de votre couronne ; et ce qui surpasse toutes les victoires, c'est qu'on ne parle plus par toute la France que de cette ardeur toute chrétienne avec laquelle Votre Majesté travaille à faire descendre la paix sur la terre, d'où nos crimes l'ont bannie depuis tant d'années, et à rendre le calme à cet État, après en avoir soutenu toutes les tempêtes avec une résolution si constante. Parmi tant de gloire et tant de grandeur, quelle part peut prendre Votre Majesté à l'obscurité de Jésus-Christ et aux opprobres de son Évangile ? Puisque le monde s'efforce à lui donner des louanges, où pourra-t-elle trouver de l'humiliation, si elle ne la prend d'elle-même ? C'est, Madame, ce qui oblige Votre Majesté, lorsqu'elle se retire avec Dieu, de se dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale, qui aussi bien s'évanouit devant lui [1], et là, de se couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands que de leur persuader qu'ils sont impeccables : au contraire, qui ne sait pas que leur condition éminente leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent presque être médiocres ? C'est, Madame, dans la vue de tant de périls que Votre Majesté doit s'humilier : tous les peuples loueront sa sage conduite dans toute l'étendue de leurs cœurs : elle seule s'accusera, elle seule se confondra devant Dieu, et participera par ce moyen aux opprobres de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire, que je lui souhaite éternelle. *Amen*.

remplacer l'ancienne, et non pas l'allonger, comme dans toutes les éditions. Je suppose qu'elle se renouait à l'ancien discours, après cette phrase (p. 144) : « Prenons-y donc part avec eux et cachons-nous avec Jésus-Christ. »

1. Var. : ne sert de rien.

ESQUISSE D'UN SERMON DE CHARITÉ,

à l'Hôpital général, le jour de la Compassion. 1659.

Cette esquisse, ou plutôt ce canevas a été singulièrement mutilé dans les éditions. Le manuscrit [1] présentait, à vrai dire, une grande difficulté d'interprétation. Il a été rédigé à trois reprises, et se compose 1° d'extraits des Pères, en latin, distribués en vue des trois points du discours : en tête est placée la division, en français ; 2° d'une ébauche de quelques lignes, en français, contenant en germe un exorde, et quelques aperçus pour le corps du sermon : 3° d'additions, plus développées que le reste, dont cependant on chercherait en vain le premier mot dans l'édition Lachat et chez les autres éditeurs : elles sont inspirées par des réminiscences de saint Cyprien et de saint Grégoire de Nazianze.

La seconde de ces rédactions devait nous servir, comme à l'auteur, de noyau auquel nous rattacherions les notes préliminaires ou additionnelles.

La destination de l'œuvre nous est aussi indiquée par Bossuet lui-même. On lit en marge sur la feuille enveloppante : *Compassion de la sainte Vierge, Sermon à l'Hôpital général.* Ces mots remplacent ceux-ci : *Sermon à la Pitié,* écrits d'abord par l'auteur. Le titre, en effet, n'est pas contemporain de l'œuvre, mais ajouté à l'époque des sommaires, ainsi que la distribution de tout le canevas en huit numéros. A la même époque, Bossuet résuma le tout, en ajoutant à la suite du sommaire du premier sermon (celui de 1658) ce seul mot : II, *Hôpital général. Aumônes : pauvres.*

Compassion. — Hôpital général. — *(Division.)* 1° Jésus-Christ [2] souffrant dans les pauvres ; 2° abandonné dans les pauvres ; 3° patient dans les pauvres.

(Exorde.) Jésus-Christ [3] souffre pour l'expiation des péchés en lui-même ; dans les pauvres, en s'appliquant. On s'applique la croix [en] y participant, en recevant les pauvres, en donnant. Abandonné des hommes, de Dieu même. Guérir les blessures de Jésus-Christ dans les pauvres. Pauvres, victimes du monde.

1. Ms. fr. 12823, f. 163-167.
2. Sur la première feuille (f. 163), dont le reste est couvert de textes latins (Nos I, II, III, IV).
3. Lachat fait commencer ici le premier point ; d'où une confusion inextricable dans tout ce qui suit.

En Jésus-Christ, nul péché et tous les péchés ; nulles misères et toutes les misères. *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem* [*meam miserunt sortem*] [1]. Vous jouez les habits des pauvres, vous partagez entre vous les habits des pauvres et la nourriture des pauvres. *In siti mea potaverunt me aceto* [2] ; quand on les rebute, qu'on les traite mal, et celles qui se sacrifient pour quêter pour eux.

Abandonnement de Jésus-Christ : ses disciples, figure d'un autre abandonnement spirituel ; qu'on ne profite point de la Passion de Jésus-Christ. Tous les hommes devraient être aux pieds de la croix pour recueillir ce sang, et empêcher qu'il ne tombe à terre : ainsi des pauvres, pour profiter de leurs larmes, recueillir leurs sueurs, les aider à porter leurs croix.

On va ériger le Calvaire dans toutes les églises, rouvrir [3] les plaies du Fils de Dieu : image, en attendant, en la sainte Vierge et dans les pauvres. Pauvres de Jésus-Christ, mes très chers et mes très honorés frères, à vous la parole.

En Jésus-Christ, Passion ; en Marie, compassion. Partout où je vois Jésus-Christ souffrant, je vois Marie compatissante. Il souffre en lui, dans les pauvres : Marie, elle voit dans les pauvres Jésus-Christ souffrant. Elle a vu son Fils abandonné : notre dureté lui fait voir Jésus-Christ abandonné dans les pauvres. Sa consolation était qu'elle voyait Jésus-Christ patient : ha ! plût à Dieu, mes Frères, qu'elle voie Jésus-Christ patient dans les pauvres !

Premier Point.

Jésus-Christ souffrant dans les pauvres. Image de la Passion dans l'Eucharistie ; dans les pauvres. Saint Chrysostome : *Calicem* [4] *manu tenes, de quo Christus potaturus est. Soli sacerdoti fas est calicem tibi præbere. Cogita cui potum des : tu laïcus sacerdos factus*

1. Ps. XXI, 19.
2. *Ibid.*, LXVIII, 22.
3. Lachat et les éditeurs modernes : couvrir.
4. Deforis traduit et complète quelques-uns de ces textes au lieu de les citer. Le malheur, c'est qu'on a de la sorte sous les yeux des pages de sermons de Bossuet, où il n'y a pas un mot de lui.

es Christi (In Matth., Hom. XLVI)[1]. — *Qui dixit : Hoc est corpus meum, idem : Esurivi et non dedistis... Prius satura, tum cætera ex abundantia* (Hom. LI). — *Sic affecti quasi intueremur Christum. Verborum recorderis quibus se in pauperibus esse testatus est ; neque erubesce mendicantem Christum, sed erubesce nihil conferre Christo : illud enim divinæ benignitatis, hoc tuæ crudelitatis est. Quod si credere nolis sub habitu pauperis mendicare Christum, tunc profecto credes, cum aperte dicet : Quamdiu non fecistis uni de minoribus his*[2], *nec mihi fecistis* (Hom. LXXXIX).

Pedibus Christi oscula casta figamus ut mereamur a pedibus ad caput surgere, et jam de proximo oris audeamus osculum postulare (Paul. Episc.).

Nuls péchés et tous les péchés ; nulles misères et toutes les misères. Salvien[3] : *Non eget Deus juxta omnipotentiam, eget juxta misericordiam... Et ideo quantum ad pietatem pertinet, plus quam ceteri eget. Omnis enim egestuosus in se tantum et pro se eget : solus tantummodo Christus qui in omnium pauperum universitate mendicet* (Ad Eccl. cath., lib. IV). Il souffre en même temps les extrémités opposées : le froid, le chaud.

Non seulement en eux est représentée la vérité des souffrances, mais la cause. Pauvres, victimes du monde. Tous méritent d'être ainsi traités : Dieu choisit les pauvres, décharge sur eux sa colère, et épargne les autres. Il faut y participer : à celles de Jésus-Christ, en recevant ; à celles des pauvres, en donnant, en compatissant ; empruntant leur croix, aidant à la porter. Nous ne le faisons pas, nous les abandonnons ; c'est notre seconde partie.

Second Point.

Jésus-Christ abandonné des hommes, de Dieu même : ainsi les pauvres. Des hommes : *Tibi derelictus est pauper*[4]. De Dieu même : *Ut quid, Domine, recessisti longe? despicis in opportunitatibus? Dum superbit im-*

1. Bossuet se sert de l'édition de Fronton du Duc. Dans l'édition des Bénédictins, ch. XLV pour XLVI, et plus bas L pour LI.

2. Ms.: ...*non fecistis minimis istis.*

3. Texte repris de la première feuille du canevas.

4. Ps. IX, 35.

pius, incenditur pauper[1]. Auparavant : *Et factus est Dominus refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus in tribulatione*[2]. Il ne les abandonne pas : pendant qu'il semble abandonner Jésus-Christ, il réconcilie le monde ; c'est la gloire de Jésus-Christ ; pendant qu'il semble oublier les pauvres, il leur prépare leur récompense ; c'est ce qui doit les exciter à la patience[3].

Raison pourquoi on les méprise : comme impuissants à faire du bien et à faire du mal. Du bien? [*Quando*] *mortua est Tabitha, quis eam suscitavit? Servi* [*circumsistentes*], *an mendici*[4]? Du mal? (Eccli. IV.) *Ab inope ne avertas oculos tuos propter iram ; et non relinquas quærentibus tibi retro maledicere. Maledicentis tibi in amaritudine animæ, exaudietur deprecatio illius: exaudiet autem eum qui fecit illum... Declina pauperi*[5] *sine tristitia aurem tuam, et redde debitum tuum et responde illi pacifica in mansuetudine*[6]. Dieu écoute les malédictions des pauvres ; il les écoute et les châtie : l'un par justice contre eux, et l'autre par justice contre nous.

Leurs murmures, justes. Pourquoi cette inégalité de conditions? Tous formés d'une même boue. Description de cette différence. Nul moyen de justifier cette conduite, sinon en disant que Dieu a recommandé les pauvres aux riches, et leur a assigné leur vie sur leur superflu : *Ut fiat æqualitas*, dit saint Paul[7].

Troisième Point.

Patience. Exemple de Jésus-Christ. Contribuons à leur patience en les assistant. *Pauperum*[8] *arculam domi faciamus, quæ juxta locum, in quo stas orans, sita sit ; et quoties ad orandum fueris ingressus, depone* [*pri-*

1. Ps. x Hebr., 1. 2.
2. Ps. IX, 10.
3. Ici s'arrêtaient d'abord les notes pour le second point, et l'auteur ne faisait point d'emprunts aux textes latins notés sur sa première feuille. Immédiatement transition au troisième point. Il se ravise ensuite, et dans ce qu'il ajoute, il va recourir à ses extraits de saint Chrysostome et de l'Ecclesiastique.
4. *In Epist. ad Hebr. Hom.* XI.
5. Ms. : *pacifice*. Tous ces textes sont cités de mémoire.
6. Eccli., IV, 5, 6, 8.
7. II Cor., VIII, 14.
8. Citation destinée au troisième point, dans la première partie du canevas.

mum] eleemosynam, et tunc emitte precationem... Hanc habens arculam, habes arma adversus diabolum; precationem reddis alatam; sanctam domum construis, quæ habeat alimenta Regis intus recondita[1]. *Opifex, mercator, quibus vendit, primitias offerat : etiam emptor*[2]. — *Per unam sabbati unusquisque [vestrum] apud se seponat, recondens quod ei bene placuerit*[3]. *Apud te sepone [et] domum tuam fac ecclesiam, arculam, [et] gazophylacium. Esto custos sacræ pecuniæ, a te ipso ordinatus dispensator pauperum*[4]. *Si in domo tua res pauperum deposueris, tuæ tutiores erunt, et domos plus munient quam scutum aut lancea*[5].

Filiis tuis manda ut faciant justitiam et eleemosynas, et sint memores Dei. N[otez], union de la justice et des aumônes.

Locuples et dives es, et dominicum celebrare te credis, quæ corbonam omnino non respicis? quæ in dominicum sine sacrificio venis[6]? — *Sensit Petrus impetrari posse quod sic petebatur, nec defuturum Christi auxilium viduis deprecantibus, quando esset in viduis ipse vestitus*... L'ancienne oblation : le reste des pains du sacrifice, destiné aux pauvres.

Vidua : duo minuta ; non quantum, sed ex quanto.

Les enfants, excuse : *Qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus*[7].

Non faciente servo quod præcipit Dominus faciet quod minatur. Quodcumque Dei est in magna usurpatione ;... cum enim divitiæ a Deo. Solem suum oriri...

[SUPPLÉMENT[8] AUX NOTES PRÉCÉDENTES :] S. Cyprien, *De Opere et eleemosynis* : « Mais vous avez plusieurs enfants et une nombreuse famille. Vous dites que vos charges domestiques ne vous permettent pas de vous montrer libéral aux pauvres. *Atqui hoc ipso oportet amplius dones, quo multorum pignorum pater es* : C'est

1. Chrysost., *In Epist. I ad Cor. Hom.* XLIII.
2. *Ibid.* (Analyse.)
3. I Cor., XVI, 2.
4. Chrysost., *Hom.* XLIII *in Epist. I ad Cor.*
5. *Id., Hom. de Eleemosyna.*
6. Cyprian., *De opere et eleemosyna.*
7. Matth., X, 37.
8. F. 165, 166, in-4°. Deforis a fait passer ces notes dans un autre sermon pour la Compassion, qui est de 1663.

ce qui vous impose l'obligation d'une charité plus abondante. Car vous avez plus de personne[s] pour lesquelles vous devez apaiser Dieu, plus de péchés à racheter, plus d'âmes à délivrer de la gêne, plus de consciences à nettoyer des fautes continuelles auxquelles notre fragilité est sujette, et de tant de tentations auxquelles elle est exposée. Vous êtes prêtre dans votre famille : vous devez instruire, faire la prière pour tous, sacrifier pour tous ; et, comme vous augmentez votre table et la dépense de votre maison selon le nombre de vos enfants, pour entretenir cette vie mortelle, ainsi pour nourrir en eux cette vie céleste et divine, autant que le nombre des enfants s'accroît, autant devez-vous multiplier la dépense des bonnes œuvres : *Quo amplior fuerit pignorum copia, esse et operum debet major impensa*[1]. Ainsi Job multipliait ses sacrifices selon le nombre de ses enfants, et autant qu'il en avait dans sa maison, autant le nombre de ses victimes était-il multiplié devant Dieu ; et pour expier les péchés que l'on commettait tous les jours, il offrait aussi tous les jours des sacrifices[2]. Si donc vous aimez vos enfants, si vous ouvrez sur leurs besoins la source d'une charité et d'une douceur véritablement paternelle, recommandez-les à Dieu par vos bonnes œuvres : qu'il soit leur tuteur, leur curateur et leur protecteur. Soyez[3] le père des enfants de Dieu, afin que Dieu soit le père de vos enfants. Vous qui donnez l'exemple à vos enfants de conserver plutôt le patrimoine de la terre que celui du ciel, vous êtes doublement criminel, et de ce que vous n'acquérez pas à vos enfants la protection d'un tel père, et de ce que, de plus, vous leur apprenez à aimer plus leur patrimoine que Jésus-Christ même et que l'héritage céleste. Soyez plutôt à vos enfants un père tel qu'était Tobie, qui crut qu'il ne pouvait laisser au sien d'héritage plus assuré que la justice et les aumônes. »

Ne laissez[4] pas tout à vos héritiers : songez à hériter vous-même de quelque partie de vos biens. Folles dépen-

1. Cyprian., *op. cit.*, 18.
2. Ms. : « des sacrifices pour les expier. » — Redondance qui vient de la rapidité de la rédaction.
3. Cette belle phrase est ajoutée au texte, où Bossuet d'ailleurs prend et laisse très librement. (Cf. Cyprian., *De opere et eleem.*, XVIII-XX.)
4. Bossuet se borne désormais à analyser son auteur.

ses : *Cuncta inter furorem edentis et spectantis errorem, prodiga et stulta voluptatum frustrantium vanitate depereunt.* Que vous servent toutes ces dépenses superflues? Que sert ce luxe énorme dans votre maison? tant d'or et tant d'argent dans vos meubles? Toutes ces choses périssent. C'est un vain spectacle pour les yeux, qui ne sert rien à personne, et qui ne fait qu'imposer à la folie ambitieuse des uns et à l'aveugle admiration des autres. Faites des magnificences [1] utiles : comme Dieu. Il a orné le monde ; mais autant d'ornements, autant de sources de biens pour toute la nature...

S. Grégoire de Nazianze, (*Orat.* XX, [*sur*] *s. Basile*) : « Sortez un peu hors de la ville, et voyez cette nouvelle ville qu'on a bâtie pour les pauvres, l'asile de tous les misérables, la banque du ciel, le moyen commun proposé à tous d'assurer ses biens [2] et de les multiplier par une céleste usure. Rien n'est égal à cette ville ; non, ni cette superbe Babylone, ni ces villes si renommées que les conquérants ont bâties.

Nous ne voyons plus maintenant ce triste spectacle, des hommes morts devant la mort même, chassés, bannis, errants vagabonds, dont personne n'avait soin, comme s'ils n'eussent aucunement appartenu à la société humaine.

Faisons nos affaires dans les calamités des autres ; ne méprisons point nos semblables, etc.

Saint Cyprien remarque que Dieu, après avoir crié contre les péchés, ne trouve point de remède : *Crie, ne cesse pas ; élève ta voix comme une trompette : annonce à mon peuple ses crimes, et à la maison de Jacob ses iniquités. Dis-leur que leurs jeûnes, ni leurs bonnes œuvres, ni leurs prières ne m'apaisent pas. Ils font comme s'ils étaient justes ; ils veulent s'approcher de moi [3] ; ils jeûnent et se tourmentent vainement.* Par conséquent, nul remède. Voici néanmoins ce qu'il ajoute : *Tel est le jeûne que je veux : décharge le pauvre de son fardeau, délivre les oppressés de leurs liens, distribue ton pain*

1. Quand ces pages n'auraient contenu d'autres beautés que cette fin sublime, elles eussent mérité d'être recueillies.

2. C'est-à-dire : le moyen d'assurer ses biens proposé à tous.

3. Is., LVIII.

aux faméliques, recueille les errants dans ta maison : Tunc erumpet quasi mane lumen tuum, et sanitas tua citius orietur... Tunc invocabis et Dominus exaudiet, clamabis et dicet : Ecce adsum. Cum effuderis esurienti animam tuam, et animam afflictam repleveris, orietur in tenebris lux tua, et tenebræ tuæ erunt sicut meridies. Et requiem dabit tibi Dominus semper, et implebit splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit ; et eris quasi hortus irriguus. Les torrents de la miséricorde couleront sur vous, la pluie féconde des grâces, le fleuve de paix : *Et sicut fons aquarum, cujus non deficient aquæ :* comme un jardin délicieux, et comme une source qui ne tarit pas (Is., LVIII).

FRAGMENTS DU SERMON DE PROFESSION

DE LA SŒUR CLAUDE MAILLARD.

A Metz, (Propagation de la Foi), le 15 mai 1659.

M. Floquet a relevé, dans le *Registre des vœux et réceptions*, la trace de la présence de Bossuet à Metz, à cette date (*Études*..., t. I, p. 456, et t. II, p. 25). On ne s'est pas appliqué à chercher quel fut le sermon prêché à la *Profession de la Sœur Claude Maillard*. On aurait pu en reconnaître les débris dans ce que M. Lachat a bravement intitulé : *Seconde conclusion du sermon précédent pour la profession de Marie-Anne de Saint-François de Bailly* (t. XI, p. 553). Ces quelques pages, que l'on prétend avoir vu le jour en 1681, sont de plus de vingt ans antérieures. M. Lachat aurait pu remarquer dans le *Panégyrique de saint Benoît*, qui est de 1665, un renvoi par lequel l'auteur s'y reporte : « La perfection chrétienne n'est pas dans un degré déterminé, elle consiste à croître toujours... », et un peu plus loin : « Voy. Vêture, *Sequere me*, 3e point : *Item* Vêture *Oportet nasci denuo*, sur le passage : *Quæ quidem retro sunt.* » On trouve dans notre sermon la correspondance au premier de ces renvois ; le second nous reporte à la Vêture de Mlle de Bouillon, 8 septembre 1660. Bossuet, toujours précis, suit dans ses références l'ordre des dates. Il ne sera pas difficile au lecteur de reconnaître dans notre fragment, que l'on place si étourdiment à l'entrée de l'époque de Meaux, des traces du voisinage de celle de Metz. Prononcée en famille, dans la communauté dont Bossuet était le supérieur, cette simple allocution était de peu d'étendue.

[*Sequere me.*
Suivez-moi.
Luc., XVIII, 22.]

[Second Point [1].]

Mais sachez, ma Sœur, que ce monde que vous quittez a intelligence chez vous ; et que, durant tout le temps que vous demeurerez sur la terre, il ne cessera jamais

1. Manquent l'exorde et le premier point, où il était montré qu'il est nécessaire « de renoncer entièrement au monde ». On va faire voir maintenant qu'il faut persévérer, et enfin croître toujours. — Plus de manuscrit.

de vous persécuter. Il tentera toutes sortes de voies et toutes sortes d'artifices pour vous embarrasser de quelque affection sensible. Ah! ma très chère Sœur, donnez-vous bien de garde de l'écouter. Ne voyez-vous pas que le démon est toujours à épier l'occasion de vous perdre? qu'il ne cesse de dresser quelques batteries nouvelles pour vous attaquer? Quelle honte serait-ce si votre esprit avait moins de soins de se conserver que la chair et le monde n'en ont de vous nuire! Regardez les passionnés de la terre comme ils sont constants dans leurs poursuites insensées : faut-il que la folie de la chair soit plus prévoyante que la sagesse du ciel?

Je ne doute pas que vous n'ayez au commencement une grande ardeur dans les moindres choses, et j'espère que Dieu vous la conservera ; mais il faut prendre garde. Qu'il est facile, ma chère Sœur, de se relâcher! et que nous nous persuadons facilement qu'il n'est pas besoin de se donner tant de peine! Et cependant il n'y a rien de si dangereux : la dévotion ne se perd jamais que par le relâchement. Il en est comme d'une voûte : tant que les pierres s'appuient l'une l'autre, elle résiste à toutes sortes d'efforts, et ne peut jamais être abattue que par pièces; de même la dévotion, qui consiste dans un certain accord de tous les sentiments de l'âme, est trop forte quand toutes les parties se prêtent un mutuel secours : elle ne se peut perdre par un autre moyen que par le relâchement.

Il y a certaines petites choses que nous avons peine à croire si nécessaires; c'est pourquoi nous les omettons assez facilement : mais c'est un artifice du démon. Souvenez-vous que les plus grandes choses dépendent d'un petit commencement; qu'il faut avoir fait le premier pas, avant que d'être renversé dans un précipice. Nous ne nous apercevons pas du changement, tant que nous ne voyons pas une notable altération ; et cependant les forces se diminuent, et le démon gagne peu à peu ce qui lui aurait été inaccessible, s'il y eût prétendu du premier abord. Il se faut donc bien garder de faire comme ces âmes lâches; ah! disent-elles, pour cela c'est peu de chose, je serai plus exacte dans les choses d'importance : comme si celle qui manque dans ce qui est

plus facile pouvait se promettre de venir à bout des grandes difficultés ! Pour moi, je ne voudrais dire que trois mots à une personne de cette sorte.

N'est-il pas vrai que nous ne nous maintenons que par la grâce de Dieu? Vous n'en pouvez douter. Et si cela est, d'où vient que vous vous promettez d'être ponctuelle dans les soins importants, bien que vous soyez négligente dans les choses qui vous paraissent de moindre conséquence? Vous qui avouez que, dans l'état de la plus grande perfection, il n'y a que Dieu qui puisse vous soutenir, comment pouvez-vous vous assurer de vous retenir, lorsque vous avez donné le premier branle à votre âme du côté du penchant? Est-ce par votre propre force, ou par celle de Dieu? Si vous croyez le pouvoir par vous-même, c'est une grande vanité ; si vous l'attendez de Dieu, c'est une grande imprudence : car il ne se peut rien concevoir de plus imprudent que de reconnaître que nous dépendons de Dieu, et de lui donner sujet de nous abandonner par nos négligences.

Par où vous voyez, ma très chère Sœur, que de négliger les petites choses, ce n'est pas une faute si peu considérable que nous nous l'imaginons ; et que, bien qu'elle ne semble pas grande en elle-même, elle est extrêmement dangereuse dans ses conséquences. C'est pourquoi je vous dis avec l'Apôtre : « *State in Domino*[1] : Tenez ferme, et demeurez dans Notre-Seigneur. » Mortifiez-vous dans les petites choses, afin de vous accoutumer à vaincre dans les grandes tentations. Refusez tout ce qui viendra de la part du monde, jusqu'au moindre présent, pour ne pas lui donner la moindre prise ; et surtout vivez de telle sorte dans la religion, qu'on ne vous puisse pas reprocher, au jour du jugement, qu'en vous le commencement valait mieux que la fin : de peur que votre ferveur ne passe pour une dévotion légère, ou pour un amour de la nouveauté.

[Troisième Point.]

Nous avons vu, ma Sœur en Jésus-Christ, qu'il est nécessaire de renoncer entièrement au monde, et qu'il

1. Philipp., IV, 1.

faut persévérer dans cette aversion, pour acquérir la perfection de cette vie solitaire que vous embrassez. Il semble qu'il n'y ait plus rien à ajouter à ces deux choses. Et en effet, je ne voudrais pas en dire davantage, si je n'avais à parler à une épouse de Jésus-Christ ; mais il faut vous porter au plus haut degré, puisque vous avez résolu de suivre le chemin de la perfection. Je vous dis donc qu'il ne suffit pas de persévérer, il faut croître, ma Sœur, et courir toujours de plus en plus à Jésus-Christ.

Je pourrais vous dire, pour établir cette vérité, qu'un bon courage[1] ne peut se prescrire de bornes ; que l'amour qui craint d'aller trop loin n'est qu'un faux amour ; que le chemin du ciel étant extrêmement raide, ce serait une grande témérité de prétendre y marcher d'un pas égal ; qu'il faut toujours faire contention ; que qui ne s'efforce pas de monter, il faut qu'il soit renversé de son propre poids ; que nous ne saurions nous acquitter des obligations que nous avons à Dieu, quand nous y emploierions une éternité avec toute l'ardeur imaginable ; et partant, que ce serait bien manquer de courage, et une grande ingratitude, de nous borner lâchement à un commencement de vertu mal affermie, contre toute prudence, contre les enseignements et l'exemple du Fils de Dieu, contre les sentiments que vous doit inspirer la générosité du christianisme et l'amour d'un si bon Père, tel qu'est notre Dieu. Je ne doute pas que vous ne vous rendissiez à ces raisons : mais il faut vous faire voir combien est étroite l'obligation que vous avez de croître jusqu'à la mort.

Je vous dis donc, ma Sœur, que, si vous n'avez dessein de vous avancer toujours, il ne vous sert de rien d'entrer dans un cloître, ni de vous attacher à Dieu par les promesses solennelles que vous allez faire. Pourquoi quittez-vous les empêchements du monde? N'est-ce pas parce que vous aspirez à la perfection, avec la grâce de Dieu? Or, la perfection du christianisme n'a point

1. Var. : que la générosité. Lachat, à son habitude, afin de faire autrement que les autres, préfère ici la variante au texte : il ne remarque pas que Bossuet a réservé le mot *générosité*, pour le placer quelques lignes plus bas.

de bornes assurées, d'autant qu'elle se doit former sur un exemplaire dont il n'est pas possible d'imiter toutes les beautés. C'est Jésus-Christ, ma Sœur, le Fils du Père éternel, celui *qui porte tout le monde par sa parole*, en qui *habitent toutes les richesses de la Divinité*[1]. Puis donc que nous ne pouvons jamais atteindre à nous conformer parfaitement à Jésus-Christ, tout ce que nous pouvons, c'est de tâcher d'en approcher de plus en plus. Et si la perfection du christianisme n'est pas dans un degré déterminé, il s'ensuit qu'elle consiste à monter toujours. Et partant, ma Sœur, vous proposer d'atteindre à la perfection, et vous vouloir arrêter en quelque lieu, c'est contraindre vos propres desseins ; c'est aller contre votre vocation que de prescrire des bornes à votre amour. L'Esprit de Dieu, que vous voulez faire absolument régner sur vous, ne saurait laisser ses entreprises imparfaites ; il porte tout au plus haut degré, quand on le laisse dominer sur une âme.

Considérez comme l'ambition ne saurait trouver de bornes, quand on lui laisse prendre le dessus sur la raison ; et nous pourrions croire que l'Esprit de Dieu ne nous voudrait pas pousser à rechercher ce qu'il y a de meilleur ! Cela est bon dans les âmes où on le tient en contrainte. Mais vous, ma Sœur, vous vous captivez pour donner la liberté tout entière à l'Esprit de Dieu : laissez-le agir dans votre âme. La charité qui opère en vous vient de Dieu, et ne demande autre chose que de retourner à sa source : si elle est forte en votre âme, elle ne cessera de l'entraîner par l'impétuosité de sa course, jusqu'à tant[2] qu'elle se soit reposée dans le sein du Bien-Aimé.

1. Hebr., I, 3 ; Colos., II, 9.

2. Voir t. I, p. 12 et 55.

APPENDICE.

SERMONS PRIS À L'AUDITION.

I.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CHARLES BORROMÉE.

à Paris, 4 novembre 1656 (?).

Un manuscrit du Chapitre de la cathédrale de Bayeux (n° 46) nous a conservé le texte, pris à l'audition, d'un panégyrique de saint Charles Borromée attribué à Bossuet.

Rien ne s'oppose à cette attribution, d'autant que nous savons que le grand orateur a prononcé un discours de ce genre, auquel il renvoie lui-même dans l'original d'un sermon du 16 mars 1663.

Ce panégyrique fut prêché à Paris, le jour de la fête de saint Charles (4 novembre), devant une confrérie établie sous son patronage en l'église Saint-Jacques de la Boucherie, pour le soulagement des malades et spécialement des pauvres honteux.

La date du discours est incertaine. Il est sûr néanmoins qu'on ne doit pas songer à l'année 1662, parce que, cette année-là, le panégyrique du saint fut prêché devant la Reine, ce qui n'est pas le cas du discours de Bayeux. Il faut aussi écarter l'année 1660, où le panégyrique fut donné par le P. Cueillens, et les années 1657 et 1658, parce que le 4 novembre de ces années-là, Bossuet était loin de Paris. On peut donc hésiter entre 1656, 1659 et 1661. La date la plus ancienne semble plus probable. (Voir E. Levesque, dans la *Revue Bossuet*, octobre 1902, p. 193 ; Lebarq, *Histoire critique*, p. 287, note 2 ; Loret, *La Muse historique*, Paris,, 1878, in-8°, t. III, p. 277 ; L** V** (Le Villain), *Essai d'une histoire de la paroisse de Saint-Jacques de la Boucherie*, Paris, 1758, in-12, p. 122-125).

Ergo mors in nobis operatur, vita autem in vobis.

Donc la mort opère en nous, et la vie en vous, dit l'Apôtre saint Paul dans la 2e Épître aux Corinthiens, ch. 4me, v. 12.

Lorsqu'on parle en présence des peuples fidèles ou des devoirs du sacerdoce ou des vertus des ecclésiastiques,

ils pensent que ces discours ne les touchent point, et renvoient toute la pratique de ces devoirs ou à l'ordre sacerdotal ou aux personnes consacrées. Mais c'est une vérité chrétienne, que, se faisant en nous par le saint baptême une impression spirituelle du caractère du pontificat de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tous ceux qui ont l'honneur d'être ses membres sont aussi participants de son sacerdoce, et que, par conséquent, ils doivent prendre part, selon la mesure qui leur est donnée, à l'esprit et aux fonctions de sa prêtrise. C'est ce que le docte saint Chrysostome [1] explique très excellemment par l'ordre même du sacrifice, où le peuple s'unit avec le prêtre en société du même esprit, où le prêtre, quoiqu'il paraisse tout seul à l'autel, porte néanmoins des vœux communs et parle au nom de toute la sainte assistance, apprenant aux enfants de Dieu par cette sainte cérémonie qu'ils sont réellement unis avec lui dans un esprit sacerdotal et apostolique. C'est pourquoi je me persuade, Messieurs, que ce que j'ai à dire aujourd'hui du saint pontife, dont nous honorons la mémoire, quoiqu'il regarde principalement l'état ecclésiastique, il ne sera pas toutefois inutile au reste de mes auditeurs. Et comme j'ai dessein de vous faire voir que l'esprit du sacerdoce oblige tous les chrétiens à se consacrer à Dieu comme des victimes, j'espère que les fidèles, que le sang du Sauveur du monde a faits et prêtres et sacrificateurs au Dieu vivant, entendront par cette doctrine qu'ils doivent se rendre des oblations saintes, vivantes et agréables par Jésus-Christ au Père éternel [2]. Mais, comme saint Paul assure que ce sacrifice se doit consommer dans l'esprit du même Jésus et que j'apprends du même apôtre que ce Jésus *s'est offert à son Père par le Saint-Esprit* [3], prions ce même Esprit qu'il produise l'abondance de la grâce dans nos cœurs pour en faire des hosties vivantes ; mais demandons cette grâce par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave.*

Le sacrifice des chrétiens, c'est de s'immoler eux-mêmes avec Jésus-Christ, et de se rendre semblables à ce Dieu sacrifié pour l'amour de nous, en devenant avec

1. Hom., XVIII, 3 sur II Cor., VIII, 16.
2. Rom., XII, 1.
3. Hebr., IX, 14.

lui des hosties vivantes. Mais cette commune obligation de tous les fidèles regarde principalement ceux qui sont appelés aux fonctions sacrées, qui ne participent pas comme ils doivent au sacerdoce de Jésus-Christ, s'ils ne tâchent à lui ressembler en qualité de victimes ; et c'est pour cette raison que saint Paul, parlant dans la IIme épître aux Corinthiens des ministres du Nouveau Testament et les regardant en esprit comme des victimes dévouées, il dit que « la mort opère en eux, *ergo mors operatur* ». [Saint Ambroise] [1] écrit ces belles paroles : « Autrefois, dans l'Ancien Testament, les prêtres offraient à Dieu le sang des taureaux et des boucs, mais depuis que le grand pontife est venu et qu'il s'est immolé lui-même pour le salut des pécheurs, c'est le devoir des prêtres de se sacrifier eux-mêmes pour expier les péchés du peuple, et il n'y a point de chrétiens qui ne doivent être autant de victimes : *postquam Christus venit se immolare pro salute mundi, semetipsos cœperunt offerre sacerdotes pro salute peccatorum.* » C'est sur ces paroles du grand évêque de Milan que j'établis la gloire de saint Charles Borromée, son successeur, qui s'est montré véritablement digne du sacerdoce, parce qu'il s'est mis avec Jésus-Christ dans un état de victime.

Et, pour vous le faire voir avec ordre, je remarque dans tous les prêtres de la nouvelle alliance cette obligation, et particulièrement dans les évêques, qui portent éminemment cette dignité du sacerdoce qui enferme en soi trois admirables qualités. Car les prêtres sont les intercesseurs pour le peuple ; ils sont les princes du peuple ; ils sont les pères du peuple.

Ils sont les intercesseurs du peuple [afin de prier pour leurs péchés ; ils sont les princes du peuple] [2] afin de les diriger dans leur conduite ; ils sont les pères du peuple afin de pourvoir à leurs besoins et à leurs nécessités.

1. S. Ambros., *Apologia David altera*, IV, 25 (*P. L.*, t. XIV, col. 896) : « Adhuc enim sacerdotes sanguinem hircorum atque taurorum pro peccatis plebis et erroribus offerebant : postea vero quam Christus advenit, qui semetipsum pro salute obtulit mundi, semetipsos cœperunt offerre pro hostiis sacerdotes. »

2. Le copiste, par le fait sans doute de la répétition des mots *afin de*, a omis une ligne entière facile à suppléer.

Ces trois qualités les mettent certainement au-dessus de tous en qualité de pontifes ; mais, pour accomplir ce ministère, si elles les élèvent au-dessus de tous en qualité de pontifes, elles les abaissent au-dessous de tous en qualité de victimes. Car, s'ils sont les intercesseurs pour les péchés du peuple, ils doivent aussi les expier par eux-mêmes, et les voilà victimes de la pénitence. S'ils exercent vigoureusement l'autorité apostolique et s'ils sont destinés pour retrancher et pour couper le scandale, ils s'exposent à la fureur des méchants, et les voilà victimes de la discipline ecclésiastique. Et enfin, s'ils abandonnent entièrement leurs biens et s'ils s'exposent eux-mêmes pour pourvoir aux besoins et aux nécessités temporelles du peuple, ils s'épuisent de biens, et les voilà victimes de la charité pastorale. Voilà les trois immolations qui font la consommation de son sacerdoce.

Paraissez donc maintenant, grand Charles Borromée ! Faites-vous voir à cette sainte assemblée comme un grand évêque : c'est ce que je prétends vous faire voir dans les trois parties de ce discours, où vous remarquerez que ce grand prélat a prié pour les péchés de son peuple jusqu'à souffrir toutes choses pour les expier ; il a combattu pour la discipline ecclésiastique jusqu'à exposer sa vie pour la soutenir ; et enfin il a pourvu à tous les besoins de son peuple jusqu'à s'épuiser soi-même pour les soulager. Après cela, ne peut-il pas dire avec saint Paul : *Ergo mors operatur in nobis?* Oui, la mort opère en nous par ces trois sacrifices que nous offrons. Mais ne peut-il pas ajouter que cette mort, défectueuse pour lui, vient à donner la vie à son peuple, *vita autem in vobis?* C'est le sujet de ce discours.

Premier Point.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus fort que la charité chrétienne, je ne crois pas vous offenser, Messieurs, si je dis qu'il n'y a rien de plus variable. Mais elle a cet avantage surprenant qu'elle n'est changeante que par sa propre constance, je veux dire par l'affection sincère par laquelle elle procure infatigablement le bien de son

prochain. Il n'y a point d'offense qu'elle ne pardonne, il n'y a point d'infirmité qu'elle ne supporte, point de mauvaise humeur avec laquelle elle ne s'accommode. De ce principe naissent ses deux inclinations, dont l'Apôtre écrit dans l'Épître aux Romains, et qui, comme dit saint Bernard [1], sont « les deux mamelles de l'Époux, *duo ubera sponsi* ». Et quelles sont ces deux mamelles? *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus* [2] ; c'est se réjouir avec ceux qui se réjouissent, c'est pleurer avec ceux qui pleurent. C'est l'abondance de la charité qui fait distiller le lait de ces deux mamelles en faveur de notre prochain. Elle fait distiller en faveur de ceux qui se réjouissent « le lait de satisfaction et de conjouissance, *lac congratulationis,* » dit saint Bernard. Elle fait distiller, en faveur de ceux qui sont affligés, « le lait de la consolation spirituelle, *lac consolationis,* » et cela se fait par une amitié compatissante.

Mais, Messieurs, cette charité ne suit pas toujours la même conduite. L'esprit de l'intérêt propre, qui est tout à fait attaché à soi-même par un lien indissoluble, souffre néanmoins des changements dans les choses humaines. Il ne faut donc pas s'étonner si l'esprit de la charité inspire quelque chose de plus surprenant, si quelquefois elle pleure avec ceux qui pleurent et se réjouit avec ceux qui se réjouissent. Quelquefois aussi, tout au contraire, elle pleure sur ceux qui se réjouissent et se réjouit sur ceux qui versent des larmes en abondance. Oui, Messieurs, cette charité toute bienfaisante qu'elle est, jamais jalouse, jamais ambitieuse, jamais intéressée, ni vindicative, elle a quelquefois de la douleur sur ceux qui se consolent ; mais elle voit aussi des larmes qui lui inspirent de la joie. Que me sert de vous tenir en suspens? peut-être prévenez-vous ma pensée. Peut-être l'avez-vous bien entendu, que la charité pleure sur les joies dissolues des enfants du monde et que ce cœur ne peut s'empêcher d'en verser des larmes, mais que les larmes de la piété réjouissent ce même cœur et le dilatent par un épanchement de joie et de consolation. Je l'ai appris du grand saint Paul, et je vous prie de

1. *In Cantica*, serm. X, 1 et 2. 2. Rom., XII, 15.

le bien entendre. Il dit, écrivant aux Corinthiens : Mes Frères, « *scripsi vobis per multas lacrymas*[1], je vous ai écrit avec beaucoup de tristesse et de larmes ; mais en même temps que mon frère Tite m'a fait connaître vos soupirs et vos larmes, au lieu de m'attrister avec vous, je me suis abîmé dans la joie, *audivi vestras lacrymas et vestrum fletum ita ut magis gauderem*[2] ? » Ah ! âme sainte, est-ce ainsi que vous pratiquez vos propres conseils ? Vous qui dites : Il faut se réjouir avec ceux qui se réjouissent et pleurer avec ceux qui pleurent, et tout au contraire vous pleurez sur ceux qui se réjouissent et vous vous réjouissez sur ceux qui répandent des larmes. Messieurs, écoutez la suite de ce discours : Ah ! dit ce grand apôtre, je ne me réjouis pas de ce que vous êtes affligés ; mais je ressens une joie extrême quand je vois que vous êtes tristes de cette tristesse qui est selon Dieu, *tristitia secundum Deum*[3] ; je ne me réjouis pas de votre affliction, tout au contraire ; mais je ressens une joie indicible quand je vous vois abattus par cette tristesse salutaire qui conduit à la pénitence : *non quia contristati estis, sed quia contristati estis ad pænitentiam*[4]. » Je sais combien salutaire et combien fructueuse est cette pénitence qui conduit à Dieu : *pænitentia secundum Deum salutem operatur ;* et c'est pour cela que je me réjouis quand j'apprends que vous ressentez de la tristesse, parce que cette tristesse vous fait concevoir le désir de la pénitence, *pænitentia secundum Deum salutem operatur*, ou, pour traduire selon l'original : « Je me réjouis de ce que vous faites une pénitence dont vous ne devez jamais vous repentir : *pænitentiam haudquaquam pænitendam.* » Si je me réjouis donc de voir couler vos larmes, il ne faut pas vous en étonner, et si je m'afflige sans mesure sur ceux qui passent tout le temps de leur vie dans les jeux et dans les débauches, cela ne vous doit pas surprendre. Et c'est pour cette raison qu'il dit en un autre endroit de l'Épître[5] « qu'il verse des larmes pour ceux qui ne font pas pénitence :

1. II Cor., II, 4.
2. II Cor., VII, 7. Le texte porte ; *Referens nobis vestrum fletum ita ut magis gauderem.*
3. *Ibid.*, 10.
4. *Ibid.*, 9.
5. II Cor., XII, 21. Ms. : *une autre Epistre.*

ita ut lugeam multos qui non agunt pænitentiam ; » comme s'il disait : Je plains ces malheureux parce qu'ils ne se plaignent pas eux-mêmes ; je déplore leur misère parce que, bien loin de la déplorer eux-mêmes, ils passent toute leur vie dans le libertinage et la débauche. Ah ! ville de Milan ! nouvelle Ninive, enivrée en tes plaisirs, superbe en tes pompes, aveugle en tes vanités, insatiable en tes débauches ! mais ville de Milan plus superbe, plus aveugle et plus insatiable que la ville de Ninive, parce que tu résistes à la voix de Dieu qui t'appelle par les paroles de ton grand archevêque et que tu lui envoies tes ministres pour soutenir les débauches de ton carnaval, que tu as besoin, au milieu de tes joies, cependant que ton cœur est rebelle à la grâce et qu'il lui déclare la guerre, que tu as besoin, dis-je, qu'un cœur véritablement apostolique verse des larmes pour tes crimes ! Ah ! que tu as besoin, cependant que « tu amasses un trésor d'ire, *thesaurisas tibi iram* [1], » que saint Charles Borromée fasse une grande pénitence pour tes péchés et qu'il détourne par le sacrifice de soi-même la colère et la rigueur que tu te prépares !

Mais il faut rechercher à fond ce qui a obligé ce saint archevêque à faire une si rude pénitence pour les péchés de son peuple et qui l'a fait entrer en cet esprit de mortification ; et nous verrons que la cause de ses larmes et de sa pénitence se tire du fond et de l'esprit de son sacerdoce.

Pour le bien entendre, remarquez, Messieurs, que c'est une vérité constante, mais qui peut-être surprendra mes auditeurs, que l'esprit du sacerdoce est un esprit de pénitence publique. Peut-être serez-vous surpris que j'avance aujourd'hui cette doctrine, que l'esprit du sacerdoce est un esprit de pénitence publique ? Je sais sans en douter que ce sont les solitaires et les moines qui sont véritablement dans l'état de la pénitence, que c'est le devoir de leur charge, et que l'état sacerdotal est un état privilégié et qu'il a toujours été considéré comme un état de sainteté et d'innocence.

1. Rom., II, 5.

Mais il faut ici observer qu'il y a deux états de pénitence publique : l'un qui satisfait pour ses crimes, et le second qui satisfait pour les crimes et les péchés des autres ; et tel est l'état sacerdotal, bien loin de penser, Messieurs, que l'état sacerdotal soit un état de pénitence pour ses propres crimes. Car qui ne sait que les ministres des sacrements doivent apporter à l'autel une conscience innocente et remplie de pureté, et c'est par cette raison qu'étant éloignés des crimes, ils sont établis par le Fils de Dieu pour faire une pénitence publique et pour expier les fautes des hommes non seulement avec des larmes et des grands cris, comme dit l'Apôtre, mais encore par l'effusion de [leur] sang. Ainsi, j'ai raison de dire que l'état sacerdotal est un état de pénitence publique. C'est ce que saint Grégoire a fort bien expliqué dans la première partie de son *Pastoral*. Car, si vous lui demandez quel est le pasteur fidèle, il vous répondra que c'est un homme «qui ne commet rien de vicieux, mais qui déplore les transgressions des autres comme si c'étaient les siennes propres : *qui nulla vitia perpetrat, perpetrata autem ab aliis ut sua deplorat*[1]. » Le pasteur fidèle ne commet jamais rien de vicieux, mais il déplore les crimes des autres comme les siens propres, parce que la pénitence publique est une marque inhérente à sa qualité de pasteur et de prêtre. Confessons, Messieurs, devant tout ce peuple que nous sommes bien éloignés de la perfection de notre ordre. Mais, pour en renouveler le souvenir, regardons ce bel exemple que les derniers siècles nous en ont laissé.

Le grand cardinal, saint Charles Borromée, accoutumé dès longtemps à la mortification, étant arrivé dans la ville en laquelle régnait l'impénitence, il commence de suppléer à ses crimes par une plus sévère pénitence. Ce grand cardinal, issu d'une ville d'Italie et de parents très nobles, élevé délicatement, nourri dès sa plus tendre jeunesse dans une cour superbe, en laquelle il tenait la première place, mais en laquelle il donnait l'exemple de la modération, va devenir en son diocèse, hé quoi! un homme de douleurs, une victime qui s'im-

1. S. Gregor., *Regulæ Pastoralis liber*, p. I^a, c. X : « Qui nulla illicita perpetrat, sed perpetrata ab aliis ut propria deplorat. »

mole pour les péchés de son peuple. Il veille continuellement, son emploi ne lui permet qu'un repos interrompu ; « il ne couche plus que sur la dure, afin que sa chair trouve la douleur même dans son lit : *ipsis etiam cubilibus constricta, ipsis incunabulis lancinata*, dit Tertullien[1] ; » et afin de ressembler plus parfaitement à ce saint pontife selon l'ordre de Melchisédech, il se résolut de payer de sa personne pour toutes les peines que son peuple devait à la justice de Dieu pour ses péchés. L'histoire est remarquable ; je vous prie de l'entendre.

Dieu, qui commande aux maladies quand il veut et qui les fait servir ou de ministres de ses vengeances ou de témoins de ses épreuves, « avait appelé la peste dans la ville de Milan : *vocavit Dominus pestem*[2]. » Dieu avait donc envoyé la peste, ou bien disons, pour imiter les paroles de l'Écriture : Dieu avait appelé la peste et l'avait envoyée avec tout son venin pour infecter la ville de Milan. L'ange exterminateur étendait son bras meurtrier sur toute cette misérable ville. La mort se faisait voir de toutes parts. Il vint en pensée à ce grand archevêque qu'il se devait présenter tout seul aux coups de la vengeance de Dieu, afin de la détourner de dessus son peuple. Hé quoi ! il est écrit : *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront égarées*[3] : et ici, voici un pasteur qui s'offre comme une victime à la colère de Dieu pour être frappé, afin de rappeler ses brebis ! Ce n'est pas qu'un homme pécheur puisse expier par lui seul les péchés de toutes les âmes. C'est la gloire du divin Sauveur, dont il est jaloux, et « qu'il proteste ne donner à personne : *gloriam meam alteri non dabo*[4]. » Mais notre grand saint se persuade que Dieu aura la bonté de prendre son sang en sacrifice d'expiation pour épargner le sang de ses enfants, et cela s'était déjà vu dans la ville de Milan, quand le peuple fut affligé du temps de saint Ambroise. Car il le dit lui-même dans une épître[5], qu'il n'épargnerait son sang, « qu'il le ré-

1. *De resurr. carnis*, VIII : « Ne somno quidem libera, quippe ipsis etiam cubilibus vincta, ipsisque stramentis lancinata. »

2. II Reg., XXIV, 15 ; IV Reg., VIII, 1 (*vocavit famem*) ; Jer., XXIX, 17.

3. Matth., XXVI, 31.

4. Is., XLII, 8.

5. *Epist.* XX, 5 : « *Certe ut meus sanguis pro salute non solum populi, sed etiam pro ipsis impiis effunderetur.* »

pandrait volontiers pour le salut de son peuple : *Utinam certe meus sanguis pro salute omnium funderetur !* » Le grand cardinal Borromée entre dans ce sentiment généreux d'offrir sa vie pour le salut de son peuple. Mais qui lui donne ce sentiment? mais qui lui impose cette obligation? C'est l'esprit de son sacerdoce, c'est le privilège de sa prêtrise. Car il considère, selon les paroles de saint Cyprien [1], que l'Église est dans le pasteur et que le pasteur est dans l'Église par une extraordinaire communication, si bien qu'il se considère comme une personne qui doit s'immoler pour les péchés du peuple, et en qualité de pasteur et de ministre dévoué à Dieu pour porter la peine des crimes des autres. Quiconque eût vu le saint archevêque en présence de tout le peuple assemblé en procession, les yeux baignés de pleurs, la tête baissée comme une victime destinée à la mort, prier Dieu qu'il fît tomber sur lui toute la tempête, il eût pu se représenter un Moïse priant Dieu qu'il pardonne à son peuple ou qu'il l'efface du livre de vie [2] : ou David voyant l'ange exterminateur qui afflige son peuple et qui dit à Dieu : Hé ! Seigneur, que faites-vous? pourquoi affligez-vous ce peuple innocent, et pourquoi vous ne me punissez pas, moi, qui suis le coupable? Tournez, Seigneur, tournez sur moi les coups de votre colère et de votre vengeance ; ou saint Paul, « qui souhaite d'être fait anathème pour ses frères : *Optavi esse anathema pro fratribus meis* [3]. » Après ce grand sacrifice, le ciel paraît plus serein ; Dieu commande à l'ange exterminateur de suspendre son bras et la maladie prend fin, tellement que l'on peut dire que ce grand archevêque, par son sacrifice, a opéré la mort en lui et la vie en son troupeau : *Ergo mors operatur in nobis, vita in vobis.*

Chrétiens, profitons de ce bel exemple : ne nous persuadons pas que cette obligation d'être victimes regarde seulement les pasteurs ; pensons que tous ceux qui ont l'honneur d'être chrétiens sont obligés à se rendre des victimes pour le salut de leurs frères. Je pourrais établir cette vérité sur saint Augustin [4], qui considère dans

1. *Epist.* LXVI, 8.
2. Exod., XXXII, 32.
3. Rom., IX, 3 : *Optabam enim ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis.*
4. *Enarr. in Ps.* LIV, 4.

l'Église des membres vivants et des membres morts, et qui dit que l'économie de ce corps mystique est telle, que les membres morts ne recouvrent la vie que par le moyen des membres vivants, tellement que Dieu inspire aux saints et aux justes un esprit de mortification et de victime pour l'expiation des crimes des autres. Ah ! s'il en est ainsi, Chrétiens, gardons-nous bien de regarder les crimes des autres avec des visages indifférents ! Ah ! cet homme est enchanté[1] par les plaisirs du monde ; il quitte sa paroisse pour l'académie[2]. On ne le voit plus avec son pasteur ; il est toujours avec ses compagnons de jeux et de débauches. Il fortifie malheureusement son cœur contre les mouvements, les inspirations et les attraits de la grâce. Soupirez pour lui, chastes colombes ; enfants de la grâce, attendrissez-vous sur cet insensible. Faites pénitence sur ces impénitents. Que les enfants pleurent pour leurs pères ; que les pères gémissent pour leurs enfants, que les amis fassent pénitence pour leurs amis ! Déclarons partout la guerre au péché ; tâchons par nos pénitences d'anéantir partout la colère de Dieu. Mais afin que nos pénitences soient efficaces, tâchons de soutenir, à l'exemple de notre saint, jusqu'à la mort la discipline ecclésiastique. C'est ce qu'il faut vous faire voir dans la deuxième partie de ce discours.

Deuxième Point.

Pour le bien entendre, Messieurs, il faut présupposer quelque chose touchant l'établissement de l'Église, que je tâcherai de vous expliquer en peu de paroles. La parole de Dieu, qui a promis à son Église qu'elle ne serait jamais abattue, l'a voulu assurer en même temps qu'elle serait toujours agitée. Ç'a été le conseil de Dieu qu'elle fût établie au milieu des vents et des flots, afin d'être toujours agitée, et c'est pour cela que saint Augustin lui applique ces paroles : *Dominus regnavit, exultet terra, lætentur insulæ multæ*[3]. Il dit que l'Église doit se réjouir. Ce même saint Augustin[4]... : après, saint

1. *Enchanté*, ensorcelé.
2. *Académie*, maison de jeu ou tripot.
3. Ps. XCVI, 1 ; S. Aug., *Enarr. in Ps.* XCVI, 4.
4. Quelques mots ont été ici oubliés, car le verbe suivant est au singulier.

Bernard applique cet autre verset à l'Église : *Quoniam ipse super maria fundavit eam*[1]. Il dit que Dieu a établi son Église sur les eaux. Mais d'où vient qu'il a établi son Église sur les eaux plutôt que sur la terre, puisque ce qui est établi sur l'eau ne prend point de racine? C'est qu'il veut que l'Église soit comme une navire qui vogue sur les eaux de ce monde, et qui est agitée tantôt par les afflictions, qui sont appelées des eaux, tantôt par l'hérésie, que saint Jude[2] compare aux tempêtes et aux flots écumants. Ah! Église de Jésus-Christ, heureuse cité de Dieu, dont on a publié de si grandes choses[3], comment pouvez-vous vous promettre une si grande assurance au milieu de tant d'orages et de tant de tempêtes? Ah! ne vous étonnez donc pas, Messieurs, si vous entendez dire qu'elle est établie sur les eaux et sur la mer, parce que le prophète royal dit que « ses fondements sont établis sur les saintes montagnes, *fundamenta ejus in montibus sanctis*[4]. » Ah! les fondements de l'Église sont établis sur les saintes montagnes, c'est-à-dire sur la fermeté. Nouvelle structure, Jérusalem inconnue! paraître sur la terre et avoir ses fondements dans le ciel! Tu as donc ta structure sur la terre, mais ton fondement est dans le ciel, parce que Jésus-Christ est ton fondement. C'est donc une tour qui peut bien être battue par les vents et par les orages, mais dont jamais le fondement ne peut être détruit. O cité bienheureuse, tu peux bien être attaquée par les afflictions de la terre, mais ton fondement ne peut jamais se renverser! O nacelle spirituelle, tu peux bien être agitée par les eaux et par les tempêtes, mais tu as jeté ton ancre invisible dans le ciel. Nul vent ne peut briser tes voiles, ni rompre tes sacrés cordages, qui te tiennent invisiblement attachée. Mais quoique tu sois soutenue d'en haut, Dieu ne laisse pas encore de te soutenir sur la terre : tellement que l'Église a sa fermeté aussi bien que ses secousses; elle est défendue contre les orages de l'hérésie par la fermeté de sa foi, contre la superbe par la simplicité de ses mœurs, contre les mauvaises affections par la rigueur

1. Ps. XXIII, 2. Cette application est en réalité de saint Augustin. *Enarr. in Ps.* XXIII, 2.
2. Jud., I, 13.
3. Ps. LXXXVI, 3.
4. Ps. LXXXVI, 1.

de sa discipline. Et comme le fondement de l'Église n'est point différent de sa discipline, je ne m'étonne pas si ce grand cardinal tâche à réparer ses brèches par la discipline sévère qu'il y fait observer. Ah! Chrétiens qui êtes enrôlés en cette sainte confrérie, apprenez à ne jamais rien craindre. Quand les prédicateurs vous prêchent la sévérité de cette discipline, ne pensez pas qu'ils prétendent l'établir par une pensée ambitieuse. Loin de ces sentiments injurieux, Jésus-Christ a donné cette discipline à son Église pour réprimer les crimes qui se commettent. C'est lui qui, ayant permis qu'elle fût agitée par les flots de l'impiété et de l'hérésie, a en même temps élevé cette digue spirituelle pour empêcher que toute la terre n'en fût inondée. C'est pour cela que saint Charles, dont nous honorons la mémoire, établit la discipline ecclésiastique pour réprimer l'iniquité, lorsqu'elle règne davantage sur la terre. Il entreprend de réprimer les désordres qui se commettaient dans l'Église, mais il n'en pourrait venir à bout qu'en soutenant jusqu'à la mort la discipline ecclésiastique. Il veut réformer son Chapitre soutenu hautement par les puissants et par le gouverneur même de la ville. Il défend hautement l'observance des lois qui vont contre la gloire de Dieu; il n'épargne ni les puissants, ni le gouverneur, quand ils font quelque chose contre la loi de Dieu. Tous se soulèvent contre lui; lui se soulève contre tous, résolu de venger le tort qu'ils faisaient à Dieu ou de perdre la vie; résolu de mourir aux pieds des bourreaux ou d'abattre au pied de la croix tous les vices et tous les désordres et toutes les abominations.

Vous jugez bien, Messieurs, que cet homme ne vivra plus longtemps, puisqu'il est tout seul. Car que prétend-il faire, ayant tout le monde contre lui? Ne devrait-il pas bien penser que la prudence humaine lui prescrit toute autre chose que ce qu'il fait? Ah! la prudence humaine lui défend d'entreprendre d'autres affaires que les siennes propres. Elle ne peut pas souffrir qu'une personne fasse quelque chose que pour ses propres intérêts, et regarde comme imprudents ceux qui travaillent pour d'autres que pour eux-mêmes. Mais la prudence du ciel inspire bien d'autres mouvements; elle

se moque de cette prudence humaine qui ne songe qu'à se procurer[1]... un bannissement et jamais un véritable retour. Une prudence toute céleste lui inspire de troubler les consciences dans ce lieu d'exil. Et ne vous imaginez pas que les menaces des grands le puissent empêcher ; toute leur résistance est inutile, et il dit, avec saint Augustin, que, quoique les tempêtes de l'impiété et de l'hérésie se soulèvent contre lui, jamais elles n'abattront la puissance de Jésus-Christ dans son Église: *non ibit major inimicus Christi*[2]. Tout le monde se bande contre lui. Hé ! les prédicateurs apostoliques qui entreprennent d'un cœur intrépide la défense de Jésus-Christ sont ordinairement traversés de la sorte, et je ne m'étonne pas que le monde n'a point de force qu'il n'oppose aux desseins de ce grand homme. On lui oppose la force du prince et l'intérêt de l'État. Les ministres du roi d'Espagne publient partout qu'il avait dessein d'enlever sa couronne et de se faire roi. On lui fait les mêmes reproches qu'à saint Ambroise ; on l'accuse de couvrir du masque de la piété et de la dévotion son orgueil et sa superbe afin de gagner les cœurs du peuple. Vains prétextes de religion ou d'asile pour l'État ! malicieuse tromperie ou vaine ambition ! se peut-il faire que jamais vos injustes prétentions [se] puissent appliquer sur une intention aussi juste que celle du grand saint Charles Borromée, dont tout le dessein n'est que d'instruire, tout le désir que de faire du bien, et toute la force que de soutenir[3] ! C'est là la force ecclésiastique, c'est là l'autorité d'un grand pontife. Saint Ambroise sentait en lui-même une telle force. Il se plaît donc, comme son prédécesseur, à être accusé de sédition et de tyrannie, et il dit hautement[4] : Oui donc, « nous avons notre tyrannie : *Habemus tyrannidem nostram.* » Mais quelle est cette tyrannie ? « *Tyrannis sacerdotum infirmitas est.* Ah ! la tyrannie des prêtres, c'est leur faiblesse et leur infirmité. » Car, comme dit saint Paul, « c'est pour lors que nous sommes plus forts quand nous sommes plus faibles : *cum enim infirmor,*

1. Le sténographe ou le copiste a ici oublié des mots ou un membre de phrase.
2. S. Aug., *Enarr. in Ps.* CXLIII.
3. *Soutenir*, avec ce sens, tombé en désuétude : avoir de la constance à souffrir quelque chose.
4. *Epist.* XX, 23.

tunc potens sum (II Cor., XII, 10). » « J'ai des armes, dit ce grand saint, pour me défendre : *Habeo arma.* » Mais quelles sont ces armes? « *Habeo offerendi corporis mei potestatem.* C'est le pouvoir que j'ai d'offrir mon corps » pour être la victime de Jésus-Christ. Voilà donc les armes de saint Charles Borromée ; voilà sa puissance, voilà sa force. Ce n'est pas une intrigue pratiquée dès longtemps, ce n'est pas une puissance heureusement ménagée, c'est une puissance inhérente à lui-même. Car, s'il est fort, il n'est fort que par lui-même, puisqu'il est tout seul. S'il est redoutable, il est tout seul et partant il l'est par soi-même. Cependant il fulmine contre les ministres de l'Église et de l'État qui osèrent entreprendre contre sa discipline sacrée. Chacun l'avertit de se cacher et de se donner de garde de ses ennemis. Mais il répond en même temps avec saint Ambroise: De quelle garde me parlez-vous? « J'ai une garde invisible en la personne des pauvres, *habeo defensionem in pauperes* [1]. » Ce sont ces boiteux, ces vieillards et ces languissants qui font toute ma force et toute ma défense : « *Cæci et debiles robustis et bellatoribus fortiores sunt ;* ces aveugles et ces infirmes sont plus forts que les plus puissants guerriers. » Voilà la force de saint Charles Borromée. Voilà son autorité ; voilà sa puissance. C'est ainsi qu'il combat pour la discipline ecclésiastique dans l'espoir du martyre. Mais il ne plut pas à Dieu qu'il tombât sous les mains de ses ennemis. Il a voulu épargner son sang pour un plus auguste office. Car, après avoir dompté tous les rebelles et converti tous les impies et une grande quantité d'hérétiques, ne peut-il pas dire avec saint Paul: « *Ergo mors operatur in nobis, vita autem in vobis* [2]? Ah ! la mort opère en nous, mais notre mort est cause de votre vie. » Ah ! qui me donnera ce bien que ce grand cardinal revienne encore un coup pour établir la pénitence, qui n'est pas seulement abattue, mais qui est entièrement perdue et anéantie? Nous sommes dans un temps où l'Église est arrivée au dernier relâchement. Le nombre des chrétiens croît, mais sa discipline se relâche. L'Église fait comme cet homme

1. *Serm. contra Auxentium*, 33, in *Epist.* XXI. Le texte de saint Ambroise porte: *sed in orationibus pauperum.*
2. II Cor., IV, 12.

qui fit un banquet et qui n'y reçut pas seulement les conviés, mais qui y laissa entrer encore beaucoup de surnuméraires : *Multiplicati sunt super numerum*[1]. Ces surnuméraires qui sont entrés dans l'Église, ce sont ces âmes vicieuses, ces personnes adonnées aux crimes, dont saint Paul défend de ne point parler[2] ; enfin ces surnuméraires ont renversé par terre la digue toute céleste de la discipline ecclésiastique. On ne peut plus maintenant compter les méchants, tant le nombre en est grand ! On ne les peut plus retrancher de l'Église, tant ils sont forts ! Saint Charles Borromée avait considéré le clergé comme une digue forte et puissante pour l'opposer au torrent des méchants, et c'est pour cela qu'il l'avait procuré par l'assemblement du concile de Trente pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Mais qui ne voit qu'elle est maintenant toute renversée ? Ce qui reste néanmoins de cette discipline sacrée, nous le devons au zèle infatigable de ce saint Cardinal, qui en...[3] de saints écrits. Mes Frères consacrés à l'Église, dévorons ses livres, méditons ses livres. Ah ! ses livres sont les règles primitives de notre ordre, et nous devons les dévorer, si nous voulons résister aux secousses des méchants. Alors nous serons forts comme une armée rangée en bataille et nous serons soutenus par la force de cette digue toute céleste et par l'autorité ecclésiastique, sans laquelle on ne peut pas résister à l'iniquité de Satan. Mais, afin que cette discipline ecclésiastique ne nous paraisse jamais ennuyeuse, animons-nous de la charité pastorale pour secourir les pauvres dans leurs nécessités et dans leurs besoins, à l'exemple du grand cardinal Borromée. Donnez-moi encore un moment d'audience. J'achève en peu de paroles.

Troisième Point.

Ce ne sont pas seulement les ennemis de la discipline ecclésiastique, ce sont encore tous les pauvres malheureux qui persécutent ce saint archevêque, et, de toutes les persécutions, celle-ci lui est la plus sensible. Dans

1. Ps. XXXIX. 6.
2. Ephes., V. 3.
3. Quelques mots oubliés et d'autres illisibles.

toutes les autres, il n'avait affaire qu'à des personnes particulières, ou tout au plus à quelques compagnies; mais ici, c'est tout un peuple qui l'attaque, mais qui le persécute d'autant plus étrangement que ce sont tous ses enfants : de sorte que ce peuple réunit en soi les particuliers et les compagnies, les amis et les ennemis, les étrangers et les enfants; et ce qui est plus rigoureux, c'est que, dans toutes les autres persécutions, la charité empêchait les maux d'approcher de lui : *non accedet ad te malum*[1]. Mais quoi! c'est la charité même qui le force, qui le blesse, et qui ne lui permet pas d'être content, dans la disette de ses enfants et dans la nécessité de son peuple. D'où vient cela, mes Frères? C'est que le propre de la charité, c'est de s'exciter sur la misère d'autrui, d'où vient qu'elle cause une certaine tendresse en nos cœurs, en voyant les nécessités de nos frères. Mais la charité chrétienne ne suit pas toujours les mouvements de la chair. Demandez-le à ce grand cardinal Borromée. Il vous répondra : « Je sais être pauvre comme je sais être riche : *scio abundare et penuriam pati*[2]; » je sais ce que c'est du[3] chaud et du froid, de la faim et de la soif : ces maux, quoiqu'ils ne me touchent point, me font trembler quand je les considère dans les autres. Voilà un corps insensible, et qui semble n'être point altéré de toutes les misères humaines; mais ce même corps, qui est insensible pour lui-même, se laisse toucher de compassion dans les misères des autres. Ah! il ne peut plus vivre, s'il ne témoigne à son peuple l'ardeur de sa charité. Mais d'où vient, Chrétiens, que ce corps, qui n'est point charitable pour soi, devient sensible pour les autres? Ah! c'est par un mouvement de charité qui le met au-dessus de tous les maux, c'est par un mouvement de dilatation, par laquelle il se mêle dans les afflictions de tous les autres. « Sa charité l'élève jusque dans le ciel et ne laisse pas de l'attacher à la terre : *Charitas nexus est summis et imis conjunctus*[4]. » C'est le propre de la charité de joindre le ciel et la terre. Elle fait monter la terre jusques au ciel, mais elle fait descendre le ciel jusque sur la terre. C'est ainsi, saints

1. Ps., xc, 10.
2. Phil., IV, 12.
3. *Ce que c'est de*, ce que c'est que.
4. S. August., *Annot. in Job*, 38.

Confrères, qui êtes assemblés en son nom, que vous devez travailler à vous revêtir d'un esprit de tendresse, de compassion et de fraternité chrétienne. Et je ne crois pas que cette compassion soit inutile en soi-même parce qu'elle pousse des plaintes infructueuses. Car, tout de même que l'on voit que le ciel répand l'eau de toutes parts, touché de la stérilité de la terre, ainsi le cœur de saint Charles Borromée, ému par la compassion, fait rejaillir ses eaux, je veux dire ses aumônes sur la disette de tous les pauvres [1]. Il ne vous imite pas, riches malheureux, qui pensez avoir satisfait aux obligations de la charité quand vous avez répandu quelque petite goutte de votre abondance. Il vend jusqu'à son lit pour soulager les pauvres, parce qu'ayant été la victime de la pénitence et de la discipline ecclésiastique, il veut être encore la victime de la charité pastorale. Car ces aumônes, Messieurs, ne sont pas seulement un présent, ce sont encore des sacrifices [2]. Le présent se peut faire sans violence, mais le sacrifice ne se fait jamais sans quelque effort. Si donc la charité est un sacrifice, elle ne se contente pas de donner le superflu, elle se fait encore violence pour donner une partie du nécessaire. Il faut se faire quelque effort pour faire une véritable aumône : *Manum inferre rei suæ ex causa eleemosynæ* [3], dit Tertullien. Il faut s'épuiser de ses propres biens. Il faut prendre le couteau de la séparation, il faut retrancher une partie du nécessaire pour faire une sainte et fructueuse aumône. Ah ! Chrétiens, si vous pratiquiez de telles aumônes, la confrérie de saint Charles Borromée ne serait pas réduite, comme elle est, à se plaindre de votre froideur. Ah ! Messieurs, soutenez une si pieuse compagnie ; prêtez-leur la main. En ce temps, où les maladies règnent avec tant de pouvoir, hé ! prêtez-leur votre secours. Ne laissez pas tomber une œuvre si sainte ; employez-vous avec eux à secourir les pauvres malades.

1. Dans le sermon de charité à l'Hôpital général, pour le vendredi de la Passion 1663, on lit cette référence donnée par Bossuet : « *Compassion ébranle le cœur pour ouvrir les sources des aumônes. Voy. S. Charles Borromée.* »

2. Dans le même sermon de 1663, on lit cette seconde référence : « *Retranchement nécessaire, autrememt vostre aumosne n'est pas un sacrifice. Voy. S. Charles Borromée.* »

3. Tertull., *Liber de patientia*, VII : « *Ipse rei suæ manum inferre posset in caussa eleemosynæ.* »

Et vous aussi, sainte Confrérie, qui avez donné le commencement à toutes les autres, ne laissez jamais ralentir votre zèle, qui a réchauffé le zèle de toutes les autres paroisses. Représentez-vous maintenant que vous entendez les cris de ces pauvres malades, qui, après avoir perdu tout autre secours, n'ont plus que le vôtre pour se soulager. Ah! Chrétiens, plus les cris des pauvres sont faibles, plus ils ont de force pour se faire entendre. Que dirai-je maintenant de ceux qui sont contraints de dévorer leurs soupirs en eux-mêmes, ou dont les plaintes ne sont entendues que de leurs pauvres familles ou peut-être de quelques voisins aussi pauvres qu'eux[1]? Vous entendez bien que je veux parler de ces pauvres honteux. Cherchez-les dans ces antres obscurs où ils voudraient pouvoir se cacher à eux-mêmes. Cherchez-les, Chrétiens, et tâchez à tirer de leur bouche l'aveu de leur pauvreté et de leur indigence. Et ne me dites pas que vous ne pouvez les soulager, car la charité fait ce qu'elle peut et plus qu'elle ne peut, *secundum virtutem et supra virtutem*[2]. Elle n'a qu'à se regarder soi-même pour faire ce qu'elle veut ; mais elle n'a qu'à s'élever au-dessus de soi-même [pour faire] plus qu'elle ne peut. Que si, dans quelque rencontre, la providence divine...... [3], et la source des aumônes vous manque, ah! donnez-leur une aumône spirituelle : la source des consolations et des instructions ne vous manque jamais. Et c'est cette charité que saint Charles Borromée répandait sur tout son peuple durant le temps de sa maladie. Il étendait sa charité sur tous les misérables : il n'y a point de pauvres dans la disette qui ne ressentent ses libéralités ; il n'y a point de pauvres si abandonnés dans son diocèse qui ne soient illuminés par ses instructions. Il travaille sans cesse pour porter les ambitieux à l'humilité et pour retirer les abandonnés du désespoir et du précipice. Il a méprisé la contagion et la pestilence. Ah! Chrétiens, vos frères languissent à vos portes, et vous les laissez vivre sans secours et sans consolations! Mais, me direz-

1. Voy. t. II. p. 401 : « Leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille éplorée, et de quelques-uns de leurs voisins, peut-être encore plus misérables qu'eux ». (A. Metz, Toussaint, 1657.)

2. II Cor., VIII, 3.

3. Espace blanc pour un ou deux mots.

vous, de quoi serviront ces consolations à ce pauvre, qui a besoin de pain et non pas de paroles? Ah! Chrétiens, ne parlez pas de la sorte : car, quand un homme est dans la plus grande pauvreté, quand il se voit abandonné de tout le monde, et qu'il porte un fardeau de misère sur ses épaules, si cet homme vous voit venir à lui, il dira en son cœur : Donc je ne suis point tout à fait abandonné; donc on pense encore à moi; donc je suis soulagé dans mes misères. Il croira que Dieu aura mis la pensée de le venir voir dans vos cœurs, et, à travers les nuages épais de sa tristesse, il croira entrevoir un rayon de la bonté paternelle. Donnez-lui quelque petite instruction; dites-lui qu'il ne faut pas aigrir ses maux par l'impatience; dites-lui qu'il ne faut pas irriter la colère de Dieu par un désespoir; parlez-lui des jours de notre misérable pèlerinage; parlez-lui de ces jours de l'ancien Adam que nous devons passer en cette misérable servitude; tâchez d'exciter en lui le désir de ces jours éternels, où nous vivrons en joie et en repos, et où toutes nos larmes seront essuyées. Vos paroles seront un aiguillon dans son cœur, dit l'Ecclésiaste [1], et peut-être que, par un mot, vous aurez sauvé votre frère, pour lequel Jésus-Christ est mort [2]. Sainte Confrérie, voilà quelle doit être votre occupation. S'il y a encore quelque chose à dire, ne vous en étonnez pas : car on ne peut pas dire tout en un seul discours. S'il y a quelque chose à ajouter, méditez-le dans vos cœurs, « et Dieu vous le révélera : *et hoc quoque Deus revelabit* [3]. » Cherchez dans la conduite de votre pasteur [4], autant éclairé par sa piété que par sa doctrine, tout ce qui peut consoler les âmes affligées; et ce Dieu, qui est toute charité, vous conduira du séjour de la charité fraternelle dans le séjour de la charité divine, que je le prie d'accroître en vous par la charité du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

1. Eccl., XII, 11.
2. I Cor., VIII, 11.
3. Phil., III, 15.
4. Pierre Chapelas. Né à Bordeaux, il avait étudié à Paris, au Collège de Navarre, et pris le bonnet en 1618, et bientôt après avait été nommé à la cure de Saint-Jacques-la-Boucherie. Il résigna ce bénéfice en 1663 à Léonard Chapelas, son neveu. P. Chapelas fut l'ami de M. Olier et de Nicolas Cornet, et devint en 1637, syndic de la Faculté de théologie. Dans les querelles du temps, il prit, quoique avec modération, parti contre les jansénistes. (Le Villain, *Op. cit.* p. 233; *Mémoires* de G. Hermant, publiés par M. A. Gazier, Paris, 1910, 6 vol. in-8, *passim;* et *Mémoires* du P. Rapin, t. II, p. 310.)

II.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE.

A Paris, le 25 novembre 1656 (?).

Le texte de ce sermon, comme celui du panégyrique de saint Charles Borromée, est conservé dans le manuscrit n° 46 du Chapitre de Bayeux ; mais nous ne savons ni dans quelle église, ni en quelle année ce discours a été prononcé. Il paraît moins bien composé, et par conséquent plus ancien que le panégyrique de la même sainte qu'on lit dans les éditions de Bossuet, et qui est sans doute de 1661. D'un autre côté, on doit le croire postérieur au panégyrique de saint Gorgon (1654), dont l'orateur s'est inspiré ici. Étant donné que Bossuet fut absent de Paris au mois de novembre des années 1657 et 1658, il est probable que notre discours est de 1655 ou de 1656. (Voir E. Levesque, dans la *Revue Bossuet* de janvier 1903, p. 3.)

Omne quod natum est ex Deo vincit mundum, et hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.

Tout ce qui est né de Dieu surmonte le monde, et la victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi. (Paroles prises de la 1re Épître de saint Jean, ch. xv.)

C'est un spectacle bien agréable à des chrétiens, que de leur faire voir que le monde est vaincu par un chrétien. C'est un spectacle bien agréable à des vierges qui sont consacrées à Dieu, que de leur montrer ce triomphe en une personne de leur sexe. C'est un spectacle digne d'être présenté devant les autels du Dieu vivant, de voir que celui qui y est adoré a fait toute sa gloire et tout le sujet de son triomphe d'avoir surmonté le monde : *Confidite, ego vici mundum*[1]. Je me propose donc de vous faire voir un grand champ de bataille, où une jeune fille, âgée de dix-huit ans, combat la puissance de l'empire romain, attaque toute l'autorité de l'empereur et renverse toute sa magnificence, toutes ses

1. Joan., xvi, 33.

pompes, toutes ses grandeurs, toutes ses délices et toute son attente. Mais ce n'est pas assez, âmes saintes, que vous assistiez à ce combat ; il faut que vous vous jetiez vous-mêmes dans la mêlée et que, combattant avec la glorieuse sainte Catherine, vous méritiez de participer et à sa gloire et à sa couronne. C'est à quoi j'espère vous exciter, après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge, à qui je présente les paroles d'un ange : *Ave.*

C'est une chose bien remarquable dans la milice chrétienne, que nous ne soyons pas seulement obligés à combattre, mais encore qu'il nous soit ordonné de vaincre. Dans toutes les autre guerres, on s'acquitte fidèlement de son devoir, lorsque l'on entreprend avec prudence et qu'on combat avec vigueur ; et la victoire dépend de tant de circonstances imprévues, que, pourvu qu'on ne manque ni à la prudence ni à la valeur, quoiqu'on ne remporte pas toujours la victoire, on ne laisse pas pourtant de s'être acquitté de son devoir. Toutes les histoires sont pleines de ces braves infortunés qui ont mérité le titre de généreux soldats et de vaillants capitaines, sans avoir jamais pu mériter celui de victorieux et de conquérants. Il n'y a que dans la milice chrétienne qu'il est ordonné, non seulement de combattre, mais encore de vaincre. Il est écrit dans un prophète : « Mes élus ne travailleront point en vain : *Electi mei non laborabunt frustra*[1]. » Cela veut dire que, dans le camp du Fils de Dieu, il n'y a point d'attaque malheureuse, que la valeur n'est point suivie de mauvais événements, parce que la grâce qui nous est donnée produit un tel effet et porte une telle efficace dans notre âme que toutes les forces du monde ne sont pas capables de lui résister. Un soldat qui demeure seul dans le champ de bataille et qui ne voit plus d'ennemis autour de lui, c'est augure infaillible qu'il a remporté la victoire. Il est de même dans la milice chrétienne. Un chrétien qui combat contre le monde n'est jamais vaincu, et quoiqu'il soit enrôlé sous l'étendard de Jésus-Christ pour souffrir quantité d'assauts, il est néan-

1. Is., LXV, 23. Comp. *Panégyrique de saint Victor*, 1re rédaction. p. 366, et *Panégyrique de saint Gorgon*, t. I, p. 578.

moins toujours assuré de remporter la victoire. Et c'est pour cela que saint Jean dit, dans les paroles de mon texte, que « tout ce qui est né de Dieu surmonte le monde : *Omne quod natum est ex Deo vincit mundum.* » Autant de soldats, autant de vainqueurs ; autant de chrétiens, autant de conquérants ; et quiconque est enrôlé sous l'étendard de Jésus-Christ par la grâce du baptême doit être assuré de vaincre. C'est ce qui doit animer le courage des chrétiens, en ce que, dans leurs combats, l'événement n'est pas incertain et que, s'ils ont toujours à combattre, ils sont aussi toujours assurés de vaincre. C'est pour cela que je vous ai exhortés dès le commencement de ce discours à combattre avec la glorieuse sainte Catherine, en vous montrant que vous ne devez pas seulement combattre, mais encore vaincre le monde. Vous l'avez déjà repoussé tant de fois, vous l'avez déjà tant de fois mis sous vos pieds ! Mais, comme ce combat se renouvelle tous les jours, il faut être toujours prêts, et que vous vous teniez sur vos gardes. Je me propose donc de vous faire voir aujourd'hui le monde entièrement surmonté et toute sa pompe généralement abattue sous les pieds de la glorieuse sainte Catherine. Et afin de vous exposer en peu de paroles ce qui doit faire le partage de ce discours et le sujet de vos attentions, 1° je vous dirai que sainte Catherine a surmonté le monde dans ses plaisirs et dans ses délices ; 2° je vous ferai voir comme elle l'a surmonté dans ses pompes et dans ses vanités, et en 3e lieu, je vous montrerai comme elle l'a surmonté dans sa sagesse. C'est tout le sujet de ce discours et le partage de cette méditation.

Premier Point.

Disons donc, avant toutes choses, que la glorieuse sainte Catherine a surmonté le monde dans ses plaisirs et dans ses délices. C'est l'effet d'une conduite admirable de la providence de Dieu, qu'il lui ait plu ordonner que les victoires que nous remportons sur le monde ne se puissent gagner que par des attaques si dangereuses, et que nous ayons des ennemis domestiques et intérieurs que nous soyons obligés de combattre sans

cesse. Mais voici ce qui est le plus difficile, c'est que nous avons dans nos entrailles un feu toujours allumé de cet amour de nous-mêmes qui est si fort inhérent dans nos cœurs et de passions si violentes ; parce qu'il veut, ce grand Dieu, que sa grâce se perfectionne en nous et que nous combattions incessamment le feu brûlant de notre propre amour, qui est si fort inhérent dans nos cœurs.

Il a voulu faire voir par là l'efficace et la force de sa grâce. Il prétend, ce grand Dieu, nous faire combattre sans cesse, et que nous ne soyons jamais en repos. Il veut, pour honorer son triomphe, que sans cesse nous remportions des victoires sur le monde en arrachant de notre cœur tout ce qui se ressent de ses plaisirs et de ses délices, et que le triomphe de sa grâce soit établi dans toutes les facultés de notre âme. C'est ce qui paraît clairement dans la personne de tous les martyrs, et je tâcherai de vous éclairer dans ces difficultés et de vous y conduire par les lumières que je veux emprunter de saint Augustin, dans le livre qu'il a fait *De la correction et de la grâce*. Il représente dans ce livre [1], d'un côté, Adam dans les délices du paradis, et de l'autre, il fait voir le martyr dans les tortures et dans les chevalets. Chose étrange ! dit saint Augustin, Adam est dans les délices du paradis et l'on offre aussi des délices aux martyrs ; mais si l'on offre ces délices à Adam, c'est afin de le maintenir en grâce, et on ne les présente aux martyrs que pour les faire tomber de leur innocence. Dieu promet des plaisirs à tous les fidèles, mais Adam a toujours de l'espérance [2], et les saints martyrs languissent toujours dans la violence de leurs douleurs ; Adam n'a rien à craindre que le péché et il le commet ; les martyrs ont tout à craindre et ne craignent rien. La mort est proposée à l'un comme la juste punition de sa faute, et elle est proposée aux autres comme la

1. *De corrept. et grat.*, cap. XII, n. 35. Voyez le *Panégyrique de saint Gorgon*, de 1654, t. I, p. 579-580.

2. Il doit y avoir quelque lacune ou quelque confusion dans ces deux premiers membres de phrase. Dans le *Panégyrique de S. Gorgon* (p. 580) on lit : « Dieu promet des biens à Adam et il en promet au martyr : mais Adam tient déjà ce que Dieu promet, et le martyr n'a que l'espérance : et, cependant, il gémit parmi les douleurs. »

récompense de leurs vertus et le fruit de leur persévérance, de sorte qu'il semble que l'un soit retenu par force et que l'autre soit précipité par amour. Et cependant Adam pèche « dans une si grande félicité et dans une si grande facilité de ne pas pécher, comme parle saint Augustin : *In tanta felicitate, in tanta non peccandi facilitate*[1]. » Un fruit donné à Adam lui donne la félicité, et celui qui lui est défendu suppose qu'il lui est facile de la posséder. Il pèche donc au milieu des plaisirs et des délices du paradis, et ce martyr demeure constant parmi les tourments et les tortures. D'où vient cela, dit saint Augustin, sinon de « celui *qui non dedit spiritum timoris sed prudentiæ et virtutis et sobrietatis et amoris*[2] : Cela vient de celui qui ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais un esprit de prudence, de force et de courage et d'un saint amour. » Il a donné aux martyrs un esprit de sobriété, afin de ne pas s'arrêter aux plaisirs et aux délices du monde. Il leur a donné un esprit de force et de courage, afin de n'être pas effrayés par les menaces, ni par les tourments ; et il leur a donné un esprit de sainte dilection, afin de s'attacher intimement à Dieu au milieu des tourments et parmi les plus cruels supplices. Voilà donc les victoires de la grâce de Jésus-Christ, qui arrache un chrétien des délices du monde. Mais ce qu'il y a de plus insupportable dans les tourments, c'est ce que les martyrs doivent se comporter en telle sorte qu'ils ne se laissent pas gagner par les flatteries et par les belles promesses du monde, qu'ils surmontent non seulement les menaces, mais encore les afflictions et les supplices. *Unde hoc*, dit saint Augustin, *nisi de adjuvante qui non dedit spiritum timoris sed virtutis et amoris, quo cuncta placentia, cuncta minantia, cuncta cruciantia superantur*[3] !

C'est donc en cela que paraît véritablement le triomphe de la grâce de Jésus-Christ, que les chrétiens surmontent et les menaces et les supplices ; et nous le

1. S. Aug., *De corrept. et grat.*, cap. XII, 35.
2. *Ibid.* : « non timoris, sed virtutis et charitatis et continentiæ ».
3. *Ibid.* : « quo cuncta minantia, cuncta invitantia, cuncta cruciantia superarent. »

voyons aujourd'hui dans la personne de la glorieuse sainte Catherine, jeune, d'une race illustre, belle jusques à ravir tout le monde, l'esprit éclairé par les sciences. Jugez par là, âmes chrétiennes, de ses autres avantages en un âge si tendre, n'ayant que dix-huit ans. Ayant de si grands avantages de naissance, d'esprit et de corps, elle ne se laissa jamais emporter aux plaisirs du monde. Ah ! ne faut-il pas croire qu'elle n'était pas capable d'être surmontée par la flatterie? Elle conserve l'amour de son cœur à Jésus-Christ, elle l'aime avec excès : c'est le seul objet de son amour. Elle qui n'aima rien plus que son divin Époux, elle n'a pas un amour médiocre, puisqu'elle ressent pour lui des maux extrêmes, pour lui témoigner un amour plus légitime. Ce n'est pas assez : par le vœu de sa virginité, elle ferme la porte de son cœur à tous les plaisirs de la terre, et, en même temps qu'elle professe la pureté chrétienne, tous les délices lui sont éternellement interdits. Car, comme dit saint Basile[1], « il faut que tous les sens des vierges soient aussi vierges : *virgines esse sensus virginis oportet*, » tellement qu'elles ne doivent jamais permettre l'entrée de leur cœur à tout ce qui peut flatter les sens. Il faut aller jusques au cœur et arracher les plaisirs où nous sommes endormis comme dans l'ombre de la mort. Il faut que la mort de Jésus-Christ aille jusques au cœur, afin que, s'attachant intimement à la croix de Jésus-Christ, elles détruisent et arrachent ce qu'il y a des plaisirs du monde. Voilà donc Catherine, séquestrée de tous les plaisirs du monde : elle a sevré tous ses sens ; elle s'est privée de l'usage de la vue ; elle sait que ce n'est pas en vain que saint Paul[2] ordonne qu'elles aient toujours le voile sur les yeux, afin qu'elles ferment leur vue à toutes les choses de la terre. Elle a donc fermé sa vue ; elle a donc été jusques au fond de son cœur, parce qu'elle ne se contente pas de donner la première atteinte à ses passions et qu'elle sait que, l'une étant surmontée, l'autre revient aussitôt à la charge, tellement qu'elle combat jusques au dernier mouvement de la passion qui veut l'attacher à la créa-

1. *Lib. de Virginit.*, n. 7, 15, 20. Cf. au t. IV, le sermon de vêture du 8 mai 1664, vers la fin du 1er point.
2. I Cor., XI, 3, 13.

ture et disputer à Jésus-Christ son cœur et ses affections. N'est-elle donc pas entièrement séquestrée des délices du monde? C'est donc là la charité de Jésus-Christ qui l'anime, et elle peut dire avec saint Paul que la charité de Jésus-Christ la presse : *Charitas Christi urget nos*[1].

Mais elle n'aspire qu'à verser son sang pour la gloire de Jésus-Christ, et c'est en effet un gage de l'amour qu'elle lui porte. Car, comme dit le Sauveur[2], la charité n'est pas véritable si elle ne nous presse de donner notre âme et notre vie pour laisser à l'objet que nous chérissons des preuves plus assurées de notre amour. C'est aussi ce que fait sainte Catherine : elle se voit engagée dans les supplices; elle cherche partout des occasions de souffrir. Elle entend le Sauveur qui lui dit sur la croix : *Sitio*[3]. Il dit qu'il a soif; mais il a soif jusques à ce qu'il ait épuisé tous les tourments. Il a soif jusques à tant qu'il ait épuisé tous les supplices. Sa soif n'est point rassasiée qu'il n'ait enduré toute sorte d'opprobre et d'ignominie. C'est pourquoi il crie toujours : « *Sitio*, j'ai soif », et en même temps qu'on lui donne un breuvage composé de fiel et d'absinthe, il s'écrie : « *Consummatum est!* Tout est consommé! » Il dit que tout est consommé, parce qu'il n'a plus rien à souffrir : *Consummatum est*[4].

Quiconque est rempli de l'amour de Dieu, il a la même soif des tourments et des supplices. C'est pourquoi, bien loin de craindre les bourreaux, les martyrs excitent eux-mêmes leur courage et leur fureur. Comme en effet l'amour n'est pas bien éprouvé qu'il ne le soit par le témoignage du sang répandu, ah! cette charité est trop faible qui ne sait que pousser des désirs inutiles! Ah! cet amour est trop languissant qui ne sait louer son bien-aimé qu'au milieu des prospérités et des délices! Car en effet le Sauveur nous apprend[5] qu'il ne faut louer les martyrs que lorsqu'ils sont persécutés par la rage des tyrans. Alors leur corps devient tout ulcéré; leur sang qui coule de toutes parts, le cœur blessé, l'âme

1. II Cor., v, 14.
2. Joan., xv, 13.
3. Joan., xix, 28.
4. *Ibid.*, 30.
5. Matth., v, 11.

soumise, la volonté qui se détermine au supplice, tout cela se tourne en langues et en voix pour chanter le cantique du divin amour. L'amour donc, sitôt qu'il règne dans un cœur, il ne craint point les tourments; il est plus fort que les tourments. Il ne craint point la mort : il est plus fort que la mort. Il ne craint point l'enfer : il est plus fort que l'enfer. Il a ses forces, et il n'est pas capable d'appréhender. Il est lui-même son martyre : il n'est donc plus en état de craindre le martyre. Il est lui-même son enfer; l'absence de son bien-aimé fait son enfer : il n'est donc plus en état de craindre l'enfer. C'est ainsi que fut sainte Catherine. Elle ne craint ni le martyre, ni la mort, ni l'enfer même. Elle se réjouit que la cruauté ingénieuse ait inventé cette machine épouvantable pour servir à son supplice. Elle chérit cette roue dont on ne peut parler qu'avec horreur. Elle loue la rigueur qui va mettre son amour à l'épreuve la plus délicate. Ah! invente donc quelque chose de plus terrible, ô cruauté des hommes, pour éprouver l'excès de mon amour, et si tu ne peux m'attacher à mon bien-aimé, tâche du moins à me faire endurer plus cruellement que la nouveauté de tes supplices! Elle ne résiste point, elle voudrait être déjà sous les rasoirs tranchants. Ah! quelle violence à son amour! J'ose dire même que l'esprit de Dieu s'est joint avec la cruauté de ses persécuteurs. Car on presse cette âme, et plus elle souffre de violence, plus elle triomphe des supplices. Elle succombe néanmoins aux tourments, parce qu'elle veut faire voir l'excès de l'amour qu'elle porte à son bien-aimé. Elle succombe donc, non pas à un acte de faiblesse, mais pressée par cette promesse qu'elle lui a faite et qu'elle veut laisser pour exemple à tout le monde : elle élève ses yeux et son cœur au ciel, et en même temps la machine se brise en pièces. Catherine donc a eu toute la gloire de ce supplice, quoiqu'elle ne l'ait pas enduré. Mais enfin il faut qu'elle donne des preuves plus convaincantes de son amour par les dernières violences qu'elle souffre; il faut que par la mort son âme sorte de son corps; et le tyran ayant commandé qu'on lui tranchât la tête, elle rendit heureusement son âme à Dieu.

Courage donc, Chrétiens : *Hæc est victoria quæ vincit mundum.* Voilà, voilà une grande sainte qui a vaincu le monde : « *cuncta placentia, cuncta minantia, cuncta cruciantia,* dit saint Augustin[1]. Elle a surmonté tous les délices du monde, toutes ses menaces et tous ses supplices. » Ah ! Chrétiens, ne voulez-vous pas maintenant vous jeter dans la mêlée ? Ne voulez-vous pas vous mêler dans le combat de cette grande sainte pour obtenir une semblable couronne ? Ah ! quiconque est embrasé du divin amour, il ne craint point les supplices, il ne forme que pour eux des vœux et des désirs, et leur abord fait sa plus grande joie.

Mais ce n'est pas assez de vous avoir montré comme sainte Catherine a vaincu le monde dans ses plaisirs et ses délices, il faut encore vous faire voir comme elle l'a surmonté dans ses pompes et dans ses vanités.

Deuxième Point.

C'est ce qu'a fait sainte Catherine. Je vous ai fait déjà remarquer qu'elle avait aux yeux du monde de grands avantages. Vous avez vu qu'elle possédait une beauté ravissante, et son historien[2] ne dédaigne pas de toucher cette circonstance dans sa vie, afin que les femmes apprennent par son exemple, non pas à donner au monde leur cœur, mais à consacrer à Dieu ce trésor qu'elles estiment le plus cher. Voilà donc Catherine qui paraît avec tout ce qui est capable de donner du crédit et de la réputation à une jeune fille. Cependant elle méprise toutes les pompes et toutes les vanités du monde, et croit qu'il vaut mieux suivre les opprobres et les ignominies avec Jésus-Christ que de posséder tous les trésors avec les Égyptiens. Outre ces trésors de naissance et de beauté qu'elle possédait extraordinairement, elle avait encore une science relevée, et certainement c'est ici la plus grande épreuve de sainte Catherine[1]. On voit assez des désirs de plaire dans une personne de son sexe, et comme c'est le malheur de se trop flatter

1. *De corrept. et grat.*, XII, 35. Comp. *Panégyrique de S. Gorgon.* t. I, p. 579.

2. Siméon Métaphraste, *Vies des saints*, 25 novembre (P. G., t. CVI, col. 275-302).

dans leurs propres pensées, il ne faut pas s'étonner si l'épreuve de sa haute réputation est délicate et dangereuse pour une jeune fille. Et si ce sexe succombe presque en tous rencontres au milieu des applaudissements, quand une jeune fille a quelque chose qui passe les avantages de la gloire de son sexe, pour lors l'épreuve qu'on en fait est fort délicate ; c'est pourquoi il était bien à craindre pour sainte Catherine, parce qu'il n'y a rien de plus estimé parmi les hommes que la science, et que c'est elle seule qui met toute la différence entre eux. Et si vous voyez que les plus fortes têtes se laissent emporter à une passion si délicate, jugez si une jeune fille ne sera pas capable de tomber dans un pas si glissant. C'est aussi peut-être pour cela qu'on défend d'ordinaire à celles de son sexe de rechercher trop curieusement les sciences, non pas qu'elles ne soient capables de les acquérir, mais parce que, les ayant acquises, elles ne pourraient peut-être sans crime en supporter le brillant et l'éclat[2].

Cependant sainte Catherine, avec tous ses ornements admirables, se retranche toujours dans une grande modestie. Elle préfère les opprobres de Jésus-Christ à tout ce qu'elle possédait de plus glorieux et de plus illustre. Elle ne cherche que la honte et l'ignominie. Car, autrefois, professer la religion chrétienne, c'était courir aux opprobres et aux infamies[3]. Chose étrange ! Vous voyez tous les chrétiens dans le mépris et dans le rebut. Il n'y avait que des malédictions à vomir contre eux. Il n'y avait qu'à inventer contre eux tout ce qu'il y avait de plus horrible et de plus exécrable ; ils étaient condamnés à une bassesse étrange, si bien qu'on les estimait la lie et la boue du peuple, et cependant, quoique les païens leur fissent tant d'opprobres, ils ne pouvaient obtenir d'eux qu'on les négligeât aucunement. C'était une chose effroyable à dire que, si la rosée manquait un jour à tomber, ou si le Tibre venait à se déborder quelquefois, on accusait les chrétiens de ce

1. Voir t. IV : *Panégyrique de sainte Catherine* de 1661, au second point.

2. *Ibid.* — *Les Précieuses ridicules* sont de 1659, et les *Femmes savantes* suivront, en 1672.

3. Comparez ce développement avec le *Panégyrique de saint Gorgon*, t. I. p. 36 et p. 582.

désordre[1]. Ils n'étaient propres qu'à attacher à des gibets, et on les chargeait de malédictions en telle sorte qu'on les faisait la cause de tous les malheurs. « *Pluvia defecit, causa christiani :* la pluie a manqué, les chrétiens en sont la cause[1]. » On estimait que tous les chrétiens étaient la cause de tous les désordres qui arrivaient, et c'est pour cela qu'on les conduisait à la mort comme de pauvres brebis à la boucherie. Ce qui fait dire à Tertullien que « c'étaient des personnes destinées à la mort : *Christiani genus morti destinatum*[2]. » Il ne dit pas condamnés, mais destinés. Ils n'y allaient pas comme des criminels, après toutes les formalités de justice mises en usage, mais parce que les païens croyaient que les chrétiens étaient des âmes basses. Voilà pourquoi ils étaient destinés à la mort : *Christiani genus morti destinatum.* Ce n'était donc pas une condamnation, mais une destination, et ils y étaient destinés par le nom de chrétiens, qui était odieux et exécrable aux païens et aux infidèles. Ah ! pauvre nom de chrétien, que tu es odieux ! ah ! pauvres chrétiens, que vous souffrez de malédictions ! On vous accuse de tous les maux qui menacent la terre ; on vous charge de tous les désordres qui arrivent dans la nature. On allume contre vous des haines implacables, parce qu'on regarde votre sang comme un sang vil et méprisable, et voilà pourquoi vous ne pouvez manquer d'être destinés à la mort !

Cependant sainte Catherine est illustre et renommée de tous les peuples. Les qualités de son esprit et de son corps la rendent aimable à tout le monde. Tous ceux qui s'approchent d'elle, cette sainte leur persuade le désir de l'ignominie et les attire à son amour. Les courtisans de l'empereur la vont visiter en sa prison, et, au milieu de son martyre, ils la trouvent plus glorieuse et voient en elle un cœur plus intrépide au milieu de ses supplices que l'empereur même sur son trône, et surpris du courage de cette innocence persécutée, ils se dépouillent de leur pompe pour la changer en des fers et pour embrasser à son exemple les opprobres et

1. Tertullien, *Apologeticus*, 40. — *Ad Nationes*, I, 19.

2. Tertullien, *De spectaculis*, 1 : christianos expeditum morti genus. — Voy. t. II, p. 360. *Panégyrique de saint Victor*.

les ignominies du Fils de Dieu sur la croix. Ah ! si cette grande sainte a reçu cet honneur du Fils de Dieu devant sa mort, de lui sacrifier devant elle deux grandes victimes (l'une c'était l'impératrice, et l'autre la fille de l'empereur : voilà deux grandes victimes qu'elle immole à son Dieu) ; mais elle devient elle-même la victime de Jésus-Christ, et nous pouvons dire qu'elle va subir généreusement ses opprobres et ses ignominies.

Chrétiens, qu'en pensez-vous? Que trouvez-vous dans le monde qui doive attirer vos amours et vos estimes? Quoi, le monde? Jésus-Christ l'a entièrement détruit, il a défiguré toute sa gloire et si vous voulez que je vous en parle sincèrement, ah ! le Fils de Dieu l'a couvert de la honte de ses supplices et des horreurs de sa mort. C'est pour cela qu'il n'y a que les saints qui le défigurent de la sorte ; et il ne m'étonne plus, grande sainte, de voir que vous avez surmonté toutes ses pompes et toutes ses vanités, parce que vous êtes fortement persuadée que ce n'étaient tout au plus que des sujets de honte et d'ignominie.

Puisse donc aujourd'hui tout cet auditoire dégager son cœur de l'amour qu'il a pour tout ce qui est du monde ! Puissent toutes les dames qui m'écoutent, mépriser cette beauté fragile et passagère qui se flétrit au moindre souffle de vent, qui se ride et se cave à la moindre chaleur, et qu'un petit faux-jour est capable de dissiper ! Puissent-elles déraciner de leur cœur l'amour qu'elles ont pour l'agrément et pour la complaisance, qui les engage elles-mêmes à un joug trop honteux et trop infâme pour des chrétiens ! Puissent-elles mépriser tous les ornements affectés qui sont la cause que les chrétiens font honte à la grâce qu'ils ont reçue au sacrement de baptême ! Puissent-elles avoir un dégoût éternel pour le fard et les ajustements, qui font dire au grand Tertullien[1], qu'elles sont défigurées par leur beauté, souillées par leurs ornements et obscurcies par leur lustre et par leur éclat, afin qu'elles préfèrent la pourpre qui couvre les opprobres de Jésus-Christ à tout

1. *De cultu fœminarum*, II, 5.

ce qu'il y a de plus grand, de plus riche et de plus superbe dans le monde !

Mais continuons les victoires de la glorieuse sainte Catherine et, après l'avoir vue vaincre les plaisirs et les délices du monde par les souffrances, après l'avoir vue surmonter ses pompes et ses vanités par sa modestie et ses abaissements, voyons enfin comme par son humilité elle triomphe de ce qui est plus illustre et plus éclatant en sa personne ; voyons comme cette jeune fille triomphe de la science et de la sagesse des philosophes.

Troisième Point.

C'est ici un étrange spectacle, Messieurs ; c'est déjà quelque chose d'extraordinaire, que la grâce a fait en cette grande sainte et dont elle doit être récompensée dans ce monde, qu'elle se soit enrôlée sous l'étendard de Jésus-Christ dans la troupe des martyrs ; c'est déjà quelque chose de grand qu'on ait vu une jeune fille donner son nom à la milice chrétienne, qui ne peut surmonter ses ennemis qu'en aiguisant leur rage et leur fureur. Mais de voir une jeune fille parmi les docteurs n'être pas moins savante pour soutenir les vérités de la religion que résolue de mourir pour leur défense, certainement c'est ce qui fait paraître plus clairement la force, la puissance, l'efficace de la grâce de Jésus-Christ, puisqu'il a surmonté en cette grande sainte *par des choses faibles les choses les plus fortes du monde* [1]. On assemble tous les philosophes contre Catherine : voilà la science du monde qui s'oppose à la science de Dieu, qui va paraître victorieuse et triomphante de la science du monde. Sainte Catherine surmonte donc la science du monde : elle abat sa superbe et sa fausse sagesse au pied de la croix du Fils de Dieu. Cette superbe devient docile, et quoiqu'elle ne soit pas encore accoutumée à s'abattre sous le joug du Fils de Dieu, néanmoins n'étant pas assez forte, cette science et cette sagesse du monde se soumettent à la science et à la sagesse de Dieu et se réjouissent d'être éclairées par ses lumières.

1. I Cor., I, 27

Catherine donc, pour surmonter la science et la sagesse du monde, fait deux choses[1] : 1° elle la détruit ; 2° elle la dépouille. Je dis 1° qu'elle détruit, parce qu'elle dissipe tous les œuvres du mensonge. Je dis, 2°, qu'elle dépouille, parce qu'elle ôte la force que la science du monde avait donnée au mensonge, et la donne à l'Église chrétienne, parce que l'Église des chrétiens est la dépositaire de la vérité. Il est vrai que les philosophes étaient dans l'erreur, ils s'écartaient bien loin de la vérité ; mais cependant ils n'avaient pas moins de subtilité pour cela parce qu'ils détournaient la vérité pour la donner au mensonge, et c'est ce qui a fait dire à Tertullien : « *Pulsarunt ad januam veritatis*[2], qu'ils ont frappé à la porte de la vérité, » mais qu'ils ne sont pas entrés dans son sanctuaire. Car, comme il a plu à Dieu de conserver, malgré le débris de l'univers, des vestiges des plus grandes vérités, ce qui a fait errer les anciens philospohes, c'est ce qui leur a fait peu à peu trouver leur port dans un heureux égarement, comme parle Tertullien : *Prospero errore philosophia portum invenit*[3]. Le mensonge est « l'ennemi de la vérité, comme le démon l'est du genre humain : *interpolator veritatis*, » comme l'appelle Tertullien[4]. Il se déguise souvent et prend la figure de la vérité : c'est le singe de la vérité. Et c'est le mensonge que les anciens philosophes ont suivi, ou lorsqu'ils ont tâché d'obscurcir la vérité par le mensonge, ou bien qu'ils se sont efforcés d'éclairer l'erreur par la lumière de la vérité ; tellement que, pour abattre l'orgueil de ces philosophes, il fallait ôter au mensonge les vérités qu'il avait usurpées, et convaincre les erreurs qu'il avait établies. Car quiconque veut suivre la vérité, il ne peut pas soutenir l'erreur, et, comme dit saint Paul, les philosophes anciens *tenaient la vérité captive*[5] sous le joug du mensonge, parce que le mensonge qui la couvrait ne leur permettait pas de la découvrir et de la développer.

1. Cf., au t. IV, le *Panégyrique de sainte Catherine*, de 1661, second point.

2. *De testim. anim.*, 1 : Veritatis fores pulsant. — Cf. *Panégyrique de sainte Catherine. Ibid.*

3. *De anima*, 2 : aliquis portus offenditur prospero errore. — *Panég. de sainte Catherine.*

4. *De cultu femin.*, lib. I, 8 : interpolator naturæ.

5. Rom., I, 18.

C'était la faute de la philosophie des idolâtres qui, ayant fermé leurs cœurs à l'amour de la vérité, les avait empêchés de lui rendre de justes hommages et des adorations légitimes. Voilà donc la vérité captive sous le joug du mensonge : la fausseté de l'un empêche que l'on n'aperçoive la vérité de l'autre. Mais pouvez-vous croire qu'une jeune fille puisse développer tant d'erreurs? Ah ! c'est un coup du Très-Haut ; c'est un effet de la grâce de Jésus-Christ. Elle ôte à la philosophie humaine les vérités qu'elle avait usurpées. Car la vérité étant vierge, elle ne devait point être souillée ; mais les philosophes ont tâché de la souiller par le mensonge. Il fallait donc prendre cette sainte vérité entre les mains de ceux qui la souillaient, pour lui rendre son éclat et son lustre. Et c'est ce qu'a fait sainte Catherine. Cinquante philosophes s'assemblent de toutes parts ; elle les confond tous par sa science ; et ceux qui ont vu ses écrits avouent qu'elle était la plus célèbre par la philosophie qu'il se pût voir. Les philosophes, voyant qu'elle défend très puissamment la vérité et qu'elle est également imprenable et aux vérités, pour les appuyer, et aux mensonges, pour les surprendre, enfin ils donnent les mains. Ah ! qui a fait ce grand ouvrage, si ce n'est Jésus-Christ par le moyen de sainte Catherine? L'amour qu'elle avait pour la vérité l'a fait parler en sa faveur, et la haine qu'elle portait à l'erreur lui a fait dissiper les mensonges.

Chrétiens, laissons donc aujourd'hui embraser nos cœurs par les ardeurs de cette sainte vérité. Il n'y a point de vérité que vous ne pénétriez, grande Sainte, par votre charité, qui est immense, et que votre science ne manifeste aux yeux de tout le monde. Nous devons donc rendre à la vérité le témoignage de la parole, et puisque cette sainte a bien voulu développer la vérité de ces ombres pour l'honorer par sa manifestation, nous devons aussi par conséquent la manifester, et c'est pour cela que nous lui devons le témoignage de notre parole et de notre voix.

Mais ce n'est pas assez de donner seulement à la vérité le témoignage de notre parole : sa solidité, étant inviolable, demande quelque chose de plus solide que la

voix ; et le témoignage de la parole, qui n'est qu'un vent, n'est pas assez fort pour la soutenir et pour l'appuyer. Ah ! notre zèle est trop faible et trop impuissant, si nous n'ajoutons au témoignage de la parole le témoignage de la vie. C'est pourquoi, après qu'un chrétien a publié la vérité par la parole, il faut qu'il la confirme par la sainteté de sa vie. O sainte vérité, tu dois être la règle de notre vie ; o sainte vérité, tu dois être l'exemplaire de nos mœurs ; o sainte vérité, tu dois être la forme de nos jugements !

Mais ce n'est pas encore assez pour établir la vérité, du témoignage de la parole et de la vie, et nous lui devons encore le témoignage du sang, parce que le témoignage du sang étant le dernier, est le témoignage le plus accompli, parce qu'il se termine par les souffrances. Nous lui devons donc le témoignage du sang, quand il lui plaira de l'exiger de nous.

Chrétiens, animons maintenant nos cœurs pour rendre ces trois témoignages à la vérité. Rendons-lui un témoignage et de parole et de vie. Pour le témoignage du sang, nous ne sommes pas dans le temps de le lui rendre ; mais, en revanche, tâchons de lui rendre les témoignages de parole et de vie ; tâchons que, par toute la terre, notre parole rende témoignage que la vérité est méprisée. On rencontre partout de ces esprits malheureux qui font gloire de se déclarer contre la vérité ; le libertinage semble être venu au dernier période. Les libertins ne se contentent pas de lui faire violence, mais ils veulent encore qu'on leur applaudisse. Ah ! Chrétiens, souffrirez-vous un tel scandale ? Parlez, parlez hautement en ces rencontres en faveur de la vérité, et ce n'est pas assez que les prédicateurs tonnent dans la chaire. On croit qu'ils sont obligés de déclamer contre les vices. Mais quand vous êtes dans les compagnies insolentes, si vous êtes hommes de courage, vous devez résister fortement à ces malheureux ; et la juste appréhension qu'ils auront qu'on ne se soulève contre eux sera d'autant plus considérable qu'elle mettra des bornes à leur impudence.

Ce n'est pas assez, Chrétiens, que nous donnions seulement à la vérité des témoignages de parole, c'est

donner de l'ombre au corps et de la figure à la réalité. Il faut encore ajouter le témoignage de la vie. Ah! donnons à la vérité le témoignage de notre vie, en vivant comme de vrais chrétiens, et que l'esprit de Jésus-Christ puisse être reconnu dans toutes nos actions. Nous avons pour fondement de nos actions la foi; il y avait des hauteurs superbes à abattre pour poser ce fondement : il y avait l'esprit humain et la raison. Il fallait les abattre toutes deux pour poser le fondement de la foi. Poser le fondement de notre vie sur l'esprit humain, c'était bâtir sur le sable, parce que l'esprit humain est toujours chancelant, oscillant et inconstant. Il n'est jamais stable ni ferme. Il a donc fallu aveugler la raison et abattre l'orgueil de l'esprit humain. Mais, après toutes ces grandes entreprises, après avoir posé le fondement de la foi, que bâtit-on? On ne bâtit rien. Ah! n'est-ce pas attirer sur nous cette malédiction de l'Évangile : *Hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare* [1], et l'on dira de nous : Cet homme a commencé à bâtir, il a posé le fondement; mais, après avoir posé le fondement, il n'a pu achever son édifice. Ah! c'est que nous avons bien posé le fondement de la foi, mais nous n'avons rien bâti dessus.

Voici quel doit être le fondement de notre vie [2] : Jésus-Christ a méprisé le monde, il ne veut que les souffrances, il ne cherche que la honte, il veut se rassasier d'opprobres, il abat à ses pieds toutes les grandeurs de la terre. Voilà le fondement que nous avons, et sur lequel nous devons bâtir toute notre vie. Mais quand je pense à ce fondement, avons-nous bâti notre édifice spirituel là-dessus? O fondement! O édifice! O chrétiens ennemis de la foi! O étrange dissipation! Faut-il sur un fondement si auguste voir un édifice si misérable? Faut-il sur un fondement de bois élever un édifice de paille? Ah! commençons à ouvrir les yeux pour voir une effroyable contrariété du fondement et de l'édifice. Le fondement est saint, et l'édifice est rempli de crimes. Le fondement est juste, et l'édifice est coupable. Ah! si le dessous demande notre amour, le dessus nous don-

1. Luc., XIV, 30.
2. V. *Panég. de sainte Catherine*, t. IV, 1er point.

nera de l'horreur. Eh quoi ! ne sommes-nous pas convaincus que la foi est notre fondement ? Tâchons donc à bâtir sur un si noble fondement un édifice qui lui ressemble. Bâtissons sur un fondement d'or un édifice de pierres précieuses. Mais que devons-nous bâtir sur ce fondement ? Ah ! Chrétiens, nos cœurs sont trop timides : on voit que nous ne bâtissons qu'en tremblant, comme si notre fondement était trop faible et trop caduc pour soutenir la pesanteur de notre édifice ; *superædificantes vosmetipsos super fundamentum fidei*[1]. Hé ! bâtissons notre édifice, dit saint Paul[2], sur le fondement de la foi ; il n'y a rien de plus ferme, il n'y a rien de plus constant, il n'y a rien de plus inébranlable. Bâtissons donc sur le fondement de la foi l'édifice spirituel des actions de toute notre vie. Rendons ce témoignage par nos bonnes œuvres que nous sommes chrétiens et disciples de Jésus-Christ. Rendons [le] témoignage à Jésus-Christ d'une foi toute céleste, rendons-lui [le] témoignage de notre sainteté et de notre innocence. Ah ! il faut que notre foi soit généreuse et constante. Car *nous n'avons pas reçu l'esprit de crainte du monde, mais nous avons reçu l'esprit de Dieu*[3] dans le sacrement de baptême. Or nous n'avons pas l'esprit de Dieu, si nous ne savons les devoirs qui lui dont dus. Mais si nous savons les honneurs et les respects qui lui sont dus, oh ! donnons à Jésus-Christ ce qui lui appartient. Imitons ses actions et ses vertus, et, pour vous, mes Frères, vivant[4] de la vie de Jésus-Christ, vous édifierez sur le fondement de la foi un édifice véritablement saint, et Dieu, pour récompenser votre travail, après vous avoir récompensés en cette vie par sa grâce, il couronnera cette grâce dans le ciel par la plénitude de la gloire que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

1. Jud., I, 20 : superædificantes vosmetipsos sanctissimæ vestræ fidei.
2. Col., I, 23.
3. I Cor., II, 12 ; Rom., VIII, 15.
4. Ms. : *vaincus*.

TABLE DES SERMONS

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER & Cie.

LILLE PARIS-BRUGES. — No 276.

